UNIV OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/missionsdelacong16obla

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE D'ARCET, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

SEIZIÈME ANNÉE

294875
2:1:24

PARIS

TYPOGRAPHIE A. HENNUYER

RUE D'ARCET, 7

1878

M

MISSIONS
DE LA CONGRÉGATION
DES MISSIONNAIRES OBLATS
DE MARIE IMMACULÉE
SIXIÈME ANNÉE
PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE D'ARCET, 7
1858

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 61. — Mars 1878.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

MACKENZIE.

LETTRE DE Mgr CLUT AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de la Providence, le 8 août 1876.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Comme dernièrement j'ai été surpris par le passage des berges avant d'avoir achevé mon journal, je profite maintenant d'un temps de repos, à la Providence, pour continuer ce récit, afin de n'être pas pris au dépourvu quand une occasion se présentera de faire partir des lettres pour la France.

Sans autre préambule, mon très-révérend Père, je reprends mon journal au point où je me suis arrêté le 3 juillet dernier (1).

(1) Voir le numéro de décembre 1876.

Je vous parlais d'une partie de l'hiver passé à notre chère mission de Saint-Joseph (grand lac des Esclaves). J'employai bien mon temps pendant ce séjour. Chaque matin, après déjeuner, je faisais atteler quatre bons chiens par le F. Scheers, et je me rendais au Fort, conduisant moi-même mon équipage. J'allais trouver là un des meilleurs interprètes montagnais du pays, et, avec son aide, je corrigeais une traduction en montagnais que je venais d'achever : les Evangiles des dimanches et des principales fêtes de l'année. Mon interprète comprenait toute l'importance de ce travail, aussi était-il heureux quand il pouvait trouver quelque bonne tournure de phrase pour tel ou tel passage, il en remerciait Dieu tout haut, et j'étais encore plus satisfait que lui. J'employais quatre heures chaque jour à cette correction, et, rentré à la maison, je mettais au net ce qui avait été corrigé, puis le P. Gascon se hâtait d'en prendre copie pour lui-même.

Nous avons donc maintenant une excellente traduction en montagnais des saints Evangiles, et chaque dimanche nous les lisons devant les Indiens qui appartiennent à cette nombreuse tribu.

Le R. P. Gascon, le F. Scheers et tous nos catholiques de Saint-Joseph auraient bien voulu me garder encore ; mais mon absence de la Providence avait été déjà bien longue, il fallait y retourner. Je désirais partir le 12 janvier de grand matin ; le temps étant mauvais et menaçant, nous crûmes prudent de différer, car nous avions à franchir un bien mauvais passage, où Mgr Grandin autrefois avait passé une affreuse nuit, exposé au danger de se geler. Cependant le ciel s'étant éclairci, le F. Scheers, Michel Maudeville et moi nous partîmes à neuf heures et demie du matin. Mes compagnons n'étaient avec moi que pour me rendre le voyage plus facile et prendre sur leurs

traîneaux une grande partie de ma charge. Un seul eût pu suffire à la rigueur, car je connais très-bien le chemin de Saint-Joseph à la Providence, et j'aurais pu servir de guide ; mais il fallait songer au retour de mon compagnon, car, en hiver, dans ces parages on ne va jamais seul pour des voyages de plusieurs jours, à cause des dangers de se geler, de se couper ou d'autres accidents semblables.

Nous fûmes obligés de passer la première nuit dans une île du grand lac des Esclaves, sur la rive, afin d'avoir du bois de grève entassé, le seul bois sec qu'on puisse se procurer en ce lieu; nous ne tardâmes pas à être fortement incommodés par la neige. Une poudrerie se déclara, et un vent violent et glacial amenait juste dans notre campement la neige, qui couvrit bientôt nos habits et nos couvertures. Nous prîmes quelques précautions pour nous garantir de l'excès du froid, ce fut peine inutile; la neige, d'une finesse extrême, pénétrait dans nos couvertures; de temps en temps de véritables avalanches nous arrivaient sur le visage et dans le cou, et ce fut à tel point que, lorsque nous nous levâmes enfin sans avoir pu fermer l'œil, nos couvertures étaient complétement prises en *pain de glace*. Vers deux heures du matin, la tempête s'étant apaisée, comme nous grelottions, je fis lever Michel pour nous faire du feu. C'est, du reste, l'heure de mon lever dans mes voyages d'hiver. Les jours sont si courts que, si l'on veut franchir les grandes distances à parcourir dans ces vastes déserts, il faut nécessairement prendre sur la nuit. Généralement, à l'exception d'une heure environ, consacrée à un modeste repas et à sa préparation, on marche depuis quatre ou cinq heures du matin jusqu'aux premières ténèbres. On tâche de se ménager assez de temps pour achever le campement avant la nuit close. Mais ce n'est pas une bagatelle. Il

faut couper du bois, le transporter, écarter la neige, allumer le feu, préparer le souper, etc. ; tout cela prend quelquefois de deux à trois heures.

Les nuits suivantes, nous eûmes de meilleurs campements. Nous en avions grand besoin pour compenser le sommeil perdu et réparer nos forces. Cet hiver le lac était mauvais. Partout étaient amoncelés des tas de glace, près desquels s'accumulait la neige qui restait sans consistance ; aussi nous enfoncions plus que d'habitude et jamais nous n'avions le pied sûr.

Le 15 janvier, à neuf heures du matin, nous arrivâmes au fort de la rivière au Foin. Nous avons là une maison-chapelle inachevée ; ce petit poste est dédié à sainte Anne. Le commis du Fort nous reçut avec bienveillance, mais je ne pus que partager le déjeuner ordinaire de la famille, qui était prêt à mon arrivée. M. J. Flett, le commis, aurait voulu me retenir à dîner, mais j'étais pressé ; je voulais aller coucher à la pointe de Roches. Avant de me remettre en route, je fis cependant un baptême, et, à onze heures du matin, je repartis en compagnie du chasseur du Fort, qui campait à cette même pointe avec son frère, un des chefs des esclaves de la rivière au Foin.

Nous arrivâmes, en effet, à ce campement à la tombée de la nuit ; nous trouvâmes là cinq loges. Le chef qui me donna l'hospitalité me reçut fort bien. Tout le monde se réunit chez lui ; ce fut pour moi l'occasion de causer avec les sauvages et de les instruire ; la nuit était déjà bien avancée lorsque je récitai le chapelet, qui fut suivi de la prière du soir. Le lendemain était un dimanche ; je fis prier les sauvages et continuai à les instruire ; mais je dus me remettre en route après le déjeuner. En partant, j'annonçai solennellement au chef et à tous les sauvages que je reviendrais à Sainte-Anne après le départ des glaces, pour leur donner la mission.

Comme nous étions partis plus tard que d'habitude et que bientôt une tempête de neige nous surprit, nous fûmes obligés de faire le tour d'un bois immense pour échapper au danger de nous égarer. Nous ne fîmes, ce jour-là, qu'un trajet bien court et, pour comble de malheur, nous eûmes beaucoup de peine à trouver du bois suffisamment sec pour la nuit.

La neige étant abondante et mouvante, nous ne pouvions marcher vite, et pourtant, pour trouver un campement passable, nous étions obligés d'aller jusqu'à la pointe aux Brochets, à l'entrée du Mackenzie. Comme le soleil était sur le point de se coucher et que nous étions encore bien éloignés de cet endroit, j'envoyai Michel en avant pour qu'il préparât le campement. Je lui indiquai à peu près la place, mais Michel, surpris par la nuit, alla préparer notre gîte au meilleur endroit qu'il découvrit, et qui était loin d'être bon, je vous assure. Il n'y avait point d'épinettes, et le bois sec était aussi fort rare. Cependant, quand nous arrivâmes, le Frère et moi, le campement étant déjà avancé et la nuit fort obscure, il fallut bien nous résoudre à demeurer là. Des branches de saule remplacèrent celles d'épinette, mais elles sont loin d'être aussi *confortables*, et, de plus, à peine le feu fut-il allumé, que nous nous trouvâmes dans l'eau. La rivière avait envahi ce terrain en automne, et la glace s'était formée ; le feu la faisait fondre, et l'eau coulait par-dessous nos vêtements. Il fallut recourir à bien des précautions pour ne pas s'exposer à prendre un bain d'eau glacée.

Nous nous levâmes de grand matin, impatients d'arriver au terme de notre course, et peu fâchés de quitter un si mauvais campement. Il faisait tellement froid que Michel se gela le menton et les joues. Nous nous hâtâmes afin d'arriver le jour même, mais nous n'aurions pas réussi, si nous n'avions trouvé un sentier bien battu, qui permît à

nos coursiers d'accélérer le pas. Nous arrivâmes à la Providence au coucher du soleil. Il y avait un mois que j'étais absent de la mission.

Depuis l'automne, j'étais sans nouvelles de nos chasseurs; ils ne nous apportaient aucune provision, de sorte qu'on était réduit à faire un rude carême anticipé. Les estomacs, soit à l'évêché, soit au couvent, s'en trouvaient fort mal. D'un autre côté, l'indifférence des Indiens de la Providence, par rapport à la religion, me donnait de l'inquiétude. Cette dernière considération me décida à entreprendre une visite aux camps indiens. Accompagné du F. Boisramé et de deux de nos serviteurs, je commençai par aller voir un des chefs indiens, campé en un lieu qu'on appelle *le Petit Maskeg* (le Petit Marais). Le voyage ne fut pas long, nous ne passâmes qu'une nuit en chemin, mais il faisait très-froid, aussi un de nos serviteurs, nommé Emile Houel, se gela ainsi qu'un Ecossais, serviteur de la Compagnie, qui allait chercher de la viande pour son maître. Nous arrivâmes au camp le lendemain de notre départ, vers deux heures du soir. Je me rendis immédiatement dans la tente du chef où se réunirent bientôt tous les hommes du camp. Je leur annonçai que je venais les instruire et baptiser leurs enfants, et, aussi que, manquant de viande à la mission, j'espérais qu'ils m'en donneraient. Le chef me répondit qu'il enverrait ses jeunes gens à la chasse jusqu'à ce qu'ils eussent fait pour moi une provision suffisante.

J'étais arrivé le 29 janvier; le lendemain, 30, était un dimanche, on observa le repos dominical. Je réunis trois fois les Indiens dans la tente du chef pour les instruire, ce que je continuai ensuite en allant les visiter à domicile. Il n'y avait là que cinq loges ou huttes, renfermant deux familles chacune.

Le lundi, de grand matin, tous les hommes et les jeunes

gens répondirent à l'appel du chef et partirent pour la chasse. Ils tuèrent, ce jour-là, douze caribous, qui furent réservés pour moi. Le lendemain, le carnage fut plus grand ; vingt-cinq caribous furent abattus. On en réserva dix-sept pour la mission. Le F. Boisramé, aidé de deux petits sauvages, s'occupa du transport de ces animaux, et les mit en lieu sûr.

Pendant mon séjour au camp, je m'informai, auprès du chef, des motifs de cette indifférence des sauvages à l'égard de la religion et à l'égard des Missionnaires, auxquels ils ne vendaient plus de vivres comme autrefois. Le chef me répondit qu'un de nos Pères, voyant qu'ils persévéraient dans leur mauvaise conduite, les avait menacés de l'enfer s'ils ne changeaient pas, et eux, au lieu de profiter de cette menace pour se convertir, s'étaient mis dans la tête d'essayer d'aller au ciel sans le secours du prêtre, et, pour le même motif, ils ne voulaient plus lui fournir de quoi manger. Le chef ajouta que, comme j'avais pris la peine de venir les voir dans leur camp, ils changeaient de résolution et s'efforceraient de se sauver par le ministère des Missionnaires ; que, pour les conserver, ils leur donneraient des vivres.

Cette résolution me remplit de joie et me prouva que ma visite avait obtenu le double résultat que je m'étais proposé. Je baptisai deux enfants, avant de quitter ces pauvres sauvages. Je fus accompagné à mon retour par un petit *Plat-Côté-de-chien*, âgé de treize ou quatorze ans, nommé Henri, qui conduisait un de nos traîneaux.

Le 4 février, je repartis avec cet enfant. Nous ne pûmes aller camper bien loin, les jours étant très-courts dans cette saison. Il faisait excessivement froid, et un vent violent faisait tourbillonner la fumée, qui nous suffoquait. Pour obvier à cet inconvénient, je fis suspendre devant

le feu une de nos couvertures, mais le vent y porta des étincelles qui y firent de larges brûlures. Nous atteignîmes le camp sauvage dans la journée suivante. C'était le même camp que j'avais visité quelques jours auparavant. On ne s'attendait pas à me revoir une seconde fois, aussi la joie fut vive, et de toutes les bouches sortirent de grands et de nombreux *marcis*. Je logeai encore chez le chef. Vite il fit préparer le souper, auquel je fis bon accueil, malgré certaines politesses qui eussent dégoûté bien des convives.

Peut-être vous serait-il agréable d'avoir une idée du palais dans lequel je m'étais installé. La description n'en sera ni compliquée ni longue. Quelques sapins avec leurs branches et quelques peaux de caribou forment les murs de l'unique appartement dont se compose cette habitation, et où loge le chef et sa nombreuse famille. Vers le milieu de cette pièce, qui a environ 12 pieds carrés, se trouve le foyer, dont la fumée monte à ciel ouvert. Tout autour du foyer sont étendues de menues branches de sapin recouvertes de mauvaises peaux. Cela tient lieu à la fois de parquet, de tapis, de siéges, de table, de lit, etc. Aux deux côtés opposés de la loge, pendent deux peaux ou deux misérables morceaux de couvertures; ce sont les deux portes d'entrée qui servent aux gens et aussi aux arbres secs que l'on introduit entiers, et qu'on a soin de poser les uns sur les autres pour que le tirage soit plus actif. Les parois des murs sont inclinées et s'élèvent à 5 ou 6 pieds au-dessus du sol.

Les esclaves ont quelquefois des huttes en peaux de caribou ayant la forme d'un cône tronqué, mais, comme ils vivent de la vie nomade, ils trouvent que la hutte de peaux est trop lourde à transporter, et généralement ils préfèrent s'installer à chaque campement nouveau dans des huttes de sapins, semblables à celles que je viens

de décrire. Celle-ci, cependant, était la plus confortable du camp ; jugez par là de ce que devaient être les autres. Pendant les quatre ou cinq nuits que j'ai passées dans cette hutte, j'ai été loin de reposer à mon aise. Il n'y avait pas plus de 4 à 5 pieds de distance entre le foyer et la paroi de la muraille, je ne pouvais donc m'étendre commodément; aussi je regrettais bien de n'être pas campé en plein air, d'autant plus que dans la nuit on enlevait les portières, ce qui laissait libre accès au froid et au vent alors que le feu s'éteignait.

Le dimanche, 6 février, je fis réunir tout le monde chez le chef; on y était entassé ; cela ne m'empêcha pas de faire la prière publique et une instruction. Deux jours après, j'étais de retour à l'évêché avec d'abondantes provisions de bouche.

J'appris, peu de temps après, que quelques-uns des chasseurs de la mission et du fort étaient campés sur la montagne de la Corne. Je pris le parti d'aller les instruire, et de tâcher de savoir aussi ce qu'ils faisaient, car ils ne nous donnaient rien. Je voulais en même temps les engager à se rapprocher de la mission, dont ils étaient éloignés de trois journées de marche, ce qui faciliterait le transport des vivres qu'ils doivent nous procurer. J'arrivai le 12 février, à trois heures du soir, à leur campement, qui se composait de cinq loges. Je fis deux baptêmes d'enfants, et, le lendemain, qui était un dimanche, je ne manquai pas d'instruire ces chers Indiens. J'aurais voulu séjourner plus longtemps au milieu d'eux ; mais le 17 février approchait, je tenais à présider la cérémonie de la rénovation des vœux, et je dus me décider à repartir à midi. Nous campâmes, le soir, sur le haut de la montagne, nous avions choisi le meilleur endroit; cependant, après avoir enlevé la neige, nous n'eûmes qu'un lit de glace que nous recouvrîmes de branches de

sapins rabougris. La fumée de notre foyer nous aveuglait, et un froid terrible nous empêchait de trouver de quelque charme à la vue de quatre lacs très-grands et fort beaux que nous avions à traverser sur le haut de cette montagne. L'un de ces lacs a environ 16 lieues de long sur 12 de large ; tous sont remplis de poissons qui pèsent de 3 à 6 livres en moyenne, et de truites saumonnées, du poids de 20 à 25 livres. Je me demandais comment ces grands lacs, à cette hauteur, ont pu être peuplés de poissons, car la rivière, qui en déverse les eaux dans le Mackenzie, est pleine de rapides et de chutes.

Le 14, le 15 et le 16 février il neigeait à plein ciel, et cependant j'étais en route. Le sentier était embarrassé, et, malgré mon désir d'aller vite, nous avancions très-lentement. Nos chiens, dont les traîneaux étaient surchargés, avaient peine à se frayer un passage dans cette neige molle. Je craignais donc de ne pouvoir arriver à temps; j'avais eu beau presser la marche, je vis bien, le 16 au matin, qu'il me serait impossible d'arriver le soir avec mon équipage. Voyant cela, je confiai mes chiens et mon traîneau à un Indien, je mis dans un petit sac quelques poignées de viande pilée et un morceau de suif pour mon dîner, et je pris les devants afin d'arriver le jour même.

La neige tombait de plus en plus abondante. Le vent soufflait avec rage ; le sentier était si encombré et le ciel si sombre, que je ne pouvais me guider qu'à l'aide d'un bâton, en sondant le chemin, et de mes raquettes, qui m'avertissaient que je m'en éloignais, quand elles enfonçaient plus que de coutume. Quand je me fus séparé de mes compagnons, le temps devint de plus en plus mauvais. J'arrivai à un lac que l'on traverse en trois heures en temps ordinaire, je perdis tant de moments précieux à tâtonner pour ne pas m'égarer, que je dus

bien mettre six heures à faire ce trajet. J'avais une grande appréhension de m'égarer, car c'était la seconde fois seulement que je faisais ce voyage. Malgré l'intensité du froid, le mouvement que je me donnais me mettait en nage. Je n'avais pas de couverture, et mon sort eût été malheureux si je me fusse égaré. Cependant je parvins de l'autre côté du lac et j'arrivai à l'embouchure de la rivière aux Saules, qui est fort large en cet endroit, et de là je gagnai une autre rivière plus étroite et la place où nous avions fait notre premier repas en quittant la mission. J'avais besoin de prendre un peu de nourriture et surtout de boire, car j'étais dévoré de soif. Le vent était toujours très-fort, j'avais peur de ne pouvoir allumer le feu. Je commençai par faire une fervente prière et ma première allumette s'enflamma. Dépourvu de chaudière pour faire fondre la neige, à la façon des sauvages, je pris un bloc de neige, je l'embrochai, le plaçai devant le feu et posai ma soucoupe par-dessous. Elle fut vite pleine, je la vidai plusieurs fois et m'en régalai avec délices, il me semblait que je n'avais jamais rien bu de si bon dans ma vie. Je mangeai quelques bouchées de viande pilée mêlée de suif et je repartis. Il me restait à marcher pendant quatre heures. J'avais cru voir, en allumant mon feu, que ma montre indiquait trois heures seulement, mais quand j'eus achevé mon repas et que je me remis en route la nuit se faisait déjà. Je priai avec ferveur mon bon ange gardien en lui répétant maintes fois *Angele Dei*... Bientôt il fit si sombre, que je dus me conduire comme un aveugle et m'en rapporter uniquement à mon bâton et à mes raquettes, mes seuls guides et ma seule ressource pour me protéger contre le danger de m'égarer ou de me geler. Il y avait déjà 8 pouces de nouvelle neige au-dessus de l'ancienne ; sur le sentier, mes raquettes enfonçaient régulièrement de 4 à 6 pouces,

aussi la marche me fatiguait horriblement. Je marchais depuis sept heures du matin avec la plus grande hâte possible, quelquefois les forces m'abandonnaient, mais mon courage y suppléait. Enfin j'arrivai sain et sauf à sept heures et demie du soir, tellement couvert de neige et de frimas que le R. P. Lecorre me dit que j'avais toute la mine d'un véritable mendiant.

Cela ne m'empêcha pas de présider, le lendemain, à la rénovation des vœux. Ma voix était rauque et fatiguée, je ne crus pas néanmoins devoir me dispenser d'adresser quelques paroles d'exhortation. La fête fut splendide, elle terminait la retraite annuelle du P. Lecorre et des quatre Frères. Notre chapelle avait été décorée d'une manière exquise par nos excellentes Sœurs de charité. Elles vinrent, avec tous leurs enfants de l'école et de l'orphelinat, assister à la cérémonie et chanter des cantiques. Au réfectoire aussi on fit grande fête pour célébrer le cinquantième anniversaire de l'approbation de nos saintes Règles.

Le 26 février une occasion favorable se présenta d'aller visiter deux nombreux camps de sauvages plats-côtés-de-chien. Deux métis catholiques se rendant dans la même direction, mais moins loin que nous, nous accompagnèrent. Mon voyage devant être plus long que le leur, j'avais dû prendre des provisions pour moi et aussi pour mes coursiers, et mon traîneau était lourdement chargé. J'avais, pour le traîneau, quatre jeunes chiens qui n'étaient pas encore domptés. Les malheureuses bêtes, ayant trop mangé avant de partir, se trouvèrent tout alourdies, ce qui me causa beaucoup d'ennuis et de fatigues. Bientôt elles purent à peine se traîner, et force me fut de me laisser devancer par mes compagnons. J'arrivai deux heures après eux au campement, et encore mes bons métis s'étaient arrêtés plus tôt que d'habitude

pour m'attendre et ils avaient eu soin de préparer mon repas. Nous récitâmes ensemble le chapelet et la prière du soir. Le lendemain nous reprîmes notre marche, mais mes chiens n'étaient pas rétablis et les Indiens qui nous accompagnaient ne purent nous attendre, tant il leur tardait de retourner à leurs huttes sur la montagne de la Corne. e dus me résoudre à camper avec mes métis au pied de cette montagne, dont nous fîmes l'ascension le lendemain seulement. Il était onze heures quand nous arrivâmes au camp esclave. Nous y prîmes notre repas et aussitôt après nous continuâmes notre route pour atteindre le premier camp plat-côté-de-chien dans la soirée. Je me fis aussitôt indiquer la hutte du chef Djémy et je m'y rendis. J'y fus très-bien reçu par lui et par une douzaine d'hommes qui m'attendaient. Djémy était plus riche que le chef des esclaves dont j'ai parlé plus haut. Sa loge, en peaux de caribou, étant plus vaste, le froid n'y pénétrait pas si facilement. Il possédait aussi quelques ustensiles de cuisine et de table. Dès mon arrivée je dus parler aux sauvages, qui m'écoutèrent avec la plus vive attention. C'est que les Plats-Côtés-de-chien ou Flancs-de-chien sont plus religieux et plus fervents que nos malheureux esclaves. Je prolongeai mes instructions jusque vers onze heures. Personne ne songeait à se retirer, mais pour mon compte, j'éprouvais dans tout le corps une très-grande fatigue et ma voix s'en ressentait, aussi, à plusieurs reprises, je dus congédier mes auditeurs en leur disant que, malgré ma bonne volonté, je ne pouvais plus parler et qu'il me fallait du repos.

La hutte étant plus vaste que celle du chef esclave, je pus m'installer à mon aise; je dormis d'un profond sommeil et me levai assez tard. Après avoir récité la prière du matin avec les sauvages, je fis atteler mes chiens et ceux de mon petit Henri, et nous partîmes pour le second

camp, où nous arrivâmes vers midi. Ce camp comptait six loges, comme le précédent. Quelques sauvages d'un camp voisin arrivèrent aussi pour me voir. Ce fut une grande joie pour ces pauvres enfants. Malheureusement j'étais contraint d'abréger ma visite. Je me hâtai de les réunir et je les exhortai à la fermeté et à la fidélité à la religion, car je craignais la mauvaise influence de leurs rapports avec les protestants du fort Simpson, peu éloigné de leur camp. Je fis ensuite quatre baptêmes et un mariage. Beaucoup d'entre eux auraient voulu se confesser, je ne pus en entendre qu'un petit nombre et je me hâtai de revenir chez le chef Djemi, à l'autre camp où je devais passer la nuit. Avant de prendre mon repos je fis encore quatre baptêmes dans ce camp.

En regagnant la mission nous nous arrêtâmes sur la montagne la Corne, chez nos chasseurs. Je leur signifiai d'avoir à se rapprocher de notre résidence, sous peine de ne pas leur prendre un seul de leurs animaux. Ils m'obéirent et levèrent le camp le 2 mars, malgré un vent glacial et très-fort.

Je rentrai moi-même à la mission le 4 mars à sept heures du soir et ce fut la fin de mes voyages de long cours pendant l'hiver de 1876. En arrivant ici à la fin du mois d'août 1875, je croyais que j'allais me reposer plus que jamais ; cependant j'ai dû coucher quarante-quatre fois à la belle étoile ou en campement sauvage, ce qui est à peu près la même chose. De plus, j'ai dû laisser de côté la visite de deux autres camps sauvages dépendant de notre mission, faute d'occasion pour m'y rendre.

Vers la fin de cet hiver il me fallut aider notre cher F. Boisramé au transport du bois pour notre église en construction. Le chantier était à une distance de 8 milles ; j'y ai fait une quinzaine de voyages. Grâce à notre activité, cette église, entreprise l'été dernier, avancera rapide-

ment. Nous construirons aussi une maison pour le premier moulin à pouvoir d'eau arrivé au Mackenzie et nous couvrirons en bardeaux l'église, le moulin et la maison des Sœurs.

Pour former notre petit Frère novice Olivier Carour aux travaux de nos missions, je crus devoir l'envoyer travailler un peu au chantier, à la condition qu'il rentrerait chaque soir. Or, le 27 avril, le Frère revenait portant un gros *billot* sur un traîneau attelé de cinq chiens. Il y avait eu ce jour-là un fort dégel, grâce à une chaleur peu ordinaire pour la saison. La marche était fort pénible et d'autant plus que notre cher Frère était novice dans l'art de faire marcher les chiens. Il eut toutes les peines du monde à conduire son bois jusqu'à mi-chemin, quand tout à coup le vent tourna au nord et se mit à souffler avec violence. Bientôt la neige tomba, d'abord à gros flocons, puis très-fine comme en hiver, à mesure que la température baissait. Le vent redoubla de fureur et ce fut une tourmente de neige comme on en voit rarement au cœur de l'hiver. Le Frère avait vent debout, ses chiens ne pouvaient plus avancer, la neige les aveuglait, force lui fut d'abandonner son bois. Mais comme il n'arrivait pas, nous commencions à être bien inquiets sur son compte. Je voulais aller à sa rencontre avec le F. Renault; le P. Lecorre voulut se dévouer à ma place et partit avec le Frère. Une heure après il revint ramenant notre cher petit F. Carour, couvert de neige et de frimas et tout grelottant. Comme il avait eu d'abord excessivement chaud, le froid l'avait saisi. A peine arrivé il se glissa dans sa chambre, appelant le F. Salasse à son secours pour l'aider à défaire les cordons de ses mocassins; le Frère fut obligé de les couper, ils étaient gelés. Craignant que ses pieds ne fussent pareillement gelés, je les lui fis immédiatement mettre dans un

bain froid et, grâce à Dieu, nous en fûmes quittes pour la peur. Il resta cependant toute une journée malade du froid qu'il avait éprouvé et il était temps qu'on vînt à son secours; quelques minutes plus tard il était perdu, la nuit venait, les chiens n'auraient pas pu retrouver le sentier enseveli sous une nouvelle couche de neige; le Frère n'aurait pas su, faute d'habitude, prendre la bonne direction, il en était déjà au point de ne pouvoir presque plus se remuer... Quelle perte douloureuse nous aurions faite et combien je remercie la Providence de lui avoir envoyé un sauveur.

Mais après le retour du P. Lecorre, le F. Renault à son tour n'arrivait plus : nouvelle inquiétude à son sujet. Cette fois je n'y pus tenir et me lançai à sa recherche avec le P. Lecorre. Celui-ci me devança, mes raquettes ne valaient rien et me faisaient tomber à chaque pas; bientôt je le perdis de vue et, peu rassuré sur mon propre compte, je me pris aussi à trembler pour mon cher compagnon. La tempête était si forte, qu'on était renversé par la violence du vent, et la neige tourbillonnait d'une manière affreuse. Enfin vingt minutes après j'entendis le P. Lecorre qui appelait les chiens du Frère; nous nous retrouvâmes tous sains et saufs et nous en remerciâmes Dieu de grand cœur. Nos bons Frères avaient réellement couru de grands dangers, des chiens errants avaient attiré ceux du F. Renault en dehors du sentier, il se serait infailliblement perdu au milieu des ténèbres sans l'arrivée du P. Lecorre. Et c'était le 27 avril! Quel climat!

Les 6, 7, 8 et 9 mai, nous eûmes encore des neiges abondantes. En arrivant à terre elles fondaient, il est vrai, mais la vieille neige avait persisté et l'on découvrait à peine le sol dans quelques endroits.

Jusqu'au 19 juin je ne quittai plus la Providence.

Durant ce temps nos deux établissements ont, comme d'habitude, rivalisé d'ardeur pour travailler au bien de la mission. Aidé du P. Lecorre, je donnai mes soins les plus assidus au spirituel et au temporel de la mission. Nos bons Frères faisaient de même, chacun selon sa spécialité. Le F. Salasse, presque sexagénaire et très-petit de taille, rend les plus grands services par tous les métiers auxquels il se livre, car il est à la fois forgeron, ferblantier, horloger, mécanicien, etc. Il a une forge équipée et un atelier de ferblanterie et d'horlogerie ; il travaille pour toutes nos missions du Vicariat. Le F. Boisramé, qui est menuisier et charpentier, a beaucoup d'habileté et une ardeur infatigable à l'ouvrage. Aidé d'un excellent ouvrier canadien il travaille en ce moment à une chapelle à laquelle nous donnons le nom pompeux de cathédrale. Le F. Renault est notre fermier. Il s'entend fort bien à sa besogne et malgré nos hivers de sept mois, en s'y prenant à temps, un été de trois mois lui suffit pour nous procurer une grande quantité de pommes de terre et d'orge qui nous sont de la plus grande utilité pour l'entretien de l'école et de l'orphelinat. Mais ce bon Frère devra aller soigner le jardin et la cuisine du R. P. Gascon, tandis que le F. Scheers viendra ici pour travailler de temps en temps de son métier, c'est-à-dire faire des sabots pour tout notre personnel et pour les enfants de l'école. Enfin, le F. Carour nous est très-précieux comme pêcheur et comme vacher. Précédemment, pendant l'été, nous avions été obligés de confier la pêche à des Indiens, mais ils étaient loin de faire leur devoir en conscience, le poisson était insuffisant et nos filets se pourrissaient entre leurs mains, de telle sorte que la mission faisait beaucoup de dépenses et manquait encore de poisson. Le pêcheur indien n'avait d'autre occupation que la pêche, tandis que notre tout petit Frère trouve encore le

moyen de soigner notre troupeau de bêtes à cornes.

C'est ainsi que tous ces chers Frères nous rendent de grands services. Puissent toutes nos missions en avoir de semblables! Malheureusement quelques-unes n'ont encore que des mercenaires et, dans ce pays, ils sont si loin de valoir pour le travail ceux des contrées civilisées, que plusieurs de nos Pères aiment mieux se livrer eux-mêmes à toutes sortes de travaux, que d'avoir affaire à de pareilles gens.

Après avoir passé deux mois à la Providence, témoin de tout ce dévouement, je voulus aller donner une mission à la rivière au Foin (Sainte-Anne), sur le grand lac des Esclaves. Ce poste, faute de Missionnaires, avait été forcément négligé depuis longtemps, à l'exception d'une année pendant laquelle le R. P. Gascon y résida. Dès le mois de septembre 1875, un maître d'école anglican s'y était établi à poste fixe. Ce maître d'école est un métis esclave écossais, du pays. Quoique peu instruit, comme il parle très-bien la langue esclave, sa langue maternelle, il peut faire beaucoup de mal à nos néophytes de Sainte-Anne : voilà pourquoi, bien que ma présence eût été fort nécessaire à la Providence, je crus devoir entreprendre ce voyage.

Je partis le 19 juin, en compagnie du F. Renault et de trois Indiens, dans un canot d'écorce de bouleau que j'avais équipé. C'était la première fois que je me faisais accompagner d'un de nos Frères dans un voyage de cette sorte et les services qu'il m'a rendus me font regretter de n'avoir pu jusqu'à ce jour me procurer cette consolation. Jusqu'à présent j'ai toujours été seul ou en compagnie de métis et même le plus souvent de sauvages. A peine étions-nous en chemin depuis trois heures, que le vent contraire nous obligea à une halte assez longue. Le lendemain, nous continuâmes malgré le vent debout,

afin d'arriver à un camp d'Esclaves dépendant de notre mission. Nos trois Indiens pagayeurs firent d'autant plus volontiers cet effort, qu'ils étaient de ce camp. J'en fus très-heureux, parce que cela me ménageait la possibilité d'instruire ces sauvages et d'y faire quelques baptêmes. J'en eus trois à faire, en effet, et ayant appris que les Esclaves de ce camp ne devaient point aller à la Providence pour prendre part à la mission qui s'y prêchait alors, je leur fis de sévères observations sur leur indifférence pour leur salut. Cette tribu d'esclaves est généralement plus apathique que toutes les autres pour la religion.

Je ne pus repartir que le 21, à dix heures du matin. Je me hâtai cependant afin de profiter d'un vent d'autant plus favorable qu'il chassait au large du grand lac des Esclaves la glace que nous supposions devoir obstruer notre passage. Nous allâmes camper à l'ouest, sur la rive du lac. Nous fûmes satisfaits de le voir débarrassé des glaces, elles venaient seulement de disparaître et avaient tellement influé sur la végétation, qu'elle était en retard de trois semaines sur celle de la Providence, mission qui se trouve plus à l'ouest sur les bords du gigantesque Mackenzie.

La pluie nous retint au campement jusqu'à midi, le 22 ; enfin, le temps étant devenu beau et calme, nous partîmes à la pagaye pour essayer d'aller camper à la pointe de Roches, distante d'environ 16 milles de Sainte-Anne. Arrivés là, nous nous arrêtâmes dans l'intention d'y passer la nuit, mais pendant que le souper s'apprêtait je proposai à nos Indiens de faire un effort et d'essayer de profiter du beau temps pour gagner durant la nuit le terme de notre voyage.

La proposition fut acceptée, et aussitôt après le souper nous nous embarquâmes et nous fîmes force de rames. Le calme étant parfait, au lieu d'aller faire le tour d'une

grande baie en longeant la terre, nous traversâmes en droite ligne, et nous arrivâmes à onze heures et demie du soir.

La maison de la mission Sainte-Anne se trouve à l'embouchure même de la rivière au Foin, tandis que le fort de la Compagnie est situé à 1 mille plus haut, sur le bord de la même rivière. Je désirais loger dans la maison, et j'y fis débarquer mon petit bagage ; mais comme elle n'est pas achevée et que tout y était en désordre, nous dressâmes notre tente dehors.

Le 23, nous commençâmes notre journée par mettre un peu d'ordre dans la maison et décorer l'autel de notre mieux ; puis j'y dis la messe du Sacré-Cœur de Jésus, dont nous célébrions la fête ce jour-là. Je me rendis ensuite au fort, où je fus bien accueilli des métis et des Indiens qui s'y trouvaient. Le commis en charge du poste me fit aussi un accueil bienveillant ; mais il était fort embarrassé pour nous procurer des vivres. Dans son fort, on avait été sur le point de mourir de faim pendant l'hiver. Quand nous y arrivâmes, et pendant tout le temps de notre séjour, les serviteurs, le commis lui-même et toute sa famille, n'avaient autre chose à manger que du poisson, et cela les jours où le vent n'était pas trop fort et permettait la visite des filets. Les autres jours on se contentait de poisson sec, à demi gâté. Heureusement, dans la prévision de cette disette, je m'étais muni de viande sèche, de pemmikan et de quelques pommes de terre.

J'étais à peine arrivé, que les métis et les Indiens, encore en petit nombre, vinrent me prier de fixer ma résidence dans le fort, au milieu d'eux, me disant, ce qui était vrai, que, l'année précédente, le R. P. Gascon l'avait fait, et qu'en 1873, ayant voulu demeurer à la maison de la mission, presque personne n'était allé le trouver.

Bien convaincu par ces raisons, et connaissant bien, d'ailleurs, la paresse de ces sauvages, j'acceptai l'offre que me fit le pêcheur du fort, un Orkenais converti, de me céder sa maison, et je lui prêtai, en échange, ma petite tente de toile ; mais les jours de mauvais temps, ne pouvant raccommoder ses filets dehors, je devais lui permettre de venir faire ce travail dans sa chétive demeure, transformée en palais épiscopal. Mes lecteurs doivent bien comprendre que la cabane d'un pêcheur du Mackenzie n'a rien qui ressemble à un palais ; j'étais cependant tout fier d'y trouver un abri, et d'en faire à la fois ma chapelle, mon salon et ma chambre à coucher.

Le 25 juin, le premier dimanche que je passai là, mon auditoire était peu nombreux, la plupart des Indiens étant encore en chemin pour venir. J'invitai cependant toutes les personnes qui avaient fait leur première communion à remplir leur devoir pascal, ce qu'elles n'avaient pu faire plus tôt, faute de Missionnaire. Toutes répondirent à mon appel. Depuis mon arrivée je réunissais les adultes deux fois par jour, et à midi je faisais réciter les prières aux enfants et leur enseignais le catéchisme. Le reste du temps, j'étais à la disposition des Indiens ; mais je remarquai bien vite qu'ils étaient loin d'égaler en ferveur ceux des autres tribus. J'eus aussi plusieurs fois l'occasion d'observer la mauvaise influence exercée par le maître d'école, qui avait porté à l'indifférence et au découragement même les meilleurs. Aussi avais-je été bien inspiré par la Providence de me rendre au milieu d'eux au moment opportun. Plusieurs d'entre eux, les meilleurs, me dirent que trois semaines avant mon arrivée, à force d'entendre parler contre les catholiques, ils avaient abandonné leurs pratiques de piété et cessé la récitation du chapelet le dimanche. Pauvres gens, combien ils ont besoin d'être affermis dans la foi !

Cependant, dès mon arrivée, ils reprirent leurs bonnes habitudes, et beaucoup assistèrent à nos réunions de chaque jour. Je fus souvent obligé de faire de la controverse tant en public qu'en particulier. Malgré tout, je vis bien que quelques-uns conservaient encore les préjugés que les hérétiques leur avaient inculqués contre notre sainte religion.

Le 30 juin, tous les sauvages de la rivière au Foin étaient arrivés. Le nombre en est peu considérable. Il y avait en tout quatorze loges et trois tentes, ce qui fait en tout cent trente personnes.

Le second dimanche que je passai à Sainte-Anne tombait le 2 juillet, fête de la Visitation. J'avais préparé quelques sauvages à la première communion et à la confirmation. Sept d'entre eux y furent admis; plusieurs autres communièrent aussi.

Dans la pauvre chaumière que le pêcheur m'avait prêtée, je voulus célébrer avec le plus de pompe possible. En fait d'insignes pontificaux, je n'avais que ma croix pectorale, mon anneau, ma mitre, des sandales et des bas blancs. Le F. Renault m'assistait. Une valise de bois, à défaut de chaire ou de banc, me servit de trône pontifical. L'appartement était loin d'être somptueux, les murs étaient enduits d'une épaisse couche de fumée et la propreté laissait beaucoup à désirer. Mais les sauvages n'en furent pas moins émerveillés de toute la pompe déployée en cette circonstance. Presque tous y assistaient, sauf les enfants, que l'exiguïté de l'enceinte ne permit pas d'y admettre, et qui, d'ailleurs, devaient avoir ensuite leur réunion particulière.

Depuis la venue des sauvages ma maison se remplissait chaque soir, ce qui ne causait pas peu d'ennui au maître d'école, car c'est précisément son père converti qui m'avait prêté sa maison.

Ces sauvages, malheureusement, comme je l'ai déjà dit, sont extrêmement apathiques ; ainsi, quand je disais ma messe à huit ou neuf heures, c'était trop tôt pour eux, ils n'étaient pas encore levés. Il est vrai qu'ils se couchent fort tard en été. Quant à leurs enfants, ils font presque ce qu'ils veulent ; les parents ne savent pas assez user de leur autorité ; il en résultait qu'ils ne venaient que selon leurs caprices à mes réunions de midi.

J'avais le dessein de faire une nouvelle cérémonie, le 9 juillet, dernier dimanche de mon séjour à Sainte-Anne, et j'avais préparé cinq personnes, dont deux vieilles octogénaires, à la première communion. En outre, plusieurs adultes devaient aussi être baptisés. Mais tout à coup, le 8 juillet, le temps devint favorable, et, comme la disette régnait dans le camp, mes Indiens se mirent dans la tête de partir ce jour même, et cela à l'heure du coucher du soleil. Je fis tout au monde pour retarder leur départ et pour retenir au moins ceux qui devaient être admis le lendemain aux sacrements. Ce fut peine inutile. A peu près tous voulurent s'en aller, et il ne resta que quatre huttes. Parmi les sauvages restés en arrière se trouva un des hommes préparés pour la première communion et la confirmation, et une femme pour le baptême. Et ceux-ci, eux-mêmes, partirent le dimanche dans l'après-midi.

Quelques jours auparavant avait eu lieu un événement important pour le poste de la rivière au Foin : je veux parler du passage de onze berges du Mackenzie se rendant au portage la Loche pour aller chercher l'approvisionnement habituel de marchandises pour toute l'année.

Ces berges arrivèrent le 6 juillet et s'arrêtèrent tout un jour. Le R. P. de Kerangué y était de passage ; après avoir donné ses missions de Saint-Paul (rivière des Liards) au pied des montagnes Rocheuses, il était des-

cendu à la mission du Sacré-Cœur (fort Simpson), et, suivant mes ordres, il allait à Saint-Joseph (île Orignal, sur le grand lac des Esclaves) remplacer le R. P. Gascon. Celui-ci allait à Saint-Isidore exercer son zèle et achever de faire bâtir une maison-chapelle pour ce poste, qui devient de plus en plus important et un grand centre de commerce.

La plupart des employés des berges étaient catholiques; aussi s'empressèrent-ils de venir me demander ma bénédiction et assister aux exercices de la mission. Il y avait aussi à bord des berges un ministre nouvellement promu, après une épreuve d'une année, comme maître d'école, et la femme de M. B..., évêque anglican. Cette dernière se rendait à Athabaska, où son cher mari désirait se fixer. Ce qui m'affligea beaucoup, ce fut d'apprendre qu'un ministre allait s'établir au Vermillon, rivière de la Paix. C'était précisément le petit ministre boiteux qui se trouvait dans les berges.

Je crains beaucoup que ce ministre ne fasse bien du mal dans cette mission, que notre manque de Missionnaires ne nous permet pas de soigner comme nous voudrions. Je crains d'autant plus, que ce ministre est un métis anglais parlant très-bien le cri, qui est sa langue maternelle. J'ai dû prendre quelques mesures urgentes pour prévenir ce mal.

Les berges repartirent le lendemain, mais avant de nous quitter tous les catholiques de la brigade vinrent me demander ma bénédiction. Ils se mirent à genoux sans respect humain, en présence des protestants. Comme ils étaient nombreux et que je les savais pressés, je proposai de les bénir tous ensemble, mais ils n'y voulurent pas consentir. Il fallut que chacun reçût une bénédiction particulière, baisât mon anneau et me touchât la main. Les protestants eux-mêmes voulurent me

toucher la main. Ce spectacle ne parut guère plaire au ministre, ni au maître d'école, ni à la femme de l'évêque anglican. Le maître d'école, qui n'était pas loin de moi, ne reçut que de rares poignées de main, tandis que le F. Renault, placé à mon côté, en reçut autant que moi. Ce départ des berges fut un véritable triomphe pour les catholiques, et je suis bien aise que nos Indiens y aient assisté.

Mes Indiens étant tous partis, et de graves affaires réclamant ma présence à la Providence, je songeai à m'éloigner d'un poste où d'ailleurs je n'avais plus rien à faire. Je m'étais proposé de partir en canot avec le Frère et deux sauvages. Mais ceux-ci apprenant qu'une barque devait aussi partir le 9 pour la Providence, ils formèrent le projet d'y prendre passage et de m'entraîner avec eux. Ils avaient l'espoir de ne pas tant se fatiguer dans la barque que dans le canot. Les voyant bien décidés à partir et à me laisser dans l'embarras, sans faire semblant de rien, je vendis mon canot et retins mon passage. Bon gré, mal gré, à cause de la disette, il fallait partir le 9, bien que ce fût un dimanche. Sept Indiens avaient pris passage avec nous à bord de la barque. La misère commença bientôt pour eux. Ils n'eurent pour nourriture que quelques poissons secs à demi gâtés et, au lieu du vent favorable qu'avaient espéré les rameurs, nous n'eûmes presque continuellement que vent debout. Aussi, après deux journées ils commencèrent à en avoir assez et, la faim les excitant, ils furent sur le point de nous abandonner sur une île en nous laissant le soin de la barque qui appartenait à la Compagnie et dont ils se souciaient fort peu. Malheureusement pour nous, nous étions suivis de près par trois canots qui portaient les familles de nos rameurs et la tentation était bien forte pour eux. Nous dépensâmes au

moins deux heures à les haranguer. Le maître d'école, qui était un des passagers et qui avait ses raisons pour arriver promptement, se montra le plus ardent pour décider les sauvages à continuer leur route, il promit même aux employés de la Compagnie une augmentation de salaire. Quant à moi, je ne promis rien et me contentai de rappeler à mes Indiens qu'ils avaient eux-mêmes préféré la barque au canot et qu'ils avaient bien mérité ce qui leur arrivait. Deux des rameurs seulement nous abandonnèrent, et nous continuâmes notre route sans autre aventure. Nous arrivâmes le 12 juillet à la Providence.

Le résultat de mon voyage à Sainte-Anne semble se résumer en bien peu de chose : trois baptêmes d'enfants sur les bords du Mackenzie, quatre baptêmes d'enfants et un d'adulte à Sainte-Anne, sept premières communions et huit confirmations. Mais ici dans ces déserts du Nord, si le pays est vaste, immense, la population est presque nulle. Nous passons une grande partie de notre temps à courir après quelques âmes très-abandonnées, disséminées çà et là, et que le protestantisme cherche à nous ravir. J'espère que le bon Dieu tiendra compte aux Missionnaires qui se dévouent dans ces pays, de tous leurs sacrifices, de leurs privations sans nombre et de leurs peines de cœur en présence de l'ingratitude de la plupart de leurs ouailles. Notre joie et notre récompense assurément ne sont pas de ce monde. Nous les espérons dans l'autre. Amen !

3 septembre 1876.

Nous sommes dans l'attente des berges depuis deux ou trois semaines; nous attendons leur retour du portage la Loche. Nous espérons y trouver le R. P. Grouard,

accompagné de plusieurs Missionnaires. Mais déjà deux berges sont arrivées en avance sur les autres et nous n'avons eu ni Missionnaires, ni lettres d'Europe. Nous sommes dans une vraie anxiété, ne sachant pas si nous recevrons le nécessaire pour passer l'année. J'appréhende que nous ne manquions de bien des choses d'une absolue nécessité. Déjà nous n'avons plus de vin que pour cinq ou six messes. Que le bon Dieu ait pitié de nous !

Recevez, mon très-révérend et bien-aimé Père, la nouvelle assurance de ma piété filiale.

ISIDORE, Ev. d'Erindel, O. M. I.

Nous extrayons d'une lettre du R. P. HUSSON, adressée à Mgr CLUT et contenue dans celle qu'on vient de lire, les lignes suivantes, concernant le F. Alexis RAYNARD :

..... J'avais oublié de vous parler de ma visite à la rivière des Maisons lorsque je descendais avec la berge. Nous sommes arrivés sur les lieux à jamais tristement célèbres vers midi. Mon premier soin fut de me rendre à l'endroit où avaient été déposés provisoirement les ossements de notre cher Frère. En fouillant soigneusement le sable, je trouvai encore quelques ossements épars, entre autres deux éclats du crâne, l'os coronal coupé en deux et plusieurs articulations des pieds et des mains.

Tandis que nos hommes préparaient le repas, je me rendis au premier campement où stationna Louis, l'Iroquois, alors qu'il avait déjà commis son meurtre. Ce campement se trouve sur le bord de la rivière des Maisons, à un petit mille de la grande rivière. En cherchant soigneusement parmi les charbons éteints et les feuilles sèches, je pus

découvrir encore plusieurs fragments de côtes brûlées qui avaient échappé aux recherches réitérées du bon F. Alexandre alors qu'il était venu recueillir les tristes restes du F. Alexis. J'ai réuni avec soin tous ces fragments, j'y ai ajouté la calotte du Frère, un collet à lièvres tout couvert de sang et quelques papiers, et j'ai apporté le tout à Athabaska.

Avant de quitter ces lieux de si lugubre souvenir, j'ai voulu élever un bien modeste monument à la mémoire de celui que nous pleurons tous. J'ai érigé une humble croix de bois, à quelques pas de l'endroit où fut immolé notre pauvre Frère, et au pied de cette croix j'ai tracé cette inscription qui m'a semblé le mieux traduire les sentiments dont nous sommes tous animés pour le cher défunt :

R. I. P.

IN MEMORIA ÆTERNA ERIT JUSTUS

F. ALEXIS, O. M. I.

Ce petit travail terminé, j'ai réuni au pied de la croix de bois tous les hommes de la berge et nous avons récité ensemble, et non sans émotion, quelques *Pater* et *Ave* pour le repos de l'âme de notre cher F. Alexis, puis nous nous sommes éloignés en silence, le cœur bien gros et les larmes aux yeux. Le P. Laity aura en dépôt ce que j'ai pu recueillir..... Husson, O. M. I.

SECONDE LETTRE DE M^gr^ CLUT AU T. R. PÈRE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de la Providence, le 5 décembre 1876.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Aujourd'hui c'est fête à la Providence, comme dans toutes nos maisons de la Congrégation, puisque c'est

l'anniversaire de votre élection comme second supérieur général des Oblats de Marie Immaculée. Ce matin j'ai célébré la sainte Messe en grande solennité, avec présence de toute la petite population de la Providence. Il y avait là réunis le personnel de l'évêché, le couvent des Sœurs, les enfants de l'orphelinat et de l'école, et tous les métis du fort. Comme je les avais invités à venir prier pour vous, tous sont venus. J'étais assisté par notre Père novice Le Doussal et par le F. Lecomte ; à la fin de la messe j'ai donné la bénédiction épiscopale solennellement. La fête n'empêche pas nos Frères de vaquer à leurs travaux ordinaires, mais au réfectoire il y aura un petit *extra* en votre honneur. Nous aurons chacun une demi-langue de caribou, le plat de viande sèche sera un peu mieux assaisonné que d'habitude et une tarte d'orge mélangée avec un peu de farine de froment figurera comme surcroît sur la table. C'est dire que nous aurons aussi *Deo gratias* et que nous nous entretiendrons avec bonheur de notre bien-aimé Père.

Comme dernièrement, mon très-révérend Père, je vous ai envoyé un long journal et que mes occupations de Directeur de cette importante mission, ainsi que ma charge de maître de Novices, ne m'ont pas permis de m'absenter depuis, je n'ai rien de bien intéressant à vous raconter, mais je vais faire quelques extraits des lettres que j'ai reçues et dont le Père rédacteur de nos annales pourra peut-être tirer profit.

Voici ce que m'écrit le R. P. Séguin, en date du 29 juillet de cette année :

« Monseigneur et bien cher Père,

« J'ai reçu le second dimanche de juillet, alors que j'étais en route pour Good-Hope, la lettre que vous m'écriviez en date du 10 juin. Ainsi que je vous le disais

dans ma lettre précédente, je suis descendu avec un cajeu (radeau) à Tsikatchig, le lundi de la Pentecôte. J'ai mis neuf jours pour m'y rendre. Mais je me suis arrêté deux jours en route pour faire un second cajeu de bois de grève et de perches, afin de pouvoir au moyen de ces bois allonger ma maison et y ajouter une cuisine et une chambre. L'ancienne maison sera convertie en chapelle et pendant que le Missionnaire sera à ce poste il pourra y conserver le Saint Sacrement et les pauvres sauvages auront le moyen de satisfaire leur dévotion tout à leur aise, car il y a bien longtemps qu'ils réclamaient une chapelle où ils pourraient aller prier, comme à Good-Hope. Pendant que j'étais à ce poste j'ai placé le plancher en bois dans la future chapelle et j'y ai fait faire une cheminée. Tout ce travail m'a coûté peu de chose. Quelques chapelets, croix ou médailles en ont fait tous les frais. Tout le monde a voulu y travailler ; les hommes ont monté les bois, élevé et couvert la maison ; les enfants ont coupé les saules, transporté des pierres et de la terre pour déblayer le terrain, car la maison est sur le penchant d'une colline et à l'abri des tempêtes ; les femmes ont enlevé les saules et les ont transportés au bas de la côte ; les jeunes gens s'étaient chargés d'aller chercher des écorces pour la toiture et de *bousiller* la maison. J'ai, de mon côté, fait un autel et au printemps prochain, de Good-Hope j'y transporterai un tabernacle et des gradins.

« Tous ces travaux m'ont pris bien du temps ; je n'ai pas pu m'occuper des sauvages autant qu'à l'ordinaire ; mais j'ai pensé qu'il valait mieux achever cet ouvrage au plus tôt ; les sauvages d'ailleurs le voulaient ainsi. Ce qui me pressait encore, c'était la promesse que vous m'aviez faite de m'envoyer le P. Lecorre dans le cas où le P. Petitot n'aurait pas pu venir ; je voulais ainsi rendre la maison

habitable pour le printemps prochain, afin d'y envoyer quelqu'un ou de m'y rendre moi-même vers le milieu d'avril. C'est l'époque où les sauvages viennent à la Rivière-Rouge afin de se trouver là au moment du passage du gibier. Ils y restent jusqu'au commencement de juillet ; le poisson commence alors à abonder : c'est le signal de leur dispersion aux différents postes de pêche du Mackenzie.

« La maison est maintenant habitable, mais elle est sans habitants. Je le regrette beaucoup, car ce printemps-ci les deux chefs esquimaux de la grande Rivière sont venus voir si j'étais là, avec l'intention d'amener tout leur monde, les Loucheux leur ayant dit que je m'y rendrais peut-être sur les dernières glaces. Ils m'ont attendu huit jours pour savoir quels étaient mes projets pour l'avenir ; ne me voyant pas arriver, ils sont repartis avec les Loucheux pour le fort de Peel's River et ils ne sont plus revenus. J'en remercie presque le bon Dieu, car si je les avais vus je leur aurais annoncé la visite du prêtre pour le printemps prochain, et, ne l'y trouvant pas, ils auraient cru que j'avais voulu les tromper, ne seraient plus revenus et se seraient peut-être donnés au ministre qui ne leur ménage pas les présents pour les attirer. La grâce semble travailler ces pauvres sauvages, resterons-nous simples spectateurs de loin ? C'est bien pénible et cependant, n'étant que deux, que pouvons-nous faire ?

« En présence de l'indifférence de nos Peaux-de-Lièvre à suivre les exercices de la mission, j'ai été tenté de les laisser pour un printemps et de me rendre à Tsikatchig ; mais comment laisser tant de monde pendant deux ans sans se confesser ? Il n'y a que cela qui me retient. Déjà ils m'en veulent parce qu'ils disent que je suis le Père des Loucheux, et, si je les laissais une fois, ils m'en voudraient bien davantage. Ce que je viens de dire à Votre

Grandeur, au sujet des Esquimaux, je l'ai aussi écrit à Mgr Faraud. A vous de décider... »

Mgr Faraud a envoyé le R. P. Petitot à Good-Hope. Ce Père a passé ici et s'est rendu par eau à son poste. Ils seront donc trois à Good-Hope et pourront, je l'espère, visiter tous les postes qui dépendent de cette mission centrale. Le P. Petitot peut faire un bien immense. Tous les sauvages de Good-Hope l'ont reçu avec un grand enthousiasme.

Je vais encore transcrire une partie de la lettre que m'écrit le R. P. Ducot, de Good-Hope, en date du 23 juillet :

« Monseigneur... Me voici de retour de ma mission du Saint-Cœur de Marie. Je suis heureux, à la fois, de mon séjour à ce poste et de mon retour ici. Ma dernière lettre vous faisait connaître la crainte que j'éprouvais en me rendant chez un commis protestant qui ne m'avait guère témoigné de sympathie au fort Simpson, l'automne précédent ; je me recommandais, je crois, à vos bonnes prières ; Dieu vous a sans doute exaucé, car cette première mission ne m'a point causé autant de peine que je pouvais le craindre.

« C'est le 20 mars que je partais pour le poste qui m'était confié. On me dit : « Vous allez chez des ennemis. » Cette parole me réjouissait plus qu'elle ne m'effrayait ; car, sans trop savoir pourquoi, je ne pouvais me défendre de la persuasion que notre grand protecteur saint Joseph aplanirait toutes les difficultés et me ferait bien venir de mon hôte futur. La chose arriva ainsi. Dès l'abord, je fus accueilli très-poliment par M. T., qui me livra une maison et consentit, sur ma demande, à me fournir tout ce qui était nécessaire pour moi, pour mes deux jeunes gens et pour mes chiens. Afin de n'y plus revenir, je vous dirai tout de suite que M. T. m'a parfai-

tement secondé dans toutes les petites difficultés que je pouvais rencontrer. Il est vrai que c'est une question de savoir s'il n'a pas abusé de ma simplicité pour me faire laisser sans clôture l'église dont j'ai dressé la carcasse avant mon départ ; mais à part cette petite défaite et un léger refus de fournir de la nourriture à mes chiens après le départ de l'exprès, je puis et je dois dire que je suis content de ce monsieur, et qu'il m'a souvent aidé de ses charitables conseils. Il m'a même fait l'honneur de m'inviter deux fois à sa table, tandis que l'évêque anglican n'a pas eu à se vanter d'une semblable faveur.

« En me rendant au Saint-Cœur de Marie, j'avais une double mission : la première, c'était l'évangélisation des sauvages ; la seconde, à un certain point de vue plus importante, consistait à établir là un pied-à-terre qui nous délivrât de la servitude des commis de la Compagnie. Dès les premiers jours, je vis une dizaine de sauvages qui me remercièrent d'être venu chez eux et me promirent, au printemps prochain, d'amener leurs familles. Plusieurs autres, dont je reçus plus tard la visite, me firent la même promesse, et tous ayant été fidèles, je pus, dans le courant des mois de mai et juin suivants, évangéliser la plupart des sauvages qui fréquentent le lac d'Ours et le fort Norman. J'ai dit : évangéliser ; le mot n'est peut-être pas assez modeste, car ne parlant que fort imparfaitement leur langue, je n'ai pu leur donner des instructions en règle. Ayant essayé de leur expliquer le tableau-catéchisme selon les notes que m'avait données le R. P. Séguin, écrites en peau-de-lièvre, je fus obligé de supprimer cet exercice pour qu'il ne dégénérât pas en dissipation. Néanmoins, dans les conversations privées et quand je n'avais autour de moi qu'un petit groupe, je leur rappelais, d'après mon tableau, les principales vérités de la Religion. Je dus me borner à les inviter à

assister à la messe et à la récitation du chapelet. Les exercices, commencés le 12 mai, se continuèrent jusqu'au retour des berges, le 7 juin. Généralement j'avais beaucoup de monde à ces exercices ; mais j'ai été bien contrarié par l'influence des maîtres d'école et surtout par les blasphèmes et les calomnies du sauvage *Bethintcho*. Les habitants d'une loge ne m'ont pas visité de toute la mission ; ils se sont constamment tenus à l'écart. D'autres, qui ne m'avaient pas salué à leur arrivée, sont venus à résipiscence et se sont montrés assez fidèles. La cause de leur éloignement était que le Père n'était pas bon, car il ne donnait pas gratuitement les chapelets, les croix et les médailles ; on disait aussi que les Pères méprisaient les sauvages, parce que depuis trois ou quatre ans ils ne les avaient pas visités, tandis que les protestants avaient toujours là leur *prêtre*, car c'est ainsi qu'ils appellent les maîtres d'école. Je leur donnai les raisons de l'absence des Pères et les assurai que si je faisais construire deux maisons à leur Fort, ce n'était pas pour les laisser vides, mais pour les habiter au temps de leur réunion. Ils me comprirent, me remercièrent, et, le soir, plusieurs de ceux qui s'étaient tenus à l'écart vinrent au chapelet. Les jours suivants, je les eus à peu près tous.

« Ce n'est pas sans besoin que ces pauvres sauvages réclament la présence d'un prêtre. Hélas ! laissés si longtemps seuls, la plupart avaient oublié toutes leurs prières. Je n'en ai rencontré qu'un qui les sût toutes, et le petit nombre seulement se rappelaient le Symbole des apôtres. Ne pouvant les réunir pour leur enseigner les prières dans le courant du jour, car ils ne venaient pas à midi, heure où je sonnais la cloche, je résolus de leur faire apprendre, sans qu'ils s'en doutassent, les principales vérités. Chaque fois qu'ils étaient réunis, je les faisais chanter. Après la messe, on chantait les commandements de Dieu et de

l'Église ; on les répétait le soir au chapelet, en y ajoutant le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et le *Gloria Patri*. Ce moyen m'a bien réussi, aussi je regrette de ne l'avoir pas employé plus tôt. Mon ministère ne s'est pas borné à cela. J'ai eu la consolation de baptiser presque tous les enfants, et j'ai aussi entendu un nombre relativement grand de confessions.

« Pour résumer en quelques mots les fruits de ma mission, je dirai que, par ma présence, j'ai consolé et rallié à la religion catholique les pauvres sauvages, découragés par l'impossibilité où l'on s'était trouvé d'aller les visiter depuis quelques années, et de plus endoctrinés, quelques-uns au moins, par les ministres et les maîtres d'école. De plus, les sacrements ont été administrés à un grand nombre, et tous, plus ou moins, ont réappris leurs prières ainsi que les principales vérités de la religion. Ils sont tous partis contents, et heureux surtout de l'espérance que je leur ai donnée que, l'année prochaine, ils reverront leur *Yat-ᵉi-Nezun* (père bon), le R. P. Petitot, qu'ils aiment beaucoup et qui parle si bien leur langue.

« Pour réaliser le second but de mon voyage au fort Norman, j'avais une église et une maison à bâtir. Je voulais que cette dernière fût habitable à mon départ, j'ai donc commencé par elle, je lui ai donné tous mes soins et l'ai laissée en très-bon état. Ce sera une demeure très-convenable et très-chaude ; quant à la chapelle, les poteaux seulement sont posés : je voulais la clore, mais le vent ayant trop de prise sur la masse, M. T. m'a conseillé de la laisser inachevée, en m'assurant que le vent la renverserait si je reliais les poteaux entre eux. Je l'ai cru sur parole, et je me suis contenté d'étayer cet édifice incomplet. Je me suis ensuite mis en route pour Good-Hope. »

Il est temps de finir cette lettre. En célébrant l'anni-

versaire de votre élection, mon très-révérend Père, nous avons fait des vœux très-ardents pour que le bon Dieu vous conserve longtemps à vos enfants dispersés dans tout l'univers. Ceux du Mackenzie, par là même qu'ils sont plus éloignés de vous, et qu'ils ne peuvent correspondre que rarement avec vous, n'en ont que plus d'amour, de respect et de soumission à Votre Paternité.

Quant à moi, mon très-révérend Père, je suis heureux de me dire votre très-humble et très-obéissant fils.

† Isidore, Ev. d'Erindel, o. m. i.

Le R. P. Pascal, chargé de la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, fond du lac Athabaska, a écrit à Mgr Clut, en date du 1er avril 1876, pour lui rendre compte de ses travaux. Nous extrayons de sa lettre les passages suivants :

« .... Je vous disais mon intention d'aller, vers le mois de mars, faire une visite au R. P. Laity, à la mission de la Nativité. Cette faveur m'a été accordée plus tôt que je ne m'y attendais. Vivant tranquillement dans ma misérable hutte, j'avais vu s'écouler rapidement six mois, durant lesquels j'avais rempli régulièrement les offices de mon ministère auprès de quelques blancs du fort et auprès des sauvages, qui sont venus successivement, mais par petites brigades, durant tout l'automne et l'hiver. Cependant je comptais avoir encore trois semaines avant d'entreprendre avec Joseph le voyage d'Athabaska (Nativité) pour y recevoir le courrier des *Vieux-Pays*. Un dimanche soir, je récitais mon bréviaire à la clarté du feu qui petillait dans l'âtre ; l'heure où je prends habituellement mon repos n'était pas éloignée, il était près de neuf heures, quand j'entendis le tintement des sonnettes. J'ouvre la

porte et je vois Joseph qui vient m'annoncer l'arrivée de deux voyageurs qui viennent me prendre pour me conduire à la Nativité. C'était le 9 ou le 10 février, et leur intention était de me faire arriver à cette mission pour le 17, jour si cher à tout cœur d'Oblat, et où il peut renouveler ses vœux en présence de ses Frères bien-aimés. En voyant mes deux hommes, je suis resté tout ému de surprise. La joie inondait mon cœur. Nous ne perdîmes pas de temps le lendemain pour mettre tout en ordre, nous remplîmes deux traîneaux d'abondantes provisions destinées à la Nativité, et, le soir même, nous nous mettions en route en compagnie d'un autre voyageur nommé Alexandre.

A part les misères inséparables des voyages d'hiver, et auxquelles je commence à m'habituer, notre voyage a été assez heureux. Un seul incident en a rompu la monotonie. Nous arrivions à la pointe de Roches quand le temps se couvrit d'un brouillard peu épais d'abord. Nous nous consultâmes pour savoir s'il fallait traverser le lac tout de suite ou attendre le retour du beau temps, mais tout le monde étant d'avis de partir, nous nous disposâmes à nous diriger le plus rapidement possible vers la grosse île. Tant que le lieu de notre départ a été visible, cela allait bien, mais, une fois parvenus à une certaine distance, le brouillard s'épaissit, une poudrerie affreuse s'éleva, et le jour se changea en nuit. Pour comble de malheur, les deux voyageurs, qui étaient à une certaine distance d'Alexandre et de moi, laissèrent le chemin droit et prirent une direction oblique. Nous voilà donc, au bout d'un quart d'heure, séparés et perdus pour un certain temps. Seul avec Alexandre, je me dirigeai vers une île que je croyais être celle que nous désirions atteindre, mais ce point noir que le brouillard nous laissait apercevoir par intervalles, disparaissait souvent à notre vue. Depuis long-

temps nous étions en route sans avoir pris une bouchée de nourriture, nous commencions à trouver le temps long. Nous pressons le pas, mais vains efforts! le point noir semble toujours fuir devant nous, tandis que la nuit approche rapidement. Comment entreprendre de marcher la nuit? nos chiens n'en peuvent plus et nos jambes non plus, à cause de la faiblesse de l'estomac. D'un autre côté, coucher sur le lac glacé en attendant le jour, c'était fort peu attrayant et d'autant moins que, mes couvertures se trouvant sur le traîneau des autres voyageurs, je n'avais d'autre ressource que de me mettre à plat ventre sur la glace par un vent violent qui ne permettait pas de faire du feu. Il fallut pourtant se résoudre à ce dernier parti.

Afin de ne pas nous refroidir nous nous disposâmes promptement à prendre notre repos, la fatigue nous fit oublier la faim et la soif. Heureusement j'avais un compagnon charitable et expérimenté. Alexandre commença par étendre sur la glace les provisions que nous avions dans le traîneau, puis il coucha sa traîne sur le flanc, il me fit ensuite étendre le premier, ramena ses quatre chiens autour de mes pieds, puis, m'ayant enveloppé de son mieux, il vint lui-même s'étendre à mes côtés. Je me recommandai au bon Dieu, à Marie, à nos bons anges pour les supplier de nous protéger, nous défendre et nous garder et puis nous voilà à ronfler. Chose admirable ! je crois que je n'avais jamais si bien dormi. Vers le matin les chiens abandonnèrent nos pieds et aussitôt le froid nous saisit. Nous ne perdîmes pas de temps. Le ciel étant plus clair, nous pûmes nous orienter : nous étions plus près de la terre que nous ne pensions. Nous nous y rendîmes à la hâte pour faire du feu, puis nous nous dirigeâmes vers la grosse île, où nous pûmes enfin arriver vers midi. Chose étonnante, nos compagnons, qui avaient subi le même sort que nous sur le lac, nous y avaient

précédés d'une demi-heure seulement. Après nous être reposés là toute la soirée, nous repartîmes le lendemain pour la Nativité, où nous trouvâmes tout le monde joyeux et bien portant.

J'ai eu le bonheur de célébrer là le cinquantième anniversaire de l'approbation de nos saintes Règles. Rien ne manqua à la fête, grâce un peu à la coopération de nos bonnes Sœurs, qui voulurent bien parer la chapelle et donner plus d'éclat à notre cérémonie par leurs chants.

Mon séjour à la Nativité a été de trois ou quatre semaines. J'ai eu le temps d'y faire de bonnes provisions spirituelles et matérielles, puis je suis revenu à mon poste. Le retour s'est effectué sans incident ; mes jambes bien reposées ont fonctionné à merveille.

Je suis heureux de vous apprendre que mon séjour à Notre-Dame des Sept-Douleurs n'a pas été infructueux pendant le printemps de 1876. J'ai eu le bonheur de voir la mission fréquentée par beaucoup de nouvelles figures. Une nombreuse bande venue de la Grande-Baie m'a donné l'occasion de faire grand nombre de baptêmes ; les parents du vieux Lotlepe-tcho sont aussi venus en grand nombre. Dans une seule matinée j'ai fait quatorze baptêmes dont deux d'adultes. Le vieux Lotlepe-tcho était du nombre. La haute stature de ce vieillard ne permettant pas de lui verser de l'eau facilement sur la tête, j'ai dû le faire asseoir. Je crois que le bon Dieu a répandu sa grâce sur ce pauvre peuple. J'ai fait, en somme, trente-deux baptêmes, six mariages et trois sépultures.

Quant à l'édifice matériel de la mission, Monseigneur, j'ai de bonnes nouvelles à vous donner. Les constructions étaient presque achevées quand j'ai quitté ce poste pour venir à la Nativité d'où je vous écris ; peut-être est-ce maintenant tout à fait terminé.

La maison placée sur la petite butte qui avoisine la

croix de mission est dans le plus bel emplacement. Posé sur un gravier épais, l'édifice, que l'on aperçoit de très-loin, a 31 pieds de long sur 21 de large sans compter la petite chapelle, qui est de 10 pieds carrés. Je pense pouvoir y résider dès le mois de novembre prochain et j'ai la confiance que ce bâtiment pourra durer de longues années.

Il me reste maintenant à demander à Mgr Faraud et à Votre Grandeur l'aumône de quelques images, chemins de croix, vases sacrés, tapis, etc., le tout pour la chapelle. D'ici je porterai des châssis que l'on m'a faits pour les fenêtres et pour lesquels M. Mac-Farlane m'a procuré des vitres.....

MANITOBA.

LETTRE DU R. P. TISSOT.

Archevêché de Saint-Boniface, le 1er décembre 1877.

Mon Très-Révérend Père,

Je pense vous faire plaisir en vous envoyant quelques lignes sur les diverses phases qu'a eu à subir notre mission de la rivière Rouge depuis 1869. Jusque-là c'était un pays qui jouissait d'une rare tranquillité; séquestré et à l'abri de toute influence étrangère, le peuple coulait des jours heureux. La passion politique n'avait pas encore pénétré dans ces contrées, et beaucoup de gens ignoraient jusqu'à la signification de ce mot. Au souvenir de ces temps qui ne sont plus et que nous ne pouvons que regretter amèrement, nos anciens colons ne tarissent pas à énumérer les avantages précieux dont ils jouissaient; leur dernière et invariable réflexion est celle-ci : *Mais maintenant c'est fini.*

Le protestantisme a fait apparition ici peu de temps

après le catholicisme. Il faut lui rendre ce témoignage, il ne se montrait pas alors aussi hostile qu'aujourd'hui : quoique toujours serpent, il n'était pas prodigue de son venin. Les rapports de voisin à voisin se faisaient en bons termes sans dégénérer en fraternité dogmatique.

Cette position qui allait bien à tous les habitants, des ambitieux la ruinaient dans l'ombre. La traite des nègres étant regardée par les nations civilisées comme un commerce honteux, par respect sans doute pour l'humanité, nous étions loin de penser que la traite des blancs pût avoir lieu. C'est cependant ce qui est arrivé pour nous ici; la terre et ses habitants blancs ont été vendus au gouvernement du Canada par des commerçants qui n'étaient pas nos maîtres. Ceci arriva en 1869. Ce marché a eu l'avantage des faits accomplis contre lesquels toute réclamation est inutile. Le plus court est de paraître satisfait, parce que l'Etat a scellé le fait de son sceau et de son infaillibilité.

C'est à la suite de ce trafic qu'on donna à la petite colonie le titre de *province* et le personnel d'un gouvernement régulier. Un courant d'émigration se forma sans perdre de temps dans le haut Canada et ne tarda pas d'arriver jusqu'ici. L'appât du gain, l'espoir d'obtenir quelques places lucratives, d'exploiter les richesses du pays, vraies ou supposées, nous ont amené de suite un bon nombre de personnes de toutes conditions : les docteurs, les avocats, les notaires, les imprimeurs, les gazetiers et plusieurs autres notabilités sont venues offrir leur bonne volonté, leurs talents et, pourquoi ne pas le dire? leur incontestable pauvreté au service de la patrie. Les premières années ne nous ont presque fourni que des gens d'une croyance différente de la nôtre et qui étaient poussés par l'ambition, soutenus par un grand fanatisme et un zèle patriotique peu ordinaire. Une colonie canadienne française sous l'ombre du

drapeau britannique était chose redoutable : il fallait l'empêcher de progresser et, s'il était possible, la noyer dans les flots des nombreuses caravanes qu'on allait y envoyer. Si cette catastrophe ne s'est pas complétement réalisée, au moins l'a-t-elle été en grande partie. En peu de temps ils nous ont été supérieurs en nombre et comme dans ce siècle la supériorité du nombre est censée renfermer, même à Manitoba, l'élite de la race humaine avec la raison et la justice, nous avons été réputés, par le fait, la partie infime qui n'a plus droit à rien. Aussi des tentatives sérieuses ont été faites pour ne pas nous laisser des lots de terre trop grands, pour nous débarrasser du soin des écoles des enfants catholiques et même pour nous priver du privilége de parler notre langue française. Ici l'ennemi c'est le *papisme*, qu'ils ne peuvent souffrir. Ils peuvent tout supporter, fraterniser même avec toute espèce d'hommes, mais pas avec les partisans d'une telle religion.

Comme ils n'étaient pas en nombre pour prendre et cultiver toutes les terres, ils ont fait appel à des nations étrangères, ils se sont adressés aux Ménonites de la Crimée et aux Islandais, bien convaincus que leur religion ne leur déplairait pas. Les premiers sont arrivés à différentes époques toujours en grand nombre : maintenant ils doivent être au moins sept ou huit mille. Les derniers sont moins nombreux et l'hiver dernier la petite vérole les a bien décimés. Nos Anglais ont eu un coup d'œil intelligent dans leur choix et ils ne regrettent pas la peine qu'ils ont prise et les sacrifices en argent qu'ils ont faits pour transporter leurs recrues dans les lieux qui leur étaient destinés, ainsi que pour les empêcher de mourir de faim : en effet ces enfants spirituels de Henri VIII ont enfin de bon voisins qui ne mettront le trouble dans aucune de leurs consciences si faciles à s'alarmer, parce qu'il n'y a pas la moindre teinte de *papisme* chez les nou-

veaux venus. Ils ont aussi une bonne qualité que bien d'autres n'ont pas, ils ne se mêlent pas de politique et ne paraissent pas vouloir prendre d'assaut les places honorables et lucratives. Pareilles qualités ne sont pas chez les Canadiens français; ils se ressentent des infirmités de leurs aïeux, ont la tache du *papisme,* sont vifs, remuants, portés à la vivacité, pas mal ambitieux et éclipsent souvent les Saxons. Aussi ce n'est pas àeux que les colonisateurs ont fait appel, parce que, avant tout, il s'agit d'être maître et de l'être sans compétiteurs.

Ce tableau peu réjouissant se déroulait devant nous et ne nous laissait pas sans inquiétude. De nombreuses bandes de différentes dénominations arrivaient, d'autres succédaient ; pas de catholiques parmi cette foule, si ce n'est de loin en loin quelques égarés qui, presque tous, venaient ne sachant trop pour quel motif, à la manière d'éclaireurs, soupçonnant qu'ils étaient dans un pays peu ami. Plus la province se peuplait, plus nos forces diminuaient. Nous ne pouvions pas demander aux catholiques du Canada un trop-plein qu'ils n'ont pas. Leurs terres sont loin d'être toutes défrichées et occupées et il n'eût pas été charitable d'y faire un appel, qui raisonnablement ne pouvait être bien reçu. La province de Québec a besoin de tout son monde pour équilibrer celle de Toronto. Elle a bien compris notre position, qui était un peu la sienne : elle savait que si la petite province de Manitoba venait à s'anglifier elle la perdait comme auxiliaire. Ne pouvant se dépeupler pour venir à notre secours, à plusieurs reprises cependant ses bons journaux ont fortement conseillé à ceux des leurs qui les quittaient par centaines pour aller s'établir aux Etats-Unis, de venir de préférence dans notre province, où ils trouveraient les avantages spirituels aussi bien que les matériels. Mais la proximité des Etats-Unis et l'éloignement de notre province étaient un

obstacle : avec quelques piastres, ils pouvaient se rendre dans le premier pays, au lieu que, pour venir jusqu'à nous, il fallait débourser beaucoup d'argent; ensuite, dans le cas où la fortune ne se montrerait pas aussi souriante qu'ils l'espéraient, le retour dans leur ancien pays n'offrait pas de grandes difficultés.

L'isolement auquel nous nous voyions condamnés détermina quelques-uns des plus notables de Saint-Boniface à former un comité d'émigration. On fut d'accord qu'il fallait envoyer quelqu'un auprès des Canadiens français des Etats-Unis pour leur faire un appel, qui était autant à leur avantage qu'au nôtre. Le R. P. Lacombe fut choisi pour cette mission, qui ne manquait pas de difficultés. On ne pouvait faire un meilleur choix et bien que cette charge de confiance lui coûtât beaucoup, le Père se mit à l'œuvre aussitôt, il exécuta sa mission avec une bonne volonté qu'on ne pouvait apprécier qu'en connaissant la répugnance qu'il en pouvait éprouver.

La mission du Père a eu un succès tel, qu'il a presque dépassé nos désirs, au moins pour un moment, quoique nous soyons encore bien au-dessous du nombre qui nous est nécessaire; mais un trop grand nombre de personnes arrivant en même temps produisent un peu d'encombrement. Dans quelques années, lorsque tous les nouveaux venus se seront fait une position aisée, alors tous pourront se tirer d'affaire. Maintenant l'élan est donné, les nouveaux arrivés correspondent avec leurs parents et amis des Etats-Unis; ils leur font connaître le pays et ses avantages, et pour peu qu'ils se disent satisfaits de leur nouvelle position, ce sera plus que suffisant pour que beaucoup d'autres arrivent par la suite.

Arracher ces pauvres gens aux caprices des économistes, au danger des grèves, à l'impiété et à la débauche, nous a paru une mesure urgente et bien

méritoire. Notre digne Archevêque, pour sa part, fait tout ce qu'il peut pour aplanir les difficultés bien nombreuses et bien grandes qui pourraient les arrêter. Comment en serait-il autrement? Un bon nombre à leur arrivée n'ont plus d'argent, quelques-uns ont de quoi payer leur pension pour huit jours, d'autres pour quinze, les plus riches peuvent payer une terre. Les premiers comme les derniers viennent à Sa Grandeur comme au refuge des indigents; preuve évidente qu'ils n'ont pas fait fortune aux Etats-Unis; mais ce qu'il y a d'aussi certain, c'est qu'au spirituel ils ont fait des pertes déplorables. Pendant que la poussière cotonneuse fatiguait leurs poumons, une autre poussière bien plus pernicieuse affaiblissait leur foi, endurcissait leurs cœurs.

L'ignorance dans laquelle nous voyons la plupart de leurs enfants fait de la peine. Il y a une différence bien notable entre ceux qui nous viennent directement du Canada et ceux qui ont passé quelques années dans la libre Union.

Par ces acquisitions nous voyons nos occupations s'accroître : il faut faire connaissance avec eux, s'informer dans quelle paroisse ou localité ils désirent se fixer, où ils en sont pour leurs devoirs religieux, s'assurer si leurs enfants sont instruits, faire promettre aux parents de les envoyer à l'école, leur donner des conseils et même trouver des places pour quelques-uns afin qu'ils puissent gagner leur vie, faire en sorte que personne ne souffre trop de la faim, les visiter de temps en temps, etc. Les prêtres ne sont pas seuls à l'œuvre; les religieuses y sont pour une bonne part en nous secondant selon la mesure de leurs forces et de leurs moyens. Encore qu'elles soient à un rang secondaire, elles méritent bien le titre de Missionnaires à cause des sacrifices qu'elles s'imposent pour le salut des âmes et des succès qu'elles obtiennent. Sans

leur aide nos efforts ne seraient couronnés que d'un demi-succès.

L'instruction et l'éducation des jeunes personnes de leur sexe ne peuvent parfaitement réussir que par leurs soins intelligents. Leurs écoles sont des modèles de science et de vertu, et elles ne seront certainement pas surpassées dans ce pays. On peut l'affirmer bien haut, les écoles des Sœurs Grises, comme les écoles des Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie, sont pour les catholiques de cette province des bénédictions que le bon Dieu veut bien nous accorder. Ce sont des boulevards puissants que le protestantisme voit non sans peine, et avec lesquels il ne peut lutter.

Pendant qu'elles forment ainsi le cœur et l'esprit de leurs élèves, elles font aussi des visites de charité aux malades. Deux Sœurs sont exclusivement chargées de ce saint ministère. C'est leur occupation de s'enquérir de nos pauvres malades. Elles se rendent à leur chevet pour leur donner des soins, adoucir leurs souffrances, leur apprendre à souffrir chrétiennement et les préparer à la guérison de l'âme. C'est souvent par elles que nous connaissons les maisons où il y a des malades, et le temps opportun pour leur porter les secours de la religion. Elles ne bornent pas leur zèle aux visites domiciliaires, elles reçoivent encore un certain nombre d'infirmes dans leur petit hôpital, et il ne se ferme aux malheureux que lorsqu'il n'en peut plus contenir, ou que les moyens s'y refusent. Souvent elles sont dans la triste nécessité de s'adresser à la générosité des personnes charitables pour avoir de quoi les assister. Mais ce qui impressionne le plus, de toutes leurs œuvres de charité, c'est le grand nombre d'orphelines qu'elles arrachent à la misère et à ses tristes suites. Ce n'est pas sans de grandes difficultés qu'elles les élèvent, les habillent et les nourrissent;

n'ayant aucune ressource assurée, elles savent pourtant s'ingénier pour trouver les moyens de mener leur œuvre à bonne fin. Elles y parviennent à force de sacrifices, de travail, de courage et de patience. On ne peut qu'admirer lorsqu'en visitant ces jeunes enfants, si dignes de pitié, on les voit bien portantes, proprement et convenablement habillées, et si bien élevées.

C'est à la tenue des sacristies et des églises que l'on s'aperçoit du voisinage d'une communauté de religieuses.

Leur présence dans ce pays est une prédication continuelle pour les personnes de leur sexe, si faciles à accepter toutes les transformations ridicules de la mode, et à subir l'influence du mauvais exemple. Leur règle, leurs prières, leurs mortifications doivent certainement être connues au dehors et faire naître de sérieuses réflexions.

Sans avoir obtenu de diplôme de docteur en médecine, et ne sachant qu'incomplétement les mots techniques de l'art, elles ont la confiance et la pratique générale du clergé régulier et séculier. Chacun, en cas de maladie, est cependant laissé libre de manifester son désir de voir un homme de l'art, qui ne lui est pas refusé; mais le recours à ces messieurs est bien rare. Je ne dirai pas que les religieuses sont infatigables à soigner nos malades, au contraire elles se fatiguent beaucoup et prennent toute la peine possible pour leur procurer du soulagement et les rendre à la santé. Elles en ont soigné plus d'un, pendant plusieurs mois, avec un dévouement toujours égal.

Ce sont les religieuses qui confectionnent les vêtements de presque tout le clergé, qui ont soin du personnel de l'Archevêché, sans excepter les Missionnaires de passage. S'il s'agit de départ pour les missions, nous n'a-

vons qu'à avertir les religieuses, et au moment désigné tout est préparé, chapelle et autres objets. Au retour des expéditions apostoliques, les habits en lambeaux sont promptement remis dans un état convenable.

Je ne prétends pas faire un tableau complet du bien que les religieuses font à Saint-Boniface, à Winipig, à Saint-Vital, à Saint-Norbert, à Saint-François-Xavier, dans leurs trois missions de la Saskatchewan et dans les deux de la rivière Mackenzie : ce serait une tâche trop difficile.

Mon intention est simplement d'acquitter une dette de reconnaissance contractée par moi et par d'autres, mais surtout de dire les prodiges de charité des enfants de l'Eglise catholique. Elle se fait connaître à ses fruits; c'est dans son sein seulement que naissent de tels dévouements, dévouements vrais, désintéressés, qui n'ont pour motif que l'amour de Dieu et du prochain.

J'espère, mon très-révérend Père, que cette lettre vous arrivera assez à temps pour vous porter mes souhaits de bonne année et être un témoignage de respect et d'affection sincères de

Votre enfant dévoué,

TISSOT (J.), O. M. I.

CANADA.

LETTRE DU R. P. CHARPÈNEY AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Maison de Hull, le 27 octobre 1877.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Notre ministère de paroisse étant bien uniforme, ne vous attendez pas à trouver dans ce rapport des nouvelles d'un grand intérêt. Parmi nos œuvres, il y a aussi la mis-

sion des chantiers, mais cette œuvre est si connue qu'il est inutile d'en parler. Si donc le devoir imposé par la Règle n'était pas là pour commander ma plume, je garderais le silence ; car il me semble que les choses que j'ai à raconter ne valent pas la peine d'être tracées sur le papier et envoyées au-delà des mers.

Pour résumer en quelques mots notre ministère paroissial, je dirai que nos divers offices attirent en général beaucoup de fidèles à l'église, que les retraites, neuvaines et autres exercices en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, de la sainte Vierge, de saint Joseph, de sainte Anne et des pauvres âmes du Purgatoire sont bien suivis, que le nombre des membres de nos confréries augmente chaque année. Tout le monde, sauf quelques rares exceptions, remplit le devoir pascal, ce qui est assez consolant parmi une population d'environ 6 000 âmes. Dans l'année 1876, il y a eu 440 baptêmes, 236 sépultures et 56 mariages. Ce dernier chiffre des mariages est comparativement petit auprès de celui des années précédentes, mais là aussi il faut voir une preuve de la misère des temps.

Nos Pères n'épargnent ni peines ni fatigues pour bien remplir toutes les fonctions du saint ministère. Il y a bien encore des ronces et des épines qui croissent dans le champ du Père de famille ; on a à gémir quelquefois sur des désordres ; des intérêts de localité ont créé des inimitiés ; l'établissement d'une Cour judiciaire a fait accourir une douzaine d'avocats et autant de baillis ; les procès étaient à l'ordre du jour ; mais, grâce à la morale enseignée du haut de la chaire, grâce aussi à la rareté de l'argent, les excès d'intempérance ont beaucoup diminué ; les plaideurs sont devenus rares ; la paix et l'union tendent à se rétablir.

Voici maintenant les principaux faits de notre communauté depuis le 21 avril 1876, époque du dernier rapport :

D'abord c'est l'agréable apparition du R. P. Soullier sur nos rivages. Le dimanche de la Pentecôte, après avoir célébré la grand'messe dans l'église de Saint-Joseph à Ottawa, il venait officier aux vêpres à Hull. Le dirai-je ? mais si le Pape était venu en personne dans notre église, il n'y aurait pas eu plus de pompe dans les cérémonies, plus d'harmonie dans le chant et la musique, plus de fleurs et de lumières sur les autels, et surtout plus de monde aux offices. Chacun de nos paroissiens tenait à voir le R. P. Visiteur qui arrivait du vieux pays de France, et qu'on leur avait annoncé comme le représentant du T.-R. Père Supérieur général de la Congrégation. Le 26 juillet, fête de sainte Anne, le R. P. Visiteur était encore avec nous; il chantait la grand'messe : le 15 septembre, il venait, cette fois, pour faire la visite officielle de la maison, et passait avec nous une semaine qui a été vraiment une semaine de joie et de bénédiction.

Enfin, vers le 10 novembre, il venait nous faire une dernière visite d'adieu. Daigne le Seigneur le récompenser de tout le bien qu'il nous a fait !

La paroisse de Hull allait posséder trois maisons d'école pour les filles, toutes parfaitement dirigées par les bonnes Sœurs Grises d'Ottawa. L'unique maison d'école pour les garçons était insuffisante et en faisait désirer une nouvelle plus spacieuse et plus au centre de la ville. L'emplacement était tout préparé, mais le bureau des commissaires d'école n'avait pas les fonds nécessaires. Le R. P. Reboul avait cette œuvre à cœur ; il la regardait comme le complément des institutions de la paroisse. Aussi quelle joie pour lui lorsqu'il a entendu la permission de bâtir tomber des lèvres du R. P. Visiteur et du R. P. Provincial ! Bref, le 26 juillet, Mgr Duhamel bénissait la pierre angulaire d'une maison de 84 pieds sur 54, et qui devait avoir quatre étages. La cérémonie, à laquelle assistaient les RR. PP.

Visiteur et Provincial, a été magnifique, sauf que, l'enthousiasme pour frapperl a pierre avec le marteau n'ayant pas été assez chaud, la collecte en a eu à souffrir. Mais encore là il faut s'en prendre à la misère des temps et non au manque de générosité.

Les travaux de cette maison, interrompus à la fin de décembre, ont été repris le 9 avril dernier et ont duré jusqu'à la fin de juillet de cette année, et maintenant quatre cents enfants y reçoivent l'instruction. Nous avons beaucoup regretté que les Frères des Ecoles chrétiennes n'aient pu cette année prendre la direction de l'établissement. Pour construire cette maison, qui, en fait d'édifices pour l'instruction primaire, est une des plus belles de la province de Québec, nous avons dû contracter des dettes; mais, par des arrangements pris avec le bureau des commissaires d'école, celui-ci doit payer chaque année les intérêts et rembourser un certain montant du capital. Le R. P. Supérieur est le président de ce bureau.

Après l'Épiphanie, le temps de la mission des chantiers étant arrivé, les RR. PP. Reboul et Amiot d'un côté, les RR. PP. Marion et Mourier de l'autre, ont pris le chemin des forêts pour évangéliser les travailleurs. Le R. P. Lagier était venu de Montréal pour aider le R. P. Charpeney dans la desserte de la paroisse pendant l'absence des Pères de la maison. Le 25 février les RR. PP. Marion et Mourier, après avoir visité trente-six chantiers, revenaient à la maison pleins de vie et de santé. Nous espérions voir arriver bientôt les autres Missionnaires dans le même état de prospérité, quand la plus inattendue et la plus douloureuse des nouvelles a éclaté au milieu de nous comme un coup de foudre. La notice nécrologique qui vient de paraître a fait connaître à toute la Congrégation la perte qu'elle a faite dans la personne du R. P. Reboul et il est inutile d'y revenir dans ce rapport.

Comme cet été, à l'occasion des travaux de la maison d'école, nous avions à notre service les ouvriers et les matériaux, nous avons fait achever les deux chapelles et les deux sacristies qui, étant restées dans un état bien primitif depuis trois ans, faisaient un triste contraste avec le reste de l'église. Une belle pierre de marbre avec une inscription en lettres d'or a été placée dans le mur, près de la tombe du regretté P. Reboul, dans la chapelle du Sacré-Cœur de Jésus. La recette d'un splendide concert donné à la fin d'avril dans la grande salle de la nouvelle maison d'école par les élèves du collége d'Ottawa sous l'habile direction du F. Balland, nous a aidés à payer une partie de ces dépenses. Mgr Conroy, délégué apostolique, est venu à la fin de mai à Ottawa, où on lui a fait une magnifique réception. Or un jour, accompagné de Mgr Duhamel et de deux autres évêques des provinces maritimes, il nous a fait une visite à Hull. Sa Grandeur a paru bien satisfaite de l'ensemble de notre établissement. Elle nous a fait découvrir un chef-d'œuvre de peinture dans un vieux tableau de la sacristie.

Le commerce du bois, qui a fait naître et croître Hull, participe aussi à la crise qui sévit en Canada. Parmi les moulins à bois, les uns n'ont pas marché du tout cet été, et les autres n'ont marché que d'une manière irrégulière. Alors plusieurs familles, étant sans ouvrage, ont laissé Hull pour aller gagner leur vie ailleurs. Le nombre des maisons inhabitées est considérable. Il est facile de comprendre que cet état de choses a dû faire subir à nos recettes une diminution notable.

Dans ces temps de crise les économes ont donc beaucoup de souci et de peine pour faire honneur aux affaires. Heureusement cette année la divine Providence a donné au Canada une abondante récolte, les provisions alimentaires sont à bon marché; cependant ce n'est pas sans

inquiétude qu'on voit approcher la rude saison de l'hiver.

Cette raison de la misère qui chasse des gens du pays en fait venir beaucoup d'autres des divers points du Canada. L'espoir de trouver de l'ouvrage dans les chantiers, même à un petit salaire, les fait affluer à Ottawa. Jamais, dans les retraites qu'on a coutume de prêcher au mois de septembre à la cathédrale, on n'avait vu une si grande foule de bûcherons que cette année.

Beaucoup ont eu la chance d'avoir du travail, mais souvent il y en a qui viennent implorer notre secours pour avoir de l'argent afin de retourner dans leurs familles.

Sous un certain rapport Hull est en voie de prospérité. Ainsi, on possède depuis le mois de mai une halle qui est un édifice assez convenable pour la localité. A certains jours il est vraiment intéressant d'y voir stationner un grand nombre de voitures chargées de produits de toute espèce. Dans quelques semaines le chemin de fer nous transportera directement de Hull à Montréal en cinq ou six heures. Il est aussi question de faire un pont sur l'Ottawa pour relier Hull avec la capitale.

Notre cité a été dernièrement éprouvée par trois incendies qui ont détruit des propriétés considérables. L'un de ces incendies a été évidemment l'œuvre de la haine et de la vengeance. Une enquête faite à ce sujet n'a eu aucun résultat. Il ne faut pas s'alarmer outre mesure, mais il est pénible de penser que d'un jour à l'autre il peut arriver, dans une ville bâtie en bois comme la nôtre, un embrasement épouvantable auquel rien ne pourrait résister. Que le Seigneur éloigne à jamais de nous une pareille catastrophe!

Nos Frères scolastiques du collége d'Ottawa, au nombre d'une vingtaine, sont venus passer deux semaines

de vacances à Hull. Le séjour de notre maison paraissait beaucoup leur plaire. Sans décrier les autres pays, on peut dire avec vérité que, pour l'air pur et salubre, pour les eaux limpides avec cascades invitant à prendre des bains bienfaisants et à l'abri de tout danger, pour les frais et solitaires ombrages, Hull n'a rien à envier aux autres lieux. Une chose bien précieuse, c'est que ces agréments et ces avantages pour le délassement du corps et de l'esprit se trouvent sur les bords et au milieu de notre propre campagne. Je ne vois jamais ces lieux sans penser au bois *mystique* du R. P. DE L'HERMITE à Notre-Dame de Bon-Secours, bois qui a dû grandir depuis mon départ de cette chère mission. La communauté de Hull continue à entretenir les rapports d'une cordiale et sainte fraternité avec la communauté du collége d'Ottawa. C'est toujours avec un nouveau plaisir que les jours de congé nous voyons arriver ces savants et méritants professeurs, tous en corps ou séparés. Mgr DUHAMEL nous fait l'honneur et le plaisir de venir de temps en temps présider nos fêtes et cérémonies, dans lesquelles il n'omet jamais d'annoncer la parole de Dieu à notre peuple avec un zèle tout apostolique.

Nous étions cinq Pères à la maison ; mais la mort, en frappant le R. P. REBOUL, a réduit notre nombre à quatre, nombre qui, avec le concours de quatre bons Frères convers, est suffisant pour le service de nos œuvres, surtout quand la santé et la bonne volonté ne font défaut à personne. Cependant on a besoin de tout cela pour fournir à la desserte de la troisième ville du Canada pour la population, à la mission des chantiers, avec toutes les affaires spirituelles et temporelles qui s'y rattachent, à l'œuvre des écoles, qui, par les circonstances, est devenue comme une œuvre particulière de la communauté, et enfin à l'exploitation d'une campagne. A la fin de sep-

tembre le R. P. Amiot a été appelé à la maison de Montréal. Mais cet intrépide et dernier compagnon d'armes du R. P. Reboul doit s'attendre à reprendre la campagne des chantiers quand l'époque en sera venue. Le R. P. Thirien nous est arrivé dernièrement à Hull pour travailler au service de la paroisse et aussi probablement pour évangéliser les bûcherons des chantiers ; ministère, au reste, qui n'est pas nouveau pour ce bon Père. En conformité à certains points de nos saintes Règles, d'autres changements sont à la veille de s'opérer dans notre maison. Mais que la volonté de Dieu s'accomplisse ! On est bien partout et dans tous les ministères quand on fait l'œuvre du Seigneur.

Mon très-révérend et bien-aimé Père général, veuillez agréer la nouvelle expression de mon respectueux attachement.

Votre très-obéissant et dévoué fils en J. et M. I.

Charpeney, O. M. I.

COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DU R. P. CHIROUZE AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de Saint-François-Xavier de Tulalip, 25 juillet 1877.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Dieu merci ! je ne suis plus agent du gouvernement et je profite des moments de repos que cela me procure, pour remplir un devoir bien doux, en vous donnant des nouvelles de vos enfants de Tulalip.

La mission de Saint-François-Xavier a toujours son même personnel. La santé de chacun semble s'affaiblir,

mais la grâce y supplée, et l'œuvre de Dieu ne laisse pas de se poursuivre avec d'heureux progrès..... Le R. P. Richard est toujours chargé des tribus du sud de la baie, et moi de celles du nord, et dans les deux districts réunis nous trouvons au-dessus de quatre mille sauvages à évangéliser, et souvent plus de 100 milles à parcourir, par eau ou par terre, pour les visiter tous. Il est vrai, nous ne rencontrons plus aujourd'hui autant de difficultés qu'il y a trente ans. Les bœufs ont fait place à une autre puissance qui nous fait marcher plus vite. Nos baies sont sillonnées de bateaux à vapeur, et bientôt, à la place des chevaux ou des raquettes, nous aurons, pour traverser les montagnes et les forêts, les chemins de fer qui se préparent dans toutes les directions. Au lieu de vieux campements de sauvages, l'on voit partout des commencements de villes et de villages de blancs, où quiconque a de l'argent peut se procurer le nécessaire et même l'agréable. Mais, hélas! mon bien-aimé Père, tous ces avantages matériels sont bien loin de favoriser le côté spirituel chez nos pauvres sauvages. Ces trois mille blancs et au delà qui habitent aujourd'hui le territoire de Washington, ne sont pas, en général, la crème de leur nation, et leurs pernicieux exemples entraînent les faibles dans un océan de corruption d'où ils semblent ne pouvoir plus sortir. Un esprit général de libertinage; la franc-maçonnerie, l'infidélité ; une fourmilière de ministres de toutes les sectes, un gouvernement devenu méthodiste et anticatholique, et l'ivrognerie, qui fait tant d'esclaves et de victimes : tels sont, mon très-révérend Père, les éléments destructeurs contre lesquels nous avons à combattre, et les épines empoisonnées parmi lesquelles nous avons à travailler pour arracher de la gueule des loups la pauvre brebis égarée.

Plus les difficultés augmentent, plus aussi nous redou-

blons nos efforts, et le Seigneur ne laisse pas de les bénir et de les seconder. Les bons, comme l'or dans le creuset, semblent se fortifier et devenir plus parfaits, et les pécheurs qui n'ont pas encore fait un trop long mépris de la grâce, terrifiés à la vue des fléaux qui les déciment, reviennent de leurs égarements et marchent avec plus de fidélité sur la bonne route qu'ils avaient un moment abandonnée. La mission des Oblats chez les sauvages du Pugetsound est donc toujours un vaste champ où il y a beaucoup de bien à faire, mais qui devient de plus en plus difficile pour deux ouvriers dont les forces et la santé vont bientôt se trouver sur leur déclin. Je dis : la mission des Oblats, car ce fut un de nos Pères qui, le premier, planta, cultiva, et arrosa de ses sueurs cette portion de la vigne. Les leçons et les exemples de zèle et de vertus qui nous furent donnés par lui ne s'effaceront jamais de notre mémoire, et encore moins de nos cœurs. Ce Père, qui était si bon, est maintenant dans le ciel, où il est encore meilleur, et c'est, sans doute, à la vertu de ses prières que nous devons une grande portion des secours journaliers que nous recevons du Ciel dans la continuation de son œuvre. Nous ne pouvons pas douter que cette œuvre ne lui soit encore chère, surtout lorsqu'il voit arriver des âmes qui viennent du Puget-sound. Malgré la rage du lion infernal qui nous entoure, il y a donc encore beaucoup d'âmes à sauver dans la baie, et c'est surtout par l'instruction de la jeunesse qu'on peut réussir.

Disons ici un mot de notre école de Tulalip; c'est peut-être, mon très-révérend Père, ce qui vous intéressera le plus. Il y a dix-neuf ans que notre école s'ouvrit dans la forêt de Priest-Point, à l'embouchure de la rivière Snohomish; un grand nombre des enfants qui en sont sortis depuis cette époque, sont maintenant en pos-

session du beau *Pays d'en haut*, qu'on était venu leur prêcher ; les autres forment, parmi les sauvages, ces familles nombreuses qui font espérer que la future génération ne périra pas et pourra encore, de longues années, préparer et envoyer au ciel d'innombrables citoyens. Sous la férule de l'excellent F. DE VERIES, qui sait si bien enseigner de parole et d'exemple, nos vingt-sept petits sauvages (qui n'ont plus la tête plate) continuent de faire l'admiration de tous ceux qui sont témoins de leurs progrès. Quatre Sœurs de la Providence ont soin des filles. C'est à juste titre que ces bonnes Sœurs sont appelées les Anges gardiens des sauvagesses du Sound, car, par leur charité, toujours active, elles parviennent à les instruire et à les civiliser et à en faire de bonnes chrétiennes.

Un des plus beaux fruits de notre mission, ce sont ces centaines d'innocents que nous baptisons au berceau et que Dieu enlève à la terre avant qu'ils connaissent aucun des maux qui donnent la mort à l'âme. Ces petits anges sauvages, dans le paradis, sont d'un grand secours pour leurs pauvres parents sur la terre; beaucoup de pères et mères se convertissent sincèrement, à la mort de leurs chers petits enfants, et deviennent de vrais modèles de piété jusqu'à leur dernier soupir, dans l'espoir de retrouver, chez le grand Chef d'en haut (Dieu), ces objets de leur tendresse.

Oui, mon bien-aimé Père, outre les enfants, nous sauvons aussi des adultes, et parmi ces derniers il y en a qui souvent, par leur conduite, donnent au Missionnaire de grandes consolations dans ses pénibles travaux. Je vous rapporterai ici quelques-uns de ces incidents qui relèvent ainsi notre courage. Je ne ferai aucune exagération, je regrette seulement de ne pas savoir assez bien dire, car j'aimerais beaucoup à vous faire partager

les impressions que mon cœur éprouve toujours dans ces heureuses circonstances.

Chez les sauvages, encore plus que chez les blancs, les habitudes et les superstitions des anciens sont très-difficiles à déraciner, et il n'y a que la connaissance et l'amour du vrai Dieu qui puissent les détruire et les remplacer. Ce n'est que lorsqu'un néophyte ne redoute plus les enchanteurs et n'a plus que du mépris pour leurs menaces et leurs maléfices, que l'on peut le considérer comme réellement et solidement converti. Je suis heureux de pouvoir dire, mon bien-aimé Père, que beaucoup, même de nos anciens, semblent avoir entièrement secoué ce joug de l'esprit de ténèbres. En voici un exemple dans la personne du chef Pierre Nelson, de la tribu des Makleshoots. Nelson est un des anciens guerriers, et ce fut en brave qu'il abandonna toutes les superstitions et les vicieuses habitudes des sauvages. Il s'est toujours montré fidèle aux promesses de son baptême, et il est encore aujourd'hui un fervent catéchiste parmi les siens et un excellent interprète pour notre P. Richard, qui visite régulièrement sa tribu.

Le bon chef, qui abandonna aussi la paresse, si ordinaire chez le sauvage, est aujourd'hui possesseur et cultivateur d'une belle pièce de terre dont le produit est plus que suffisant pour lui et sa famille. Durant les moissons de l'année dernière, une forte pleurésie le força de rester au lit plus de trois semaines. Des jongleurs vinrent le voir et lui dirent que, s'il n'avait recours à la puissance de leur art, sa mort était certaine : « Je le sais bien, leur dit Nelson, je dois mourir un jour, mais je sais bien aussi que ni sorciers ni sortiléges ne sauraient m'enlever ni me rendre la vie. Dieu seul tient en ses mains le sort de chacun, lui seul donne la vie, et lui seul connaît l'heure de notre mort. » Plus ces imposteurs s'empressaient de le

faire retomber dans le piége des vieilles erreurs, plus, de son côté, il s'efforçait d'ouvrir leurs yeux à la bonne lumière par de nombreux et solides arguments qu'il commençait et terminait toujours par quelques pieux signes de croix et de ferventes invocations aux noms puissants de Jésus, de Marie et de Joseph. Il sortit triomphant de la lutte : Dieu lui rendit la santé; mais il lui envoya une autre épreuve plus difficile à supporter que la première. Les sauvages ont naturellement un amour tendre et sincère pour leurs enfants, surtout lorsqu'ils sont encore bien jeunes et innocents. De même qu'un blanc serait à blâmer de laisser mourir quelqu'un de sa famille sans lui procurer l'assistance du docteur, lorsqu'il le peut, de même aussi, chez les sauvages encore infidèles, les parents seraient considérés comme bien cruels et très-coupables s'ils laissaient souffrir dans la maladie un des leurs, et surtout un de leurs enfants, sans payer plusieurs jongleurs pour chasser les esprits malfaiteurs, cause supposée de toutes les souffrances et de la mort. Nelson venait à peine de guérir lorsque deux de ses plus jeunes enfants furent successivement affligés par la rougeole, et leur mort fut aussi prédite par les enchanteurs et même par quelques-uns des amis du chef; mais ce bon père, chrétien et catholique, tout en pleurant sur le danger de ses bien chers petits enfants, fut néanmoins assez fort pour résister aux importunités de tous, et ne permit jamais aux envoyés du démon d'entrer dans le logis des malades.

Quelquefois il se dressait sur le seuil de la porte, et montrant aux sorciers une image ou une médaille de la très-sainte Vierge, il leur disait : « Voyez-vous, c'est celle-là qui a cassé la tête à votre maître le diable... Prenez garde! n'entrez pas, car elle pourrait bien vous en faire autant... Elle aime mes enfants... Ne les touchez

pas... C'est Dieu qui me les a donnés... il les reprendra lorsqu'il lui plaira. Ils sont baptisés, et ils seront mieux là-haut au ciel qu'ici-bas, etc., etc.» La santé fut rendue aux enfants, et Nelson ne cesse d'en remercier le grand Chef d'en haut. Nous aussi, mon très-révérend Père, nous en remercions le Seigneur, car de telles victoires humilient toujours les endurcis et produisent d'heureux effets chez ceux dont l'ignorance n'est pas coupable. Une chose qui nous encourage et nous console, c'est que, généralement, nos sauvages, même les plus faibles et les plus chancelants, ne laissent pas de pleurer sur leurs égarements, lorsqu'ils sont dangereusement frappés par la maladie : ils ne perdent jamais entièrement le don de la foi, une fois qu'ils l'ont reçu, et il est très-rare qu'ils refusent de se réconcilier avec le *grand Chef d'en haut*, lorsqu'ils arrivent aux portes de la mort. Presque tous les jours l'on vient nous prier d'aller assister des malades, et c'est surtout dans ces circonstances, mon bien-aimé Père, que le Missionnaire se trouve édifié et bien récompensé de ses travaux et de ses peines.

L'hiver dernier, une nuit que la neige tombait, trois vieux sauvages vinrent frapper, en toute hâte, à la fenêtre de ma chambre, lorsque je commençais à m'endormir. « Vite, lève-toi, me dirent-ils, et viens avec nous ; notre ami James Spoot va mourir, et il désire te voir et te parler avant son départ pour l'autre monde. » Dans ces circonstances, il n'y a jamais de prétexte au retard ; il fallut se lever et partir. Je pensais pouvoir reprendre mon sommeil dans le canot, mais la bise et la neige ne me permirent pas de me réchauffer, et il me fallut ramer, avec mes vieux, presque tout le reste de la nuit, afin d'éviter un entier engourdissement. Nous arrivâmes au village d'Ourtso-Kum, à cinq heures du matin, lorsque tous les sauvages dormaient encore, excepté le malade

et ceux qui le veillaient à la lueur d'un bon feu. A mon entrée dans cette maison, je m'approchai du malade avant de m'approcher du feu, car le pauvre James me reconnut aussitôt et, les yeux pleins de larmes, il me tendit une main décharnée et me dit d'une voix tremblante et presque sépulcrale : « Mon Père le Prêtre, que tu es bon ! Tu es gelé... tu viens de si loin pour sauver mon âme ! Oui, je serai sauvé, car je veux rendre aux méchants esprits d'en bas tout ce qu'ils m'ont donné ou prêté, durant les dix années que j'ai eu le malheur d'oublier mon baptême, d'abandonner la prière et de négliger mes confessions et communions. Écoute-moi... J'ai tout compté... Je suis prêt. » Il fit le signe de croix et commença aussitôt sa confession, durant laquelle il ne cessa de verser des larmes de repentir. Il vécut encore deux jours, et eut le bonheur de recevoir l'Extrême-Onction et le saint Viatique. Il édifia tous ses amis par ses bonnes paroles, et il expira en baisant le crucifix et en prononçant les saints noms de Jésus et de Marie.

Tout cela, mon bien-aimé Père, encourage beaucoup le Missionnaire à faire le catéchisme aux enfants de la forêt.

S. Gr. Mgr Blanchet termina sa visite épiscopale dans le Pugetsound, le 11 du mois dernier. J'eus le bonheur d'accompagner Sa Grandeur chez nos sauvages, et j'ai été si heureux et si content, que je me sens pressé, mon très-révérend Père, de vous en parler un peu avant de terminer. Je ne dirai pas tout, car je vois bien que j'ai déjà été trop long. Je me bornerai à parler des Snohomish et des Swinnomish. Le séjour de Monseigneur fut court, mais tous les instants en furent bien remplis. Le 6, Sa Grandeur arriva à Tulalip, sans compagnons, pas même un enfant pour le servir à l'autel. Le bon P. Richard était en mission, et je me trouvai seul pour assister Sa Gran-

deur. La mitre, la crosse, etc., tout était confié à mes soins. Vous comprenez, mon bien-aimé Père, que ma position était un peu embarrassante, car il me fallait représenter Marie et Marthe tout à la fois. Au milieu de tant d'ouvrage, le bon Dieu m'aida et me fit éprouver un bonheur que je ne suis point capable d'exprimer. Le lendemain, 7 du même mois de juillet, Sa Grandeur célébra la sainte Messe et donna la confirmation à dix-sept de nos sauvages, qui avaient été convenablement préparés. Il y avait un grand nombre d'assistants, et Monseigneur, me prenant pour son interprète, adressa à tous quelques mots bien tendres et bien édifiants. Oui, mon très-révérend Père, j'aime à le répéter : ma joie était grande et pieuse, surtout lorsqu'il m'était permis de toucher la mitre et de la placer sur la tête d'un si vénérable prélat et si digne successeur des Apôtres ! Oui, j'étais content..., car j'assistais celui qui, il y a plus de trente ans déjà, me donna la prêtrise dans une maison de terre, sur les rives de la Colombie. Monseigneur est dans sa quatre-vingtième année, et il conserve encore le coloris de la jeunesse, lequel forme, avec la blancheur de ses cheveux, un contraste que tout le monde, surtout les sauvages, aime et admire.

Sa foi vive, sa piété solide et son zèle pour le salut des pauvres n'ont rien perdu de leur première vigueur, et ses forces physiques sont encore extraordinaires pour un général qui a passé plus de cinquante ans sur le champ de bataille. Le même jour, le travail étant fini à Tulalip, Monseigneur voulut aussitôt se diriger vers les Swinnomish, où il était attendu par les blancs et les sauvages. Me rendant aux désirs et aux ordres de Sa Grandeur, j'engageai quatre jeunes Snohomish et un bon canot, et nous partîmes tous deux, vers midi, pour une traversée de 30 milles. Le vent nous fut un peu contraire, et il

était onze heures du soir lorsque nous abordâmes au village des Indiens, à l'opposite de la ville des blancs. Sans beaucoup de bruit, nous nous procurâmes un logis chez M. l'agent, qui nous reçut avec tout l'empressement d'un bon paroissien. Le jour suivant, je servis la messe de Monseigneur, dans la chapelle des sauvages. Sa Grandeur bénit la nouvelle chapelle et donna la confirmation à trente-neuf sauvages. Je dis la messe après Sa Grandeur. Il était onze heures lorsque nous pûmes aller prendre notre déjeuner. Sa Grandeur, ayant un peu repris ses forces, traversa la petite baie et confirma encore six Bostons qui, aussi bien que les sauvages, avaient été préparés depuis plus d'un mois.

Le lendemain arriva un petit bateau à vapeur, offrant à Monseigneur un passage pour son retour. Sa Grandeur prit une place et il fallut nous séparer. La marée était basse et l'eau manquait pour le petit canot qui conduisait l'évêque au bateau; huit garçons intrépides et vigoureux se mirent à marcher dans la boue, portant au-dessus de la surface le canot où Monseigneur était assis comme en un char de triomphe. Pendant que les huit s'avançaient sur cette route moitié liquide, une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants chantaient sur le rivage les adieux les plus touchants. Les blancs chantaient aussi de leur côté, et les grands rochers des deux rives répétaient jusqu'à trois fois les doux accords des deux paroisses. L'écho ne se trompait point, et reproduisait distinctement l'anglais et le sauvage. De nombreuses décharges de fusils et de carabines se faisaient aussi entendre, et après chaque fusillade les jeunes gens battaient du tambour, et produisaient sur les tambourins et autres petits instruments une harmonie simple et naturelle qui parlait à l'âme et charmait le cœur. Monseigneur, rendu au bateau qui l'attendait, se trouva trop

éloigné et trop ému pour nous faire encore entendre sa voix et ses adieux; se tournant vers nous, il nous fit des signes en agitant son chapeau, et toute la foule s'étant agenouillée sur le sable des deux rives, Sa Grandeur nous bénit encore. Le bateau partit au signal de départ, et peu d'instants après notre Père chéri se trouva bien loin de nous. Les sauvages aussi bien que les blancs n'oublieront jamais ces jours de grâces et de bénédictions...

Voici maintenant, mon très-révérend Père, le résumé de nos travaux comme Missionnaires durant les vingt mois qui viennent de s'écouler :

Baptêmes d'enfants, 225; baptêmes d'adultes, 55; mariages, 58; sépultures, 47; communions pascales, 280; premières communions, 34; confirmations, 163; personnes reçues du scapulaire, 73; nouvelles églises, 2; personnes qui se préparent actuellement à la première communion, 54; personnes qui se préparent au baptême, 10; mauvais catholiques convertis, 112; familles réconciliées, 25; restitutions publiquement faites, 100; abjurations du protestantisme, 4; abjurations de la jonglerie, 20; enfants et adultes qui, étant en danger de mort, ont été baptisés loin de la mission par nos catéchistes sauvages, 36.

Quant au temporel, je puis dire avec l'Apôtre que nous n'avons jamais négligé le travail manuel; le jardin que nous cultivons est d'un grand secours pour nous et pour nos écoles. En terminant, je me prosterne à vos pieds et vous présente en même temps l'excellent Père Richard, nos deux bons Frères, nos quatre pieuses Sœurs, ainsi que nos élèves, filles et garçons, afin que vous daigniez, mon très-révérend Père, prier pour nous et nous bénir tous ensemble.

Votre très-affectueux et très-obéissant Fils en N.-S. et M. I.

E.-C. Chirouze, O. M. I.

CEYLAN.

LE CHOLÉRA ET LA FAMINE.

Mgr Bonjean a adressé aux *Missions Catholiques* une lettre de remercîments pour le secours que les abonnés de cette revue lui ont envoyé. Depuis cette époque, de nouvelles offrandes pour les victimes de la famine dans le vicariat de Jaffna sont venues consoler le cœur de l'Evêque. Nous nous faisons un devoir d'insérer la lettre de Mgr Bonjean dans nos annales; elle apprendra à la Congrégation ce qu'a été la famine à Ceylan, et quelles conséquences en ont résulté pour le salut des âmes.

Jaffna, 4 novembre 1877.

Au nom des infortunés que le choléra et la famine ont multipliés autour de nous, je viens offrir aux lecteurs des *Missions catholiques* les plus vifs remercîments pour le secours si opportun que leur charité nous a transmis par vos mains.

Dès le lendemain de l'arrivée de ce secours, je m'empressai d'offrir le saint sacrifice pour tous nos bienfaiteurs, et je les ai inscrits sur la liste de ceux que nous rendons participants de toutes nos prières et de toutes nos souffrances.

Les lettres que vous avez reçues de Jaffna vous ont fait connaître l'étendue de nos malheurs. En présence des malheurs plus grands encore de l'Inde méridionale, j'hésitai longtemps à appeler sur nous l'attention de nos frères catholiques d'Europe. Pendant les trente années de ma vie de Missionnaire, bien que cette longue période ait été marquée par de nombreuses disettes et épidémies, je n'ai encore vu rien d'aussi désolant. D'ordinaire, quand nos récoltes manquaient,

le continent voisin nous venait en aide. Cette année, l'Inde nous a envoyé, non du riz dont elle manquait comme nous, mais des multitudes d'affamés, de cholériques, qui sont venus dévorer le peu qui nous restait, et semer partout le choléra et la mort. Le chiffre de ces immigrants s'est élevé et soutenu pendant une partie de l'année à 1 000 par jour.

Le choléra a fait, dans nos deux districts de Jaffna et de Mannar, plus de 10 000 victimes. Il sera difficile d'en savoir le nombre exact, la politique de notre dernier gouvernement ayant été de dissimuler le chiffre véritable. La commission d'enquête, envoyée en juin à Jaffna dans le but à peine déguisé de justifier l'action des autorités locales et de démontrer que l'épidémie et la famine n'avaient point atteint les proportions que l'opinion publique leur attribuait, a dû reconnaître, dans le rapport qu'elle vient de publier, que, jusqu'au 30 juin dernier, il y avait eu, dans la péninsule de Jaffna et les îles adjacentes, sur une population totale de 245 124 âmes, 12 672 cas de choléra, dont 6 667 suivis de mort. Si l'on double ces chiffres pour représenter les ravages commis par le fléau à Anuradhapura, à Trincomalie, à Mullativu, à Mannar et à Mantotte, dans le Vanny et sur toute la ligne de l'immigration, où la mortalité a été effrayante, on arrive au chiffre de plus de 13 000 décès pour la partie nord du vicariat de Jaffna. Un de nos Missionnaires, à même d'apprécier les ravages du fléau, m'assure que le nombre des victimes ne peut être au-dessous de 15 000.

Après le départ de la commission, le choléra a continué de sévir jusqu'en septembre ; on peut même dire qu'il n'a jamais entièrement disparu de certains villages écartés.

Pendant les mois de juillet, août et septembre, on se préoc cupait beaucoup plus de la disette que du choléra. Les gens de la campagne, depuis longtemps privés de riz, avaient consommé tout ce qui leur restait de menus grains; pour vivre, ils avaient hypothéqué leurs champs, vendu ou engagé leur bijoux; ils accouraient en masse à Jaffna, venant demander à la charité publique et à l'assistance du gouvernement de quoi soutenir quelques jours de plus leur misé-

rable existence. C'était un spectacle navrant de voir nos routes traversées par ces troupes d'hommes, de femmes et d'enfants, n'ayant que quelques haillons pour couvrir leurs membres décharnés et portant déjà sur leurs visages l'empreinte de la mort. Les travaux publics d'assistance entrepris par le gouvernement allégèrent un peu les souffrances générales, mais une masse d'indigents restèrent sans secours. La distance à parcourir pour se rendre aux *relief-works* exigeait une certaine vigueur physique que beaucoup n'avaient plus ; puis une sorte de déchéance sociale semblait s'attacher à des travaux ordinairement faits par des gens de basse caste et par les prisonniers. En outre, le salaire des travailleurs avait été calculé à un taux insuffisant. Ainsi, le prix de la journée d'un homme, qui, en temps ordinaire, varie de 47 à 62 centimes, avait été fixé à 42 centimes, et celui d'une femme à 37 centimes, tandis que la mesure de riz, c'est-à-dire la quantité que consomme chaque jour un adulte, se vendait de 62 à 72 centimes.

Je n'ai pas besoin de dire que c'était autour des prêtres catholiques que se pressaient ces multitudes affamées et mourantes. Ici, comme ailleurs, le seul ami du pauvre est le prêtre catholique; c'est lui que, pendant une longue année d'épidémie, on avait vu jour et nuit dans les hôpitaux, dans les cabanes, partout où il y avait un malade, soigner les cholériques de ses propres mains, consoler les moribonds, soutenir la vie et le courage des survivants. « Ces hommes, disait un journal protestant, en parlant de nos Missionnaires, ces hommes, vous les trouvez partout où se trouve le choléra ; où sont donc nos ministres?»

Quant aux médecins, dans l'impossibilité de suffire à tout, ils n'étaient que trop heureux d'utiliser le zèle des Missionnaires, de leur confier les médicaments et de s'en remettre à eux pour ce qu'ils ne pouvaient faire eux-mêmes.

Tandis que tous les cœurs étaient glacés par l'effroi ou paralysés par l'égoïsme, le dévouement de nos Missionnaires a été admirable. Il faudrait répéter ici ce qui a été dit tant de fois de l'héroïsme des prêtres catholiques. D'ailleurs cette épi-

démie a été une éloquente prédication qui a porté déjà ses fruits. Des milliers de chrétiens indifférents sont revenus à Dieu, et il s'est produit chez les païens un grand mouvement vers le catholicisme.

Après leur campagne contre l'épidémie, nos Missionnaires avaient devant eux, dans la famine, un ennemi peut-être plus redoutable encore. A mon retour à Jaffna, je fus comme atterré. Jusqu'alors, nos pauvres avaient trouvé dans le fruit abondant du palmier une ressource contre la faim, et les puits nombreux qui couvrent le pays avaient permis à nos paysans de cultiver divers fruits et légumes. Ces deux ressources allaient nous manquer. Une sécheresse persistante de deux années avait fini par atteindre nos robustes palmiers, nos puits ne donnaient plus qu'une eau saumâtre, impropre à la culture et à tous les usages de la vie. L'époque des semailles avait passé sans pluie, le labour des champs n'avait pu se faire en temps opportun, et le ciel semblait être devenu d'airain.

Dès le mois de juillet, la commission n'avait pu s'empêcher de reconnaître que « l'avenir était fort sombre, que, à moins de pluies abondantes durant le semestre suivant, les conséquences seraient sérieuses, et que le peuple se trouverait dans une grande disette ».

Ne sachant que faire, n'ayant ni ne pouvant espérer trouver dans le pays des ressources suffisantes pour empêcher nos chrétiens de mourir de faim et les maintenir dans leurs villages, je pris une résolution, peut-être téméraire, mais que tous les cœurs charitables et religieux me pardonneront ; ce fut de demander à mes amis de France un prêt de 20 000 francs, offrant en garantie tout ce que la mission possède. A un point de vue humain, c'était compromettre pour longtemps l'avenir de nos œuvres ; mais je me disais : *Salus populi suprema lex esto ;* et mon audace ne paraît pas avoir déplu au bon Maître, qui est venu à notre aide d'une manière inespérée. En attendant le résultat de cette démarche, qui ne pouvait m'être connu qu'en décembre, nous mîmes la main à l'œuvre dans la petite mesure de nos forces.

Un grand meeting des catholiques de Jaffna fut convoqué, et une caisse de secours établie sous le nom de *Jaffna peninsula and Islands catholic Relief Fund.*

Laissant à une association de bienfaisance, qui s'était déjà formée à Jaffna, le soin de distribuer le *cangi* ou bouillie de riz aux mendiants et à tous ceux qui ne craignaient pas d'étaler leurs misères, nous nous chargeâmes des pauvres honteux que le souvenir d'une position sociale honorable et d'une certaine aisance empêchait d'avoir recours à l'assistance publique. Cette catégorie était fort nombreuse. Nous parvînmes à réunir une petite somme de 1 000 francs, et dès lors commencèrent des distributions régulières de riz et de vêtements.

On demandera peut-être le nombre des victimes de la famine à Jaffna. Notre commission, dans son rapport, a inscrit cette déclaration : « Nous n'avons pu obtenir de preuve fondée sur une connaissance personnelle d'aucun cas de mort d'inanition ; » puis, plus loin : « Il y a peu de doute que le manque d'aliments sains et l'usage d'aliments insalubres n'aient causé la diarrhée et prédisposé le peuple à des maladies plus sérieuses. » En outre, dans son rapport annuel, le médecin en chef de la colonie lui-même, membre de la commission, ajoute : « La récolte du riz ayant totalement manqué, la sécheresse persistante empêcha la culture des menus grains que l'on sème ordinairement dans les rizières après la récolte. Les pauvres habitants eurent donc à subsister uniquement des bourgeons du palmier appelés *kilangu* (ou plutôt *odiel*). Mais cette ressource fut bientôt épuisée, et ils durent alors se nourrir de substances malsaines. Une sorte de diarrhée de famine suivit la véritable épidémie cholérique et fit de nombreuses victimes parmi les vieillards, les femmes et les enfants. » Ainsi, si la famine n'a pas directement moissonné nos populations, elle l'a fait indirectement par l'intermédiaire du choléra et de la diarrhée ; les résultats sont les mêmes : 15 000 victimes.

Le malheur conduit à Dieu. Beaucoup d'infidèles qui, au temps de la prospérité, résistaient à l'appel de la grâce, vin-

rent se présenter à nous et demander le baptême. Déjà, durant l'épidémie, nous avions eu le bonheur de baptiser à Jaffna 118 adultes et 150 enfants païens. Je résolus de profiter de cette circonstance pour fonder un catéchuménat dans la ville de Jaffna. Cette œuvre, née de nos malheurs, est appelée, si je puis lui donner des développements convenables, à ouvrir la voie du salut à un grand nombre d'âmes délaissées. Déjà elle a donné ses prémices : 15 adultes et 21 enfants païens ont été régénérés par le baptême. Un nouveau groupe de néophytes se prépare à recevoir la même grâce dimanche prochain.

J'en étais là de mes angoisses et de nos essais, lorsque les *Missions catholiques* m'apportèrent le premier gage de la sympathie de nos frères d'Europe pour notre petite mission de Jaffna, et la nouvelle preuve que, pour éloigné que l'on soit et perdu dans les mers lointaines de l'Inde ou de la Chine, la charité catholique sait toujours vous atteindre : *Non est qui se abscondat a calore ejus.* Au moment où ce bienvenu numéro 433 m'arrivait, j'étais entouré d'une famille païenne composée du grand-père, de la mère et de sept enfants d'un an à neuf ans, qui venaient prendre rang parmi les catéchumènes. J'aurais voulu pouvoir montrer aux charitables curés de They-sous-Montfort et de Chambourcy et au cher abonné de Marseille ces pauvres petites créatures qui n'avaient littéralement que la peau et les os et à peine un souffle de vie, et leur dire : « Voici, généreux frères, ceux dont vos aumônes vont sauver la vie et l'âme. » L'un de ces pauvres petits a été baptisé depuis *in extremis* et il est mort, non de la famine, puisqu'il est reçu que personne ici ne meurt d'*actual starvation*, mais du choléra suite de la famine. Les autres se préparent au baptême.

Cependant, nos *chettys,* marchands de l'Inde qui accaparent le commerce des grains, avaient fermé boutique, déclarant qu'ils n'avaient plus de riz. La panique était générale, lorsque, à l'apogée de la crise, Dieu jeta un regard de miséricorde sur son peuple infortuné. Le 8 octobre et les jours suivants, des chargements considérables arrivèrent à

Jaffna; le 11, les pluies si longtemps attendues commencèrent et elles ont continué depuis d'une manière satisfaisante. Enfin, le 24, m'arrivait la somme importante que vous m'avez transmise.

Aujourd'hui, voici quelle est la position : grâce aux pluies abondantes tombées dans l'Inde et à Jaffna, la récolte prochaine paraît devoir être bonne ; mais elle ne sera probablement qu'ordinaire, soit parce que le manque de grains n'a pas permis d'ensemencer beaucoup de rizières, soit parce que, la pluie étant arrivée trop soudainement et en trop grande abondance, le riz à peine sorti a été submergé en bien des endroits.

Quelle que puisse être la prochaine récolte, la misère sera grande jusqu'à la moisson, en février, les pauvres n'ayant absolument rien, ni argent, ni bijoux, pour acheter le riz au prix élevé où, malgré une diminution, il se maintient encore.

L'autre jour, une femme bien vêtue se présentait à moi avec ses trois petits enfants, demandant du secours. Sur ma remarque qu'il y avait beaucoup de pauvres plus nécessiteux qu'elle, elle me dit qu'elle avait emprunté, pour venir me voir, les habits qu'elle portait; elle me montra son cou et celui de ses enfants, dépouillés de bijoux, et elle m'avoua que, délaissée par son mari, elle n'avait absolument pas de quoi vivre. Des milliers de chrétiens sont dans le même cas, et ils auront besoin d'aide jusqu'à la moisson.

Le choléra a fait beaucoup de veuves et d'orphelins, aux besoins desquels il nous faudra pourvoir, maintenant et plus tard ; c'est même à cet objet que je me propose de consacrer vos aumônes.

A Jaffna, les catholiques forment un dix-septième de la population et sont généralement les plus pauvres; c'est donc à eux que nos secours doivent principalement s'adresser. Néanmoins, nous réserverons quelque chose pour les païens qui demandent le baptême et qu'il faut entretenir durant leur catéchuménat et quelque temps après.

Mais voici une ombre sinistre qui vient se projeter sur le

tableau de nos espérances et l'assombrir : la petite vérole sévit, et la pluie a ramené le choléra. Dès le 22 octobre, un cas se manifestait dans la ville, et, depuis, nos Pères sont appelés chaque jour auprès d'un grand nombre de malades. Tout le monde craint que l'épidémie ne suive la marche progressive de l'an dernier, et l'on n'espère guère la voir disparaître avant le retour de la saison chaude, au mois de février.

En finissant, je tiens à dire à nos bienfaiteurs que jamais aumône ne m'a aussi profondément ému que celle qu'ils ont transmise aux *Missions catholiques*. Dites-leur bien que leurs noms aimés sont inscrits dans nos annales et dans nos cœurs, et que nous ne cesserons de prier pour eux.

LETTRE DU P. MASSIET AU P. DE L'HERMITE.

Jaffna, le 25 septembre 1877.

Mon révérend et bien cher Père,

La journée du 21 septembre 1877 est une de celles dont le souvenir restera longtemps gravé dans le cœur des Oblats de la communauté de Jaffna. C'est une de ces journées dont on peut dire, en toute vérité, que le Seigneur l'a faite : *Hæc dies quam fecit Dominus;* une de ces journées bénies où le ciel semble s'abaisser jusqu'à nous, pour nous laisser goûter un rayon de cette joie qui inonde les bienheureux. Nous l'avons éprouvée, cette joie céleste, nous tous qui avons eu le bonheur d'être présents à la fête du 21 septembre, et nous l'avons éprouvée d'autant plus qu'en ces derniers temps nous avons souffert davantage des fléaux dont le bon Dieu ne cesse de frapper ce pauvre peuple de Jaffna.

Pour répondre aux désirs de mes supérieurs, j'ai cru

ne pouvoir mieux faire, mon révérend Père, que de vous envoyer un rapport succinct sur cette petite fête de famille qui réunissait, il y a quelques jours, la plupart des Oblats du district de Jaffna.

Dans nos communautés du scolasticat et des noviciats de France, la solennité d'une oblation perpétuelle ne manque jamais de faire une profonde impression sur ceux qui ont le bonheur d'assister à ces fêtes de famille. Mais dans nos missions étrangères, sur cette terre lointaine de Ceylan, cette cérémonie porte avec elle un cachet tout particulier qu'on ne retrouve pas ailleurs. Mgr Bonjean avait convoqué pour la circonstance tous les Pères du district de Jaffna, et ceux que l'épidémie ne retenait pas au milieu de leurs ouailles étaient accourus à l'appel de leur Evêque. Treize Pères, un Frère diacre, deux Frères scolastiques et deux Frères convers formaient, en ce jour, le personnel de la communauté de Jaffna. Un jour de retraite, à laquelle toute la communauté prit part, précéda la cérémonie de l'oblation. Dès l'avant-veille, les enfants du séminaire, sous l'habile direction du cher F. Delpech, s'étaient mis en frais pour orner de leur mieux la chapelle où devait avoir lieu la cérémonie. Ils y mirent tout leur cœur, et réussirent au-delà de toute espérance. C'est que cette fête devait être par excellence la fête des séminaristes. Le F. John Aloysius, qui était appelé à prononcer ses vœux perpétuels, et MM. Charles et Jules Collin, qui devaient, ce jour-là, commencer leur noviciat, étaient tous trois élèves du séminaire. Le premier y avait fait toutes ses études: les deux autres y avaient passé le temps qui s'est écoulé depuis leur arrivée à Ceylan.

Le matin du grand jour, la communauté se réunit au salon, d'où l'on se rendit processionnellement à la chapelle. Déjà une nombreuse assistance en remplissait la nef, et

témoignait, par sa présence, de l'amour dont ce pauvre peuple de Jaffna environne ses Missionnaires. On remarquait, au premier rang, la communauté des sœurs de la Sainte-Famille, ainsi que la mère, la sœur et le frère des deux MM. Collin.

Après la récitation du *Veni, Sancte Spiritus*, Sa Grandeur adressa une courte allocution aux deux postulants et les admit à commencer leur noviciat. La messe commença au milieu d'un religieux silence et, après le *Kyrie, eleyson*, Monseigneur donna la tonsure cléricale aux deux nouveaux novices. Le *Gloria in excelsis* fut suivi de l'ordination du F. John Aloysius, à qui Sa Grandeur conféra l'ordre d'acolyte. Aussitôt après, les enfants du séminaire entonnèrent le cantique d'oblation, qui fut exécuté d'une manière qui ferait certainement honneur à nos artistes musiciens du scolasticat. Ce cantique, chanté par de jeunes voix indiennes, dont le ton grave et solennel ajoutait encore à la beauté des paroles, fit sur l'assistance une profonde impression. La plupart ne comprenaient pas le sens des paroles, mais tous étaient émus de ce cachet profondément religieux qui transpire à travers les notes de ce cantique, et qui contraste si étrangement avec les airs criards où l'étendue de la voix et l'élévation du ton constituent toute la science musicale du peuple de ce pays.

Vint le moment solennel de l'oblation. Tous les fronts étaient inclinés, les cœurs palpitants d'émotion. Mgr Bonjean adressa au nouvel élu quelques paroles vivement senties, et reçut, au nom du T.-R. P. Général, les vœux du deuxième Oblat indigène qui avait le bonheur de s'enrôler pour toujours sous la blanche bannière de Marie Immaculée. L'assistance était vivement touchée. Le bonheur et la joie, qui rayonnaient dans les traits du nouvel Oblat, se communiquaient à tous. Anciens et nou-

veaux, tous se disaient au fond du cœur cette parole si belle et si vraie du Psalmiste : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* Les cœurs se dilataient ; la Congrégation venait d'enfanter un nouveau fils ; deux autres venaient frapper à sa porte pour être reçus dans son sein : il fallait une voix pour porter jusqu'au trône de l'Eternel l'expression de la reconnaissance commune. Aussi fut-ce avec un enthousiasme indescriptible que l'on entonna le *Te Deum*, dont les échos se prolongèrent longtemps sous les voûtes du cloître qui conduit à la chambre de Monseigneur. Sa Grandeur, visiblement émue de la cérémonie qui venait d'avoir lieu, traduisit en paroles sympathiques la joie qui débordait de son cœur de Père et salua avec bonheur l'ère nouvelle qui commence à poindre pour cette terre de Ceylan si longtemps stérile.

Après le dîner, le R. P. Gourdon se fit l'interprète des sentiments de tous, et, dans une improvisation chaleureuse, développant les paroles du Psalmiste : *Cœli enarrant gloriam Dei*, il montra quelle devait être la mission du prêtre, cet astre lumineux que Dieu a placé dans le firmament de son Eglise pour raconter ses merveilles aux peuples et dissiper par sa lumière les ténèbres de l'incrédulité, du paganisme et de l'hérésie. Puis, s'inspirant de la cérémonie du matin, il félicita Sa Grandeur d'avoir ouvert les portes de ce firmament divin à trois de ses enfants, l'espoir et la consolation du vicariat de Jaffna destinés, eux aussi, à éclairer un jour ce monde païen et à sauver les âmes de ce pauvre peuple si honteusement assujetti au joug du démon.

Le F. Charles Collin répondit brièvement à ce discours. Sa parole modeste et sans prétention toucha vivement l'assistance lorsque, rappelant comment il était venu frapper à la porte des Oblats de Ceylan, il fit allu-

sion au paternel accueil que lui avait fait Mgr Bonjean.

Résumant les impressions de la matinée, Sa Grandeur s'attacha dans sa réponse à montrer l'action de la Providence qui avait conduit les deux frères Collin à Jaffna au moment où l'on commençait à désespérer de recevoir du secours : « Les yeux tournés vers la France, a dit Sa Grandeur, nous attendions avec impatience le courrier d'Europe, espérant qu'il nous apporterait la nouvelle de l'arrivée de quelque nouveau Frère. Mais, hélas ! chaque malle qui nous arrivait de France nous apportait une nouvelle déception. Le Ciel semblait sourd à nos prières; nous commencions même à perdre courage, lorsque tout à coup, au moment où l'on s'y attendait le moins, un étranger vient frapper à notre porte. Il arrivait d'au-delà des mers, des terres lointaines de l'Australie, et il venait demander une place au foyer de la famille de Marie Immaculée. Avec bonheur nous lui ouvrîmes les bras, et aujourd'hui même nous avons revêtu des livrées de notre Immaculée Mère cet envoyé de la Providence, qui bientôt, je l'espère, prendra définitivement place parmi les Missionnaires de Ceylan. »

Il fallait un couronnement à cette belle fête de famille. Ce fut le R. P. Moukel, le patriarche des Oblats de Ceylan, qui se chargea de le donner. Dans une charmante pièce de poésie où la délicatesse des pensées le dispute souvent à l'élévation du style, le poëte aux cheveux blancs se mit à chanter la gloire de notre île appelée elle aussi à donner des prêtres à l'Eglise. Quelques extraits de cette petite composition vous feront mieux juger de la verve et de l'entrain de notre poëte de soixante-seize ans :

Filii tui de longe venient et de latere surgent.
Réjouis-toi, fille de Sion (Eglise de Jaffna),
De ton Dieu bénis le saint nom.

Après une aussi longue attente,
En notre heureux âge, a cessé
Le deuil de ta stérilité.
Elargis, dilate ta tente :
Des pays, au-delà des mers,
De tous les points de l'univers,
On a vu tes fils accourir
Et des îles les plus lointaines
De ton sein on les voit surgir.
Déjà je les vois parcourir
Et les montagnes et les plaines,
Et touchés de son triste sort,
Annoncer au peuple infidèle,
Assis à l'ombre de la mort,
Du salut la bonne nouvelle.

Et plus loin, faisant allusion à l'ordination du P. SANDRASAGARA, le poëte s'écrie :

Enfin nos yeux ont vu cette île,
Pendant tant de siècles stérile,
Pour dilater comme il est dû
Les rangs de la sainte tribu
Du sacerdoce et du lévite,
De ses fils nous donner l'élite.

Enfin, jetant un regard de complaisance sur cette génération nouvelle qui s'élève à l'ombre du sanctuaire, le R. P. MOUKEL termine par ces souhaits qui sont l'expression des vœux de tous les Oblats du vicariat apostolique de Jaffna :

Puisse cet asile béni,
Par la Providence choisi,
Voir chaque jour en son enceinte
Les enfants de la tribu sainte
Grandir et se multiplier
Autour de leur vénéré père.
Comme les fils de l'olivier
Et les enfants du bananier
Environnent l'arbre leur mère.

Voilà, mon révérend Père, le compte rendu de notre fête du 21 septembre. Ma plume a pu vous en esquisser le programme, mais ce qu'elle n'a pu rendre, c'est la joie et le bonheur qui se peignaient sur tous les traits ; c'est cet esprit de famille qui n'a cessé un seul instant d'assaisonner toutes ces démonstrations extérieures. Ce que ma plume n'a pu vous dire, votre cœur de Père et d'Oblat de Marie le devinera facilement.

Daignez recevoir, mon révérend Père, avec l'assurance de mon entier dévouement, l'hommage de l'affection toute filiale de votre enfant et frère en Jésus et Marie Immaculée.

Ch. Massiet, o. m. i.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE PARIS.

Paris, le 27 janvier 1878.

Mon très-révérend Père,

Il y a aujourd'hui trois ans que, sur votre ordre, j'ai pris la direction de la maison de Paris comme Supérieur local. Le rapport cependant, bien qu'embrassant un assez long espace de temps, n'ajoutera rien de bien nouveau aux annales de notre histoire. Tout se passe ici dans une uniformité laborieuse, et les jours se succèdent au sein d'un ministère tout apostolique, mais dépourvu de variété et d'enthousiasme. C'est sous vos yeux et sous votre autorité que nous travaillons ; je n'ai donc rien à vous signaler que vous ne sachiez déjà.

La maison de Paris, composée de deux communautés à attributions bien distinctes, mais qui n'en font qu'une par l'aimable commerce d'une vie de charité et de régularité, doit à son personnel nombreux, aux bons exemples des Pères de l'Administration générale, et surtout à votre présence, mon très-révérend Père, l'épanouissement facile d'une vie toute religieuse. C'est un avantage immense de participer à un mouvement si bien ordonné, dont rien n'arrête le jeu régulier, et de savoir que les exercices communs ne souffriront en rien de l'absence momentanée de quelques Pères. Du reste, à ce point de vue, Pères et Frères marchent avec ensemble et harmonie, et il n'est pas nécessaire de stimuler leur zèle.

Le travail de nos Pères est une mission permanente au milieu d'un quartier populeux. Placée à un point excentrique, notre chapelle est devenue une sorte de paroisse où se déverse le trop-plein de plusieurs églises éloignées ; aussi notre ministère s'adresse-t-il à toutes les classes de la société. Il faut confesser assidûment, prêcher, visiter beaucoup de malades et assister un grand nombre de pauvres. Ce ministère, vu dans son ensemble, n'a rien que de simple et d'ordinaire, et chaque journée s'écoule sans fatigue ; mais, étudié dans ses détails, il offre une idée assez juste du mouvement perpétuel, et c'est un assujettissement continuel. En parlant ainsi, c'est la physionomie de huit mois de l'année que j'entends donner, car les quatre mois de la belle saison ne ressemblent en rien aux autres époques, nos Parisiens dispersés s'en vont alors, soit à la campagne, soit aux stations thermales, réparer leurs forces, pour les dépenser de nouveau l'hiver suivant, soit dans la servitude de quelque emploi, ou dans les plaisirs de la capitale. L'Avent, le Carême, le mois de Marie, les trois jours d'adoration perpétuelle et les grandes fêtes de l'Eglise, sont comme partout des occasions d'un travail plus actif. Pour varier le ministère de la parole, qui revient généralement aux mêmes Pères, nous nous adressons quelquefois à nos voisins. Le R. P. Sardou, procureur général, veut bien de temps en temps nous prêter son concours ; il a prêché notamment un Avent, un Carême et une Octave des morts dans notre chapelle. Le R. P. Chaine, de la maison de Tours, a prêché le mois de Marie de 1877 ; le R. P. Voirin, qui pendant douze ans s'est dépensé avec tant de zèle dans nos œuvres parisiennes, a prêché le Triduum de l'adoration perpétuelle au mois d'avril dernier. Tous ces chers prédicateurs ont droit à notre reconnaissance pour la manière intéressante

et utile avec laquelle ils ont annoncé la parole de Dieu et pour les services qu'ils nous ont rendus.

Faut-il parler des œuvres du dehors ? Elles sont peu nombreuses, notre service régulier ne nous permettant guère d'en accepter, et toujours c'est à titre de repos que nous nous permettons ces courtes excursions. Les Pères de l'Administration générale prêchent tous les ans des retraites religieuses, soit à la Sainte-Famille, soit dans d'autres communautés, et ils veulent bien nous remplacer de temps en temps pour la retraite annuelle des religieuses de l'hospice de Lariboisière, retraite qui est devenue pour nous comme une sorte de fondation. L'année dernière, le R. P. Aubert voulut bien s'en charger, et cette année c'est le R. P. Soullier qui a donné les exercices.

Laissant de côté l'énumération des petits sermons prêchés çà et là, je vous donne ici, mon très-révérend Père, la liste des principaux travaux faits en dehors de la maison par les Pères de ma communauté.

Le R. P. Charaux a prêché un Avent à Clignancourt, grande paroisse de faubourg, au pied de la colline de Montmartre, et un Carême à Clichy-la-Garenne, paroisse de la banlieue qui a eu l'insigne honneur d'avoir saint Vincent de Paul pour curé, une retraite religieuse et une retraite de pensionnat.

Le R. P. Roux (Victor), aujourd'hui professeur au scolasticat, a prêché en 1875 une octave des saints Pierre et Paul dans l'église de ce nom à Marseille ; en septembre de la même année, une retraite aux religieuses et aux œuvres réunies des Sœurs de Saint-Joseph de Belley à Boulogne-sur-Seine ; en 1876 la moitié du mois de Marie et l'adoration perpétuelle à Saint-Jean-Baptiste de Belleville ; trois jours d'adoration dans la chapelle des Sœurs de Nevers, rue des Martyrs ; en juin la retraite d'ordi-

nation du scolasticat d'Autun, enfin une retraite de patronage.

Le même Père a prêché en juin 1877 la belle octave de Pontmain dont les Annales ont rendu compte; la retraite de l'Œuvre de la jeunesse à Marseille, commencée le 8 août et terminée le jour de la fête de l'Assomption. Enfin, en septembre, en allant à Autun, il a prêché à Paray-le-Monial, chez les Religieuses de la Retraite, les exercices d'une retraite aux institutrices.

Les PP. Chalmet et Larose, constamment occupés, le premier à son œuvre de Saint-Mandé, le second au pensionnat des Sœurs du Sacré-Cœur de Coutances, avenue de Saint-Ouen, dont il est l'aumônier, emploient les rares moments de liberté qui leur restent à confesser dans notre chapelle. Il leur est difficile de s'absenter; le P. Chalmet a pu cependant prêcher une retraite religieuse et une retraite de patronage, et le P. Larose a prêché un beau *Triduum* pendant les vacances, dans une paroisse de Saintes (diocèse de la Rochelle) où il avait été vicaire avant d'entrer dans la Congrégation.

Le P. Berthelon, qui n'est ici que depuis quinze mois, a prêché une retraite aux Sœurs anglaises de l'Enfant Jésus à Neuilly; une retraite aux enfants d'un pensionnat laïque à Auteuil, et la retraite annuelle au pensionnat dirigé par le P. Larose. Le même Père, dont le ministère s'exerce dans notre chapelle, est chargé de la direction du chant, et s'en acquitte parfaitement.

Le P. Giroud n'est parmi nous que depuis cinq mois à peine; il a recueilli la succession de labeur du P. Roux, et comme lui il travaille avec activité et dévouement.

Le P. Amorès constitue à lui seul la réserve et porte secours à tout le monde sur tous les points où on a besoin d'un service ou d'un auxiliaire.

Enfin, mon très-révérend Père, pendant ces trois an-

nées, j'ai pu accepter, en dehors de nos travaux ordinaires, les œuvres suivantes :

En 1875 plusieurs retraites religieuses et une retraite de pensionnat ; en 1876 un petit carême à la chapelle publique des Religieuses de l'Abbaye-aux-Bois, une retraite au pensionnat de Saint-Mandé et deux retraites religieuses ; en 1877 la grande retraite de l'Archiconfrérie du Cœur de Marie à la cathédrale de Limoges, un petit carême à l'église paroissiale de Saint-Pierre de Montmartre, la retraite de première communion à la paroisse de Passy, la retraite de rentrée au grand séminaire de Laval, et ce soir je vais commencer un *Triduum* en l'honneur du doctorat de saint François de Sales dans la chapelle de la Visitation de Meaux.

Voilà à peu près, mon très-révérend Père, la liste des œuvres de la maison de Paris. Ajoutons à cela que tous les Pères de la maison, à peu près, sauf le Supérieur local, ont une communauté religieuse à diriger. Somme toute, soit dans notre chapelle, soit ailleurs, notre vie est occupée. Nous ne faisons pas de miracles, mais nous associons de notre mieux le travail à la régularité religieuse, et au sein de Paris nous rencontrons la vie du Missionnaire.

Agréez, mon très-révérend Père, l'hommage de mon respect bien filial et bien obéissant en Jésus-Christ et Marie immaculée.

M. DE L'HERMITE, O. M. I.

MAISON DU CALVAIRE.

21 novembre 1877.

Mon très-révérend père,

Ce rapport, que j'ai l'honneur et le devoir de vous envoyer, s'étend du mois de juin 1876 au mois d'octobre 1877.

Les Pères qui ont pris part à ces divers travaux sont : le R. P. Augier, Provincial ; le R. P. Vassal, Supérieur ; les PP. Bonnefoy, Martin, Gibelin, Bartet et Bourg.

Le R. P. Provincial a prêché le Carême à Narbonne, dans l'église Saint-Paul; une retraite religieuse à Perpignan, une autre aux MM. des conférences de Saint-Vincent de Paul, une troisième à l'institution diocésaine de Saint-Louis ; mais son principal travail dans cette ville, c'est la station de l'Avent à la cathédrale.

Le journal *le Roussillon*, dans son numéro du mardi 12 décembre, disait, à l'occasion de ce travail : « Le R. P. Augier a clôturé, samedi soir, ses sermons pour les hommes seuls. Le nombreux auditoire qui s'est rendu à la cathédrale depuis le premier jour jusqu'au dernier a prouvé, par son attention persévérante, combien il appréciait la parole et les solides instructions de l'éloquent prédicateur.

« Hier matin, à la chapelle du Christ, a eu lieu la messe de la retraite de la Société de Saint-Vincent de Paul.

« Dans ces instructions familières du matin, le R. P. Augier a montré qu'il savait allier, à la forte éloquence des conférences du soir, l'abandon et le charme de courtes instructions pratiques, admirablement appropriées à un auditoire d'hommes. »

Voici en quels termes *la Semaine religieuse* de Fréjus,

dans son numéro du 7 avril, rendait compte de son Carême à Hyères, en publiant une lettre qu'elle recevait le lundi de Pâques de cette ville :

« Notre paroisse a eu, cette année, l'avantage d'avoir pour prédicateur de la station quadragésimale, le R. P. Augier, Provincial des Oblats de Marie immaculée. Les résultats qu'on avait lieu d'attendre du zèle et du talent de ce digne religieux ont été pleinement réalisés.

« Dès le début de la station, la parole animée et sympathique du prédicateur a produit l'impression la plus heureuse.

« Aussi, on a vu constamment de nombreux auditeurs autour de la chaire évangélique, et lorsqu'il a fait appel aux hommes pour leur adresser des instructions particulières, ils y ont répondu avec le plus grand empressement et ont écouté, dans un religieux silence, les vérités qu'il leur a exposées.

« Ce concours si heureux des hommes au pied de la chaire a fait espérer qu'on pourrait, cette année, les réunir pour une communion générale le saint jour de Pâques.

« Hier donc, nous avons pu jouir du spectacle consolant d'un grand nombre d'hommes assistant à une messe que célébrait le R. P. prédicateur et recevant de ses mains à la table sainte le pain eucharistique.

« Le chant des cantiques sacrés, accompagné de douces symphonies, rendait cette cérémonie aussi touchante que solennelle. Dans quelques paroles bien senties, le zélé prédicateur a témoigné aux heureux communiants sa vive satisfaction. Il les a félicités de l'acte important qu'ils venaient d'accomplir et les a exhortés à persévérer dans la pratique des devoirs de la vie chrétienne.

« Le mouvement est donné, les hommes qui ont fait hier à la table sainte une profession courageuse de leur

foi ont pu se compter, et ils savent qu'ils sont encore nombreux. On a lieu d'espérer que beaucoup d'autres, qui sont chrétiens au fond, mais qui n'osent se montrer, encouragés par l'exemple qui vient de leur être donné, viendront l'an prochain, à pareil jour, grossir le nombre des communiants.

« Nous ne dirons rien de la foule considérable qui, à toutes les messes, s'est pressée au banquet sacré ; nous ne dirons rien non plus de l'éclat qu'ont revêtu nos fêtes religieuses. Dans son dernier discours, frappé de toutes les manifestations dont il avait été témoin pendant le cours de la station, le prédicateur a déclaré hautement que notre population était encore profondément chrétienne, et il a ajouté qu'il conservera, de son séjour parmi nous, le souvenir le plus consolant. »

Le R. P. Augier a ensuite donné une retraite pascale à Puget-Théniers et diverses autres retraites aux Supérieures de la Congrégation des Sœurs de la Providence, à Corenc (Isère) ; aux religieuses de la Sainte-Famille, à Madrid, Barcelone, Malaga ; enfin au petit séminaire d'Avignon et au grand séminaire de Fréjus.

Le P. Bonnefoy a prêché, du 29 août au 3 septembre, une retraite aux associés du Saint-Sacrement, à Aubagne ; du 15 au 22 août, l'octave solennelle de l'Assomption à Sainte-Marie Majeure, à Marseille ; du 4 août au 11, aux religieuses de l'Espérance, à Hyères ; du 12 au 19 novembre, aux congréganistes d'Aubagne, et du 20 au 26, à l'Œuvre de la jeunesse de la même ville ; du 3 au 31 décembre, une mission aux Aygalades, en compagnie du P. Gibelin.

Un journal de Marseille, *le Citoyen*, dans son numéro du jeudi 21 décembre, parlait ainsi des premières semaines de cette mission :

« Une mission est en ce moment prêchée avec le plus

grand succès aux Aygalades par les RR. PP. Bonnefoy et Gibelin, Oblats de Marie Immaculée.

« Tous les soirs, malgré la difficulté des communications et le mauvais temps, l'église est envahie par un auditoire nombreux, dont les hommes forment une très-grande partie.

« Le second dimanche de l'Avent a eu lieu la clôture de la petite retraite aux enfants; une gracieuse procession, favorisée par un temps splendide, s'est déroulée dans le village, à la grande satisfaction des parents, qui se groupaient autour de leurs enfants, soit à la procession, soit sur son parcours.

« Dimanche dernier, à l'issue des vêpres, a eu lieu aux flambeaux la procession du saint sacrement, à laquelle assistait un grand nombre d'hommes; cette procession a parcouru tout le village et le parc de M. le marquis de Lamette, dont le château avait été brillamment illuminé; la musique du pays faisait entendre les plus beaux airs de son répertoire.

« Si la fête était belle au château, elle n'était pas moins splendide au village, dont toutes les maisons étaient illuminées; dans ces hommages rendus à Dieu, aucune contrainte, rien d'officiel, tout était spontané.

« Aussi, Dieu ne peut que récompenser tant de zèle et réserve au vénérable curé des Aygalades et à ses dignes collaborateurs une cérémonie de clôture qui fera couler bien des larmes de joie. »

De son côté, la *Gazette du Midi*, dans son numéro du vendredi 25 janvier, rendait ainsi compte du succès de cette mission : « Une importante mission vient d'être prêchée dans la paroisse des Aygalades par les RR. PP. Bonnefoy et Gibelin, Oblats de Marie Immaculée; elle a été ouverte le 3 décembre, premier dimanche de l'Avent. Grâce au zèle des Missionnaires,

cette mission a produit les plus heureux résultats. Tous les soirs, malgré les difficultés des communications et le mauvais temps, l'église était envahie par une foule considérable, recueillie et avide d'entendre la parole évangélique des Missionnaires ; les hommes formaient une bonne partie de l'auditoire.

Le 11 décembre, second dimanche de l'Avent, a eu lieu la consécration et la procession des enfants; le soir, toute la paroisse a été consacrée solennellement à la très-sainte Vierge.

Le troisième dimanche de l'Avent, les vêpres ont été suivies d'une procession aux flambeaux, dans laquelle on a porté le saint-Sacrement. Les hommes y assistaient et étaient fort nombreux. Les maisons du village et le château de M. le marquis de Lamette étaient brillamment illuminés. La musique du pays avait prêté son précieux concours à cette imposante manifestation.

« Le dimanche suivant avait été réservé pour la cérémonie de la Promulgation de la loi. Le dimanche 24 a eu lieu la communion générale des femmes, qui fut des plus édifiantes.

« Le second jour des fêtes de Noël, après les vêpres, on s'est rendu en procession au cimetière, où, avant l'absoute et la bénédiction des tombes, le P. Bonnefoy, inspiré par le souvenir des victimes de l'épidémie de petite vérole qui avait désolé la paroisse en 1875, a parlé sur la dévotion envers les âmes du Purgatoire; ses paroles ont ému tous les cœurs et fait couler bien des larmes.

« Après cette touchante cérémonie ont commencé à la paroisse les exercices de la retraite pour les hommes. Elle a été très-suivie. Le jeudi d'après, la paroisse fut consacrée au Sacré Cœur de Jésus.

« Dimanche 31 décembre, le zèle des Missionnaires a été récompensé par les belles cérémonies de la clôture

de la mission, qui ont prouvé les sentiments religieux de la paroisse des Aygalades.

« Le matin, à sept heures, Mgr l'Evêque, si plein de sollicitude paternelle pour son troupeau, a célébré la messe de communion générale des hommes. Après l'Evangile, il a prononcé une allocution dans laquelle il a établi que celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là seul sera sauvé; monseigneur a ensuite signalé les dangers qui pourraient les menacer dans le service de Dieu : ce sont l'oubli des vérités de la religion, le respect humain et le découragement. Monseigneur a développé ces considérations et a indiqué le remède à ces maux dans la fréquentation des sacrements et la dévotion envers Marie, gardienne de la persévérance.

« Sa Grandeur a eu la douce consolation de distribuer le pain eucharistique à cent soixante et dix hommes au milieu du plus profond recueillement de l'assistance. Ce spectacle attendrissant a ému notre premier pasteur, qui en a temoigné sa profonde satisfaction, mêlée de regrets de ne pouvoir assister à la cérémonie de clôture de cette belle mission. Le soir a eu lieu la plantation de la Croix sur la place de l'Eglise. Cette croix allait remplacer celle qui fut plantée au même endroit le 27 janvier 1839, à la fin de la mission prêchée par les Pères Oblats. Il y a quelque temps, le bois de cette croix étant pourri dans sa base, fut renversé par un coup de vent, mais le christ resta intact, il a été replacé sur une nouvelle croix en bois pour la mission de 1876.

« A deux heures, les cloches annonçaient cette cérémonie, à laquelle une foule immense était accourue des Aygalades, des environs et de la ville. Une longue procession, présidée par M. le vicaire général d'Aspres, s'est rendne au château de M. de Lamette. Les allées de la propriété étaient pavoisées et garnies de guirlandes de

verdure. La procession, s'étant arrêtée sur un plateau, a formé un grand hémicycle. M. le vicaire général, entouré du clergé et du haut de l'estrade, a procédé à la bénédiction solennelle de la croix de mission, placée sur un brancard élégamment orné de draperies et de feuillage. Après l'adoration de la Croix par le Clergé, les hommes, affirmant courageusement leur foi catholique, se sont emparés de ce précieux fardeau et l'ont porté triomphalement à la suite de la procession, au milieu des rues du village, où flottaient les pavillons et les guirlandes.

Rien n'était plus imposant que cet immense cortége chantant des cantiques en l'honneur de la Croix avec accompagnement des musiques. Tous les fronts étaient inclinés, tous les cœurs étaient palpitants au passage de la Croix. La procession s'est ensuite massée sur la place de l'Eglise autour du piédestal, où on a planté cette croix au milieu des cris enthousiastes de : Vive la Croix ! Le P. Bonnefoy a adressé, en ce moment, à son nombreux auditoire, une chaleureuse allocution. Commentant le cantique : *Célébrons la victoire*, que l'on venait de chanter, il a montré le triomphe de la Croix sur le monde, sur Satan et sur tous les ennemis de Dieu, puis, s'adressant d'une manière spéciale aux hommes qui, le matin, avaient communié, il les a félicités d'avoir été vaincus par Dieu, et leur a dit que cette victoire faisait honneur à leur conscience et à la piété de la population. En terminant, l'orateur s'est écrié d'une voix éclatante : « Si, quelque jour, la *libre pensée*, de sa main impie, voulait essayer de renverser cette croix de la mission, les chrétiens des Aygalades s'empresseraient de lui faire un rempart de leur corps. » Ces dernières paroles ont été saluées par les cris unanimes de : Vive la Croix !

La procession est ensuite rentrée dans l'église, dont

l'autel était resplendissant d'une brillante illumination. Après avoir donné le salut solennel du saint Sacrement, M. le vicaire général a félicité les habitants des Aygalades du bel exemple qu'ils venaient de présenter dans cette journée mémorable. Il a fait ensuite entendre les accents de la reconnaissance envers ces bons Pères Missionnaires qui, pour la troisième fois, venaient d'évangéliser cette paroisse, reconnaissance aussi envers le Curé, ce zélé demeurant des prêtres du Sacré-Cœur, qui se dévoue au salut de ses chers paroissiens. Aussitôt après, M. le Curé est monté en chaire, et dans quelques paroles bien émues, il a dit qu'il ne pouvait rester muet en présence de cette imposante manifestation de la foi de ses paroissiens, qui avait dépassé même ses espérances. Il les a remerciés de la consolation qu'ils venaient de lui procurer pour la seconde fois, depuis vingt-six ans qu'il est au milieu d'eux.

« Le cantique : *Je suis chrétien*, accompagné par la musique, a été ensuite chanté pour la dernière fois avec un enthousiasme impossible à décrire. Ce chant a clôturé dignement les exercices de la mission de 1876, dont le souvenir vivra dans la religieuse population des Aygalades avec ceux des missions de 1839 et 1858. »

Du 21 janvier au 11 février, le même P. Bonnefoy a donné la mission de Margueritte, diocèse de Nîmes, avec le R. P. Avignon. A la suite de cet important travail, M. le Curé écrivait au R. P. Provincial le 12 février :

« Je commence par vous remercier de m'avoir envoyé des hommes de Dieu tels que les PP. Bonnefoy et Avignon. Leur zèle est bien au-dessus de toute expression, le fruit de leur prédication bien au-delà de mon attente, j'en suis tout heureux et jamais je ne pourrai suffire à tout ce que je leur dois pour le bien qu'ils ont fait dans ma paroisse. »

Du 18 février au 18 mars, il dirigeait une autre mission à Saint-Jérôme, banlieue de Marseille, en compagnie du P. Gibelin. La *Gazette du Midi*, dans son numéro du dimanche 25 mars, en rendait compte de la manière la plus élogieuse :

« La paroisse de Saint-Jérôme vient de jouir du bienfait d'une mission qui était désirée depuis longtemps par son respectable curé,

« Cette mission, commencée le premier dimanche de Carême, n'a fini que le dimanche de la Passion. Les sermons ont été prêchés par les RR. PP. Bonnefoy et Gibelin, Oblats de Marie Immaculée de la maison du Calvaire.

« Rien n'a résisté à leur zèle et à leurs exemples, tous les habitants se sont fait un devoir d'assister aux divers exercices de la Mission. Nous ne parlerons pas de toutes les cérémonies, qui se sont accomplies de la manière la plus édifiante. Il est vrai de dire qu'aucun moyen n'avait été négligé par les zélés Missionnaires, dans le but de produire un grand mouvement religieux au milieu de cette population. Visites à domicile aux habitants de la paroisse, conférences aux hommes seuls pendant la dernière semaine. On voyait chaque soir les plus ardents aller à domicile pour amener les retardataires au sermon, leur zèle a été bien récompensé.

« La clôture de la mission a été un jour de triomphe pour la paroisse, plus de deux cent cinquante hommes de tout âge se sont approchés de la Sainte Table. Honneur à ces vaillants chrétiens ! rien n'a pu les arrêter dans l'accomplissement de leur devoir.

« Le soir, la cérémonie de la plantation de la Croix qui devait perpétuer le souvenir de cette mission, a offert le spectacle le plus imposant par le concours extraordinaire de personnes accourues des villages voisins et de la ville.

« A deux heures les cloches annonçaient le moment de cette cérémonie, qui a eu lieu après les Vêpres. Sur la place de l'église s'élevait la Croix de la Mission, dressée sur un élégant brancard. Le R. P. Bonnefoy en a fait la bénédiction solennelle, assisté du clergé des paroisses environnantes. Cette croix a été ensuite portée en triomphe par les hommes dans les chemins de la paroisse. Elle était précédée de la musique du Cercle catholique du vieux Marseille, accompagnant le chant des cantiques les plus populaires. De temps en temps les chants étaient interrompus par les cris unanimes de : vive la Croix!

« Après les femmes, marchait la Société de prévoyance de Saint-Jérôme.

« Les chemins parcourus par le cortége étaient pavoisés et ornés de guirlandes. Le quartier de la Rose surtout, où la Croix allait être placée, s'était signalé par les décorations des maisons. C'est à l'extrémité de la propriété des Dames du pensionnat de Saint-Maur que cette Croix a été placée, au milieu des cris enthousiastes de vive la Croix, vive la Religion, vive Pie IX ! Le P. Gibelin a prononcé une touchante allocution, dans laquelle il a montré la Croix comme une joie et une consolation, il a ajouté que nous devons l'aimer et la faire respecter.

« Le cortége est rentré dans l'église, dont l'autel était resplendissant de lumières. Le Salut solennel a été donné par M. le Curé de Château-Gombert, qui avait présidé la procession. Le P. Bonnefoy est monté en chaire pour faire les adieux du missionnaire aux paroissiens de Saint-Jérôme, et les remercier de leur zèle à suivre les exercices de la mission et de l'édification qu'ils avaient donnée dans cette clôture.

« M. le Curé Guitton, dont le cœur débordait de joie, a adressé à son tour les félicitations les plus vives au nom de la population entière de Saint-Jérôme et les remercîments les plus sincères aux ouvriers évangéliques qui

avaient fait tant de bien parmi les habitants de cette paroisse.

« Après ces paroles et pour la dernière fois, le cantique si populaire : *Je suis chrétien !* accompagné par la musique, a été chanté avec le plus vif enthousiasme. »

Du 2 avril au 29, le P. Ronnefoy faisait la mission de Gémenos, avec le P. Trouin de la maison de Lumières. Le succès de cette mission était ainsi apprécié dans le numéro du *Citoyen* du jeudi 3 mai : « A l'heure où l'on proclame si haut la religion du Christ anéantie pour jamais, il est bien consolant de constater comment Dieu sait, quand il veut, se réserver des triomphes.

« Cette pensée nous venait à l'esprit en assistant dimanche dernier à la clôture d'une mission donnée à Gémenos par les RR. PP. Bonnefoy et Trouin, ces Oblats infatigables que l'on rencontre partout où il y a des âmes à conquérir. Dès le matin deux cents hommes, en colonnes serrées, s'étaient approchés du banquet divin. (Deux cents hommes ! le triple des années précédentes.)

« Il était beau de voir ces mêmes hommes accourir auprès du premier Pasteur du diocèse qui, avait bien voulu venir présider la cérémonie, et d'entendre leurs voix mâles chanter le *Credo* de notre foi, mais ce n'était là qu'un prélude au triomphe. Après les Vêpres, la population se groupe autour de la grande croix de mission, déposée sur la place de l'église, les hommes l'enlèvent sur leurs robustes épaules et la procession se met en marche vers le parc du château.

« Là, Monseigneur bénit solennellement la Croix. Alors les hymnes retentissent, les vivat s'échappent de tous les cœurs et l'enthousiasme est à son comble. La procession circule dans les avenues du village au milieu d'une foule ardente et sympathique. Les mères présentaient leurs jeunes enfants à la bénédiction de Monsei-

gneur et tous les fronts se découvraient devant le Crucifix.

« Oui, messieurs de la libre-pensée, malgré vos efforts, votre propagande et vos menaces, tous les fronts se *sont découverts*.

« Monseigneur a bien voulu ajouter quelques paroles de remercîment et de reconnaissance au discours prononcé par le P. Bonnefoy. Après la bénédiction de la Croix et en bénissant ses enfants, Sa Grandeur leur a assuré que ce jour compterait parmi les plus glorieux de son épiscopat.

« Honneur donc à cette foi qui triomphe du monde; honneur aux Apôtres éloquents qui la sèment et la ravivent dans les cœurs, aux Pasteurs dévoués qui la gardent et la conservent dans leur troupeau ! Gémenos n'oubliera jamais la glorieuse mission de 1877. »

A son tour, *la Semaine liturgique* de Marseille. dans son numéro du 6 mai, rendait à nos Pères un hommage des plus flatteurs :

« La mission prêchée par les RR. PP. Bonnefoy et Trouin a dépassé toutes les espérances. Rarement on vit pareil succès : les beaux jours des premières années de la Congrégation des Missionnaires de Provence semblaient revenus, tant les héritiers du zèle des Mazenod, des Guibert, des Suzanne, des Jeancard, des Courtès, des Mie et de tant d'autres apôtres de notre région, ont remué les âmes et ramené les cœurs.

« Mgr l'Evêque avait voulu assister à cette mission et encourager les travailleurs, si bien récompensés de leur labeur infatigable au champ du Père de famille. Nous savons que le zélé prélat est revenu consolé et ravi de cette mission.

« Reçu à son arrivée par les démonstrations les moins équivoques et les plus spontanées de la population *tout*

entière, Monseigneur a trouvé les rues pavoisées, les maisons couvertes de tentures, des guirlandes et des fleurs appendues à tous les murs. Mais ce qui valait mieux encore, les cœurs étaient tous à la fête ; plus de deux cents hommes avaient subi l'action de la grâce, et, on peut le dire, toutes les femmes avaient répondu à l'appel de Dieu.

« La cérémonie de la plantation de la Croix de mission devait couronner toutes ces belles effusions chrétiennes ; elle a été ce qu'on pouvait attendre de fervents et généreux convertis. La mâle éloquence du P. Bonnefoy a admirablement traduit les sentiments de ce peuple, si visiblement heureux des grâces du Seigneur. Le respect, le recueillement, la ferveur de tous ont inspiré à notre premier Pasteur une de ces allocutions où son cœur de Père s'épanche en paroles qui restent dans les mémoires comme un encouragement et une récompense.

« Gémenos n'oubliera pas de sitôt ces souvenirs de la mission de 1877. Au pied de la Croix de mission, la population reviendra souvent se rappeler les belles fêtes que présidait son Évêque et les consolations du ciel qui inondaient les âmes. Elle confondra, dans sa mémoire reconnaissante, avec le premier pasteur du diocèse, les Missionnaires qui l'ont évangélisée, le digne Curé et le Vicaire de la paroisse, qui déploient tant de zèle à son service spirituel, et elle bénira la Providence d'avoir employé de pareils instruments pour son salut. »

Du 27 juin au 1er juillet, le même P. Bonnefoy donnait les exercices de la retraite aux pensionnaires des Dames trinitaires, à Voiron, diocèse de Grenoble ; et du 15 au 22 juillet il prêchait à Marseille, à l'Œuvre du Refuge, à quatre cents pénitentes ; du 19 au 26 août, aux Congréganistes de Gémenos, et du 30 au 8 septembre, aux Religieuses trinitaires de Sainte-Marthe.

Du 1er au 2 août, l'adoration perpétuelle à Saint-Jérôme, et du 26 septembre au 3 octobre, une retraite aux Sœurs de l'Espérance de Toulouse.

Le P. Martin, malgré son âge avancé, a accompli de nombreux travaux : du 16 au 17 juillet, un sermon de circonstance au deuxième monastère des Carmélites et l'adoration perpétuelle à la paroisse de Sainte-Marthe.

Du 1er au 5 juin, il a prêché la retraite préparatoire à la première communion à l'Œuvre de la jeunesse, et le 8 juillet, encore un jour de retraite pour disposer les jeunes gens à la réception du sacrement de pénitence.

Du 20 au 27 août, il prêchait aux Congréganistes de Saint-Antoine, et du 3 au 10, aux Congréganistes de Saint-Jérôme; du 1er au 8 octobre, encore une retraite aux Junioristes de Notre-Dame de Lumières; du 13 au 19 novembre, à la Congrégation de l'Estaque.

Du 1er au 8 décembre, il donnait la retraite aux Religieuses Capucines de Marseille ; du 21 au 25, aux pauvres de l'Œuvre hospitalière de la Grande-Rue Marengo.

Du 18 février au 11 mars, les dominicales aux jeunes gens de l'Œuvre de M. Allemand; du 18 mars au 1er avril, une quinzaine pascale à Cassis ; du 15 au 25 avril, encore une retraite aux associés de la Bonne-Mort, à Saint-Victor.

Le 15 et le 16 juin, les exercices de l'adoration perpétuelle aux petites Sœurs des pauvres.

Le 22 juillet, sermon à la grande Miséricorde.

Du 2 au 9 septembre, retraite aux religieuses du Saint-Nom de Jésus, et enfin du 13 au 16, l'exercice de l'adoration perpétuelle à la paroisse de Mazargues.

Le dimanche 30 juillet, nous célébrions au Calvaire la touchante fête des Noces d'or du R. P. Martin ; à sept heures, il a célébré la sainte messe à l'autel principal, paré comme aux jours des grandes solennités. Le sanc-

tuaire était occupé par les Pères du Calvaire et de Notre-Dame de la Garde. L'orgue faisait entendre ses plus joyeux accords et accompagnait le *Quid retribuam Domino?* l'*Ecce panis angelorum*, le *Magnificat*, chantés par le R. P. Boeffard; l'assistance était nombreuse.

Le soir, il a présidé les vêpres, chantées avec la plus grande solennité; le sermon de circonstance a été donné par le R. P. Lerond, qui a célébré les gloires du sacerdoce et tracé les devoirs qui en résultent pour les fidèles, devoirs de respect et de vive reconnaissance.

Des hommes de la paroisse de Saint-Laurent et de la Major nous ont prêté le concours de leurs magnifiques voix pour fêter ce glorieux anniversaire, le premier de ce genre dont l'église du Calvaire était témoin.

A midi, le R. P. Martin a occupé la première place au milieu des Pères réunis du Calvaire et de Notre-Dame de la Garde. Vers la fin du repas, le Supérieur a proposé de boire à la santé du R. P. Martin, qui a répondu en portant la santé de Pie IX et du T.-R. P. Supérieur général.

Puisse cet excellent Père nous être conservé de longues années encore ! ! !

Dès la veille, le R. P. Provincial, qui présidait les examens des Junioristes à Notre-Dame de Lumières, avait écrit au P. Martin pour le féliciter de ses cinquante ans de sacerdoce, qu'il se plaisait à considérer comme une couronne de mérites, présage de la couronne de gloire.

Les Junioristes, qui avaient gardé de lui le meilleur souvenir, lui ont envoyé une gracieuse poésie :

LES JUNIORISTES DE LUMIÈRES

AU RÉVÉREND PÈRE MARTIN,

Le jour anniversaire de sa consécration sacerdotale.

Longue vie est un don que Dieu, dans sa tendresse,
Accorde aux Benjamins de son cœur paternel.
Il leur verse des jours la coupe enchanteresse,
Il leur prépare ainsi le bonheur éternel.

O vous qui, couronné d'une verte vieillesse,
Avez, de vos vertus, tant parfumé l'autel,
Qui dira, doux vieillard, depuis votre jeunesse,
Vos splendides trésors ramassés dans le ciel !

Comme on voit un beau lis embellir la verdure,
Du temple, cinquante ans, vous fûtes la parure,
De la milice sainte et l'éclat et l'honneur.

Vous eûtes vos combats, vos croix parfois amères,
Mais votre âme vaillante, au contact des misères,
Comme l'or au creuset acquit plus de splendeur.

Toi qui nous donnes ce bon père,
En ce jour de ses noces d'or,
Entends, ô Dieu, notre prière,
Garde-nous ce pieux Mentor
Et ce cœur doux comme une mère,
Garde-le ; c'est notre trésor ;
Que de ses jours le cours prospère
Coule à ton gré longtemps encor.

Sème sa route d'espérances
Pour lui dérober les distances
Sur cette terre de douleur,
Lorsque viendra sa dernière heure,
Accueille-le dans ta demeure
Sans qu'il ait passé par les pleurs.

Cette poésie valut aux Junioristes l'honneur d'une charmante réponse de la part de l'heureux fêté du 30 juillet.

Le P. Gibelin a prêché, du 19 au 26 novembre, une retraite aux Congréganistes de Saint-Laurent; du 4 au 11 septembre, une retraite aux Congréganistes de la Penne, ainsi que l'Adoration perpétuelle dans cette paroisse; du 3 au 31 décembre, la mission des Aygalades avec le P. Bonnefoy, et du 18 février au 18 mars, une seconde mission à Saint-Jérôme; du 19 mars au 1er avril, un retour de mission aux Aygalades; le 16 juillet, un sermon à la chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel, paroisse de la Treille et une adoration perpétuelle dans la même paroisse.

Le P. Bartet a prêché, du 1er au 8 novembre, une retraite aux membres de l'Archiconfrérie de la Passion dans la Chapelle du Saint-Sépulcre, et l'Octave des Morts dans l'église du Calvaire; du 21 au 28, la grande Octave de Notre-Dame de Bon-Secours, et en décembre, l'Avent au Calvaire. Du 2 au 9 décembre, une retraite aux Congréganistes de Saint-Maximin; du 9 au 14 janvier, une autre retraite aux Congréganistes de Roquevaire; du 28 décembre au 2 janvier, une retraite aux Mères chrétiennes de la Seyne, diocèse de Fréjus; du 18 février au 1er avril, le Carême à Carpentras, diocèse d'Avignon; du 2 au 8 avril, une retraite pascale à Malaucène aux hommes de la paroisse; du 26 juin au 3 juillet, une retraite au Pensionnat Sainte-Clotilde à Hyères; du 9 au 16 septembre, une retraite aux Pèlerins de Notre-Dame de l'Osier.

Le P. Bourg a prêché, du 10 au 11 septembre, la retraite des Associés de Notre-Dame des Sept-Douleurs; du 4 au 11 novembre, l'Octave de Saint-Charles; en décembre, l'Avent à la Trinité; du 21 au 28, une retraite à l'Association du Saint-Sacrement à la paroisse Saint-Philippe; du 18 février au 1er avril, le Carême à Saint-Pierre-et-Saint-Paul; du 2 au 15 avril, une retraite pas-

cale à Poulx, diocèse de Nîmes ; du 28 juin au 1er juillet, l'Adoration perpétuelle à Saint-Adrien ; du 22 au 30 juillet, la grande Octave des Carmes ; du 8 au 15 septembre, l'Octave patronale de Saint-Adrien.

Le Supérieur a prêché, du 30 août au 8 septembre, une retraite aux Religieuses trinitaires de Sainte-Marthe ; du 18 septembre au 25, une autre retraite aux Dames de l'Immaculée-Conception, à Montpellier ; du 1er au 8 décembre, une retraite aux Congréganistes d'Hyères ; du 18 février au 1er avril, le Carême à la paroisse de Saint-Lazare ; du 19 au 26 août, une retraite aux Sœurs de l'Espérance, à Hyères ; du 31 août au 8 septembre, une retraite aux Religieuses du Saint-Sacrement, au Prado ; du 26 septembre au 3 octobre, aux Sœurs de l'Espérance, à Aix. Il est, de plus, chargé de diriger la Congrégation et l'Association de Notre-Dame des Sept-Douleurs au Calvaire, et dans l'espace de seize mois il a entendu plus de neuf mille confessions et prêché plus de deux cents fois.

Le P. Bellon est tout entier aux affaires de sa procure, qu'il dirige avec un plein succès et un dévouement sans bornes.

Le P. Genthon continue avec une activité toujours croissante son ministère auprès des pauvres, au confessionnal, et près des malades, et se trouve sans cesse à la disposition des prêtres qui viennent en grand nombre réclamer sa direction et de ses conseils.

Le P. Zirio poursuit son œuvre des Italiens avec un zèle digne d'éloges et se prête volontiers pour dire les messes tardives à notre église du Calvaire.

Le P. Bessac se dévoue à l'Œuvre des pauvres prisonniers, tout en s'acquittant avec intelligence et dévouement de la charge d'économe au Calvaire.

Les PP. Billiaut et Isnard sont toujours aumôniers à

l'Œuvre de la jeunesse, œuvre qui réclame tout leur dévouement, mais qui leur donne bien des consolations par ses importants résultats.

Le F. Tramoni est chargé des chambres et veille avec un soin louable à la propreté de la maison et de l'église.

Le F. Frachon est à la cuisine; le F. Roussenq à la sacristie; le F. Michel au Sépulcre, et le F. Bocognano est toujours l'infatigable commissionnaire de la maison.

Il me reste maintenant à dire un mot de l'inauguration solennelle du Saint-Sépulcre nouvellement restauré. Cette fête a été présidée par Mgr l'Evêque de Marseille dimanche 14 janvier.

Dans son numéro du 21 janvier, *la Semaine liturgique* a publié l'article suivant relatif à cette belle fête :

« Qui n'a visité, une fois en sa vie au moins, cette pieuse chapelle souterraine, que domine la grande Croix, chère aux vieux Marseillais, où l'ardente ferveur des enfants de Mgr de Mazenod continue l'une des dévotions les plus aimées par leur vénéré Père?

« Cette chapelle, où nous sommes tous venus prier et où, enfants, nous avons appris à faire le chemin de la Croix, vient d'être l'objet d'importantes améliorations, et l'occasion d'une fête vraiment grandiose.

« Dans les deux cryptes ouvertes dans l'intérieur du souterrain, les Oblats ont élevé à la gloire du divin crucifié deux monuments remarquables que Mgr l'Evêque, juste appréciateur de cette œuvre magistrale, a appelés « une éloquente prédication par la vue ».

« Dans la première crypte, c'est la scène de la mise au tombeau : sur un modeste linceul, le Crucifié est étendu dans la mort, mais la divinité a laissé une empreinte saisissante sur cet auguste cadavre qu'on ne peut contempler sans un saisissement mêlé de pitié et de respect.

Marie, sa mère, se penche vers lui, soutenue par Marie, mère de Jacques et par saint Jean. Tandis que Marie Salomé demeure comme anéantie par la compassion, et que Marie-Madeleine s'est jetée à genoux dans l'explosion de son inconsolable angoisse, de l'autre côté, Nicodème et Joseph d'Arimathie, portant la couronne et les clous, considèrent avec une sévère douleur cette scène, dont rien ne saurait surpasser la muette éloquence.

« A la crypte suivante, c'est le sépulcre. Des cyprès et des branches funéraires s'élèvent dans le fond, où deux anges debout portent les insignes sacrés, tandis que, sur le premier plan, deux autres anges, en adoration, semblent faire la garde d'honneur avec un inexprimable mélange de douleur et d'amour. Quant au divin Maître, on sent, à le considérer, que le mort est demeuré Dieu et qu'il n'est enseveli que parce qu'il l'a voulu.

« C'est pour inaugurer ce double monument, où tous les personnages sont presque de grandeur naturelle et font le plus grand honneur aux artistes de Bar-le-Duc et de Munich, qu'une grande fête appelait dimanche dernier les catholiques de Marseille.

« C'est l'éloquent Provincial des Oblats dans notre Midi qui a porté la parole en cette solennelle occasion. Nous manquerions à un devoir si nous ne faisions passer sous les yeux de nos lecteurs une courte analyse de ce beau discours.

« Après avoir dit à Monseigneur qu'il appartenait au successeur de saint Lazare, le ressuscité du Christ, de bénir le tombeau du Christ au Calvaire, le R. P. Augier a mis en présence le Calvaire et le Capitole. Il nous a parlé de leurs luttes séculaires, du triomphe du Calvaire et de son extension dans le monde catholique ; il a raconté à grands traits l'histoire du Calvaire de Marseille, érigé par cette ville à la suite de la grande mission de 1820.

« Puis il a célébré les gloires de la Croix et du Tombeau, qui sont tout le Calvaire. Cette Croix et ce Tombeau sont la grande force et la principale forteresse de l'Eglise.

« L'Eglise se refait à la Croix et au Tombeau. Evoquant les glorieux souvenirs de l'année 1831, qui vit un peuple immense rangé autour de la croix du Calvaire pour la défendre contre les mains impies et sacriléges. Le prédicateur a terminé son discours par le vieux cri de nos pères : « Vive le Christ ! il aime les Francs. *Vivat Christus! amat Francos.* » Il aime les Francs et il aime Marseille, car il lui a envoyé son ami Lazare; il lui a donné son cœur à elle tout d'abord; il a dit à sa Mère d'être sa gardienne et sa protectrice particulière.

« Mgr l'Evêque, profondément touché de cette mâle éloquence où, comme l'a dit si bien Sa Grandeur, l'ardeur de l'apôtre le disputait à la doctrine du théologien, a voulu témoigner sa satisfaction. Il l'a fait dans les termes les plus chaleureusement émus, devant la foule qui avait rempli jusqu'en ses moindres recoins cette belle rotonde de l'église du Calvaire.

« La bénédiction de deux monuments, que Monseigneur a faite avec la solennité des rites pontificaux, a été suivie de la bénédiction du saint Sacrement, donnée sur le plateau extérieur du Calvaire. De là, l'Eucharistie dominait la multitude, inclinée au loin sur la place, dans les rues adjacentes et jusque sur les hauteurs de l'Hôtel-Dieu, d'où l'on a pu voir la cérémonie.

« Rien n'était saisissant comme cette union des voix et des cœurs devant le Calvaire et l'autel, devant la Croix et l'Eucharistie. Les chants s'élevaient, nombreux, nourris, harmonieux et ardents. Le silence régnait dans les intervalles, silence de respect et de foi. Puis l'enthousiasme a éclaté en exclamations : Vive la Croix ! Vive l'Eglise ! Vive Monseigneur !

« La cérémonie terminée, le peuple a été admis à vénérer le Christ descendu de la croix et le Christ au tombeau.

« Monseigneur avait donné l'exemple, en baisant avec un pieux attendrissement les pieds et les mains de l'Homme-Dieu immolé pour nous. Après le pasteur, les fidèles sont venus prier et pleurer devant cette auguste représentation des grands mystères du Calvaire.

« Que les Oblats soient bénis d'avoir si bien compris leur vocation! Leur mission restera glorieuse, parce qu'elle s'appuie sur la Croix, qui rayonne dans leurs armes et sur leur poitrine d'apôtres. »

La *Gazette du Midi*, à son tour, dans son numéro du 18 janvier, avait déjà rendu compte de cette magnifique fête, qui fera époque dans les annales du Calvaire :

« Dimanche dernier, 14 janvier, une fête des plus émouvantes avait attiré au Calvaire une foule considérable de fidèles. Le clocher des Accoules, le Calvaire et son enceinte étaient élégamment pavoisés. C'était le jour de la bénédiction solennelle du Christ et du groupe représentant la mise au tombeau du Sauveur. Ces statues, en terre cuite, décorent le sépulcre nouvellement restauré.

« Le groupe de la sépulture de Notre-Seigneur sort des ateliers de Champigneulle, de Metz; on voit autour du Christ huit personnages; ce sont : à gauche, Joseph d'Arimathie et Nicodème, regardant le Sauveur qu'ils viennent de déposer dans le tombeau : le premier tient dans ses mains la couronne d'épines sur un linge blanc; au milieu se trouve la sainte Vierge entre Marie Jacobé, saint Jean l'Evangéliste et Marie Salomé; sainte Madeleine est aux pieds du Sauveur, ayant à ses côtés sainte Marcelle, qui porte le vase de parfums. L'expression de ces personnages est saisissante; on les dirait vivants. Des

lampes à réflecteurs éclairent le soir ce groupe pour en faire ressortir la beauté.

« La statue du Christ, érigée dans la petite chapelle, en face de la porte d'entrée, est entourée de quatre adorateurs ; elle sort des célèbres ateliers de l'Art chrétien de Munich. Nous félicitons les Pères Oblats du Calvaire d'avoir embelli leur saint sépulcre de ces précieux souvenirs, bien propres à augmenter la dévotion des fidèles envers la Passion de Jésus-Christ.

« A l'occasion de la bénédiction de ces statues, le matin de cette fête, à la messe de communion, un chœur d'hommes, dirigé par le P. Bourg, a exécuté le *Sancta Maria* et le *Credo* de Faure. Le soir, à trois heures, Mgr l'Evêque a assisté pontificalement aux vêpres, chantées par M. le vicaire général Daspres. Les vêpres ont été suivies d'un remarquable sermon donné par le R. P. Augier, provincial des Pères Oblats de Marie Immaculée.

« Après avoir dit à Monseigneur qu'il appartenait à l'héritier de Lazare de bénir le tombeau du Christ, lui que ce Christ avait fait sortir du tombeau, l'orateur a établi un brillant parallèle entre le Calvaire et le Capitole, montagnes rivales dont l'humanité est fatalement tributaire : ou elle adore le Christ ou elle est esclave de César. Il a tracé le tableau des luttes toujours renaissantes du Calvaire et du Capitole, et il a montré la victoire couronnant le Calvaire et faisant chanter : *Christus vincit Christus regnat, Christus imperat.*

« De même que Rome, victorieuse du monde, établissait partout son Capitole et ses dieux, le Christ vainqueur a, par ses apôtres, dressé partout des Calvaires.

« Nous faisant à grands traits l'histoire de la fondation du Calvaire de Marseille, le R. P. Augier a montré cette ville reconquise au Christ, en 1820, par les missionnaires

de France, à la tête desquels marchait M. l'abbé de Forbin-Janson, et par les missionnaires de Provence, qui avaient pour chef M. l'abbé Eugène de Mazenod ; ce fut alors qu'on vit s'élever un trône au Dieu rédempteur sur les ruines de l'antique église des Accoules, renversée par la Révolution.

« Le prédicateur a expliqué ensuite que le Calvaire est une croix et un tombeau par lesquels l'Eglise sortira toujours triomphante de la lutte avec le monde. L'impiété pourra disperser les pierres des Calvaires, mais il restera toujours ce calvaire vivant qui s'appelle le chrétien.

« L'orateur a rappelé les événements du 16 août 1831, qui amenèrent une si belle et si touchante manifestation marseillaise en faveur de la croix du Calvaire, que les révolutionnaires voulaient abattre. Il a terminé son discours en engageant ses nombreux auditeurs à redire le vieux cri de nos pères : « Vive le Christ ! qui aime les Francs. » Et vous ajouterez, s'est-il écrié : « Dieu aime Marseille ! il lui a donné la première son cœur à vénérer; il a dit à sa Mère : Sois la gardienne et la protectrice de cette cité. »

« Après ce discours, Mgr l'Evêque, vivement ému, a prononcé une courte allocution. Monseigneur a dit d'abord qu'il avait besoin de se faire l'interprète des sentiments des fidèles en remerciant les fils de celui qui évangélisa Marseille en 1820, d'avoir voulu enrichir leur Calvaire des souvenirs de la Passion ; ces souvenirs auront le privilége de réchauffer la foi de ceux qui viendront le contempler. Il était digne des enfants de saint Lazare de placer cette dévotion dans le vieux Marseille. Monseigneur a ajouté que le jour était bien choisi pour cette inauguration : c'est le jour consacré au saint Nom de Jésus.

Après cette allocution, Sa Grandeur a donné la béné-

diction pontificale, et les fidèles, sortant de l'église, se sont rendus dans l'enceinte du Calvaire, trop étroite pour contenir la foule. Le cantique *Vive Jésus!* a été chanté avec beaucoup d'entrain par un chœur d'hommes; il était accompagné par la musique du Cercle catholique des vieux quartiers, sous la direction de M. l'abbé Rolandi.

« Pendant ce temps, Mgr l'Evêque a béni les statues des groupes du sépulcre, et a témoigné sa satisfaction. Aussitôt après, Monseigneur est monté au Calvaire, d'où il a donné la bénédiction du saint Sacrement à la foule immense qui remplissait non-seulement l'enceinte, mais la place et les rues adjacentes. Les tambours, les cloches, les boîtes ont annoncé au loin le moment solennel de cette imposante cérémonie. Des milliers de voix ont fait ensuite entendre à trois reprises le cri de : Vive la Croix! Le chant du cantique *Je suis chrétien,* accompagné par la musique, a terminé cette belle journée, dont le souvenir vivra avec celui des manifestations marseillaises de 1820 et 1831. »

Ce rapide exposé, mon très-révérend et bien-aimé Père, vous montrera que dans la maison du Calvaire le travail surabonde, et qu'il faut tout le dévouement de nos Pères pour faire face aux fatigues d'une mission qui n'a jamais de fin.

Veuillez, mon très-révérend et bien-aimé Père, recevoir la nouvelle assurance de mon entier dévouement en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

A. VASSAL, O. M. I.

Ajoutons à ce rapport les citations suivantes, extraites d'une lettre adressée au T.-R. P. Supérieur Général par M. le Curé de Saint-Défendant, paroisse de la banlieue

de Marseille, évangélisée tout récemment par nos Pères du Calvaire :

Mon très-révérend et bien cher Père,

Notre mission est terminée. Votre bon petit Père Bonnefoy a fait à Saint-Défendant les mêmes prodiges que partout ailleurs. Nous avons eu tous les soirs beaucoup de monde, foule, cohue, chose impossible et inespérée dans mon centre radical. Les fêtes de la mission ont été superbes, et je n'ai rien épargné pour qu'elles le fussent. M. Blancard était ébahi le soir où il est venu présider la cérémonie de la promulgation de la loi. Un vrai coup de théâtre. L'église archibondée. Tout à coup les portes s'ouvrent, les clairons sonnent; l'autel, transformé en montagne de Lourdes, s'embrase. L'église s'illumine par enchantement ; le cortége s'avance, ouvert par les chasseurs en armes; filles en blanc, nombreux enfants de chœur portant bannières, livre des Evangiles sous l'ombrelle, flambeaux ; les prêtres en chasubles. M. Blancard, sous le dais, portait les tables de la loi (en carton) que je lui avais fabriquées, *car je n'ai pu trouver celles de Moïse.* Vous jugez de l'effet : la cérémonie a été splendide.

Nous avons eu environ 150 hommes et de 400 à 500 femmes.

La clôture, présidée par Monseigneur, a été un vrai triomphe ; et pendant que nous chantions et criions à tue-tête : Vive la Croix ! à Saint-Défendant, on chantait *la Marseillaise* à l'Hôtel de Ville, en installant la nouvelle radicaille.

Je ne puis vous dire, mon très-cher Père, tout le bien que cette mission a produit et produira à Saint-Défendant. Elle a achevé la création de la paroisse spirituelle et réuni tous les éléments en faisceau.

Vous avez dans le P. Bonnefoy plus qu'un Missionnaire, c'est un véritable apôtre, qui s'oublie quelquefois un peu trop lui-même.

Le P. Bartet et le P. Bourg l'ont aussi bien aidé, chacun dans sa spécialité.

Mille et mille mercis du bien opéré par vos enfants dans ma pauvre paroisse.

Recevez, mon très-révérend Père, mes meilleurs et plus affectueux sentiments de reconnaissance.

Goirand.

MAISON DE L'OSIER.

Notre-Dame de l'Osier, 14 novembre 1877.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Dans son rapport de l'an dernier, le R. P. Lavillardière vous a fait connaître l'état des choses à Notre-Dame de l'Osier jusqu'à la retraite annuelle de 1876. Je partirai de là pour continuer l'historique de nos œuvres et des faits qui intéressent la maison. C'est d'ailleurs à la même époque que je suis entré en fonctions comme supérieur; ce point de départ convient donc parfaitement sous tous les rapports.

Je succédais au R. P. Lavillardière, qui avait obtenu, par ses instances réitérées, d'être remplacé dans une charge qu'il gérait avec tant de succès. Mais ces succès, sa modestie les lui dissimulait, et il était le seul à ne pas voir les bénédictions qui avaient rendu si fécondes ses deux années de supériorat.

Les débuts de mon administration furent attristés par deux départs, qui laissaient un vide considérable dans la maison de l'Osier. Le R. P. Avignon et le R. P. Montfort

nous quittaient en même temps pour aller renforcer le personnel de Notre-Dame de Bon-Secours. Le R. P. Avignon laissait vacante la charge de curé de Notre-Dame de l'Osier, dans laquelle il avait déployé pendant sept ans un zèle et un dévouement sans bornes. Le R. P. Montfort laissait derrière lui le souvenir de seize années de travaux admirablement féconds. Le bien qu'il a fait dans les diocèses de Grenoble et de Valence est incalculable, et je ne sais si jamais Missionnaire y a été plus populaire, y a joui sur les masses de plus d'ascendant et de prestige. Je ne parle pas de ce qu'il a fait pour le nouveau sanctuaire de Notre-Dame de l'Osier. Les rapports précédents ont signalé le rôle décisif qu'il a joué dans cette œuvre si difficile; je n'y reviendrai pas; je dirai seulement que la maison de l'Osier lui en conserve une profonde reconnaissance. Ai-je besoin d'ajouter avec quels vifs regrets je l'ai vu s'éloigner, juste au moment où j'étais chargé des intérêts d'une maison qui lui doit tant? Quant à lui, son cœur a saigné bien douloureusement d'avoir à quitter Notre-Dame de l'Osier, sous les auspices de laquelle il était né à la vie religieuse, qui l'avait constamment gardé sous son ombre et dont le nom se mêlait à toutes les joies et à tous les bonheurs de sa carrière d'Oblat de Marie Immaculée. Oui, ce bon Père a eu le cœur cruellement déchiré quand il a fallu rompre des liens si aimés. Mais sa générosité s'est montrée plus grande encore que le sacrifice qui lui était imposé, et il s'est abandonné à la volonté de ses supérieurs sans réserve comme sans hésitation.

Aussitôt après la Toussaint, la campagne s'est ouverte par une petite mission, que le P. Montfort, quoique détaché déjà de la maison de l'Osier, a donnée avec l'aide du P. Pichon.

En même temps s'ouvraient une série de retraites de

toutes natures : retraite de pensionnat chez les Ursulines de Grenoble, par le P. Lavillardière; retraite de Congréganistes à Faramans, par le P. Chatel; retraite de pensionnat chez les Sœurs de la Providence à Corenc, par le P. Lavillardière, qui de là allait donner un jour de prédication aux Visitandines de Voiron, puis une retraite au collége de Crest, dans la Drôme.

Après cette série de travaux, le P. Lavillardière rentre sérieusement fatigué ; la tête et l'estomac sont en même temps hors de service. Pour avoir trop écouté son zèle, le bon Père se voit condamné à un repos illimité. A la même époque, le P. Besson prêche la retraite aux Congréganistes de Nantoin, dans l'Isère, et le P. Chatel aux Congréganistes de Montmeyran, dans la Drôme. De là, le P. Chatel passe à Montboucher, près de Montélimar, pour prêcher les mêmes exercices aux nombreuses ouvrières d'une filature appartenant à un excellent catholique, nommé M. Lacroix.

Vers la fin de novembre, c'est le tour du P. Vassereau, qui débute par une retraite donnée aux diverses confréries de la paroisse de Saint-Etienne de Crossey. Le P. Vassereau était déjà connu et apprécié dans cette paroisse, pour le bien qu'il y avait fait à une autre époque. Le pasteur et les ouailles l'appelaient de leurs vœux les plus sympathiques ; aussi son ministère a-t-il été des plus fructueux. Il a clôturé son œuvre le premier dimanche de l'Avent par l'adoration perpétuelle, et le même jour il est allé ouvrir une retraite semblable à Saint-Joseph de Rivière. Pendant la semaine qui précède l'Immaculée-Conception, retraites simultanées aux Congréganistes de Saint-Joseph, de Grenoble, par le P. Chatel; de Beaurepaire, par le P. Besson ; de Saint-Hilaire de la Côte, par le P. Henry. Nos ouvriers apostoliques emportent de toutes ces œuvres une excellente impression et

laissent chez MM. les curés le désir de les voir revenir bientôt, comme le prouvent les demandes qui m'ont été adressées dans la suite.

Ces dernières retraites étaient à peine terminées, que nos Pères ouvraient simultanément trois missions : une à Saint-Etienne de Montagne, par les PP. Vassereau et Henry ; une à Villeneuve de Marc, par les PP. Chatel et Pichon ; une à Saint-Julien de Raz, paroisse de 300 âmes, par le P. Besson seul. Ces trois œuvres se sont terminées le jour de Noël avec des fruits vraiment consolants.

Dans le mois de janvier, le P. Lavillardière croyant qu'un peu de travail serait pour lui une utile distraction, voulut se charger de deux retraites, dont l'une s'ouvrait le 17 janvier. C'était à Villeurbanne, petite ville située près de Lyon, où les Sœurs de la Providence ont un pensionnat de jeunes filles. Les effets salutaires qu'il en avait espérés pour sa santé ne se produisirent pas. Néanmoins il voulut suivre son programme jusqu'au bout, et il alla de Villeurbanne chez les Sœurs de l'Espérance, à Lyon. Malheureusement, dans l'intervalle d'une retraite à l'autre, il contracta un gros rhume, qui lui rendit le travail de la seconde retraite extrêmement laborieux. Il revint à l'Osier au commencement de février, entièrement épuisé, et il fallut l'exclure de toute participation aux travaux de la prochaine campagne de Carême.

Comme toujours, c'était pendant la sainte quarantaine que devaient s'accomplir les œuvres les plus importantes. On y préluda par une mission de trois semaines à La Rivière, paroisse de 700 à 800 âmes, qui fut évangélisée par les PP. Chatel et Pichon, immédiatement avant le Carême. Cette œuvre eut les résultats les plus consolants. Quelques jours après, le curé m'en exprimait sa satisfaction dans les termes suivants : « Je viens vous

remercier bien cordialement et de la bonne idée que vous m'avez suggérée de faire durer ma mission trois semaines, et des deux bons Missionnaires que vous m'avez envoyés. Je suis persuadé qu'ils ont fait un bien réel dans ma paroisse, et que longtemps elle se ressentira des soins dévoués qu'ils lui ont prodigués. Pour moi, personnellement, je ne souhaite à ce sujet qu'une chose, c'est qu'aussi longtemps que je serai dans le ministère le bon Dieu m'envoie toujours des Missionnaires aussi bons et aussi zélés que ceux que vous m'avez procurés. »

Le premier dimanche de Carême, les mêmes Pères ouvraient leur seconde mission à Mercurol, dans la Drôme. Cette mission fut l'occasion d'une concession de pouvoir fort gracieuse de la part de Mgr Cotton, évêque de Valence. Comme je traversais cette ville quelques jours avant l'ouverture, je voulus voir Sa Grandeur pour lui parler des pouvoirs dont nos deux Pères auraient besoin. Elle daigna me répondre que sa volonté était que nous eussions, d'une manière permanente, dans son diocèse, les mêmes pouvoirs que ceux dont nous jouissons dans le diocèse de Grenoble. Or, dans ce dernier diocèse, nous sommes fort libéralement partagés. Le Supérieur de la maison de l'Osier, quel qu'il soit, est considéré comme une espèce de grand vicaire, par rapport aux Missionnaires placés sous ses ordres ; il peut les déléguer pour toutes les paroisses du diocèse avec les mêmes pouvoirs qui sont attribués aux chanoines titulaires par les statuts diocésains.

La mission de Mercurol a été favorisée des plus consolantes bénédictions. Voici en quels termes en a rendu compte l'excellent journal de Valence, *l'Ordre et la Liberté :* « La paroisse de Mercurol vient de jouir du bienfait d'une mission. Nous devons rendre hommage à la vérité et dire qu'elle a su correspondre aux sollicitudes

de son pasteur et a bravement accompli son devoir. Pendant trois semaines entières, malgré la rigueur exceptionnelle de la saison, une foule nombreuse, recueillie, grossissant chaque jour, est restée sous le charme de la parole des prédicateurs, qui, à l'exemple de l'Apôtre des nations, savent se faire tout à tous pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Leur œuvre a été couronnée d'un plein succès. La moisson a été riche, abondante, quelques rares épis seulement ont échappé à l'habile main des moissonneurs infatigables. Les retardataires, faciles à compter (une dizaine environ), doivent être classés au nombre des chrétiens négligents qui ont oublié le chemin de l'église, car, comme on le disait avec raison, il était impossible d'échapper aux filets de ces habiles pêcheurs d'hommes et de ne pas se convertir à la vérité religieuse, à moins d'éviter de les entendre et de fermer volontairement les yeux à la lumière. Rappelons une circonstance qui nous a singulièrement frappé : la communion générale des hommes. Il était beau de voir ces hommes de foi remplissant les trois nefs, le chœur et les tribunes de notre belle église, s'approcher de la sainte table deux à deux, les mains jointes, dans un ordre parfait, et recevoir le Dieu de l'Eucharistie de la main de leur pasteur. Honneur à ces vaillants chrétiens ! Rien n'a pu les arrêter dans l'accomplissement de leur devoir. Nos félicitations bien vives et, au nom de la population entière, nos remercîments les plus sincères aux ouvriers évangéliques qui ont fait tant de bien parmi nous. »

Dans le même temps, les PP. Besson et Henry faisaient un retour de mission à Saint-Jean d'Avelanne, bonne paroisse, où les traditions de foi et de vie chrétienne sont encore en honneur, malgré une certaine infiltration de l'esprit moderne, dont ne peuvent s'affranchir aujourd'hui les meilleures populations. La mission donnée deux

ans auparavant avait laissé les meilleurs souvenirs. Les deux apôtres de cette année ont largement confirmé cette bonne impression; les fruits de leur zèle ont été aussi abondants qu'on pût l'espérer.

Au commencement du mois de mars, le P. Vassereau retourne à Saint-Etienne de Crossey, où décidément on ne se rassasie pas de son ministère. Cette fois, c'est pour une retraite spéciale à l'adresse des hommes qu'il s'agit de préparer à l'accomplissement du devoir pascal. De nombreux retours consolent le Missionnaire du labeur excessif qu'il s'impose. Parmi les retardataires qui s'y rendent, il y en a qui comptent jusqu'à quarante années d'égarement. La retraite se couronne, le quatrième dimanche de Carême, par une communion générale, à laquelle bien peu d'hommes font défaut.

Le lendemain, le P. Vassereau allait rejoindre à Châtonnay les PP. Bretange et Besson, qui venaient d'y ouvrir une mission destinée à durer jusqu'à Pâques. Châtonnay, paroisse de 2200 âmes, n'est point un pays inconnu pour nous; autrefois une mission, dirigée par le R. P. Cumin, et dont on parle encore, y avait eu un brillant succès. Depuis, le P. Besson y avait donné une retraite pascale qui avait fait beaucoup de bien et avait acquis au missionnaire les plus vives sympathies. Nos Pères ne pouvaient donc manquer d'y être bien accueillis. Néanmoins, l'œuvre ne laissait pas d'être laborieuse, car l'ivraie ne manquait point dans ce champ, qui avait pourtant été l'objet des soins particuliers du père de famille. Les Missionnaires, sous la direction du P. Vassereau, commencent l'attaque résolûment. Le résultat final est un vrai triomphe; de nombreux prodigues reviennent à la maison paternelle; le jour de Pâques, tous les hommes, sauf quelques rares endurcis, prennent place à la table sainte. La joie est si grande dans toutes ces âmes régénérées, qu'elle a besoin

de se traduire avec éclat, et le soir une splendide illumination éclaire tout le pays.

Dans le même temps, les PP. Chatel et Pichon, rejoints par le P. Henry, quittaient Mercurol pour aller ouvrir une mission de trois semaines à Beaurepaire. Cette paroisse, d'une population de 2 600 âmes, est une des plus malfamées du diocèse de Grenoble. L'indifférence religieuse y est presque générale parmi les hommes, et les idées politiques y sont très-avancées. Nos Pères abordaient donc un travail fort difficile et qui menaçait de leur donner plus de déboires que de consolations. Néanmoins, ils se mettent à l'œuvre avec courage. Le chant des cantiques, les diverses cérémonies de la mission, donnent aux exercices un attrait irrésistible. Pendant les deux premières semaines les femmes s'ébranlent en masse. Les hommes, à leur tour, donnent des espérances. Parmi eux l'impression est bonne ; la mission est en faveur.

Vers la fin de la seconde semaine, les hommes se montraient de plus en plus ébranlés par le courant religieux dû à l'action des Missionnaires, et l'on se promettait d'en gagner un grand nombre en s'occupant d'eux exclusivement pendant la dernière semaine. Mais voilà que le dimanche des Rameaux deux escadrons de cavalerie viennent tenir garnison à Beaurepaire pendant qu'on restaure leur caserne à Vienne. Cet événement, en changeant la physionomie extérieure du pays, change aussi notablement les dispositions des esprits. Les hommes vinrent beaucoup moins aux réunions spéciales auxquelles ils étaient conviés, ce qui s'explique aisément soit par l'influence fâcheuse qu'exerçait cette masse de soldats indévots, survenus à l'improviste, soit par la nécessité où se trouvaient les hommes de ne pas laisser leurs femmes et leurs filles seules à la maison, en présence de ces hôtes

naturellement fort suspects à l'endroit de la moralité. Malgré tout, nos Missionnaires ont réussi à amener près de trois cents hommes à la Table sainte, ce qui doit passer pour un assez beau succès, quand on considère qu'auparavant il n'y avait que cinquante hommes environ qui fissent leurs Pâques. Mais M. le Curé de Beaurepaire n'hésitait pas à affirmer que, sans l'arrivée des soldats, on aurait eu au moins cent hommes de plus. Quoi qu'il en soit, le digne pasteur s'est montré enchanté du résultat obtenu, et il a protesté plusieurs fois, de vive voix et par écrit, qu'il ne croyait pas possible de faire mieux que n'avaient fait nos Missionnaires.

La fête de Pâques ne fut pas encore le terme de nos travaux; diverses œuvres suivirent immédiatement : une retraite pascale de huit jours, par le P. Henry, à Marcolin, près de Beaurepaire; une retraite pascale de quinze jours, par le P. Besson, à Marcillole; une retraite de Congréganistes, par le P. Vassereau, à la Buisse; une retraite pascale de quinze jours, par les PP. Chatel et Henry, à Moidieu, près de Vienne; une retraite pascale de quinze jours, par les PP. Lavillardière et Pichon, à Semons. J'ai cru pouvoir permettre au P. Lavillardière de prendre la direction de ce petit travail à titre de distraction. Semons ne comptait pas cinq cents âmes, et le P. Pichon étant là, le P. Lavillardière pouvait, selon l'injonction qui lui en avait été faite, ne prendre qu'une part légère au travail et éviter toute fatigue. En effet, sa santé n'en souffrit aucunement. Mais il ne rentra à la maison que pour se préparer à un autre départ beaucoup plus prolongé. Vous aviez décidé, mon très-révérend Père, qu'il répondrait aux invitations aussi aimables que pressantes de la Sainte-Famille, en allant passer quelques mois à Martillac pour y rétablir sa santé. Je connais les soins délicats et dévoués dont on jouit dans cette délicieuse

villégiature. J'en ai fait l'expérience l'an passé, et j'y ai puisé la restauration de ma santé si profondément délabrée. Il m'est très-doux d'avoir cette occasion d'en témoigner à la Sainte-Famille mon inaltérable reconnaissance. Le cher P. Lavillardière devait se ressentir non moins heureusement des soins qui l'attendaient. Son séjour à Martillac lui a fait beaucoup de bien. Mais, hélas! ce n'était pas la maison de l'Osier qui devait bénéficier des forces qu'il avait reconquises dans la tranquille solitude de Martillac. Contrairement à l'espérance dont je m'étais constamment bercé, le P. Lavillardière ne devait plus nous être rendu. Je vous en ai déjà exprimé ma vive douleur, je ne puis m'empêcher de le redire encore (1).

Après la période pascale est venu le tour des retraites de première Communion. Nos Pères en ont donné plus de vingt, dont une a été confiée au R. P. Bonnefoy, de la maison du Calvaire. A ces retraites se sont entremêlés un certain nombre de sermons pour l'Adoration perpétuelle. Puis sont venues les retraites des Religieuses. Le P. Chatel en a prêché quatre dans les diocèses de Grenoble et deux dans les maisons que la Sainte-Famille possède à Marseille. Le P. Besson a prêché celles des Sœurs de l'Osier et de Charavines.

Quant à notre ministère au sanctuaire de Notre-Dame de l'Osier, il a été ce qu'il est ordinairement. La retraite du mois de mai, quoique contrariée par un fort mauvais temps, a été suivie avec autant d'empressement que de coutume. Celle du mois de septembre, prêchée par le R. P. Bartet, du Calvaire, a été peut-être la plus belle qu'on ait vue depuis vingt ans. La *Semaine religieuse* en a rendu compte dans un article assez étendu. Cette affluence se produisant sitôt après le départ du P. Montfort, qui

(1) Le P. Lavillardière fut appelé, à cette époque, à Montmartre; il vient d'être rendu à la maison de l'Osier.

semblait être le pivot principal des pèlerinages, a prouvé que ce qui attire surtout au sanctuaire, c'est Celle qui a daigné en faire un des canaux privilégiés de ses miséricordes, et non tel ou tel de ses serviteurs.

Je ne parle pas de la visite de S. Em. le Cardinal Guibert, Archevêque de Paris : une relation spéciale en a été adressée à nos Annales.

Le noviciat, placé sous la direction sage, éclairée et dévouée du R. P. Gandar, n'a cessé de donner des gages de son bon esprit et de son zèle à s'initier aux vertus religieuses. Mais il a le grave défaut d'être réduit à un trop petit nombre de sujets. Vous avez gémi avec nous de cet état de choses, bien-aimé Père, lorsque nous avons eu naguère le bonheur de vous posséder parmi nous, et vous nous avez laissé voir combien vives sont vos préoccupations à ce sujet.

Après le départ du R. P. Avignon, la paroisse de Notre-Dame de l'Osier a été confiée au zèle dévoué du R. P. Beuf. Le bon Père n'était pas un inconnu pour cette religieuse population : il en avait été le Pasteur déjà à une autre époque, et l'on conservait de lui le plus sympathique souvenir. Aussi sa nomination a-t-elle été accueillie avec une joie universelle. Le R. P. Beuf a répondu aux sentiments affectueux dont il était l'objet, en se dévouant comme autrefois, avec un zèle infatigable, au salut des âmes qui lui sont confiées. Et ses efforts n'ont point été perdus. Bien qu'il faille compter à l'Osier, comme ailleurs, avec l'esprit d'indifférence qui souffle sur la société française, néanmoins les devoirs essentiels de la religion continuent d'être pratiqués, et cette année encore bien peu d'hommes ont manqué à l'accomplissement du devoir pascal.

En terminant, je ne puis oublier les actions de grâces que nous vous devons, mon très-révérend et bien-aimé

Père, pour la bonne et toute paternelle visite que vous avez bien voulu nous faire. Vous nous avez laissés tout parfumés de vos bontés et tout réconfortés de vos encouragements et des chaudes exhortations que vous a inspirées votre zèle pour notre bien. Puisse Notre-Seigneur conserver par sa grâce les heureux effets de cette visite !

Bénissez-nous tous, mon très-révérend et bien-aimé Père, et veuillez agréer l'hommage du profond respect et de l'affectueux dévouement du plus humble de vos enfants.

J.-B. Berne, o. m. i.

MAISON DE LIMOGES.

(Des Pâques de 1876 à la Toussaint 1877.)

Mon très-révérend Père,

La maison de Limoges vieillit ; c'est pourquoi elle se repose. Depuis la fin du jubilé en avril 1876, nous n'avons eu que trois ou quatre missions, et une seule dans le diocèse, dans une toute petite paroisse. On dirait que MM. les Curés n'en veulent plus, tant ils sont ou découragés ou portés à abuser du malheur des temps comme d'un prétexte pour reléguer les missions dans un avenir indéterminé et lointain. Il faut bien avouer qu'un très-grand nombre de paroisses semblent être peu ou point *missionnables*, tant la religion fait défaut à leurs pauvres habitants. L'étendue des communes, l'insuffisance des prêtres, le manque de zèle en beaucoup de localités et surtout les calomnies contre le clergé, le souverain Pontife et la sainte Eglise n'ont que trop abouti à éteindre

la foi dans ces ignorantes populations. Eteindre la foi ! Cela est-il bien vrai ? La foi est vivace dans les races chrétiennes ; et le Limousin, quel qu'il soit aujourd'hui, fut autrefois chrétien. La foi est peut-être plus endormie que morte. Le P. Belner a pu l'expérimenter à sa mission des Chézeaux, paroisse qui n'est pas mieux famée que d'autres et où il a obtenu de très-heureux résultats et un incontestable succès. Il n'y a donc pas lieu de désespérer entièrement.

Malgré la pénurie de missions, nous n'avons pas été absolument inoccupés. En dix-huit mois, la maison de Limoges a eu un total d'environ soixante et dix travaux grands et petits, plutôt petits que grands, toutes les variétés de retraites, religieuses et autres, et trois stations quadragésimales, à Saint-Michel des Lions, à Limoges, à Sarlat et à Brive.

Ajoutez-y un assez grand nombre de sermons détachés : professions, vêtures, adorations et fêtes patronales dans les communautés, et d'assez rares instructions données dans diverses églises de la ville. J'omets les prédications de notre chapelle, ses petits mois de Marie, ses retraites de soldats, des servantes et de l'archiconfrérie de Notre-Dame de la Salette. Les deux retraites de l'archiconfrérie ont été bien suivies ; celle de 1877 l'a été matin et soir. L'honneur en revient, pour une très-large part, au R. P. Pastoors, dont les instructions pleines de riches pensées et de charme littéraire étaient fort goûtées du public.

Je n'ai rien à dire sur l'œuvre des servantes, qui est toujours en souffrance, ni sur l'aumônerie militaire, entravée comme ailleurs et fermée aux industries du zèle. Nos réunions du samedi, de temps en temps clair-semées, se composent surtout du populaire. Nous sommes en règle avec notre devise : *Pauperes evangelizantur*. Nos

confessionnaux sont fréquentés. Il se fait du bien sans bruit.

Dans notre vie d'intérieur, l'événement heureux autant qu'inespéré, mon très-révérend Père, a été votre visite canonique à la maison de Limoges. Trop courte au gré de tous, elle n'en a pas moins retrempé l'amour de la famille et apporté encouragement et consolation.

La mort a frappé un de nos Frères convers, Oblat des vœux de cinq ans, après une maladie de plus de trois mois, durant laquelle nos bonnes Sœurs de l'Espérance n'ont cessé de prodiguer au pauvre malade les soins les plus dévoués. Le Frère, allemand lui-même, avait remplacé un autre Frère allemand nommé Classen, sorti après ses vœux d'un an.

Depuis la mort du F. Newman, la maison est restée réduite à un seul convers, le F. Vianney, toujours courageux et infatigable malgré l'amoindrissement sensible de ses forces et d'assez fréquentes infirmités. Un soldat, ordonnance de l'aumônier militaire, nous est venu en aide et nous a rendu d'inappréciables services qui durent encore. Grâce à lui, nous ne nous sommes pas trop aperçus de l'isolement du F. Vianney.

Un double changement a eu lieu dans notre personnel. Les PP. Belner et Pastoors ont été enlevés de Limoges presque simultanément, en septembre, et remplacés par les PP. Merle et Le Vacon, deux ouvriers jeunes, ardents, laborieux, qui succèdent à des travailleurs non moins vaillants et pleins d'espérance. La situation n'est donc pas notablement modifiée.

Quant à la physionomie religieuse, vous avez pu en juger par vous-même, mon très-révérend Père. La régularité, dans ses grandes lignes, est observée par tous. S'il y a parfois quelques petites misères et infidélités légères, il faut s'en prendre à l'infirmité humaine, que la tempé-

rature limousine a été jusqu'à présent impuissante à faire entièrement disparaître.

Veuillez agréer, mon très-révérend Père, l'hommage de mon respect bien filial et bien dévoué.

AUDRUGER, O. M. I.

MAISON D'ANGERS.

Angers, 4 janvier 1878.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je suis heureux de vous adresser aujourd'hui le compte rendu des travaux des Missionnaires de la maison d'Angers. Cette relation comprendra les dix-huit mois écoulés depuis mon dernier rapport.

Je ne ferai point mention ici des sermons détachés ni des petits travaux donnés par nous dans les communautés religieuses et ailleurs. Ce léger travail est toujours accepté volontiers, soit pour rendre service à nos amis, soit pour payer notre dette de reconnaissance envers des communautés qui nous sont sincèrement dévouées.

Je ne vous parlerai, mon très-révérend Père, que des travaux plus importants. Par leur grand nombre, ils vous prouveront la confiance que le clergé angevin ne cesse de nous accorder, comme aussi les efforts généreux et le zèle apostolique des Missionnaires qui les ont accomplis.

Cette longue campagne a été d'autant plus rude que les ouvriers apostoliques sont moins nombreux : quatre ordinairement, et quelquefois trois, comme en ce moment, se trouvent debout sur la brèche. Aussi il nous faut faire, de temps en temps, des haltes devenues indispensables,

pour réparer nos forces trop affaiblies par les prédications quotidiennes et les longues séances de jour et de nuit au confessionnal.

Nous avons donné depuis dix-huit mois 103 travaux que nous pouvons diviser en 23 missions, 2 carêmes, 1 mois de Marie, 31 retraites préparatoires à l'Adoration, 12 retraites de première Communion, 34 retraites dont 14 dans les communautés religieuses, plusieurs dans les petits séminaires, et enfin les autres dans les congrégations de persévérantes ou d'enfants de Marie. En présence de cette quantité de travaux, nous ne saurions trop rendre à Dieu de justes actions de grâces pour le courage et la force qu'il a bien voulu nous communiquer dans ces pénibles labeurs.

Ceux qui ont partagé ces nobles fatigues sont : le R. P. Dufour, le R. P. Reynaud, le R. P. Barillot, le R. P. Schwartz et le R. P. Roux, supérieur. Le R. P. Dufour, tombé les armes à la main au milieu d'une mission qu'il donnait avec moi à Marigné, a dû renoncer depuis onze mois à toute espèce de travail pour garder la cellule où le retiennent depuis longtemps de cruelles souffrances, qui servent, non pas seulement à augmenter ses mérites, mais à édifier toute la communauté par l'admirable patience avec laquelle il sait les endurer. Le R. P. Schwartz, désigné, depuis trois mois, pour la maison de Saint-Andelain, a été remplacé par le R. P. Thévenon, déja connu et aimé du clergé angevin. Enfin le R. P. Reynaud, obligé d'obéir aux prescriptions des médecins, a dû renoncer momentanément aux fatigues des missions, afin de guérir un mal de gorge qui le faisait souffrir depuis longtemps. Mais, comme un repos absolu ne pouvait convenir à un ouvrier accoutumé au travail, le R. P. Provincial lui a confié, à sa demande, le ministère du dépôt de mendicité, où le Père peut, sans trop se fatiguer,

exercer son zèle déjà couronné de plein succès auprès de tous les pauvres vieillards.

Je voudrais bien, mon très-révérend Père, vous donner maintenant sur nos nombreux travaux quelques détails qui vous feraient admirer les merveilles et les triomphes de la grâce, comme la joie et la reconnaissance des pasteurs, heureux de tant de retours ; mais ce travail irait au-delà des limites d'un simple rapport, et il faudrait se condamner à des redites continuelles, puisque dans chacune de ces œuvres il faudrait admirer de la part du Ciel toujours la merveilleuse profusion de grâces, de la part du peuple une incomparable docilité à l'appel divin, et, disons-le aussi, du côté des Missionnaires un oubli parfait d'eux-mêmes, pour ne chercher que les intérêts de Dieu, des âmes et de la Congrégation.

Comme il nous a été donné pendant ces dix-huit mois de porter la grâce de la mission sur les différents points du diocèse, permettez-moi, mon très-révérend Père, de citer au moins un travail accompli dans chacune de ces différentes localités qui diffèrent entre elles d'une manière si frappante du côté de la foi et des pratiques religieuses. Je choisirai seulement les travaux racontés par les feuilles religieuses ou par les lettres des curés de ces paroisses.

I

La contrée la plus chrétienne du diocèse d'Angers est, sans contredit, la partie vendéenne dans l'arrondissement de Cholet. Ce peuple offre encore aujourd'hui l'admirable spectacle de la foi héroïque et des pratiques religieuses de ses illustres ancêtres. Nous rencontrons encore, sur cette terre de martyrs, même dévouement qu'autrefois pour la Religion, l'Eglise et le Prêtre. C'est encore là

que prennent naissance les vocations religieuses, et que sont en honneur toutes les œuvres de charité. Aussi une mission en Vendée n'est qu'une série de fêtes et de triomphes ; le grand souci du Missionnaire ne sera point d'attirer le peuple autour de la chaire et du confessionnal, mais de pouvoir rassasier la sainte avidité de tous pour les choses de Dieu et pour leur sanctification. Ce sont les merveilles que nous avons rencontrées dans nos dernières missions dans les paroisses de Beaulieu, de Saint-Lambert-du-Lattay, de la Salle-de-Vihiers, de Coron, de Jallais, d'Yzernay, de Neuvy, des Gardes, de Saint-Laurent-de-la-Plaine, de la chapelle Saint-Florent, de Saint-Pierre-de-Chemillé, etc.

Les journaux religieux d'Angers ont donné un article sur la mission de Beaulieu rédigé par M. l'abbé Dedouvres, directeur de l'externat d'Angers : « Le 8 décembre, dit-il, avait eu lieu à Beaulieu la clôture des exercices de la mission. Toujours attentif à procurer le plus grand bien des âmes, M. le Curé avait appelé auprès de lui le R. P. Roux, supérieur des Oblats d'Angers, et le R. P. Dufour, de la même maison. Dès les premiers jours de la mission on vit la paroisse entière se presser autour de la chaire, avide d'entendre la parole et de suivre les conseils des Missionnaires. Au tribunal de la pénitence l'affluence n'était pas moins grande. L'appel de Dieu avait été compris, la grâce trouvait un facile accès dans le cœur de tous ; aussi les jours de la mission furent pour la paroisse des jours d'abondantes bénédictions et de miraculeux retours. Mais ce n'était que la préparation d'un jour encore plus beau. Le jour de l'Immaculée Conception, tous les hommes de la paroisse venaient s'asseoir à la Table sainte et communier des mains de leur pasteur, dont l'âme surabondait de joie en voyant comblés ses vœux les plus ardents. Il était vraiment beau de voir ces

405 hommes, dont tous les cœurs battaient à l'unisson, s'agenouiller autour de l'autel, recevoir et emporter leur Dieu dans leur poitrine, et chanter ensemble le *Magnificat* d'action de grâces. Sur tous les visages se reflétait le bonheur qui régnait au fond des âmes.

« La veille, une magnifique croix en fer de 21 pieds de haut avait été élevée à 300 mètres du bourg sur l'un des points culminants de la route. Le lendemain, après les Vêpres, on se rendit processionnellement au lieu de la station. Le défilé se fit dans un ordre parfait : les enfants des écoles avec leurs joyeuses oriflammes ; les jeunes filles réunies autour de la bannière de la sainte Vierge ; les corporations des mineurs, des vignerons et des cultivateurs portant leurs cierges ; 80 hommes sous les armes, un clergé nombreux, tous faisaient un magnifique cortége d'honneur au Christ bénit bien solennellement avant le départ de la procession. Ce Christ, de grandeur naturelle, reposait sur un brancard orné avec autant de richesse que de goût, et était porté par trente jeunes gens fiers de leur fardeau. Arrivé à la station, le R. P. Supérieur bénit la croix, et le Christ fut élevé et placé sur la croix aux yeux d'une foule considérable et véritablement émue.

« Ce spectacle rappelait à tous celui du matin ; le Dieu qu'ils avaient reçu dans leur cœur, ils le voyaient devant eux, et cette image faisait renaître et éclater aussi ardents les sentiments qu'ils avaient manifestés au moment de la Communion. Deux chœurs, l'un d'enfants, l'autre de plus de quarante jeunes gens, chantaient avec un infatigable entrain Jésus et sa victoire ; et ces paroles, tout le monde les répétait avec le même accent de foi et d'amour : Vive Jésus ! vive sa croix ! Tous les cœurs étaient à Dieu. Puisse Beaulieu garder toujours cette foi aussi pure, aussi sincère ! Puisse ce Calvaire élevé par la piété de ses habitants appeler du ciel sur eux de nombreuses bénédictions

spirituelles et temporelles, et demeurer le garant de leurs promesses, comme il a été le témoin de leur bonheur!

« Gloire à Dieu qui nous a fait un si beau jour et merci aux apôtres zélés qui, sous son inspiration, ont travaillé à l'œuvre de sa miséricorde. Le spectacle était digne de Dieu, des anges, de la paroisse qui le donnait, disait le R. P. Roux dans sa dernière allocution. Il me permettra d'ajouter que c'était la juste récompense due au dévouement des Missionnaires qui ont évangélisé la paroisse de Beaulieu. C'est à eux, après Dieu, que revient tout l'honneur du bien qui s'est fait parmi nous. »

II

La seconde contrée, appelée le *Craonnais*, arrondissement de Segré, quoique moins enthousiaste et moins énergique que la Vendée, se distingue par sa foi pratique, sa docilité à l'autorité des Pasteurs, par son admirable simplicité et sa douceur de caractère. Dans un pareil milieu les missions réussissent toujours et, à part quelques minimes abstentions, tous se rendent à l'appel de la grâce : c'est ce qu'il nous a été donné de constater dans les missions de Contigné, de Daumeray, de Marigné, de Tiercé, de Champteussé, de Marans, du Tremblay, etc. Dans la mission de Contigné, que je donnais avec le R. P. Reynaud, nous eûmes dès le premier soir la vaste église remplie, et dans la première semaine les deux Missionnaires avaient déjà confessé plus de 700 personnes sur une population de 1 100 habitants; aussi fûmes-nous obligés d'abréger le temps de la mission. Une magnifique plantation de croix termina ces beaux jours. Quelques jours après la clôture, le vénéré Pasteur de Contigné, M. Drouet, nous écrivait : « Mes bien chers Pères,

merci de toute l'effusion de mon âme pour tout le bien que vous et le cher P. Reynaud avez fait à ma paroisse, et que depuis votre départ je suis plus encore à même de constater que pendant la ferveur de la mission. Ils sont vraiment peu nombreux ceux qui n'ont pu répondre à l'appel de la grâce. J'ai commencé la semaine dernière la visite de ma paroisse, j'en ai parcouru au moins la moitié sans en rencontrer *un seul*. Partout je trouve sur les visages une expression de calme et de contentement qu'on n'y trouvait pas auparavant. Je ne visite pas une seule maison sans qu'on me parle de la mission et des bons Pères dont le passage a été trop rapide et sans qu'on me demande quand vous reviendrez. Vous reviendriez à Contigné l'hiver prochain que vous y trouveriez le même auditoire également nombreux et sympathique. — Drouet, Curé. »

III

Le Baugeois, arrondissement de Baugé, est moins riche en foi et en pratique religieuse que les deux autres contrées. L'esprit chrétien de ces populations laisse beaucoup à désirer. On rencontre de l'opposition et même de l'hostilité dans certaines paroisses. Cependant, hâtons-nous de le dire, un bon nombre de paroisses gardent une foule de pratiques chrétiennes, et il n'est pas rare de rencontrer plus de la moitié des fidèles qui accomplissent leurs devoirs. Dans cette contrée les missions sont moins fréquentes Cependant nous pouvons assurer qu'une fois lancée, la mission produit aussi dans ces pays des effets merveilleux ; comme nous l'avons vu dans plusieurs paroisses évangélisées autrefois par nos Pères et dernièrement dans celles de Clefs et de Gouy, dans le canton de Durtal.

La Semaine religieuse du 1er avril 1877 rend compte de la mission de Gouy en ces termes : « Un triomphe pour la religion vient d'avoir lieu dans la paroisse de Gouy à la suite d'une mission prêchée par le R. P. Roux, supérieur des Oblats de Marie d'Angers, et le R. P. Schwartz, de la même maison. Précédés par leur réputation, ces hommes de Dieu ont été accueillis avec empressement par la population. Ils ont trouvé dès les premiers jours des cœurs dociles, et chaque soir, pendant trois semaines, l'église s'est remplie d'une foule avide de la parole sainte..... Les ouvriers de la grande usine ont répondu en masse à l'appel de la grâce : 150 retours d'hommes ont eu lieu, tous de quinze, vingt, trente ans qu'ils ne s'étaient plus approchés. Toutes les femmes et 325 hommes communièrent ; la population ne compte que 1 000 habitants. Une magnifique plantation de croix couronna toutes les belles fêtes de la mission. Après la cérémonie, les hommes et les jeunes gens sont allés spontanément témoigner aux Missionnaires leur affectueuse reconnaissance. Deux messes avaient été célébrées à Paris, au Sacré-Cœur et à Notre-Dame des Victoires, pour le succès de la mission de Gouy. — Bernier, Curé de Gouy. »

IV

Le Saumurois, arrondissement de Saumur, est la contrée du diocèse d'Angers la plus déshéritée du côté de la foi. Il serait difficile de rencontrer plus d'indifférence en matière de religion, plus d'éloignement pour l'Eglise et les pratiques chrétiennes. A peine si l'on rencontre quelques hommes à faire leurs Pâques, et un grand nombre de femmes sont infidèles à cette obligation. Les missions sont très-rares dans le Saumurois, car les Curés crain-

draient un échec complet. Il y a quelques années, je donnai avec le regretté P. Desbrousses une mission en règle à Monsoreau, pendant les trois dernières semaines de Carême. A voir nos nombreux auditoires, nous pouvions croire à un succès considérable; mais nous fûmes bien étonnés de ne voir que 67 hommes à la Table sainte sur une population de 1 200 habitants. Nous venons de donner il y a treize mois une mission à Nueil-sous-Passavant, le succès a été plus consolant; mais à la vérité nous n'étions qu'à l'entrée du Saumurois. C'était dans le mois de décembre que le R. P. Dufour et moi arrivions dans cette paroisse. Nueil-sous-Passavant compte 1 700 habitants. Située sur les confins du Saumurois, cette paroisse participe déjà à l'esprit et au caractère de cette contrée. La foi y est faible, les offices de la paroisse sont peu fréquentés, l'indifférence religieuse y règne; à peine si 150 hommes remplissent leur devoir pascal. L'annonce d'une mission fit une impression heureuse sur un peuple qui n'avait jamais été témoin de ces grandes manifestations religieuses. L'arrivée des deux Missionnaires fit sensation dans tout le pays; et, soit curiosité, soit religion, l'ouverture de la mission eut lieu au milieu d'une foule telle qu'on n'en avait jamais vu à l'église. Dès ce jour, l'église ne pouvait plus contenir ceux qui venaient de 5, 8, 10 kilomètres pour assister chaque soir à l'exercice de la mission. Les décorations splendides, les grandes cérémonies, les réunions d'hommes, la prière pour les morts, nous amenèrent les plus arriérés. Dieu bénit la bonne volonté du plus grand nombre : 250 hommes retardataires de vingt, trente, quarante ans, et plus de 50 femmes vinrent se joindre à ceux qui faisaient leurs Pâques. Nous eûmes le bonheur de voir un millier de communiants à la Table sainte, 450 hommes et 550 femmes; c'était le plus grand succès remporté dans ces con-

trées si indifférentes. Aussi, pour perpétuer le souvenir d'un si grand triomphe de la grâce, ce peuple reconnaissant voulut ériger un Calvaire ; tous y contribuèrent, l'offrande s'éleva à 4000 francs. La clôture de la mission fut pour la paroisse de Nueil la plus grande fête, comme la plus magnifique manifestation. Le Calvaire érigé sur la voie publique demeurera comme un monument impérissable, du passage de la grâce de la mission, et comme le souvenir perpétuel de la générosité de ce peuple. Que Dieu daigne faire fructifier la précieuse semence qu'il a jetée au milieu de cette heureuse paroisse dans les jours bénis de la mission !

En terminant ce rapport, qu'il me soit permis, mon très-révérend Père, de remercier Dieu et notre Immaculée Mère de tout le bien que vos enfants d'Angers ont opéré par leur humble ministère dans un si grand nombre de paroisses. Nous espérons que les faits si consolants que nous venons de vous faire connaître réjouiront votre cœur paternel. Nous avons l'intime confiance que vous ne cesserez de nous venir en aide par vos ferventes prières. Dans cet espoir, nous combattrons encore courageusement dans la plaine, car la campagne n'est pas finie, et comme garant de nouveaux succès vous bénirez les ouvriers et leurs travaux, afin que tous travaillent pour la gloire de Dieu, de Marie Immaculée et de notre chère Congrégation.

Agréez, mon très-révérend et bien-aimé Père, l'expression de ma filiale et respectueuse affection en Jésus et Marie Immaculée.

Marius Roux, o. m. i.

REVUE DES SANCTUAIRES ET PÈLERINAGES

MONTMARTRE

M. Paul Féval, aujourd'hui bien connu des lecteurs du *Bulletin de l'œuvre du vœu national*, a écrit en quelques pages un éloquent plaidoyer en faveur de la construction de la basilique, dédiée au Sacré Cœur. Nous trouvons cet appel, tombé d'un cœur ardent et écrit par une main faite à toutes les joutes littéraires, dans le numéro du 10 janvier 1878. Puisse-t-il être entendu jusqu'aux extrémités du monde! La rédaction le fait précéder de ces lignes :

LE DENIER DU SACRÉ-CŒUR

In-12 de près de 100 pages. Prix : 1 fr. au profit de l'Œuvre (1).

Cette brochure est l'offrande de Paul Féval à l'œuvre du Vœu national. C'est la préface, une préface-anecdote, comme dit l'auteur lui-même, détachée de son plus récent ouvrage, *Pierre Blot*, seconde série des *Etapes d'une conversion*. Nous donnons à nos lecteurs la conclusion de cet ardent appel adressé au cœur de la France.

La scène se passe au sommet de Montmartre, entre l'auteur et Jean, personnage principal du livre. L'auteur, qui n'est pas encore converti, tonne contre « le crime » de cette gigantesque « aumône, prodiguée à la richesse de Dieu, en face de la misère des hommes ». Il dit qu'à notre époque « le temple du Cœur de Jésus ne sera jamais bâti, et que s'il est bâti, il sera ravagé par la Haine... »

(1) Chez Palmé.

Il est certain que j'aurais pu continuer ainsi fort longtemps sur le même ton, sans tarir, quand la main de Jean se posa avec bruit sur son livre ouvert.

— Ecoute, me dit-il :

Et il lut à haute voix la suite de l'Evangile selon saint Jean qui se récite le lundi de la semaine sainte : « Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie, où était mort Lazare qu'il avait ressuscité. Là, on lui donna à souper, et Marthe le servait... Pour Marie, elle prit une livre d'huile de vrai nard, parfum du plus grand prix ; elle en parfuma les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux : toute la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum. Aussi, l'un des disciples, Judas Iscariote, celui-là même qui devait livrer Jésus, se mit-il à dire : *Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers, qu'on aurait donnés aux pauvres ?...* »

— Telle fut la parole de Judas, interrompit Jean. Voici la réponse du Sauveur dans l'Evangile selon saint Marc : « Laissez cette femme en repos ; pourquoi lui causez-vous de la peine ?... Ce qui était en son pouvoir elle l'a fait. Elle a répandu par avance ces parfums sur mon corps, prévenant l'heure de ma sépulture. Je vous le dis en vérité, partout où aura été prêché cet évangile, dans le monde entier, ce que cette femme a fait sera raconté à sa louange... »

Le frère baisa la croix de son chapelet ; j'étais muet ; Jean referma le livre.

— C'est très-beau, dis-je après un silence.

— Tais-toi, murmura Jean qui priait.

Jean reprit :

— De Dieu tout est beau. Ne loue pas seulement la splendeur de sa parole avec ton jugement de poëte ; regarde le travail de ses mains, admire l'œuvre de ses miséricordes ; émerveille-toi, prosterne-toi... as-tu vraiment peur pour Dieu, ou du moins pour le sanctuaire de Dieu, entouré de menaces et de haines ? C'est un honnête sentiment, et peut-être qu'il m'arrive de le partager. Il y a une tristesse dans ma pensée, mais j'ai envie de rire de toi, surtout de moi, tant nos craintes s'égarent. Pleurons sur les hommes et ne pleu-

rons que sur les hommes. En Dieu tout est force et durée. Rien ne chancelle en Dieu ni ne meurt. Va, ne sois pas prudent, quand il s'agit de Dieu, Aime-le, si tu peux, pardessus toute chose, et ne lui prête jamais la protection de ta sagesse. Judas injuria la sœur de Lazare au nom des pauvres, mais son indignation était un mensonge. Ecoute Jésus, donne à Jésus, qui est à la fois le plus pauvre et le plus riche. Que ton parfum soit répandu jusqu'à la dernière goutte et se perde à ses pieds. Tant mieux, s'il vaut trois cents deniers, et mille, et cent mille !

Tu vis dans le siècle des sages, raisonnablement affolés, des savants qui n'ignorent rien, sinon le principe de toute science, au milieu des esprits sonores qui se croient profonds parce qu'ils sont creux, et tu entends tout à coup les coryphées du doute pousser, au long des jours, le cri de leur stupeur, parce que des rassemblements de croyants, immenses et sans cesse renouvelés, entreprennent voyages sur voyages, sans autre but que d'aller en foule, priant et chantant, adorer le Cœur de Dieu, honorer la Mère de Dieu, la Mère de la Mère de Dieu, l'archange saint Michel, que sais-je ? tout ce qui est de Dieu. Penses-tu qu'il n'y ait pas parmi eux des docteurs ? Ils sont des myriades de pèlerins, ils vont à des milliers de chapelles si humbles, que les négociants en popularité n'en soupçonnaient même pas les noms glorieux ; ils s'agenouillent devant les tombeaux de saint Denis et de saint Martin, de sainte Radegonde et de sainte Geneviève, à Tours, à Poitiers, et (ô pudeur !) à Paris, source des encres de toutes vertus ! Ils boivent l'eau de Lourdes et l'eau de la Salette, décriées par les médecins ; ils rapportent des chapelets de la Salette et de Lourdes ; ils font, sur leurs genoux, le tour de la basilique de Sainte-Anne ; ils demandent en baisant la terre, devant le Sacré-Cœur, à Paray-le-Monial, non point du tout le châtiment de ceux qui haïssent en aveugles et qui triomphent de leur propre malheur, mais leur retour au bonheur et à la lumière. Et voilà que les mêmes pèlerins et d'autres, plus innombrables, tournent déjà leurs yeux vers Montmartre, la colline choisie d'où le grand amour de Jésus va des-

cendre sur la France en torrents de bénédictions. Ils croient cela ! en 1873 !

Le fait ne te donne-t-il rien à penser ?

Ils vont venir, ils viennent déjà, et le temple du Vœu national, dont les racines pénétreront la terre plus profondément que celles des cèdres du Liban, n'est encore qu'en espoir. Que sera-ce quand notre archevêque aura semé le gland de pierre d'où s'élancera l'arbre avec tous ses rameaux ? Ils viendront alors par centaines. Et quand les premiers profils de l'œuvre apparaîtront au sommet de la montagne, tu les verras par milliers ; et quand le premier chant éclatera dans la nef consacrée, le mont tout entier, de la base au faîte, se hérissera de vivants actes de foi.

Je sais que cela sera : j'écoute dans l'avenir la fanfare pacifique vouant au Cœur de mon Dieu le cœur de ma patrie ; c'est pour moi le cri de la résurrection ; il monte plus aigu que nos douleurs, plus profond que nos hontes et vaste comme nos espérances, jusqu'au ciel qu'il envahit, poussé par des millions de poitrines. Ces cohues de ferveurs domptent la Providence !

... Il y a, tu l'as dit, des menaces parmi ces promesses. Viens-tu seulement de découvrir, ce matin, la bataille qui se livre depuis près de dix-neuf siècles entre le Christ et Satan ? Nous savons que notre ennemi prépare l'assaut ; il s'est vanté de sa force, il a raillé notre faiblesse, mais, Dieu soit loué ! le triomphe a pour nous deux faces, dont l'une est le martyre ; nous prenons avec certitude la victoire où elle est, dans l'accomplissement quel qu'il soit de la divine volonté.

Nous avons peut-être, à nos heures, la même vision que les prophètes du mal. Nous voyons le flot de l'impiété monter contre nous comme une marée. Nous voyons l'inondation de la colère couvrir tout. Rien ne résiste à cette mort ; le cantique se tait, le temple s'écroule ; il ne reste du sanctuaire qu'un pan de mur juste assez haut et assez large pour y adosser les saints qui vont mourir : *Te Deum laudamus.*

Gloire à vous, Seigneur et Père, gloire, gloire ! oh ! gloire

éternelle à votre adoré nom! Ayez pitié de ce flux meurtrier qui se rue contre vos serviteurs! Vous êtes mort, ô immortel Pardon, pour ces âmes en démence! Ayez pitié des bourreaux pour l'amour des victimes... Ayez, s'il est possible, pitié même de Judas!

Et même, ayez pitié, ô Dieu dont la miséricorde n'a point de limites, ayez pitié des maîtres de Judas, ces princes du peuple, ces pharisiens et ces scribes, possesseurs du chiffre et de la lettre, qui sont riches, qui sont éloquents, qui sont savants, au point qu'on les appelle du nom même de la science : DOCTRINAIRES, et qui combinent sans cesse le plan des ravages sans jamais y mettre la main.

Car ils n'ont qu'un courage, celui de l'apostasie; leur seule audace est de mentir sans rougir, et s'ils poignardent, c'est de loin, hors de portée, hors de danger, en distillant le poison de parole et de plume où les vrais tueurs tremperont le couteau...

Ceux-là, Jésus, sont bien autrement coupables que Judas, puisqu'ils suscitent Judas et qu'ils le payent. Ah! ils ne le payent pas cher : trente deniers que Judas ne mangera ni ne boira, mais dont les doctrinaires profiteront après que Judas se sera pendu!

Moi, j'ai compassion de ce Judas, le misérable des misérables, et mon cœur éclate d'indignation, quand je songe au crime des docteurs, ses patrons; mais vous, ô Dieu! ayez pitié même des docteurs!

Cependant, Seigneur, laquelle des deux fêtes verrons-nous? Celle du bien? Celle du mal? L'inauguration? Gloire à vous! La ruine? A vous toute gloire! Vos temples crient vers vous deux fois : quand ils s'élèvent et quand ils s'écroulent. Il y a plus d'encens dans les pleurs que dans la prière même, et le dôme renversé de vos autels n'est pas moins près de vous sous la poussière que dans les nues.

Vous avez dit, en vérité, que partout où serait prêché votre Evangile, dans le monde entier, la prodigalité de Marie-Madeleine serait racontée à sa louange. Ainsi soit-il. Le gain, le vrai gain, Seigneur, le bénéfice incalculable, c'est ce qui est perdu à vos pieds.

Notre vœu a pour but l'expiation ; qu'importe la manière dont notre vœu s'accomplira? Nous tâcherons, mais c'est vous seul qui ferez. Il faut que la basilique jaillisse, louange de marbre et d'or ; elle jaillira. Il faut qu'elle croisse et fleurisse pour couronner Paris qui couronne la terre. Il faut que sa forme soit pure, ses murailles précieuses par la matière et par l'art. Se peut-il trouver rien d'assez beau pour la maison de votre amour? Je voudrais qu'il fût possible de la tailler dans un seul diamant, la vasque où couleront les trésors de la charité infinie. Ce ne serait ni trop durable ni trop éclatant pour le don de la France, pour l'hommage qui vivra autant que les siècles, ou qui s'abîmera demain, broyé dans le prochain tremblement de terre. Ainsi soit-il.

Ainsi soit-il ! Et puisse alors la ruine être assez vaste pour valoir tout le pardon de Dieu.

Pour cela, surtout pour cela, qu'il soit incomparable dans sa magnificence, le palais de votre tendresse, ô Jésus! pour cela, si vous voulez cela : que rien n'égale sa beauté souveraine, s'il doit être anéanti par Judas, aveugle et mercenaire, soudoyé par le crime clairvoyant des docteurs.

Et donnons les trois cents deniers de nard, quand même ils devraient se répandre sur le sol jusqu'à la dernière goutte. Donnez avec profusion, vous qui avez reçu le redoutable dépôt de la richesse dont il vous sera demandé un compte si dur. Donnons aussi, nous qui sommes pauvres. Que l'opulence et l'indigence soient également prodigues, afin que l'*ex-voto* monumental de la France catholique soit en argent massif, s'il doit rester debout, et tout en or, s'il doit tomber. Pour donner, avons-nous besoin de savoir si la merveille dédiée au Cœur de Jésus le glorifiera pendant de longues années ou exhalera vers lui toutes les piétés de son parfum, dans un seul et grand souffle, comme un encensoir brisé?

Ce que nous savons, ce qui est certain, c'est que la bonté de Dieu n'a point de bornes, que son règne arrive sans cesse, que sa volonté est faite éternellement, et qu'à l'heure où notre expiation montera vers lui victorieuse ou vaincue, son

Cœur divin la répandra en baume de grâce sur la plaie par où saigne le cœur de la France.

Donnez, heureux, donnez, souffrants, donnez tous et donnez tout pour racheter l'âme de la patrie !...

Paul Féval.

SAINT-MARTIN DE TOURS.

Les fêtes de saint Martin, célébrées au mois de novembre, ont offert, comme toujours, un magnifique et édifiant spectacle. La neuvaine a été prêchée avec un grand talent par le R. P. Vincent de Pascal, de l'ordre des Frères Prêcheurs ; la solennité du 11 et la procession du dimanche ont eu un éclat plus grand encore que les années précédentes. Nous empruntons au journal *le Monde*, numéro du 14 novembre 1877, le récit de cette journée mémorable. Le rédacteur envoyé à Tours pour rendre compte de ces cérémonies s'exprime ainsi :

Tours, 11 novembre.

Sursum corda! C'est le mot par lequel Mgr l'archevêque de Bourges terminait son allocution à l'assemblée générale des catholiques de la Touraine, et c'est le mot qui traduit et résume le mieux les impressions de la fête à laquelle nous venons d'assister. Tout, aujourd'hui, dans la ville de saint Martin, et le langage des souvenirs, et la parole des orateurs, et l'attitude comme l'affluence des pèlerins, et la magnificence des cérémonies, tout appelait les cœurs en haut. Quel spectacle surtout présentait la construction provisoire élevée sur le tombeau retrouvé du grand thaumaturge des Gaules!

On sait l'histoire de cette découverte. En 1860, sous l'épiscopat de Mgr Guibert, grâce aux sacrifices d'argent de quelques généreux chrétiens, des acquisitions furent faites, des

fouilles pratiquées, et le tombeau de saint Martin, la demeure définitive où, à travers mille révolutions, ses restes avaient reposé pendant treize siècles, où, après des constructions, des ruines et des restaurations multipliées, ils étaient toujours revenus, fut enfin rendue à la piété des fidèles.

Depuis cette époque, l'impulsion donnée par l'illustre archevêque de Tours, aujourd'hui archevêque de Paris, a été continuée par ses vénérables successeurs, et la commission de l'Œuvre de Saint-Martin a vaillamment poursuivi sa tâche. Sur la noble terre de France, toutes les œuvres catholiques peuvent grandir et fructifier. Les dons sont venus avec abondance. La commission est propriétaire de toutes les maisons qui couvrent l'emplacement de l'ancienne basilique, et elle dispose déjà d'un million pour les constructions nouvelles. D'où vient que les travaux ne commencent pas ? C'est que l'on a besoin d'un coin de rue, et qu'il faut l'obtenir d'un conseil municipal dont les bonnes dispositions sont plus que douteuses. On temporise.

En attendant, Tours a pour se consoler un théâtre tout neuf, dont ses conseillers municipaux sont très-fiers. *Aujourd'hui dimanche, à l'occasion de la Saint-Martin* (c'est l'affiche qui parle ainsi), dans ce jour français entre tous, qui remue les âmes par tant de souvenirs patriotiques et chrétiens, aujourd'hui dimanche, à l'occasion de la Saint-Martin, on y jouait *la Voleuse d'enfants*, drame à grand spectacle, en trois actes et huit tableaux. Comment voulez-vous que la municipalité de Tours ne s'en glorifie pas, et qu'elle ne se donne pas le lustre de faire attendre saint Martin ?

Saint Martin, d'ailleurs, a tout l'air de ne pas s'impatienter, et il ne dédaigne pas l'abri provisoire, de plâtre et de bois, élevé sur son tombeau. Les murs de cette construction sont déjà couverts de centaines de plaques de marbre, sur lesquelles des inscriptions témoignent de faveurs signalées obtenues par l'intermédiaire de celui qui a toujours le droit d'être appelé le saint Thaumaturge.

Quelle pluie de grâces est descendue aujourd'hui dans ce modeste sanctuaire ! Depuis cinq heures du matin jusqu'à

midi, de demi-heure en demi-heure, les flots de pèlerins, arrivant toujours et se succédant, n'ont cessé de le remplir. Outre les catholiques de Tours et de près de vingt paroisses environnantes, il est venu des pèlerinages de Paris, de Châtellerault, de Blois, d'Angers, d'Amiens, de Chinon et de Vendôme. Plusieurs arrivaient de la gare en procession, la croix en tête, bannières déployées, et chantant des cantiques. Ils assistaient à une messe, recevaient la communion, descendaient au tombeau de saint Martin et faisaient place à d'autres. Le R. P. Delpeuch, oblat de Marie Immaculée, supérieur des Chapelains de Saint-Martin, entouré de ses vaillants auxiliaires, était là pour les accueillir. Ces excellents Pères ne paraissaient pas se ressentir des labeurs de la semaine, ni des grandes fatigues de la journée. Leur visage rayonnait; c'était la physionomie du soldat un jour de bataille et de victoire.

A une heure, les portes de la chapelle se sont fermées ; on attendait la procession. Cette procession, partie de la cathédrale, est descendue par une porte latérale au tombeau de saint Martin, et elle est sortie par la porte principale, dans la rue Descartes. Pendant une heure et demie ont défilé par cette porte les associations religieuses de tout nom : confréries, communautés, pensionnats, colléges, cercles catholiques, et avec elles des multitudes de pèlerins, hommes et femmes, de tout âge et de toute condition, beaucoup d'entre eux portant sur la poitrine les insignes du Sacré Cœur et la croix rouge des pèlerinages. La rue Descartes, vue d'en haut, ne présentait plus qu'une mosaïque de têtes, où la différence de forme et de couleur des coiffures formait une variété de dessins des plus pittoresques. Les rues voisines étaient encombrées. Sur tous les points s'élevaient des chants divers, expression, dans leur multiplicité, de la même piété et de la même foi. De temps en temps, les sons plus vibrants de la musique militaire et de plusieurs musiques des cercles ouvriers passaient par-dessus toutes ces harmonies. Tout à coup une agitation s'est produite dans la foule et une rumeur de voix s'est élevée.

Les sept archevêques ou évêques qui assistaient hier à l'assemblée des catholiques de la Touraine, auxquels s'était joint le Révérendissime Abbé mitré de Bellefontaine, gravissaient les degrés de l'estrade que l'on avait dressée au pied de la tour de Charlemagne, magnifique reste de l'ancienne basilique de Saint-Martin. Les huit prélats, en chape d'or et la mitre en tête, étaient debout, rangés sur une seule ligne. Sur un signe du R. P. Delpeuch, le silence s'est fait dans la foule ; un chant religieux a retenti ; puis les prélats, prenant de la main gauche le bâton pastoral, insigne de l'autorité, ont levé tous en même temps la main droite pour bénir. Tous les fronts se sont découverts, toutes les têtes se sont inclinées, et cette bénédiction s'est répandue sur le peuple comme une rosée du ciel.

La procession a repris ensuite le chemin de la cathédrale. Le chef de saint Martin était porté, dans un superbe reliquaire, par six séminaristes en dalmatique. On se pressait sur le passage des évêques. Tout étranger pouvait reconnaître le vénérable archevêque de Tours à la manière dont il était accueilli ; c'était bien le père au milieu de sa famille. On se précipitait pour présenter à sa bénédiction les petits enfants.

Nous pourrions citer ici une longue suite de noms illustres en mentionnant les hommes distingués qui se faisaient l'honneur d'accompagner les reliques de saint Martin. Nous ne voulons nommer que le R. P. Rey, Provincial des Oblats de Marie Immaculée, dont les frères sont les gardiens du tombeau du saint, et M. le vicomte de Damas, qui était là, comme toujours, à sa place et à son rang, portant la bannière du Comité général des pèlerinages.

Et maintenant que l'on nous permette de répéter, comme un cri d'espérance : *Sursum corda!* Au mont Saint-Michel, l'archange protecteur de la France a vu les foules accourir; le tombeau de saint Martin, patron de la France, redevenu glorieux, est environné d'hommages et de prières. La sainte Vierge, reine de la France, a daigné poser son pied divin sur le rocher de Lourdes et répandre le miracle sur les foules ac-

courues à son appel ; enfin à Paris, sur la colline de Montmartre, un monument de marbre enfonce dans la terre ses racines inébranlables pour s'élever à la gloire du cœur de Jésus-Christ, qui aime la France. Allons ! c'est le salut de la France qui se prépare. Ni les lumières des académies, ni le génie des conseils municipaux, ni les industries des conventionnels au petit pied, fussent-ils trois cent soixante-quatre, ne l'empêcheront de passer.

Auguste Aigueperse.

Complétons cette narration en disant que le pèlerinage de Paris avait été organisé par le R. P. Rey ; il comptait soixante pèlerins, parmi lesquels on distinguait M. le comte de Champagny, de l'Académie française.

VARIÉTÉS.

Mgr Balaïn, évêque de Nice.

Une circulaire du T.-R. P. Supérieur général a fait connaître à la Congrégation le concours de circonstances inattendues qui ont amené l'élévation du R. P. Balaïn à l'évêché de Nice, devenu vacant par la démission de Mgr Sola Nous n'avons pas à revenir sur cet événement; on sait assez que la Congrégation et le Supérieur de Fréjus, loin de rechercher un tel honneur, ont tout fait pour l'éloigner, et qu'il a fallu céder à l'autorité de celui qui gouverne l'Eglise universelle. Comme autrefois Samuel choisissait David pour la royauté au sein d'une famille obscure, Dieu a choisi parmi les enfants d'une modeste famille religieuse un Pontife pour le faire régner sur un peuple d'âmes.

Quand ce numéro paraîtra, Mgr Balaïn sera sacré depuis quelques jours à peine ; notre publication trimestrielle, lien historique entre tous les membres de la Congrégation, se fait aujourd'hui l'écho des regrets et des félicitations, et portera au nouvel Evêque qui va nous quitter, sans pourtant cesser de nous appartenir, l'adieu fraternel de notre affection. En quittant son manteau monastique pour revêtir le manteau d'hermine des Pontifes, il ne rougira pas de sa mère qu'il a si bien servie et toujours tendrement aimée, et il partagera avec elle la considération et le respect que les âmes chrétiennes vont accorder à son glorieux caractère.

Qu'il soit remercié ce Frère illustre pour les vingt-sept

ans de labeur et d'édification passés parmi nous ! Qu'il soit consolé sur cette terre, moitié française, moitié italienne, ouverte à son zèle ! Nos prières et nos vœux l'accompagnent, et nous tressaillerons encore à l'audition, soit de ses joies apostoliques, soit de ses douleurs.

Balaïn (Matthieu-Régis) est né le 27 mai 1828 à Saint-Victor, diocèse de Viviers ; après avoir reçu tous les degrés ecclésiastiques jusqu'au diaconat inclusivement des mains de Mgr Guibert, alors évêque de Viviers, il prit l'habit de notre Congrégation, à Notre-Dame de l'Osier, le 28 janvier 1851 et fit son oblation le 2 février 1852 ; il fut ordonné prêtre par notre vénérable fondateur le 6 mars de la même année.

La vie religieuse du R. P. Balaïn s'est passée en entier dans les séminaires et dans l'exercice du professorat. D'abord professeur de théologie à Ajaccio, il fut envoyé quelque temps après à notre maison de Vico, comme Supérieur ; de là il fut désigné pour Fréjus, où il a exercé avec un grand dévouement et avec distinction la charge de Supérieur pendant dix-huit ans.

Il assista à trois chapitres généraux comme délégué de la province du Midi : 1861, 1867 et 1873. Au chapitre de 1861, dans lequel fut élu notre T.-R. P. Supérieur général, il rédigea les intéressants procès-verbaux que nous avons insérés dans le numéro précédent des Annales.

Mgr Balaïn a été préconisé par le Souverain Pontife Pie IX, de glorieuse mémoire, le 28 décembre 1877.

Les séminaristes de Fréjus ont été les premiers à lui exprimer des regrets en même temps que des félicitations. Voici l'adresse lue à leur Supérieur à la nouvelle de sa nomination :

Vox de templo, vox Domini reddentis retributionem.
Une voix est sortie du temple, c'était la voix du Seigneur qui donnait une récompense.
(Isaïe, LXVI, 6.)

« Très-révérend Père et Monseigneur,

« Il y a quelques jours à peine, une auguste cérémonie nous réunissait aux pieds de notre vénéré Pontife, pour entendre de ses lèvres inspirées les merveilles de grâce et d'amour renfermées dans notre sainte vocation : « Dieu, « disait-il, nous a tous appelés par notre nom, dans un « siècle surtout où l'on ne le choisit guère. Il nous a « placés à la suite de son divin Fils pour être à travers le « monde les continuateurs de sa Rédemption. »

« Comme il achevait, ô touchante révélation ! une voix plus solennelle que la sienne, voix recueillie dans les sacrés parvis, sortait de l'enceinte du sanctuaire : *Vox de templo.* Que disait-elle? Ah ! messieurs, vous l'avez entendue, frappés d'étonnement et d'admiration. Elle a mis fin au silence mystérieux qui accompagnait l'œuvre sublime de la vocation épiscopale, en nous montrant d'un seul coup l'élu du Seigneur, l'homme de sa droite.

« C'est ainsi que parle Dieu quand il veut récompenser : *Vox Domini reddentis retributionem.* Certes, il y avait à cette heure, de par le monde, d'autres discours : on allait peut-être chercher bien loin le nouveau Pasteur de l'Eglise de Nice. Cependant il était ici, et nous le savons maintenant.

« Oui, l'immortel Pie IX, descendant les degrés de son trône, est venu appeler par son nom ce modeste Religieux dont la vie de dévouement et de sacrifice était voilée sous le manteau de la plus franche humilité; ce Prêtre au cœur ardent, qui n'a jamais vécu que pour l'Eglise et son Clergé; ce vénéré et bien-aimé Supérieur,

dont le zèle infatigable a déjà, depuis plus de vingt ans, jeté dans l'arène des centaines de prêtres généreux et dévoués comme lui.

« O Père, quelle gloire et quel honneur! Cette voix venait vous appeler par votre nom, comme autrefois les Anges des Eglises d'Asie, et vous décerner une récompense : *Vox Domini reddentis retributionem.*

« Récompense pour vous, Père bien-aimé, parce que, depuis que vous souteniez le bon combat avec tant de mérites, le Seigneur vous a trouvé digne de cette couronne de justice qui grandira encore sous la houlette du Pasteur.

« Joie et bonheur pour votre chère Congrégation, qui compte ainsi, parmi tant d'illustres Prélats, un saint Pontife de plus dans ses augustes phalanges.

« Allégresse et jubilation pour l'Eglise de Nice ; une nouvelle aurore va se lever sur elle, gage assuré de sa grandeur future ; car Dieu la récompense en ce jour : *Vox Domini reddentis retributionem.*

« Triomphe surtout pour notre séminaire de Fréjus! Maison bénie, fais entendre tes chants d'allégresse, revêts la splendeur de tes grandes solennités, et orne ton front d'un diadème de gloire : c'est dans tes murs qu'habite encore le Pontife chéri de nos cœurs!

« Mais que dis-je? L'heure des angoisses n'a-t-elle pas sonné? Ah! pourquoi faut-il qu'à une si grande joie se mêle une si profonde douleur? et qu'à l'idée d'une séparation prochaine nous sentions les larmes grossir nos paupières?

« O Père bien-aimé, permettez-nous de vous le dire : Votre élévation à l'épiscopat, qui est un gain pour tous, est pour nous seuls une perte et un malheur. Nous étions si bien sous votre paternelle égide, aidés de vos bons conseils, réchauffés par votre ardente charité!... Les mois et

les années s'écoulaient avec tant de rapidité!... Et déjà il faut vous dire adieu!... Oh! du moins souffrez qu'une dernière fois, au nom de tous mes condisciples, dont je sens les cœurs vivement impressionnés, au nom de leurs larmes que j'ai vues couler, au nom des liens affectueux qui nous attachent à vous, au nom enfin de cette chapelle que vous nous laissez comme votre précieux testament... souffrez, dis-je, que nous vous disions du fond de nos âmes :

« Père bien-aimé, merci, mille fois merci, et soyez heureux.

« Allez dans cette belle cité niçoise où la Providence vous appelle; nos vœux et nos pensées vous y accompagneront. Lorsque la brise viendra nous caresser, nous lui dirons un mot qu'elle vous portera ; vous y trouverez toujours le langage de cœurs qui vous aiment et qui ne vous oublieront jamais. »

(*Suivent les signatures.*)

Nous joignons nos hommages à ceux des séminaristes de Fréjus, et avec eux nous disons au nouveau Pontife : *Ad multos annos!*

NÉCROLOGIE

PIE IX.

Un grand homme vient de disparaître de la scène du monde ; le pape Pie IX, qui, pendant près de trente-deux glorieuses années, a gouverné l'Eglise de Dieu, est mort dans son palais du Vatican, devenu sa prison depuis le mois de septembre 1870. Le monde catholique pleure, et les Congrégations religieuses, dont le grand Pontife fut le protecteur, portent au cœur un deuil inconsolable. La date du 7 février 1878 ramènera dorénavant un anniversaire de prières et de culte filial, et tout en ce jour sera triste comme les larmes de l'histoire. On racontera ce pontificat, le plus long de tous, le plus rempli d'événements faits pour étonner l'avenir. Notre rôle n'est pas d'ouvrir un sillon dans ce champ immense ; il nous suffit de nous souvenir.

Déjà, dans le numéro de juin 1877, nous avons parlé longuement de Pie IX, et à la même époque deux délégués du T.-R. P. Supérieur général, prosternés aux pieds du Pontife, lui offraient les félicitations et le respect de la Congrégation. Aussitôt la mort connue, le T.-R. P. Supérieur général a publié une circulaire où se trouvent résumés les titres de l'illustre défunt à notre reconnaissance et à nos regrets. Pie IX aimait les Oblats de Marie Immaculée, dont il a glorifié la sainte patronne ; il a préconisé douze Evêques dans notre Congrégation ; il a créé pour nous des diocèses et des vicariats, et il daignait remarquer dans la foule ces humbles Religieux dont il appréciait les doctrines en pleine conformité avec celles de l'Eglise romaine, et le dévouement tout apostolique. Il nous a bénis, il a

enrichi nos œuvres d'indulgences. Saint Martin de Tours et l'œuvre du Vœu national à Montmartre, deux créations sorties du cœur d'un illustre Oblat, aujourd'hui Cardinal, ont en particulier attiré l'attention du souverain Pontife et obtenu de lui des encouragements précieux.

Que la sainte volonté de Dieu soit faite!

C'est au moment où nous terminions ce premier numéro de l'année 1878 que le coup douloureux est venu nous frapper. Les dernières pages de ces Annales sont écrites avec nos larmes : *Totus hic liber fletibus nostris scribitur,* et, comme saint Jérôme portant le deuil de ses saintes amitiés, nous ne pouvons parler qu'en pleurant.

La mémoire de Pie IX, impérissable dans l'histoire, aura aussi son immortalité dans notre chère Congrégation. Comme celle de Josias, elle survivra aux périls de l'oubli, conservée par l'arome précieux qui s'exhale des vertus les plus éminentes, longtemps encore après la mort des saints et des héros de la sainte Eglise : *Memoria Josiæ in compositionem odoris facta opus pigmentarii.* (*Eccl.*, XLIX, 1.)

Mais laissons parler une voix plus autorisée que la nôtre; le document suivant résume admirablement la vie pontificale de Pie IX :

LETTRE PASTORALE

DE

S. ÉM. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE PARIS

Au clergé et aux fidèles de son diocèse

A L'OCCASION

DE LA MORT DE SA SAINTETÉ LE PAPE PIE IX.

Nos très-chers Frères,

L'Eglise catholique est dans le deuil. Le malheur qui la frappe était redouté depuis longtemps, et toutefois il a causé

à tous les fidèles chrétiens une douloureuse surprise. Trente-deux années de pontificat avaient comme identifié pour nous l'auguste Pie IX avec la papauté. Des générations entières avaient grandi sans voir changer sous leurs yeux les traits du successeur de saint Pierre. Nous bénissions Dieu de retarder l'heure de la séparation. L'heure a sonné, et notre douleur s'accroît de tout ce qu'une douce habitude avait ajouté à notre affection filiale.

Notre charge pastorale nous impose le triste devoir de prendre aujourd'hui la parole au nom de cette Eglise de Paris que Pie IX aimait et qu'il avait tant de fois bénie. Nous n'exprimerons pas seulement les sentiments qui sont dans notre cœur, mais nous traduirons aussi les vôtres, et nous chercherons dans cette communication de nos regrets un adoucissement à notre commune douleur.

L'âme de notre Père, nous n'en doutons pas, est au ciel. Sa vie si pure, sa foi si ardente, son grand esprit de prière, sa tendresse de cœur pour Dieu, sa charité envers les hommes, même et principalement envers ses ennemis, sa prédilection pour les petits et les pauvres, mais par-dessus tout la part abondante qu'il a eue aux souffrances de Celui dont il était le vicaire, voilà les gages qui nous donnent l'assurance de son bonheur. Et, tandis que notre prière filiale demandera au Seigneur de l'introduire dans le repos des élus, notre pensée ne pourra s'empêcher de chercher déjà dans le sein de Dieu cette âme sainte, qui d'en haut continuera pour nous le bienfait de sa protection paternelle.

Mais si l'âme de notre Père a quitté ce lieu d'exil, son nom appartient à la terre, et l'histoire de l'Eglise militante lui réserve une place parmi les plus grands pontifes.

Au moment où il monte sur le siége apostolique, les plus magnifiques horizons semblent s'ouvrir devant lui. L'Italie, dont il est l'idole, salue en lui l'aurore d'un avenir plein de promesses. Pie IX représente à ses yeux l'accord de la foi antique avec les conditions présentes des sociétés. Le Pontife répond généreusement à l'attente de son peuple ; mais ce triomphe pacifique du bien, cette régénération dont l'Eglise

serait l'instrument, déconcertent les desseins de la Révolution et de l'impiété. Le génie du mal fait appel à tous les crimes : l'assassinat privera le Pape de son ministre, la révolte le chassera de la ville sainte, et bientôt, ramené de son premier exil par les armes françaises, Pie IX ne pourra plus que pleurer sur l'aveuglement de ceux qui, en dénaturant sa pensée, auront fait échouer ses patriotiques desseins.

Ce zèle magnanime, qu'il ne peut plus exercer pour les intérêts de sa nation, il va le consacrer tout entier au gouvernement spirituel du monde. Le pêcheur de Galilée a jeté son filet, et nous allons assister à la pêche miraculeuse. Comptons, s'il est possible, les grands actes de cette administration, dont le domaine n'a d'autres limites que celles de l'univers.

Depuis longtemps l'esprit d'impiété avait gagné la plupart des nations de l'Europe : ici l'hérésie était triomphante, là l'indifférence pour la religion régnait en souveraine, la foi se cachait, les œuvres étaient languissantes ; l'apostolat lointain ne trouvait presque plus de messagers Sous le pontificat précédent le réveil avait commencé ; Pie IX s'empare de ce mouvement naissant et lui imprime une force inattendue. Il étend l'action de l'Eglise, il dilate son domaine en propageant au loin son influence : la hiérarchie est rétablie en Angleterre et la vie monastique commence à y refleurir. La jeune Amérique se couvre de nouveaux diocèses, et les progrès du catholicisme se multiplient avec le nombre des siéges épiscopaux. Les missions étrangères reprennent avec une activité inouïe jusque-là leur œuvre de civilisation et de salut, et le monde chrétien étonné applaudit à cette expansion du règne de Jésus-Christ.

Mais plus l'action religieuse rayonne loin du centre, plus il devient nécessaire de fortifier le lien qui rattache les membres au chef. C'est ici qu'il faut admirer la conduite providentielle dont Pie IX est le glorieux instrument. Sa parole, qui retentit sans cesse avec force et douceur, ne laisse plus de place à l'indifférence : il faut être de ses fils dociles ou se ranger dans le camp opposé. L'unité catholique semble

se personnifier en lui. Sur un simple désir qu'il exprime, les Eglises particulières font disparaître les nuances qui diversifiaient la prière publique et les cérémonies du culte. Quand, répondant aux vœux de tous les chrétiens, il formule la foi de l'Eglise sur l'un des plus beaux priviléges de la Mère de Dieu, son jugement est reçu par les pasteurs et les fidèles comme l'exercice d'un droit que toute la tradition a reconnu au successeur de Pierre et que consacrera bientôt, par une définition solennelle, l'autorité d'un Concile œcuménique.

Si Pie IX se montre attentif à revendiquer les prérogatives de saint Pierre, c'est pour mieux sauvegarder les intérêts des âmes. Son regard vigilant, qui embrasse le monde, y recherche et sait y découvrir la sainteté ; si loin qu'elle se cache dans le temps et dans l'espace, sous la variété des formes qu'elle revêt, il la discerne pour la proposer au culte et à l'imitation de ses enfants. Martyrs du Japon, longtemps oubliés dans votre héroïsme, humble bergère de Pibrac, pauvre mendiant de Sainte-Marie-des-Monts, vous recevrez tour à tour de la bouche de Pie IX ce témoignage que Jésus ratifie toujours et qui vous fait passer de l'obscurité à la gloire, pour l'honneur, pour la joie, pour l'édification de l'Eglise.

Pie IX n'est pas moins clairvoyant pour reconnaître l'erreur ni moins prompt à la démasquer. Dès le début de son pontificat, il évoque à son tribunal la question qui partageait alors les philosophes chrétiens : il ne souffre pas que, pour exalter la foi, on rabaisse la raison humaine, et il établit avec une merveilleuse netteté les droits respectifs de l'une et de l'autre. Mais voici de nouveaux docteurs, qui n'accorderont que trop aux facultés humaines. Adorateurs de la liberté, ils en font une idole qu'ils mettent au-dessus de la religion et de la conscience. L'erreur est spécieuse ; elle a séduit plusieurs des enfants les plus dévoués de l'Église. Mais Pie IX veille, et lorsque dans un document célèbre il dresse le catalogue des principes erronés qui menacent d'altérer la pureté de la foi, cet avertissement opportun arrête les esprits sur la pente des illusions périlleuses et fait succéder au trouble des

controverses la paix qui est la récompense de la soumission.

Ce n'est point assez pour le Pontife d'attaquer l'erreur en détail : son génie lui fait concevoir un plus vaste dessein. Pour répondre au besoin des intelligences sollicitées par tant de fausses doctrines, il sent qu'il est nécessaire d'embrasser du regard toutes les parties de l'enseignement révélé. Il fera donc appel aux pasteurs ses frères et rendra au monde, après trois siècles, le spectacle presque oublié d'un Concile œcuménique. Le bruit des combats et le tumulte des révolutions sont venus interrompre ce grand effort de l'Église enseignante, réunie sur le tombeau de saint Pierre pour élever un monument doctrinal qui eût suffi pour longtemps à mettre en sûreté le dépôt de la foi. Mais, en attendant que l'œuvre suspendue reprenne son cours, le Concile du Vatican nous a légué deux constitutions dogmatiques, dont l'une fournit une arme invincible pour combattre les erreurs de la fausse philosophie, et l'autre met dans un jour plus éclatant l'autorité souveraine du Chef de l'Église.

Vous avez vu, nos très-chers Frères, le bon serviteur à l'œuvre. Tant de travaux appellent la récompense. Le Sauveur la réserve à son Vicaire; et le disciple n'est pas au-dessus du maître : avant de ceindre la couronne de gloire, il devra porter la couronne d'épines. Une première expérience de l'ingratitude des hommes avait initié son cœur aux secrets de la douleur. Voici pour cette âme de pontife bien d'autres angoisses. Cette fois il ne quittera plus sa capitale, proscrit par des fils révoltés ; mais, confiné sur son calvaire, il verra se former au loin l'orage qui doit venir éclater sous ses yeux. Pendant dix ans le mal grandit et se rapproche. Autour de lui les trônes s'écroulent; le sien est ébranlé, son domaine est bientôt réduit à l'enceinte de la Ville Éternelle ; puis, au milieu du fracas des guerres et du conflit des nations, l'invasion se consomme et le palais du Pape devient sa prison.

S'il ne s'agissait que de souffrir, Pie IX saurait le faire en silence, les yeux fixés sur son divin modèle; mais ce qui souffre en sa personne, c'est la cause de la religion et de la justice ; ce qui est menacé, c'est la liberté religieuse de tous

les catholiques, c'est la paix sociale du monde. Nous le voyons bien aujourd'hui. On a touché à la pierre angulaire, et toutes les parties de l'édifice vacillent sur leurs bases. Pie IX ne sera pas la sentinelle muette qui néglige d'annoncer le péril. Que de fois sa voix ferme et puissante l'a signalé aux nations! La postérité recueillera avec admiration ces protestations éloquentes que les glaces de l'âge n'avaient pu affaiblir et contre lesquelles le temps ne saurait prescrire. Quels que soient les événements que prépare l'avenir, elle louera le courageux Pontife d'avoir combattu jusqu'au bout pour les droits de la justice.

Mais pourquoi parler de cet hommage lointain que réservent à notre Père bien-aimé les générations futures? Le présent suffirait à sa gloire, car nos yeux ont vu un spectacle que l'histoire ne connaissait pas. Les années de Pie IX ont égalé d'abord, puis dépassé à Rome les années de Pierre. En prolongeant ainsi la vie du saint Pontife parmi tant de douleurs, Dieu n'a pas négligé de consoler son serviteur: voici que de toutes les parties du monde ses enfants fidèles accourent pour le visiter dans sa captivité, applaudir à sa constance, recueillir avidement sa parole et lui apporter le tribut de leurs filiales largesses. Rome devient le but d'un pèlerinage incessant, le lieu d'un jubilé perpétuel, le théâtre des plus magnifiques démonstrations de foi, de ferveur, d'amour envers l'Eglise. O Pie IX! que de fois vous les avez bénis, ces fils de votre tendresse! Que de fois ils ont apporté à votre cœur blessé comme un avant-goût des consolations célestes!

L'heure du repos devait enfin venir pour l'intrépide athlète. La mort du Pape a été digne de sa vie: pleine de douceur, de piété, de grandeur. Dieu lui a épargné les angoisses d'une longue agonie. Au moment où les fidèles se réjouissaient d'un apparent retour de ses forces, une crise de quelques heures a mis un terme à son exil. Nous avons perdu un père sur la terre, mais nous avons un protecteur dans le ciel.

Vous prierez, nos très-chers Frères, pour cette âme si chère à Dieu et à l'Eglise. Pleins de confiance dans la justice de Celui au service duquel Pie IX a consacré sa vie, vous pense-

rez en même temps au veuvage de l'Eglise et vous supplierez le Seigneur de la couvrir de sa protection toute-puissante.

Pour nous, obéissant au devoir que nous impose la dignité dont Pie IX nous a revêtu, nous partons pour la Ville Eternelle en conjurant l'Esprit-Saint de nous guider lui-même dans l'élection qui se prépare et à laquelle sont liés les plus graves intérêts de l'Eglise et du monde. Nous vous demandons instamment le secours de vos ferventes prières. Que les prêtres, les religieux, toutes les âmes consacrées à Dieu, tous les cœurs chrétiens conspirent en une supplication commune pour obtenir de la divine miséricorde cette protection éclatante que le Seigneur a promise à son Eglise, et qu'il accorde en proportion de notre ardeur à l'implorer!

Donné à Paris, le 10 du mois de février 1878.

† J. Hipp., cardinal Guibert,
archevêque de Paris.

Par mandement de Son Eminence,
E. Petit, vic. gén., chancelier.

NOUVELLES DIVERSES

Mgr Grandin utilise en faveur de l'œuvre des missions son temps de séjour en France. Ce zélé et infatigable apôtre n'a cessé de prêcher depuis trois mois qu'il est parmi nous. Les églises et les œuvres de Paris se sont disputé ce vénérable Missionnaire, et partout sa parole a remué les âmes et gagné des associés à l'œuvre de l'évangélisation des infidèles. Prions Dieu pour le complet rétablissement de la santé de Mgr l'évêque de Saint-Albert; ses forces ne se dépensent que pour la gloire de son maître et le bien de la Congrégation. Mgr Grandin, après avoir assisté au sacre de Mgr Balaïn, à Fréjus, doit se rendre à Rome.

La fête de l'Immaculée Conception, comme les années précédentes, a été célébrée très-solennellement dans notre maison de la rue de Saint-Pétersbourg. Son Em. le cardinal Guibert a bien voulu dire la messe et adresser une charmante homélie aux fidèles de notre chapelle. Le soir, les Vêpres ont été chantées par Mgr Balaïn, à ce moment Évêque nommé de Nice. M. Lagarde, vicaire général, archidiacre de Notre-Dame, M. le chanoine Reulet et M. l'abbé Gayrard, curé de Saint-Louis-d'Antin, notre paroisse, ont bien voulu prendre place avec NN. SS. les Evêques au repas de famille.

Le 2 février, fête de la Purification de la sainte Vierge, et soixante-quinzième anniversaire de la première communion de Pie IX, une messe commémorative a été célébrée dans notre chapelle de Paris ; bien que nous n'ayons pas à notre disposition un personnel d'enfants appartenant aux écoles, près de cent enfants sont venus bénévolement communier et prier pour Pie IX à la messe dite à son intention. Ç'a été la suprême prière faite de son vivant pour le vénéré Pontife dans notre chapelle. Le lundi 18 février un service a été chanté pour lui, le Supérieur général présent et toute la communauté. La chapelle était remplie par une assistance nombreuse et recueillie; le R. P. Martinet officiait; avant l'absoute, le P. de l'Hermite a adressé quelques paroles à l'assemblée et rappelé les titres du Pontife défunt aux prières et à l'affection des fidèles.

Par suite de l'élévation de Mgr Balaïn à l'évêché de Nice, notre T. R. P. Supérieur général a désigné le R. P. Rambert pour le remplacer dans la charge de Supérieur du grand séminaire de Fréjus. Le R. P. Rambert apportera à ses nouvelles fonctions le même zèle et le même dévouement actif et intelligent dont il a fait preuve, pendant plus de dix ans, dans la supériorité de notre maison du scolasticat à

Autun. A Fréjus comme à Autun, il continuera de s'occuper à écrire la vie de notre vénéré fondateur.

Le R. P. Berne a été appelé à la supériorité de la maison du Sacré-Cœur à Autun, en remplacement du R. P. Rambert; en changeant de mains, la direction restera la même, et les qualités déployées déjà par le R. P. Berne dans ses fonctions de professeur de théologie et de directeur de séminaire assurent d'avance le succès de l'œuvre.

Le R. P. Lavillardière, par suite de ce double changement dans le personnel, a été rappelé de Montmartre, où il collaborait à l'œuvre du Vœu National depuis quatre mois, et remis à la tête de la communauté de l'Osier. Là il reprendra, avec le zèle qu'on lui connaît, l'œuvre des missions, à laquelle il avait été momentanément enlevé par suite de l'affaiblissement de sa santé. Le R. P. Augier (Cassien) l'a remplacé à Montmartre.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 62. — Juin 1878.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

MANITOBA.

LETTRE DU R. P. LACOMBE.

Winnipeg, 24 décembre 1877.

BIEN-AIMÉ ET TRÈS-RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL,

Connaissant votre charité et votre paternelle affection pour tous vos enfants, surtout pour ceux qui sont les plus éloignés, je m'assure que ce rapport sur notre maison de Sainte-Marie de Winnipeg et sur les résidences qui en dépendent, pourra intéresser Votre Paternité, sinon par la beauté du style, au moins par le récit du travail auquel nous nous livrons dans cette partie du vicariat de Saint-Boniface.

Placé depuis trois ans par l'obéissance à la tête de cette maison, je viens aujourd'hui vous rendre compte de notre situation. Puissent ces lignes être un témoignage de mon dévouement et de mon attachement à notre famille

religieuse, à laquelle j'ai tant d'obligations ! Ce compte rendu aurait dû vous être envoyé depuis longtemps, mais je m'étais cru dispensé de ce devoir, après avoir tout communiqué au R. P. Visiteur, lors de la visite du P. Soullier, en 1876. Si j'ai manqué en cela comme en bien d'autres choses, veuillez me pardonner.

La maison de Sainte-Marie de Winnipeg a été constituée et établie en 1875, comme en fait foi votre règlement du 3 mai de la même année. Les résidences de Saint-Charles, de Saint-Laurent et de Saint-Florent furent, par votre ordonnance, rattachées à la maison de Sainte-Marie et en relevèrent entièrement. Ce nouvel arrangement, dans notre vicariat de Saint-Boniface, avait été demandé par S. Gr. Mgr Taché, notre Révérendissime Vicaire, lorsqu'il me chargeait de supplier Votre Paternité de fixer cet ordre de choses. Vu la multiplication des établissements religieux dans le diocèse, l'arrivée des prêtres séculiers, et surtout les changements apportés par l'introduction d'un gouvernement régulier organisé récemment dans la province de Manitoba, notre digne Archevêque crut, dans sa sagesse, que le temps était arrivé de déterminer la position des Oblats dans son diocèse. Depuis la venue de nos Pères dans ces lointaines missions du Nord-Ouest, la Congrégation n'avait pas d'établissement en son nom propre. Jusqu'à ce jour les Oblats, de concert avec l'Évêque, avaient toujours travaillé au progrès de ces missions difficiles, sans s'occuper d'acquérir pour la Congrégation aucune propriété. Ils vivaient en commun avec le Vicaire sur l'allocation que la Propagation de la Foi faisait au diocèse de Saint-Boniface. Malgré les besoins si pressants de ses missions, Mgr Taché avait réussi à mettre de côté un fonds pécuniaire destiné aux Oblats de ce vicariat. Sa Grandeur, qui avait déjà pu obtenir du gouvernement local un acte d'incorporation

pour nous, préparait le plan qui a été réalisé en 1875. C'est alors que, d'après votre permission, l'établissement de Winnipeg a été formé et nous a été donné avec les résidences mentionnées plus haut. Les quelques milliers de piastres mises en réserve par le révérendissime Vicaire furent alors affectées à la construction de la maison que nous habitons aujourd'hui et dont tout l'étage supérieur sert d'église provisoire et de spacieuse maison d'école.

Les RR. PP. Oblats, avec la permission voulue, ont été chargés de la desserte de la paroisse de Sainte-Marie de Winnipeg. Nous avons à peu près un millier de catholiques sur une population de près de sept mille âmes que renferme cette ville. C'est le R. P. Baudin qui est le curé de la paroisse. Notre genre de ministère ici est à peu près le même qu'on exerce dans toutes les villes qui naissent et qui sont formées par un personnel d'émigrants de différentes nationalités, avec la diversité des croyances religieuses. Le pasteur doit courir après la brebis égarée et la ramener péniblement au bercail. Le *compelle intrare* a ici son application dans toute la force du terme. Que de gens, catholiques seulement de nom, nous arrivent de tous côtés pour faire fortune et se cachent de nous pour n'être pas troublés par nos invitations! Et puis, combien d'autres qui ne font que passer et repasser en cherchant un emploi, soit dans les travaux des chemins de fer, soit ailleurs! A 30 milles d'ici se construit aujourd'hui le grand chemin de fer *Pacifique-Canadien*, où plusieurs centaines d'ouvriers et de manœuvres sont employés sur un espace de 40 à 80 milles. Parmi ce grand nombre de travailleurs, il y a plusieurs catholiques que nous visitons en allant passer quelques jours au milieu des différents camps. Le P. Baudin, en ce moment, est occupé à une de ces missions où, au milieu de bien des difficultés et de désagréments, on rencontre

cependant bien des consolations. Au milieu de ces travaux gigantesques, à travers les rochers et d'autres difficultés que l'homme ne craint pas d'affronter en se servant des moyens que la science moderne lui fournit, que d'accidents arrivent! La nature semble se révolter contre l'audacieux qui l'attaque et la bouleverse dans son tranquille domaine.

Notre paroisse de Sainte-Marie se compose surtout d'Irlandais et de quelques familles canadiennes-françaises et d'autres d'origine écossaise et anglaise. Jusqu'ici nous avons toujours prêché en anglais, mais bientôt nous serons obligés de le faire aussi en français.

Auprès de notre maison se trouve l'école, fréquentée par une cinquantaine de petits garçons. C'est le P. Mac-Carty qui est chargé de cette besogne, en attendant que les Frères de la Doctrine chrétienne arrivent pour prendre la direction du collége de Saint-Boniface et de notre école. Dans notre paroisse se trouve un couvent des Sœurs de Jésus-Marie dont la maison mère est à Montréal. Leur pensionnat, fort bien tenu, est fréquenté même par plusieurs protestantes, attirées à cette école par sa bonne renommée.

Dans quelque temps, avec la permission du révérendissime Vicaire, nous nous proposons de commencer les premiers travaux de notre église. En prévoyant que le flot de l'immigration va couler encore, il faut prévoir aussi que notre chapelle provisoire sera trop étroite. D'un autre côté, il nous faut une église catholique convenable, en face de ces temples protestants qui s'élèvent dans toutes les directions de la ville. Depuis quelque temps, notre petite paroisse a un peu plus d'élan, et notre population semble montrer plus de bonne volonté pour les devoirs religieux. Le chant, les cérémonies, etc., tout cela a un grand attrait pour nos nouveaux

arrivés, dont un bon nombre ne sont pas entrés dans une église depuis plusieurs années. Ici, comme partout ailleurs, notre jeune pays est déjà envahi par les sociétés secrètes, qui nous font une guerre acharnée, non pas ouvertement, mais en cherchant par la ruse à gagner les catholiques faibles ou à demi instruits sur les condamnations portées par l'Eglise. Il y en a qui, sans abandonner leur religion, restent cependant unis à ces faux amis qui les retiennent dans leurs liens criminels.

Pour encourager nos paroissiens et raviver la piété de notre peuple, S. Gr. Mgr l'Archevêque a la bonté de venir quelquefois officier pontificalement et Elle veut bien aussi intéresser son auditoire par une allocution, toujours des plus goûtées.

Il ne sera pas sans intérêt de dire que, quoique la majorité de la population soit protestante, mélange de francs-maçons et d'orangistes, cependant le prêtre catholique est respecté et bien vu partout. Nous portons toujours l'habit ecclésiastique dans les rues et jamais jusqu'à ce jour on ne s'est permis la moindre parole inconvenante. Même parmi les protestants on s'empresse de nous montrer de la sympathie et de la bonne volonté.

Nous sommes chargés aussi de la desserte de la prison et du pénitencier; ce dernier se trouve à 12 milles d'ici.

Pour notre consolation et notre encouragement, il faut avouer que nos paroissiens, quoique généralement pauvres, se montrent très-généreux. La quête des dimanches et la location des bancs dans l'église, tels sont nos chefs de recettes. Avec cela nous faisons face à toutes nos dépenses sans faire de dettes.

Le gouvernement général du Canada vient de nommer, pour notre province, l'honorable Jos. Cauchon lieutenant-gouverneur. Ce fonctionnaire est Canadien-Français et catholique. Sa résidence est dans notre paroisse et, par

conséquent, il est notre paroissien et occupe une place d'honneur dans notre chapelle. Son épouse, femme très-distinguée, est morte presque en arrivant ici. Le P. DANDURAND et moi, nous l'avons assistée pendant les quelques jours de sa maladie. M. Cauchon, que j'avais bien connu en Canada, m'a donné sa confiance en ce moment critique. J'ai été chargé par Son Excellence de veiller à l'organisation des funérailles. Tout le pays s'est empressé de montrer ses sympathies au représentant de Sa Majesté, par une démonstration spontanée comme il ne s'en était jamais vue dans ce pays. Tous, sans distinction de religion et de nationalité, ont cherché à prouver la part qu'ils prenaient au deuil et à la douleur de notre gouverneur. Le service a été célébré à la cathédrale et Mgr TACHÉ a prononcé une oraison funèbre très-appropriée à la circonstance. Inutile d'ajouter que cet enterrement a causé une impression favorable parmi les protestants, qui se sont très-bien montrés en cette occasion.

RÉSIDENCE DE SAINT-CHARLES.

La résidence la plus rapprochée de Winnipeg est la petite paroisse de Saint-Charles, sur la rivière Assiniboine. La distance qui nous en sépare est de 10 milles. Cette mission est aujourd'hui sous la direction du P. DANDURAND, qui, après la mort de Mgr GUIGUES à Ottawa, a eu son obédience pour notre vicariat. Il va sans dire que le cher Père a bien du mérite, lui qui, après tant d'années passées à l'évêché d'Ottawa avec la dignité de vicaire général, a accepté avec la soumission d'un bon religieux cette nouvelle position si différente de la première. Saint-Charles possède une grande étendue de très-bons terrains, lesquels n'ont pas grande valeur pour le moment. La

population de cette mission se compose principalement de familles métisses, généralement pauvres et qui sont peu en état de faire vivre leur Missionnaire.

Cet établissement a une jolie petite église. En arrière se trouvent la maison du Père et une autre habitation où résident deux personnes pieuses qui se sont consacrées au service de nos missions. A peu près tous les huit jours, le P. DANDURAND vient avec sa voiture nous faire visite et passer un jour avec nous pour avoir la consolation de jouir de la vie de communauté. Malgré son âge déjà avancé et ses cheveux presque tous blanchis, ce cher Père conserve encore sa vigueur, son activité et l'énergie de son *jeune temps* à Ottawa.

SAINT-LAURENT.

Saint-Laurent est la seconde résidence dépendant de Sainte-Marie. L'établissement est situé sur les bords du lac Manitoba, à 60 milles d'ici. Cette mission, qui n'était primitivement qu'un port visité par les Missionnaires à certains temps de l'année, reçut un personnel fixe en 1864 et son premier Missionnaire résidant fut le P. SIMONNET. Aujourd'hui, c'est le P. CAMPER qui en a la direction. Il a pour auxiliaires le P. SAINT-GERMAIN et le F. MULVIHILL, employé à l'école et chargé du temporel de la maison. Ce cher Frère nous est d'une grande utilité par sa capacité dans son office et par les conseils de l'expérience qu'il a acquise dans le pays. Nous avons aussi dans cette mission deux bonnes filles venues du Canada et qui ont consacré le reste de leur existence à l'œuvre de la Propagation de la Foi, en donnant aux missions leurs ressources et leur dévouement. La population de Saint-Laurent est composée presque exclusivement de

métis, qui habitent les bords du lac. Ils se sont bâti des maisons aux environs de la mission et cultivent chacun un petit morceau de terre. Anciens chasseurs de la forêt, ils gardent encore leurs vieilles habitudes et passent plusieurs semaines à poursuivre le gibier. Il y en a cependant un certain nombre qui ne s'éloignent jamais de la mission et qui vivent du produit de leur jardin et de la pêche, que le voisinage du lac leur permet toujours d'exercer. Cette petite chrétienté donne beaucoup de consolation à ses zélés Missionnaires. Eloignés de la ville, ces métis sont moins exposés que ceux de leurs compatriotes qui sont en contact avec les blancs. Encore que la langue française soit généralement comprise par la population du lac Manitoba, cependant les Pères prêchent assez souvent en *sauteux*, et cela pour mieux inculquer les vérités de la religion dans l'esprit de leurs auditeurs. A l'école, qui est fréquentée par une moyenne de cinquante enfants, on enseigne le français et l'anglais.

La mission de Saint-Laurent possède une église convenable, une bonne maison d'école et une maison pour les Pères, en voie de construction, laquelle offrira bientôt à nos chers Missionnaires un logement conforme à l'esprit de nos saintes Règles.

De temps à autre, le P. Camper va visiter les sauvages des différentes localités, à trois ou quatre journées de marche de la mission. Ce sont de difficiles excursions, tant pour le transport que pour rencontrer et instruire ces familles dispersées qui ne vivent que de la chasse.

Au premier abord, il semblerait que ces pauvres déshérités de la nature, avec leur vie nomade, soient inaptes à recevoir les bienfaits du christianisme, mais on se convainc bien vite du contraire. Comme saint Paul, le Missionnaire se fera tout à tous, pour gagner ces âmes à Jésus-Christ. Il se fera sauvage avec le sauvage et em-

brassera sa vie de privations pour lui donner en retour la vie et les consolations du chrétien. Le P. CAMPER est sur le point de partir pour une de ces tournées de mission où il sera absent plusieurs semaines, au milieu de ses sauvages qu'il aime de tout son cœur.

SAINT-FLORENT.

La mission de Saint-Florent du lac Qu'appelle a pour directeur le P. DECORBY, avec le P. HUGONARD pour compagnon. Ces chers Missionnaires se trouvent à 250 milles de nous. Cette mission, comme il a été dit bien des fois dans les lettres des Missionnaires, a été établie dans le but de procurer l'instruction religieuse et l'administration des sacrements à une population métisse, dont la moitié réside aux environs de la mission, pendant que l'autre mène une vie nomade à la chasse du buffle sauvage et vit au jour le jour dans les grandes prairies. Les ressources de la mission consistent principalement dans les offrandes que les Pères reçoivent de leurs chrétiens, pour messes, voyages, etc. Les autres revenus consistent en produits de culture et en bestiaux. Une fois par an, le P. Directeur vient passer ici quelques jours, pour rendre compte de sa mission et s'entendre avec Mgr TACHÉ et le P. Supérieur de Winnipeg. En ce moment, le P. DECORBY est au milieu de ceux qu'on appelle les *hivernants* et y résidera jusqu'à la fin de l'hiver. Ils sont à quelques centaines de milles de la mission. Ces *hivernants* forment différents camps de cinquante à quatre-vingts familles chacun, ce qui fait surgir pour un temps différents villages composés de cabanes construites seulement pour le temps de la chasse. Depuis plusieurs années, nos Missionnaires ont passé

leurs hivers au milieu de ces populations si dévouées au prêtre et si heureuses de le posséder pendant leurs aventureuses excursions. En l'absence du P. Decorby, le P. Hugonard garde la maison, s'occupe de ceux qui sont restés, étudie les langues, etc. Ce genre de vie d'une partie de nos métis est un grand obstacle à l'action civilisatrice et religieuse. Jusqu'ici il a été bien difficile d'instruire des jeunes enfants qui grandissent sans entendre parler d'autres choses que de courses à la chasse, de fourrures, de peaux, etc. Ne voyant le prêtre qu'une fois dans l'année, et seulement en passant, ils ne peuvent que bien imparfaitement profiter des leçons du catéchisme et ne connaissent pas l'école. Cette vie des *hivernements* est loin d'être favorable à l'amélioration morale et temporelle de ces chrétiens qui, malgré leur attachement à la religion, en oublient souvent les préceptes. Mais bientôt ils seront forcés malgré eux de se fixer et de cultiver la terre, car la chasse au buffle va disparaître, cet animal menaçant d'être anéanti par la grande destruction qui s'en fait continuellement.

Le P. Decorby, comme vous le savez, est plein de santé, de vigueur, et il aime beaucoup le genre de ministère qu'il exerce. Les métis l'estiment et savent apprécier son dévouement pour eux.

Je dois vous dire avec regret que je n'ai encore pu visiter cette mission. Depuis longtemps les Pères font des instances pour qu'on aille les voir, les conseiller, les encourager et vivre de la vie de communauté avec eux.

Comme le R. P. Visiteur a pu le constater, notre établissement de Winnipeg, ainsi que les résidences qui en dépendent, n'ont aucune dette. Nous avons même une *petite réserve* que nous ménageons pour les éventualités. Probablement, comme je l'ai déjà remarqué, nous

serons bientôt obligés de bâtir notre église de Sainte-Marie et alors il faudra faire appel à toutes nos ressources et économies si nous voulons être fidèles au principe de ne pas contracter de dettes.

Avant de clore ce rapport assez incolore, je dois vous dire, bien vénéré Père, qu'à la fin de novembre dernier, nous nous sommes réunis ici pour notre retraite annuelle qui s'est terminée le jour de l'Immaculée Conception. Ont fait les exercices, selon nos saintes Règles : les PP. Dandurand, Baudin, Camper, Lavoie, Mac-Carty, et les chers Frères Jean, Mulvihill et Doyle, sous la direction du Père Supérieur de la maison. C'est une de nos grandes consolations, au milieu de l'isolement où vivent quelques-uns d'entre nous, de pouvoir nous réunir quelquefois pour jouir des bienfaits et du bonheur de la vie de famille, et en rapporter ensuite la bonne odeur dans nos résidences éloignées. Plus peut-être que partout ailleurs, ces réunions de religieux sont un excellent moyen pour nous rappeler à nos observances régulières, à l'amour de la famille à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir et nous fortifier de plus en plus dans notre sainte vocation. Pour ma part, bien-aimé Père, j'avoue qu'il m'est pénible de voir un religieux seul, isolé et séparé de la compagnie de ses frères pendant longtemps. Je parle d'après l'expérience et d'après ce que j'ai entendu répéter bien des fois. On a beau être bon religieux et zélé missionnaire, il est impossible que l'énergie pour les exercices religieux et l'amour de la perfection ne s'émoussent pas à la longue. Il y a eu un temps où les circonstances ont forcé la Congrégation d'en agir ainsi à l'égard de plusieurs de ses sujets ; mais heureusement cet état de choses disparaît à présent par l'arrivée de nouveaux compagnons et par des moyens pécuniaires un peu plus assurés. On ne connaîtra jamais bien ce qu'ont souffert les

premiers Missionnaires de ces immenses contrées, je ne dirai pas par rapport à la pauvreté, la faim et les autres privations de tous genres, ce qui nous paraît peu de chose, mais par le fait de l'isolement dans lequel ils se sont trouvés placés par les circonstances. Supposons un pauvre Père, seul au milieu de populations non civilisées et cela pendant des quinze ou vingt mois, sans pouvoir recevoir d'autres consolations et encouragements que ceux de sa propre conscience et d'autres conseils que ceux que Dieu veut bien lui donner pendant ses méditations. C'est une position où il faut beaucoup de courage, de confiance en Dieu et de persévérance.

Je termine ce rapport, bien-aimé Supérieur général, en vous offrant mes hommages respectueux, mon affection, et en vous demandant votre bénédiction pour moi et pour tous nos Pères et Frères de Sainte-Marie de Winnipeg et des environs.

Alb. LACOMBE, O. M. I.

CANADA.

MISSION DES IROQUOIS AU SAULT SAINT-LOUIS.

Un triomphe pour l'Eglise. — Comment les Missionnaires catholiques ont civilisé et amené au catholicisme les plus cruels des Peaux-Rouges. — Les descendants des Iroquois reçoivent une visite du délégué du Prince de la paix. — Un des agréables incidents du séjour de Mgr Conroy au Canada.

Montréal, 8 décembre 1877.

Nous avons reçu du R. P. Burtin le récit suivant d'une visite de Mgr Conroy, délégué du Saint-Siége au Canada, à la population iroquoise de Caughnawaga ou Sault-Saint-Louis, dont ce bon Père est depuis longtemps le pasteur. Ce récit, traduit de l'anglais, est emprunté à la *Revue catholique* de New-York.

Le lundi 3 décembre, fête de saint François-Xavier, apôtre des Indiens, était le jour choisi avec beaucoup d'à-propos par le délégué apostolique pour visiter le village de Caughnawaga dans la réserve du Sault Saint-Louis, appartenant à la tribu des Iroquois. Beaucoup de vos lecteurs qui ont eu le plaisir de sauter les rapides de Lachine se rappelleront le site de Caughnawaga sur le côté sud du fleuve Saint-Laurent à environ 4 milles en amont des rapides, ceux-ci étant déjà à une distance à peu près égale au-dessus de Montréal. L'histoire des Iroquois ou des Sept nations, si intéressante sous bien des rapports, est étroitement liée avec la colonisation et l'histoire des premiers temps du Canada. Nous sommes probablement redevables du mot *Canada* à la langue sauvage dans laquelle ce mot (ou plus exactement le terme *Kanata*) signifie un village, ou peut-être plus littéralement encore une collection de huttes. Les Iroquois étaient les plus terribles et les plus puissants, parmi les nombreuses tribus contre lesquelles les premiers colons du pays eurent à combattre. Leurs succès dans la guerre leur assujettirent plusieurs des tribus voisi-

nes et leur méritèrent le titre de *peuple roi des sauvages* que leur ont attribué d'anciens historiens français. Durant les premières années qui suivirent l'établissement des premiers colons français dans la province de Québec, l'histoire du pays n'est guère que le récit d'une suite de combats sanglants soutenus par les colons, principalement contre *les implacables Iroquois* qui eurent souvent le dessus sur leurs adversaires. Il y a deux siècles ces sauvages belliqueux anéantirent presque entièrement la tribu des Hurons, qui avait secoué leur joug pour se soumettre aux Français, et un peu plus tard, en l'année 1688, ils surprirent Montréal et massacrèrent sans pitié tous ses habitants qui n'étaient que mille environ. Il est certain que les prisonniers faits dans la guerre étaient soumis par les Iroquois à toute sorte de tortures raffinées dont le récit effrayerait vos lecteurs.

C'est aux Pères de l'illustre Compagnie de Jésus qu'appartient exclusivement la gloire d'avoir soumis à la foi chrétienne les guerriers de cette fière et presque indomptable tribu. Dès l'an 1666, les Jésuites bâtirent à Caughnawaga une maison qui existe encore et est en bon état, et ce fut dans cette antique demeure que le P. Charlevoix, le premier historien du Canada, composa son précieux ouvrage bien connu sous le titre d'*Histoire de la Nouvelle-France;* parmi les intéressantes reliques de cette époque, lesquelles sont encore conservées dans cette maison, se trouve le bureau de travail dont se servait cet historien, et un ostensoir en or portant sur son piédestal l'inscription suivante, que nous copions textuellement, avec son orthographe défectueuse :

« Claude Prévost ancien eschevin de Paris et Elizabeth Legendre sa famme m'ont donné aux RR. Pères jésuites pour honnorer Dieu en leur première église des Iroquois. 1668.»

Le traité qui cédait le Canada à l'Angleterre contenait une clause d'après laquelle les conquérants étaient autorisés à supprimer l'ordre des Jésuites dans la province de Québec. Inutile de dire que les Anglais se hâtèrent d'user de ce privilége; d'ailleurs, les grands désastres survenus en France la mettaient dans l'impossibilité de les en empêcher. Dès

lors ce fut sur le clergé séculier que retomba l'obligation de pourvoir aux besoins spirituels des Iroquois, et il travailla avec fidélité à conserver les pieuses pratiques introduites par les jésuites. M. Marcoux, le prêtre séculier qui fut en dernier lieu chargé de cette mission, composa une grammaire et deux dictionnaires, l'un français-iroquois, l'autre iroquois-français, ouvrages qui ont été de la plus grande utilité à ses successeurs. Après le décès de M. Marcoux, ce furent les RR. PP. Oblats de Marie immaculée qui furent chargés de cette importante mission, dans laquelle avec des talents d'un ordre supérieur ils ont déployé un zèle et une énergie qui ne se sont jamais démentis. A présent il y a plusieurs livres écrits en iroquois, principalement sur des sujets religieux, et ce qui est encore mieux, beaucoup de sauvages savent les lire. La langue iroquoise, qui ne se compose que de onze lettres, est, dit-on, douce et flexible. D'après le témoignage de M. Ampère, écrivain français, elle est même susceptible, moyennant une certaine culture d'esprit, d'atteindre un haut degré d'élégance et d'atticisme.

La tribu est divisée en sept bandes dont chacune se choisit un grand chef, qui d'ordinaire est nommé à vie ; les sept grands chefs ainsi élus composent une sorte de conseil territorial ayant juridiction sur la tribu, dans les limites déterminées par le gouvernement canadien. Les Iroquois d'aujourd'hui sont des catholiques pieux et pratiquants ; ils sont redevables à la vigilance, aux efforts et à la bonne direction de leur digne Missionnaire actuel, le R. P. Burtin, O. M. I., d'être étrangers, du moins un grand nombre d'entre eux, au vice dégradant de l'ivrognerie qui est la source d'une si grande démoralisation parmi les tribus sauvages et aussi parmi d'autres populations.

A neuf heures et demi du matin le 3 décembre, le délégué apostolique, accompagné du R. P. Antoine, Provincial des Oblats ; du R. P. M. Reddy, secrétaire de Son Excellence, arrivait à Lachine. Ils traversèrent en steamer le fleuve, qui, à cet endroit, a environ 3 millles (1 lieue française) de large, et qui, à raison du courant qui se précipite avec force vers les rapides,

est extrêmement dangereux pour les faibles embarcations. A l'instant où le steamer accostait au quai de Caughnawaga on tira le canon, on sonna les cloches pour indiquer la présence du délégué, qui fut salué par les sauvages accourus en grand nombre afin de lui souhaiter la bienvenue. Agenouillés respectueusement autour de lui, lorsqu'il sortit du steamer, ils reçurent sa bénédiction et ensuite l'accompagnèrent jusqu'à l'église, qui est un bel et spacieux édifice construit dans le style grec. Le souverain pontife Pie IX et les différents souverains de France, particulièrement Napoléon III, ont fait à cette église de généreux présents. On avait érigé un grand arc de triomphe orné de drapeaux et de quantité d'étoffes précieuses de diverses couleurs, empruntées probablement à la garde-robe de quelques-unes des demoiselles les plus riches de la tribu; plusieurs de ces étoffes étaient aussi déployées le long du chemin. A l'entrée du presbytère, les messieurs dont les noms suivent furent présentés à Son Excellence : les RR. PP. Boisramé, Charpeney et Burtin, de la congrégation des Oblats ; les RR. MM. Trudel, ancien curé ; Picha, curé de Lachine ; Pominville, curé de Saint-Remy ; Bourgeault, curé de la prairie ; Blanchard, curé de Saint-Isidore, et Laporte, curé de Châteaugay. Son Excellence, assistée de deux diacres d'honneur, sortit du presbytère et fit son entrée dans l'église au son des cloches et au bruit du canon, par la grande porte, au seuil de laquelle le Missionnaire du village lui présenta l'eau bénite et l'encens. Puis elle se rendit à un trône qui lui avait été préparé du côté de l'Evangile et, après s'être revêtue de l'aube, de l'étole, de la chape et des ornements pontificaux, assista *parée* à une messe solennelle, qui fut chantée par le R. M. Pominville assisté des RR. MM. Blanchard et Laporte, comme diacre et sous-diacre d'office, tandis que le R. M. Picha et le R. P. Charpeney assistaient Son Excellence au trône comme diacre et sous-diacre d'honneur, le R. P. Antoine faisant l'office de prêtre assistant.

L'office présenta quelques particularités dignes d'être signalées : l'*Introït*, le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, l'*Offertoire* et la *Communion* furent chantés en iroquois par un chœur

de chantres sauvages admirablement formés, et l'harmonie de plusieurs morceaux fut rendue d'une manière qui aurait fait honneur à plusieurs paroisses dites civilisées. A l'offertoire, un grand nombre d'hommes tenant en main des cierges allumés s'approchèrent de la table de communion et baisèrent l'instrument de paix tenu par un des prêtres. Les hommes admis à cette distinction appartenaient, comme je l'appris ensuite, à la Société de tempérance. Les femmes, dont le visage était presque entièrement caché par leurs modestes couvertures noires, restèrent agenouillées pendant une grande partie de la messe.

A la fin de la messe, et à la suite de la bénédiction papale donnée solennellement par Son Excellence, un des sept grands chefs se présenta au pied du trône épiscopal et donna lecture de l'adresse suivante, écrite en langue sauvage et dont je dois la traduction à M. Fletcher, le maître d'école du village, qui la lut ensuite en anglais.

« A S. Exc. Mgr Georges Conroy, évêque d'Ardagh et de Cloumacnoise en Irlande, délégué apostolique, pour la puissance du Canada.

« Qu'il plaise à Votre Excellence :

« Je viens au nom des grands chefs et des habitants de Caughnawaga exprimer à Votre Excellence les sentiments de profond respect et de sincère gratitude que nous inspire la visite dont Elle daigne honorer cette ancienne mission où les Pères Jésuites établirent autrefois notre sainte et apostolique religion. Il m'est bien doux de le dire au milieu des progrès et de la chute d'autres nations, les Iroquois de Caughnawaga sont toujours restés attachés à la vraie religion. Lorsque nous venons offrir nos hommages à Votre Excellence à l'occasion de sa visite en cette réserve, c'est un honneur qui s'adresse non-seulement à l'évêque éminent, distingué par sa science, sa sagesse et ses vertus, mais encore à l'ambassadeur de notre Saint Pontife Pie IX, auquel les habitants de cette réserve sont étroitement unis par les liens sacrés de la foi apostolique et de l'obéissance.

« L'honorable mission qui vous est confiée et qui amène

Votre Excellence parmi nous, nous donne l'assurance que les intérêts de tous les fidèles et ceux de l'Eglise elle-même seront soigneusement sauvegardés, et nous espérons qu'un des résultats de votre sainte mission sera de prouver à Votre Excellence que notre Saint Pontife n'a pas d'enfants plus fidèles et plus soumis à la sainte Eglise catholique et apostolique dont il est le chef que ceux de la mission de Saint-François-Xavier, dont ce jour 3 décembre nous rappelle la fête et le souvenir. Daigne maintenant Votre Excellence répandre sur nous et sur nos chères familles cette bénédiction qu'elle a été chargée de nous transmettre par notre vénéré pontife Pie IX, qui occupe la chaire de Saint-Pierre et a en mains les clefs du royaume des Cieux.

« Signé : *les grands chefs*,

« Joseph KENTARONTU ; Louis SUTCKIENATON. »

Son Excellence répondit à cette adresse par un touchant et magnifique discours en anglais, conçu à peu près en ces termes :

« Il y a plusieurs années, je me trouvais à Rome à pareil jour dans l'église dédiée au grand saint François-Xavier et j'y vénérais son bras, qui y est conservé, ce bras qui a servi à baptiser tant de milliers d'infidèles. Aujourd'hui 3 décembre c'est parmi vous que je célèbre sa fête dans la belle église de cette mission, et je retrouve ici non pas son bras, mais son cœur, ses sentiments, les vertus qu'il savait inspirer à ses néophytes et que je revois florissantes parmi vous. Ç'a été pour moi un grand plaisir de vous entendre si bien chanter en votre langue, de voir les décorations de votre église ; mais ce qui en fait la plus belle parure, c'est vous-même, ce sont vos âmes remplies d'un si profond attachement à la foi catholique qui a été prêchée à vos ancêtres par les Pères Jésuites, imitateurs du zèle et des travaux de saint François-Xavier. Il m'est bien consolant d'apprendre que, malgré la défection de plusieurs nations qui depuis cette époque se sont séparées de l'Eglise, les habitants de cette réserve sont toujours restés fidèles à la vraie religion et n'ont pas oublié

les enseignements de leurs premiers Missionnaires, ni de celui qui tient leur place auprès de Vous. Ils vous ont appris à vénérer dans notre Saint-Père le Pape le vicaire et le représentant de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre, le chef de l'Eglise, et vous mettez en pratique leurs enseignements. Car, je le sens, ce n'est pas à ma personne seulement que s'adressent ces hommages, vous voyez en moi le représentant du Saint-Père qui m'a envoyé en ce pays. Pensez à lui dans vos prières, il a de nombreux et puissants ennemis. Fuyez le péché, les mauvaises compagnies; pratiquez la tempérance, soyez fidèles à vos devoirs de religion, à la prière du matin et du soir, fréquentez les sacrements, où vous puiserez les grâces dont vous avez besoin pour bien vivre. C'est de tout mon cœur que je vous ai bénis, au nom de notre Saint-Père le Pape; je prie Dieu qu'il fasse ressentir les effets de cette bénidiction à vous-mêmes et à vos familles. Pour moi j'aimerai à me rappeler avec bonheur et reconnaissance le bon accueil que j'ai reçu de vous en ce jour. »

Le R. P. Antoine, ancien Missionnaire de Caughnawaga, répéta en langue sauvage le discours que Son Excellence avait prononcé en anglais. La facilité avec laquelle il s'acquitta de cette tâche prouve combien il est resté familier avec cette langue, dans laquelle il a exercé le saint ministère pendant neuf ans, encore qu'il y en ait quatorze d'écoulés depuis qu'il a quitté cette mission. Au sortir de l'église, qui avait été décorée simplement, mais avec goût, pour la circonstance, un grand nombre de femmes et de filles de la tribu s'empressèrent d'aller à la maison pour y chercher des paniers contenant divers échantillons d'ouvrages en rassades qu'elles vinrent ensuite offrir à Son Excellence au presbytère après le dîner, en la priant de les accepter. Une jeune fille entre autres lui apporta une paire de chaussures en rassades artistement travaillée et pria Son Excellence d'en faire cadeau au Pape, lorsqu'Elle retournerait à Rome, comme un petit souvenir des Iroquois. Une caisse assez vaste ne put suffire à contenir tous ces cadeaux, il fallut en mettre dans des sacs de voyage.

Ce qui n'était pas moins touchant, c'était de voir plusieurs femmes venir au presbytère portant dans leurs bras leurs petits enfants afin de les faire bénir par le représentant du Saint-Père, d'autres demander ses prières pour leurs fils plus âgés dont la conduite leur cause de la peine.

Nous devons mentionner que MM. J. Williams (Skatsienhati) et Edouard de Blois, marchands de Caughnawaga, contribuèrent généreusement à l'éclat de la fête en fournissant les étoffes qui servirent à la décoration de l'église et les voitures destinées à conduire Son Excellence et les prêtres de sa suite, du quai au presbytère. En voyant le contraste qu'offre le peuple de cette tribu tel qu'on le voit aujourd'hui avec ce qu'étaient ses féroces et sanguinaires ancêtres il y a environ deux siècles, et en se rappelant les influences civilisatrices qui ont opéré un si merveilleux changement, on est obligé de reconnaître d'une manière indubitable la force et l'efficacité de la divine mission confiée à l'Eglise catholique, et à elle seule, d'enseigner les nations du monde entier.

Son Excellence, après avoir visité dans le presbytère la chambre occupée autrefois par le R. P. Charlevoix et examiné plusieurs objets offrant un intérêt historique, quitta la mission vers trois heures de l'après-midi pour retourner à Montréal.

COLOMBIE BRITANNIQUE.

EXTRAITS DE LETTRES DU F. GUERTIN AU P. RAINVILLE.

New-Westminster, le 30 janvier 1877.

I

Mon Révérend et bien Cher Père,

Il y a longtemps que je pense à vous donner de mes nouvelles et que j'espère recevoir des vôtres. J'avais bien

des choses à vous dire avant mon départ du Canada ; j'en ai bien davantage aujourd'hui.

Vous me permettrez de passer sous silence les sentiments qui remplirent mon âme au moment de la séparation ; vous savez assez combien la véritable vie apostolique m'a toujours souri pour comprendre à quel point j'étais heureux d'y être appelé par la sainte obéissance. Mes impressions de voyage jusque dans la Colombie méritent bien moins encore que je m'y arrête. Ainsi passons outre aux incidents de voyage et arrivons à la Colombie britannique.

La Colombie britannique est ma patrie d'adoption, et, comme à tout cœur bien né la patrie même adoptive est chère, je tiens à vous en dire quelque chose. Le 16 décembre nous arrivâmes en face des côtes. Une brume épaisse nous ayant caché l'embouchure du Fraser, nous fûmes contraints de jeter l'ancre et de coucher à bord. Le lendemain, de bonne heure, la brume disparut, et alors nous pûmes distinguer les deux rives et nous diriger vers le port. Pendant l'espace d'environ 10 milles, le Fraser roule lentement des eaux glaiseuses, à travers plusieurs petites îles qui, comme le rivage, sont presque à fleur d'eau ; puis son lit devient plus étroit et le paysage plus pittoresque et même majestueux. A gauche, sur le versant d'un vaste promontoire, on aperçoit la ville naissante de New-Westminster. Les maisons y sont bâties en amphithéâtre, et, de loin, on lui donnerait au moins trois mille habitants. Mais à mesure qu'on s'en approche, et surtout lorsqu'on a quitté le navire, on reconnaît bientôt son erreur, et l'on s'aperçoit que d'énormes souches de pins et de cèdres disputent encore le sol aux habitations des hommes, et l'emportent de beaucoup en nombre, en âge et en force. En effet, la population de New-Westminster n'est que d'environ mille blancs

auxquels il faut ajouter un nombre de sauvages qui tantôt augmente, tantôt diminue. La croix qui surmonte l'église catholique nous la fit distinguer des trois temples protestants. Nous nous y rendîmes en suivant une large rue, et, lorsque nous y arrivâmes, la croix nous indiqua encore, tout à côté, la maison de nos Pères : nous étions chez nous.

Je ne vous dirai rien de l'accueil : il fut fraternel, il fut cordial. Il y a dans les familles religieuses de ces joies qui sont le centuple promis par Notre-Seigneur à quiconque quitte tout pour son amour, joies plus faciles à sentir qu'à exprimer.

Mais quel est ce chez-nous ? C'est un immense pays dont il me serait difficile de vous dire au juste l'étendue. Pour l'évangéliser il n'y a que des Missionnaires Oblats, dont deux sont évêques, quinze prêtres et une dizaine frères convers. Il y a, en outre, deux scolastiques qui seront bientôt ordonnés prêtres, le F. Martin, qui est sous-diacre, et moi. On dit que la population totale du vicariat est d'environ vingt mille sauvages et dix mille blancs, dispersés dans tout le pays. Vous voyez que l'ouvrage ne nous manque pas, surtout si l'on considère l'ignorance des habitants, la diversité des langues qu'ils parlent, le désir qu'ils ont de s'instruire et de servir Dieu, et les distances énormes qui les séparent les uns des autres. Qu'il y a de bien à faire ici ! Qu'il s'y fait de mal ! et, je dois le dire, ce sont les blancs qui donnent les plus grands scandales. Comme il serait à désirer que le règne de Dieu fût bien établi ici avant que le chemin de fer du *Pacifique Canadien* nous apporte les immigrants qui ne manqueront pas d'affluer aussitôt !

Le pays offre, sans contredit, de grands avantages aux jeunes colons. Le sol est partout couvert d'immenses forêts qui renferment le bois le plus précieux. Il n'est pas

rare de rencontrer ici des pins de 9 pieds de diamètre et de 80 pieds sans branches et sans nœuds. Les prûches et les cèdres viennent presque aussi gros, et tous ces arbres se fendent si bien, qu'on en a fait des planches avec la hache. Debout, le bois se donne; en corde, il se vend 2 piastres et demie s'il est mou, et 5 piastres et demie s'il est dur. Les charpentiers gagnent 3 et même 4 piastres par jour. En un mot, l'ouvrage et les richesses abondent, mais les ouvriers et les propriétaires sont encore peu nombreux.

Le climat est doux et très-salubre. Aujourd'hui, 30 janvier, il tombe de la pluie comme il en tombe en Canada au mois de juin. Cet hiver la terre n'a pas encore gelé à plus de 2 pouces. Il est tombé de la neige qui a atteint 6 pouces de hauteur, mais au bout de dix jours il n'y en avait plus. Je pense être bientôt acclimaté dans la Colombie. Je m'y trouve très heureux. Je puis dire avec David : « Le sort m'a traité d'une manière très-avantageuse, car mon héritage est excellent, » et avec Salomon : « L'accomplissement du désir est la joie de l'âme. » Nous voilà bien éloignés l'un de l'autre; mais l'amitié franchit les plus hautes montagnes, et les grandes eaux ne sauraient éteindre la charité qui nous unit. Je suis si pressé, que je ne puis vous écrire plus longuement. J'espère que, lorsque vous me répondrez, vous ne prendrez pas modèle sur moi et que vous me donnerez force nouvelles. « Celui qui est ami aime en tout temps, » dit le Sage. Montrez-le-moi, cher père, en priant beaucoup pour moi, maintenant surtout, puisque bientôt je serai élevé à la redoutable dignité du sacerdoce.

II

William's Lake, le 1er juillet 1877.

Bien cher père,

Mes lettres, me dites-vous, vous intéressent; les vôtres, je vous l'assure, me font le plus grand plaisir. Je viens vous en remercier aujourd'hui, et, puisque mon nouveau pays a pour vous des attraits, je veux vous en entretenir de nouveau. Mais, cette fois, je vous parlerai d'abord de moi-même.

Le bon Dieu a fait de grandes choses en ma faveur depuis que je vous ai adressé ma dernière lettre. Trois fois je me suis prosterné la face contre terre, trois fois je me suis attaché de nouveau au service du Seigneur par des liens de plus en plus étroits et indissolubles. Le 13 mai, l'huile sainte coulait sur mes mains : j'étais prêtre pour toujours. Depuis, chaque matin, j'ai le bonheur de monter au saint autel pour y offrir le plus auguste des sacrifices. Oui, avec la sainte messe, on peut vivre et mourir aux missions étrangères. Le saint jour de la Pentecôte, je chantais ma première grand'-messe dans la cathédrale de New-Westminster. Le 26 mai, je faisais mes adieux à Mgr Durieu, au R. P. Horris, au F. Martin, qui doit être incessamment ordonné prêtre lui-même, et aux bons FF. Allen et Hough. Tous se montrèrent à mon égard d'une prévenance et d'une bonté que je n'oublierai jamais. L'aimable obéissance m'envoyait à la mission d'où je vous écris.

Je m'embarquai à bord de la *Royal City;* il était huit heures du matin. La grive chantait et les rosiers qui bordent le rivage nous envoyaient leur délicieux parfum. De temps en temps nous apercevions sur les rives

du Fraser de petits villages presque entièrement primitifs et sauvages : tout le reste n'est qu'une épaisse forêt. A midi nous avions fait 30 milles. Nous étions en face de notre établissement de Sainte-Marie, que je saluais affectueusement. A peine eus-je le temps de donner une poignée de main au bon F. Ryan et de lui demander des nouvelles des RR. PP. Jayol, Carion et Peytavin, que la vapeur, nous éloignant l'un de l'autre, mit fin à notre courte entrevue. Plus tard nous nous arrêtâmes deux heures pour prendre à bord des animaux domestiques, et plus tard encore trois heures pour faire embarquer un troupeau de bêtes à cornes. La nuit venue, on jeta l'ancre et, le lendemain, quoique ce fût un dimanche, on continua de remonter le fleuve. A onze heures, nous arrivions à Yale ; c'est le terme de la navigation ; nous étions à 100 milles de New-Westminster. On me conduisit chez M. Pierre Claire, un Français, qui m'invita à sa table. Je couchai à l'hôtel.

Le lundi je pris place dans la diligence dès cinq heures du matin ; c'était pour trois jours. Il me restait à faire un trajet de 239 milles dans les montagnes, les plus pittoresques du monde.

La première journée nous longeâmes le Fraser, dont le lit tortueux est creusé à pic dans le roc vif, de 100 à 1 200 pieds de profondeur, entre des montagnes dont le sommet est couvert de neiges éternelles. C'est sur la pente escarpée de ces rives que se trouve le seul chemin qui conduise dans l'intérieur du pays. Ce chemin est relativement beau, mais très-étroit et même dangereux. Cependant, grâce à l'habileté des conducteurs, les malheurs sont rares. Parfois le danger peut avoir une autre cause que la nature du sol. Un bloc de rocher ou une avalanche de neige peut se détacher du sommet des montagnes et précipiter au fond du fleuve arbres, voitures, chevaux et voyageurs.

C'est ainsi que perdit la vie, il y a deux ans, la femme du conducteur de notre diligence. On rencontre, de distance en distance, de longues files de voitures traînées par douze et même quinze paires de bœufs. Le chemin, comme je l'ai dit, est si étroit, que cette rencontre présente toujours des difficultés et requiert, de la part des conducteurs, de l'expérience et de l'adresse. D'autres fois, on voit venir à soi des caravanes d'Indiens à cheval, avec femmes et enfants, ou bien encore des troupeaux de trois ou quatre cents bêtes à cornes. Alors il faut encore être sur ses gardes pour éviter toute encombre. Tout le monde descend de voiture aux plus grandes côtes pour les gravir à pied.

A la fin de la première journée, nous avions fait 90 milles, nous étions à Lytton. J'allai chercher un gîte pour la nuit chez un Belge qui, naguère, était fort riche, mais qui avait perdu toute sa fortune par d'imprudentes libéralités. Il en a le cœur malade ; il me raconta la honteuse et indigne conduite de ses anciens amis. En ma présence il en fit rougir deux qui ne savaient où se cacher de honte.

Le 26 au matin, nous laissâmes les rives du Fraser pour suivre celles de la rivière Thompson, dont le courant est d'une incroyable rapidité. L'aspect du pays, sans être aussi grandiose, devient plus agréable. Il offre aux regards du voyageur une multitude de petites collines qui ressemblent à des bancs de neige du Canada. Quelques-unes sont semées de cyprès et ressemblent à de beaux vergers. D'ailleurs il y en a de toutes les qualités et de toutes les couleurs et, par conséquent, pour tous les goûts.

C'est sous ces collines qu'une grande partie des sauvages qui habitent ces lieux ont creusé leurs demeures. Ils vivent là, un peu à la façon des fourmis, avec cette dif-

férence que, n'ayant pas appris d'elles à être prévoyants, ils ne font pas ou ne font pas assez de provisions et se trouvent souvent réduits à la pauvreté et à l'indigence. Je vis plusieurs de leurs bourgades le long de la route, je les vis eux-mêmes. Leur extrême dénûment excita la compassion de mon cœur. Puissions-nous leur faire du bien au physique et au moral et leur faire goûter les avantages de la civilisation et de l'Evangile!

Ces pauvres sauvages ont deux sortes de cimetières sur les bords de la rivière Thompson. Les uns s'en vont nicher leurs morts dans de gros arbres à une hauteur de 25 ou 30 pieds ; les autres les enterrent et mettent pour gardiennes de leurs tombeaux des femmes en bois, revêtues d'indienne blanche, et ayant sur la tête de longs rubans rouges qui flottent au gré des vents. N'est-ce pas le cas de prier le Seigneur avec Zacharie « d'éclairer ceux qui demeurent dans les ténèbres et les ombres de la mort, et de les mettre dans le chemin du salut et de la paix ? »

Le soir nous étions aussi près que possible du ciel. New-Westminster est à peu près au niveau de la mer ; or, depuis que nous l'avions quitté, nous avions fait une ascension de 3 600 pieds. Ne vous étonnez plus, après cela, de mes accents poétiques ; oui, encore plus qu'à Sainte-Marie de Monnoir, je dominais le Parnasse et l'Hélicon. Seulement, de tous les lieux circonvoisins, celui où nous étions est le plus froid. On dit qu'il y gèle toutes les nuits jusqu'au mois de juillet.

Je fus hébergé chez une bonne veuve, une Ecossaise catholique. Dès mon entrée dans son logis, elle se mit à me raconter son histoire, en anglais, bien entendu, avec une volubilité telle qu'il m'était difficile de tout parfaitement saisir. Comme l'exigeaient les convenances, j'écoutais ou paraissais écouter avec attention et intérêt. J'avais

même pris un air souriant, lorsque tout à coup elle s'arrêta et me dit avec vivacité : « Vous ne me comprenez pas ! » Elle en était arrivée à la mort récente de son mari. Des larmes abondantes coulèrent-elles de ses yeux ? Il me serait un peu difficile de répondre à cette question. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne les vis pas.

Le lendemain, mercredi, il ne nous restait plus que 50 milles à faire, et nous n'avions plus qu'à descendre : c'était peu de chose. A six heures du soir, je quittai la diligence, confiai mon bagage aux soins d'une bonne famille irlandaise, et pris, à pied, le chemin qui conduit à la mission de Saint-Joseph, William's Lake, dont je n'étais plus éloigné que de 3 milles.

Deux mots des dépenses du voyage. On paye 60 piastres par tête, et 25 cents la livre pour les bagages, si on les prend avec soi dans la diligence, et 5 cents seulement si on les laisse au train de petite vitesse des bœufs. Dans ce dernier cas, au lieu de les avoir en trois jours, on ne les a qu'au bout de quatre semaines.

Enfin j'arrivai au terme de mon voyage la veille de la Fête-Dieu. Je me jetai joyeusement dans les bras du R. P. Mac-Guckin, supérieur ; du R. P. Marchal, assistant, et du F. Surel, directeur des travaux de la ferme. Le R. P. Supérieur a fondé ici un petit collége dont tous les élèves sont pensionnaires. Les sœurs de Sainte-Anne de Lachine sont également établies ici depuis un an et rendent d'importants services à la mission. Elles ont aussi des petites filles dans leur couvent.

La mission de Saint-Joseph est située entre deux collines toutes couvertes d'épinettes blanches, assez éloignées les unes des autres pour donner à ces plantations l'aspect de deux grands vergers. Au fond du vallon serpente et coule avec rapidité une crique qui fournit de l'eau en abondance

pour l'irrigation de toute la ferme. En un mot, le site est magnifique, et tout ici semble être dans un état assez prospère pour une mission étrangère et sauvage; Dieu fasse que l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi continue de nous secourir!

Ma santé est excellente. Ne m'oubliez pas devant les autels de Jésus et de Marie. Quant à moi, je pense à vous, ainsi qu'à tous ceux qui me sont chers, dans mes prières et surtout au saint sacrifice de la Messe. Bientôt, je l'espère, je vous écrirai encore. Adieu.

III

William's Lake, le 23 décembre 1877.

Mon bien cher Père,

Il y avait longtemps que nous nous appelions confrères, à l'avenir nous nous donnerons le nom plus doux de frère. Marie vous a donc aussi obtenu la grâce de quitter le monde pour devenir son Oblat. Comme je l'en remercie volontiers conjointement avec vous! Comme je bénis avec vous le Seigneur de ce qu'il a daigné exaucer vos vœux et vous faire habiter dans sa maison pour tous les jours de votre vie, afin d'en contempler et d'en goûter les délices! Il est bien pauvre, le temple que je visite ici, mais les délices du Seigneur et les miennes ne s'y trouvent pas moins que dans les plus belles et les plus riches églises. A la mission de Saint-Joseph, j'ai ce que je cherchais; veuillez en remercier avec moi Jésus et Marie Immaculée. Je vous ai dit quelques mots de ma nouvelle résidence. Je viens y ajouter quelques détails, qui, lorsqu'ils vous parviendront, auront

au moins l'intérêt d'avoir franchi la grande distance qui nous sépare.

S'il vous en souvient, je vous disais dans ma dernière lettre que le R. P. Mac-Guckin, mon bien-aimé Supérieur, a fondé ici un petit collége dont tous les élèves sont pensionnaires. Ces élèves sont aujourd'hui au nombre de quarante. Ils sont confiés à mes soins de presque tous les instants. C'est vous dire que me voilà de nouveau lancé dans l'enseignement. Un tiers de nos élèves sont des blancs, les autres sont des métis. Ils sont généralement peu avancés dans les sciences. Cela se conçoit : ils ont grandi comme des perdreaux dans la campagne. Mais ils ont des qualités qui les rendent vraiment aimables.

Ainsi, leur docilité est constante, leur obéissance à toute épreuve. Il a pu m'arriver d'en punir injustement par erreur. Ils m'ont regardé avec étonnement, mais ils n'ont jamais laissé échapper une plainte. S'ils donnent lieu à quelque observation, s'ils se rendent coupables d'un acte de gourmandise notable ou répété, ou s'ils commettent quelque autre faute considérable contre le règlement, ils sont sévèrement punis et même fustigés ; alors même ils acceptent tout avec une résignation admirable. D'ailleurs, si vous voyiez comme ils désirent bien faire, comme ils tiennent à honneur de servir la messe, et comme ils soupirent après les jours de communion, vous avoueriez, comme nous, qu'ils ne se montrent ni ingrats, ni indignes des soins que nous leur prodiguons.

Si maintenant vous considérez que plus de la moitié d'entre eux ont des parents protestants ou plutôt sans religion, vous comprendrez quel bien nous pouvons faire avec notre petit collége de William's Lake. Il est bien regrettable que nous ne puissions pas avoir des Frères pour enseigner, car l'ouvrage abonde ailleurs pour les

Pères : « La moisson est abondante, mais il n'y a pas assez d'ouvriers pour la recueillir. »

Les sauvages de ces contrées se civilisent de plus en plus chaque jour. Plusieurs parlent français, presque tous parlent maintenant l'anglais, et vivent, autant qu'ils le peuvent, comme les blancs qu'ils cherchent à imiter en tout. Hélas ! l'imitation ne vaut souvent pas grand'-chose. On les dit beaucoup plus intelligents que nos Hurons et nos Iroquois du Canada. Ils ont cependant un grand défaut, la paresse. Ils travailleront quelques jours, puis ils iront se promener à cheval avec leurs familles. Le gibier, les perdrix, les canards abondent; ils pourraient leur faire la chasse, mais ils gagnent davantage à travailler la terre et les mines d'or.

Oui, des mines d'or ! On dit que notre *Caribou* va devenir une nouvelle Californie, et qu'il va nous arriver au printemps vingt, trente, quelques-uns disent cinquante mille chercheurs d'or ou plutôt casseurs de pierres ; car, paraît-il, l'or est tout trouvé, il n'y a, pour l'avoir, qu'à casser le roc qui le cache. Plaise à Dieu qu'il n'y ait ni trompeurs ni dupes ! Plaise à Dieu que nos chères missions n'aient pas plus à perdre qu'à gagner à ce mouvement, s'il a lieu !

Voulez-vous savoir le temps qu'il fait ici ? Il n'a pas plu, on peut le dire, depuis quatre mois. Depuis trois semaines il est tombé trois fois quatre pouces de neige, mais le vent l'a fait disparaître de suite. A peine s'il en reste çà et là quelques rares vestiges. Les troupeaux sont encore dans les prairies et ne semblent pas avoir trop froid. Le soleil brille à peu près cinq heures et demie par jour, ordinairement de neuf heures à deux heures et demie. Les meules de foin et de paille, tout est sec comme de l'amadou. Les lacs sont couverts de glace; les canards, les outardes et autres oiseaux aquatiques

les ont quittés. Pendant dix ou quinze jours nous avons jusqu'à 36 même 40 degrés de froid. C'est ce qui explique comment nous n'avons pas d'arbres fruitiers. D'ailleurs notre hiver n'a rien d'effrayant : il ne dure que de deux à quatre mois.

Ce n'est pas le froid, mais la faim, qui nous amène certains visiteurs qui troublent le silence et la paix de la mission pendant le temps consacré au repos ; ces visiteurs sont des loups-cerviers appelés ici *caillotis*. Toutes les nuits ils viennent hurler près des basses-cours ; ils se battent à outrance avec les chiens, enlèvent les gallinacés et les jeunes mammifères pachydermes qu'ils peuvent attraper, et font un épouvantable tintamarre.

Je vous disais que nous sommes parfois assez longtemps sans avoir de pluie. En outre, la terre ici, comme partout dans les environs, est ferme et dure, et couverte d'une espèce de poussière noire qui se mouille difficilement. Mais, avec l'irrigation, elle devient fertile. Ailleurs les fossés et les rigoles servent pour l'écoulement des eaux. Ici ils ont une destination toute contraire, ils servent à conduire l'eau dans les terres et à les féconder. Dans plusieurs endroits il ne vient absolument rien sans irrigation et les inondations ne sont nullement à craindre. Voici comment se fait l'irrigation. On amène de l'eau du crique ou de la rivière dans une foule de petits canaux que l'on conduit peu à peu à la hauteur des coteaux. De là on la fait descendre dans de petits sillons, à une distance d'environ 2 pieds les uns des autres, dans les champs que l'on cultive. Ces champs, après avoir été arrosés, produisent ordinairement des récoltes satisfaisantes. Et c'est ainsi que notre Père qui est au ciel donne à ses envoyés et aux peuples qu'ils évangélisent la nourriture qu'ils attendent de sa bonté.

Mais il est temps que je termine ma trop longue cau-

serie. Que ne puis-je, en finissant, dire merci à tous les bienfaiteurs de nos lointaines missions ! Veuillez souhaiter une bonne et sainte année de ma part à toute la communauté du Noviciat de Notre-Dame des Anges. Mes adieux au cher F. Labelle, s'il ne faut plus le revoir que dans l'éternité.

Votre frère en N.-S. et M. I.,

Guertin, prêtre, o. m. i.

CEYLAN.

LETTRE DU R. P. MASSIET AU R. P. DE L'HERMITE.

Jaffna, le 28 janvier 1878.

Mon révérend et bien cher Père,

Dans votre bienveillante lettre du 14 décembre dernier, vous vouliez bien exprimer le désir d'avoir quelques détails sur nos missions de Ceylan. Ce désir, pour moi, était plus qu'un ordre ; aussi me suis-je mis immédiatement à recueillir les notes éparses çà et là, et à écrire le rapport des principaux événements qui se sont passés dans la mission de Jaffna depuis le retour de Mgr Bonjean de sa visite dans les missions du Sud.

La crise que traverse en ce moment le nord du vicariat de Jaffna ressemble, sous certains rapports, à l'agitation politique qui déchire notre trop malheureuse patrie. Mais les résultats, nous osons l'espérer, en seront tout différents. En France, les révolutionnaires ne cherchent qu'un bon moment pour renverser les institutions déjà existantes ; ici nous ne cherchons qu'à édifier et à implanter

des institutions nouvelles, qui toutes tendent au bien du peuple que nous sommes appelés à évangéliser. Mais n'anticipons pas sur les événements, et contentons-nous de suivre pas à pas les faits qui se sont déroulés devant nous dans cette période de quatre mois.

Le retour de Sa Grandeur avait été hâté par les événements qui se préparaient à Jaffna et qui réclamaient impérieusement la présence du Vicaire apostolique sur le théâtre même où devait s'engager la lutte contre un ennemi mille fois plus redoutable encore que le choléra.

Quelques jours seulement après ce retour, Monseigneur résolut d'aller visiter l'île de Mandativoe, où les RR. PP. Gourdon et Sandrasaraga l'avaient précédé, pour donner les exercices de la mission. J'eus la chance d'être choisi pour accompagner Sa Grandeur dans cette visite, et, pour la première fois depuis mon arrivée à Ceylan, j'eus l'occasion d'être témoin oculaire d'une de ces réceptions épiscopales telles qu'elles se font d'ordinaire dans ces pays de misssions. Comme ces pauvres Indiens n'ont pas tous à leur disposition le *cérémonial des évêques*, ils se sont fait à eux-mêmes un cérémonial qui ne manque pas de grâce... En vous retraçant les détails de cette visite de Monseigneur à Mandativoe, je vous ferai le portrait de toutes les autres : *ab uno disce omnes.*

Partis de Jaffna vers les deux heures de l'après-midi, dans une petite barque de pêcheurs, où les derniers de nos petits commis voyageurs de France auraient dédaigné de prendre place, nous arrivâmes en face de l'île vers les six heures du soir. La population entière, catholiques et païens, nous attendait sur le rivage. Aussitôt que notre barque fut aperçue, une décharge de coups de fusil salua Sa Grandeur. Quatre vigoureux gaillards se détachèrent de la foule, et, dans l'eau jusqu'au-dessus de la

ceinture, vinrent recevoir leur évêque. Sa Grandeur s'assit triomphalement sur leurs larges épaules, et se laissa porter jusque dans une charrette à bœufs, ornée pour la circonstance de toiles blanches et rouges, et qui l'attendait sous un arc de triomphe. J'étais depuis longtemps habitué à voir ce mode de transport ; je vous avoue, cependant, que j'eus toutes les peines du monde à garder mon sérieux en voyant les efforts que faisait Monseigneur pour conserver son centre de gravité sur cette bascule humaine, qui menaçait à chaque instant de fléchir sous le fardeau qu'elle portait. Pendant tout le temps de la traversée, les coups de fusil se succédaient, les violons grinçaient, les tam-tams battaient, le peuple hurlait... ; c'était un vacarme à faire fuir tous les démons de l'enfer. Ajoutez à cela la lumière vacillante des torches qui commençaient à s'allumer, les cris sauvages des buffles qui s'enfuyaient à travers champs, les croassements de myriades de corbeaux, et, par-dessus tout, cette masse de monde qui courait en tous sens, semblables à des ombres ; représentez-vous un tableau dans lequel se trouveraient tous ces éléments divers, et vous aurez une image en raccourci de ce que Dante décrivait comme le vestibule du purgatoire.

Je pensais bien qu'au milieu de ce brouhaha on oublierait le pauvre P. Massiet, qui n'en pouvait mais, et qui n'était guère disposé à franchir à la nage les 25 à 30 mètres d'eau qui le séparaient encore du rivage. Heureusement que les usages du pays n'admettent pas qu'un évêque se présente sans être accompagné de son *Vicaire général*. Les plus habiles en firent la remarque, et, quelques instants après, je me trouvais assis, ou plutôt couché, dans le véhicule un peu primitif où Sa Grandeur m'avait attendu. On ne fut pas longtemps avant de se mettre en marche. Les tambours, tam-tams et violons

ouvraient la procession. Venait ensuite notre *char de triomphe :* le peuple romain n'en vit jamais de pareils. Malheureusement, le chemin que nous avions à parcourir ne ressemblait guère à la voie Appienne. Passe encore si nos coursiers avaient suivi la ligne tracée devant eux ; mais, épouvantés par les hurlements de la foule, le bruit des instruments de musique et, par-dessus tout, par la lumière des torches, qu'on leur mettait jusque dans les yeux, ils ne tardèrent pas à prendre la clef des champs, et commencèrent une course au clocher qui aurait bien pu devenir tragique. Heureusement nous en fûmes quittes à bon marché, et nous arrivâmes sains et saufs à la porte de la jolie petite église que la piété des catholiques a élevée au milieu de l'île. Monseigneur, s'étant revêtu de ses ornements pontificaux, fut reçu par le R. P. Gourdon, et conduit au pied de l'autel au chant de l'*Ecce sacerdos magnus*, chanté par les PP. Sandrasagara et Massiet.

Après quelques paroles de remercîments pour l'empressement qu'ils avaient mis à venir le recevoir, Monseigneur indiqua l'ordre des exercices pour le lendemain, et nous nous retirâmes pour aller goûter un repos bien mérité. Nous laissâmes la cure à la disposition de Sa Grandeur, et nous allâmes planter notre tente sous les grands palmiers qui s'élèvent tout autour de l'église. J'espérais bien pouvoir m'y dédommager des fatigues de la nuit précédente, mais je comptais sans mon hôte. Une légion de petits insectes bien incommodes avait envahi ma natte, et me fit passer une nuit blanche, me laissant à peine le loisir de contempler les myriades d'étoiles qui scintillaient au-dessus de ma tête. Il paraît que ces animaux ne sont pas dépourvus d'un certain jugement ; ils préférèrent s'attaquer à la chair encore fraîche de mon individu, plutôt que de chercher à entamer le cuir durci du P. Gourdon. Au moins, j'eus la consolation d'apprendre, le len-

demain matin, que je n'avais pas été le seul à souffrir le martyre, et que la dignité épiscopale elle-même n'est pas toujours une sauvegarde contre la voracité de ces terribles insectes.

La journée du lendemain fut employée tout entière, soit à entendre les confessions, soit à juger les procès de nos gens, qui, soit dit en passant, sont assez forts sur le chapitre de la chicane.

Le surlendemain, cent trente personnes s'approchèrent du banquet eucharistique, et quarante-cinq reçurent le sacrement de la confirmation. Après la cérémonie, Monseigneur nomma les chefs de l'Eglise, et nous nous disposâmes à partir. Nous étions à faire nos préparatifs, lorsque arriva une députation des principaux du village, pour demander à Monseigneur de vouloir bien leur envoyer plus souvent un prêtre les visiter. Sa Grandeur accueillit favorablement cette demande, leur promettant d'y faire droit dans la mesure que lui permettrait le petit nombre de Missionnaires qu'elle a à sa disposition. A cette députation succéda la pétition que venait présenter la population féminine d'un village voisin. Celle-là, je crois, est unique en son genre, et mérite une place spéciale dans ce rapport ; je la traduis textuellement, y conservant, autant que possible, les tournures de la langue tamoule.

« Au Très-Révérend Bonjean (*Pounchin*), Evêque, une pétition.

« La pétition que nous, femmes de l'église Saint-Jean d'Allapitty, écrivons à notre Très-Réverend Evêque, est pour dire que nous supporterions avec patience, grâce aux instructions et aux sermons du prêtre, les mauvais traitements que nos maris nous infligent quand ils sont en état d'ivresse, si cela n'arrivait qu'une ou deux fois. Mais c'est tous les jours la même chose. Par exemple,

voilà que Gabriel, le marchand d'*arrack* d'Allapitty, a établi sa taverne à moins de 30 mètres de l'église, et, dans ce temps de famine, il vend de l'*arrack* autant que nos maris veulent en boire. Ceci fait une perte énorme pour nous; car nos maris dépensent tout notre argent, mettent en gage nos bijoux, vendent nos palmiers, et même notre pêche y passe. O Seigneur notre Evêque! nous et nos enfants nous pourrions vivre par les aumônes des autres; mais, maintenant que la famine est à son excès, nous ne pouvons plus faire comme cela. Voyant que nous ne pouvons rien faire pour arrêter nos maris, et sachant bien que notre Seigneur Evêque connaît les lois (les règlements touchant ce sujet) nous venons prier notre Seigneur Evêque de venir à notre secours en mettant un terme à tout cela.

(Suivent les signatures) :

« La femme de Santia, Arokiam (Marie), etc. »

De retour à Jaffna, Mgr Bonjean s'occupa de l'organisation du *meeting* des catholiques, qui devait avoir lieu le dimanche suivant. Il s'agissait de combiner tous les efforts des catholiques pour porter remède au terrible fléau de la famine, qui commençait à étendre ses ravages dans toute la péninsule et dans les îles avoisinantes. Ici s'ouvre pour les Missionnaires de Jaffna une nouvelle campagne plus terrible encore que celle du commencement de l'année, mais non moins féconde pour le salut des âmes.

Les gens de la campagne avaient depuis longtemps épuisé toutes leurs ressources. Pour vivre, ils s'étaient vus obligés d'hypothéquer leurs champs, de vendre leurs bijoux, d'engager même leur avenir. Et, maintenant que cette dernière ressource allait leur manquer, on les voyait accourir en masse à Jaffna, pour demander à la charité publique et à l'assistance du gouvernement de quoi sou-

tenir quelques jours de plus leur misérable existence. Véritables squelettes ambulants, on les voyait parcourir nos routes, n'ayant que quelques haillons pour couvrir leurs membres décharnés, et portant déjà sur leurs visages l'empreinte de la mort.

Il va sans dire que c'était autour des prêtres catholiques que se pressaient ces multitudes affamées et mourantes.

Sourde à toutes les récriminations, notre administration locale continuait à dicter ses rapports sur l'*état tout à fait satisfaisant* de la province du Nord, à cette époque. Jamais ironie n'a été plus déplacée ; jamais le sarcasme n'a pénétré plus profondément dans le cœur d'un peuple. Encore, si l'on s'était contenté de fermer l'oreille et le cœur aux obsessions de la multitude affamée, on aurait pu le pardonner à une administration dont la préoccupation principale est l'accroissement des revenus publics. Mais on ne lui pardonnait pas de nier l'existence de misères qu'elle n'avait pas su prévenir et qu'elle ne prenait aucun soin de soulager, et encore moins son hostilité mal déguisée aux efforts de la charité privée. Le mépris de l'opinion populaire a été de fait affiché à Jaffna avec plus d'audace que de sagesse, et je doute que le nouveau gouverneur sanctionne cette politique insensée. Quoi qu'il en soit, le mot d'ordre avait été donné à tous les officiers subalternes ; il fallait qu'il n'y eût, à Jaffna, ni famine à conjurer, ni pauvres à secourir. Autant aurait-il valu décréter, dans les feuilles gouvernementales, que tout le pays était inondé, lorsque depuis plus de deux ans nous n'avions eu une goutte d'eau. Peu s'en fallut, d'ailleurs, que notre Rayah (ainsi appelle-t-on, avec une certaine pointe d'ironie, les agents de la province du Nord, parce que éloignés du siége du gouvernement, ils font d'ordinaire à peu près tout ce qu'ils veulent) ne reçût des événements un cruel dé-

menti. Nos *chettys*, marchands de l'Inde qui monopolisent à Ceylan le commerce des grains, avaient fermé boutique, déclarant qu'ils n'avaient plus de riz. L'épouvante était générale. L'Inde, qui d'ordinaire ne nous envoie que son riz, commençait elle-même à déverser sur Ceylan le trop-plein de sa population affamée. Plus de 30 000 étrangers étaient venus grossir la population de Jaffna, et tous les jours leur nombre s'augmentait.

Telle était notre situation à Jaffna lorsque s'ouvrit le *meeting* du dimanche 25 septembre. Toute la population catholique s'y était donné rendez-vous. D'importantes résolutions y furent adoptées, et un comité, sous la présidence du R. P. Pélissier, curé de Jaffna, fut institué pour gérer les fonds de la caisse de secours, établie sous le nom de *Jaffna Peninsula and Islands Catholic Relief Fund.* Une première souscription nous donna la somme d'environ 1 000 francs. C'était beaucoup pour nos catholiques de Jaffna, déjà bien pauvres eux-mêmes, mais *quid hoc inter tantos!...* Ne sachant plus que faire, et dépourvu des ressources nécessaires pour empêcher nos chrétiens de mourir de faim, Mgr Bonjean prit alors une de ces résolutions sublimes que son zèle apostolique et sa charité envers son peuple purent seuls lui inspirer. La Providence se chargea de justifier une démarche qui, en d'autres circonstances, aurait pu paraître téméraire, et, quelques jours après, les *Missions catholiques* nous apportaient les premiers résultats des souscriptions ouvertes en France pour les victimes de la famine dans le Vicariat apostolique de Jaffna. A partir de ce jour, des distributions régulières de riz et de vêtements commencèrent à être faites. Quatre cent trente et quelques familles, représentant un chiffre de plusieurs milliers d'individus, ont, jusqu'à ce jour, vécu des aumônes données par les Missionnaires, sans compter les milliers de pauvres qui, du

matin au soir, viennent tous les jours recevoir un secours temporaire. A voir ces interminables processions, on pourrait croire que la population entière de la presqu'île s'est transportée tout à coup à l'évêché. Il faut vraiment la charité de Monseigneur et la patience du bon P. Mauroit pour pouvoir s'entendre au milieu de cette foule qui, du matin au soir, assiége la maison.

Il faudrait de longues pages pour décrire toutes les scènes de désolation que nous avons journellement sous les yeux. Tantôt c'est une malheureuse veuve, entourée de sept ou huit petits enfants, qui vient solliciter des secours ; tantôt c'est un village entier qui accourt auprès de Monseigneur pour lui demander assistance. Un jour, au sortir de la sainte messe, on lui présenta quatre-vingts individus de bonne caste, qui, littéralement, n'avaient que la peau et les os. Et que dire du dévouement des Missionnaires ? Il faudrait répéter ici ce qui a été dit tant de fois de l'héroïsme des prêtres catholiques. D'ailleurs, cette épidémie et la famine qui l'a suivie ont été une éloquente prédication qui a déjà porté ses fruits. Le zèle et la charité des Missionnaires y ont été d'autant plus admirés qu'ils contrastaient singulièrement avec l'égoïsme et l'indifférence des ministres protestants. Les journaux de la secte eux-mêmes ont été obligés de rendre hommage à la vérité. « Ces hommes, disait le *Ceylan Patriot* dans son numéro du 16 juin, on les trouve partout où il y a un cas de choléra à soigner, ou un pauvre affamé à nourrir. Et nos ministres, où sont-ils donc ?... » Et l'*Examiner* ajoutait quelques jours après : « Le seul soulagement des malades et des mourants, le seul soutien des orphelins et des malheureux survivants a été le prêtre catholique. Qu'elle est noble, qu'elle est grande l'influence que le prêtre catholique exerce sur les cœurs affligés en de si pénibles circonstances ! sa bonté et son affection sont l'unique con-

solation du malheureux ; sa générosité a sauvé la vie à plus d'un affamé. Les remercîments et la reconnaissance de toute la population sont certainement dus à ce dévouement qui s'oublie soi-même, dans un temps où nous sommes dénués de tout autre secours. »

C'est, sans aucun doute, au dévouement des Missionnaires catholiques et à l'apathie des ministres protestants que l'on doit attribuer la marche en arrière du protestantisme à Jaffna. Impuissants à imiter un dévouement dont ils ne peuvent même comprendre les motifs, les ministres de la secte cherchent à pallier leur défaite par des faux-fuyants qui ne font que mettre en relief l'égoïsme qui les domine. Le peuple ne s'y laisse pas prendre, et le journal cité plus haut, prédisant, il y a quelques jours, la chute du protestantisme à Ceylan, en accusait ses ministres, qui, disait-il, n'ont de sacerdotal que le nom, sans en avoir aucune des qualités ni des vertus.

Vous me demanderez peut-être, mon révérend Père, le nombre total des victimes de la famine à Jaffna. Comme il est reçu officiellement que personne ne meurt d'*actual starvation*, il serait difficile de le déterminer au juste. Le R. P. Pélissier, qui, depuis le commencement, se trouve sur le théâtre du combat, m'assure qu'il doit dépasser 20 000, morts tant de la famine que du choléra ou de la diarrhée causée par l'usage d'aliments insalubres, ou par le manque de nourriture ; et ce nombre, vrai aujourd'hui, ne le sera plus demain, car tous les jours de nouvelles victimes vont grossir le nombre de celles que la terrible épidémie a déjà moissonnées. Il est d'ailleurs constaté aujourd'hui que plusieurs malheureux sont morts littéralement de faim dans l'île de Delft.

Je vous ai parlé de la générosité des catholiques de France en faveur des affamés du Vicariat de Jaffna. De cette générosité naquit une œuvre nouvelle, œuvre vrai-

ment providentielle, destinée à ouvrir la voie du salut à un grand nombre d'âmes qui, au temps de la prospérité, résistaient à l'appel de la grâce, mais que le malheur amène tous les jours à Dieu. Je veux parler du catéchuménat, où, actuellement, plus de trois cent cinquante païens se préparent à recevoir le baptême, et qui, depuis le 1er octobre jusqu'à ce jour, a déjà donné trois cent quarante-cinq chrétiens de plus à notre sainte Religion (1).

L'historique de cette œuvre n'est pas long à faire. Commencée d'abord sur une petite échelle, elle progressa rapidement et ne tarda pas à prendre des proportions telles, qu'il fallut songer à se procurer un terrain où l'on pût élever des maisons pour abriter les catéchumènes pendant le temps de leur instruction. Un vaste enclos, avoisinant la cathédrale, fut loué pour trois ans, et l'habile F. de Steffanis, l'architecte vicarial de Jaffna, fut chargé par Sa Grandeur de dresser le plan du nouveau catéchuménat. Il y mit tout son zèle et poussa les travaux avec tant d'activité, que, le 30 décembre 1877, Monseigneur eut la consolation de bénir les modestes constructions en bois de palmier, destinées à la nouvelle communauté. Ces constructions pouvaient contenir une vingtaine de familles environ ; elles ne tardèrent pas à devenir insuffisantes, et réclamaient impérieusement de nouveaux agrandissements. Enfin hier, 29 janvier, à midi, le cher F. de Steffanis, après de longues négociations, que nous craignions bien ne devoir jamais aboutir, a mis à la disposition de Monseigneur un second enclos, comprenant une grande bâtisse pouvant contenir une autre vingtaine de familles.

Vous voyez, mon révérend Père, que, sous le rapport

(1) Ajoutez à ce nombre cent quarante-six baptisés par Mgr Bonjean, le dimanche 3 février et les jours précédents.

matériel, l'œuvre est en bonne voie de prospérité. Quant au temple spirituel, le R. P. Sandrasagara, qui est tout spécialement chargé de l'élever, pourrait vous dire qu'il dépasse même le côté matériel. Le nombre des baptêmes déjà administrés pourrait l'attester au besoin ; mais ce qu'il y a de plus consolant encore, c'est de voir les bonnes dispositions qu'y apportent tous ces chers néophytes, la ferveur avec laquelle les catéchumènes assistent aux instructions qui leur sont données, le désir qu'ils ont du saint baptême, et la joie qu'ils éprouvent lorsqu'on leur annonce qu'ils seront bientôt régénérés par l'eau sainte. Afin d'éviter les supercheries, nous sommes obligés de nous montrer très-sévères pour la réception des catéchumènes, et nous recevons de préférence ceux qui viennent avec toute leur famille, afin de mieux assurer par là leur persévérance. Bientôt nous serons obligés d'établir de nouvelles chrétientés dans des villages où jusqu'ici il n'y avait pas un seul fidèle. Du district de Valigamam spécialement, nous arrivent des centaines de païens de haute caste, qui s'en retourneront après leur baptême, formant le noyau autour duquel, nous l'espérons, viendront se grouper un bon nombre d'autres. Une dizaine de Missionnaires de plus, dans le nord du vicariat, trouveraient largement de quoi s'occuper, et n'auraient guère le temps de s'ennuyer. Tous les jours nous prions le maître de la vigne de nous les envoyer... Quand nous exaucera-t-il ?

En vous parlant de la famine et de l'œuvre nouvelle qu'elle a fait naître parmi nous, je me suis quelque peu écarté du plan que je m'étais tracé. Je reprends donc ma narration à la fin de septembre, époque à laquelle nous arrivèrent les premières pluies. Depuis deux ans que nous en étions privés, nous les attendions avec impatience, d'autant plus qu'il devenait extrêmement difficile de se procurer de l'eau potable, les nombreux puits qui cou-

vrent le pays étant complétement épuisés, ou ne donnant plus qu'une eau saumâtre, impropre à tous les usages de la vie. Le 29 septembre, nous eûmes une première ondée, qui permit à ceux qui avaient pu se procurer de la semence de préparer leurs champs pour les semailles. Mais ce ne fut, à proprement parler, que le 11 octobre que le temps se mit définitivement à la pluie. Trois jours auparavant des chargements considérables de riz nous étaient arrivés. Malgré ce secours, presque inespéré, les prix du riz se maintenaient toujours à 17 roupies le sac. Ce ne fut que le 17 du même mois qu'il descendit soudainement à 10 roupies. Depuis lors il se maintient à ce prix ; c'est presque le double de ce que nous le payions il y a un an.

L'arrivée des pluies amena aussitôt une recrudescence de choléra. Aussi Monseigneur, à son retour d'Ourani, où il était allé administrer le sacrement de confirmation, trouva-t-il tous les Missionnaires engagés dans une nouvelle campagne contre l'épidémie. Le 22, au matin, deux cas se déclarèrent dans la maison attenante à l'enclos de l'orphelinat des filles. Le même jour, plusieurs cas furent signalés autour de l'évêché. Les deux communautés s'attendaient à chaque instant à voir quelqu'un des leurs attaqué. Pendant une quinzaine de jours environ nous fûmes dans des transes continuelles. Mais le Cœur de Jésus veillait sur nous, et celui qui avait dit à la mer : « Tu n'iras pas plus loin ! » arrêta la marche progressive de la maladie à la porte même de notre maison.

La veille même du jour où le choléra reparut dans notre quartier, j'avais reçu mon obédience pour prendre la direction du séminaire ecclésiastique. Cette institution, qui compte à peine quelques mois d'existence, a déjà donné des fruits bien consolants au vicariat apostolique de Jaffna. C'est là qu'à l'ombre du sanctuaire se forment les

futurs Missionnaires indigènes de Ceylan. Les deux premiers vicaires apostoliques de Jaffna avaient, dès le commencement, songé à une institution de ce genre. Mgr Semeria surtout avait eu à cœur cette œuvre, qu'il regardait comme d'une absolue nécessité pour ce pays de mission. Plusieurs fois il avait été sur le point de voir ses pieux desseins se réaliser.

Mais, hélas ! il rencontra toujours dans les préjugés des Indiens un obstacle contre lequel allèrent échouer ses plus beaux projets. Après bien des difficultés et des obstacles de tout genre, il fut enfin donné à Mgr Bonjean de voir cette œuvre s'élever et grandir. Le R. P. Sandrasagara en fut le premier élève, et bientôt après, de concert avec le R. P. Murphy, il fut chargé de la surveillance des nouveaux arrivés. Le cher F. Delpech leur succéda et, pendant près de quatre ans, consacra tous ses moments de loisir et même une partie de son temps dans la charge si difficile de sous-directeur. En quittant le séminaire, il y a quelques mois à peine, ce cher Père a emporté les regrets de tous les enfants, dont il avait su gagner l'affection par sa bonté paternelle et son dévouement sans bornes.

Le R. P. Pulicani, vicaire général, avait jusqu'ici rempli les fonctions de supérieur du séminaire. C'est en marchant dans les sentiers que sa prudence et son zèle ont tracés devant nous que nous espérons pouvoir maintenir dans cette communauté le bon esprit qui y règne et l'amour de la Congrégation que ce bon Père a su si bien inspirer à ces chers enfants.

Sortis des premières difficultés, il nous reste encore bien des obstacles à surmonter. Et d'abord c'est la difficulté de se procurer des professeurs pour le latin. Sans doute le bon F. John Aloysius et le F. Hippolyte, tous deux anciens élèves du séminaire, me rendent bien des

services sous ce rapport ; mais ils ont leur cours de théologie à achever; et maintenant surtout que les classes latines sont au grand complet, je me trouve bien souvent embarrassé pour assigner un professeur aux différents cours. Que n'avons-nous trois ou quatre frères scolastiques de plus ! Ils pourraient, tout en achevant leur théologie, rendre grand service au séminaire, et contribuer par là à assurer le succès de cette institution.

Une autre difficulté non moins grande, c'est celle de trouver un local tant soit peu convenable pour loger tous nos enfants. Nous en connaissons bien un qui conviendrait sous tous les rapports, mais le difficile, surtout dans les circonstances présentes, c'est de trouver la somme nécessaire pour l'acheter. Si par hasard vous pouviez trouver en France une personne désireuse de faire une bonne œuvre, vous pouvez lui dire qu'elle ne pourra guère en rencontrer de meilleure que celle en question. Il suffirait d'adresser la somme de 25 à 30 000 francs à Mgr Bonjean, et le lendemain le séminaire se trouverait installé dans une vaste propriété attenante à l'enclos de l'évêché, et qui semble avoir été disposée par la Providence pour recevoir une institution de ce genre. Actuellement nous faisons du mieux que nous pouvons. Nos enfants souffrent bien un peu du manque d'air, mais ils se consolent dans l'espoir que quelque âme généreuse se laissera toucher de compassion et viendra à leur secours. Tous les jours nous récitons un *Memorare* à cette intention, et je ne sais trop pourquoi depuis quelques jours j'ai la conviction que nos prières seront bientôt exaucées. Pas plus tard que hier, j'ai refusé trois enfants, faute de place, leur disant de revenir dans six mois, qu'alors nous pourrions les accepter. Puissé-je ne pas être déçu dans mes espérances !

Vous dirai-je que dès maintenant déjà les enfants du

séminaire saisissent avec empressement les occasions de travailler à la conversion de leurs compatriotes? Plusieurs d'entre eux ont réussi à amener chacun leur recrue au catéchuménat. Les parents de plusieurs d'entre eux sont encore païens. Il faudrait voir avec quelle persévérance ils cherchent à les amener à notre sainte religion. Le petit Charles est un de ceux qui se montrent les plus zélés sous ce rapport. L'histoire de cet enfant mérite d'être racontée ici.

Il y a trois mois, au moment où je me disposais à aller à l'examen particulier, un enfant se présente à ma porte, demandant à être admis au séminaire. Je lui demande son nom et celui de ses parents, et tout d'abord je m'aperçois qu'il n'est pas même baptisé. Je l'interroge quelque peu sur les motifs qui l'ont amené ici, et je suis tout étonné de voir qu'il connaît les prières et la doctrine tout aussi bien qu'un enfant catholique. Il avait tout appris par lui-même, et il ne manquait plus que de le préparer à recevoir le baptême. Je le pris à mon service pendant quelque temps, et le 6 janvier, jour de l'Epiphanie, il eut le bonheur de recevoir le baptême des mains de Monseigneur, sous les noms de Charles Gaspard. Depuis lors, il a été admis au séminaire, où il est un modèle de piété et de régularité. En écrivant dernièrement à son père, après l'avoir engagé à se faire catholique, il lui annonce carrément qu'il est absolument inutile de faire des démarches pour le retirer du séminaire, que son intention est d'y rester jusqu'à ce qu'il ait le bonheur d'être ordonné prêtre, et qu'il espère par sa conduite mériter de pouvoir rester ici jusqu'à la fin.

Afin d'être complet sur ce qui regarde le séminaire, j'ajouterai que nous comptons actuellement une trentaine d'enfants. Trois d'entre eux ont reçu la première tonsure; cinq portent l'habit; les autres se trouvent répartis

dans les différentes classes, depuis la huitième jusqu'à la rhétorique inclusivement. Tous sont animés d'un égal désir pour l'étude. L'esprit qui les anime est des plus satisfaisants. Ils sont sincèrement attachés à la Congrégation, et parmi eux un bon nombre, je l'espère, auront un jour le bonheur de s'enrôler pour la vie sous la bannière de Marie Immaculée.

Le 23 octobre, au soir, s'ouvrit la retraite générale des Pères. Mgr Bonjean voulut bien se réserver les instructions du matin et la conférence de trois heures. Le R. P. Gourdon fut chargé des instructions du soir. C'était un spectacle bien édifiant de voir tous ces vétérans du sacerdoce, blanchis dans les travaux apostoliques, prêcher d'exemple aux plus jeunes Missionnaires. Leur conduite entière pendant cette année d'épidémie avait été d'ailleurs pour les nouveaux arrivés une prédication continuelle. On les avait vus nuit et jour dans les hôpitaux, dans les cabanes des pauvres, sur les routes, partout en un mot où il y avait un malade à soulager, un moribond à consoler, un cholérique à soigner. Aussi était-ce bien à eux que Monseigneur pouvait adresser cette invitation du divin Sauveur à ses Apôtres : *Requiescite pusillum*. Ce repos, ils l'avaient bien mérité, mais les circonstances présentes leur faisaient un devoir de ne pas renoncer au labeur et d'entremêler les exercices de la retraite avec les exigences du ministère qui, plusieurs fois, vint réclamer l'assistance de quelques-uns d'entre eux au moment où la communauté se rendait aux instructions. Treize Pères, trois Frères scolastiques, deux Frères novices, et deux Frères convers prirent part à ces saints exercices. La retraite se termina par la rénovation des vœux, et le jour même de la clôture la plupart des Missionnaires retournèrent à leur poste, prêts à recommencer la campagne contre la terrible épidémie.

Huit jours après, Monseigneur ouvrait les exercices de la retraite à nos chers séminaristes. C'était la première fois depuis sa fondation que ces exercices se donnaient d'une manière régulière au séminaire. Aussi les enfants y apportèrent-ils les meilleures dispositions. La parole douce et paternelle de leur premier Pasteur remua profondément ces jeunes âmes ; et, à partir de ce moment, nous pûmes constater un accroissement de l'esprit de piété et de régularité. Cette retraite se clôtura le 11 novembre, jour de la fête de saint Martin, patron du séminaire. Ce jour-là Monseigneur voulut bien venir dire la messe dans notre petite chapelle, que les enfants avaient ornée avec un goût exquis. Ce même jour, après sa messe, Sa Grandeur conféra le sacrement de confirmation aux douze premiers néophytes sortis du catéchuménat.

Le 30 novembre, le R. P. Gourdon, assisté du P. O'Flanagan, directeur de l'Orphelinat de Colombogam, commençait la retraite des Frères de Saint-Joseph à Colombogam. Les orphelins prirent part à cette retraite, que Monseigneur alla clôturer le jour de l'Immaculée Conception. L'après-midi du même jour, Monseigneur conféra le baptême à douze orphelins et la confirmation à onze autres. Le soir nous eûmes vêpres pontificales suivies de la bénédiction du Saint Sacrement. Ces chers orphelins avaient tous un air de fête empreint sur leurs visages. On pouvait lire sur leurs fronts les excellents fruits de la retraite à laquelle ils venaient d'assister. Qui eût pu penser alors que, deux heures après, l'un des plus grands de ces enfants irait recevoir au Ciel la récompense d'une piété et d'une vertu qui, pendant dix-sept années, avaient fait l'édification de l'orphelinat ! Le R. P. O'Flanagan eut à peine le temps de lui administrer le sacrement de l'extrême-onction : une maladie

dont il portait le germe depuis longtemps l'avait emporté affligea sans qu'on s'en aperçût. La nouvelle de sa mort presque profondément Mgr Bonjean dont il avait été l'un des premiers enfants. Le lendemain Sa Grandeur retourna à Colombogam pour dire la sainte messe à l'intention ducher défunt.

Sur les entrefaites le R. P. Chounavel, l'infatigable apôtre des bouddhistes, et le cher P. Mélizan, le gardien du sanctuaire de Sainte-Anne, étaient venus par leur présence réjouir la communauté de Jaffna. Ils désiraient goûter quelques semaines de repos, et, presque le lendemain de leur arrivée, ils étaient obligés de se mettre à l'ouvrage. Une grande retraite devait s'ouvrir à la cathédrale le dimanche 10 décembre : ces deux vaillants Missionnaires arrivaient bien à propos pour renforcer le nombre des ouvriers dans ce temps d'abondante moisson.

C'était sur la demande expresse des catholiques que Monseigneur avait accordé le bienfait de cette retraite. Sa Grandeur elle-même ouvrit la série des instructions par un émouvant sermon sur la nécessité de la pénitence pour détourner de nous la colère de Dieu. Monseigneur rappela à son peuple qu'en 1855, époque à laquelle le choléra sévissait comme aujourd'hui avec fureur, le fléau cessa soudainement après une retraite faite dans les mêmes circonstances. Pendant huit jours entiers ce fut un bien beau spectacle que de voir la cathédrale se remplir deux fois le jour pour les différentes instructions. Durant toute la semaine, les confessionnaux furent assiégés, et tous les matins Monseigneur distribuait le pain eucharistique à un grand nombre de personnes. Les instructions du matin et celles du soir, avant la bénédiction du Saint Sacrement, furent données successivement par les RR. PP. Mauroit, Chounavel, Pélissier, Gourdon,

Mélizan et Sandrasagara. Monseigneur se montrait si anxieux du succès de cette retraite, que tous les soirs, après la bénédiction du Saint Sacrement, il remontait en chaire, et, tout en donnant les avis pour la retraite, il développait aux fidèles les motifs les plus propres à les faire profiter de ces saints exercices. C'est à la suite d'un de ces avis, où Sa Grandeur avait parlé de la nécessité pour les catholiques de venir en aide à leurs frères affligés, qu'en sortant de la cathédrale je rencontre un de nos bons catholiques qui semblait vouloir me parler. Je m'approche de lui et avant même que j'eusse le temps de lui dire un mot, il me glissa dans la main deux billets de 10 roupies chacun, en me disant : « C'est pour les pauvres, mais il ne faut pas que l'on sache que cela vient de moi. » Ces exemples de générosité désintéressée sont d'autant plus beaux qu'on les rencontre plus rarement chez ce peuple.

Le jour de la clôture de la retraite fut un bien beau jour pour les catholiques de Jaffna. Pendant le cours de la retraite, plus de mille personnes s'étaient approchées des sacrements; plusieurs qui ne s'étaient pas confessés depuis bien des années étaient revenus à Dieu ; des scandales publics qui existaient depuis longtemps avaient cessé et les coupables étaient rentrés dans le devoir. Chacun se réjouissait de ces heureux résultats ; Monseigneur surtout en ressentait une grande consolation ; mais la fête du dimanche 16 décembre devait ajouter encore à cette joie par l'imposante manifestation préparée en l'honneur de notre Immaculée Mère. Bien souvent nous avions eu l'occasion d'admirer les sentiments de profonde dévotion qui animent les catholiques de Jaffna ; souvent ils nous avaient donné des preuves de la vitalité de leur foi ; mais jamais nous n'avions été témoins d'une démonstration religieuse aussi tou-

chante que celle dont j'ai à vous parler. Il faudrait des volumes si l'on voulait entrer dans tous les détails de cette fête ; je ne ferai qu'en toucher les divers incidents.

Il avait été décidé que la procession quitterait la cathédrale à trois heures. Mais Satan ne pouvait ainsi assister en silence au triomphe de celle qui lui avait écrasé la tête ; aussi semblait-il vouloir déchaîner contre nous tous les éléments. Toute la matinée il n'avait cessé de pleuvoir, et l'après-midi ne paraissait pas devoir être meilleure. On retarda la cérémonie d'une demi-heure, et, comme la pluie continuait toujours à tomber, Monseigneur donna l'ordre de partir pour la cathédrale. Sa confiance en Marie ne fut pas déçue. Presque aussitôt après, le temps s'éclaircit quelque peu et nous permit d'organiser le départ de la procession. La croix et les acolytes marchaient en tête. Deux files interminables d'hommes marchaient derrière. Venaient ensuite les orphelins de Colombogam et le séminaire en soutane rouge et surplis. Puis les orphelines du couvent qui entouraient la statue de la Sainte Vierge, et le clergé accompagnant Monseigneur en *cappa magna*. Enfin la multitude des femmes (on estimait leur nombre à plus de deux mille) couronnait dignement le cortége. A tous les coins de rue la foule grossissait. Protestants et païens venaient prendre place au milieu des catholiques, et suivaient dévotement la procession. Ceux qui étaient à même de juger du nombre estiment que plus de cinq mille personnes faisaient partie de la procession. L'ordre et la régularité n'ont cessé un seul instant de régner dans cette foule. On n'entendait que le chant des litanies ou la récitation du chapelet. Pendant quelques instants, il est vrai, la pluie recommença à tomber, mais cette circonstance ne fit que mettre plus en évidence la foi des catholiques. Pas un seul ne quitta son rang ; au contraire, on pouvait remarquer que

les supplications n'en devenaient que plus ardentes. Malgré la pluie du matin, cinquante-deux arcs de triomphe avaient été élevés sur le parcours de la procession. Quelques-uns avaient jusqu'à 30 mètres de longueur, et mettaient parfaitement à l'abri de la pluie. Chaque *pandel* (arc de triomphe) avait son reposoir arrangé avec un goût exquis et avec un luxe de décorations qu'on rencontrerait difficilement en France. Le cortége ne faisait que passer à travers ces *pandels* sans s'y arrêter ; autrement la moitié de la nuit y aurait passé. Vers les sept heures du soir nous rentrions à la cathédrale. Aussitôt le R. P. Chounavel monta en chaire et exalta dans une courte et chaleureuse instruction le pouvoir de la Reine du Ciel. Après la bénédiction du Saint Sacrement, Monseigneur, à son tour, prit la parole et donna un libre cours à la joie qui débordait de son cœur paternel. Sa parole enflammée loua la foi des catholiques de Jaffna, les remercia des consolations que cette démonstration religieuse avait apportées à son cœur paternel et annonça que, pour satisfaire la dévotion de ceux qui n'avaient pu trouver place au tribunal de la pénitence pendant les jours précédents, les exercices de la retraite seraient prorogés jusqu'au jour de Noël. « Jaffna, s'est écriée Sa Grandeur en terminant, désormais ne portera plus le nom de *Ialpanam*, la cité de la lyre, mais sera appelé à plus juste titre *Motsha naïyagi nagaram*, la cité de la Reine du Ciel. »

Cette grande manifestation catholique n'avait pas été sans faire impression sur les païens et sur les protestants eux-mêmes. Parmi ces derniers, quelques-uns cependant avaient trouvé à redire. Le *post-master* était un de ceux qui s'étaient distingués par leurs critiques. Il ne pouvait comprendre, le pauvre homme, comment un personnage aussi distingué que Mgr Bonjean pouvait s'abaisser jusqu'à « suivre dans les rues, et à travers la pluie, une statue de

bois représentant une femme ». Cette grossière impiété ne devait pas rester longtemps impunie. Le lendemain matin, il fut pris du choléra, et le soir quatre coolies l'emportaient en dehors de la ville, dans un champ où ils n'eurent même pas le courage de lui creuser une fosse.

Ajouterai-je que plus d'un mois après cette procession nous n'avions encore eu aucun cas de choléra parmi nos catholiques? chose d'autant plus étonnante qu'auparavant nous comptions en moyenne sept ou huit cas par jour, et que pendant cette période de temps les protestants et les païens n'ont pas été épargnés (1).

Le 19 décembre s'ouvrait la retraite d'ordination prêchée par Mgr Bonjean. Le même jour, les RR. PP. Gourdon et Lytton partaient pour l'île de Delft, d'où Monseigneur venait de recevoir les plus affligeantes nouvelles. La famine et le choléra y faisaient d'innombrables victimes : il était urgent d'y envoyer des secours. A peine arrivé, le R. P. Lytton adressait à Sa Grandeur la lettre suivante : « Partis de Jaffna le mercredi matin, nous arrivâmes ici le jeudi dans l'après-midi, après un voyage des plus heureux. Le même jour nous fûmes appelés auprès de deux malades dont l'un se mourait du choléra, l'autre de la petite vérole. Le lendemain nous en eûmes quatre.

« De toutes les scènes de détresse que j'ai vu décrites dans les livres, jamais je n'en ai rencontré d'aussi affreuses que celles que nous avons ici sous les yeux. La plus grande partie de la population est malade ; ceux qui ne le sont pas sont si réduits par la faim, qu'ils ressemblent à des squelettes ambulants plutôt qu'à des êtres humains. Ils nous assurent que depuis six mois ils vivent uniquement de feuilles d'arbres et de racines sauvages ;

(1) Il y a eu depuis une dizaine de cas isolés ; mais l'épidémie a, on peut le dire, cessé.

encore ont-ils été privés de cette dernière ressource depuis que tous les champs sont couverts d'eau. Ah ! que de documents officiels il faudra pour *blanchir* la conduite de l'administration de l'abandon complet dans lequel elle a laissé ces pauvres malheureux ! Un des chefs du village me dit que quelques jours avant notre arrivée vingt personnes sont mortes d'épuisement sur la route. J'ai vu moi-même et je vois tous les jours des gens *mourir de faim*. J'en ai fait examiner plusieurs par le médecin qui, en ouvrant leurs estomacs, les a trouvés complétement vides. Un grand nombre cherchent à échapper à la mort par la fuite ; leurs maisons abandonnées couvrent le village. Et le gouvernement, qu'a-t-il fait pour secourir ces malheureux ? Rien ; absolument rien... Les catholiques au moins ont une consolation que n'ont pas les païens. La vue de leur *souwami* est un grand bonheur pour eux. Mais surtout leur joie était au comble quand ils ont vu arriver ce *souwami* avec des provisions pour eux. Leur reconnaissance alors ne connut plus de bornes, et bien des fois, quand je leur parlais du Père qu'ils avaient à Jaffna et des soins que ce Père prenait d'eux, je les ai vus s'éloigner en pleurant et en bénissant leur Evêque. Les aumônes que nous avons distribuées ont touché vivement les païens. Reste à voir ce qu'on peut faire pour ce malheureux peuple. Mais qu'on se hâte, car le temps presse. »

Le lendemain de l'arrivée de cette lettre, Monseigneur se hâta d'envoyer un nouveau chargement de riz à Delft, et, depuis ce jour jusqu'au 29 janvier 1878, nous restâmes sans nouvelles de nos chers Missionnaires. Nous apprîmes seulement que vers le 15 janvier, ayant voulu tenter de revenir à Jaffna, ils faillirent périr en mer ; mais qu'après avoir été ballottés pendant plus de vingt-quatre heures par les vagues, ils avaient pu toucher de nouveau à Delft. Nous commencions à nous inquiéter sérieuse-

ment sur leur sort, lorsque le 29 janvier dernier ils nous arrivèrent sains et saufs au moment où nous nous y attendions le moins. Presque dépourvus de vivres, ces chers Pères avaient eu à souffrir beaucoup dans la dernière quinzaine de leur séjour à Delft. Le R. P. Lytton surtout, qui en était à son coup d'essai, avait senti vivement les privations auxquelles son compagnon de voyage avait été obligé de le soumettre. Nous avons pu remarquer en effet que sa ceinture comptait, à son retour, plusieurs nœuds de plus.

Le 22 décembre fut un beau jour de fête pour les catholiques de Jaffna. Le cher F. Delpech recevait ce jour-là l'onction sacerdotale des mains de Mgr Bonjean. Deux nouveaux sous-diacres, deux portiers et un tonsuré complétaient la liste des ordinands. La nomination du R. P. Boisseau, comme second vicaire général, venait compléter la joie de cette fête.

Le jour de Noël, après le chant du troisième nocturne, Monseigneur célébra pontificalement la messe de minuit. Ce jour-là, la cathédrale avait revêtu ses plus beaux atours. Jamais je ne l'avais vue si coquette. Les Européens eux-mêmes la trouvaient jolie : je crois qu'on y avait bien dépensé pour dix francs de papier. Je n'y ai trouvé qu'un petit inconvénient : c'est que les guirlandes de fleurs descendaient si bas, qu'il fallait toujours deux acolytes à côté de Monseigneur pour dégager sa mitre qui s'embarrassait à chaque pas dans leurs innombrables contours.

Le soir du même jour, Sa Grandeur administra solennellement le baptême à cinquante-quatre adultes préparés dans notre catéchuménat.

Le lendemain le séminaire se rendait en vacances dans une petite île située à 3 milles en mer de Jaffna. Professeurs et élèves avaient également besoin de ces huit

jours de repos ; aussi en jouîmes-nous de tout cœur, favorisés que nous fûmes par un temps superbe qui ne se démentit pas un seul instant.

Ce même jour, au sortir de sa messe, Monseigneur trouva sur la rue une petite fille de trois ans complétement abandonnée. Nos deux orphelinats étaient littéralement combles : on ne pouvait songer pour le moment à y admettre de nouvelles recrues. D'un autre côté on ne pouvait laisser sans les secourir tant de pauvres petites créatures que la famine et l'épidémie avaient laissées sans soutien aucun. Depuis longtemps, la pensée d'une institution spéciale pour recevoir ces petits êtres préoccupait Sa Grandeur. Cette rencontre inopinée devait hâter la conclusion et couper court aux difficultés. La Providence, d'ailleurs, semblait vouloir seconder les plans de Mgr Bonjean. Quelques semaines auparavant, un bon catholique de Puttalam, Jérôme, avait offert à Sa Grandeur un terrain dont le prix, estimé à 50 livres, devait être employé pour des messes. Ce terrain se trouvait à proximité du couvent. L'endroit ne pouvait être mieux choisi pour l'œuvre que Monseigneur se proposait d'établir. Un joli *bungalow* y fut construit par les soins du cher F. de Steffanis. Le 4 janvier Monseigneur inaugurait l'œuvre nouvelle à laquelle il imposa le nom de *Crèche de Saint-Vincent-de-Paul*, et il en confiait la direction aux Sœurs de la Sainte-Famille, dont le dévouement ne connaît pas de bornes quand il s'agit de quelque bien à faire. Enfin, le 26 du même mois, Sa Grandeur, accompagnée de son clergé et des séminaristes en habit de chœur, bénissait solennellement les nouvelles constructions. Aujourd'hui cette œuvre compte une vingtaine de petits enfants, et est en bonne voie de prospérité.

Le jour de l'Epiphanie, Monseigneur alla célébrer la sainte Messe à la prison, et y conférer le baptême à un

bouddhiste que le R. P. Chounavel avait converti à la vraie foi. Le soir, avant les Vêpres, Sa Grandeur eut la consolation de recevoir l'abjuration d'un apostat qu'une éducation entièrement protestante avait tenu depuis longtemps éloigné de nous. Touché par la grâce, il était venu de lui-même, demandant à rentrer dans le sein de la véritable Eglise. Il s'était soumis avec docilité aux longues épreuves qu'on lui avait fait subir, et le jour de l'Epiphanie il demandait pardon à Dieu et aux hommes du scandale qu'il avait donné par son apostasie.

La suite des événements ne nous offre rien de remarquable dans la semaine qui suivit l'Epiphanie. Le R. P. Boisseau était allé faire une visite à Silalé, où le choléra exerçait ses ravages, en même temps que le R. P. Chounavel était allé porter des secours matériels et spirituels aux habitants de Vassavoulam, autre partie reculée du district de Valigamam. Pendant cet intervalle le R. P. Mélizan allait réjouir par sa compagnie le bon P. Lecam, que la fièvre clouait sur son lit, au moment où il avait besoin de toutes ses forces pour lutter contre le fléau qui décimait la population de Point-Pedro.

Nous arrivons à la date du 13 janvier, jour de l'arrivée à Jaffna de S. Exc. sir James Longden, gouverneur de Ceylan. Son Excellence fut reçue au port par Mgr Bonjean, qui la conduisit sur l'estrade qu'on lui avait préparée à l'entrée de la jetée. Les habitants de la province étaient accourus en foule dans l'espoir que l'arrivée du gouverneur leur offrirait l'occasion d'exposer les griefs qu'ils avaient contre leurs administrateurs. Monseigneur, dans une adresse tout à la fois ferme et modérée, se fit l'interprète des vœux de la population, et exposa brièvement à Son Excellence l'état réel de la province. (Je vous envoie le texte imprimé de cette adresse que vous pourrez faire traduire en français.)

Son Excellence répondit que dans les différentes colonies où il avait eu l'honneur de représenter le gouvernement de Sa Majesté, il lui avait été donné souvent d'apprendre de la bouche des évêques catholiques les besoins et les vœux de populations entières... qu'il connaissait de longue date la fidélité et l'attachement des catholiques au gouvernement, et que partout où il avait passé il avait appris à connaître leur loyauté et leur dévouement... A son arrivée à Ceylan, il avait été peiné d'apprendre les malheurs qui étaient venus fondre sur cette province reculée de son gouvernement. Aussi, à peine les sessions du conseil législatif terminées, il avait eu à cœur de venir voir par lui-même l'étendue de ces malheurs pour aviser aux moyens à prendre pour les prévenir... Il remerciait vivement Monseigneur de lui avoir laissé entrevoir un avenir plus prospère, et il ne pouvait que répéter que le gouvernement ferait tout ce qui est en son pouvoir pour hâter le retour de temps meilleurs.

Le lendemain à midi Monseigneur nous présenta à Son Excellence. Sa Grandeur avait eu auparavant une longue entrevue avec le gouverneur. Sans oser entrer dans le secret de cette conférence, je ne puis qu'interpréter ici l'opinion publique, persuadée que de cet entretien sortira un grand bien pour la province du Nord.

Le soir du même jour, Monseigneur, accompagné de deux Pères, reçut du *gouvernement agent* une invitation à dîner avec le gouverneur. Cet agent est le même individu qui, dans le procès de Madhou, faillit nous jouer un si vilain tour. Depuis ce jour, il n'avait cessé de se montrer l'adversaire avoué de Mgr Bonjean ; aujourd'hui son attitude n'est plus la même.

Les trois jours que Son Excellence passa à Jaffna furent bien employés. Plus de trente pétitions lui furent présentées contre l'administration de la province et contre

la conduite de l'*agent* dans ces temps d'épidémie et de famine. Sir James Longden reçut tout le monde, s'enquérant des besoins du peuple, et promettant de faire droit aux réclamations.

Le mercredi 16, Son Excellence, accompagnée du *colonial secretary*, du médecin en chef de Ceylan, et du *gouvernement agent*, vint visiter le couvent des Sœurs. Elle parut enchantée de tout ce qu'elle y voyait. Les Sœurs indigènes de Saint-Pierre, les orphelines, les enfants de la crèche, les différentes classes tamoules lui furent successivement présentées. Dans la classe anglaise, Son Excellence fit remarquer que dans tous les pays où elle avait passé, elle avait trouvé le clergé catholique également zélé pour répandre la lumière et l'instruction au milieu des peuples qu'ils évangélisent. « C'est avec bonheur, ajouta sir Longden, que je retrouve dans cette province de Ceylan le même dévouement de la part des Religieuses que j'ai pu admirer autrefois à la Dominique, à la Trinidad, au Honduras et à Déméréra. »

Le 17, le gouverneur quittait Jaffna pour aller à Trincomalie, voulant visiter l'île de Delft sur son passage. Malheureusement les vents contraires ne lui permirent pas d'aborder cette île.

Il est temps de finir, mon révérend Père, et cependant je ne puis le faire sans vous dire un mot de la belle cérémonie que nous avons eue hier, dimanche 3 février. Quatre-vingt-neuf adultes étaient réunis dans la cathédrale pour recevoir le baptême des mains de Mgr Bonjean. Pareil spectacle ne s'était pas vu à Ceylan depuis le temps de saint François-Xavier. Le nombre total des baptêmes donnés depuis la fondation du catéchuménat est de 462 ; il reste 345 personnes qui se préparent à le recevoir plus ou moins prochainement.

Veuillez agréer, mon révérend Père, avec l'assurance

de mes sentiments respectueux, l'hommage de l'entier dévouement de

Votre serviteur et frère en J. et M. I.,

Ch. Massiet, o. m. i.

LETTRE DU F. CHARLES COLLIN AU R. P. SOULLIER.

Jaffna, 28 décembre 1877.

Mon révérend Père,

Le samedi 22 décembre 1877 a été un beau jour de fête pour la population catholique de Jaffna ; l'ordination d'un prêtre est en effet chose rare ici, je dirais même que c'est un événement, si je ne craignais de paraître exagérer. Dans vos grandes villes de France, on ordonne les prêtres par vingt, trente ou cinquante à la fois, et quelque belle que soit la cérémonie, c'est loin d'être un événement ; mais en pays de mission, il en va bien autrement : ce que la fête perd en éclat par suite de la pauvreté du lieu et de l'assistance, elle le gagne, et au delà, par l'importance majeure et la signification du fait en lui-même. Un prêtre de plus ! comprenez-vous bien ce que cela veut dire pour une chrétienté qui manque de prêtres ? Une pièce d'or est toujours une pièce d'or, et cependant ne semble-t-elle pas avoir plus de valeur dans la main décharnée du pauvre mendiant que dans la bourse arrondie du riche ? Ce nouveau prêtre, quelle moisson l'attend ! que de baptêmes il donnera ! que de pécheurs il réconciliera ! dans combien de villages isolés il sera reçu comme un envoyé du ciel par les pauvres de Jésus-Christ, qui ne reçoivent point *chaque jour*, mais seulement *chaque année*, ce pain supersubstantiel dont nous parle l'Évangile ! Et si

cette moisson ne suffit pas à son zèle, quelles semailles à faire, que de milliers de païens sont encore assis à l'ombre de la mort, parce que personne *n'a le temps*, hélas ! de leur porter la lumière de vie !

Mais si les peuples se réjouissent à cette nouvelle naissance d'un prêtre, croyez-vous que les Missionnaires, ses frères, en soient moins joyeux? Quel est leur cri à tous ? « Nous ne pouvons suffire à la besogne, nous ne pouvons visiter nos chrétiens assez souvent, nous sommes surchargés et il nous est impossible d'entreprendre de nouvelles œuvres ! » Aussi tous ceux de nos Pères qui purent trouver le loisir de venir à Jaffna, s'empressèrent-ils de témoigner par leur présence de leur joie, de leur ardente sympathie et de leurs vœux pour le nouvel élu au sacerdoce, le R. P. Delpech. Outre les Pères qui résident à Jaffna, nous avions donc le bonheur de posséder le R. P. Boisseau, supérieur de Manaar ; le R. P. Chounavel, de Kornegalle, l'apôtre des bouddhistes ; le R. P. Mélizan, le solitaire de Calpentyne et gardien du célèbre pèlerinage de Sainte-Anne ; les RR. PP. Saint-Genest, Battayron, etc. Malheureusement plusieurs des Missionnaires des environs de Jaffna étaient retenus chez eux par les secours à donner, les uns aux cholériques et les autres aux faméliques. Hélas ! pourquoi faut-il que ces deux tristes figures de la famine et du choléra viennent jeter leur ombre sur mon tableau ? Passons bien vite.

J'ai dit que pour tous nos Pères une ordination est l'occasion d'une immense joie ; ainsi en est-il pour les aspirants au sacerdoce, qui jouissent d'avance à cette vue du bonheur qui leur est réservé. Mais en outre de ce sentiment bien légitime, les élèves de notre séminaire étaient portés par la reconnaissance à prendre une part très-vive à la sainte joie du bon Père Delpech, qui a été pendant trois ans leur directeur, et s'est acquis la con-

fiance et l'affection de tous par un dévouement absolu à leurs intérêts et son administration à la fois ferme et paternelle. Je suis témoin que depuis plus de six mois les enfants du séminaire préparaient les décorations de la fête et mettaient en commun leurs petites épargnes, pour pouvoir offrir à leur cher directeur, le jour de son ordination, un présent digne de lui et de leur filiale affection. Direz-vous maintenant qu'un jour si impatiemment attendu n'était pas un *événement* pour Jaffna ?

Mais ce n'est pas tout : si le peuple, les prêtres et nos jeunes lévites trouvent dans cette circonstance un motif de joie, quels étaient, pensez-vous, les sentiments de notre évêque ? Je crois que toutes les joies des autres se trouvaient réunies dans la sienne. Il fait bon voir Mgr Bonjean un jour d'ordination ; il est rayonnant ! En effet, si au témoignage de l'Évangile, une mère a droit de se réjouir d'avoir donné naissance à un homme, *quia natus est homo in mundum*, à quel plus juste titre l'évêque, père des fidèles, doit-il surabonder de joie d'avoir donné au monde un prêtre de plus ! Et notre évêque a tant besoin d'auxiliaires dévoués, zélés, infatigables comme lui, toujours prêts à se dépenser jour et nuit pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ! Puisse notre père et évêque bien-aimé voir souvent luire des jours aussi désirés et aussi consolants que celui-ci, comme une récompense anticipée sur celle du ciel de ses rudes labeurs et de ses vaillants combats pour la cause de Dieu !

Il n'est pas d'usage de faire l'éloge des vivants, autrement je vous ferais le portrait du R. P. Delpech, notre ordinand. Mais comme il est écrit : *A fructibus eorum cognoscetis eos*, il me suffira, pour vous le faire connaître, de vous dire en deux mots comment il a occupé son temps, pendant les quatre années qu'il a passées à Jaffna. Il n'était pas même tonsuré lorsqu'il est venu ici, il a donc dû rece-

voir successivement tous les ordres de la main de Mgr Bonjean, et faire les études philosophiques et théologiques nécessaires; puis, comme pour occuper ses loisirs, il s'est chargé de la direction du petit séminaire, qui, pour tout ce qui regarde le matériel, la surveillance, le gouvernement des enfants, a été remis complétement entre ses mains, et où, suivant le témoignage de Mgr Bonjean, avant d'être prêtre, il a fait l'office de prêtre, en formant les aspirants au sanctuaire. Pour mieux remplir sa charge, il lui a fallu apprendre l'anglais, qu'il est parvenu à parler assez couramment, sans négliger pour cela l'étude du tamoul, à ce point qu'il a déjà donné quelques petits sermons dans cette langue difficile. Ce n'est pas tout ; il fallait un organiste et un maître de chant : le bon Père s'est mis bravement à l'œuvre; il a appris sans maître à jouer de l'harmonium et dirige un chœur déjà exercé, qui rend d'immenses services pour l'accompagnement de l'office divin. Comment le P. Delpech a-t-il pu suffire à des occupations et à des études si variées, c'est ce que je ne saurais expliquer. Il a dû mettre en pratique la devise que je me souviens d'avoir lue en France, il y a bien longtemps, dans une salle de gymnastique, et qui frappa vivement mon imagination enfantine ; on avait écrit en grosses lettres tout autour de la salle : « Ici on ne connaît de repos que le changement d'exercice ! »

Mais je m'aperçois que l'histoire du P. Delpech et la dignité sacerdotale me font oublier que nous avions cinq autres ordinands. C'est une injustice que je m'empresse de réparer. Nous avions donc deux sous-diacres, les FF. Hippolyte et John Aloysius; deux portiers, les FF. Charles et Jules Collin, novices, et un tonsuré, le F. Stoutes, élève du séminaire. Le fait que les deux sous-diacres appartiennent par leur naissance à Jaffna, et sont de pure race tamoule, contribuait pour beaucoup à donner

de l'intérêt à notre cérémonie. C'est un si heureux présage pour l'avenir ! Jusqu'à présent, les catholiques indiens, qui professent tant de vénération pour leurs prêtres et de respect pour les vertus sacerdotales, trouvaient que cette haute perfection est plutôt admirable qu'imitable, et ce n'est pas sans de grandes peines et des résistances ouvertes de la part de leurs parents que de courageux enfants, les prémices du séminaire de Jaffna, ont pu faire à Dieu le sacrifice de leur vie et des préjugés nationaux. Maintenant la glace est brisée ! le généreux exemple de ces pionniers du sacerdoce ceylanais a été suivi et promet de l'être davantage à mesure que l'esprit du christianisme pénétrera plus avant parmi ces peuples qui sont encore dans leur enfance spirituelle.

Il est temps, n'est-ce pas ? d'arriver à la description de la cérémonie elle-même. Mais vous n'attendez pas de moi que je vous décrive une liturgie qui vous est si familière ; je le ferais cependant volontiers, car il n'y a pas au monde, que je sache, de plus beau, de plus émouvant, de plus entraînant spectacle que celui du chœur de l'église où s'effectue cette majestueuse fonction. Chaque mouvement, chaque action, chaque parole a un sens si profond et si mystique, que l'âme en est toute nourrie et toute remuée. Ce que je veux seulement vous dire, c'est en quoi notre cérémonie du 22 décembre différait des autres cérémonies du même genre.

D'abord il y avait cela de remarquable que tous, clergé, ordinands et évêque, appartenaient à un titre quelconque à la congrégation des oblats de Marie. Je n'ai pas besoin d'insister pour vous faire comprendre quel charme, quel parfum cette simple circonstance ajoutait à notre fête.

L'autre caractère particulier qui me frappe est ce qu'on est convenu d'appeler la *couleur locale*, à laquelle vient s'ajouter ce sentiment de satisfaction intime qu'éprouve

un cœur chrétien à retrouver les cérémonies et la liturgie de l'Église au milieu de pays étrangers et de peuples qui diffèrent tant de nous par leur histoire et leurs coutumes. Il n'y a plus ici de France, plus d'Europe, mais il y a notre sainte mère l'Église ; que nous faut-il de plus, *Christus vincit*, *Christus regnat*, *Christus imperat!* Notre cathédrale n'est pas belle. Dirai-je qu'elle est laide? Non, je ne veux pas être médisant : en tous cas, toute cathédrale qu'elle est, il n'y a pas beaucoup de curés de campagne en France qui nous envieraient ses beautés architecturales. Du moins elle a cela de bon qu'elle est vaste, et abrite les fidèles du soleil et de la pluie, ce qui n'est pas à dédaigner. Et l'assistance, croyez-vous qu'elle manque de *couleur locale*? Ne vous imaginez pas, je vous prie, comme en France, de beaux messieurs et de belles dames en habit noir et en robe de soie, confortablement assis dans des bancs-d'œuvre bien cirés et des chaises alignées en bel ordre : ici on s'accroupit par terre ; les messieurs (à l'exception des plus huppés, qui se donnent de petits airs européens) portent pour vêtement sur leur peau noire une toile enroulée ; et les dames s'enveloppent, des pieds à la tête, d'un voile blanc, qui leur donne un faux air de fantômes ou de statues égyptiennes.

L'église, comme aux plus grands jours, était revêtue de ses plus beaux ornements de papier ; papier rouge, papier bleu, papier d'or, papier de toutes couleurs couvrait les colonnes, ou se déroulait en gracieuses guirlandes, se croisant et traversant l'église en tous sens. Peut-être laisserez-vous errer un sourire malin sur vos lèvres, à la description de nos festons de papiers? Ah ! je vois bien que vous n'avez pas de sang indien dans les veines : je vous déclare donc impropre à apprécier ces belles choses à leur juste valeur.

Bien que la cérémonie eût lieu un jour ouvrier, l'assis-

tance était cependant fort nombreuse et très-attentive. Nous déployâmes toute la pompe que comporte la liturgie et, sous l'habile direction du R. P. Flanagan, tout se passa avec un ordre et une régularité admirables ; le chœur aussi fut à la hauteur de sa mission, et notre bel harmonium rendait ses sons les plus veloutés et les plus puissants sous les doigts du bon père Chounavel, qui s'est trouvé là fort à propos, et qui a toujours le talent de se faire tout à tous.

La cérémonie terminée, Monseigneur entonna le *Te Deum*, et le clergé, revêtu des ornements sacerdotaux, précédé de la croix, des enfants de chœur et du séminaire, on se rendit en procession à la grande salle de l'évêché. Sur la place publique, le peuple manifestait sa joie par une musique un peu agreste et par des détonations étourdissantes (pour les Indiens il n'y a pas de fête sans pétards).

La foule nous suivit à l'évêché, et là Monseigneur, malgré sa fatigue, voulut exprimer en quelques mots la joie et l'émotion dont son cœur surabondait, et laissa ensuite la parole au R. P. Pulicani, pour nous donner lecture d'une décision épiscopale. Sa Grandeur, désirant se décharger un peu du poids écrasant de son administration sur des épaules plus jeunes et bien éprouvées, élevait le R. P. Boisseau à la dignité de second vicaire général. Cette nomination ne pouvait tomber sur un choix plus heureux, et a été accueillie par l'approbation et la sympathie unanime. Cependant ce grand nombre de chauds amis et de bons chrétiens qui nous entouraient, et qui prennent toujours une part si vive à tout ce qui intéresse la religion, étaient impatients de manifester leurs sentiments à Sa Grandeur et au P. Delpech, et d'en obtenir une bénédiction. L'un d'eux, homme d'un âge respectable et d'une apparence imposante, qui non-seulement occupe parmi les catholi-

ques une position éminente et jouit parmi eux d'une influence bien méritée, mais est aussi honoré de la confiance du gouvernement et remplit les hautes fonctions de *modeliar* depuis de longues années, et qui de plus, pour services rendus à l'Eglise et à l'Etat, a reçu des décorations de Pie IX et de la reine d'Angleterre, s'est avancé gravement, et, après s'être fait l'interprète du peuple fidèle, a offert au R. P. Delpech des ornements sacerdotaux. Monseigneur a voulu remercier lui-même ce digne chrétien, et a fait remarquer qu'il n'y a pas une bonne œuvre à Jaffna à laquelle le modéliar et sa famille ne contribuent, pas une fête dont ils ne travaillent à augmenter l'éclat. Puis, se tournant vers le peuple, et passant de l'anglais, qui est le langage officiel, à la langue tamoule, Sa Grandeur a adressé à ces braves gens quelques paroles simples et chaleureuses, qui les ont ravis et ont mis fin à la séance.

Après le dîner, le nouveau prêtre et les deux sous-diacres ont témoigné à Sa Grandeur, dans un langage empreint des sentiments les plus élevés et les plus délicats, leur gratitude pour le passé et leur dévouement pour l'avenir. On serait presque tenté de leur reprocher d'avoir été trop humbles, et pourtant que l'humilité sied bien sur les lèvres d'un nouveau ministre de l'autel ! S'il jette un coup d'œil sur lui-même, en présence du don inénarrable, du pouvoir écrasant dont sa pauvre chétive nature se trouve tout d'un coup revêtue, quelles paroles peuvent s'échapper de son cœur, sinon celles qui expriment le mieux et son indignité personnelle et son anéantissement en la présence de Dieu ?

Il fallait bien aussi célébrer la nouvelle élévation du R. P. Boisseau aux fonctions de second vicaire général. Ce fut l'affaire du R. P. Mélizan, qui nous fit un discours *humouristic*, que je suis incapable de définir, à

moins que vous ne me permettiez de dire qu'il était *impayable*. Le P. Mélizan, à qui les sables brûlants et les déserts de sa Thébaïde n'ont pas fait perdre un grain de sa bonne humeur et de son entrain bien connus, a félicité Sa Grandeur de n'avoir pas permis que la lumière restât plus longtemps cachée sous le *boisseau*.

Mais ce tournois oratoire n'eût pas été complet sans une improvisation de l'inimitable F. de Steffanis. Ce bon Frère qui, lui, reste imperturbable, nous a fait rire aux larmes en traitant, dans un langage dont lui seul a le secret, *de omni re scibili et nescibili;* il sait, en effet, donner à la langue française un cachet, une saveur toute particulière, en y mélangeant des ingrédients empruntés à toutes les nations, italien, anglais, tamoul ; c'est ainsi que vos habiles marchands de vins, en mélangeant les crus les plus opposés, produisent ce qu'ils appellent des vins de premier choix. Le F. de Steffanis opère aussi le même tour de force sur la langue latine, avec un immense succès.

Peut-être croyez-vous la journée finie ! pas du tout. A quatre heures du soir, les élèves du séminaire, leur supérieur, et les scolastiques, accompagnés de plusieurs Pères et notamment du R. P. Pulicani, vicaire général, et de notre vénérable doyen d'âge, le P. Moukel, se dirigeaient en procession vers la chambre du R. P. Delpech et le conduisaient, au chant des hymnes, vers leur petite chapelle, ornée pour la circonstance avec un goût exquis et une richesse surprenante pour qui sait combien sont bornées les ressources mises à la disposition de ces pieux enfants. La décoration de cette chapelle est par elle-même bien éloquente ; c'est l'œuvre ingénieuse et patiente de la foi et de la piété filiale. Une adresse touchante, exprimant la gratitude des élèves du séminaire pour leur ancien directeur et la joie qu'ils éprouvaient de le voir élevé

au sacerdoce, fut lue au milieu d'un religieux silence, et se termina par la présentation d'un beau calice d'argent et d'émail, d'une aube et d'un missel magnifiquement relié et enluminé. L'émotion du Révérend Père était visible et se communiquait à toute l'assistance ; aussi les quelques paroles de remercîment et d'encouragement qu'il adressa tombèrent comme une pluie douce sur une terre bien préparée. L'orateur termina en souhaitant à chacun de ces jeunes plants du jardin de l'Eglise le même bonheur qu'il avait éprouvé lui-même en recevant l'onction sacerdotale. Alors chacun à son tour est venu s'agenouiller aux pieds du jeune prêtre et recevoir la bénédiction de ses mains nouvellement consacrées ; c'était, je vous assure, un spectacle émouvant de voir le bon P. Moukel courber, devant ce prêtre d'un jour, sa tête blanchie au service des missions, chargée du poids de soixante-seize printemps et de quarante-huit années de sacerdoce.

Le lendemain, dimanche, la première messe du nouvel ordinand devait être célébrée à la cathédrale, car nos chrétiens ont une grande dévotion pour la première messe et la première bénédiction d'un prêtre. Aussi Monseigneur voulut-il rehausser par sa présence cette touchante cérémonie ; tout le clergé, en habit de chœur, alla donc prendre Sa Grandeur à l'évêché et se rendit processionnellement à l'église, qui était complétement remplie par les fidèles ; il y avait là certainement plusieurs milliers de personnes. Maintenant, comment vous décrire une première messe ? Ce sont de ces choses que l'on sent, mais qu'on n'exprime pas, et, vraiment, je ne puis me lasser d'admirer le génie avec lequel l'Eglise a su varier ses cérémonies de manière à toucher successivement toutes les fibres du cœur humain. Voyez ! quelle différence entre la fête d'hier et celle d'aujourd'hui, entre une ordination et une première messe !

Celle-là, par la gravité et la pompe des cérémonies, et le profond enseignement des paroles liturgiques, nous saisit, nous remue comme les majestueuses volées des cloches de nos vieilles cathédrales, ou les solennels accords des grandes orgues ; celle-ci, au contraire, nous tient sous le charme d'un chœur de voix aussi pures, aussi suaves que le concert des anges de Bethléem, tout embaumées de paix et d'une sorte de rafraîchissement céleste.

A l'Evangile, le R. P. Pélissier, curé de la cathédrale, monte en chaire et commente, pour la foule attentive et avide de la parole de Dieu, le texte suivant : *Elisabeth pariet tibi filium et erit tibi gaudium et exultatio, et multi in nativitate ejus gaudebunt* (Luc., I, 13-14). L'éloquent prédicateur interprète de la façon la plus heureuse ces paroles de l'ange, en les appliquant à la nouvelle naissance sacerdotale qui attire ce grand concours de peuple. Après avoir établi un parallèle frappant entre la mission du prêtre et celle du grand précurseur du Messie, il nous montre quels sont ses rapports avec la sainte Trinité, avec la personne divine et humaine de Jésus-Christ, et enfin avec la sainte Eglise. Puis, sans dissimuler tout ce que le caractère sacré offre de redoutable pour la faiblesse humaine (à ce point qu'un prêtre qui apparaîtrait devant Dieu aurait un compte terrible à rendre, même n'eût-il offert le saint sacrifice qu'une seule fois), l'orateur, s'inspirant de ces mots : *Et multi in nativitate ejus gaudebunt*, nous dépeint et la joie qui inonde le cœur du prêtre, et celle des anges qui semblent lui envier son bonheur, et celle des fidèles dont il devient le serviteur, le ministre et le médiateur auprès de Dieu.

Mais, faut-il le dire ? cette solennité, toute belle, toute glorieuse qu'elle était, laissait peut-être dans quelques esprits un vague sentiment de regret, je ne dis pas de

tristesse. Oui, nos séminaristes croyaient avoir de bonnes raisons pour croire que c'eût été encore mieux si la première messe eût été célébrée dans leur petite chapelle privée. Que voulez-vous ? chacun voit les choses à son point de vue et suivant la façon dont il applique sa lorgnette. Mais, prenant leur parti en braves : « Puisque nous ne pouvons avoir la première messe, se dirent-ils, nous aurons la seconde. » En effet, le lendemain, le R. P. Delpech se rendait à leurs désirs, et il dut éprouver de bien douces émotions dans ce pieux oratoire, entouré de tous ces cœurs d'enfants, auxquels il a distribué le pain de vie, et qui avaient eu la délicate pensée de lui chanter quelques cantiques français. Ah ! qui peut dire la valeur du plus simple de nos vieux cantiques pour des oreilles françaises, sur une terre étrangère ? Le R. P. Massiet, supérieur du séminaire, n'a pas voulu laisser passer une circonstance si précieuse pour les âmes de ses enfants, sans y imprimer plus avant les saints enseignements qui en découlent. Dans une petite allocution toute simple, mais toute pleine du sens des saintes Ecritures, il a appliqué au sacerdoce et à l'Eucharistie le récit évangélique de la multiplication des pains, prenant pour son texte ces paroles : *Date illis vos manducare* (Math., XIV, 16). Les foules affamées, nous les voyons autour de nous : bouddhistes, païens, protestants même et incrédules, ce sont autant d'âmes privées de la nourriture de vie ; et qui leur donnera cette nourriture céleste ? Ce sont les prêtres, que Jésus-Christ, s'adressant aux Apôtres, charge solennellement de donner à manger à son peuple : *Date illis vos manducare*. Mais les apôtres et, par conséquent, les prêtres ne peuvent rien donner qu'ils ne reçoivent directement de Jésus-Christ ; c'est Jésus qui rompt le pain et le donne à ses apôtres. Le bel ordre de la hiérarchie, la concorde et l'union qui règnent dans l'Eglise sont alors re-

présentés à nos yeux sous la figure de ces foules assises sur l'herbe de la montagne, en groupes paisibles, et servies par les ministres de Dieu. » Puis l'orateur, s'adressant au R. P. Delpech, lui applique ces paroles de Notre-Seigneur : *Misereor super turbam*, et lui prédit un heureux et fécond ministère, au milieu de ces peuples si dignes, en effet, de pitié. « N'avons-nous pas, ajoute-t-il, un heureux présage de ce que sera votre ministère par ces trois années, passées au milieu des enfants de ce séminaire, pendant lesquelles vous les avez nourris, selon le précepte divin, de votre parole, de vos encouragements et de l'exemple plus éloquent encore de la vie d'un parfait religieux ? »

Ma narration est finie, mon révérend Père ; si j'ai réussi à vous intéresser, j'en serai très-heureux; si j'ai manqué mon but, pardonnez-moi, je vous prie, en faveur de ma bonne volonté.

Agréez, mon révérend Père, l'assurance de mon profond respect et de mon religieux dévouement en N.-S. et M. I.

Fr. Charles Collin, novice.

PROVINCE BRITANNIQUE.

LETTRE DU R. P. SHINNORS AU R. P. MARTINET.

MISSION DE BELFAST.

Inchicore, le 12 janvier 1878.

Mon Révérend et bien Cher Père Martinet,

Vous m'avez demandé un compte rendu de la mission prêchée, il y a peu de temps, par nos pères, à Belfast; c'est pour moi un devoir et un bonheur de vous satisfaire. Je ne suis point surpris que vous ayez exprimé le désir

de voir figurer dans nos annales une narration de cette mission ; elle offre en effet quelques particularités qui méritent une page ou deux dans nos chroniques de famille.

Elle fut prêchée simultanément en six églises de la même ville, durant quatre semaines, par dix-sept de nos pères. Je ne sais si jamais pareille mission avait été donnée par nos prédécesseurs ; ce que je sais bien, c'est que, pour mon compte, jamais je n'ai entendu parler d'aucune qui approchât de celle-ci.

Belfast est la seconde ville d'Irlande par sa population ; la première, peut-être, par sa richesse et sa prospérité. Elle est la capitale de la province d'Ulster et le grand centre manufacturier de l'industrie linière irlandaise, dont la réputation s'étend au monde entier. Elle est, cependant, relativement moderne. Lorsqu'elle fut présentée, en 1604, à sir Arthur Chichester, ce n'était encore qu'une agglomération de quelques huttes de pêcheurs ; et, jusqu'au commencement de ce siècle, sa population ne s'éleva guère qu'à 18000 âmes. Aujourd'hui ce chiffre est décuplé et, contrairement à ce qui s'observe dans la plupart des autres villes d'Irlande, il s'accroît tous les jours.

En même temps que Belfast est le chef-lieu de la province du Nord et le centre manufacturier de son industrie, elle est aussi la capitale et la forteresse du protestantisme irlandais. La population est composée en grande partie de familles écossaises, établies dans le pays depuis plus ou moins de temps. Or, sans parler des autres vices qu'elle doit à son origine, cette population adhère avec une invincible obstination à l'hérésie de ses pères, qu'elle a importée avec elle. Nulle part, en effet, les ténébreuses doctrines de Knox et de Calvin ne trouvent de plus ardents et de plus implacables adeptes que dans le peuple de Belfast. Le presbytérianisme, cependant, n'y est

point maître absolu. Belfast est une vraie Babel, où se coudoient et se combattent toutes les formes de religion. Il y a en tout, dans la ville, quatre-vingt-sept édifices publics destinés au culte. Sur ce nombre six appartiennent à l'Eglise catholique ; vingt et un à l'Eglise réformée d'Irlande ; trente et un à l'Eglise presbytérienne ; trois aux unitariens ; deux aux presbytériens réformés ; un aux presbytériens unis ; deux aux anabaptistes ; trois aux indépendants ; quinze aux méthodistes, et un aux quakers ou société des amis, comme ils affectent de s'appeler.

La population de Belfast, d'après le recensement de 1871, est de 174312 habitants. Un tiers seulement de cette population est catholique, et cela pour la raison que j'ai déjà indiquée. En effet, c'est seulement depuis une époque relativement récente, que les catholiques y sont tolérés. Plusieurs se souviennent encore du temps où il n'y avait à Belfast qu'un prêtre et une poignée de catholiques. On peut voir par là que le progrès de la foi a encore dépassé le rapide accroissement de la population.

Les orangistes, qui se font gloire d'associer leur nom à celui du prince d'Orange, gendre et successeur de l'infortuné Jacques II, et de rappeler à tout propos ses hauts faits d'armes, eux (cependant, dont les ancêtres avaient coutume invariablement de fuir au premier choc, sans doute pour mieux juger, à distance, des chances de la bataille), les orangistes, dis-je, sont très-nombreux à Belfast, et nulle part ils ne se montrent plus implacables ennemis du catholicisme. Longtemps ils regardèrent cette capitale du Nord comme la citadelle de l'orthodoxie et comme le boulevard de la puissance anglaise en Irlande. Ils considéraient la présence d'un catholique à l'intérieur de ses murs comme un danger pour la constitution britannique, et comme un outrage à la glorieuse, pieuse et

immortelle mémoire du grand libérateur Guillaume III.

Jusque dans ces dix ou douze dernières années, on vit ces fanatiques se lever en masse contre leurs concitoyens catholiques, avec leur ancien cri de guerre : « A l'enfer ou à Connaught les papistes ! » Mais, dans ces derniers temps, ils apprirent à qui ils avaient affaire. Les ouvriers catholiques s'organisèrent, s'armèrent, et, après quelques jours de guerre civile, les orangistes battirent en retraite, complétement déconfits et tout à coup calmés, en dépit de leurs rodomontades et de la mémoire sans cesse invoquée de « leurs glorieux ancêtres ».

Maintenant ils sont obligés de tolérer la présence de la « Femme écarlate de Rome » dans l'enceinte sacrée de la puissance orangiste, et malheur à eux si, seulement d'un regard ou d'un geste, ils insultaient le prêtre ou la religion catholique !

On avait craint, tout d'abord, que, par le moyen de leurs plus fanatiques adeptes, ils ne causassent quelques désordres durant la mission ; heureusement cette crainte ne se trouva pas fondée. Plusieurs, au contraire, vinrent assidûment aux sermons, et tous ceux qui vinrent, s'en retournèrent plus ou moins favorablement impressionnés au sujet de l'Eglise catholique.

Mais je m'effraye, rien qu'à la pensée d'écrire là quelque chose qui ressemble à une préface préméditée. Je me hâte donc de venir au fait.

Sur l'invitation de Mgr le très-révérend docteur Dorian, la mission fut ouverte dans les six églises de la ville, le dimanche 6 octobre 1877. Voici les noms des Pères qui y prirent part, aussi bien que ceux des églises auxquelles ils étaient strictement attachés : à l'église de Saint-Pierre, le R. P. Cooke, supérieur, avec les PP. O'Dwyer, Newman et Brody ; à l'église de Saint-Patrice, le R. P. Kirby, supérieur, avec les PP. Hunt et Brady ; à l'église de Saint-Ma-

lachie, le R. P. Shinnors, supérieur, avec les PP. Nicoll et Matthews. A l'église de Sainte-Marie, le R. P. Ring, supérieur, avec les PP. Fox et Gibney. A l'église de Saint-Joseph, les RR. PP. Arnoux et Dawson. A l'église de Saint-Matthieu, les RR. PP. Ahearn et Furlong. Ces deux dernières missions, par une disposition du R. P. Provincial, se rattachaient respectivement aux missions de Saint-Patrice et de Saint-Malachie.

Le jour de l'ouverture, les exercices commencèrent par une grand'messe solennelle, célébrée dans chacune des églises, et immédiatement après la messe, eut lieu la cérémonie de l'inauguration. Les missionnaires, auxquels s'étaient joints tous les prêtres du clergé séculier, s'avançaient gravement en procession, à l'intérieur de l'église, le supérieur portant, élevée au-dessus du peuple, la croix de mission, pendant que tous chantaient les strophes du *Miserere*. La procession terminée, le supérieur ouvrait la série des prédications par un sermon de circonstance, avec annonce des exercices journaliers de la mission. Pour des raisons locales particulières, l'ordre des exercices était quelque peu différent de celui que nous observons d'ordinaire dans nos missions. Nous étions obligés de dire une messe, suivie d'une instruction, tous les matins, à cinq heures, pour la convenance de ceux qui avaient à se rendre de bonne heure aux fabriques. Après la messe de dix heures, il y avait instruction sur les commandements de Dieu et de l'Eglise, sur les sacrements ou sur les devoirs du chrétien. Le soir, à sept heures et demie, avait lieu le sermon principal, sur une des grandes vérités du salut.

Dès le premier jour le succès de la mission était assuré ; les exercices de cinq heures et de dix étaient très-suivis, et, le soir, les six spacieuses églises regorgeaient d'une foule compacte, avide d'entendre la parole de Dieu.

Les confessionnaux étaient à peu près constamment entourés ; cependant, la population catholique de Belfast, appartenant en grande partie à la classe ouvrière, c'est le soir surtout qu'ils étaient littéralement assiégés ; très-souvent, il était près de minuit lorsque nous en sortions, et encore étions-nous obligés, à cette heure avancée, de distribuer chacun trente ou quarante billets à ceux qui étaient là, attendant leur tour depuis des heures entières, afin de leur donner un droit de priorité le lendemain. Un bien plus grand nombre se retirait, avec l'intention de revenir, sans doute, mais sans emporter ce gage de succès et cet encouragement au retour. Je dois ajouter que nous avons été admirablement et efficacement aidés et soutenus dans le travail des confessions par Mgr l'Evêque et par son excellent clergé. Le clergé des six paroisses, en effet, s'est constamment dévoué au succès de la mission, employant le jour à la recherche des vieux et obstinés pécheurs, le soir et une grande partie de la nuit à les réconcilier avec Dieu.

La prédication de nos Pères a été considérée comme un grand succès par des gens que l'habitude a rendus assez peu sensibles aux succès de l'éloquence sacrée et qui, d'autre part, cependant, se distinguent par un discernement sûr en cette matière. En effet, les louanges à tout rompre, décernées à l'éloquence des oblats par les feuilles de la localité, plus d'une fois ont fait monter la rougeur au front des moins modestes parmi nous. Quoique les protestants de Belfast soient d'enragés partisans de l'erreur religieuse, plusieurs d'entre eux venaient régulièrement à nos sermons et se comportaient très-convenablement dans l'église. Ils s'excusaient de leur assiduité en disant que, tout en détestant le papisme, ils avaient bien le droit de prêter l'oreille à un bon discours, et que d'ailleurs, aussi longtemps qu'ils respireraient la pure ortho-

doxie dans l'orthodoxe Belfast, leur foi ne recevrait aucun dommage, même entre les murs d'une chapelle papiste, vouée au culte idolâtrique de la créature. Le « dommage » fut cependant subi par plusieurs. Encore que nous n'ayons pas dit un mot de controverse en chaire et que le protestantisme ou le presbytérianisme fussent ignorés de nous comme s'ils n'eussent jamais existé, nous avons eu la consolation de voir plus de soixante protestants ou presbytériens rentrer dans la véritable Eglise pendant ces quatre semaines de mission.

C'était, néanmoins, pour les enfants de la vraie foi que la mission avait lieu, et, par conséquent, c'était à eux principalement que nous devions en présenter les effets salutaires. Le résultat ne se fit pas attendre. Des mariages invalides furent réhabilités ; des cohabitations illicites (chose inconnue dans les autres parties de l'Irlande) furent rompues ou légitimées par le sacrement ; l'intempérance, le vice capital des Irlandais, fut sensiblement diminuée, je pourrais dire supprimée, au moins pour un temps ; enfin, presque tous les catholiques s'approchèrent de la sainte table. Sans doute, ainsi qu'il arrivera toujours dans une grande cité comme Belfast, quelques-uns se sont tenus à distance ; mais, en vérité, le nombre des abstentions a été relativement insignifiant. Dans une église seulement, celle de Saint-Pierre, le chiffre des communions a été calculé, et il a dépassé vingt-sept mille durant le mois. Je dois dire, il est vrai, qu'à Saint-Pierre il y a un nombre considérable de personnes pieuses qui font la communion tous les jours. Néanmoins, le chiffre que je viens de donner, pour une seule église, indique suffisamment combien le bon peuple de Belfast a largement profité de la grâce que nous étions venus lui offrir.

Pendant la dernière semaine surtout, la foule des pénitents était énorme ; et encore, à la fin de chaque journée,

des centaines de personnes étaient-elles obligées de se retirer, désespérant d'arriver jusqu'au confessionnal. L'Evêque et le clergé nous auraient volontiers fait un devoir de prolonger d'une semaine le temps de ces exercices spirituels ; mais d'autres travaux réclamaient ailleurs notre présence, et il nous était impossible d'accueillir les bienveillantes et pressantes invitations qui nous étaient faites.

Le dernier jour devait dignement couronner l'œuvre. Nous n'eûmes pas la bénédiction et la plantation de la croix comme à l'ordinaire, chacune des églises ayant déjà sa croix de mission. Seulement, à la dernière messe, nous eûmes un sermon sur la persévérance, et, dans l'après-midi, nous fîmes deux exercices de clôture : un pour les femmes, à trois heures ; l'autre pour les hommes, à sept heures. Les deux cérémonies furent suivies par une foule nombreuse ; à celle de sept heures, des centaines d'hommes se pressaient autour des portes des six églises, dans l'impossibilité d'y trouver place, bien déterminés, cependant, à prendre une part, si petite fût-elle, à ce qui se passait au dedans. Ces deux cérémonies de clôture, nous nous efforçâmes de les rendre aussi solennelles que possible, conformément à l'esprit de nos saintes règles : le curé de la paroisse ou son représentant, revêtu de la chape, lisait le premier commandement de Dieu ; le supérieur de la mission expliquait ensuite ce commandement et indiquait de combien de manières il pouvait être transgressé ; de même pour le second, et successivement pour tous les autres. Après que les deux tables de la loi avaient ainsi reçu un succinct et lumineux commentaire, tous les fidèles tombaient à genoux et répétaient à haute voix l'acte de contrition prononcé par le missionnaire.

Ensuite venait le renouvellement des vœux du baptême. Le saint Sacrement est exposé sur l'autel, le chœur en-

tonne l'*O salutaris*, l'assistance entière allume les cierges dont elle s'est pourvue à l'avance, et tous, d'une voix solennelle, prononcent ensemble les renonciations et les promesses du parfait chrétien.

A Belfast, ces cérémonies ont été aussi touchantes, aussi émouvantes que dans n'importe quelle autre localité où il m'a été donné de les voir s'accomplir. Dans les plus grandes églises surtout, l'effet des lumières était merveilleux. Dans la main de chaque personne un cierge ; dans toutes les bouches la même parole, proférée avec un enthousiasme contenu et une gravité solennelle : « Je renonce au démon !... Je renonce à ses pompes !... Je renonce à ses œuvres !... Je veux vivre et mourir pour Jésus-Christ ! » C'était un grandiose spectacle.

Il a été constaté, par des personnes apostées auprès des six églises, qu'il n'y eut pas moins de quarante mille chrétiens, hommes ou femmes, à renouveler leurs promesses du baptême, et je puis ajouter, à le faire avec tous les signes de la ferveur et d'une énergique détermination. Les populations du Nord ne sont certes pas faciles à émouvoir ; on leur attribue généralement une disposition toute contraire. Eh bien ! je mets en doute que dans nos ardentes et catholiques populations du Midi nous ayons jamais été témoins d'une pareille manifestation et d'un pareil enthousiasme religieux.

Mgr l'Evêque voulut nous réunir tous à sa table le lendemain de la mission. Il nous reçut, dans son nouveau et élégant palais, avec une hospitalité toute magnifique et une chaude cordialité. Il avait invité, pour nous faire honneur, environ cinquante membres de son clergé. A la fin du dîner, Monseigneur proposa la santé des missionnaires, en termes trop flatteurs pour être reproduits dans nos annales. Il rendit témoignage, tout à la fois, à l'ardeur des missionnaires et au succès de leurs travaux :

puis, en terminant, il annonça, au milieu des applaudissements de son clergé, que des arrangements avaient été pris pour nous rappeler à Belfast, dans quelques mois, pour *un retour de mission.*

Ce retour de mission a dû être ajourné jusqu'à l'expiration d'une année entière, par suite des nombreuses demandes qui nous ont été adressées de toutes les parties de l'Irlande. Je dois dire, en effet, que nous avons eu trois fois plus de demandes que nous ne pouvions en accueillir, et que déjà nous avons dû nous engager pour l'été de 1879. Notre personnel de missionnaires est malheureusement trop restreint. S'il était doublé ou même triplé, il aurait encore plus de travail qu'il n'en pourrait faire ; et un travail plein de gloire pour l'Eglise et pour la congrégation, plein de consolation pour nous. Chacune de nos missions, en Irlande est, en effet, un triomphe de la grâce. Chacune d'elles est saluée par ce bon peuple avec une joie indescriptible, et partout les missionnaires sont reçus comme des anges envoyés de Dieu. Daigne le Seigneur nous envoyer de nouveaux ouvriers évangéliques, et tous admirablement doués, pour répondre à la grandeur de l'œuvre et à la sainteté de ce ministère!

Je demeure, mon Révérend et cher Père Martinet, respectueusement et affectueusement, tout à vous.

M. F. Shinnors, o. m. i.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE SION.

N.-D. de Sion, le 1er janvier 1878.

LE COUVENT DE SION ET LA COMMUNAUTÉ.

Depuis déjà plusieurs années, nos supérieurs majeurs, à chaque visite régulière, nous redisent, en comparant Sion d'aujourd'hui à Sion d'autrefois : *Quel état* et *quel état !* Comme la Providence a été bonne à notre égard, et quelle reconnaissance ne devons-nous pas lui témoigner ! La congrégation possède maintenant sur la sainte montagne un de ses plus beaux établissements, et l'œuvre du juniorat, œuvre des plus gracieuses et des plus intéressantes, s'abritant sous des murs renouvelés et arrachés aux profanations du schisme ; un noviciat de frères convers qui nous donne de douces espérances ; un pèlerinage redevenu florissant ; une église richement ornée ; une tour splendide qui sert de piédestal à notre Mère Immaculée ; une maison parfaitement restaurée et considérablement agrandie ; un jardin spacieux et des promenades charmantes aux jours de la belle saison.

Nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt pour les membres de notre famille religieuse de connaître l'origine, les épreuves, les changements et les transformations successives du couvent de Sion.

Disons d'abord que le couvent de Sion, dans son ori-

gine, fut un ex-voto dont voici en quelques mots la touchante et pieuse histoire.

A la mort du bon duc de Lorraine Henri II, décédé le 30 juillet 1624, la couronne ducale revenait de droit à son frère François, comte de Vaudémont. C'était du moins l'intime persuasion de ce prince, qui s'appuyait, d'après la tradition du pays, sur un testament du duc René II, fait au château de Loupi en Barrois, le 25 mai 1506, testament qui n'admettait à la succession de la couronne ducale que la ligne masculine, à l'exclusion des femmes. Mais ce testament, l'unique pièce de conviction, était égaré depuis de longues années et les recherches les plus actives avaient été infructueuses. Cependant la princesse Nicole, fille du duc Henri, venait d'être solennellement proclamée héritière de tous les États de son père. C'est alors que François de Vaudémont confia sa cause à Notre-Dame de Sion, son recours ordinaire. Il alla se jeter aux pieds de sa sainte Image et fit vœu d'établir un couvent de religieux pour la desserte du Sanctuaire, si elle daignait exaucer sa demande.

Le prince fut exaucé immédiatement. Le précieux testament lui vint comme par miracle. Il fut retrouvé à l'hôtel des Guises à Paris et fit prévaloir le droit jusque-là contesté. François se déclare et se fait reconnaître duc de Lorraine. En cette qualité il reçoit les hommages qui lui sont dus. Mais pour montrer son désintéressement, il se démet en faveur de son fils Charles, époux de la princesse Nicole, qui fut le fameux Charles IV. Ce fait était autrefois représenté sur un tableau dans le chœur de l'église. On y voyait la sainte Vierge recevant la couronne des mains du duc François, démissionnaire, et la remettant entre les mains du duc Charles, son fils.

Le jeune duc se joignit à son père pour l'exécution du vœu, en faisant construire à côté du vénéré sanctuaire

un monastère dans lequel il plaça des religieux pénitents du tiers-ordre régulier de Saint-François d'Assise, appelés en Lorraine Tiercelins. Ce fut le 27 septembre 1626 que le duc François se rendit à cet effet sur la montagne de Sion accompagné de la duchesse, son épouse, de Nicolas-François, cardinal évêque et comte de Toul, son fils, et d'un grand nombre de personnages de distinction. La première pierre du monastère fut solennellement bénite un dimanche par le R. P. Vincent de Paris, visiteur général, assisté de quelques religieux de l'ordre. Ensuite elle fut placée dans les fondations par les mains de Mgr le duc et du prince cardinal, son fils, représentant Mgr le duc absent.

Aux deux extrémités de cette pierre étaient enchâssées deux grandes plaques d'argent, sur lesquelles étaient gravées les armes des sérénissimes princes, et au milieu on lisait cette inscription :

DEO OPTIMO MAXIMO
DEIPARÆ VIRGINI MARIÆ
SERENISSIMI PRINCIPES FRANCISCUS SECUNDUS, UNA CUM
CAROLO IV, EJUS FILIO, LOTHARINGIÆ ET BARRI DUCES,
CATHOLICÆ RELIGIONIS ZELO,
MONASTERIUM HOC IN MONTE SION, PRO RELIGIOSIS
TERTII ORDINIS SANCTI FRANCISCI, CONGREGATIONIS STRICTÆ
OBSERVANTIÆ, ANNO JUBILEAI II, URBANO VIII,
PONTIFICE MAXIMO, TULLENSI EPISCOPO
NICOLAS - FRANCISCO A LOTHARINGIA, EJUSDEM
FRANCISCI FILIO, DIE 27 SEPTEMBRIS ANNI 1626,
VOVERE PRIMUMQUE FUNDAMENTO LAPIDEM APPOSUERUNT.

Le 14 juillet de l'année suivante, le duc Charles acquit des vénérables chanoines et chapitre de l'église Saint-Gengoult, de Toul, l'église et le cimetière de Sion, qui se trouvaient unis à la mense capitulaire et en remit la propriété à la communauté des Tiercelins. Il pourvut ensuite géné-

reusement à la subsistance des religieux sur son domaine du comté de Vaudémont, les établit gardiens du sanctuaire et les chargea du service de la sainte maison de la mère de Dieu, sur la montagne.

Il est bon de faire remarquer qu'à peine les deux grands corps de logis, à savoir un dortoir de 32 pieds de large, sur une longueur proportionnée, au-dessous duquel étaient tous les offices, et une infirmerie fort vaste, avec les chambres d'hôtes, furent achevés et couverts d'ardoises, qu'un vent impétueux du midi s'y étant engouffré, les abattit et les renversa, un mardi 7 décembre 1627 : l'infirmerie tomba la première, à six heures du matin, et le grand dortoir à midi du même jour. Cet accident fit comprendre quelles précautions il fallait user dans les bâtisses de Sion. Aussitôt que cette nouvelle eut été portée aux princes, ils donnèrent ordre de recommencer le bâtiment, mais avec toute la solidité nécessaire pour le soutenir contre la fureur et l'impétuosité des vents.

Les Tiercelins remplirent dignement leur mission et jouirent de leur domaine jusqu'en 1793. Alors le couvent, avec ses dépendances, subit le sort commun aux établissements religieux ; il fut vendu au syndicat de Vezelise et adjugé pour 4000 francs à Joseph Marne, de Saxon, qui en revendit bientôt deux portions. Les nouveaux propriétaires divisèrent encore en plusieurs lots le couvent, le jardin et les promenades, de sorte qu'en 1840 le tout était occupé par dix-sept propriétaires ou locataires. Ce fut en 1841 que les trois abbés Baillard firent acheter en leur nom chacune des parcelles pour rétablir le couvent dans son unité et y fixer leur communauté, qui se composait d'un noviciat de Frères et d'un pensionnat. Ils relevèrent le principal corps du bâtiment donnant sur le jardin et laissèrent le reste inachevé. Cette restauration

modifiait déjà considéra blement l'aspect de l'ancien couvent. Moins de dix ans plus tard, la banqueroute des trois Baillard et leur apostasie livrèrent le nouvel édifice et ce qui restait de l'ancien aux péripéties d'un sort désastreux. Le tout fut acquis, le 25 octobre 1851, par M^lle^ Lhuillier, de Forcelles-sous-Gugney. En peu d'années tout fut souillé, dévalisé et plongé dans un état de saleté dégoûtante. Depuis la condamnation de la secte, affiliée à la secte de Ventras, la maison de Sion était considérée dans l'opinion publique comme un lieu maudit.

Les visiteurs se faisaient comme un devoir de marquer leur passage par quelque dégradation ou des inscriptions injurieuses et triviales. Chaque année apportait son tribut de dévastation et d'ignominies. Les gouttières pourrissaient les planchers, les vents brisaient les vitres et enlevaient les ardoises de la toiture, les pèlerins et les visiteurs laissaient des traces de leur passage partout, dans les caves, dans les appartements et dans les greniers. La propriétaire du pauvre couvent y plaça inutilement deux locataires pour le défendre ; ils ne purent le sauvegarder, l'opinion favorisait ces dilapidations, qui, prises isolément, ne tombaient pas sous la vindicte de la loi, mais qui dans leur ensemble activaient chaque année la ruine des bâtiments. Plusieurs témoins ont affirmé que trois années de plus auraient suffi pour amener la ruine entière. La Providence ne le voulut pas. Elle dirigea les circonstances dans un sens tout autre, je dis la Providence, car la prudence humaine n'y fut pour rien.

En effet, quand la construction de la tour monumentale fut décidée, on ne s'occupa nullement du rachat du couvent, ni de ce qui nous adviendrait après l'accomplissement de l'œuvre. Cette acquisition paraissait pourtant si naturelle, qu'au moment où se répandit la nouvelle de la reprise des travaux un villageois de Saxon avait ré-

pondu : « C'est un bruit faux, car si on songeait à continuer le monument on commencerait par racheter le couvent. » Pourtant il était bien vrai que l'ouvrage allait être repris dès le printemps de 1867, et qu'on ne s'était point préoccupé d'autre chose. La congrégation avait dit : « Faisons l'œuvre de Dieu et de Notre-Dame de Sion, et la Providence fera le reste. » Elle n'y manqua pas. Après deux ans de travail pour la continuation de la tour, le couvent, le jardin et les quarante-sept quarante-huitièmes des promenades, après une mise en vente qui fut sans effet, furent de nouveau offerts aux enchères par le tribunal civil de Nancy. L'avoué d'office ouvrit le feu par une mise à prix de 9950 francs et l'avoué commis par l'évêché mit une enchère de 50 francs. Un silence absolu se fit. L'évêché devint ainsi propriétaire du tout pour la modique somme de 10 000 francs. Les populations du pays apprirent cette nouvelle avec bonheur et dirent : « C'est déjà une bonne chose. Maintenant il est permis d'espérer que le bon Dieu veut encore bénir la terre de Sion. Les pèlerins avaient souvent répété : « Tant que le couvent ne sera pas revenu aux mains de la religion, les bonnes choses ne se rétabliront pas. »

Quand la vente du couvent fut connue, on s'étonna que personne n'eût eu l'idée de l'acheter, car, disait-on, la cave et les murs du jardin valaient plus de 10 000 francs. C'était vrai. Mais le discrédit de cette propriété était tel que personne n'y pensait. Évidemment la Providence avait tout ménagé pour que ce domaine revînt à des mains religieuses, pour être purifié de ses récentes souillures et rendu à son ancienne destination.

Toutefois le dernier mot n'était pas prononcé ; il fallut encore l'attendre quelques mois. Car après le rachat de l'immeuble, l'administration diocésaine se préoccupa de son emploi et du parti à en tirer. Bientôt on s'arrêta à

l'idée de convertir le couvent en hôtellerie et orphelinat de jeunes filles qui apprendraient l'emploi de bonnes en servant les pèlerins et en acquérant les connaissances, les aptitudes et l'habileté dans les emplois qui conviennent à leur sexe et à leur condition. L'idée prit de la consistance ; et trois démarches furent faites dans ce but. L'évêché s'adressa successivement à trois congrégations de femmes en leur offrant la maison et le jardin de Sion. Les Oblats n'ignorèrent pas le projet diocésain, mais ils ne désespérèrent pas pour cela. Ils se rappelaient que Dieu a ses vues. Ses desseins ne sont pas toujours ceux des hommes. Cependant l'épreuve fut sensible. Une voix autorisée avait dit, le 22 décembre 1868, en présence de quarante prêtres : « Le sort du couvent de Sion va être fixé ; nous attendons de jour en jour la réponse d'acceptation d'une congrégation qui doit y installer un orphelinat et une hôtellerie pour les pèlerins. » La réponse arriva et ne fut pas une acceptation. La congrégation qui reçut la troisième offre répondit : Il faudrait des réparations importantes pour rendre la maison habitable. C'est là que devait s'arrêter le plan des hommes. A l'énoncé des réparations, le conseil épiscopal devint anxieux et les membres du conseil furent déconcertés. C'est alors que Mgr Foulon, dont la bienveillance n'était pas douteuse, émit devant son conseil la pensée qu'il avait conçue de donner à la congrégation des Oblats l'ancien couvent des Tiercelins et de les établir définitivement et à perpétuité gardiens du sanctuaire de Notre-Dame de Sion. Il s'appliqua à faire prévaloir son désir, rappela les services rendus par les Oblats à la suite du schisme scandaleux des Baillard, les sacrifices et les peines endurés depuis vingt ans et leur admirable dévouement pour l'œuvre de la tour monumentale et la résurrection du pèlerinage. Il n'hésita pas à proclamer leurs titres à la confiance et à la reconnais-

sance du conseil diocésain. Enfin il prit jour pour visiter en détail l'état de l'immeuble avec M. l'abbé Voinot, secrétaire général de l'évêché et trésorier de l'œuvre des établissements diocésains. Cette visite se fit le jeudi 11 février 1869, par un temps humide et brumeux. Les visiteurs ne purent déguiser leur malaise et convinrent que l'habitation des Pères était malsaine et peu agréable. Il fut dit qu'on y apporterait amélioration.

Dès le lendemain vendredi, le conseil diocésain partagea l'avis de son évêque. Toutefois il pensa qu'il convenait de prévenir et de solliciter l'acquiescement des deux donateurs, les abbés Connard et Petitpoisson, qui avaient fourni la majeure partie de la somme d'achat du couvent au profit du diocèse ; ils reçurent avec bonheur la proposition de la nouvelle destination de l'immeuble.

Le jour même samedi, Monseigneur manda à l'évêché le R. P. Michaux et lui témoigna la joie qu'il éprouvait de le charger d'aller offrir, de sa part, à nos supérieurs, à titre gracieux, la propriété de l'ancien couvent et du jardin tels qu'ils étaient. La congrégation accepta avec reconnaissance et se chargea de tous les frais des réparations faites ou à faire.

L'acte de concession de tous droits de propriété date du 23 février 1869. Le même jour Monseigneur cédait encore l'usufruit et la jouissance des promenades, de la maison Henry, servant de presbytère et de résidence, et d'une pièce de terre contenant 20 ares 44 centiares. C'est ainsi que la bonté de Mgr Foulon servit la Providence pour récompenser la congrégation de son dévouement et de ses peines. Cette bonté s'est accentuée de plus en plus et manifestée maintes fois par de bienveillants et paternels encouragements, surtout en la personne du R. P. Michaux, le véritable restaurateur de toutes choses à Sion. Dès lors une nouvelle ère s'ouvrait pour notre com-

munauté. Le changement et l'agrandissement de la demeure devinrent le signal d'un accroissement notable dans le personnel.

On se mit à l'œuvre pour rendre le couvent habitable. Les deux locataires avaient reçu ordre de se tenir prêts à partir. Ils sortirent en effet le 23 avril, fête de saint Georges, terme des locataires de maison en Lorraine. On appropria aussitôt quelques appartements. La nuit du 12 au 13 mai fut la première que le R. P. Zabel et le F. Reboul passèrent au couvent. On fit la bénédiction des chambres, car on disait dans le public qu'il fallait prendre garde aux mauvais esprits. Cette première nuit passée dans l'antique domaine, fut paisible, et rien ne troubla les nouveaux habitants. Quelques jours plus tard, l'ancienne demeure fut délaissée, et tous, Pères et Frères, logèrent au couvent. Ce fut pendant le mois de Marie que s'opéra le changement.

La maison était ouverte à tous les vents comme à tous les venants. Nous étions à la garde de Dieu, mais ce que Dieu garde est bien en sûreté. On remarqua que pendant tout le temps que la maison fut sans clôture, ouverte nuit et jour, pas un objet ne fut dérobé.

Cependant les ouvriers furent mis à l'œuvre de réparation. Les maçons fermèrent les brèches des murailles à la maison et au jardin ; les menuisiers commencèrent à réparer les portes, les fenêtres et les persiennes. Le pavillon voisin de la tour et la toiture des deux ailes du couvent étaient terminés pour le 11 juin. Les vitriers remplacèrent pour 476 francs de vitres cassées. Les travaux de défoncement commencèrent au jardin pendant l'hiver. Au printemps de 1870, on planta 400 pieds d'asperges, et les carrés du jardin furent régularisés. Le F. Reboul avait enlevé un mur de soutenement et opéré un nivellement en pente douce. Cette année fut très-labo-

rieuse. On refit la plupart des planchers, des portes, des fenêtres et des chambres ; déjà la cuisine et le réfectoire étaient convenables. Les écuries avaient reçu leurs habitants : une vache, deux porcs, une douzaine de poules et une charmante famille de lapins. Le jardin était productif. On commençait à être, peu à peu, un peu plus à l'aise. Toutefois, l'entrée du jardin et, par là même, l'entrée de la maison n'étaient pas encore garanties de l'indiscrétion des visiteurs. Ce ne fut que le 3 juin 1871 que s'opéra cette amélioration si désirée, et dès lors nous pûmes dire : « Nous voilà chez nous. » La famille n'était pas encore considérable; elle se composait de trois Pères, de deux et bientôt de trois frères convers.

L'année 1871 commença par un deuil, par la mort du P. J. Desbrousses, décédé le 25 janvier ; elle devait voir, avant sa fin, l'installation du Juniorat. Le vœu de cette nouvelle œuvre avait été émis au dernier chapitre général de 1867, l'année même de la reprise et de la continuation du monument destiné à porter glorieusement la statue colossale de Notre-Dame de Sion. La nouvelle condition de la maison parut favorable au développement de ce jeune rameau de l'arbre de la congrégation. Tout souriait à cette idée, et tout aussi semblait appeler le Juniorat. Quoi de plus beau, de plus touchant et de plus encourageant que le sanctuaire de Sion et le manteau de la bonne Mère, pour abriter l'enfance et la jeunesse des futurs Missionnaires Oblats de Marie Immaculée ? En même temps, quoi de plus charmant, de plus aimable et de plus édifiant que les cœurs pieux et les douces voix de cette jeune phalange de nouveaux Samuels, chantant les louanges de Marie et accomplissant avec une grâce ingénue les cérémonies du culte dans son sanctuaire ? Tout faisait présager un avenir prospère. Mais il restait beaucoup à faire pour l'entière préparation du

local convenable. Ce ne fut qu'en 1872 que furent disposés le corridor de la salle d'étude, la salle d'étude elle-même et le préau de récréation.

Cependant, le T.-R. P. Supérieur général, lors de sa visite au Juniorat de Notre-Dame de Lumières, décida que le R. P. Girard serait envoyé à Sion avec trois juniouristes. Ils arrivèrent le 13 novembre 1871, jour de la fête de saint Stanislas-Kostka. Quelques autres enfants vinrent bientôt les rejoindre. Ils furent huit pour commencer.

Le 9 décembre, arriva de Bordeaux le R. P. Huard, en qualité de directeur du nouveau Juniorat. Notre salle actuelle des exercices servit de dortoir, et la salle d'étude fut placée à la chambre dite aujourd'hui l'infirmerie.

On se mit aussitôt à suivre un règlement pour les études, les classes et les exercices religieux. Chaque professeur, au début, fit faire deux classes à ses élèves.

Au mois de février, le R. P. de L'Hermite, Provincial, vint encourager les efforts du Juniorat naissant et régler un premier programme d'études. Le mois de mai nous apporta une nouvelle faveur, plus délicieuse encore : c'était la visite du T.-R. P. Général, qui vint bénir avec une prédilection spéciale la petite famille.

Le T.-R. P. Général, prévoyant que le Juniorat de Notre-Dame de Sion était appelé à grandir, promit d'envoyer un troisième professeur; ce fut le R. P. Michel qui fut désigné. Il arriva le 19 juillet.

Déjà plusieurs demandes d'admission étaient faites. Les pays annexés semblaient devoir fournir un bon nombre de sujets. Sur dix junioristes présents à la fin de l'année scolaire de 1872, six étaient de la Moselle, devenue Lorraine allemande. Un curé de cette partie annexée, du diocèse de Metz, qui portait beaucoup d'intérêt à la Congrégation, nous disait, en présentant un jeune homme pour le Juniorat : « Je crois que, dans les desseins de la Pro-

vidence, l'Alsace et la Lorraine doivent contribuer beaucoup à la conversion de l'Allemagne protestante, et je ferai dans ce but tout ce que je pourrai pour votre Juniorat. »

Nous allons le voir grandir sous les bienfaits d'une double Providence, la Providence de Dieu, qui fournira les vocations, et le zèle du R. P. Michaux, qui fera tous les frais d'installation et d'entretien ; c'est bien à son activité et à son infatigable dévouement que la congrégagation doit ce magnifique établissement de Sion.

La maison, bien que vaste, n'était pas appropriée à cette nouvelle destination. La classe se faisait dans la chambre du professeur. Cependant on poussait les ouvriers. Tout se complétait et se régularisait peu à peu. Au printemps de l'année 1873, les enfants purent occuper une moitié du grand dortoir. On pouvait dire que le local du Juniorat était prêt, bien qu'incomplet. Il y avait salle d'étude, six salles de classe, un dortoir, une cour de récréation, un préau couvert et muni d'un gymnase. Ce fut l'année des grands préparatifs de la fête du couronnement de Notre-Dame de Sion. Nos annales ont fait connaître ce que fut cette fête.

Le personnel n'était pas encore considérable : quatre Pères, cinq Frères convers et quatorze Junioristes. Le 4 juillet arriva le R. P. Simon pour remplacer le R. P. Girard, appelé à Saint-Audelain, après nos grandes fêtes de septembre. Le R. P. Michaux, bien que faisant encore partie du personnel de Nancy, résidait fréquemment à Sion, vrai centre de son activité. Sa présence devenait indispensable pour la direction de tout ce qui s'accomplissait en vue du couronnement. Ce grand événement est connu de toute la Congrégation ; il laissa des impressions profondes et de salutaires effets. Nous allons voir grandir la communauté d'une manière sensible. Mais, hélas ! le

bon P. Michaux, excédé par la fatigue du travail et des voyages, tomba malade ; ce fut pour nous, pendant ce long temps, une véritable épreuve. Les nombreuses prières adressées à Notre-Dame de Sion pour le restaurateur de son culte, obtinrent sa guérison, et le P. Michaux, guéri, fut définitivement attaché à la maison de Sion, où l'appelaient les vœux et l'affection de tous.

Le 7 juin de cette année 1874, le R. P. Conrard, en présence de toute la communauté, donnait lecture d'une lettre, datée de Tours, 31 mai, du R. P. Rey, Provincial du Nord, lui donnant obédience pour prendre possession de la charge de supérieur en remplacement du R. P. Zabel, qui devait rester avec les fonctions d'économe de la maison et de curé de la paroisse de Saxon-Sion.

Le R. P. Conrard, Supérieur, était en même temps chargé de remplir les fonctions de maître des novices, pour le noviciat des frères convers, canoniquement institué dans notre maison de Sion, en vertu d'une autorisation du Saint-Siége, datée de Rome, 20 février 1874.

Le 15 juillet, le R. P. Keul, et, le 2 septembre, le R. P. Vivier portaient à huit le nombre des Pères. Au départ du R. P. Michel sa place fut occupée par le R. P. Schwartz.

D'autre part, les Frères convers étaient six de plus ; quatre novices avaient pris l'habit le 11 juin ; c'étaient les prémices du noviciat. Deux nouveaux prirent encore l'habit le 7 décembre, ce qui portait le chiffre des Frères à douze.

D'ailleurs, l'année scolaire de 1874-1875 fournit de vingt-huit à trente-deux junioristes ; le total du personnel s'éleva à cinquante.

Ce fut pendant l'été de cette année 1874 que furent bâties la maison du noviciat et l'hôtellerie attenante, mais sans communication. La dernière main y fut mise l'année suivante. Aussi le R. P. Provincial eut-il la consolation,

pendant sa visite, en juillet 1875, de bénir la maison du noviciat. Les Frères convers quittèrent, pour se rendre à leur dortoir, la salle actuelle des exercices, qu'ils avaient occupée après les junioristes. Ainsi tout se complétait et s'améliorait.

A l'arrière-saison de la même année 1875, les maçons préparèrent l'emplacement destiné au musée et à la bibliothèque, à la chapelle du Juniorat et à quelques chambres de postulants. La toiture fut posée tardivement, par une pluvieuse et rude saison qui nous amena de bonne heure les mauvais temps de l'hiver. Le courage et le dévouement du F. Ancel suppléèrent à l'incurie des ouvriers, qui n'osaient pas s'exposer à la pluie et aux bourrasques, pour garantir leur ouvrage incomplet. Le travail fut poussé si bien au printemps suivant, que la bibliothèque et le musée furent installés, pendant les vacances, au premier étage. Au rez-de-chaussée, la chapelle des junioristes et les chambres reçurent leurs hôtes pour nos fêtes de septembre.

Une grande amélioration venait de s'opérer en faveur des pèlerins : un préau couvert, s'étendant entre les deux pavillons du côté nord, donnant sur les promenades, avait été construit; c'est un abri assuré pour mille à douze cents personnes; en cas de mauvais temps, les pèlerins apprécient fort cette installation.

Pendant que le côté matériel se perfectionnait, la vie de famille se manifestait avec tous ses charmes. Le Juniorat compta, de 1875 à 1876, une moyenne de trente-cinq élèves; les Frères furent jusqu'à treize et quatorze; le nombre des Pères resta le même.

Je dois dire que l'action de nos Pères ne se renferma pas dans la sphère de la communauté du Juniorat, du pèlerinage et de la paroisse. Il y eut encore des œuvres extérieures accomplies dans le cours de l'année 1876.

Le dernier compte rendu a mentionné les travaux antérieurs.

Le R. P. Conrard, malgré sa triple charge de supérieur, de maître des novices et d'économe, a fait cinq missions, quatre retraites et un triduum. Le R. P. Michaux, malgré l'altération de sa santé et ses courses nombreuses, a prêché à lui seul neuf jubilés ou missions, deux retraites religieuses, une octave des morts et une œuvre d'adoration dans la Moselle.

Le R. P. Huard, directeur du Juniorat, a bien voulu, pendant ses vacances de Pâques, partager les fatigues du R. P. Michaux dans la populeuse paroisse de Gérardmer. Il s'est aussi chargé de la paroisse de Saxon pendant l'absence du R. P. Curé, qui avait consenti à se prêter à deux jubilés et à la retraite des ouvriers de Metz. Quelques sermons détachés furent prêchés, par les PP. professeurs, à la paroisse et au dehors.

Nous voici arrivés au commencement de l'année scolaire 1877. Dès le mois d'octobre précédent, à la suite de la retraite annuelle prêchée, simultanément, à la communauté, par le R. P. Provincial, et au Juniorat, par le R. P. Burfin, la vie régulière reprit avec plus de ponctualité.

Les Pères étaient au nombre de huit, plus deux Frères scholastiques professeurs, les FF. Antoine et Mauss. Le chiffre moyen des Frères convers, profès ou novices, se maintint constamment à quinze. Pour les junioristes, l'année commença avec quarante-trois et finit avec quarante. Sept rhétoriciens furent reçus au noviciat de Nancy, le 9 août. Ainsi l'ensemble du personnel s'éleva constamment à soixante-cinq personnes, sans parler du personnel de la menuiserie et de l'hôtellerie. Nous ne pouvons pas mentionner le va-et-vient, ni le mouvement de la population flottante. Nous eûmes la joie de posséder

successivement les PP. Méridat et Paquet, novices fatigués, les RR. PP. Merle et Colombot, de la maison de Nancy, et le R. P. Belner (Félix), de la maison de Limoges.

Le départ du R. P. Conrard pour la maison de Nancy ne diminua pas le nombre des Pères de Sion, car le R. P. Bach vint aussitôt en compléter le chiffre. Inutile d'entrer dans les détails de la vie de communauté, tous la connaissent et la pratiquent. Elle est la même partout où la règle s'accomplit ponctuellement.

Disons pourtant un mot des œuvres en dehors du travail ordinaire. Sans parler du confessionnal, qui a souvent appelé le zèle de nos Pères, je dois dire que le R. P. Michel, avant de quitter Sion pour Notre-Dame de Talence, donna une retraite de quatre jours aux enfants de la première communion de Vitry, sa paroisse natale. Pendant le cours de l'année, il fit, à la messe paroissiale de Sion, plusieurs instructions intéressantes et très-pratiques, trois charmantes allocutions aux pèlerins, et donna une fois par semaine le sermon du mois de Marie. Il avait bien voulu se charger, le dimanche, de la desserte de la paroisse de Vaudémont, privée de pasteur pendant six semaines. Le zèle pieux du R. P. Michel aimait à se nourrir des œuvres du saint Ministère.

Le R. P. Keul, bien que chargé d'une classe, du musée et de l'infirmerie, s'offrait volontiers à rendre service au dehors, tantôt pour prêcher un sermon, tantôt pour remplacer un curé malade, tantôt pour adresser une allocution aux pèlerins ; enfin il se montra toujours empressé au saint Tribunal.

Le R. P. Simon, outre plusieurs sermons prêchés à la paroisse, voulut bien accepter de donner, deux fois par semaine, le sermon du mois de Marie, sur les vertus théologales considérées en la très-sainte Vierge, notre

mère et notre modèle. Il est vivement à regretter que la santé de ce bon père ne seconde pas son courage ; il ne sait pas refuser un service. Au retour des eaux de Vitel, il prêcha un sermon d'adoration perpétuelle. Il est, d'ailleurs, chargé du soin de la classe, de la bibliothèque et de la direction de la classe de musique. La chorale de Sion est son œuvre. Après avoir été muette depuis le départ des rhétoriciens, elle a repris ses morceaux le jour de la fête de l'Immaculée Conception. A l'office du soir, le jour de Noël, elle s'est illustrée.

Déjà le jeune R. P. Belner a pris la parole, avec succès, deux fois au prône de la paroisse, et deux fois, sur la fin des vacances, en deux paroisses, pour remplacer MM. les Curés.

J'aurais dû, tout d'abord, mentionner le zèle infatigable du R. P. Michaux, toujours prêt à accueillir les pèlerins et à se faire tout à tous. Il distribue le pain de la parole à l'église et le pain matériel à la maison, il pourvoit de la manière la plus convenable à toutes les exigences d'une honorable hospitalité, tant en faveur de MM. les ecclésiastiques qu'en faveur des laïques amis de la Congrégation. Il fait les honneurs de la maison avec ce tact et ce savoir-faire qui distinguent tout bon religieux. Ses œuvres parlent, et leur éloquence touche habituellement le cœur et la générosité de ses visiteurs. Jamais il ne sollicite, mais il reçoit avec tant de délicatesse, que le plaisir est surtout pour celui qui donne. Et cependant ce Missionnaire infatigable sait encore trouver du temps pour des courses fructueuses et des œuvres apostoliques. Pendant l'année 1877, il a prêché sept missions, cinq exercices d'adoration perpétuelle dans le diocèse de Metz, quatre retraites à la paroisse de Sainte-Ségolène, à Metz, au pensionnat des Frères des écoles chrétiennes à Longuyon, au petit séminaire de Pont-à-Mousson, et aux Sœurs de

Saint-Jean de Bassel, pays annexé, et un triduum, à Lagney, en l'honneur du bienheureux Pierre Fourier.

Le R. P. Bach, depuis son arrivée, en novembre 1876, a fait onze missions et sept œuvres d'adorations perpétuelles, telles qu'elles se pratiquent dans le diocèse de Metz; une préparation de première communion, enfin trois retraites de religieuses : l'une aux Sœurs de Saint-Charles, à l'hospice de Vezelise, et deux à Saint-Jean de Bakel; la première avec le R. P. Vivier, et la seconde avec le R. P. Michaux. De plus, le R. P. Bach se dévoue au ministère du confessionnal; il est le confesseur extraordinaire des religieuses cisterciennes de Vezelise.

La direction du Juniorat absorbe tous les instants du R. P. Huard, qui pourtant ne refuse jamais de venir en aide aux pèlerins, quand besoin est. Il fait aussi la classe de seconde.

Pour le R. P. Vivier, outre sa classe de rhétorique, il fait une instruction aux Frères convers tous les dimanches et la méditation deux fois la semaine, les reçoit en direction une fois par mois, et accomplit en tout la charge de Père spirituel.

Le noviciat de Notre-Dame de Sion a fourni, pendant ces deux dernières années, huit oblations à vœux d'un an; deux de vœux de cinq ans, et deux oblations perpétuelles, celles des FF. Keppler et Suc. Les FF. scholastiques Antoine et Mauss ont aussi fait leurs vœux perpétuels vers la fin de leur séjour à Notre-Dame de Sion.

Les examens des junioristes ont été généralement satisfaisants, plusieurs même très-satisfaisants. Le travail d'un bon nombre a été digne d'éloge. L'année a été vraiment bonne.

Cependant la Communauté de Sion a eu ses épreuves et ses douleurs. Le 19 mars, pendant le chant de la préface

de la messe solennelle de saint Joseph, l'âme d'un jeune postulant convers nous quittait pour aller continuer au ciel la fête de son glorieux patron. Cet événement douloureux jeta un voile de deuil sur notre belle fête de famille.

Joseph Gaudez, de Certilleux, diocèse de Saint-Dié, était venu, le 12 février, nous faire une visite, muni d'une lettre de M. son Curé, appuyant sa démarche ou demande d'admission. Il nous était présenté comme enfant d'une famille très-chrétienne, d'une piété franche, et comme un modèle d'édification dans sa paroisse. Désireux d'être religieux et religieux missionnaire, il avait déjà exercé l'office de missionnaire auprès de ses jeunes camarades, qu'il savait entraîner au bien. Il s'en retourna le même jour bien impressionné. Le 19, il nous écrivait : « Mon désir d'aller aux missions est devenu de plus en plus ardent. Si j'étais jugé digne d'être admis, je partirais le cœur plein de joie. Je donnerais volontiers mon sang pour la religion. » Il ajoutait : « Mille fois merci pour l'hospitalité bienveillante que vous m'avez accordée. Je vous embrasse de tout mon cœur, sans oublier les frères qui m'ont fait un si bon accueil. S'il ne survient point d'obstacle, j'arriverai à Sion samedi, 24 février. » Il fut fidèle au rendez-vous.

Après quelques études de latin il prit son parti comme postulant convers. Mais son air délicat ne dénotait pas une forte santé. Toutefois, il se disait bien portant. Le lundi, 12 mars, il s'échauffa au jardin, en voulant briser une pierre à coups de massue. Le soir, il eut froid. On lui donna une potion sudorifique, et le lendemain, dès le matin, il fut transporté à l'infirmerie. Le médecin constata la présence d'une pleurésie et d'une fluxion de poitrine. Le jeudi, le danger paraissait écarté ; mais, le lendemain, il y eut une recrudescence désastreuse, et la

maladie prit de plus en plus d'empire. Dès le samedi, le malade baissait. Il reçut les sacrements avec une grande édification ; son sacrifice était fait. Il avait plusieurs fois exprimé le désir de mourir le jour de la fête de son saint Patron. Dans son délire, il redisait : « J'aurais bien désiré être missionnaire ; mais à la volonté de Dieu. » Un envoyé exprès prévint la famille, qui voulut posséder le corps du cher défunt. Le 20 mars, à dix heures, eut lieu un service d'enterrement. Une voiture reçut le cercueil sur le seuil de l'église et partit aussitôt. L'inhumation se fit à Certilleux, sa paroisse natale.

Un second deuil affligea plus encore la communauté : ce fut le départ, sitôt suivi de la mort, du F. Antoine, scolastique. Les soins les plus affectueux ne purent nous conserver ce cher enfant ; il mourut à Talence, où il avait été envoyé, comme à une station plus douce ; mais ni le climat du Midi ni les soins ne purent conjurer la maladie de poitrine dont il était atteint, ou retarder sa fin. Le souvenir de ce jeune profès embaume la maison de Sion du parfum des plus belles vertus, et tous les cœurs le pleurent encore.

Hâtons-nous de dire que si l'année 1877 a eu ses douleurs, elle a eu aussi ses joies à Sion. Mais la joie la plus grande fut celle que nous apporta la visite de notre T.-R. et bien-aimé Père général. Cette visite était ardemment désirée. Des raisons de santé nous en avaient privés l'année précédente ; mais une nouvelle promesse avait ranimé notre doux espoir. Nous espérions, nous craignions encore et nous priions Notre-Dame de Sion d'accorder à notre bon Père un état de santé qui lui permît de combler nos vœux. Enfin la lettre tant désirée vint nous dire : « Nous arrivons à Nancy vers le milieu de la première semaine de juillet, et nous monterons ensuite à Sion. »

Quand cette nouvelle fut donnée à la Communauté, une salve d'applaudissements et des battements de mains interminables accueillirent l'annonce. Ce fut la proclamation spontanée d'un *Deo gratias* sans égal, et les langues étaient déliées. C'était un vrai jour de Pentecôte, « *et loquebantur omnes* ».

Dès le lendemain de l'arrivée en Lorraine, le R. P. Zabel accourut à Nancy pour offrir à notre bien-aimé Père général l'hommage de la piété filiale des membres de la communauté de Sion et lui exprimer l'ardente impatience de tous. Pour comble de bonheur le R. P. Rey, provincial, et le R. P. Anger accompagnaient le T.-R. Père.

Au jour fixé, le mardi 10 juillet, le R. P. Supérieur ne voulut céder à personne l'honneur d'aller, à la gare, au train de deux heures, recevoir les bienveillants et désirés visiteurs. La toilette de Mousse, l'honnête cheval du couvent, était plus soignée qu'aux grands jours de fête, ses fers étaient tout neufs et sa physionomie avait quelque chose de plus joyeux que de coutume; il semblait avoir conscience de sa mission. Aussi le trajet fut rapide. La voiture, pour être plus légère, avait déposé son manteau. Ce fut un inconvénient, car le soleil était ardent. Nous arrivâmes sur les confins du territoire de la commune, vingt à vingt-cinq minutes plus tôt que de coutume. Néanmoins les Pères et les Junioristes se trouvèrent au bas des vignes de Saxon. L'empressement fut unanime, c'était à qui serait embrassé le premier. Après l'accolade on continua la marche à pied. Cependant le T.-R. Père général fut supplié de consentir à reprendre la voiture pour la montée de Saxon à Sion. Le cortége environnait ou suivait la voiture. Ainsi on arriva tous ensemble pour la visite d'adoration au très-saint sacrement.

Au sortir de l'église, le T.-R. Père nous dit : « Voilà cinq ans que nous n'avions eu la consolation de venir vi-

siter Notre-Dame de Sion, il nous tardait de voir par nous-même ce que nous avions entendu raconter avec tant de bonheur. » Il fut heureux de voir à l'entrée de la maison et tout à côté de l'église, un magasin d'objets de piété, établi dans d'excellentes conditions. Cet établissement indispensable en tous les pèlerinages offre aux pèlerins la facilité de se procurer des souvenirs de leur pieuse visite et de populariser les images et les médailles de la bonne Mère. Les parloirs furent signalés pour leur disposition convenable et tout à fait religieuse.

Une des premières visites de la maison fut pour le musée. Le Père général en fut émerveillé et il nous dit : « Je ne me doutais pas que le musée fût déjà si bien installé et si richement pourvu : nous félicitons avec bonheur celui qui a eu cette bonne pensée, cette heureuse idée et qui l'a si admirablement réalisée. Pour ce qui nous regarde, nous nous ferons un devoir comme un plaisir de le recommander à nos missions étrangères ainsi qu'à nos missions de France. Espérons qu'il sera de plus en plus visité avec intérêt et profit pour nos œuvres. » Ce musée renferme sept cent trente-huit oiseaux empaillés avec un rare talent ; plus de deux mille médailles ; une riche collection de marbres des Vosges et une grande quantité de divers coquillages. On y admire déjà une collection précieuse de costumes, d'armes ou d'instruments sauvages envoyés par nos Pères de l'extrême Amérique, et du Mexique ; plusieurs objets rares dus à la générosité de la veuve de M. l'amiral Protet et de plusieurs donateurs dont les noms sont inscrits.

La bibliothèque compte de cinq à six mille volumes sans parler des livres classiques.

A chaque pas notre bien-aimé Père manifestait son contentement. C'était un bonheur pour tous, les cœurs se dilataient et se mettaient à l'aise. L'œuvre de la visite ré-

gulière fut complète, aucun détail ne fut oublié et tous les avis furent accueillis avec bonheur.

Avant et après les prescriptions de nos saintes règles concernant les exercices de la visite, il y eut plusieurs séances récréatives. Les compositions musicales de M. l'abbé Moreau, toutes petillantes de grâce, d'originalité et de sel gaulois, en firent presque uniquement les frais. Parmi les grands chœurs exécutés, nous pourrions citer les trois fables de La Fontaine (la Cigale et la Fourmi, le Corbeau et le Renard, le Loup et l'Agneau). On a saisi surtout la finesse artistique avec laquelle toutes les paroles jusqu'au moindre trait étaient soulignées par la musique. On a applaudi à l'idée du compositeur qui rend un si grand service à l'enseignement, en faisant ressortir aux oreilles et en quelque sorte aux yeux des élèves toutes les délicatesses d'un morceau classique dont l'analyse se trouve toute faite et tout apprise quand les chanteurs sont arrivés au but de leur tâche.

Le mercredi 18 juillet était le jour indiqué pour la séance principale. Rien n'y manqua ; l'esprit de famille s'y manifesta avec un touchant éclat. En effet, le T.-R. P. général, après sa visite à la communauté de Nancy, avait accordé une grande promenade. Aussitôt un cri unanime se fit entendre : *Nous irons à Sion.* Le mercredi fut le jour désigné. Le mauvais temps sembla s'opposer à ce plan, mais il fut impuissant. Le noviciat de Nancy et quelques Frères arrivèrent à dix heures et demie sous la direction du R. P. Supérieur et du R. P. maître des novices. Le R. P. Conrard se trouvait déjà à Sion. Nous ne parlerons pas du dîner ; la joie en fut le plus piquant assaisonnement.

A deux heures, la séance s'ouvre. La salle était décorée avec un goût exquis en harmonie avec la pièce qui allait être jouée : une scène des missions de Mgr Grandin.

La pièce peut s'intituler : *Triomphe de la robe noire sur la barbarie la plus sauvage*. Un récit de Mgr de Saint-Albert avait fourni le sujet que le talent du R. P. Simon a mis en scène. En voici l'idée générale :

Un sauvage, sous l'instigation diabolique d'un jongleur, s'est résolu d'immoler son enfant. A cette horrible nouvelle les gens de la tribu s'émeuvent et font prévenir le grand Priant. Tout d'abord, ils s'appliquent à détourner ce malheureux père du forfait qu'il médite. Il paraît se laisser toucher et son cœur se laisse attendrir. Mais bientôt il retombe sous l'influence du suppôt de Satan. Il écoute ses infernales suggestions, accepte la boisson de feu, profère les implacables serments et perd le sentiment et le caractère de père ; ce n'est plus un homme, ce n'est plus un sauvage, c'est un tigre altéré de sang. Il s'élance à la poursuite de son enfant. C'en est fait, il faut qu'il périsse. Il a entendu sa voix, il accourt, il bondit, mais l'enfant est auprès de la Robe noire, protégé par le grand Priant. Le père s'arrête en rugissant, la voix du priant l'interdit, le trouble, le fait trembler, il tombe, demande grâce et se rend. L'enfant est sauvé et le père rendu à la pénitence.

Ce drame offrit de beaux passages, des scènes vraiment émouvantes. Cette journée fut une véritable fête. La bénédiction du saint sacrement avait eu lieu le matin ; on se quitta le soir avec regret, mais heureux de ces quelques heures passées en famille.

Disons encore que, par une attention toute paternelle, notre bien-aimé Père, sut trouver deux moments libres pour une petite sortie au bois de Saxon. Chaque fois tous les Pères furent de la partie. Les junioristes, aux pieds agiles, partaient les premiers, prenaient le chemin des écoliers, puis finissaient par aboutir au rendez-vous. Un hêtre touffu fournissait son ombrage, les pierres se changeaient

en fauteuils, la mousse formait le tapis et la parole du Père charmait tous les cœurs. Les douces causeries du R. P. provincial intéressaient et animaient les petits groupes. Bientôt chacun avait la parole et tous avaient la liberté de dire leur petit mot. Chaque province fit entendre son dialecte. On entendit l'ariette de Bretagne, le charabia de l'Auvergne et le patois du Limousin. Ce n'était pas la confusion des langues, mais le *variis linguis* dans l'unité d'un même esprit. Béni soit le Père qui procurait ainsi de si douces joies à ses enfants.

Mais tout passe dans la vie de ce monde. Il semble que le soir des jours de fête arrive plus tôt que celui des autres jours. Le temps s'écoulait rapidement, et l'agréable quinzaine touchait à sa fin. Le jour des adieux approchait. La veille, lecture fut donnée de l'acte de visite en présence des Pères et Frères réunis.

Notre très-révérend et bien-aimé Père général, après avoir tout passé en revue, fait ses salutaires recommandations, adressé ses remercîments, au nom de toute la Congrégation, au R. P. Michaux, le véritable restaurateur de toutes choses, témoigna à tous sa satisfaction et sa reconnaissance et n'oublia pas de mentionner le dévouement avec lequel nos Frères convers s'acquittent des travaux souvent pénibles qui leur sont confiés.

A l'article *Juniorat*, il avait écrit : « Nous trouvons ici quarante junioristes. Nous avons été profondément ému en les voyant, et surtout en entendant ce qu'on nous a dit de leur piété, de leur travail et de leur bon esprit. Que le Seigneur daigne bénir ces douces espérances de la famille. Qu'ils grandissent ces enfants bien-aimés, en âge, en piété et en sagesse pour la plus grande gloire de Dieu, le bien des âmes et l'honneur de notre chère Congrégation ! »

A l'article *Réfectoire et Cuisine*, nous lisons : « Le ré-

fectoire est trop petit tel qu'il est, pour les membres de la communauté. De même la cuisine est trop petite. Nous avons approuvé avec empressement le projet d'agrandissement qui nous a été présenté, et nous espérons que la Providence, déjà si bonne pour nous, permettra de réaliser ce projet. »

Enfin il ajoutait : « Nous avons trouvé ici une paroisse chrétienne, un pèlerinage redevenu florissant, un junioral nombreux, un noviciat de Frères convers qui nous donne de douces espérances, une église richement ornée, une tour splendide qui sert de trône à notre bonne mère, une maison parfaitement restaurée et considérablement agrandie, un jardin spacieux et rendu très-productif, tout en un mot nous dit que Dieu est admirablement bon pour la famille.

« En résumant les sentiments qui nous animent à la fin de cette visite canonique, nous devons dire que nous sommes heureux de tout ce que nous avons vu et entendu. Nous en remercions le Seigneur et de tout notre cœur. Unissez-vous à nous pour témoigner cette reconnaissance ; l'hymne la meilleure d'action de grâces que nous puissions dire au Seigneur, c'est la fidélité à tous nos devoirs. Ces devoirs, nous le voyons, vous les comprenez, vous les aimez et vous les remplissez. »

Daigne Notre-Dame de Sion nous obtenir à tous la grâce de vivre saintement, de nous édifier mutuellement et de travailler généreusement pour le bien des âmes.

Le 24 juillet fut le jour de la séparation. Elle nous fut très-sensible. Le départ de notre bien-aimé Père Supérieur général, du R. P. provincial et de leur aimable compagnon fit parmi nous un grand vide. Nous comprîmes mieux que jamais ce qu'est la présence d'un Père au milieu de sa famille. Le souvenir de nos joies passées s'effaçait sous l'impression de nos vifs regrets. La parole

d'adieu qui nous faisait le plus de bien fut celle-ci : *Nous reviendrons, s'il plaît à Dieu, l'an prochain.*

J. ZABEL, O. M. I.

MAISON DE PONTMAIN.

Décembre 1877.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Vous avez pu lire dans nos annales le détail des fêtes qui ont eu lieu à Pontmain, à l'occasion de la bénédiction du nouveau sanctuaire. En dehors de cette relation qui s'adresse à tous les fidèles, il y a d'autres faits qui se rattachent plus spécialement à la communauté, qui forment son histoire, et que vous entendrez avec intérêt.

Depuis une année, nous avons pu acquérir un beau terrain au chevet de la nouvelle église. Cette acquisition ne s'est point faite sans peine ni sans frais ; mais aujourd'hui que l'affaire est heureusement terminée, la peine est oubliée ; quant à la dette, elle est déjà en partie couverte ou en voie de se couvrir. Après la sainte Vierge, qui nous a bénis dans notre entreprise, et dont il nous faut reconnaître la protection maternelle, nous devons ce qui s'est fait, et ce que nous possédons, à l'initiative du P. MARAIS, au zèle entreprenant du R. P. provincial, au grand intérêt que nous porte l'administration générale, nous le devons aussi au concours bienveillant de Mgr l'Evêque de Laval. Il y aurait injustice et ingratitude à ne pas remercier tous ceux qui ont travaillé à la fondation de la maison de Pontmain. Qu'ils reçoivent l'hommage de notre reconnaissance, et que Notre-Dame d'Espérance, dont ils ont été les instruments dévoués, les bénisse de leur zèle et de leurs services.

L'emplacement que nous possédons est de 5 à 6 hectares, dans un site charmant. Il comprend tout à la fois des champs, des vallons, une rivière, des prairies et des bois, c'est dire que notre terrain, dans son ensemble si varié, réunit tout ce qui fait la beauté de la campagne. Rien de plus gracieux que cette rivière au courant rapide, au parcours sinueux, qui longe notre prairie pendant près d'un kilomètre ; rien de plus favorable à la méditation et au recueillement que notre bois ; rien de plus frais que nos prairies, même pendant les grandes chaleurs de l'été. Quand ailleurs tout est brûlé par le soleil, nous avons ici la verdure, comme aux plus beaux jours de printemps. Notre calvaire est d'un effet saisissant, et on ne peut le contempler attentivement, sans se rappeler avec émotion l'une des phases les plus frappantes de l'apparition de Pontmain.

Tous les hommes de goût qui visitent notre emplacement sont heureusement surpris de la beauté du site, que l'intérieur du hameau ne fait pas pressentir ; ils sont unanimes à nous féliciter de notre acquisition, la regardant comme une bonne fortune pour le pèlerinage. Si nous n'avions pour but que de faire une simple résidence, notre terrain serait trop considérable ; mais nous avons l'espérance fondée de recevoir des retraitants et d'établir un juniorat. Ces deux œuvres donneront au pèlerinage plus de vie, plus d'intérêt et de piété, et d'ailleurs elles répondent parfaitement à l'invitation, que la sainte Vierge nous a faite, en apparaissant ici : Mais priez, mes enfants.

Que vous dirai-je de nos missions ? Notre personnel n'étant pas considérable, nous n'avons pu entreprendre que peu de travaux. Malgré notre pénurie d'ouvriers, nous avons donné cependant depuis une année deux missions, deux carêmes, un bon nombre d'adorations et des premières communions, et treize retraites dans

des colléges, petits séminaires ou maisons religieuses.

Nos missions ont eu des succès qui, ailleurs, seraient regardés comme merveilleux ; mais ici, il faut le dire pour être vrai, la fréquentation des sacrements n'est pas toujours le thermomètre exact de la valeur morale. Nos populations de l'Ouest ont des sentiments religieux, des pratiques extérieures, mais je doute très-fort qu'elles aient de l'instruction et par suite que leurs convictions soient bien solides. Dans un temps, comme le nôtre, où l'esprit du mal répand tant de mensonges contre l'Église et ses ministres, les bruits les plus absurdes sont accrédités ici, comme ailleurs, et peut-être plus qu'ailleurs. De plus, nous avons vu dans ces derniers temps se produire un fait déplorable : nos paysans, qui s'étaient montrés jusqu'à présent conservateurs et religieux, sont entrés dans le mouvement de révolution, qui ébranle partout la classe ouvrière, et ils traduisent leurs sentiments par la défiance et l'hostilité contre le prêtre en général. Ce n'est pas que ces dispositions aient encore bien osé se faire jour jusqu'à présent, mais elles existent, et chacun peut les constater. Tout cela prouve que, sous le rapport des idées et des vertus chrétiennes, nous ne sommes pas à la hausse.

Qu'en conclure ? Nous décourager ? Nullement.

La sainte Vierge qui, en apparaissant ici, a eu pour but de raffermir nos espérances chrétiennes, ne nous abandonnera pas, elle nous obtiendra du Sacré Cœur de Jésus, la grâce d'être de bons prêtres et de bons religieux. Assistés par elle, nous pourrons traverser des temps difficiles et goûter encore quelques consolations dans le ministère apostolique.

C'est dans ces sentiments, mon très-révérend et bien-aimé Père, que je vous prie d'agréer l'hommage de ma piété filiale. V. Bourde, o. m. i.

MAISON DE TOURS.

Janvier 1878.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Je terminais, l'an dernier, mon rapport annuel par une appréciation sur l'excellente station de carême prêchée à la Métropole de Tours par le R. P. Sardou. Je prévois que, cette année, il me sera impossible de vous écrire à la même date, et je devance l'époque naturellement indiquée. D'ailleurs la période que nous avons parcourue a été pleine d'œuvres, et nos annales auront la chance d'avoir quelques faits d'un genre nouveau.

Le premier fait et le plus cher à nos cœurs, encore qu'il doive, je l'espère, se renouveler *souvent*, est votre passage à Tours. Il m'est impossible de livrer à la connaissance de nos frères les détails de votre acte de visite. Mais je dois dire que nous avons tous profité de vos sages conseils, soit pour le bon ordre de la maison, soit à l'endroit de la régularité. Ce que je dois surtout proclamer, c'est le bonheur que nous avons eu de vous posséder et de recevoir votre bénédiction.

Voici l'article du *Codex historicus* relatif à votre précieuse station parmi nous :

« 3 mai. Arrivée de notre T.-R. Père général, accom-
« pagné du R. P. Roullet et du R. P. Anger. Le R. P.
« général vient faire la visite canonique de la maison; le
« R. P. Roullet, celle des maisons de la Sainte Famille.

« Les RR. PP. sont restés jusqu'au 11 (huit jours
« pleins). Visite canonique vraiment paternelle... souve-
« nir plein de consolation et d'édification de la présence
« de notre bien-aimé premier supérieur. »

Les œuvres communes aux autres maisons de la société ont été peu nombreuses : quelques retraites, le mois de Marie dans notre chapelle de Paris, quelques adorations et quelques sermons de circonstance.

D'autre part, des changements dans le personnel ont *seuls* produit un mouvement nouveau dans la vie de nos œuvres sédentaires. Le R. P. Belner a remplacé le R. P. Le Vacon en qualité d'aumônier auxiliaire de la garnison; le R. P. Neau a été nommé en remplacement du R. P. Chaine, aumônier de l'ambulance de la 18e division militaire, en cas de mobilisation du corps d'armée. C'est tout ce que j'ai à constater, après avoir dit toutefois que toutes les œuvres dont j'ai parlé l'an dernier ont progressé.

Avant de vous entretenir de nos actes les plus importants, permettez-moi, mon très-révérend Père, de faire part à mes frères d'un mot consolant que j'ai cru devoir consigner dans notre *Codex*.

Vous m'avez autorisé, le 27 juillet, à communiquer nos règles et constitutions au R. P. Mariotte, alors Supérieur de l'Oratoire de Tours, actuellement assistant du supérieur général. Homme de grand savoir et de haute piété, le supérieur des Oratoriens voulait s'inspirer du travail de notre vénéré Fondateur pour la composition des constitutions de son propre institut. Or, voici l'appréciation de cet homme de Dieu. « En étudiant ces constitutions je « me suis constamment dit : C'est l'ouvrage d'un saint. » Il a ensuite fait des vœux pour la prospérité de la Congrégation, et a ajouté : « Le Fondateur mérite cette « bénédiction. » Nul éloge ne pouvait aller à mon cœur de fils comme l'éloge de notre illustre Père. Je suis assuré que ce mot plaira également à votre cœur, et que tous mes frères en religion partageront votre bonheur d'entendre parler ainsi de Celui qui nous protége du haut du Ciel.

Mon rapport serait déjà terminé, mon très-révérend Père, si je n'avais à vous occuper maintenant de trois faits considérables, relatifs à nos œuvres : l'exposition du marbre dit *de Saint-Eufrône*, dans la crypte du Saint-Tombeau ; la création du comité diocésain de Tours en faveur de l'Université d'Angers, et l'ouverture de la maîtrise de Saint-Martin.

I

Le marbre dit de Saint-Eufrône.

Je reproduis d'abord l'inscription qui a été placée près de cette précieuse relique :

« Saint Eufrône, évêque d'Autun, envoya à Tours, vers l'an 470, dit saint Grégoire de Tours, une dalle de marbre pour couvrir le tombeau de saint Martin. Cette dalle, posée sur le saint tombeau, y fut vénérée par les fidèles. En 1562, les protestants la brisèrent. Deux fragments en furent recueillis, retaillés, et placés, l'un sur le maître-autel, comme pierre sacrée, l'autre sur le tombeau, pour représenter l'ancienne dalle funéraire, au témoignage de Gervaise, dom Ruinart, le chanoine Hervé et l'abbé Defremuntel, échos de la tradition de la Collégiale.

« En 1860, deux fragments de marbre blanc furent trouvés dans le caveau sépulcral de Saint-Martin. Leur nature (ce sont des marbres d'Autun), leur couleur, leur forme, leur épaisseur, leurs sculptures, leur retaille y font reconnaître les deux débris de la dalle de Saint-Eufrône, recueillis en 1562. D'éminentes autorités scientifiques, MM. Edm. Le Blant et J.-B. de Rossi, y signalent les caractères du cinquième et du sixième siècle.

« Ces fragments, enchâssés dans le stuc et complétés

par la gravure, sont exposés ci-contre comme étant très-probablement les débris de la dalle envoyée par saint Eufrône. »

L'opposition faite par deux ou trois hommes, plus ou moins compétents, mais à parti pris, ont forcé à mettre le mot *très-probablement*; tandis que les meilleurs parmi les savants consultés déclarent qu'il y a *certitude morale.*

Pendant dix siècles, ce marbre, envoyé par Saint-Eufrône à Saint-Perpet, a reçu les baisers et la vénération des fidèles de Tours. Chose unique dans l'histoire de l'Église, les débris de cette dalle servaient, à l'instar des reliques des martyrs, pour la consécration des autels. Aussi devons-nous compter au nombre des plus beaux jours pour le culte de Saint-Martin le 27 octobre de l'année 1877. C'est en ce jour qu'on a placé dans la crypte les deux fragments retrouvés dans le Tombeau. Un commencement de sculpture et la croix de Saint-Pontien, prise à Rome dans le cimetière de Saint-Callixte, ont permis de reconstituer l'admirable sujet qui décorait cette table d'autel. C'était une croix, enrichie d'or et de gemmes, ayant sur les bras deux flambeaux allumés sous lesquels étaient suspendus l'Alpha et l'Oméga. Dans le symbolisme de l'iconographie des premiers siècles chrétiens, c'était la figure de Jésus-Christ (A et Ω) qui par la croix éclairait le monde entier.

Notre sanctuaire s'est ainsi enrichi de deux ruines, il est vrai, mais de deux ruines précieuses, puisqu'elles sont la relique dont le Thaumaturge s'est souvent servi du haut du ciel pour opérer les plus éclatants miracles.

II

Ce premier fait n'a coûté aucun soin, aucun travail, aux membres de la communauté de Saint-Martin. Il n'en a pas été ainsi de la création du comité diocésain de Tours en faveur de l'Université catholique d'Angers.

Mgr l'Evêque d'Angers avait d'abord chargé le supérieur des Oblats de Marie d'organiser cette œuvre dans le diocèse de Tours avec le consentement de Mgr l'Archevêque. Ce mode ne parut pas devoir être adopté par le supérieur, qui en référa à S. G. Mgr l'Archevêque, et demanda à cet effet, non une autorisation, mais une mission directe et une délégation formelle.

Il se mit aussitôt à pressentir les principaux personnages de la Touraine et, secondé par quelques-uns d'entre eux, put présenter à une assemblée choisie un projet de statuts pour le futur comité. Les bases arrêtées et l'adhésion de quelques hommes éminents une fois assurée, le père adressa aux journaux conservateurs du pays l'article suivant. Je le reproduis parce qu'il est de nature à mieux faire comprendre l'importance de notre œuvre.

« Dire que les Universités catholiques ont été fondées dans l'intérêt des familles chrétiennes, c'est dire une de ces vérités élémentaires qu'on n'ose pas formuler, tant elles sont évidentes par elles-mêmes. Aussi NN. SS. les Archevêques et Évêques de la région de l'Ouest se souvenant qu'ils ont été posés par Dieu pour veiller aux intérêts sacrés de leurs diocésains, sans être effrayés par les sacrifices énormes qu'ils s'imposaient, sans être arrêtés par des considérations sociales ou politiques, ont voulu profiter du bénéfice de la loi du 12 juillet 1875. De leur dévouement à la France, et particulièrement au troupeau

confié à leurs soins, est née l'Université libre d'Angers. Trois Facultés y sont déjà établies : la Faculté de droit, celle des Lettres et celle des Sciences. Un internat a été élevé à côté de ces facultés pour abriter les jeunes gens et remplacer la Famille absente. Il s'agit de soutenir des œuvres aussi éminentes et aussi salutaires.

« Dans cette pensée, Mgr l'Archevêque de Tours vient d'organiser un comité chargé de leur procurer le plus grand nombre possible de sympathies. Le début, devons-nous ajouter, fait espérer des conséquences fécondes pour le bien.

« Il appartenait à la ville de Saint-Martin de prendre l'initiative et de se placer à la tête du mouvement de salut.

« C'est à son école, en effet, que toutes les Universités de France puisèrent la lumière et demandèrent des maîtres. Au temps de saint Grégoire cette école était déjà nombreuse. Alcuin au huitième siècle la rendit célèbre et attira à ses cours la jeunesse de l'Europe civilisée. Amaury, archevêque de Tours, Raban Maur, Pierre de Milan, Usuald et tant d'autres en sont la gloire. Après l'illustre ami de Charlemagne, Saint-Odon, Béranger et plusieurs autres éminents professeurs continuaient les traditions. Son enseignement préluda ainsi à celui de nos diverses Facultés et forma les maîtres célèbres des grandes Universités du moyen âge.

« Ne pouvant plus aujourd'hui créer dans son sein un foyer semblable de science, Tours donne, avec joie, son concours le plus actif aux institutions catholiques qui naissent près de son territoire. On dirait que la protection de saint Martin plane toujours sur la France, car c'est de son tombeau que vient ce nouvel encouragement donné aux lettres chrétiennes.

« Le comité constitué par Mgr l'Archevêque de Tours

a commencé à fonctionner. Quelques hommes notables, quelques cœurs de bonne volonté se sont déjà groupés autour de leur Pontife, des sous-comités sont en voie de formation pour généraliser l'action du comité central ; mais nous avons besoin de la sympathie effective de tous les catholiques, désireux de voir notre société française, se relever de ses ruines, et ressusciter par l'enseignement de la vraie science et de la vraie morale.

« La famille, déjà trop atteinte par les aberrations des matérialistes et la négation haineuse de toutes les vérités fondamentales, ne pourra se refaire et se fortifier qu'à cette condition.

« Qu'on n'objecte pas le trouble des temps, l'agitation des esprits, l'incertitude de l'avenir. L'histoire à la main, il est facile de démontrer que toutes les époques furent des époques de transition. C'est la loi humaine. Si nos pères avaient été effrayés par les noirs nuages de l'horizon, ils n'auraient fait rien de grand. Ils ont eu confiance et nous ont laissé une nation toute brillante de gloire. Imitons-les.

« Jamais il ne fut plus important de réagir contre la fausse éducation et contre le mensonge, double cause de notre abaissement. Que les catholiques nous aident, et le succès est assuré !

« Le diocèse de Tours, comme tous les diocèses de la région, voudrait fonder une chaire à l'Université d'Angers et créer des bourses pour les jeunes gens qui, vu la situation de fortune de leurs parents, ne pourraient pas suivre les cours supérieurs dans les diverses Facultés. De là est né le comité.

« L'ordonnance archiépiscopale et les statuts élaborés avec soin par des hommes pratiques, en feront comprendre la nécessité et l'actualité. »

Après cet appel, l'œuvre était fondée, et fondée dans

la maison des Oblats. Une brochure reproduisit bientôt l'article qu'on vient de lire, ainsi que l'ordonnance de Mgr l'Archevêque, les statuts, quelques renseignements financiers et l'organisation du comité et des commissions. Je fis précéder cette brochure d'une lettre d'envoi et l'adressai aux principaux catholiques du diocèse. Des souscriptions s'élevant à près de 20 000 francs répondirent aussitôt.

La presse universitaire s'est emparée de notre œuvre et cherche à la vulgariser. *Le Courrier des Universités catholiques*, dans le numéro du 15 janvier 1878, après avoir analysé mon article, ajoute :

« Aujourd'hui Tours envoie à Angers, sa voisine, ses meilleurs encouragements, son plus efficace appui.

« Le comité institué par Mgr l'Archevêque de Tours, ne se compose encore que de quelques hommes notables ; mais il se fortifiera bientôt par l'adhésion de tous les cœurs généreux, et s'appellera *légion*. »

Le Courrier donne ensuite un extrait des statuts et termine ainsi : « Les personnes qui désireraient avoir des renseignements plus complets peuvent s'adresser : place Saint-Venant, 5, au R. P. Delpeuch, des Oblats de Marie, supérieur de Saint-Martin, commissaire spécial de Mgr l'Archevêque auprès du comité. »

L'évêché de Nantes a le premier demandé ces renseiments, et un comité similaire est en formation dans ce beau diocèse.

Il serait superflu d'ajouter que Mgr l'Archevêque d'Angers m'a adressé les félicitations les plus sincères. Qu'il me soit permis de ne pas les reproduire.

III

J'ai voulu aussi m'occuper du service religieux dans notre sanctuaire, à l'endroit des cérémonies et du culte. Tous nos efforts étaient paralysés par la difficulté de trouver de petits clercs convenables. Il a fallu, dès lors, penser à la création d'une maîtrise. Mgr l'Archevêque a bien voulu nous autoriser à avoir un troisième Frère de la Sainte-Famille, qui sert d'instituteur ; les enfants sont gardés, le matin, jusqu'à onze heures, et, après midi, jusqu'à cinq ; tous les frais d'école sont à la charge de la chapelle. Nous avons pris des enfants appartenant à la classe ouvrière, mais dont les parents vivent convenablement de leur travail, et nous avons surtout veillé à ce qu'ils ne reçoivent dans leurs familles que des enseignements chrétiens.

Notre but premier est d'avoir des enfants de chœur pieux et bien élevés.

Notre but ultérieur est de préparer au sacerdoce, sous la protection de Saint-Martin, tous ceux de ces élèves qui auront la grâce de cette sublime vocation. Un des chapelains, dans ce but, donnera les premières leçons de latin à ceux qui seront jugés dignes et capables de les recevoir. Puissent ces chers enfants s'affectionner surtout aux Oblats de Marie !

Cette institution nous a permis de faire cesser une pratique fort gênante, celle d'avoir pour pensionnaires les Frères de la Sainte-Famille chargés de la sacristie. Ces derniers forment aujourd'hui une communauté et se nourrissent chez eux.

Avant de terminer ce trop long rapport, permettez-moi, mon très-révérend et bien-aimé Père, de remercier

publiquement Mgr Grandin d'avoir daigné venir prêcher deux fois dans notre sanctuaire. Sa Grandeur a fait grand bien et grand plaisir. Nous espérons la revoir de nouveau sans tarder.

Vous le voyez, vos fils se livrent avec zèle au travail que vous leur confiez et voudraient faire aimer comme ils l'aiment leur mère la Congrégation. Dans ces sentiments, je vous prie, mon très-révérend et bien-aimé Père, de nous bénir et d'agréer le respectueux hommage de mon obéissance et de mon filial attachement en Notre-Seigneur.

L. Delpeuch, O. M. I.

VARIÉTÉS.

LA MONTAGNE DE MONTMARTRE.

L'histoire, qui enregistre avec tant de scrupule les principaux événements de la vie des grands hommes, inscrit aussi sur ses tables le nom des lieux célèbres où se sont tranchées les destinées d'un pays. La Bible parle du Sinaï, des monts de Gelboë et du Calvaire, et les noms de ces sommets à jamais mémorables font courir dans tout notre être un frisson d'admiration ou de stupeur. La mer Rouge et le Jourdain rappellent les plus grands miracles de la vie d'un peuple ; l'antiquité tout entière s'éveille en notre mémoire au nom de Salamine ou de Marathon ; les noms de Tyr, Rome et Carthage évoquent tout un passé de gloire et de luttes de géants. Les hommes et les choses, les êtres intelligents et les êtres inertes et passifs sont unis sur le fond lointain et mobile de l'histoire, et l'on ne peut parler des grandeurs ou des hontes d'un peuple sans reconstruire le cadre géographique dans lequel s'agitèrent ses destinées.

Montmartre a vu se dérouler toute l'histoire de Paris; les chants de triomphe ou les cris de terreur de l'antique métropole ont éveillé les échos de la colline sainte. Autrefois son front paraissait plus élevé et se dessinait mieux à l'horizon, quand Paris était plus reculé sur les rives de la Seine ; mais depuis que le géant, en grandissant, a fait éclater son berceau et poussé plus loin ses bras énormes, Montmartre semble avoir perdu quelques coudées de sa taille. Il eût mieux valu mille fois que la montagne fût respectée ; les vignes et les bois allaient mieux

à sa ceinture que les maisons vulgaires ; mais Dieu paraît vouloir réparer aujourd'hui la profanation de ces envahissements.

L'histoire de Montmartre touche par plusieurs points aux origines de notre nationalité. C'est aux flancs de cette montagne, à une place indiquée par une chapelle commémorative, que saint Denis et ses deux compagnons, Rustique et Eleuthère, subirent le martyre. Leur sang arrosa les flancs de la montagne et coula sur ses pentes verdoyantes jusqu'à Lutèce, dont la taille naine cachait dans son mystère le Paris des temps modernes. Il semble que, de ces hauteurs, l'Aréopagite devenu apôtre délimitât le vaste champ que ses successeurs devaient, à son exemple, féconder de leurs sueurs et parfois de leur sang. C'était une adoption ; heureuses les cités dont la main d'un héros chrétien bénit la naissance ou construisit les remparts. Le *mons Martis* ou *Mercurii* est devenu le *mons Martyrum,* et sur les ruines des temples païens la religion du Christ y a bâti sa forteresse.

Le cliquetis des armes retentit aussi sur ces hauteurs. Paris vit souvent l'ennemi campé à ses portes et accouru pour punir l'ardeur trop belliqueuse de ses habitants, s'arrêter impuissant au pied de Montmartre. L'histoire a conservé de ces tentatives une date célèbre entre toutes. En 886, les Normands, que la main de Charlemagne ne contenait plus, assiégeaient Paris. Tout semblait perdu pour la cité, quand un homme de cœur, le comte Eudes, futur roi de France, parut sur le coteau avec une élite de braves. L'évêque de Paris, Gozlin, se joignit à lui et fit déployer les bannières saintes. On vit l'homme d'épée et l'homme d'Eglise stimuler ensemble le zèle des ouvriers occupés à élever des travaux de défense ; les cantiques et les hymnes guerriers marièrent leurs harmonies, et bientôt un secours inespéré arriva aux courageux défenseurs de

la cité. Charles le Gros accourut ; il acheva la défaite des Normands ; ces pillards, écumeurs de mer, furent repoussés et Montmartre vit le terme de leurs succès.

La religion vint surtout prendre possession de ce mont célèbre. Citons ici un historien. M. de Trétaigne, membre de la Société orientale de France, dans un ouvrage intitulé *Montmartre et Clignancourt*, raconte ainsi une pieuse fondation :

« Les moines de Saint-Martin demeurèrent à Montmartre jusqu'en 1133 ; à cette époque, Louis VI, dit le Gros, et Adélaïde de Savoie, son épouse, eurent la pieuse pensée de choisir cette colline pour y établir un couvent de religieuses : aucun lieu n'était plus convenable pour une telle fondation, cette terre arrosée du sang le plus pur des martyrs devait attirer sur le monastère la bénédiction du Tout-Puissant et la vénération des fidèles. Thibaud, prieur du couvent de Saint-Martin, et toute sa communauté, avec l'approbation de Pierre Maurice, surnommé le Vénérable, abbé de Cluny, cédèrent au roi l'église qui appartenait à ces religieux, avec toutes ses dépendances, la chapelle du martyr, et les terres, vignes, et dîmes qu'ils avaient à Montmartre. Par suite de cet arrangement, Louis VI assura à perpétuité aux moines de Saint-Martin la possession de leur église de Paris et de Saint-Denis de la Chartre. Cet échange fut approuvé par Etienne, évêque de Paris, et, deux ans après, en 1136, une bulle du pape Innocent II confirmait cette communauté dans tous ses biens... Les religieuses du monastère, appartenant au même ordre que les moines de Saint-Martin, devaient porter le nom de Filles de Saint-Denis et de Saint-Benoît. »

M. de Trétaigne s'étend longuement sur cette fondation bénédictine. Il rappelle que, sous l'abbesse Christine, en 1147, le pape Eugène III, après avoir célébré la messe

dans l'église de Saint-Denis le dimanche de Pâques, vint à Montmartre le lendemain lundi 21 avril, jour anniversaire de la découverte du corps de saint Denis et de ses compagnons, et qu'après avoir officié pontificalement, ayant pour diacre saint Bernard, son illustre maître, il consacra la partie occidentale de l'église destinée à servir de paroisse, sous le titre de Saint-Pierre. Le 1er juin suivant, il officia une seconde fois.

La fondation de Louis le Gros dura jusqu'à la grande révolution française. Le monastère vit les héritières des plus grands noms porter la crosse abbatiale et se succéder pendant des siècles sur la colline ; *Madame de Montmartre* — tel était le nom de l'abbesse — fut la grande autorité de ce coin de terre. L'histoire a surtout gardé le nom de Marie de Beauvilliers, fille de Claude de Beauvilliers, comte de Saint-Aignan, et apparentée à des familles de sang royal. Elle était née à la Ferté-Hubert, château de son père, placé entre Orléans et Cléry. Avec une vigueur toute virile elle sut rétablir la discipline disparue, et donner l'exemple d'une simplicité toute monastique, qui contrastait avec le faste des abbesses qui l'avaient précédée. Sous son gouvernement, la piété refleurit, le monastère fut un centre d'édification; les pauvres bénirent la sainte maison d'où leur venaient tous les bienfaits de la charité, et Paris tout entier respira le parfum des vertus épanouies sur la sainte montagne. Marie de Beauvilliers mourut le 21 avril 1657, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, après avoir administré son monastère pendant près de soixante ans et donné, pendant cette période, le voile à deux cent vingt-sept jeunes filles.

Après elle, la crosse abbatiale passa successivement à mesdames Francoise Renée de Lorraine, Marie-Anne de Lorraine d'Harcourt, de Bellefond, de Rochechouart, de la Tour d'Auvergne et de La Rochefoucauld. Leur

souvenir a donné le nom à plusieurs rues du Paris moderne dans le voisinage de Montmartre. Un savant, M. F. de Guilhermy, membre du Comité des travaux historiques et des sociétés savantes, conseiller référendaire à la Cour des comptes, dans ses *inscriptions de l a France*, ouvrage paru en 1875, a relevé l'inscription de la tombe de M^me^ Catherine de La Rochefoucauld, la quarante-deuxième abbesse ; laissons-lui la parole pour un détail historique.

« M^me^ de La Rochefoucauld fut la dernière de cette longue dynastie d'abbesses qui reçut la sépulture dans l'abside de l'église haute de Montmartre. L'abbesse qui lui succéda, Louise-Marie de Montmorency-Laval, monta courageusement à l'échafaud révolutionnaire, le 23 juillet 1794, en récitant une hymne en l'honneur de la Vierge. »

Revenons maintenant sur nos pas; il est une date de l'histoire de Montmartre que tout le monde connaît et qui fut le commencement d'une révolution réparatrice, et comme un accent du clairon sur un champ de bataille appelant les braves à combattre l'hérésie menaçante. Le 15 août 1534, Ignace de Loyola et ses premiers compagnons vinrent en pèlerinage à la chapelle du martyr; là, dans le mystère de la solitude, ils prononcèrent leurs premiers vœux et se consacrèrent à la défense de l'Eglise : ce furent les commencements de la compagnie de Jésus. M. Paul Féval, dans son beau plaidoyer intitulé *Jésuites*, a raconté avec une splendeur littéraire toute magistrale cette scène de consécration des héros. Dans son récit la fiction se joint, il est vrai, à l'histoire ; mais les peintures de l'imagination n'effacent pas la vérité, elles lui font simplement un cadre éblouissant; c'est une fleur dans un vase de cristal. Montmartre a été un berceau d'apôtres, de vierges et de martyrs.

Trois siècles plus tard, une autre révolution, celle-ci non pas pacifique et sainte, mais horrible et sacrilége, commettait ses premiers crimes sur le mont de Montmartre. Le 18 mars 1871, deux généraux français, abandonnés de leurs soldats, livrés aux ennemis de l'ordre social, tombaient fusillés par l'émeute sur le cadavre de la Patrie. Mais oublions ces scènes sauvages ; les larmes de la France coulent encore. Tout se réunit donc pour faire de Montmartre un emplacement destiné à l'expiation. Le souvenir des martyrs de la religion et de ceux de la patrie, des victimes du cloître et des héros, ont fait une parure historique à la sainte montagne ; le sang versé pour les plus nobles causes a pénétré ses couches ; ce coin de terre appartient à Dieu ; il a été payé assez cher par la foi et les sacrifices de la France.

Et maintenant, dans les gouffres béants que la pioche a ouverts, les catholiques jettent, sans calculer, des blocs énormes ; le granit remplace le sable mouvant, et des assises gigantesques, destinées à soutenir une basilique dédiée au Sacré Cœur de Jésus, s'élèvent graduellement aux yeux de Paris étonné. « *C'est nous qui faisons la montagne*, a dit spirituellement l'éminent cardinal, promoteur de cette œuvre réparatrice ; le temple de la contrition nationale, élevé à grands frais, sera l'*ex voto* de notre pays ; puissent ses pierres, si chèrement achetées, être le symbole de la solidité de notre foi, définitivement victorieuse des erreurs et des révolutions ! Que le cœur sacré de Notre-Seigneur ramène à lui tous les esprits égarés, toutes les victimes du doute et de l'impiété moderne ! Déjà nous avons un présage de cette résurrection dans ces douces fêtes dont la piété a ouvert le cycle à Montmartre ; ces pèlerinages, non interrompus, dont les rangs se composent de représentants de toutes les classes et de toutes les vocations ; ces cantiques enthousiastes qui, des

hauteurs, parlent pour le ciel, et dont les accents lointains réveillent Paris endormi ; ce mouvement religieux qui se mêle au mouvement du labeur ; ces saintes prières dans la chapelle provisoire ; tout nous dit que Notre-Seigneur prépare un grand pardon à la France. Hâtons cette heure de délivrance en contribuant activement à la construction de la basilique où retentiront les chants d'actions de grâces !

Sacratissimo Cordi Jesu
Gallia pœnitens et devota.

SACRE DE Mgr BALAIN A FRÉJUS,

LE 25 FÉVRIER 1878, ET SON ENTRÉE SOLENNELLE A NICE LE 27 FÉVRIER.

Le Congrégation doit garder fidèlement dans ses archives le récit de ces deux mémorables journées. Déjà les feuilles religieuses et les journaux du Midi ont raconté avec détail les belles fêtes auxquelles l'élévation à l'épiscopat d'un humble oblat de Marie ont donné lieu. Le recueil de ces documents formerait un volume. Il nous est impossible de faire entrer dans la publication trimestrielle des Annales toutes ces narrations touchantes ; mais nous leur emprunterons les pages les plus importantes, et, de cette sorte, rien de ce qu'il est convenable de porter à la connaissance de nos Frères éloignés de France ne sera omis. Nous joindrons à ces extraits la publication *in extenso* du remarquable discours prononcé par Mgr Terris, évêque de Fréjus, à la cérémonie du sacre. Les bontés de Sa Grandeur pour le nouvel Evêque de Nice et pour la Congrégation nous font un devoir autant que notre satisfaction personnelle de conserver, dans nos annales, une œuvre oratoire d'un si grand mérite.

Jeudi de la semaine dernière, au moment où allait se faire le tirage de notre feuille, les cloches de la cathédrale, qui, quelques jours auparavant, avaient pleuré avec nous le trépas de l'illustre et regretté Pie IX, annonçaient, par leurs plus joyeuses sonneries, l'élection du nouveau Chef que Dieu donnait à son Eglise. Nous nous empressâmes d'ajouter quelques lignes à notre *Chronique*, pour faire part à nos lecteurs de cette grande et heureuse nouvelle, et nous nous mîmes à préparer un *Supplément*, qui parut deux jours après, et dans lequel nous avons essayé de dire le passé déjà si glorieux de Léon XIII, et les espérances que fait concevoir au monde catholique son élévation providentielle à la papauté.

Nous apprenions en même temps que S. Em. le Cardinal Guibert, Archevêque de Paris, n'étant plus retenu à Rome par ses devoirs de membre du Sacré Collége, allait venir à Fréjus pour présider lui-même au sacre de Mgr Balaïn ; nouveau sujet de joie pour la ville épiscopale, qui désespérait presque de voir le vénérable Prince de l'Eglise donner par sa présence plus d'éclat encore à cette splendide solennité.

Son Eminence est arrivée à Fréjus samedi, à quatre heures du soir, Mgr l'Evêque, accompagné de ses vicaires généraux, l'a reçue à la gare, où M. le maire, ses adjoints et plusieurs membres de son conseil s'étaient déjà rendus, pour se faire auprès du vénérable cardinal les heureux interprètes des sentiments et des vœux de la population fréjusienne. Une foule immense occupait en ce moment les abords de la gare.

Après avoir répondu par quelques mots pleins de bienveillance et de délicatesse aux compliments du digne chef de notre excellente municipalité, Mgr Guibert a pris place dans la voiture qu'avait fait amener pour le conduire notre vénéré Prélat, et tandis que les cloches de la cathédrale saluaient sa venue par leurs chants les plus solennels, il est arrivé au palais épiscopal, aux portes duquel il a trouvé les élèves du grand séminaire, accourus avec empressement, à la suite de leurs dignes maîtres, pour recevoir une de ses premières bénédictions. En traversant la ville, il bénissait, avec une affection toute paternelle, les fidèles agenouillés sur son passage.

Dans la soirée, Son Eminence a reçu la visite du Chapitre et des autorités locales. M. le doyen du Chapitre a parlé ainsi, au nom de ses vénérables collègues :

« Eminence,

« Vous venez de remplir la plus haute des fonctions dévolues aux Princes de l'Eglise. En participant à la création du souverain Pontife, vous avez contribué à la joie ineffable qui fait, à cette heure, tressaillir le monde. Le Chapitre de Fréjus vous accueille comme un des nobles vainqueurs dans cette grande lutte que soutient le catholicisme, et dont une des phases les plus solennelles se dénouait, il y a quelques jours, pour le triomphe de Jésus-Christ et de son Epouse.

« Nous le savions, l'enfer frémissait et devant les restes inanimés du saint, de l'immortel Pie IX, il tramait ses noirs complots, préparait des armes nouvelles contre cette Chaire de Pierre, que sa rage sera à jamais impuissante à ébranler.

« Aujourd'hui, Eminence, vous êtes parmi nous, tout près de cette cathédrale qu'illustra un pape célèbre, Jean XXII; vous êtes l'objet des applaudissements, des transports d'allégresse de la bonne, de la chrétienne population de Fréjus. Vous venez consacrer évêque Celui que tant de qualités insignes, relevées par tant d'humilité, rendaient digne d'occuper le siége de Nice.

« Par un séjour de dix-huit ans au milieu de nous, Mgr Balaïn était devenu un ami, un frère aussi aimé qu'honoré. Il était le modèle des vertus qui font le prêtre d'élite, le saint religieux. Les anciens du sacerdoce, ainsi que le jeune clergé formé par lui, se faisaient un devoir de l'imiter.

« Daignez, Eminence, agréer, avec l'hommage de notre vive gratitude, le tribut de notre vénération la plus profonde. Le Chapitre de Fréjus est heureux de dire à l'Eminentissime Archevêque de Paris les paroles que lui adressera, dans la cérémonie de demain, le nouveau Pontife sur lequel ses mains auront versé l'huile sainte : *Ad multos annos!* A ce vœu, nous aimons à ajouter le cri de nos cœurs : Gloire à Dieu ! Honneur au Sacré Collége ! Vive Léon XIII!!! »

Son Eminence a remercié avec effusion M. le doyen et les autres membres du Chapitre de leurs sentiments et de leurs vœux. Elle a parlé ensuite du conclave, de l'union admirable qui avait régné dans cette sainte et majestueuse assemblée, des éminentes qualités du nouveau Pontife romain. Elle a ajouté que, malgré les dures épreuves du présent, nous ne devons pas cesser d'avoir confiance. Le mal est grand, a-t-elle dit, mais l'union du clergé, l'édification qu'il donne partout, et surtout en France, contribueront puissamment à amener le triomphe du bien sur le mal. Le passé est une garantie sûre de l'avenir. D'ailleurs, les promesses de Jésus-Christ sont là; elles auront infailliblement leur effet. Les puissances de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise.

Le lendemain dimanche, Mgr Guibert a assisté aux vêpres de la cathédrale, sur le trône qui lui avait été préparé. Invitée par Mgr Terris à officier au *Te Deum* qu'on devait chanter à l'issue des vêpres en action de grâces pour l'élection de Léon XIII, Son Eminence a voulu, par un excès de délicatesse, laisser cette consolation à l'Evêque diocésain, disant, pour motiver son humble refus, qu'Elle avait déjà chanté son *Te Deum* à Rome avec tous les autres cardinaux, aussitôt après l'élection du nouveau pape. Mgr Terris a donc officié à cette fonction solennelle. Dans les premiers rangs de l'assistance, qui était aussi nombreuse qu'aux plus grandes fêtes de l'année, avaient pris place M. le maire, ses adjoints et toutes les autres autorités.

Le soir, par les soins de la municipalité, il y a eu grande illumination sur la place de la cathédrale, où la musique de la ville et l'orphéon dirigé par M. l'abbé Jaime sont venus exécuter tour à tour, en l'honneur de Son Eminence et des autres prélats qui étaient arrivés dans l'après-midi de ce jour, plusieurs morceaux de leur riche répertoire. Une foule compacte se pressait autour des musiciens et des chanteurs. Le jardin et la façade du palais épiscopal étaient aussi illuminés splendidement.

Enfin est arrivée la grande et belle journée du sacre, si impatiemment attendue. Depuis deux jours, chaque train du

chemin de fer amenait un nombre considérable d'étrangers. Cette affluence extraordinaire nous rappelait avec bonheur le jour où, il y a vingt mois, Mgr Terris, notre vénéré et bienaimé Prélat, faisait son entrée solennelle dans sa ville épiscopale. Le ciel était superbe ; tout était prêt pour la cérémonie.

Par les soins de M. l'archiprêtre, à qui M. le maire avait bien voulu prêter le concours le plus intelligent et le plus actif, l'enceinte de la cathédrale avait été en quelque sorte dilatée et comme doublée, au moyen de plusieurs tribunes solidement et gracieusement construites. L'autel et le sanctuaire avaient revêtu depuis la veille leurs plus riches décors. La foule se pressait on ne peut plus nombreuse et profondément recueillie dans l'édifice sacré : c'était l'élite de la population fréjusienne, à laquelle étaient venus se joindre, avec d'honorables représentants du diocèse de Nice, des représentants non moins honorables de presque toutes les paroisses du diocèse de Fréjus. Il y avait parmi les prêtres, qui étaient environ trois cents, plusieurs chanoines de la cathédrale de Nice, MM. les archiprêtres de Draguignan, de Grasse et de Toulon, plusieurs PP. Oblats, et, parmi les laïques, outre toutes les autorités locales et les membres du conseil municipal, M. le préfet des Alpes-Maritimes et M. Amat, secrétaire de la préfecture de Nice.

A neuf heures, les prélats ont fait leur entrée dans la cathédrale, à la suite du vénérable Chapitre. Marchait d'abord Mgr Bonnet, évêque de Viviers ; puis, l'Evêque élu, au milieu de ses deux assistants, qui étaient Mgr Terris et Mgr Grandin, Evêque de Saint-Albert (Amérique du Nord), de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. S. Em. le Cardinal Guibert, revêtu de la *cappa*, terminait le cortége.

La cérémonie a commencé par la lecture du mandat apostolique, le serment et la profession de foi. Nous ne pouvons pas décrire au long les détails grandioses et instructifs d'une consécration épiscopale, où l'élu, toujours accompagné des deux prélats assistants, célèbre la messe de concert avec le pontife consécrateur, participe avec lui à une seule et même hostie, à un seul et même calice, reçoit sur la tête et sur les

mains les saintes onctions, — qui font de lui un nouveau Christ, chargé de répandre les bénédictions célestes, — puis les insignes de sa dignité : la mitre, gage de protection et de salut ; la crosse pastorale, sceptre de douceur et de direction ; l'anneau, sceau de la foi et de l'alliance avec Jésus-Christ et son Eglise, et le livre des saints Evangiles, que l'Evêque doit garder et expliquer aux chrétiens.

Mais, sans parler du reste, quoi de plus touchant que de voir le Prélat nouvellement consacré, après que le consécrateur l'a fait asseoir à l'autel sur son propre siége, parcourir entre ses deux assistants les rangs des fidèles, pour y verser les premières des grâces dont Dieu vient de lui confier le dépôt ; puis répandre sur tout un peuple incliné sa première bénédiction solennelle, et enfin adresser à son consécrateur, devant lequel il se prosterne, ce souhait émouvant, qu'il chante à trois reprises différentes : *Ad multos annos!* (Pour de longues années !)

A la fin de la cérémonie, Mgr Terris est monté en chaire, et dans un magnifique discours, que nous espérons pouvoir reproduire bientôt textuellement, il a dit les grandeurs de l'Episcopat, qu'il a présenté comme une royauté spirituelle ; sa stabilité, tandis que les royautés selon le monde croulent ou menacent de crouler sous le souffle des révolutions ; il a dit son unité, sa force morale, et le principe de cette unité et de cette force, qui est l'amour des âmes rachetées par Jésus-Christ. Il a eu des paroles d'une délicatesse exquise à la louange du vénérable Cardinal, du nouvel Evêque et des autres prélats présents à la cérémonie. Puis, reprenant le souhait de foi et de charité chrétienne qui venait d'être adressé quelques moments auparavant par l'Evêque consacré à son consécrateur, *Ad multos annos*, il a souhaité de longues années à Son Eminence, à Mgr Grandin, à Mgr Bonnet et au nouvel Evêque de Nice, et tous les cœurs ont ajouté, en s'unissant à ces vœux : Longues années aussi à Mgr Terris, Evêque de Fréjus.

Après ce discours, le clergé, au chant du *Magnificat*, a conduit processionnellement les prélats au grand séminaire.

Quoique l'heure fût déjà bien avancée (une heure après midi), le cortége a parcouru les principales rues de la ville, au milieu d'une foule immense, qui faisait une double haie sur son passage. C'était un spectacle vraiment imposant. En tête de la procession marchait la musique du petit séminaire de Nice ; puis venaient les élèves du grand séminaire de Fréjus, et les prêtres de notre diocèse et de celui de Nice. A leur suite marchait la musique municipale ; puis, sous la croix du Chapitre, les chanoines honoraires et les chanoines titulaires des deux diocèses. Les prélats, revêtus de la chape et accompagnés chacun de deux assistants, terminaient la marche, bénissant les fidèles qui s'agenouillaient à leur approche avec un pieux empressement.

Quand le cortége fut arrivé dans la cour du grand séminaire, et que Mgr Balaïn, debout sur le perron, eut donné avec les autres prélats une dernière bénédiction, un élève du petit séminaire de Nice s'approcha avec un de ces bouquets grandioses, dont Nice, en cette saison, peut seule fournir les éléments, et l'offrit au nom de ses condisciples à son nouveau pasteur. Le pontife reçut ce magnifique et gracieux bouquet avec une satisfaction visible, et se pencha aussitôt pour en aspirer le délicieux parfum et donner au jeune séminariste une paternelle accolade.

Un instant après, la foule, qui remplissait la cour, se dispersa dans la ville ; tous les cœurs étaient joyeux et satisfaits. Mais, après ce rassasiement des âmes, il était juste de donner au corps sa réfection. La table d'honneur était dressée dans la vaste salle qui fut jadis la chapelle, chapelle si magnifiquement remplacée par sa jeune sœur, fille bien-aimée du R. P. Balaïn. Les séminaristes s'étaient plu à orner cette salle. Guirlandes de verdure, banderoles aux mille couleurs, armoiries enchâssées avec goût, inscriptions où le cœur le disputait à l'esprit, tout était rayonnant et gracieux pour recevoir les convives. Le Cardinal, ayant à sa droite Mgr Terris et à sa gauche M. le préfet de Nice, était en face de Mgr Balaïn, lequel avait à sa droite Mgr Grandin et à sa gauche le jeune et charmant Evêque de Viviers.

Vers la fin du repas, M. l'abbé Revertégat, vicaire à Fréjus, qui représentait à table les anciens élèves de Mgr Balaïn, s'avança au milieu de la salle et lut quelques stances, toutes plus gracieuses les unes que les autres et intitulées *Histoire d'un Evêque*. Comme on le pense bien, il s'agissait de Mgr Balaïn. Il était beau de voir le poëte entrelacer les diverses phases de cette vie austère dans les guirlandes de sa facile poésie. A Viviers, à Vico, à Fréjus, à Nice, il a cueilli pour l'Evêque et le Cardinal, et pour la Congrégation qui fut leur mère, les saillies les plus spirituelles et les plus gracieuses fleurs. Aussi l'applaudissait-on souvent.

Mgr de Nice s'est ensuite levé : « Mon cœur, a-t-il dit, attendait un moment pour épancher le flot qui surabonde. Comme le prophète, je dois dire et redire aujourd'hui mon *Quid retribuam*. Que rendrai-je au Seigneur pour la grâce et l'honneur insigne de l'épiscopat, qu'il a faits à son indigne serviteur? Que rendrai-je surtout au Seigneur de ce qu'il a daigné m'accorder cette grâce et cet honneur par les mains vénérables de Votre Eminence? Un instant j'avais cru qu'à la douleur de la mort de Pie IX s'ajouterait celle de ne point voir ici, le 25 février, mon Père et mon Maître, et Dieu a pensé que la première avait suffi. *Quid retribuam?* »

Rappelant alors sa jeunesse cléricale, épanouie à l'ombre de Mgr Guibert, alors évêque de Viviers, Mgr de Nice a trouvé pour le Cardinal et la Congrégation des Oblats les éloges les plus mérités.

Puis, se tournant vers Mgr Terris, il lui a dit avec une délicatesse exquise, en faisant allusion à la part que Mgr de Fréjus avait prise à son élévation : « Monseigneur, si Dieu avait voulu me réserver pour ce jour la seconde douleur dont je parlais tout à l'heure, c'est bien vous qui auriez remplacé Son Eminence. Il le fallait ainsi, puisque vous aviez voulu que je fusse évêque. Ce fardeau, si lourd pour mes épaules, votre doux voisinage l'allégera; et je n'aurai qu'à regarder près de moi le successeur de saint Léonce, pour savoir comment un Evêque doit vivre et gouverner.

« Et les vertus épiscopales, a-t-il ajouté, en s'adressant

à son collègue des lacs glacés, n'en êtes-vous pas un exemple, vous, mon cher frère et mon ami? Quand les fatigues de la lutte dans le monde civilisé nous lasseront, nous n'aurons qu'à regarder nos admirables missionnaires et leurs ingrats labeurs dans le monde sauvage, et nous nous sentirons réconfortés.

« Et vous, mon cher collègue de Viviers, oh ! combien je vous remercie d'être venu de loin pour partager mon bonheur ! Vous me représentez ici mon Vivarais, toujours aimé. Votre présence me rappelle nos montagnes et nos vallées, fidèles à la foi ; et je suis heureux de voir, à côté de l'ancien et illustre Evêque de mon pays, celui qui en fait maintenant la grâce et le bonheur. »

Après ce témoignage de reconnaissance donné à ses nobles hôtes, Sa Grandeur a remercié M. le Préfet de Nice, le clergé de Nice et de Fréjus, ses anciens élèves et ses chers séminaristes. Le triste mot d'adieu a dû alors tomber de ses lèvres ; il s'est perdu dans un sanglot, et tous les yeux se sont mouillés de larmes.

A ce moment, M. le chanoine Terris a lu quelques vers provençaux presque improvisés pour la circonstance, et qui ont été chaleureusement applaudis.

Enfin le Cardinal s'est levé pour parler à son tour. « Monseigneur, a-t-il dit, en s'adressant au nouvel Evêque, vous avez fait entendre tout à l'heure l'hymne de l'action de grâces ; laissez-moi dire aussi à moi le *Quid retribuam*, puisque ma vie n'a été qu'une longue chaîne de bienfaits. Maintenant je touche au terme de ma carrière ; et peut-être que ce jour sera la dernière fête de ma vie. Mais, puisque j'ai tant reçu, combien ne dois-je pas craindre le redoutable juge, qui examine chacun selon les grâces accordées ! »

Parcourant alors sa longue et brillante carrière, depuis les débuts de sa vie de missionnaire jusqu'à son élévation au Cardinalat, il a fait remarquer combien le Seigneur avait été bon et magnifique pour lui. « A Viviers, a-t-il dit, j'ai connu ce cher enfant devenu mon collègue dans l'Episcopat, et aujourd'hui Dieu me donne la consolation d'y voir ce jeune

et charmant Evêque, prudent et sage comme un vieillard. — A Tours, au milieu de ce bon peuple de Touraine, Dieu m'a fait la grâce de découvrir le tombeau et de commencer la restauration de la basilique de Saint-Martin. Là, on m'apprend que je suis Archevêque de Paris, Archevêque de Paris au lendemain de nos désastres ! Je fis remarquer que, pour aider à la résurrection sociale, il fallait à la capitale autre chose qu'un vieillard au bout de sa carrière. J'avais mille raisons pour refuser ; mais on me prit par le sentiment. On me dit que, si j'hésitais, c'était parce que je craignais de mourir sous une balle, comme mon prédécesseur. Devant une pareille raison, un Français ne recule pas, et comme, au fond, je m'estimerais très-heureux de mourir pour l'Eglise, maintenant surtout que je suis Cardinal, j'ai dû être Archevêque de Paris. Là, Dieu a comblé mes vœux en me donnant un saint pour coadjuteur, afin d'assurer l'avenir de mon diocèse. J'ai eu beaucoup de peine pour l'avoir ; mais enfin je l'ai obtenu, et maintenant je n'ai plus qu'à chanter mon *Nunc dimittis.* »

Après cette esquisse rapide, interrompue à chaque instant par les bravos et les applaudissements, Son Eminence a terminé par une leçon donnée avec l'autorité de sa parole :

« Mon cher ami, a-t-il dit au nouvel Evêque, n'oublions pas qu'un religieux ne doit accepter les honneurs que contraint et forcé. C'est ainsi qu'il en a été de vous ; mais gardons toujours l'humilité de notre origine, et n'oublions pas que ce fut la leçon que nous répétait sans cesse notre immortel fondateur, qui contemple en ce jour du haut du ciel le bonheur de sa famille, devenu sa propre gloire. »

En ce moment, de nouveaux applaudissements ont retenti, et l'on s'est séparé le cœur tout heureux et tout embaumé de cette parole évangélique tombée des lèvres d'un prince de l'Eglise.

La fête s'est continuée le reste du jour au grand séminaire. Des morceaux de musique et de chant y ont été exécutés, pendant une grande partie de l'après-midi, par le corps de

musique de la ville et par l'orphéon de M. l'abbé Jaime. Il y a eu le soir grande illumination.

Les prélats sont partis le lendemain. Son Eminence n'a pas voulu quitter le diocèse sans faire un pèlerinage à l'île de Saint-Honorat. Mgr Terris s'est fait un bonheur de l'accompagner dans ce pieux pèlerinage.

Mgr Balaïn a quitté Fréjus le surlendemain de son sacre, pour se rendre à Nice, où ses diocésains lui ont fait la réception la plus brillante.

Jeudi, à son retour de l'île Saint-Honorat, S. Em. le Cardinal Guibert s'est arrêtée à Toulon. Elle a été reçue à la gare par M. l'archiprêtre, entouré d'un nombreux clergé, et conduite en voiture chez M. l'archiprêtre. Elle a quitté Toulon dans l'après-midi du même jour, pour se diriger sur Paris.

(*La semaine religieuse du diocèse de Fréjus et Toulon*, 3 mars 1878.)

ENTRÉE SOLENNELLE DE Mgr BALAIN A NICE.

Nice, le 28 février 1878.

A Monsieur le Comte de Saint-Julien, à Roquebrune (Var).

Vous avez désiré, cher ami, une relation de la prise de possession du siége épiscopal de Nice par Mgr Balaïn, supposant que je pourrais, avec plus d'exactitude que vous, peindre à main levée l'imposante cérémonie d'hier à laquelle vous avez assisté au milieu des notabilités de la ville, de la colonie, du département et des personnes appartenant à l'aristocratie de la naissance, de la science et de l'art. Voici tout ce que je puis vous retracer ; vous suppléerez à mon manque de mémoire.

Dans la nuit de mardi à mercredi, une estrade avait été dressée, avec un petit autel au centre, sur le parvis de l'église de Notre-Dame, se détachant avec ses colonnes de myrthe, sa

marquise flottante, ses drapeaux, ses écussons et ses guirlandes, de la façade de ce monument religieux dont les lignes harmonieuses rappellent l'expression la plus pure de l'art architectural du treizième siècle. Cette estrade rapidement installée avec goût par l'entrepreneur J. Féraud était prête avant midi ; elle effleurait le bord du trottoir faisant face à l'entrée principale de l'établissement hospitalier des Dames Augustines, où était établi un échafaudage volant du haut duquel j'ai pu à l'aise et à l'abri du remou de la foule assister ou mieux participer à la réception officielle du nouveau prince de l'Eglise.

Le chemin de fer étant l'exactitude rigoureuse, on savait que le train apportant Mgr Balaïn et sa suite entrerait en gare à 2 heures 22 minutes, de la ville à 2 heures 35 minutes. L'arrivée était signalée par le bourdon de Notre-Dame auquel répondirent immédiatement les cloches de toutes les églises et chapelles, lançant de pleines volées ou faisant frétiller de joyeux carillons.

A la descente de wagon, Mgr Balaïn fut reçu par M. le préfet des Alpes-Maritimes et le maire, tous deux en tenue de ville. Monseigneur a dû, avec un plaisir sans mélange, voir approcher, modeste et rougissante, la charmante fillette qui lui a offert un superbe bouquet de violettes et camélias accompagné d'un compliment en vers, tourné en acrostiche. Que vous dirai-je de la foule qui couvrait l'avenue monumentale de la gare ? Plus de trente mille personnes occupaient la chaussée, les trottoirs, les fenêtres, les balcons, et cette foule donnait, par son agitation et sa fébrilité curieuse et impatiente, l'image d'une mer houleuse avec son clapotement de voix et sa diaprure de costumes et de toilettes. — On a pu craindre un moment que dans cette masse accumulée au hasard de gens de tout sexe, de tout âge, de toute nationalité et où beaucoup d'enfants en bas âge étaient compromis, il ne se produisît quelques-uns de ces accidents bientôt aggravés par de folles paniques. Mais la police, ayant à sa tête M. le commissaire central, a pu assurer l'ordre en repoussant les équipages et tous les véhicules dans les rues latérales. D'ailleurs une compagnie d'infanterie n'a

pas tardé à venir prêter main-forte aux agents de la sûreté publique et dégager les abords de l'estrade en formant la haie.

A deux heures, le clergé de la ville, les prêtres accourus des régions alpestres, du littoral et aussi du diocèse de Fréjus ayant à leur tête le chapitre de la cathédrale et suivis de toutes les confréries développaient une interminable procession dont la queue dut stationner sur la place Masséna.

La voiture épiscopale, en apparaissant au tournant de la gare, provoqua une longue clameur de vivat et de battements de main gagnant de proche en proche à mesure que le carrosse parvenait à se frayer une voie.

Dès qu'il eut touché barre devant l'escalier de l'estrade, la portière s'ouvrit et Mgr Balaïn s'élança allégrement sur l'estrade où se tenaient le chapitre, les archiprêtres et doyens, le clergé de la paroisse de Notre-Dame et son conseil de fabrique. On s'attendait à y voir aussi M. le maire entouré de ses adjoints et de son conseil municipal, prononcer le discours de bienvenue. Mais le nouveau maire de Nice, qui est en outre son député et aussi un avocat des plus malins de son barreau, s'est... dérobé. Peut-être M. Borriglione avait-il l'intention de remplir ce devoir laïque et obligatoire ; mais la meilleure intention est souvent gâtée par la réflexion. Je serais ravi de porter ici un jugement téméraire. J'ajoute bien vite que cette illusion et ce désappointement ont été de courte durée et que le vide a été largement comblé par l'arrière-petit-neveu de Sully, qui a complimenté en quelques mots partis du cœur et d'un à-propos bien senti, le successeur du vénéré Mgr Sola.

Mgr Balaïn a répondu avec un égal bonheur d'à-propos à M. le comte de Béthune en contenant avec peine l'émotion que partageait l'assistance et sous l'influence d'un spectacle saisissant et bien fait pour toucher un pasteur d'âmes et des chrétiens qui aiment à retremper leur foi dans les manifestations religieuses, parce que leur foi est le fruit de la certitude. Si M. le préfet et M. le maire s'étaient trouvés là ils auraient peut-être pu entendre une déclaration à peu près identique à celle de tout l'épiscopat français et en tout conforme aux

traditions de l'Eglise, qui ne rêve aucun empiétement sur le pouvoir civil, parce que, « société des âmes faites pour exercer un empire tout spirituel, elle ne demande à la terre que la place nécessaire pour vivre et la protection indispensable pour accomplir sa mission. Dociles à ses enseignements, ses enfants sont les plus dévoués serviteurs de la patrie et les plus fidèles observateurs des lois, toujours prêts à rendre à César ce qui est à César, pourvu qu'ils puissent rendre à Dieu ce qui est à Dieu ».

Le Prélat a été ensuite revêtu des habits pontificaux et il a reçu l'encens et l'hommage du haut clergé formant cercle autour de l'autel.

L'excellente musique municipale, sous la direction de son habile chef, a exécuté avant et après deux brillants morceaux de son répertoire, et un chœur de cent cinquante élèves des Frères de la Doctrine chrétienne a chanté avec brio une cantate composée pour la circonstance par le professeur Pelligrini, qui conduisait les voix accompagnées par la musique municipale.

Vers trois heures et demie, l'immense procession, évoluant par conversion sur elle-même, reprenait le chemin de la cathédrale non sans difficulté au milieu de la foule de plus en plus agglomérée. L'attitude de cette foule si diverse de mœurs, d'opinions, de religions, d'éducation est au-dessus de tout éloge ; partout de la déférence et du respect sous la main bénissante de l'Évêque. Le caractère de la manifestation était on ne peut plus imposant. La population de Nice a montré encore une fois qu'elle était policée en faisant à ce prince de l'Eglise, sorti des entrailles du peuple et arrivé par son mérite à une éminente dignité, une ovation de sympathie comme pas un des souverains qui l'ont visitée n'en ont reçu. Quand, après avoir traversé le Pont-Neuf et la rue de ce nom, où le flot populaire le précédait et le suivait avec la même intensité, l'Evêque a débouché sur la place Saint-Dominique, il a trouvé là le 111e en bataille. A son apparition, tambours et clairons ont sonné aux champs et la musique a entonné une fringante fanfare. Mgr Balaïn s'est alors détaché de son cortége et, s'avançant vers

le drapeau incliné, il l'a béni, et par lui tout le régiment, dont il est l'âme parlante. Cet incident inattendu et l'élan patriotique de Mgr Balaïn ont vivement impressionné tous ceux qui comme vous ont pu le constater.

La cathédrale était splendidement ornée et illuminée ; elle avait exhibé toutes ses richesses, déployé toutes ses pompes pour recevoir son Evêque, le dernier institué par Pie IX, cette grande figure de l'Eglise d'Occident, dont la gloire rejaillissant sur la papauté traversera les siècles avec son auréole d'immortalité. A l'extérieur les colonnes étaient drapées de pourpre et d'or, et sous un velum de velours rouge se détachait en relief un cartouche sur lequel était imprimé :

Matheo Victori Balaïno
Suam sedem pontificalem Nicœensem
Primo ingredienti clerus populusque
Fidem, obsequium, devotionem que
perennem
Profitentur, pollicitantur.

Dans l'intérieur, éblouissant de lumières, des places avaient été réservées aux différentes autorités civiles, militaires, consulaires. M. le général de division Zentz en grande tenue, M. Doniol en costume de préfet étaient aux places d'honneur, où un fauteuil est resté vide, celui de M. le maire, qui s'est... invalidé faute de panache sans doute.

Sur le seuil de la cathédrale, Mgr Balaïn a été harangué par le doyen du chapitre, auquel Sa Grandeur a répondu avec la même pureté d'expression à la fois tendre, affectueuse et insinuante et où la gravité, la noblesse et la fermeté se concilient avec l'onction, cette bonté vraiment épiscopale. Son entrée au temple a été saluée par un motif triomphal de l'orgue dont le maître de chapelle sait tirer avec art tant de flots d'harmonie. Après avoir pris possession de son trône, Mgr Balaïn est monté en chaire et a lu son premier et remarquable mandement. A six heures, la cérémonie était terminée. Après s'être reposé quelques minutes à l'évêché, dont l'escalier était orné d'arbustes fleuris, Mgr Balaïn est remonté en voi-

ture pour se rendre à la villa Sainte-Agathe, ce castel Gandolpho des évêques de Nice. Là il trouvera ce que le vieux palais épiscopal ne saurait lui offrir : l'air pur, le grand soleil, les allées ombreuses, le silence favorable à la prière et à la méditation, des orangers et des fleurs, c'est-à-dire tous les enchantements, toutes les harmonies, toutes les grâces et tous les sourires de la nature.

Si Mgr Balaïn est satisfait de l'accueil qu'il a reçu à Nice, je crois, sans être contredit, pouvoir affirmer que sa physionomie ouverte où se reflètent l'énergie, la force, la douceur, la dignité lui a gagné tous les cœurs. C'est ma conviction et ce n'est pas vous, cher ami, qui y contredirez.

Tout à vous.

A. Alziary de Roquefort.

(*Le Var*, numéro du 7 mars 1878.)

Discours prononcé par Mgr Terris, *Evêque de Fréjus et Toulon, après la cérémonie du sacre de Mgr* Balaïn, *Evêque de Nice.*

Nonne cum parvulus esses in oculis tuis, caput in tribubus Israel factus es? Unxitque te Dominus in regem.

Tandis que vous étiez obscur et petit à vos propres yeux, n'avez-vous pas été placé à la tête des tribus d'Israël, et le Seigneur ne vous a-t-il pas sacré roi?

(I Reg. xv, 17.)

Éminence, Messeigneurs (1),

Une fois de plus, voici l'œuvre de Dieu. Il prend les hommes dans leur infirmité, et il les élève sur des trônes : ce sera l'immortelle destinée des élus dans le ciel. Sur la terre, Dieu

(1) Son Eminence Mgr le Cardinal Guibert, archevêque de Paris, précédemment Oblat de Marie, Evêque de Viviers, puis Archevêque de Tours. — Mgr Grandin, Evêque de Saint-Albert (Amérique du Nord), Oblat de Marie. — Mgr Bonnet, Evêque de Viviers. — Mgr Balaïn, Evêque de Nice, Oblat de Marie.

se plaît aussi, de temps en temps, à glorifier les humbles, et il en fait des rois. Nous venons d'être les instruments et les témoins de l'une de ces glorifications merveilleuses ; car c'est bien à un sacre de roi que vous venez d'assister, mes très-chers frères. Un pontife, prince lui-même et portant la pourpre, a répandu l'huile sainte, et celui que le chrême sanctificateur a touché, le voilà au sommet de ce sacerdoce que l'Apôtre appelle un sacerdoce royal, *regale sacerdotium* (1) ; il est maintenant assis dans sa royauté ; le diadème est sur son front, le sceptre dans ses mains, sur ses épaules le manteau brodé d'or ; autour de lui, ses plus fidèles sujets qui le contemplent, et qui diront, ce soir, dans son royaume, avec quel respect ils se sont mis à ses pieds, avec quel amour ils ont baisé, à ses doigts, l'anneau de l'alliance : *Unxitque te Dominus in regem.*

Nous retrouvons donc ce matin, M. F., l'admirable fécondité de l'Eglise catholique et de son impérissable puissance. A une époque où l'on entend dire partout que la guerre est déclarée au trône et à l'autel, il est bon de rencontrer réunis l'autel et le trône ; les voici qui se tiennent, se plaçant au-dessus de toutes les fluctuations terrestres, dominant les révolutions, s'affirmant sous la mitre des Evêques, et répondant par des bénédictions et des bienfaits soit à l'ingratitude qui voudrait les ignorer, soit à la haine qui les poursuit. Et cela dure depuis dix-neuf cents ans ! Et tandis que tout croule, l'Eglise est debout et l'Episcopat se renouvelle !... On a beau faire : si les couronnes humaines restent fragiles ; si Dieu permet qu'elles soient brisées ; s'il permet aussi quelquefois que les peuples qui les brisèrent disparaissent à leur tour, il est un peuple qui ne disparaîtra jamais, il est une couronne contre laquelle toutes les fureurs et toutes les ambitions ne peuvent rien : le peuple catholique et la couronne de ses Pontifes-Rois !... Voilà pourquoi nous sommes forts ; voilà pourquoi nous parlons, notre voix dominant les orages, et notre front restant calme et serein parmi toutes les agita-

(1) I Petr., II, 9.

tions et toutes les craintes. Quel exemple vient de nous être donné de cette immortelle vitalité de l'Eglise ! Le grand Pape était mort ; la douleur et le deuil avaient envahi nos âmes ; quelques heures ont suffi, non pas assurément pour éteindre nos regrets ni pour consoler notre filiale tristesse, mais pour proclamer notre foi victorieuse : un nouveau Pape s'est levé ; se dressant comme le lion, il a du lion la noblesse et le courage. *Vicit leo de tribu Juda* (1).

Qu'on s'étonne maintenant de l'assurance surhumaine avec laquelle l'Eglise poursuit sa marche à travers les rangs, aujourd'hui si épais, de ceux qui ne l'aiment pas, qui la méconnaissent, auxquels elle fait peur. Oui, l'Eglise fait peur ; elle fait peur par son autorité, par sa stabilité, par son influence, surtout peut-être par sa morale ; ne serait-ce pas là le dernier mot de la guerre qu'on lui déclare ? Et cependant, disait Tertullien aux puissants déchaînés contre l'Eglise, et cependant nous ne sommes pas faits pour vous effrayer, *non te terremus* ; il ajoutait, il est vrai : *Nec te timemus*, « nous ne sommes point à craindre pour vous, mais « nous ne vous craignons pas ». *Non te terremus, qui nec timemus* (2). Le seul que nous ayons à craindre, c'est Dieu, parce que nous savons que « celui sur qui cette pierre tombe « sera écrasé, et que celui qui tombe sur elle se brisera (3) ». Qu'ils sont donc insensés ceux qui espèrent triompher de la Papauté ou de l'Episcopat, et qu'elle est à plaindre, cette Révolution contemporaine, qui se flatte, comme disait le prophète Daniel, « de changer les temps et les lois ». *Et putabit quod possit mutare tempora et leges !* Oui, sans doute, dans sa justice ou dans sa miséricorde, Dieu peut les lui livrer « pour un temps, mais nous savons que la justice reprendra « sa place, afin que la force insolente, à son tour repoussée, « soit broyée, qu'elle disparaisse pour toujours, tandis que « la puissance et la grandeur de l'autorité universelle reste-

(1) Apoc., V. 5.
(2) Tertull., *Ad Scapul.*, IV.
(3) Matth., XXI, 44.

« ront le privilége du peuple saint que s'est choisi le Très-« Haut (1) ».

Telles sont, M. F., les espérances qui ressortent tout d'abord de la magnifique cérémonie de ce matin. Un nouvel Evêque vient d'être donné à l'Eglise militante, un chef de ses armées, un distributeur de ses grâces, un soutien dans ses luttes, un consolateur dans ses épreuves, un médiateur, un guide et un père. Un anneau de plus a été soudé à cette longue et forte chaîne qui enlace la société chrétienne et qui la défend. Gloire en soit à l'Eglise ! Gloire en soit à la France ! Gloire en soit au diocèse et à la ville de Fréjus ! O Fréjus, « tu n'es pas la plus petite parmi les villes d'où sortent les « princes de Juda (2) !... » Paisible et heureuse sous ton beau ciel et sur ton incomparable rivage, tu n'as pas oublié cependant que tu fus bâtie pour les grandeurs. Des siècles se sont écoulés depuis que les légions romaines campaient sous tes murailles, et que les Octaviens gardaient tes deux citadelles ; nous ne verrons plus, après les grandes victoires navales, trois cents galères captives enchaînées dans ton port ; de ces splendeurs, il ne reste que des ruines. Mais ta vieille foi chrétienne est debout ; les traces de saint Léonce et de saint Ausile ne sont pas effacées ; la séve pontificale n'a pas tari dans ton sol ; tu apparais comme aux jours de Riculphe, et ta modeste cathédrale retrouve les magnificences de Pierre et de Barthélemy de Camelin !...

Ce fut à cette époque, M. T.-C. F., — il y a de cela deux cent quarante-huit ans, — ce fut à cette époque qu'eut lieu, dans ce même sanctuaire, et, comme aujourd'hui, parmi les transports d'une commune joie, le sacre d'un illustre Evêque d'Apt, Modeste de Villeneuve des Arcs. Fils d'une ancienne famille dont le nom est encore noblement porté dans nos

(1) Et putabit quod possit mutare tempora et leges, et tradentur in manu ejus usque ad tempus... et judicium sedebit, ut auferatur potentia et conteratur, et dispereat usque in finem. Regnum autem et potestas et magnitudo regni, quæ est subter omne cœlum, detur populo sanctorum Altissimi. (Daniel, VII, 25, 26, 27.)

(2) Matth., II, 6.

pays, petit-neveu de notre chère et douce protectrice, sainte Roseline, Modeste de Villeneuve voulut recevoir ici la consécration épiscopale. Coïncidences frappantes ! De même que le nouvel Evêque de Nice, il appartenait à un ordre religieux ; simple moine au couvent des Franciscains de Bonnieux, ce fut à Bonnieux qu'il se souvint de Fréjus.

Et vous aussi, Monseigneur, c'est à Fréjus que vous avez voulu être sacré. Grâces vous en soient rendues ! A la joie que fit éclater cette nouvelle, vous avez dû comprendre combien vous étiez aimé parmi nous. Pouvait-il en être autrement ? Dix-huit années d'un actif et fécond ministère ; votre admirable dévouement à la jeunesse sacerdotale, que je retrouve là, dans l'ardeur de sa reconnaissance, et qui est accourue prendre sa part du triomphe, comme elle accourait de tous les points du diocèse pour vous revoir et pour vous consulter ; toutes les ressources de votre intelligence et de votre cœur au service constant de cette bonne et sympathique population ; il y avait là plus qu'il n'en fallait pour vous donner un droit de cité dont chacun était fier. Mais aussi, voyez, en ce jour de votre fête et de la nôtre, voyez quelle surabondance de vie ; de tout cela, nous sommes fiers encore ; car, par vous, tout cela nous appartient.

Et puis, au-dessus de cette gloire de famille, quelle autre gloire nous vient par la présence d'un illustre Cardinal dont tous ici admirent l'affable condescendance et la paternelle bonté. Paris et Rome le réclamaient à la même heure ; entre Paris et Rome, il n'a pas oublié Fréjus. Il avait le droit d'invoquer les nombreuses et lourdes sollicitudes que lui impose la grande ville ; appelé par les devoirs du cardinalat, il eût aimé sans doute à savourer, durant quelques jours encore, les consolations qui s'échappent et de la tombe de Pie IX et du trône de Léon XIII. Mais Fréjus l'attendait ; avec Fréjus, le diocèse de Nice, et, avec Fréjus et Nice, le nouvel Evêque, qui, portant désormais ces deux noms dans son cœur, me permettra de dire mes propres sentiments, en interprétant les siens.

Mieux encore ; ce sera saint Grégoire de Nazianze qui par-

lera pour nous, puisque d'ailleurs tout ici me rappelle les circonstances dans lesquelles prêchait un jour ce grand docteur. C'était à la veille de sa consécration épiscopale ; sentant déjà le poids du fardeau qu'on lui imposait, se plaignant qu'on « l'eût soumis de nouveau à l'onction et au Saint-Es- « prit, et de nouveau condamné à la tristesse et aux lar- « mes ; » s'adressant à son propre père, et surtout à son ami, saint Basile, l'illustre métropolitain de Césarée, dont l'austère vertu et le langage énergique avaient forcé, jusque sur le trône, la confiance et l'admiration : « O vous qui m'aimez, « leur disait-il, vous qui désormais serez mes frères, restez « encore mes maîtres ; apprenez-moi le secret de gouverner « mon troupeau, vous, notre commun père, qui, dans votre « longue vie, avez formé et vu passer tant de pasteurs, et « vous qui avez le droit de contrôler et de juger ma doc- « trine ; » et il ajoutait : « Enseignez-nous votre charité « pour le troupeau, votre dévouement uni à votre habileté, « votre sollicitude se prolongeant dans les veilles, soumettant « à l'esprit toutes les forces du corps et consumant la ver- « deur de votre âge ; faites-nous participer à la sagacité « d'une intelligence que tempère la bonté, au calme et à la « mansuétude avec lesquels vous dirigez les affaires ; dites- « nous enfin les combats soutenus pour la défense de votre « bercail et les victoires que vous avez remportées en Jésus- « Christ (1). »

Ainsi parlait saint Grégoire. J'emprunte son langage, et il me semble, M. F., que, malgré quinze siècles écoulés, nous

(1) Rursum super me unctio et Spiritus : et rursum ego lugens et tristis incedo... Hanc regendi gregis artem mihi tradite, amici, jam deinceps mihi pastores et collegæ. Hujus mihi tesseras date, et tu, communis pater, qui multos pastores in tam longa ætate instruxisti, ac commutasti, et tu philosophiæ meæ explorator et judex... Nos doce tuam erga gregem charitatem, tuam simul et curam et solertiam, sollicitudinem, vigilias, illud obsequium a carne tua spiritui præstitum, illum coloris tui florem, qui pro grege contabescit, illud ingenii acumen lenitate temperatum, illam in rebus gerendis serenitatem et mansuetudinem... bella illa pro gregis salute suscepta, victorias illas quas in Christo retulisti. (Greg. Naz., *Orat*, IX.)

sommes encore à Nazianze, une petite ville, d'abord riche, puis saccagée par les barbares, n'espérant plus se relever de ses ruines, mais conservant, autour de son Evêque, une population fidèle, donnant encore des pasteurs à l'Eglise, et méritant de voir venir à elle l'un des prélats contemporains les plus illustres, auquel il nous plaît si fort de redire : *Hujus mihi tesseras date, et tu, communis pater, qui multos pastores in tam longa ætate instruxisti.*

Eminence, vous nous disiez hier que déjà plus de trente évêques avaient reçu de vos mains la consécration épiscopale. Je contemplais en ce moment, par la pensée, cette famille de pontifes, formant à votre intrépide vieillesse une si brillante couronne, et j'y voyais une image de cette grande unité de l'épiscopat dont vous nous parliez avec un accent de profonde admiration : « Vous qui êtes encore de jeunes évêques, nous « disiez-vous, n'oubliez pas que c'est là notre force et notre « gloire. » Je me plais, M. T. C. F., à vous redire cette parole, tant il me semble que tous ici, au milieu des solennités de ce jour, ont dû se souvenir de l'harmonie merveilleuse qui règne dans les rangs de la hiérarchie pontificale. Y a-t-il quelque chose de plus beau que cette entente et cet accord, surtout à notre époque de chocs et de dissonances dans les opinions, mieux vaudrait dire dans les intérêts ? L'Episcopat, dispersé sur tous les rivages, n'ayant qu'un intérêt, celui de l'Eglise et des âmes, n'a également qu'un but et qu'une pensée. Nous sommes cinq dans cette cathédrale, et nous ne sommes qu'un ; nous serions cinq cents, ce serait de même, et je défierais volontiers tous les semeurs de discordes de nous atteindre et de nous désunir.

Ai-je raison, et n'en est-il pas ainsi, depuis Rome jusqu'aux chrétientés de l'Océanie et jusqu'à l'extrême Nord de l'Amérique ? Dites-le-nous, fervent Evêque missionnaire, qui, ramené pour quelques jours parmi vos frères de France, pouvez leur prouver que si les évêques des sauvages portent au front les profondes cicatrices d'un pénible apostolat, jamais aucune blessure n'a pu leur ravir le moindre lambeau de leur puissance dans l'unité. Et vous, pieux Evêque de Vi-

viers, notre jeune et aimable frère, qu'est-ce donc qui vous donne, pour régir un diocèse où naissent les Evêques et où se préparent les Princes de l'Eglise, qu'est-ce donc qui vous donne, ajoutés à une sagesse précoce, le droit et l'autorité des vieillards ? N'est-ce pas encore l'unité ? Oui, cette admirable unité, que saint Cyprien d'Afrique représentait déjà comme le privilége et la force des évêques de son temps ; et il la comparait « aux multiples rayons du soleil ne formant « qu'une seule lumière, aux branches convergentes d'un « arbre puisant une même vie dans ses inébranlables raci- « nes, aux dérivés d'un fleuve distribuant dans de riches « campagnes la surabondance de ses eaux, et sortant toute- « fois d'une même source (1). »

Sous le bénéfice de cette fortifiante unité, allez, Monseigneur et bien-aimé Frère, allez prendre le gouvernement de votre belle Eglise de Nice. Ainsi que vous le disait hier, avec une exquise délicatesse, l'honorable premier magistrat de votre département, les cœurs y sont prêts à vous recevoir, et si les rues de votre ville épiscopale se pavoisent en ce moment, toutes les âmes, jusqu'aux sommets des Alpes, se dilatent dans l'espérance. J'ai souvent entendu votre humilité se plaindre de votre faiblesse ; le fardeau sans doute est très-lourd, et c'est chose bien difficile, ainsi que l'écrivait saint Benoît, que « de gouverner les âmes, et de se prêter, comme « un serviteur, aux mœurs et aux habitudes d'un grand « nombre (2). » Mais vous venez de recevoir l'Esprit-Saint, et vous aurez « la perpétuelle propitiation du Prêtre tout- « puissant et éternel, qui, en déléguant à plusieurs pasteurs « le soin de ses brebis, n'abandonne pas pour cela la garde

(1) Unitatem firmiter tenere et vindicare debemus, maxime episcopi, qui in Ecclesia præsidemus et episcopatum quoque ipsum unum atque indivisum probemus... Quomodo solis multi radii, sed lumen unum, et rami arboris multi, sed robur unum tenaci radice fundatum, et cum de fonte uno rivi plurimi defluunt, numerositas licet diffusa videatur exundantis copiæ largitate, unitas tamen servetur in origine. (Cyprian., *De unit. Eccles.*)

(2) Quam arduum sit regere animas et multorum servire moribus (Reg. S. Bened., c. II.)

« de son bien-aimé troupeau (1). » Ainsi parlait, au jour anniversaire de son élection, le pape saint Léon le Grand. Vous êtes, Monseigneur, le premier Evêque sacré sous le pontificat d'un autre Léon, qui, avec Jésus-Christ, veillera et nous dirigera.

Ayez donc confiance et courage. Mais, en nous quittant, restez avec nous par le cœur, et revenez souvent revoir cette chère et tranquille retraite. Nous y saluerons votre retour, comme saint Eucher, sur cette même terre, avec une grâce charmante, saluait le retour de saint Hilaire dans la solitude de Lérins, comme les moines de Mananque saluaient saint Castor. On raconte de saint Castor, frère de notre saint Léonce de Fréjus, — dont les reliques ont dû là tressaillir tout à l'heure, — on raconte de saint Castor, qu'arraché à son monastère de Mananque pour être fait évêque d'Apt, il quittait de temps en temps sa ville épiscopale, retournant vers ses chers religieux, auxquels il lisait sans doute les belles conférences que lui envoyait de Marseille le célèbre Cassien (2). Quand il repartait, — permettez-moi ce rapprochement et ce souvenir, — quand il repartait pour aller reprendre, sur les bords du torrent, la vieille voie romaine, les adieux se renouvelaient, mais avec l'espoir d'un prompt retour, et le lieu même où l'on se donnait le baiser de paix pourrait bien être aujourd'hui ce vallon sanctifié que vous connaissez, Eminence ; que vous connaissez, Messeigneurs et mes Pères : Notre-Dame de Lumières. Notre-Dame de Lumières ! cher sanctuaire où j'appris à connaître et à aimer les Oblats de Marie, où, pour la première fois, je vis et

(1) Habentes tamen incessabilem propitiationem omnipotentis et perpetui sacerdotis... quoniam etsi multis pastoribus curam suarum ovium delegavit, ipse tamen dilecti gregis custodiam non reliquit. (Leo Magn., Serm. III, *de Natali ipsius.*)

(2) Bien qu'il ne reste aucun vestige du monastère de Mauanque, *Mananchа*, les écrits les plus anciens, d'accord avec la tradition locale, le placent auprès de Ménerbes, petite ville de l'ancien comtat Venaissin, non loin de laquelle s'élève, au confluent du Limergue et du Calavon, le charmant sanctuaire de Notre-Dame de Lumières, pèlerinage célèbre que desservent les Pères Oblats de Marie Immaculée.

j'entendis un Evêque, Mgr de Mazenod ; j'étais enfant, il me prit dans ses bras, il me bénit ; je garde encore, je le sens, l'empreinte de cette bénédiction, et c'est pourquoi, Eminence, Messeigneurs et mes Pères, c'est pourquoi je tressaille à ce nom, comme si j'étais, avec vous, l'enfant de cet apôtre de Provence. La croix sous laquelle battait sa noble poitrine, le nouvel Evêque de Nice la portera désormais sur la sienne ; qu'elle y reste, *ad multos annos*, inspiratrice du même dévouement, garantie des mêmes espérances et source féconde des mêmes gloires. Ainsi soit-il.

NOUVELLES DIVERSES

Mgr Grandin exerce en ce moment, à Paris, un nouveau genre d'apostolat. Sa Grandeur a été associée par S. Em. le Cardinal Guibert à l'œuvre si importante et si laborieuse de la confirmation dans le diocèse. Chaque jour Mgr Grandin confirme un grand nombre d'enfants dans une, deux et quelquefois trois églises ; et l'on peut dire qu'il continue d'être missionnaire en France, comme il l'est à Saint-Albert. La santé de Mgr Grandin, bien que non complétement remise, est dans un meilleur état qu'à son arrivée.

Le 9 mai, se sont embarqués à Southampton, à bord de l'*American*, les RR. PP. Fayolle, du diocèse du Puy, et Biard, du diocèse de Grenoble, jeunes prêtres récemment sortis de notre scolasticat d'Autun, et le F. convers Justen, du diocèse de Cologne. Avec eux se sont embarquées pour la même mission sœur Madeleine de Pazzi, du diocèse de Quimper ; sœur Saint-Hyacinthe Le Bout, du diocèse de Vannes ; sœur Sainte-

Elphège Orange, du diocèse d'Aix ; sœur Trinité Jaigu, du diocèse de Rennes ; sœur Louisa Schmidt, du diocèse de Trèves, sœurs de la Sainte-Famille. Que Dieu et Marie Immaculée protégent tous ces chers apôtres !

Le R. P. Soullier a assisté le 25 février au Sacre de Mgr Balaïn à Fréjus, comme représentant du Supérieur général.

Dieu nous a affligés en nous enlevant Pie IX; il nous a consolés en nous donnant Léon XIII. Aussitôt l'élection du Cardinal Pecci connue, le Supérieur général a envoyé au nouveau Pontife, en son nom et au nom de la Congrégation, l'expression des sentiments les plus respectueux et les plus filials. Nous donnons cette adresse avec la réponse dont elle a été l'occasion.

TRÈS-SAINT PÈRE,

Le deuil de l'Eglise a cessé. Un instant voilée à nos regards, la face du Christ s'est de nouveau manifestée avec éclat au monde chrétien. Docile aux ordres du Sacré Collége, l'Ange de Dieu a instantanément porté à l'univers entier le nom béni de Léon ; et voilà que l'univers l'accueille, l'acclame dans une immense explosion de foi, d'amour et d'action de grâces.

Non contente de participer à cette jubilation universelle, Très-Saint Père, une humble famille religieuse se sent pressée de porter à vos pieds le sentiment d'indicible bonheur qu'elle éprouve de votre exaltation, en même temps que l'hommage de son amour et de son obéissance.

Cette famille, fondée par un grand serviteur de Dieu dont la foi et le zèle furent hautement appréciés et sou-

vent loués par les Pontifes Romains, vos prédécesseurs, le T.-R. P. Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, devenu dans la suite Evêque de Marseille sans cesser d'être supérieur général, se glorifie d'avoir été approuvée par Léon XII de bienheureuse mémoire, sous le titre de *Congrégation des Missionnaires Oblats de la Très-Sainte et Immaculée Vierge Marie.*

Nous ne voulons pas, Très-Saint Père, à ce premier moment de Votre élévation au gouvernement de l'Eglise, occuper longuement de notre humilité la pensée de Votre Béatitude ; mais nous ne voulons pas non plus différer un instant d'implorer votre Bénédiction Apostolique et de donner cours à nos sentiments de piété filiale envers le successeur de Pierre, le vicaire de Jésus-Christ. Il nous est particulièrement doux de reconnaître ces titres en votre personne sacrée sous le nom de Léon XIII. Il nous semble que cette même bienveillante affection qui descendit du cœur de Léon XII sur notre vénéré fondateur, va se répandre aussi de votre cœur sur ses enfants. C'est du moins la faveur dont nous espérons nous rendre dignes en nous renouvelant aujourd'hui dans l'esprit de notre sainte vocation.

Que telles soient nos dispositions, je puis en donner l'assurance à Votre Sainteté au nom de nos deux provinces de France, de notre province d'Angleterre et d'Irlande, de notre province du Canada, de nos vicariats de Saint-Boniface, de Saint-Albert, du Mackenzie et de la Colombie britannique, dans l'extrême nord du nouveau monde ; au nom de notre vicariat du Texas, dans les Etats-Unis ; au nom de notre vicariat de Jaffna, à Ceylan ; au nom enfin de notre vicariat de Natal et de la Cafrerie, au sud de l'Afrique. Tous, nous protestons être et vouloir être toujours les enfants soumis de l'Eglise parlant par la bouche infaillible de Pierre, les serviteurs

de l'épiscopat, les coopérateurs du clergé et les observateurs fidèles des règles religieuses.

Avec ces protestations ardentes daignez recevoir, Très-Saint Père, les vœux que nous formons pour Votre Sainteté, pour l'exaltation du siége apostolique, l'extension de la foi, le salut des nations : en un mot, pour le triomphe de l'Eglise et la plus grande gloire de Dieu.

Humblement prosternés à vos pieds, nous implorons sur nous, sur nos travaux et sur les âmes auxquelles nous serons envoyés une ample Bénédiction de votre autorité apostolique.

De notre maison générale de Paris, le vingt et unième jour de février 1878.

FABRE, O. M. I., supérieur général.

Réponse de S. Em. le Card. Préfet de la Propagande.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

J'ai présenté naguère les lettres qu'au nom de la Congrégation des Oblats de Marie immaculée, vous avez adressées à Notre Saint-Père le Pape, à l'occasion de son élévation récente au souverain Pontificat, en signe de félicitations unanimes. Sa Sainteté, accueillant avec bonté et gratitude ces pieux devoirs, s'est exprimée à votre égard en termes d'une dilection toute paternelle et, comme témoignage de ces sentiments, Elle a daigné accorder la Bénédiction Apostolique à toute la Congrégation.

En me félicitant de vous en donner l'annonce, je vous prie de la faire parvenir à tous les membres de votre Société.

A Rome, du Palais de la S. C. de la Propagande, le vingt-huitième jour de mars 1878.

Signé : JOANNES Card. SIMEONI, Præf.
J.-B. AGNOZZI, Secrius.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 63. — Septembre 1878.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

CANADA

PÈLERINAGE A SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ.

Nous extrayons d'une lettre du R. P. TORTEL, supérieur de la maison Saint-Pierre de Montréal, le récit suivant ; il donnera aux lecteurs des annales une idée de la foi de la population confiée à nos Pères :

« Dans le courant de l'été 1877, nous avons pu organiser deux pèlerinages à Sainte-Anne de Beaupré, à sept lieues au-dessous de Québec. Déjà nos anciens Pères avaient conduit leurs congrégations à des sanctuaires plus rapprochés de nous, mais jamais on n'avait tenté d'aller si loin, par crainte d'accident sur le fleuve Saint-Laurent. Les encouragements récents donnés par l'Eglise à la dévotion aux pèlerinages ont ranimé le zèle parmi nous, et

nous avons dû nous rendre aux supplications persévérantes des associés de nos œuvres.

« La Congrégation des Dames de Sainte-Anne a donné le signal de ce mouvement religieux. Six cents d'entre elles ont pris place sur un vapeur requis pour ce service spécial, le lundi 11 juin, à deux heures de l'après-midi. Parmi les personnes faisant partie du pèlerinage, plusieurs avaient quêté l'argent nécessaire pour avoir leur billet d'admission, s'imposant ainsi par avance des privations pour tout le reste du voyage. D'autres qui, pour des raisons majeures, ne pouvaient s'adjoindre aux pèlerins, avaient tenu à se faire représenter par des déléguées, et les pieuses bienfaitrices ne réclamaient en échange qu'une part des bénéfices spirituels et des prières du pèlerinage. Le vapeur s'élance bientôt, emportant sur les flots de notre magnifique fleuve Saint-Laurent une armée pacifique de femmes chrétiennes et toutes leurs sollicitudes maternelles ou fraternelles ; tout notre quartier est là. Les Dames de Sainte-Anne ont conscience de leur mission, mais, pour la mieux remplir, elles veulent se réconcilier encore avec Dieu. Les Pères installent des grilles en guise de confessionnaux, et toutes les personnes du pèlerinage viennent réclamer leur saint ministère. Entre temps, on chante des cantiques, on récite le rosaire, ou bien on écoute une pieuse exhortation. La nuit vient ; les pieuses voyageuses s'arrangent pour dormir comme elles peuvent, et, comme elles font un pèlerinage et non un voyage d'agrément, elles ne se plaignent pas de la mauvaise installation.

« Nous touchons à Trois-Rivières, puis à Québec. Nous arrivons le matin de bonne heure en face du sanctuaire, rendez-vous du pèlerinage ; le moment est propice ; la marée est haute, et on peut atterrir sans encombre. Aussitôt les bannières se déploient, et on arrive processionnel-

lement à l'église. Tous les cœurs tressaillent et saluent celle que l'on appelle la *bonne Grand'mère*. Quelles pieuses larmes ! Quelle émotion des âmes ! M. le Curé, gardien du sanctuaire, prévenu de notre arrivée, adresse la parole et souhaite la bienvenue aux pèlerins. On entend la messe avec piété ; une belle communion générale nous offre à tous le spectacle le plus édifiant. Trois heures s'écoulent ainsi rapidement dans les saintes effusions de la piété. Hélas ! c'est trop peu ! Mais la distance est longue ; la marée n'attend pas, et il faut se rembarquer au moment voulu. Les recommandations faites au sanctuaire, les objets de piété achetés comme un pieux souvenir du pèlerinage, nous repartons. A Québec nous avons quelques heures d'arrêt. Un grain de quelques minutes nous secoue au milieu de la nuit, et donne lieu à quelques petites scènes de nerfs et de peur ; mais sainte Anne nous protége, et le 13, à cinq heures du matin, on revoit Montréal.

« Deux mois plus tard, c'était le tour des hommes et des jeunes gens, au nombre d'environ quatre cents. Un vapeur plus spacieux avait été mis à leur disposition. Outre le chant des cantiques, la récitation du rosaire et les exhortations pieuses, nous dûmes faire entrer dans le programme de ce second pèlerinage le chant des Matines de la sainte Vierge. La prière du soir fut récitée en commun, et elle fut suivie de l'observation du grand silence, comme dans nos communautés. L'arrivée au sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré eut lieu le dimanche matin. Il y a des émotions qu'on ne peut rendre, et dont le cœur est tout pénétré ; le spectacle est encore plus touchant qu'au pèlerinage des dames. Mais le regret d'avoir si peu de temps à passer au sanctuaire fut général ; on était si bien dans cet asile béni, et on avait tant de choses à demander, que ce n'eût pas été trop d'une journée entière. Impossible,

cependant, de modifier le règlement. Nos hommes, dociles comme des enfants, se laissent conduire. Ces chers amis étaient fiers d'avoir partagé pendant quelques heures notre vie religieuse, et ils ne pouvaient s'empêcher d'en faire la confidence au R. P. Lefebvre, directeur du pèlerinage. Le Père donne ses avis, ses ordres, et est obéi avec la ponctualité la plus édifiante. Au départ de Québec, les vêpres sont entonnées et chantées avec la solennité des grandes basiliques, et se poursuivent pendant que le vapeur nous fait voguer rapidement sur les eaux du Saint-Laurent. De bonne heure, le lundi matin, on rentrait à Montréal, et chacun pouvait reprendre aussitôt son travail ordinaire. Nos heureux pèlerins se séparent, en promettant de se réunir, l'an prochain, pour un nouveau pèlerinage. »

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. ARNAUD AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Notre-Dame de Bethsiamits, 29 décembre 1877.

Mon très-révérend et bien-aimé père,

... Comme votre paternité m'a fait exprimer le désir d'avoir quelques détails de notre résidence, je ne pourrai mieux faire que de vous donner d'abord la topographie des lieux que nous parcourons pour nous y rendre.

Quittons Québec, la cité de Champlain, et dirigeons-nous à quatre-vingts lieues nord-nord-est, en suivant le fleuve. En descendant le majestueux Saint-Laurent, nous passons devant l'île d'Orléans, la plus belle et la plus peuplée du fleuve ; elle est de forme ovale, compte cinq lieues de long sur deux de large ; une double ceinture de

maisons en fait tout le tour. Le coup d'œil est féerique : dans les beaux jours d'été, quand les eaux coulent silencieuses et que rien ne vient rider leur surface, ces habitations semblent sortir de l'eau. L'île fournit un grand nombre de pilotes et de marins pour la navigation du fleuve. Les habitants sont bons, hospitaliers, et semblent ne former entre eux qu'une seule famille. En quittant l'île d'Orléans, nous rencontrons successivement l'île au Renne, l'île Madame, l'île de la Quarantaine. Leur approche est signalée par des nuées de goëlands et d'oies, qui les peuplent. Nous passons rapidement près des battures aux loups marins, si chères aux chasseurs. A l'île aux Coudres, nous apercevons sur le rivage une belle croix, plantée là pour perpétuer le souvenir du saint sacrifice offert en cet endroit par le P. De la Brosse, de la Société de Jésus. On longe ensuite l'île aux Lièvres, ainsi nommée à cause du grand nombre de ces animaux qu'on y trouve.

Ne passons pas devant Tadoussac sans nous y arrêter un instant. C'est un lieu historique. C'est ici que Jacques Cartier et Champlain sont venus faire halte et qu'ils établirent un entrepôt. Tadoussac est situé au fond d'une jolie baie, abritée par de hautes montagnes. A quelques pas, coulent les eaux noires et profondes du Saguenay, qui est un vrai bras de mer. La profondeur varie, sur son parcours, de quatre-vingt-dix à cent quarante-sept brasses. Le Saguenay n'a pas de rives ; il coule entre de hautes montagnes et des rochers taillés à pic, d'une hauteur vertigineuse. Rien de beau et de grandiose comme ce spectacle. Il y a quarante ans à peine ce fleuve n'était parcouru que par les canots d'écorce des sauvages montagnais, aucun blanc n'osait s'aventurer dans ces gorges, qui paraissaient infranchissables. Les rapports des sauvages sur la fertilité du sol au-delà des montagnes, et sur la quantité de bois

qu'on y trouve, engagèrent enfin le gouvernement à faire faire des explorations. Dès lors, la colonisation du Saguenay fut résolue ; une nouvelle province s'ouvrait ; il y avait place pour de nombreuses paroisses. Le flot de l'émigration se porta peu à peu vers ces parages ; mais le manque de prêtres, d'églises et de beaucoup d'autres choses en retardèrent l'élan. La réputation du Saguenay n'était pas du reste de nature à attirer beaucoup. C'était si loin ! pas de chemins ; aucune communication possible, si ce n'est par le fleuve, et personne n'osait s'aventurer dans ces gorges si mystérieuses. Et puis, n'était-ce pas là qu'habitaient les jongleurs sauvages et tous les mauvais manitous ? Il n'en fallait pas davantage pour faire échouer les plans de colonisation que le clergé et le gouvernement d'alors avaient si fort à cœur.

Ce fut dans ces circonstances que notre Congrégation, toute petite alors au Canada, fut choisie pour aller évangéliser cette portion nouvelle de la vigne du Seigneur. En 1844, le bon P. Honorat, accompagné de trois autres Pères, parmi lesquels se trouvait le P. Durocher, y arrivèrent, et pour le service religieux des premiers pionniers canadiens qui s'y trouvaient, et pour l'évangélisation des tribus sauvages, que l'on pensait pouvoir mieux visiter de ce poste que d'ailleurs. Leur présence dans cette région devait nécessairement y attirer de nombreux colons, parce qu'ils étaient assurés d'y trouver tous les secours religieux dont ils avaient besoin. C'est ce qui arriva.

Le gouvernement, instruit de tout le bien que nos Pères faisaient au milieu des colons, voulut les récompenser dans la personne du bon Père Honorat, il lui offrit gratuitement plusieurs lots de terre. Il transporta alors sa tente au Grand-Brûlé, sur les bords de la rivière du Moulin, et c'est là l'origine de cette belle pa-

roisse, la plus riche et la plus fertile du Saguenay. Le premier soin du Père fut de défricher un emplacement pour y bâtir une chapelle ; il construisit aussi une école, puis un moulin et une scierie. L'œuvre de Dieu s'accomplissait ; les nouveaux colons venaient en foule se grouper auprès de la nouvelle chapelle. Le nom du bon P. Honorat était sur toutes les lèvres et dans les cœurs de tous les habitants, qui le vénéraient comme un père. Dans ce temps, il n'y avait encore rien de constitué, ni lois, ni magistrats. C'était un peu la raison du plus fort qui dominait ; aussi les faibles n'avaient d'autre recours que dans la protection du Père Supérieur, comme ils l'appelaient. Ses décisions avaient force de loi ; sa belle prestance et son air sévère en imposaient, et bientôt tout rentrait dans l'ordre. Il était craint et aimé tout à la fois.

Le P. Honorat quitta le Saguenay en 1849 et le P. Durocher lui succéda commme supérieur ; mais bientôt l'abandon du Saguenay ayant été résolu, afin de faire bénéficier la fondation de Québec d'une partie du personnel de cette mission, les propriétés furent mises en vente. L'heureux acquéreur du Grand-Brûlé fut un Canadien de la petite Malbaie, nommé Jules Gauthier, brave homme qui fit fructifier au centuple son acquisition. Il acheta le tout pour la somme de 1 700 francs. Les Pères en avaient refusé le double d'un des agents de M. Price, car ils ne voulaient pas que le bien du clergé passât entre les mains d'un protestant. Une heure après la signature du contrat, Gauthier refusa les mêmes avantages. L'an dernier, on lui en offrit 26 000 francs, qu'il refusa encore. Il me disait qu'il ne pourrait jamais oublier les Pères à qui, après Dieu, il se reconnaissait redevable de son bien-être actuel.

Tandis qu'une partie de nos Pères se rendait à Saint-Sauveur (Québec), le R. P. Babel et moi nous allions

nous établir temporairement aux Escoumains, à 10 lieues en aval de Tadoussac. Nous partagions notre temps entre les missions montagnaises et les missions canadiennes du littoral. Nous avions déjà construit une église et un presbytère, et la résidence était en état de subvenir à l'entretien d'un prêtre, quand nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Bethsiamits, 15 lieues plus bas que les Escoumains. J'y allai seul, le P. Babel étant appelé au Désert.

A Bethsiamits, je me trouvai en plein pays sauvage, n'ayant qu'une tente pour abri; devant moi, le fleuve, qui commence à se confondre avec l'Océan; derrière, la forêt, qui a sa limite à la baie d'Hudson. Il fallait de nouveau se mettre à l'œuvre et recommencer ce que nous avions fait au Saguenay et aux Escoumains, c'est-à-dire faire les métiers de bûcheron, de charpentier, de maçon, de laboureur. Tout était à faire. Nous nous mîmes à l'œuvre avec un compagnon qui m'avait été envoyé de la rivière Rouge. Je poussai avec vigueur les constructions; bientôt la chapelle et le presbytère furent achevés. J'avais même l'ambition d'avoir un hôpital pour nos malades, et le logement destiné aux Sœurs était déjà prêt; mais ce beau rêve ne put se réaliser.

Bethsiamits, qui peu d'années auparavant n'était qu'une place inculte où le sauvage dressait sa cabane en passant, devint un joli village. Nous y avons groupé autour de la chapelle les quelques familles sauvages que la civilisation avait chassées de Tadoussac, des Escoumains et de Port-Neuf. Elles sont venues augmenter le nombre des premiers habitants.

Notre-Dame de Bethsiamits est devenue le centre de nos missions montagnaises. C'est d'ici que partent, tous les printemps, les Missionnaires qui vont évangéliser les sauvages. Les principaux postes où nous avons construit

des chapelles sont Good-Bout, les Sept-Iles, Mingan, sur le littoral nord ; Notre-Dame des Neiges, au fond de la baie des Esquimaux ; la pointe Bleue, sur les bords du lac Saint-Jean, dans le haut Saguenay. Nous avons encore bien des postes intermédiaires où le Missionnaire groupe les familles des environs et célèbre la sainte Messe sous la tente ou dans quelque petite maison en bois. Nous devons faire ainsi quand nous nous rendons à la baie aux Outardes, à la pointe aux Outardes, à Manikuagan, à la pointe des Monts, à la baie de la Trinité, à Islet-Caribou, aux Cailles-Rouges, etc., etc.

Depuis mon arrivée à Notre-Dame de Bethsiamits, ou plutôt depuis que je suis Missionnaire des sauvages, j'ai eu pour compagnon le R. P. Babel, qui me quitta pour aller passer trois ou quatre ans à Notre-Dame du Désert ; mais il revint me rejoindre lorsque nous entreprîmes la mission lointaine des Esquimaux. Il est le premier qui se soit rendu pendant quatre années de suite dans ces régions glaciales. Le R. P. Nédelec passa aussi quelques années avec moi. Il s'était adonné avec courage à l'étude du montagnais, et Dieu avait béni ses efforts, car au bout de quelques mois il était capable d'exercer le saint ministère. Après quatre ou cinq ans de résidence avec nous, il fut à son tour envoyé à Notre-Dame du Désert, et de là à Temiskaming. Nous eûmes aussi le bon P. Mourier ; mais il ne vint ici que pour rétablir sa santé, car Notre-Dame de Bethsiamits a, jusqu'à présent, rendu la santé aux malades, et c'est à la bonté de notre Mère que nous devons, chaque année, la visite de plusieurs de nos Pères qui ont besoin de repos.

Nous possédons encore le R. P. Zacharie Lacasse, qui est plein de zèle et d'activité. Il m'a remplacé pour la mission des Esquimaux, et déjà il a passé une année dans ces lointaines régions. Il part au printemps et ne revient

qu'à l'automne ; le voyage est long et dangereux. Il a pu se rendre jusqu'à Ungawa, à l'entrée du détroit d'Hudson. J'ignore si nos moyens nous permettront de poursuivre cette difficile mission ; il n'est cependant pas douteux qu'on pourra faire beaucoup de bien aux Esquimaux, si on parvient à s'établir au milieu d'eux. Les Frères Moraves ont beaucoup perdu de leur prestige depuis que la robe noire visite ces contrées.

J'aurais dû vous dire un mot des PP. Durocher et Garin, les premiers Oblats qui évangélisèrent nos Montagnais. Avant leur arrivée, ces sauvages étaient ignorants ; à peine si quatre ou cinq étaient admis à la communion. Les Pères firent parmi eux des prodiges ; au bout de quelques années les montagnais se trouvèrent transformés. Les bons Pères avaient passé l'hiver avec eux à la pointe des Monts. Ils leur apprirent leurs prières, le catéchisme et des cantiques. Pour nous, qui leur avons succédé, nous n'avons eu qu'à suivre leurs traces.

Aux fêtes de Noël, les Montagnais sont presque tous venus des bois et la chapelle de Notre-Dame de Bethsiamits est presque trop petite pour ces solennités. Chaque jour il en arrive encore. Ils veulent, disent-ils, faire comme les bergers et venir adorer leur Sauveur ; mais ils imitent aussi les anges, car tous les soirs, après la prière, ils chantent à ravir, et volontiers ils passeraient la nuit auprès de la crèche de l'enfant Jésus occupés à chanter leurs joyeux refrains. Ce n'est qu'en me voyant, les clefs de l'église à la main, qu'ils se décident à partir. Ces pieux exercices durent jusqu'à la fête des Rois. Les Montagnais regagnent ensuite leurs terres de chasse, dont beaucoup d'entre eux sont éloignés de 40, 50, 60 et même 100 lieues. Ces longues distances n'arrêtent pas nos bons sauvages.

1er janvier 1878.

Ce matin j'ai été réveillé par de nombreuses décharges de coups de fusil. L'aurore ne paraissait pas encore et déjà le perron de notre chapelle était couvert de gens qui attendaient l'ouverture des portes. Ils avaient hâte d'aller implorer la bénédiction de l'enfant Jésus avant de se saluer mutuellement et de s'embrasser selon leur usage, en signe d'union fraternelle.

Permettez-moi, mon très-révérend et bien-aimé Père, de faire comme mes chers Montagnais, après avoir imploré la bénédiction de l'enfant Jésus, de demander aussi la vôtre ainsi que vos bons conseils pour moi, mes compagnons et mes chers sauvages, et de me dire toujours, de votre paternité, le fils très-aimant et très-respectueux.

Ch. ARNAUD, O. M. I.

MANITOBA.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. MARCOU AU R. P. BOISRAMÉ.

Saint-Alexandre, le 7 janvier 1878.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Le jour de mon départ de Montréal fut fixé au 16 octobre, et, pendant que vous fêtiez la Saint-Edouard, je m'en allais rapidement vers le nord-ouest, sous la conduite des anges gardiens que m'avait trouvés la Providence. Il ne faut plus deux grands mois, comme autrefois au R. P. AUBERT et au F. TACHÉ, pour faire le trajet de Montréal à Saint-Boniface. Le dixième jour après notre départ, nous avions heureusement parcouru cette distance.

En foulant pour la première fois le sol de ma patrie adoptive, j'entonnais l'hymne de la reconnaissance ; je voyais mes espérances réalisées et mes plus vifs désirs exaucés. Je remerciais également du fond de mon cœur tous ceux qui m'avaient aidé à suivre ma vocation et à surmonter les obstacles qu'elle avait rencontrés. Il me tardait de me jeter aux pieds de celui qui, désormais, allait me tenir la place de Dieu, comme supérieur ecclésiastique et religieux. S. Gr. Mgr Taché me fit l'accueil le plus empressé et le plus cordial. Elle s'enquit immédiatement de l'état dans lequel j'avais laissé le noviciat de Lachine et la maison de Saint-Pierre de Montréal, et immédiatement je me trouvais de nouveau au sein de la famille. Tous les nôtres de l'Archevêché, du Collége et de Winipeg me rappelèrent, par leurs bontés et leurs prévenances fraternelles, le verset du psaume : « Oh ! qu'il est bon et agréable pour des frères d'habiter ensemble. » Vous le savez, mon révérend Père, je n'avais pas exercé le saint ministère depuis mon départ de Saint-Pie. L'année de mon noviciat avait été exclusivement consacrée à la sanctification de mon âme, suivant les sages prescriptions de Rome. Mais l'heure du travail et du combat ne tarda pas à sonner, quoique je ne fusse pas encore arrivé au terme de mon voyage. Une fois installé à l'Archevêché, je me mis à préparer quelques instructions pour donner les exercices d'une retraite à l'occasion de la fête de la Toussaint, dans la paroisse de Saint-Norbert. Cette paroisse est à 12 milles de Saint-Boniface. Elle compte environ 1 000 âmes. La plupart des habitants sont des métis, les autres sont des blancs. Je passai un peu plus d'une semaine au milieu de cette p opula tion

De retour de ma petite expédition apostolique, j'allai me mettre sous la direction du R. P. Lacombe, à Sainte-Marie de Winipeg. C'est lui qui devait m'initier à l'étude

de la langue sauteuse. Mais cette étude fut interrompue vers la fin du mois de novembre par une nouvelle obédience.

Vous savez que l'infatigable compagnon de Mgr Guigues, l'ancien administrateur du diocèse d'Ottawa pendant la vacance du siége, le R. P. Dandurand, est chargé de la paroisse de Saint-Charles. Non-seulement j'eus l'avantage de faire sa connaissance, mais, de plus, je fus chargé de le remplacer pendant la grande retraite annuelle que tous les Oblats firent à Winipeg ; retraite qui se termina le jour de notre fête patronale, le jour de l'Immaculée-Conception.

Saint-Charles est, dit-on, le plus beau site du Manitoba. Je n'ai pas de peine à le croire. Le terrain y est élevé et fertile. Le bois y abonde. La rivière Assiniboine roule ses ondes limpides, à quelques pas de l'église. Bref, il y a là tout ce que les peintres demandent pour un beau paysage. N'y aurait-il pas là également tout ce qu'il faut pour un noviciat. Quoi qu'il en soit, je n'oublierai pas les quelques jours que j'ai passés à Saint-Charles.

Mais je n'étais pas encore au milieu de mes chers Sauteux. Je ne devais pas tarder à arriver. En effet, je quittai Saint-Boniface le 13 décembre, et quatre jours après j'arrivais à Saint-Alexandre. Tout ce trajet se fit sur la glace, qui parfois menaçait de s'entr'ouvrir sous nos pas; mais l'archange Raphaël nous accompagnait; il ne nous arriva aucun malheur grave. Mgr Taché vint me rejoindre à mi-chemin. Nous n'étions que tous les deux dans la voiture. Il m'en nomma le cocher; mais, comme vous allez le voir, j'étais un cocher improvisé. Nous traversions le grand Portage de la Loche, et, depuis près d'une heure, les choses allaient si bien, que Monseigneur se prit à me faire des compliments sur mon savoir-faire. Hélas!

mon étoile ne tarda pas à pâlir, car quelques minutes s'étaient à peine écoulées depuis le compliment que, notre voiture venant à se heurter contre une grosse pierre, nous tombions, Monseigneur et moi, lourdement sur le sol. Nous en fûmes quittes pour la peur; nous n'avions pas la moindre blessure. » Pardonnez-moi, Monseigneur, dis-je à Sa Grâce; vous voyez comme je suis adroit. » Et ce disant, je ne pus m'empêcher de rire. « Ah! c'est comme cela que vous riez de moi, repartit agréablement Monseigneur. Voyez comme ce petit Père devient tout à coup moqueur. Vous avez pris trop à cœur les éloges que je vous ai donnés; vous étiez trop fier, et vous voilà puni. — C'est vrai, Monseigneur, répliquai-je; mais ce qui est fait est fait; vous n'avez qu'à rétracter les louanges dont vous m'avez comblé, et gaiement nous continuerons notre route. »

Vers neuf heures du soir, nous campâmes dans ce même portage de la Loche, qui a plus de neuf milles. Je fis l'office de maître d'hôtel et préparai une place pour Monseigneur. Le repas fut frugal. Nous avions du pain et du beurre, du beurre et du pain. Nos Missionnaires Oblats de l'extrême Nord n'en ont pas toujours autant. L'appétit est le meilleur des assaisonnements. Je ne pus, dans cette circonstance, m'empêcher d'admirer l'humilité de l'Archevêque missionnaire. Je le voyais tel que je l'avais vu dans les *Vingt Années de missions*.

Nos agapes faites, nous nous remîmes en route pour ne plus nous arrêter qu'au fort Alexandre. Nous y arrivâmes à quatre heures du matin, bien fatigués, mais aussi bien contents d'être rendus ainsi sans encombre au terme de notre voyage. Puissent toutes mes pérégrinations futures être aussi heureuses!

Au fort Alexandre, le R. P. Allard m'attendait. Nous ne nous étions jamais vus, mais nous étions déjà frères.

Nous étions Oblats, nous allions vivre ensemble. Il allait être mon supérieur, j'allais être son sujet et son coadjuteur. Que vous dire de notre maison religieuse? C'est une pauvre masure. Mgr Taché l'a honorée du titre de petite étable de Bethléem. Le toit est fait de terre calcaire, pétrie avec du foin de prairie. Nous nous y trouvons plus ou moins à l'abri du froid. Voulez-vous connaître les richesses de mon ameublement ? Quelques planches fixées au mur et soutenues par deux poteaux, voilà mon lit. Une autre planche clouée à la cloison, voilà mon cabinet de toilette. Ma valise me sert de fauteuil. La maison du Seigneur, hélas ! ressemble beaucoup trop à celle des Missionnaires. L'autel, néanmoins, est assez convenable pour un pays de missions sauvages. Le fond est tapissé et quelques sculptures bien communes en forment la principale décoration. Nous avons des ornements sacrés qui suffisent à la rigueur pour le présent, mais il nous manque des habits de chœur, un encensoir et bien d'autres choses encore. Nous espérons que la divine Providence viendra à notre secours et que quelques âmes charitables voudront contribuer à l'évangélisation de nos chers sauvages sauteux.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. HUGONNARD.

Le récit qu'on va lire est l'histoire d'une conversion, dont les détails empreints d'une touchante simplicité ne doivent pas disparaître dans l'oubli. C'est avec joie que nous lui donnons place dans ce numéro des Annales. Le fait est arrivé à la mission de Saint-Florent, au lac Qu'appelle.

Sainte-Marie de Winipeg, le 14 juin 1878.

..... J'ai eu le bonheur, au mois de février de l'année dernière, de donner le baptême à un sorcier sauvage des plus renommés, et dont la conversion a fait l'étonnement de tout le pays. Quand je le sus malade, j'allai le voir, obéissant en cela à une inspiration de charité; mais, je dois l'avouer, sans aucune espérance de succès. Pour me faire bien recevoir, j'apportais à ce pauvre homme un peu de viande et un morceau de pain dans lequel j'avais caché une petite image bénite de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Arrivé à la cabane, d'une dimension de 3 mètres carrés à peine, je quittai mon casque de fourrure, mon manteau, ma crémone et mes mitaines, et ainsi rendu à mon simple costume de prêtre catholique, je m'approchai du lit du malade. « Grand-père, lui dis-je, j'ai appris que tu es malade et je me suis dit : J'irai voir mon grand-père. » Aussitôt, le bon sauvage lève sur moi ses yeux étonnés, et semble se demander quel est le but de ma visite : c'était la première fois que nous nous rencontrions. « Je t'apporte à manger », ajoutai-je, et je lui servis aussitôt une partie du morceau de pain dans lequel j'avais introduit l'image de la sainte Vierge, et je donnai le reste à la bonne vieille femme qui le gardait. Le malade ne se fit pas prier et avala tout de grand cœur; pendant ce temps, je priais avec ferveur son ange gardien d'éclairer son âme. La vieille tout à coup éclata de rire en disant : « Ah ! mon petit-fils qui vient voir son grand-père ! »

Il n'y avait pas à hésiter, et le moment était venu de passer d'une scène moitié sérieuse, moitié comique à une tentative de conversion. « Grand-père, tu es bien malade, tu dois souffrir beaucoup, je ne sais pas si tu

vas vivre ; je viens te donner une médecine pour ton âme, la médecine de la prière (un sacrement). » Immédiatement je lui expliquai ce que c'est que le baptême, quelle est sa nécessité et quelles sont les obligations qu'il impose, et j'ajoutai : « Serais-tu content d'être baptisé avant de mourir ? — Oui, me dit-il (Enh-enh). — Demain donc, je reviendrai te baptiser. — Pourquoi pas aujourd'hui, mon petit-fils ? j'aime mieux tout de suite, parce que j'ai peur de mourir. — C'est vrai, grand-père, le plus tôt sera le plus sûr. » Séance tenante, je l'instruisis des principaux mystères et des vérités essentielles, puis je l'ondoyai. Le lendemain je revins avec un parrain et une marraine pour suppléer les cérémonies du baptême. Le malade ne mourut que quinze jours après et dans de bonnes dipositions. Pendant ce temps, je continuai à l'instruire, mais je dois dire que bien souvent, quand il fallait rendre compte des explications, mon pauvre néophyte s'embrouillait un peu dans sa science théologique.

A plusieurs reprises, il manifesta son horreur pour la caisse des blancs (le cercueil). Je fus obligé de lui dire : « Grand-père, ne t'occupe pas de ton corps, pense seulement à bien finir ta vie et à assurer une bonne place à ton âme. » Il aurait voulu être enterré avec les siens, assis dans une fosse, avec une pipe et du tabac sur ses genoux, et un morceau de pémican ; mais, sur mes observations, il fit son acte de résignation sans arrière-pensée. Je l'ensevelis moi-même et le mis dans le cercueil. Il repose aujourd'hui près de notre église, dans laquelle il a eu l'honneur d'être porté après sa mort, lui qui n'y avait jamais mis les pieds pendant sa vie.

Quelque temps après, une de ses parentes eut le bonheur de recevoir, elle aussi, le baptême avant de mourir.

Hugonnard, O. M. I.

SAINT-ALBERT.

LETTRES DU R. P. BONNALD.

Lac Caribou, 1er février 1877.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

... L'année dernière, au mois de janvier, je me préparais à une mission que je devais aller faire à la nation des Cris des bois, de l'Est. Le 20 mars, après avoir embrassé le cher et vénéré P. Gasté et nos Frères, et touché la main à nos gens, assemblés sur la côte de la mission, je partais, les raquettes aux pieds, à la suite de deux traînes que conduisaient le F. Labelle et un serviteur montagnais. C'était un premier voyage à la raquette. Nous traversâmes l'immense lac Caribou, à l'entrée duquel nous rencontrâmes des traiteurs protestants, qui me reçurent fort bien. Dans leur hutte j'assemblai les quelques sauvages cris campés aux alentours. Je baptisai deux enfants, j'entendis sept confessions, et, à ma messe, je donnai la sainte communion à quatre personnes. Un vieux sauvage et sa femme furent seuls à ne pas se rendre; elle, parce qu'elle venait d'être guérie par la médecine d'un jongleur, et lui parce qu'il est devenu indifférent depuis qu'il fréquente les protestants. Ces pauvres commerçants vivaient là fort misérablement, courant nuit et jour après les sauvages pour avoir leurs fourrures, et conduisant eux-mêmes leurs traînes, faute de chiens. Cette halte me fit du bien, et mes jambes étaient toutes neuves pour repartir le lendemain. Nous allions vers le sud, voyageant tout droit, par monts et par vaux, tantôt sur des rivières,

tantôt sur de petits lacs, ou à travers des bois. Enfin, après neuf jours de voyage, nous arrivâmes au lac Pélican.

Le F. Labelle repartit le lendemain avec le Montagnais. Je m'ennuyai un peu ce jour-là dans ma solitude, pensant tout le temps au bon Frère qui venait de me quitter. En attendant l'arrivée de quelque sauvage, je me livrai à l'étude du cri. Grâce aux enfants et à toute la famille de mon hôte, métis catholique, je fis bientôt de véritables progrès ; aussi, quand les sauvages commencèrent à arriver par petites bandes, je pus leur parler dans leur langue. J'eus le bonheur de gagner leurs sympathies. On sut bientôt, dans les bois, que j'étais venu de loin pour voir les Cris ; aussi ces bons sauvages, en arrivant au fort, venaient tout de suite à moi pour me toucher la main, avec un air heureux qui me faisait plaisir.

En attendant leur arrivée en nombre plus considérable pour les premiers jours de juin, je me livrai aux travaux manuels. Matin et soir, après mon office, j'allais, la hache à la main, défricher l'emplacement de notre future mission. J'avais déjà fait un abattis de bois considérable, et j'allais continuer, quand j'eus la maladresse de me blesser au pied d'un coup de hache. J'en fus heureusement quitte pour trois semaines de retraite dans ma petite chambre. C'est pendant ce temps que toute une flottille de canots sauvages arriva à la place. Plusieurs restèrent longtemps, mais le plus grand nombre ne demeura qu'une semaine, et quelques-uns trois jours seulement. J'employai le jour et la nuit à satisfaire la sainte avidité d'instruction religieuse de ces excellents sauvages. Une famille surtout se distingua par sa foi vive. Je n'ose pas espérer d'en trouver jamais de pareille. Que le bon Dieu en soit béni et remercié à jamais. Pour moi, n'au-

rais-je annoncé le saint Évangile qu'à cette famille, je mourrais content.

Le ministre anglican vint à passer pendant ma mission. Notre entrevue fut assez froide, quoique polie. Je me permis de lui faire quelques questions, mais il fut très-réservé. J'appris cependant par lui quelques détails étrangers aux questions religieuses, tels, par exemple, que la maladie du R. P. Leduc et la mort d'un vieux ministre méthodiste, gelé dans la prairie. Après une heure de halte, le Révérend repartit, en promettant à ses ouailles de repasser prochainement.

La femme de mon hôte se démena fort pour procurer à son ministre la consolation de quelques baptêmes. Son zèle était redoublé par la reconnaissance, attendu que le ministre lui avait donné une belle robe et d'autres présents pour ses enfants. Cette femme parvint à décider une vieille sauvagesse, infidèle et sorcière, à laisser baptiser sa petite-fille de douze ans. Je l'instruisais depuis plusieurs semaines, et, n'ayant pu l'admettre encore avec les autres enfants que j'avais baptisés, je lui avais promis ce bonheur pour le dimanche suivant. Mais la pauvre enfant dut céder aux menaces de sa rude grand'mère. Au retour du ministre, elle fut ondoyée par lui, ainsi que la vieille femme d'un bigame, sans que ni l'une ni l'autre eussent à répondre à la moindre question religieuse.

Vers la fin de juin, je louai deux hommes et un canot, pour aller visiter quelques pauvres familles catholiques, établies au milieu des sauvages protestants. Je leur fis grand bien et je revins bien consolé. Je fis ensuite un voyage au Cumberland, pour y voir un Père que Mgr Grandin m'avait dit d'aller visiter. Je remontai sans l'avoir rencontré. En repassant à ma chère petite mission du Sacré-Cœur, au lac Pélican, j'aurais bien voulu y passer

l'automne, mais la difficulté d'un retour tardif au lac Caribou et notre pauvreté ne me le permirent pas. Le F. Guillet, qui était descendu là avec les berges, avait pu, aidé d'un Cri, élever une petite maison, à côté de la croix. Nous repartîmes ensemble sur les barques de la Compagnie. En m'éloignant, je confiai aux saints Anges gardiens les âmes des chers sauvages de ce quartier, encore faibles dans la foi.

Sur notre route, nous rencontrâmes quelques-uns de ces pauvres gens; ils n'auraient pas voulu me laisser repartir. Je leur promis de revenir les voir au printemps prochain. Il y a là une mission de grand avenir, si nous pouvons nous en occuper sérieusement. Les sauvages qui fréquentent cette place sont, les uns catholiques de vieille date, les autres catéchumènes ; quelques-uns sont protestants, et le plus grand nombre est infidèle. De plus, ces sauvages sont parents de ceux qui fréquentent le lac Fendu, encore plus à l'est. Si Monseigneur pouvait envoyer là un Père qui sût parler le cri, ce serait l'occasion du salut pour un grand nombre. Cette nation nous désire et veut sérieusement devenir chrétienne. Si elle ne reçoit pas, par notre ministère, la parole de vie, le ministre protestant, qui est là tout près, viendra sûrement les tromper et les perdre. En ce moment, Monseigneur est accablé d'œuvres avec les missions des prairies et les paroisses des colons de la Siskatchewan. Il ne pourra pas probablement s'occuper des missions naissantes, malgré son grand zèle des âmes, et alors que deviendront les pauvres Cris de l'Est ?

Le R. P. Gasté m'enverra tous les ans visiter cette tribu ; mais qu'est-ce qu'une visite pour tout un peuple disséminé? On ne voit pas le quart des gens, et ceux qu'on voit ne peuvent pas être instruits en si peu de temps.

Revenu de ma mission depuis le 5 août, je me livre à l'étude du montagnais, affreuse langue ! dont je sais à peine les éléments....

Veuillez bénir, mon très-révérend et bien-aimé Père, votre humble enfant en N. S. et M. I.

BONNALD, O. M. I.

Lac Pélican, le 22 juillet 1877.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

C'est du pied de la croix, sur le bord de notre petit lac, que je vous écris cette lettre, en attendant le passage des berges du lac Caribou. Je vous ai déjà adressé ma lettre annuelle au mois de février dernier, mais je vous écris encore, parce que je crois vous faire plaisir en vous racontant ce que font ici ceux de vos enfants que la sainte obéissance y a envoyés.

Je dois vous dire d'abord que, fidèle au programme indiqué dans ma dernière lettre, je suis allé faire un séjour de six semaines chez les Montagnais. Le 3 février, je quittai la mission du lac Caribou en compagnie d'un jeune Montagnais. Le F. LABELLE m'accompagna avec la traîne à chiens, jusqu'à une petite distance du camp où les sauvages m'attendaient. C'était la première fois que j'allais vivre exclusivement avec de pauvres sauvages, habiter dans leur loge, partager leur nourriture, et les suivre partout. Mon dessein était de me familiariser par là à l'accent de leur langue si difficile. Ils étaient fiers de m'avoir pour compagnon, et ils me soignaient de leur mieux. La plus belle place de la loge était pour moi ; la meilleure part de la chasse m'était réservée, et tous, à l'envi, voulaient m'enseigner leur langue. Nous levions le camp

à peu près tous les jours. J'avais à mon service deux de nos chiens, qui traînaient mon petit bagage. Tandis que les femmes, les enfants et le père cheminaient sur le lac la raquette aux pieds, à la suite des chiens avec tout le bagage du campement, les chasseurs parcouraient les bois, et revenaient le soir au rendez-vous convenu dès le matin.

Les enfants, tout habillés de peaux de caribou, s'amusaient à courir et à se rouler sur la belle neige, et, comme ils étaient toujours autour de moi, j'attrapais bien des mots que je leur répétais : « Père, dis cela, criait l'un. — Père, disait un autre, dis ceci; » et ainsi de suite tout le long du chemin. Nous faisions de petites journées.

Pour faire le campement, les femmes s'armaient de grandes cuillères de bois, écartaient la neige, et puis faisaient un tapis de branches de sapin. Sur seize longues perches, réunies par les bouts, on jetait la loge en peau de caribou, au centre de cette rotonde on allumait le feu, près duquel on préparait mon lit. Je pouvais ainsi facilement réciter mon bréviaire. Quand je l'avais fini, les enfants venaient aussitôt me faire la leçon en montagnais, et se laissaient aller à leur babil et à leurs aimables badinages. J'écrivais autant de mots que j'en entendais, et si personne ne parlait, j'étudiais la grammaire manuscrite de Mgr Faraud. Les chasseurs arrivaient dans la nuit, les glaçons aux cheveux et sur leurs habits. Nous ouvrions tous de grands yeux pour voir s'ils nous apportaient de quoi manger, car on vivait au jour le jour, et, comme on dit ici, au bout du fusil. Après le long silence qui est de cérémonie chez les sauvages arrivant de chasse ou de voyage, on entendait le récit de chaque chasseur.

Le Montagnais est, de tous les sauvages peut-être, le plus sournois quand il arrive de la chasse. Je n'ai pu encore m'habituer à ce silence stupide, comme tant d'au-

tres qui se résignent à attendre ; c'est-à-dire que de tous les curieux je suis le plus curieux. Mais quand nous vivions depuis quelques jours de mauvais poisson ou de pure viande pilée, j'étais bien aise de savoir si nos chasseurs nous feraient bientôt manger de la viande fraîche. C'est ainsi que bien souvent je les ai fait parler malgré eux, et ils me trouvaient singulier à cause de cela. Avant de prononcer une parole, le Montagnais laisse fondre les glaces dont il est couvert, puis quitte ses mitasses, souffle, soupire longuement, s'essuie la figure et les yeux, se verse du thé chaud, boit un coup, et enfin commence à parler : il a vu des pistes de martre ; il a trouvé des loges de castor ; il a vu des caribous, etc., etc.

Les nuits étaient longues ; on veillait tard dans les loges. Après les *fumeries*, nos gens s'exerçaient à lire et à chanter. Pendant le Carême, nous récitions tous les soirs le chapelet. Les enfants disaient, chacun en leur particulier, leur prière du soir sur les genoux de leurs mères. Les nuits étaient très-froides ; impossible de dormir : je grelottais sous ma couverture et ma peau de caribou ; aussi je n'étais pas paresseux pour me lever quand Baptiste allumait le feu. Les sauvages, quoique moins couverts que moi, ne souffraient pas du froid, tant ils sont ingénieux pour s'en garantir. A la façon des chiens, ils dorment la tête sur les genoux, et demeurent immobiles dans cette position jusqu'au matin. Nous fûmes cependant favorisés de quelques beaux jours pendant le mois de février. Les vieux voyaient pleuvoir, pour la première fois, au cœur de l'hiver. Il y eut aussi des éclairs et du tonnerre, chose étrange dans ces pays et à cette époque.

Je passai tristement la fête du 17 février. Un abcès à la main, lequel me fit beaucoup souffrir, m'empêcha de célébrer. Je passai le jour à essayer de prendre quelques

truites, au moyen d'un hameçon, à travers un trou pratiqué dans la glace. J'en pris assez, ce jour-là, pour la nourriture de tout le monde. Heureusement, le soir, en arrivant de la chasse, un de nos hommes apporta deux langues de caribou. Le lendemain nous étions riches de viande.

J'accompagnai plusieurs fois nos hommes à la chasse au castor. C'est un travail bien dur, mais qui rapporte beaucoup, quand il réussit. Dans la loge de terre, démolie à coups de pioche et de hache, on trouvait quelquefois jusqu'à huit castors. Nous étions alors dans l'abondance. Les femmes préparaient les fourrures, pour les vendre au fort, et la chair était réservée pour le réfectoire ambulant.

Je commençais aussi à m'ennuyer beaucoup. Je ne pouvais, en effet, suivre la conversation, et j'étais incapable de célébrer, à cause de la rigueur du froid, qui fut excessif dans le mois de mars. Une fois, cependant, je tentai de le faire. La plaie de ma main commençait à se cicatriser; mais je crus, un moment, que je serais obligé d'interrompre la messe. Je me gelais les mains à côté du feu, mais surtout la partie malade. Je pus enfin communier, mais je souffris beaucoup pendant la célébration du saint sacrifice.

Le mercredi après le quatrième dimanche de carême, je quittai mes sauvages; un jeune homme infirme consentit à être mon guide. Je mis sur ma traîne mon lit, ma chapelle et deux castors pour régaler le P. Gasté et nos Frères, et nous partîmes pour retourner à la mission. J'étais content. Je marchai en avant au milieu des bois jusqu'à midi. Nous entrâmes alors dans l'immense lac Caribou. Le vent du nord soufflait avec violence. Mon jeune homme se gela les joues et le menton; je n'aurais pas été épargné non plus si je ne m'étais couvert la figure avec mes mitaines. Enfin, le vendredi soir, nous

arrivâmes en vue de notre mission. J'en étais ému jusqu'à pleurer de bonheur. Je fus reconnu de loin. Le R. P. Gasté se promenait devant l'église, et les enfants accouraient tous à ma rencontre, les plus petits tombant dans la neige et se plaignant de ne pouvoir courir comme les autres. Pauvres enfants ! Il me tardait de les revoir, ils m'embrassaient et me disaient toute la peine qu'ils avaient eue de mon absence et toute la joie qu'ils avaient de mon retour. Je me réjouis de me trouver encore une fois avec mes frères, et je pris connaissance des bonnes lettres qui m'attendaient.

Le R. P. Gasté vous racontera sans doute nos fêtes de Pâques. Les Montagnais y étaient accourus en grand nombre. Le Samedi saint, une jeune fille crise mourut, on peut dire, en odeur de sainteté après une courte maladie, quatre mois après son baptême. Si on écrivait la vie de cette chrétienne, il y aurait des traits magnifiques à signaler.

Quelques jours après Pâques, je partis pour le pays des Cris de l'Est. La veille de mon départ, une femme protestante vint me demander à faire son abjuration ; comme elle était préparée depuis l'automne précédent, je l'admis de suite. Le 13 avril au matin, j'embrassai le R. P. Gasté et le F. Guillet et je donnai la main à tous nos gens assemblés sur la côte. Je partais pour longtemps. Nous avions une traîne à chiens conduite par un excellent Cri, et le F. Labelle m'accompagnait. Le dégel commençait trop tôt. Cela nous valut un bien triste voyage dans l'eau de neige sur la glace froide du lac. Enfin, Dieu soit béni ! pour quelques souffrances du voyage, nous avons eu ici le bonheur de voir de nouveaux et fervents chrétiens. Un jour avant d'arriver à la rivière Caribou, nous rencontrâmes les gens d'un excellent métis catholique, Antoine Morin, qui venaient à

notre rencontre avec deux belles traînes. Quand nous fûmes arrivés au petit Fort, le cher Antoine mit à notre disposition une maison, où je suis resté avec le F. Labelle depuis le 19 avril jusqu'au 25 mai. Nous avions là des vivres, en viande sèche, que le F. Labelle y avait transportés à la suite des gens qui étaient venus à nos fêtes de Pâques. Nous les épargnions, afin de pouvoir passer l'été au lac Pélican. Antoine nous donnait tous les jours du poisson, quelquefois du castor et du gibier. J'avais là une soixantaine de catholiques, en comptant les enfants. Deux fois le jour, je les réunissais chez moi. Ils firent tous leur devoir. Les enfants vinrent tous les jours au catéchisme et apprirent bien leurs prières. Il y avait là aussi quelques infidèles, mais tous de la pire espèce, à part un seul, et aussi quelques protestants fanatiques. Nos catholiques me consolaient beaucoup. Je n'étais là qu'en passant et pour attendre l'occasion de descendre au lac Pélican.

Le 25 mai, je pris passage avec le F. Labelle sur la berge de M. Thomas, un traiteur. Sur la route, je rencontrai quelques familles chez lesquelles je fis un baptême, deux mariages et j'entendis quelques confessions. Il y a de ces pauvres sauvages qui ne voient le prêtre qu'une fois par an. Ils s'empressent de lui ouvrir leur conscience qui souvent n'a rien de grave à se reprocher.

Le 31 mai, nous arrivions à notre petite mission du Sacré-Cœur. J'étais heureux de l'occurrence. Le 1er juin, premier jour du mois du Sacré-Cœur, le vendredi, jour même du Sacré-Cœur, je disais la messe pour la première fois cette année à notre mission naissante consacrée au divin cœur de Jésus. Le lendemain soir, arrivèrent les Cris du lac Fendu. Ces bons sauvages fréquentaient autrefois le poste de Nelson-House, où se trouve un ministre méthodiste. Depuis quelque temps, ils se sentent attirés

de notre côté, et c'est, je n'en doute pas, la miséricorde du bon Dieu qui appelle ces pauvres infidèles à notre sainte religion. Je revis avec bonheur mes catéchumènes de l'été précédent. Non-seulement, ils n'avaient pas oublié leurs prières, mais les infidèles qui les accompagnaient avaient appris d'eux les principaux mystères. Je fus touché jusqu'aux larmes de voir pour la première fois ces beaux jeunes gens, qui n'avaient jamais vu de Missionnaire catholique, faire si bien le signe de la croix et me réciter très-exactement le *Pater,* l'*Ave,* le *Credo* et plusieurs cantiques et invocations dans leur langue. Les premiers infidèles de cette nation, que j'avais rencontrés l'été précédent, s'étaient faits Missionnaires dans leurs bois, en instruisant leurs compatriotes. Le *Tableau-Catéchisme* exposé dans la loge du vieux *Ostikwan* était étudié et commenté tous les dimanches, et on venait de cent lieues à la ronde pour suivre sur le tableau l'histoire de l'homme sur la terre et le chemin qu'il doit parcourir pour aller trouver le bon Dieu dans le ciel.

Je n'en finirais pas, mon très-révérend Père, s'il fallait dire en détail comment cette nation des Cris de l'Est, hier encore infidèle, est devenue chrétienne. Nous le devons certainement à la bonté infinie du cœur de Notre-Seigneur, à qui cette jeune mission a été consacrée. Le Patriarche de ces forêts de l'Est était venu cette fois voir le Missionnaire. Ce bon vieillard, quoique trigame, comprend l'importance de la religion et y croit de tout son cœur. Il veut absolument que tous ses enfants deviennent chrétiens, et il commence par donner l'exemple. J'ai déjà baptisé une de ses femmes qui l'a quitté; elle s'est trouvée très-heureuse de sa liberté dont elle s'est servie pour recevoir le baptême qu'elle désirait avec ardeur, surtout depuis qu'elle avait vu en rêve un homme habillé de blanc lui faire des signes de croix sur le front.

Les enfants du vieux chef Ostikwan ont tous connu notre sainte religion par leur frère aîné, Gabriel, que j'ai baptisé cet été. Déjà sept adultes de cette nation ont reçu le baptême, ainsi que trois enfants. J'ai su que tous les autres soupirent après nous. Sans avoir jamais vu le prêtre, ni d'autres catholiques, ils s'éloignent instinctivement de la mission méthodiste, chantent avec ardeur quelques-uns de nos cantiques, se signent de notre signe sacré et récitent les premières prières du Catéchisme. Que c'est beau et que de fois j'ai pleuré de bonheur en voyant ces bons sauvages infidèles, assis autour de moi, apprendre avec amour leurs prières en les répétant sans jamais se lasser, se soufflant les uns aux autres les mots qui leur avaient échappé. S'ils sortaient de chez moi, c'était pour aller répéter ces prières avec quelqu'un de nos bons vieux chrétiens et revenir ensuite tout joyeux me faire constater leurs progrès.

J'étais en train de les instruire, quand le maître d'école de la mission protestante voisine vint exciter ses gens contre moi. Ce fanatique réunissait chez lui le plus grand nombre des Cris protestants de la place. Je n'avais chez moi que deux familles de l'endroit et mes chers sauvages du lac Fendu. Quelques protestants y étaient aussi venus, les uns par sympathie, les autres par curiosité. J'expliquais à tous les images catholiques appendues aux parois de mon appartement. J'affirmais clairement que la religion catholique est la seule établie sur la terre par Notre-Seigneur Jésus-Christ et que la religion protestante est l'œuvre du démon accomplie par un roi orgueilleux et impudique. La lie des protestants, tels que les concubinaires, les superstitieux, les jongleurs, complotèrent contre moi et leur rancune éclata au lendemain d'une fameuse jonglerie qui avait excité

la terreur des sauvages et que je fis interrompre au milieu de la nuit. J'allai jusqu'à la loge mystérieuse où elle s'accomplissait et je leur déclarai combien ils offensaient le bon Dieu en implorant le secours de leurs fétiches, qui n'étaient autres que les démons. Le lendemain, grande honte pour les jongleurs, qui se hâtèrent de partir, et grande colère des protestants, qui me reprochaient de m'être moqué de leur religion. L'un d'eux entra chez moi, et, s'armant d'une bûche, courut sur sa femme, que j'instruisais dans ce moment : *Tu auras ma religion ou tu n'en auras pas*, lui dit-il; et il la prit par les cheveux et la traîna dehors. Les bons protestants ne désertèrent pas ma maison pour cela. Quand le pédagogue fut parti, ils ne manquèrent pas un dimanche, et plusieurs répondaient au chapelet. A la fin, une fille vint me dire qu'elle voulait se faire catholique, parce que, l'hiver dernier, dans une grave maladie, elle en avait fait le vœu si elle guérissait. Son frère aussi a les mêmes intentions. Je compte pouvoir les admettre à l'automne.

Je suis resté au lac Pélican environ deux mois. Le F. Labelle a rendu notre maison habitable, et, pendant que j'instruisais les sauvages, il a défriché tout autour et préparé l'établissement de l'église. J'ai acheté un canot de pêche. Le F. Labelle a tendu toujours des rets pour nous fournir du poisson.

Le R. P. Paquette nous est arrivé au commencement de juillet, avec Mathias, orphelin élevé à Saint-Albert. J'ai été bien heureux de voir arriver ce bon Père dans nos missions crises de l'Est. Nous pourrons maintenant aller au secours de ces pauvres sauvages tout à fait disposés à devenir chrétiens. Je pourrai aussi, sans inconvénient, retourner au lac Caribou et m'habituer à cette langue montagnaise que je ne parle pas encore. Je suis descendu ici au fort Cumberland pour m'entendre avec M. Belan-

ger sur nos projets d'établissement pour nos missions dans ce district. Le R. P. Paquette va, lui aussi, se rendre ici avec le F. Némoz, qui arrive de l'île à la Crosse. Je laisserai ici le F. Labelle pour aider le F. Némoz. M. Belanger, premier officier du district, nous sera d'une grande utilité pour notre établissement. On va se hâter de profiter de ses bons offices. Je suis arrivé ici avant-hier et je repars demain avec les berges.

Vous voudrez bien excuser, mon très-révérend Père, l'incorrection de ma lettre. Je l'avais commencée au lac Pélican et je la termine ici au fort Cumberland, au milieu du tapage.

Laissez-moi recommander à votre charité paternelle les besoins de ma pauvre âme ; daignez me donner votre meilleure bénédiction. Je me sens toujours pour votre Paternité les sentiments et l'affection d'un enfant reconnaissant de toutes vos bontés et plein de respect filial.

Bonnald, o. m. i.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. MOULIN.

Mission Saint-Pierre du lac Caribou, le 6 février 1877.

...Nous allons tous bien pour le moment et nous continuons à travailler, chacun selon sa spécialité, à l'œuvre qui nous est confiée. Longtemps avant nos belles fêtes de Pâques de l'année dernière, le R. P. Bonnald était parti pour la mission du Sacré-Cœur au lac Pélican, afin d'y voir les sauvages Cris et de les initier à la connaissance de la religion. Ce cher Père les trouva généralement bien disposés et goûta parmi eux beaucoup de consolations. Vous vous rappelez sans doute, mon très-

révérend Père, que nous avons entrepris cette mission il y a deux ans seulement. Mon cher compagnon doit s'y rendre de nouveau, sur les dernières glaces, pour y continuer l'instruction des sauvages et présider à la construction d'une maison de 36 pieds de long sur 20 à 25 de large, destinée à servir de chapelle provisoire. Il aura à sa disposition pour ce travail nos deux chers Frères du lac Caribou, peut-être aussi le bon F. Némos, de l'île à la Crosse, ainsi qu'un sauvage Montagnais d'ici.

Le R. P. Bonnald, après avoir terminé la mission des Cris, rentrait avec nos berges au commencement d'août. Un mois et demi après son retour, je partis moi-même en canot pour me rendre aux terres de nos Mangeurs de Caribous, qui se trouvaient réunis, et dont le chef me faisait appeler pour continuer leur instruction. J'acceptai d'autant plus volontiers que l'absence de nos sauvages, ce printemps, les avait privés du bienfait de la mission. Je m'embarquai avec trois jeunes gens qui étaient venus *traiter* au fort de la compagnie qui nous avoisine. Je ne vous raconterai pas en détail les difficultés du voyage; elles sont toujours de même nature et le récit vous en a été fait bien souvent. Huit jours suffirent pour nous rendre au terme du voyage. Bien que les sauvages ne fussent pas encore tous réunis, il y avait cependant déjà un camp d'une vingtaine de loges. Avant mon arrivée, deux sortes de désordres régnaient dans ce camp : l'impureté et la passion du jeu. Je tonnai avec force contre le premier et le fis bientôt disparaître. Quant au jeu, qui était devenu une habitude généralement répandue et auquel on ne voyait pas de mal, si ce n'est dans l'abus qu'en faisaient quelques-uns, ce fut plus difficile ; je parvins cependant à en diminuer la fréquence et à obtenir qu'on ne négligerait pas les instructions pour ce motif. Ces deux abus à déraciner me donnèrent

bien du souci pendant mon séjour parmi ces sauvages. A part cela, je fus content de leur fidélité à suivre les exercices. Ce qui me consola le plus, ce fut l'ardeur que mirent les enfants à se faire instruire des prières et du catéchisme.

Je logeais chez un de nos vieux sauvages catholiques. Encore que ce local ne présentât pas toutes les commodités désirables, je pus y célébrer chaque jour la sainte Messe et entendre les confessions. J'eus le bonheur d'y admettre à la première communion un vieillard et une vieille sauvagesse, malades depuis longtemps, et qui semblaient n'attendre que cette grâce pour partir pour leur éternité. J'y fis aussi deux mariages. Je trouvai le nombre des confessions trop restreint pour la population ; je devais, il est vrai, tenir compte de la difficulté du local ; mais il était évident pour moi que mes sauvages, bien qu'ils voulussent tous de la *prière*, n'en désiraient cependant prendre que le moins possible. Je crus bon de frapper un grand coup avant mon départ, afin de réveiller leur zèle. Je menaçai nos Mangeurs de caribous d'écrire à Monseigneur pour le prier de nous retirer de cette mission, s'ils ne voulaient pas me promettre d'être plus dociles à la parole de Dieu et d'observer plus exactement les ordonnances de notre sainte Religion. Je montrai même une lettre que je venais de recevoir du R. P. Bonnald, et dans laquelle ce cher Père me signalait ce moyen d'agir sur eux. Le coup produisit son effet ; on crut à une résolution déjà arrêtée et on en fut atterré. Le chef prit alors la parole en me priant de surseoir à cette détermination. « Dès que je serai arrivé au Fort, me dit-il, je verrai l'autre Père, et, s'il n'a pas encore écrit, je le prierai de n'en rien faire ; je lui dirai, comme je te le dis à toi-même, de patienter encore un peu, et vous verrez tous deux que nous finirons par vous rendre plus

contents. Mais enfin, à part les folies de jeunes gens, que nous déplorons comme vous, mais que nous ne pouvons pas empêcher, parce que la plupart d'entre eux, étant orphelins, ont grandi dans l'indépendance et ne veulent écouter personne ; à part cela, qu'avez-vous tant à nous reprocher? Ne vois-tu pas, toi-même, que nous sommes bien loin d'être aussi mauvais que nous l'avons été par le passé et que nous voulons tous prier maintenant? — Je sais cela, sans doute, lui répondis-je ; mais ce n'est pas tout de vouloir prier, l'important, c'est de prier comme il faut. N'est-il pas vrai que, parmi vous, il y en a plusieurs qui ne se gênent pas assez pour bien observer le repos du dimanche? Qu'il y en a beaucoup qui ne se confessent pas régulièrement et qui ne craignent pas d'enfreindre le commandement qui ordonne de se confesser au moins une fois chaque année? N'est-il pas vrai que depuis tant d'années que le Missionnaire vous visite, il y a encore bien peu de communiants parmi vous? Si vous étiez tels qu'on se montre dans d'autres camps, il y a longtemps déjà que tous auraient dû être admis à la communion. Quant aux jeunes gens, s'ils n'écoutent pas les remontrances, quelle en est la cause, si ce n'est le défaut d'autorité parmi vous? — Tu as raison, me répondit le chef ; tout ce que tu viens de dire n'est que trop vrai ; mais encore une fois, prends patience ; n'écris pas encore à l'Evêque et tu verras qu'à l'avenir nous le contenterons mieux. Pense donc quelle honte ce serait pour nous si, après nous avoir si souvent visités, vous alliez nous abandonner tout à coup. Que dirait-on partout de nous, sinon que nous sommes des méchants qui ne méritent pas que le prêtre demeure avec eux? Prêche nos jeunes gens ; ne les ménage pas ; nous t'aiderons de notre mieux, et tout ira bien. »

Ce brave chef parlait du fond du cœur, j'en suis per-

suadé. Depuis son baptême, qu'il reçut, comme vous vous le rappelez sans doute, aux fêtes de Noël de l'année précédente, il semble animé des meilleures intentions. J'espère qu'il nous aidera beaucoup, comme il le dit, à christianiser ses compatriotes...

EXTRAIT DES LETTRES DU R. P. DOUCET.

Notre-Dame de la Paix, Rivière des Arcs, 13 mars 1876.

... Comme vous le voyez, je vous écris de la rivière des Arcs, en plein pays pied-noir. L'hiver dernier, j'ai passé six longs mois tout seul, au milieu d'une forte population métisse, ayant de la besogne autant et plus que je n'en pouvais faire. A la fin d'avril, je partais pour aller rejoindre le R. P. Scollen, qui résidait alors à 20 milles d'ici, plus près des montagnes Rocheuses. C'est là que je restai seul avec un petit sauvage, jusqu'à la fin du mois d'octobre, pendant que le P. Scollen allait visiter les divers camps sauvages et les métis disséminés dans la prairie. Après avoir été très-occupé pendant l'hiver, je dus demeurer plusieurs mois dans l'isolement et la solitude. Des circonstances imprévues m'imposèrent ce sacrifice. Figurez-vous, mon très-révérend Père, un lieu sauvage, tout près des montagnes, où l'on n'entend guère que le bruit des torrents, le cri des bêtes fauves et le sifflement du vent; les orages y sont fréquents et terribles en été. De rares voyageurs, sauvages ou autres, y passent quelquefois, mais sans s'arrêter. Je trouvai cependant, grâce à Dieu, le moyen de ne pas m'ennuyer dans cette solitude, la plus complète que j'eusse encore vue.

J'attendais l'arrivée de Mgr Grandin et du P. Scollen pour la fin de septembre. Une maladie longue et opiniâ-

tre arrêta Sa Grandeur à Saint-Albert, et le Père arriva seul, à la fin d'octobre, après un voyage pénible, comme cela a lieu assez souvent dans ces pays.

Le gouvernement canadien ayant établi un poste militaire à 20 milles plus loin, il fut aussitôt décidé que nous irions nous y établir immédiatement, malgré la saison avancée. En effet, beaucoup de monde devait se diriger vers ce poste, soit pour y faire le commerce, soit pour s'y établir ; les sauvages aussi devaient s'y rendre de temps en temps, et à notre résidence actuelle nous n'aurions vu personne. Nous pliâmes donc bagage pour aller fixer notre tente auprès de ce poste militaire, sur les bords de la rivière des Arcs. Nous eûmes bien de la peine à arranger notre bâtisse en bois, de manière à pouvoir nous y loger avant les grands froids de l'hiver.

Comme dans toutes les missions qui commencent, nous ne sommes pas organisés matériellement aussi bien que dans les missions plus anciennes. Mais nous ne sommes pas venus ici pour avoir toutes nos aises ; heureux ! si nous pouvons ainsi avancer l'œuvre de Dieu dans ces pays où son règne n'est point encore étendu, et où le démon a jusqu'à présent régné en maître. N'ayant pas de Frère pour nous aider, ni personne sur qui nous puissions compter, notre temps est absorbé par des occupations matérielles ; notre ministère se réduit à bien peu de chose pour le moment ; nous n'avons guère de loisir pour l'étude. Il faut bien prendre le temps comme le bon Dieu nous l'envoie...

25 décembre 1876.

... Comme cette mission de la rivière des Arcs est encore récente, le ministère n'est pas si actif, et les consolations ne sont pas si grandes que dans les anciennes missions. La population blanche est en grande partie protestante. Les métis n'ont point de demeure fixe et mè-

nent une vie errante dans les prairies. Quant aux sauvages, ils sont encore ce qu'on peut appeler des barbares; mais ils aiment beaucoup les Missionnaires, et ont une grande confiance en eux. Un certain nombre de ceux qu'on appelle les *gens du sang* sont bien portés en faveur de notre religion.

Voilà près de deux ans que je suis à la rivière des Arcs. Durant ce temps, nous avons eu ici beaucoup de travaux matériels, qui absorbaient presque tous nos moments. Comme nous ne trouvons guère de gens capables de nous aider, l'ouvrage traîne en longueur. Nous avons encore la chapelle à bâtir; ce sera pour l'année prochaine. En attendant, nous faisons le service religieux dans notre maison, qui est incommode et trop petite.

Je dois partir demain pour aller séjourner le reste de l'hiver dans un petit établissement de métis, à quelque distance d'ici, en bas de la rivière. Je pense que je serai de retour dans le courant du mois de mars. Le P. Scollen, peu de temps après mon retour, partira pour le fort Mac-Léod, et ira peut-être plus loin, selon les besoins de la mission.

MACKENZIE.

Journal du R. P. Lecorre (suite) (1).

17 *décembre* 1876. — L'exprès est arrivé avant-hier, portant les lettres d'en bas, c'est-à-dire de tous les postes, tant des missions que de la Compagnie, établis sur le cours du Mackenzie. Le cœur bat plus fort quand on le voit arriver d'en haut, c'est-à-dire du côté d'Atha-

(1) Voir le numéro de décembre 1877.

baska, de la rivière Rouge et des vieux pays; car alors arrivent les échos d'outre-mer, si chers aux pauvres exilés du Nord. Cependant on aime bien aussi à connaître les travaux et la situation de nos Frères plus avancés dans le Nord. Parmi les lettres qu'on m'a remises, il y en avait venant de mon ancienne mission de Good-Hope, de Saint-Raphaël, au fort de Liards, et de la Providence. Tous nos Pères et Frères sont bien dans ces différentes missions; les travaux sont écrasants, mais le courage des Oblats ne se dément pas. Mgr Clut m'écrit, de la Providence, qu'il m'attend, au mois de février, pour prêcher la retraite annuelle aux habitants de l'évêché et du couvent.

Les gens de l'exprès ont rencontré le F. Renault aux îles Desmarets, le dimanche matin. C'était la sixième journée de son voyage vers la Providence. De là il pouvait se rendre aisément en deux jours. Mais les quatre coursiers, paraît-il, sans trop suer, soufflaient, étaient rendus.

Cette semaine, je vais travailler à l'ornementation de la chapelle et à la confection d'une crèche, pour la belle fête de Noël. Je compte sur des sauvages de la rivière aux Rochers pour ce jour-là.

24 *décembre*. — Que je vous dise tout d'abord, mon très-révérend Père, que le F. Renault, notre vieux voyageur, est arrivé jeudi soir, bien plus tôt que je ne pensais; je ne l'attendais guère que samedi. Parti d'ici le 5 du courant, il n'a donc mis que seize jours à accomplir son trajet, aller et retour. Et cependant le mauvais temps l'a contraint plusieurs fois d'interrompre sa marche. Il nous a apporté deux petits ballots de *butin de traite*. C'est bien peu de chose relativement au prix des articles de traite et des vivres; mais la mission de la Providence elle-même est bien pauvrement fournie cette année. Beaucoup de barres d'acier et d'objets de l'œuvre apostolique,

mais peu de *vrai butin*, c'est-à-dire de choses appropriées aux besoins des gens du Nord.

Une petite bande de sauvages est arrivée des bords du lac, le soir même de l'arrivée du F. Renault, et m'a apporté quelques vivres à traiter. Puis tous ont traité ensuite avec le bon Dieu, qui, en échange de leur foi et de leur bonne volonté, leur a donné le pardon de leurs fautes et le pain des forts.

Je travaille toujours à orner notre petite chapelle et la crèche, pour Noël. L'autel sera transparent, avec reliefs de style gothique. Je compte sur le concours des catholiques du Fort, pour l'éclairage de la nuit. Je les ai invités à me fournir chacun une couple de chandelles. — Aujourd'hui une grande partie de mon temps est employée à entendre les confessions. La salle est pleine, et va servir de dortoir en attendant la messe de minuit.

31 *décembre*. — Notre belle fête de Noël est passée ; il n'en reste plus qu'un doux souvenir et une ample moisson de grâces, dont chacun a recueilli, je l'espère, quelques épis. Il n'eût pas fallu qu'un Père visiteur mît les pieds dans notre maisonnette ce soir-là et pour une bonne raison : c'est qu'il n'eût su où les poser, sans crainte de se heurter à quelque dormeur. Tous nos catholiques, restés à la mission depuis l'office du dimanche soir, étaient couchés, par famille, dans la salle commune, se disputant quelques pieds carrés de plancher, pour y prendre une heure de sommeil avant minuit. La grand'-messe a été chantée avec beaucoup d'entrain, et les communions étaient nombreuses. Puisse ce grand avénement du Sauveur dans le cœur de ses pauvres créatures en ces pays, n'avoir pas eu lieu dans une froide étable. Oh ! sans doute, le divin Maître n'y aura pas trouvé des sentiments sublimes ; mais c'est lui qui façonne ces cœurs, et il sait le compte qu'il en peut exiger.

Grâce à la générosité d'un de nos métis, qui m'apporta un bon morceau de viande fraîche d'orignal, prélevé sur son prêt particulier, nous eûmes un petit dîner de fête.

Vendredi matin, arrivée du R. P. Gascon, de retour de la petite mission du fort Smith. Il était fortement boiteux, par suite de la fatigue du voyage et d'un commencement de mal de raquettes. Me voilà enchanté de cette arrivée, car je vais être déchargé, pour quelque temps, du soin du temporel de la mission et de la traite. Je vais pouvoir m'occuper sérieusement de préparer mes instructions, pour la retraite annuelle des Pères et Frères, ainsi que des Sœurs de charité de la mission de la Providence. Mgr Clut m'y a invité, et je dois obéir, malgré ma grande insuffisance en cette matière.

Hier, autre arrivée au fort, laquelle est loin de nous faire plaisir, c'est celle de M. Bompass, évêque anglican, qui va rejoindre sa femme à Athabaska. Ah ! s'il pouvait poursuivre plus loin sa route et rentrer dans sa patrie !

7 *janvier* 1877.—Ma première pensée aujourd'hui, mon très-révérend Père, doit-être de vous souhaiter une excellente année. Puissiez-vous goûter bien des consolations de la part de tous nos Frères en religion, et qu'ainsi le fardeau de l'autorité, dont nous sommes tous si heureux de vous voir investi, vous devienne léger et doux avec la grâce de Notre-Seigneur et la protection de notre Mère Immaculée. Voilà le meilleur vœu, je pense, que l'un de vos nouveaux enfants puisse former dans son cœur pour vous, et pour ma part, dans la mesure de mes forces, je demande à Dieu sincèrement de le réaliser.

Tous nos catholiques sont venus du fort, de bon matin, nous souhaiter la bonne année et s'agenouiller pour recevoir notre bénédiction. La grand'messe a été suivie immédiatement du salut, afin de leur permettre de par-

ticiper au *festin* que leur donne, à cette occasion, le commis du fort. Ce n'est pas souvent, pauvres gens, qu'ils font ainsi fête. Et cependant le gala, comme gala du Nord, est assez modeste. La farine y jouant le principal rôle, c'est par là qu'il devient pour eux une douceur sans pareille. Pour mes étrennes, mon très-révérend Père, veuillez, à la réception de cette lettre, me gratifier d'un petit souvenir au saint autel.

14 *janvier*. — Le R. P. Gascon a commencé sa retraite annuelle lundi matin et vient aujourd'hui de renouveler ses vœux. Il a dû devancer l'époque du 17 février, à cause de mon prochain départ pour la Providence. J'ai deux petits malades à visiter au fort, deux enfants bien innocents encore. Aussi est-ce plutôt pour la consolation des parents que pour le bien de ces petits anges que je fais ces visites. On ne cesse de me demander des médecines, mais nous n'en avons que du système homœopathique. Or, ce genre de remèdes exige, dans bien des cas, un régime dont il est impossible d'observer les prescriptions dans ces déserts. Allez donc chercher ici, dans l'hiver, des œufs frais et des pâtisseries légères! Imposer à un sauvage, tout malade qu'il soit, d'observer la diète et de ne pas fumer!

21 *janvier*. — La solitude de notre île d'Orignal n'a pas reçu de visites du fort ou des bois cette semaine. La petite famille du métis Pierre Beaulieu, qui occupe toujours une petite cabane à nous, continue à venir, deux ou trois fois le jour, chez les pauvres Missionnaires, pour assister à la messe le matin et dire les prières du soir.

La température, assez adoucie depuis quelque temps, nous menace d'une grosse bourrasque de neige. Malgré la douceur relative du temps, on n'en est pas moins obligé d'attiser le feu toute la nuit pour empêcher les patates de se geler dans la cave. Le commis du fort a

envoyé ces jours derniers une traîne à chiens pour transporter ici son chasseur d'orignal, *la tête noire*, qui, faute de gibier, court risque de mourir de faim. Quel pays ! tout au bout du fusil ! Et si Dieu n'était pas là avec sa douce Providence !

28 *janvier*. — Nous voici ce soir, le F. Renault et moi, campés derrière un bouquet de saules, à proximité des îles Desmarets, par un splendide clair de lune. C'est vous dire, mon très-révérend Père, que nous sommes à plus de moitié chemin du trajet de Saint-Joseph à la Providence. Nous sommes partis avec une traîne attelée de quatre chiens, mercredi matin, par un brouillard de neige assez épais. Arrivés aux îles Brûlées, nous avons croisé des pistes toutes fraîches de caribous qui se dirigeaient au nord, sur le lac, en droite ligne. Il y a un long trajet à faire dans cette direction avant de rencontrer une motte de terre ; plus de quatre jours de marche. Quel instinct admirable Dieu a communiqué à ces pauvres bêtes, d'aller à travers l'immensité du lac rejoindre leurs steppes de lichen dans le Nord !

Pour notre premier campement, il nous a fallu déblayer au moins 4 pieds de neige. Nos chiens ne vont qu'au pas, car la traîne est chargée et les courtes jambes du Frère se refusent à faire de grandes enjambées, de sorte que, tout en marchant continuellement, nous ne dévorons pas beaucoup d'espace, et qu'il nous faut prendre sur le repos de la nuit pour réaliser une bonne journée de marche, c'est-à-dire de 30 à 35 milles.

Vendredi soir, vers dix heures, nous arrivions à la rivière aux Foins, harassés de fatigue et l'estomac on ne peut plus creux. Il nous fallut nous coucher ainsi, dans une méchante salle du fort, aussi froide et bien moins confortable qu'un campement dans les bois. Nous sommes restés là tout le samedi. J'ai confessé la plupart de nos

catholiques, et, le matin, j'ai donné la communion à quatre d'entre eux. Nous prenions nos repas chez le commis.

Aujourd'hui, soleil éblouissant et superbe effet de mirage. Le bon Frère, voulant la réalité en tout, donnait gravement un nom à chacune des îles fantastiques du mirage et se réjouissait déjà de voir se réduire à quelques portées de fusil une distance de vingt et quelques milles qui devait nous séparer de ces îles. Hélas! il n'était encore que neuf heures du matin et ce n'était qu'à huit heures du soir que nous commencions à distinguer réellement les îles en question. Nous sommes joyeux quand même, ce soir, dans notre trou de neige, où nous avalons de la fumée pour toute nourriture, de penser que deux jours de marche seulement nous séparent de nos amis de la Providence.

4 février. — Nous voici à la Providence depuis mardi dans l'après-dîner. Nous avons eu mille peines à trouver une place pour notre dernier campement. La litière d'épinettes qui, de loin, semblait border le fleuve, fuyait toujours dans le lointain et faisait place à des îlots sans fin de saules rabougris, enfouis dans 5 ou 6 pieds de neige, où, sans feu, il était impossible de songer à se blottir.

A notre arrivée ici, nous avons trouvé tout le personnel de l'évêché et du couvent en bonne santé, excepté le F. Salasse, qui se ressent de plus en plus de la vieillesse et de ses infirmités. En même temps que nous, arrivait de la montagne Lacorne le F. Ollivier avec un premier chargement de viande fraîche. Ce petit Frère a pris dans ses piéges un beau renard noir de la plus belle espèce. Les enfants de l'école profitent beaucoup en science, en grâce et en embonpoint. Croiriez-vous, mon très-révérend Père, que ce sont deux enfants de huit et de dix ans qui débitent tout le bois nécessaire à l'alimentation

des trois poêles du couvent ? Me voici de nouveau dans mon ancienne chambrette, travaillant toute la journée à mes instructions. Monseigneur est absent, ainsi que le F. Lecomte. Ils sont allés tous deux dans un camp à trois jours d'ici, et ne rentreront que mardi ou mercredi.

11 *février*. — J'ai passé cette semaine dans ma chambre à étudier, écrire et apprendre. Puissent Dieu et sa sainte Mère bénir mes efforts et me faire la grâce de toujours sentir et accomplir les beaux devoirs que je dois rappeler dans ces saints jours !

Nous sommes d'hier soir en retraite.

18 *février*. — Nous avons terminé hier notre retraite par la rénovation des vœux entre les mains de Mgr Clut. Nous étions huit ; Sa Grandeur a dit la messe, à laquelle assistaient les sœurs et les enfants. Le beau cantique d'oblation a été chanté d'une façon attendrissante par une des petites filles de l'école. Ces touchantes cérémonies sont des moments bien doux, où le cœur se retrempe et retrouve une nouvelle générosité pour faire face aux sacrifices de la vie de Missionnaire. Pendant la retraite, la R. Mère Lapointe est tombée bien malade, mais en ce moment le mieux est sensible. Nous prions de bon cœur pour que Dieu nous la conserve longtemps ; car, par son dévouement à toute épreuve, elle est véritablement une mère pour tous. M. Hardisty, chef du district, et M. Flett, ex-commis du fort Raë, dînaient aujourd'hui avec nous. M. Hardisty se montre très empressé à nous rendre les services que nous pouvons lui demander, et, tout protestant qu'il est, il témoigne de l'intérêt à nos œuvres. A son dernier passage ici, il a fait don de 10 piastres, à la R. Mère, pour ses orphelines.

25 *février*. — Nous voici de retour à Saint-Joseph depuis une couple d'heures. Partis mardi matin de la Providence, nous avons fait de nouveau le trajet en six jours.

Monseigneur et le F. Lecomte, se rendant à la grande île pour y prendre deux traînes de poissons frais, nous ont accompagnés jusqu'à la pointe aux Brochets, où nous avons établi ensemble notre premier campement. De là, nous sommes venus coucher, le second jour, aux îles Desmarets, dans une méchante cabane, occupée par un chef esclave et quelques familles. Ces malheureux avaient prié récemment avec l'évêque anglican, M. Bompass, séduits, comme toujours, par ses libéralités et ses mensonges. Aussi, à mon arrivée, se montrèrent-ils assez indifférents, à l'exception d'une pauvre veuve, qui me dit : « Pour moi, jamais je ne prierai avec l'évêque anglais. » Je voulus baptiser, ondoyer, au moins un petit nouveau-né. On me répondit qu'il n'était pas encore assez fort, et puis que le père n'était pas là, et autres raisons semblables, qui équivalaient à un refus et confirmaient les menées de Bompass. Je leur fis cependant réciter les prières ce soir-là et le lendemain matin, et j'acceptai d'échanger avec eux quelques patates pour quelques têtes de truites fraîches. Hélas ! nous sommes presque débordés par le protestantisme, depuis la rivière au Foin jusqu'au fort Norman inclusivement, sans compter les Loucheux de Peel's River et les Plats-côtés-de-chien de fort Raë, qui commencent à se montrer, pour la même cause, bien indifférents.

Durant trois jours de notre traversée, nous avons eu à lutter contre un temps affreux : vent, poudrerie, neige, rien n'y manquait. Quelques milles avant d'arriver ici, nous avons croisé une bande de sept caribous qui, pendant plus d'une demi-heure, se sont amusés à folâtrer et à cabrioler devant nos chiens. Nous n'avions pas de fusil, aussi ne furent-ils nullement inquiétés ; leur odeur et leur vue excitaient fort l'appétit de nos chiens, qui, oubliant la fatigue dont ils paraissaient accablés jusque-là, bon-

dissaient vers eux comme des cabris. Bientôt nos visiteurs disparurent derrière les glaçons amoncelés au large, et nos quatre Bucéphales improvisés redevinrent les quatre Rossinantes d'auparavant.

Nous voilà arrivés : que grâces soient rendues au divin Maître ! nous allons nous reposer de nos fatigues et trouver, ce soir, notre pauvre couchette délicieuse, en comparaison de l'épinette froide des campements.

4 mars. — On nous écrit d'Athabaska que l'exprès des vieux pays doit arriver cet hiver plus tôt que d'habitude. Aussi l'attendons-nous de jour en jour. Des lettres de France, quel bonheur !... peut-être quelle douleur ! — Le mois de mars annonce le froid le plus rigoureux de la saison : à peine sort-on de la maison que la barbe se couvre de givre, indice d'un froid excessif. La glace du lac fait entendre des craquements bruyants, et il se produit des crevasses assez larges dans la baie.

Deux groupes de Montagnais et Couteaux-jaunes sont venus se confesser, et ont échangé quelques langues de rennes pour différents articles de traite : limes, couteaux, fil, soie, etc. Les vivres, dans ces pays, sont de plus en plus coûteux, tandis que les difficultés du transport augmentent à proportion.

11 mars. — L'exprès est arrivé hier avec les lettres d'outre-mer. Elles ont été les bienvenues, vous pouvez le croire, mon très-révérend Père, ces pages de France, tracées par des mains amies, inspirées par des cœurs affectueux. Nos Annales nous arriveront, je l'espère, par les bateaux d'été, et nous mettront au courant des travaux et des vertus de nos pères de France et de l'étranger.

Plusieurs sauvages sont venus cette semaine du fort à la mission, pour se confesser, et nous avons pu traiter quelques bribes de vivres avec eux. Le P. Gascon se pré-

pare à partir demain pour la mission Saint-Isidore, avec le F. Renault et notre traîne à chiens.

18 *mars*. — Me voici de nouveau seul. Le Frère reviendra dans le courant de la semaine prochaine, mais je ne reverrai le R. P. Gascon que dans le courant de l'été. Chaque jour, sauf le samedi, j'arpente les 3 milles qui séparent la mission du fort, pour aller faire le catéchisme aux neuf enfants de ce poste. J'espère pouvoir admettre deux d'entre eux à la première communion pour le jour de Pâques. Après le catéchisme, qui dure environ une heure et demie, je vais prendre une leçon de montagnais chez un des métis engagés. Mon nouveau professeur me fait faire de rapides progrès. M'arrêterai-je enfin à l'étude de cette langue, que j'ai balbutiée tout d'abord en arrivant dans le Nord ? J'ai tant fait promener ma mémoire jusqu'ici dans les dialectes montagnais, peau-de-lièvre, loucheux, esquimau, russe, et le reste ! Les perdrix reviennent se faire fusiller à notre porte : nous en avons eu pour deux repas.

Mon très-révérend Père, si je ne me trompe, c'est votre fête demain. Permettez à l'un de vos enfants du Nord de vous la souhaiter bonne, sainte, heureuse, dans toute l'effusion de son cœur. Le bouquet, que je vous offre avec mes vœux, c'est une sincère protestation de dévouement et de soumission, que je dépose dans votre cœur paternel : *et erat subditus illis !*

25 *mars*. — Le F. Renault est revenu vendredi à une heure du matin, sans trop de fatigue ; mais le P. Gascon en avait plus que son compte en arrivant au fort Smith. Les voyages lui deviennent de plus en plus pénibles, à cause de ses insomnies et de ses infirmités. Je continue chaque jour d'aller au fort faire le catéchisme. Le peu d'intelligence des enfants de ce pays pour les vérités de la religion est chose désolante ; le plus arriéré

de nos petits Francais serait encore un phénix, en comparaison de ces écoliers montagnais.

Le renne abonde, ces jours-ci, dans nos parages. On vient de nous proposer d'acheter la viande de quatre de ces animaux, et le Frère va repartir demain pour aller la chercher. Encore cinq jours d'absence; encore de la cuisine pour moi.

1er *avril.* — Pâques. Alleluia ! qu'il fait bon le chanter dans une humble petite chapelle de mission ! mais qu'il fera meilleur encore de l'entonner, au jour de la délivrance, dans la patrie ! Tout mon petit troupeau du fort est là, un par la foi, un par la participation au même banquet eucharistique ; mais ce ne sont que les engagés du fort; les sauvages sont trop loin pour venir partager leur joie et leurs chants.

Le Frère est revenu vendredi, vers une heure du matin, avec une forte charge de viande fraîche, pesant près de 500 livres. En voilà assez pour conserver dans notre glacière jusqu'à la fin de juin. La viande est maigre, et, mangée ordinairement bouillie, elle ne constitue pas un mets friand, tant s'en faut.

Le vent persiste nord-est ; aussi le froid continue de plus belle.

8 *avril.* — Encore quelques confessions et communions aujourd'hui. Toujours quelques fruits du ministère, assez pour consoler et encourager le pauvre Missionnaire.

J'étais parti mardi, pour aller, à deux journées d'ici, visiter des sauvages, lorsqu'à moitié route, à peu près, je rencontrai trois traînes se dirigeant vers le fort. Comme les sauvages qui les menaient avaient l'intention de se confesser et de communier, et que probablement je ne les reverrai pas d'ici longtemps, j'ai cru devoir revenir sur mes pas et remettre ma visite à une autre semaine.

J'ai traité avec ces Indiens quelques plats côtés secs on voit le jour à travers ; c'est tout dire.

Mes élèves du catéchisme, que je visite régulièrement chaque jour, font quelques progrès dans l'intelligence des vérités de la religion. Ils connaissent assez bien toute l'explication du tableau synoptique du R. P. Lacombe.

22 *avril.* — Puisse le petit journal que je vous ai expédié par le dernier courrier vous arriver sain et sauf, malgré les grands dangers qu'il court de se mouiller dans le trajet d'ici au fort Smith. Impossible de marcher par la voie d'hiver. Les marais sont déjà couverts d'eau. Le jeune homme qui était parti avec les lettres, par cette voie, a été contraint de rebrousser chemin et de tenter un passage par les bords du Mackenzie.

Je n'ai plus à visiter une pauvre petite poitrinaire de six ans, au fort. Elle est venue reposer à côté de la mission, vendredi dernier. Encore un ange protecteur de plus pour nous.

Le F. Renault, aidé de notre voisin Beaulieu, a scié une trentaine de planches cette semaine. Mgr Clut, par une lettre reçue mardi dernier, me réclame pour donner la mission à la rivière au Foin, ce printemps. Son intention était d'y envoyer le F. Lecomte, s'il avait pu l'ordonner. A cette place j'aurai à lutter contre l'influence d'un maître d'école protestant, métis esclave, qui possède sa langue parfaitement, et est ainsi plus terrible pour nous que tous les ministres anglais. Dieu m'aidera, je l'espère. Je ferai mon possible ; Notre-Seigneur fera le reste par sa grâce.

Ici, presque chaque jour maintenant arrivent des sauvages qui, après leur traite au fort, viennent coucher à la mission, pour se confesser et communier, en attendant la mission du printemps. En même temps ils nous apportent un peu de viande sèche : plats côtés ou viande pi-

lée, et quelques langues de caribou. Souvent ils demandent des patates en échange.

Le dégel est arrêté court par un vent nord qui persiste à souffler depuis trois jours. Cependant quelques oies voyageuses ont été vues aux environs du fort.

29 *avril.* — Chaque jour de cette semaine j'ai eu le bonheur de confesser et de communier quelques sauvages. C'est le moment où tous, profitant des dernières glaces, viennent porter leurs fourrures et leur viande sèche au fort. J'ai eu aussi à enregistrer un baptême d'enfant.

6 *mai.* — Le mois de Marie s'annonce bien froid, et, malgré notre grand et vif désir de le célébrer le plus solennellement possible, nous sommes réduits à le faire très-simplement, le Frère et moi, car il n'y a personne pour y assister. Puissent nos hommages solitaires être agréés de notre bonne Mère et attirer des fruits de bénédiction et de salut sur nos catholiques, métis et sauvages! Ils seront restés fidèles, j'espère, d'après ma recommandation, à réciter en son honneur le chapelet chaque soir. Nous sommes seuls, dis-je; je me trompe : durant trois jours nous avons eu à côté de la mission une pauvre vieille qui, obligée de déserter momentanément le fort, à cause de l'absence des gens qui l'assistent, est venue planter provisoirement sa tente à quelques pas de la mission. Pour toute richesse *animale*, la vieille possède un chien *tripède* qu'elle appelle *julie*, voulant dire *souris*. Trois fois par jour, elle vient égrener son chapelet à la chapelle et me conter ses tribulations. Accablée d'infirmités, seule au monde, car elle a perdu, coup sur coup, son mari et ses sept enfants, elle parle à Dieu de ses épreuves, avec un abandon et une résignation qu'on admirerait dans nos pays.

13 *mai.* — J'ai voulu faire une journée de chasse lundi;

mais j'en ai été pour mes frais. Un fort vent sud-ouest a retenu le gibier dans ses quartiers marécageux. Je n'ai pu rapporter au logis qu'une outarde et quelques mots montagnais de plus dans la tête.—Jeudi une dizaine d'hommes sont venus célébrer la fête de l'Ascension : deux femmes seulement ont eu le courage de se mettre à l'eau, pour venir se confesser et communier en cette grande solennité. En tout j'ai pu réunir une douzaine de personnes à la sainte table. Une pauvre vieille sauvagesse, malgré toutes les difficultés du trajet à travers l'eau et la glace fondante, s'est rendue ici du camp le plus éloigné pour recevoir, elle aussi, vendredi, le sacrement de la réconciliation et celui de l'eucharistie. Aujourd'hui encore, j'ai compté deux confessions et deux communions de nos métis.

Je reviens de visiter une pauvre sauvagesse malade, à environ 3 milles d'ici. Ne voyant aucun danger, je lui ai seulement donné quelques avis et fait réciter ses prières. La glace, sur le trajet, est bien mauvaise ; il faut sonder à chaque pas. Elle *pourrit* vite, et déjà l'eau est à découvert sur de grands espaces des *battures*. Puisse ainsi se fondre la glace de nos cœurs aux rayons du soleil de justice, et offrir comme un miroir limpide où vienne se refléter le ciel !

20 *mai*. — Que vous dirai-je cette semaine ? Personne au fort. Tout le monde est à l'affût, loin d'ici, guettant le passage des oies et des cygnes. Nous, de notre île, nous les voyons passer aussi, mais nous ne pouvons les tirer que difficilement. Parfois, cependant, un de ces gros volatiles, victime de mon fusil, nous procure le meilleur repas que l'on puisse faire dans le Nord.

Aujourd'hui donc, tout seuls à célébrer la Pentecôte et à adorer la bonté de Jésus au Saint-Sacrement. Nos catholiques ne peuvent venir, car la glace est brisée et très-dangereuse à affronter. Ils se contenteront, dans leurs cam-

pements respectifs, de réciter deux fois le chapelet en l'honneur de la fête, et une troisième fois pour célébrer le mois de Marie.

27 *mai*. — Cette semaine peut s'appeler la semaine de l'agriculture ; car elle a été consacrée au labourage et aux semences. Nous avons semé onze barils de pommes de terre, et si la saison est propice, nous en récolterons une centaine. La pêche vient de commencer. Le Frère a mis des rets à l'eau, quoiqu'à proximité de la glace. Notre réserve de poisson touche à sa fin, et nos dix chiens ont bon appétit, je vous assure. Nous avons reçu quelques oies en payement de quelques crédits d'objets religieux ; déjà la moisissure s'y met.

Aujourd'hui notre chapelle retentit de chants montagnais. Hier soir, quatre familles sauvages sont venues s'établir près de nous, pour la mission du printemps. Nous n'aurons guère de sauvages, cette fois, à cause du départ de beaucoup d'entre eux pour les steppes du large, où ils vont chasser le caribou d'été. Mais je les ai tous ou presque tous confessés cet hiver. Nous attendons le P. Gascon de jour en jour. Grande nouvelle pour finir : nos amis intimes de jour et de nuit, les maringoins, viennent d'arriver.

3 *juin*. — Nous sommes en pleine mission. Chaque jour je fais deux instructions et un catéchisme, en montagnais. Presque tous assistent fidèlement aux exercices. Une petite cérémonie préparatoire au catéchisme, c'est l'inspection de la figure et des mains de mes petits sauvageons, qui se sont enfin résignés à nettoyer la couche de crasse et de graisse, accumulée sur leur personne depuis l'automne dernier, peut-être.

Jeudi notre chapelle brillait de tous ses atours, en l'honneur de la belle fête du Saint-Sacrement, terminée par la bénédiction. C'est là une douce consolation, dont la mission

de la Providence jouit assez souvent dans le cours de la semaine, à cause de son personnel et des priviléges des sœurs, mais dont nous sommes privés dans notre solitude de l'île d'Orignal. Chaque jour également, des confessions. Jeudi nous avions sept communions, aujourd'hui cinquante-huit, dont trois premières d'enfants. Ce sont des résultats consolants, qui nous payent bien de nos sacrifices. Que Dieu soit béni !

Comme je me prépare à partir après-demain, il a fallu s'occuper d'acheter un canot. Voyant notre embarras à nous en procurer, un de nos métis, excellent catholique, nous a fait don du sien, un beau grand canot d'écorce pour quatre personnes. M. Bompass, l'évêque anglican, qui est arrivé au fort depuis quelques jours, s'apprête à partir demain pour le fort Simpson. Il est très-pressé, car il doit rejoindre les berges remontant au portage, afin de se rendre, cet été, dans la Colombie britannique, où il doit séjourner deux ans, à notre grande satisfaction.

10 *juin*. — Nous voici, ce soir, à la rivière au Foin, d'où nous allons repartir dans quelques instants. Nous avons laissé le P. Gascon à Saint-Joseph, mardi matin, seul au milieu de ses bons sauvages, dont il va continuer l'instruction, tout en faisant sa cuisine et son petit ménage. A deux heures de l'après-midi, nous étions arrêtés par une barrière de glaces, et campés non loin du ministre qui nous attendait là forcément depuis la veille. Ce fut le surlendemain seulement qu'une brise, venant de terre, nous ouvrit un passage, et nous permit de continuer notre navigation, avec maint circuit et mille précautions. Comme l'évêque anglican avait engagé trois jeunes métis, très-vigoureux, il gardait presque toujours les devants. Le F. Renault et moi nous ramions cependant avec ardeur, à en avoir les bras roides et le dos brisé le matin, lorsque nous nous réveillions, après un sommeil de quelques

heures sur le sable, le bois de grève ou des cailloux. Notre antagoniste est arrivé ici quelques heures avant nous, et a déjà fait bien du mal parmi les Indiens arrivés à ce fort. Heureusement il n'y a encore là que la moindre partie de ceux qui doivent venir, et c'est la plus mauvaise peut-être. L'évêque a baptisé un enfant, malgré les remontrances de la mère, et a récité des prières, comme d'habitude. A ce poste sont attachés trois chefs sauvages, tous trois polygames, et *par là même* tous trois protestants. On peut juger l'arbre par ses fruits. J'ai demandé au commis du poste un logement pendant le séjour que je devais faire ici pour donner la mission, mais je n'ai eu qu'un refus. Dès lors j'ai pris mon parti. En attendant l'arrivée du gros des sauvages, je vais me rendre à la Providence et reviendrai le plus vite possible. Dans un quart d'heure, je vais baptiser deux enfants de métis ; et, après avoir terminé l'office du dimanche soir, en commun, je repartirai pour marcher toute la nuit.

17 *juin.* — Je suis heureux de reprendre la plume, accoudé cette fois à mon ancienne petite table du noviciat. Il y a déjà six jours que nous sommes arrivés, et nous serions venus plus vite, n'eût été le barrage des glaces. Nous avons eu la voile presque tout le temps, depuis la rivière au Foin. Il fallait voir notre fragile nacelle voler sur la crête des vagues du grand lac. Vous auriez frémi, mon très-révérend Père, de nous voir ainsi bercés.

Inutile de vous dire que l'accueil qu'on nous a fait a été bien cordial. On aime tant à se revoir entre frères ! Tout le monde ici est bien : pères, frères, sœurs. De temps à autre seulement, une des petites orphelines du couvent s'envole au ciel, pour nous chercher appui et protection.

Les travaux sont toujours au-dessus des forces du per-

sonnel de la mission par leur urgence et leur multiplicité, mais jamais au-dessus du courage de nos frères. Dieu jusqu'ici a béni leurs efforts.

Au lieu de retourner à la mission Sainte-Anne, je dois rester ici, en l'absence de Mgr Clut, qui se rend à Athabaska pour plusieurs motifs urgents. Une partie de nos Esclaves s'est rendue au fort ces jours derniers, mais n'y est restée que deux jours. Un bon nombre se sont confessés, et plusieurs ont communié. Je fais chaque jour le catéchisme en montagnais aux enfants et jeunes garçons du fort, ainsi qu'une petite classe de montagnais au F. Lecomte.

CEYLAN.

LETTRE DU R. P. BOISSEAU AU R. P. SOULLIER, ASSISTANT GÉNÉRAL.

Jaffna, le 15 avril 1878.

Mon Révérend Père,

Sachant ce qu'un cœur d'apôtre éprouve de consolation au récit des triomphes de l'Évangile et des conquêtes de la foi sur les ténèbres de l'idolâtrie, je me fais un bonheur de venir vous associer à notre joie commune. Vous apprendrez avec intérêt quelles circonstances ont permis à notre bien-aimé Mgr Bonjean de bénir, pour la seconde fois en moins d'un mois, une première pierre d'église dans un village païen.

Vous avez appris par la voie des journaux et par diverses correspondances de Ceylan, à quelles extrémités ont été réduites, par suite de la famine et du choléra, nos pauvres populations de l'Inde et de Ceylan. Je ne re-

commencerai point cette navrante peinture, et me bornerai à vous dire que le Seigneur, qui tire le bien du mal, a permis, dans sa miséricorde, que les fléaux du corps soient devenus une médecine salutaire pour les âmes, et le mobile qui a amené au sein de l'Église des légions d'infidèles. La vue du dévouement et de l'abnégation des Missionnaires au chevet des pestiférés, le spectacle des aumônes que la charité catholique leur a permis de distribuer à des milliers de faméliques, furent pour les païens un trait de lumière. Ils conclurent qu'une religion enseignant la pratique d'une si héroïque charité devait être la seule véritable, et aussitôt plusieurs obéirent au cri de leur conscience et éclairés de la lumière d'en haut, demandèrent à se faire instruire de nos saintes vérités. Telle fut l'origine de ce mouvement merveilleux qui, en quelques mois, est venu à Jaffna seul, grossir les rangs des fidèles de plus de sept cents païens convertis ; actuellement encore les catéchuménats que Sa Grandeur se hâta d'établir sont remplis de néophytes; le manque de ressources seul nous force à limiter le nombre des admissions.

Le chiffre des nouveaux baptisés, dont plusieurs se trouvent assez isolés de nos centres catholiques, fit de suite sentir la nécessité de construire de nouvelles églises. Le bien spirituel des néo-catholiques et l'espoir, au moyen de ces églises, de propager la foi au sein des masses encore païennes, rendaient désirable l'érection de ces nouveaux sanctuaires ; aussi Monseigneur n'a-t-il point reculé devant les dépenses. Le 25 mars, fête de l'Annonciation, Sa Grandeur, escortée de tous les Pères résidant à Jaffna, de son séminaire, des élèves de tous les établissements et d'un nombre considérable de catholiques et de païens, jetait les fondements d'une première église dans un village païen distant d'environ 2 milles de Jaffna ;

il bénissait avec grande solennité la première pierre d'un sanctuaire dédié à sainte Françoise Romaine. Une circonstance analogue a amené Monseigneur à Neduntivoe, dont je me propose surtout de vous entretenir.

Neduntivoe (Delft, en anglais) est une île pittoresque et rocheuse qui, à environ 30 milles ouest de Jaffna, émerge d'une mer profonde et houleuse, laquelle en rend l'abord difficile, et même parfois impossible aux changements de mousson. Cette île, d'à peu près 7 milles de long sur 2 de large, est habitée par deux castes principales, qui ici tiennent les deux extrémités de l'échelle sociale, à savoir : les Parias, presque tous catholiques, et les Vellaless, adonnés jusqu'à ce jour aux pratiques idolâtriques.

L'île de Neduntivoe offre peu de ressources ; ses produits principaux sont les fruits du palmier, le lait des troupeaux et quelques menus grains que ses habitants récoltent quand les pluies d'hiver le permettent. Assez misérables en tout temps, ces insulaires, par suite de la sécheresse des deux dernières années, laquelle a fait périr bon nombre d'arbres et décimé leurs troupeaux, se sont vu réduits à la dernière extrémité. On a enregistré plusieurs cas de mort causée par la faim. Vers la fin de l'année dernière, pour ne pas périr de misère dans leur île devenue aride, les habitants durent émigrer en masse et aller chercher dans les principales villes de Ceylan quelques moyens de subsistance. Jaffna, entre autres, se trouva bientôt envahie par ces pauvres affamés. Apprenant que des distributions de riz étaient faites par la Mission catholique, chrétiens et païens commencèrent à affluer. A partir de ce moment bon nombre de familles païennes furent en contact avec les Missionnaires, et la lumière véritable commença à poindre dans leur esprit.

Ce fut alors que le nombre croissant des néophytes fit sentir le besoin d'élever là aussi un nouveau sanctuaire. C'est

dans le but principal d'en bénir la première pierre que, le 4 avril au soir, Sa Grandeur, accompagnée de votre serviteur, s'embarquait pour Neduntivoc. Après avoir relâché quelques heures à Caits, et embrassé le cher P. Saint-Geneys, nous poursuivîmes notre route de nuit et arrivâmes le lendemain matin, vers huit heures, au terme de notre voyage.

Une foule compacte de catholiques et de païens, ayant à leur tête les RR. PP. Sandrasagra et Lytton, qui nous avaient devancés de quelques semaines pour préparer les voies, accueillit Sa Grandeur au rivage. A quelques pas du débarcadère, se trouvait érigé un premier arc de triomphe fort élégamment décoré. Ce fut là que Monseigneur se revêtit de ses ornements pontificaux. Puis au battement des tambours et au bruit du canon, entre deux files d'enfants portant de gracieuses oriflammes, il se rendit processionnellement par une avenue décorée de verdure à la chapelle provisoire, élevée près des fondations de la nouvelle église dédiée à saint François Xavier. Sa Grandeur ayant béni ce sanctuaire, y célébra la sainte Messe, la première sans doute qui ait jamais été dite sur ce sol jusque-là païen. Le site de la future église est magnifique. A quelques pas de son frontispice viendront expirer les flots tumultueux de la grande mer, et la croix qui doit dominer l'édifice sera à la fois et un phare au milieu des ténèbres de l'idolâtrie et un signe d'espérance au matelot.

La messe terminée, et après avoir pris quelques rafraîchissements, Sa Grandeur fut invitée à se rendre sous un autre élégant pavillon dressé uniquement par les païens. Un nouveau cortége s'organisa, et, cette fois, ce furent les Hindous qui voulurent avoir l'honneur de porter le dais et d'escorter l'Évêque. Arrivé au Pandel, Monseigneur alla s'asseoir sur le trône qu'on lui avait préparé ;

puis la foule s'étant rangée en hémicycle, l'un des principaux de la caste s'avança vers Sa Grandeur et lui lut une adresse des plus respectueuses, dans laquelle, après avoir payé un juste tribut d'hommages au prélat illustre par sa science, et de reconnaissance au bienfaiteur, dont le cœur généreux s'était souvenu d'eux au jour de la détresse, il traça un tableau saisissant de l'affreuse misère où les avait réduits la famine, et finit, au nom de tous les siens, par conjurer Sa Grandeur de vouloir être leur avocat près du gouvernement, dans le but d'obtenir certaines améliorations locales qui les missent à l'abri du besoin.

Nous accueillîmes, comme un heureux indice des bonnes dispositions de ces païens, la demande qu'ils adressèrent en outre à Monseigneur, de leur laisser un Missionnaire à poste fixe à Neduntivoe, et d'établir une école pour leurs enfants. Comme je le dirai plus tard, ces deux dernières demandes ont déjà été exaucées. Quant aux autres pétitions, Sa Grandeur dut se borner à leur promettre son appui près des autorités civiles. Grâce à cette promesse et aux bonnes paroles que daigna leur adresser Monseigneur, tous ces pauvres païens se retirèrent consolés, et nous laissant les meilleures espérances pour l'avenir.

Cette première cérémonie terminée, Sa Grandeur monta en palanquin pour se rendre au presbytère de l'église de Saint-Jean, résidence ordinaire des Missionnaires ; mais aux trois quarts de la route, elle fut de nouveau invitée à mettre pied à terre sous un troisième arc de triomphe, d'un style tout oriental, pour y entendre cette fois une adresse de catholiques, désireux de souhaiter la bienvenue à leur premier pasteur, de faire entendre un cri de détresse au cœur compatissant de leur Père et d'implorer son appui. A eux aussi, Sa Grandeur sut rendre l'espoir

par les bonnes paroles sorties de son cœur et par ses paternelles bénédictions.

Les deux jours qui suivirent cette réception solennelle furent consacrés aux intérêts spirituels et matériels de ces pauvres gens, et à en préparer un certain nombre à la communion et à la confirmation. Sa Grandeur reçut la visite de plusieurs païens influents, circonstance qui l'a mis à même de jeter la semence de la bonne parole dans leurs cœurs. Durant ces quelques jours nous pûmes constater l'extrême détresse de la majorité des habitants. Plusieurs n'ont pour soutenir leur vie qu'une sorte de petit tubercule de la grosseur d'un grain de riz, qu'ils passent une partie de leurs journées à recueillir dans les terrains sablonneux. Ce petit grain nommé *mousalei*, et qui croît à l'instar du chiendent, est, après avoir subi diverses préparations, réduit à l'état de pulpe, dont on fait une bouillie assez peu substantielle, j'imagine; c'est vraiment misérable; aussi beaucoup de personnes ressemblent-elles à de véritables squelettes ambulants. Émue de ce spectacle, Sa Grandeur a fait faire des distributions de riz aux plus nécessiteux.

Le dimanche arriva: ce fut une journée bien remplie. Le matin, après la grand'messe, Monseigneur administra la confirmation à vingt-six personnes. Le soir, vers quatre heures, nous reprîmes le chemin de la nouvelle église, toujours escortés de nos bruyants tambours; arrivés à la chapelle provisoire, Sa Grandeur commença par administrer le saint Baptême à treize nouveaux catéchumènes adultes, auxquels elle donna ensuite la confirmation. Après avoir consacré à Dieu ces pierres spirituelles qui doivent former la nouvelle chrétienté, Monseigneur, revêtu des ornements pontificaux, procéda, selon le rit accoutumé, à la bénédition et à la pose de la pierre fondamentale de l'église future. L'émotion fut grande quand, au bruit du

canon et des tambours, on vit le pontife poser cette première pierre et prendre, au nom de l'Église, possession de ce sol païen désormais dédié au vrai Dieu. Puisse ce nouveau sanctuaire s'élever rapidement ! puissent surtout les nouveaux chrétiens, qui doivent en peupler l'enceinte, croître en nombre et en vertu !

Le mercredi matin, nous reprenions la route de Jaffna, où nous arrivâmes sains et saufs le lendemain. Immédiatement Sa Grandeur se mit en devoir de réaliser la promesse faite à Neduntivoe, et de désigner un Père qui, tout en s'occupant des anciens chrétiens, pût affermir les néophytes dans la foi, travailler à la conversion des païens, fonder des écoles et faire marcher les travaux de la nouvelle Église. Le choix tomba sur le bon P. SANDRASAGRA, que son dévouement et sa connaissance de la langue et des coutumes tamoules désignaient tout spécialement pour ce poste, à la fois honorable et pénible. La position, de fait, demande une grande abnégation. L'isolement, la difficulté des communications avec Jaffna, et par suite la perspective de plusieurs privations spirituelles et matérielles, rendront longtemps Neduntivoe un poste de sacrifice. Heureusement l'élu a un courage à la hauteur des difficultés, et le cher Père, chargé des bénédictions de Sa Grandeur et des vœux de tous ses Frères, est reparti seul, le cœur joyeux et plein de confiance.

Daigne le Seigneur bénir ses travaux ! Puisse ce cher Père, comme son illustre patron saint François Xavier, premier apôtre de Neduntivoe, recueillir là une riche moisson d'âmes, et voir enfin se lever le soleil de la foi sur ces peuples trop longtemps assis dans les ténèbres de l'erreur ! Ce sera notre prière quotidienne pour ces pauvres insulaires et leur nouvel apôtre.

Ma tâche est finie. Vous accueillerez, j'en suis sûr, ces quelques détails avec votre bonté accoutumée, et ces

quelques lignes vous rappelleront, je l'espère, qu'à Ceylan, un cœur reconnaissant garde toujours le souvenir d'un Père bien-aimé.

Je suis avec le plus profond respect, mon révérend Père,

Votre humble et affectionné Frère,

J. Boisseau, o. m. i.

Une lettre du R. P. Massiet, écrite sous forme de journal historique, et datée du 15 juin 1878, nous fait connaître les événements principaux passés à Jaffna, depuis le compte rendu paru dans le dernier numéro de nos Annales et ajoute quelques détails à ce qu'on vient de lire. Nous extrayons de ce journal les faits suivants :

Jaffna, le 15 juin 1878.

1° *Bénédiction de la première pierre de l'église Sainte-Françoise Romaine, à Siviateiron.* — Eloigné d'un mille environ de Jaffna, ce hameau était resté jusqu'ici inaccessible à tous les efforts d'évangélisation des Missionnaires catholiques. Sa population, entièrement païenne, ne connaissait du christianisme que le nom, lorsque, vers la fin de l'année dernière, s'ouvrit notre nouveau catéchuménat. Parmi nos néophytes, un bon nombre se trouvaient être de cet endroit, et il devenait urgent de leur construire une petite église, qui serait comme un point de ralliement pour la chrétienté nouvelle. Après bien des pourparlers, on finit par acheter le terrain, et les préparatifs pour la nouvelle construction commencèrent aussitôt. Le lundi 25 mars, Monseigneur, accompagné de son clergé, des séminaristes et d'une grande partie des catholiques de Jaffna, se rendit à Siviateiron, et bénit solen-

nellement la première pierre de la nouvelle église. Depuis, les travaux ont marché vite, et, dans quelques semaines, je l'espère, l'édifice pourra être livré au culte. C'est une jolie petite construction en pierre, de 48 pieds de long sur 18 de large ; un véritable bijou pour le pays.

2° *Voyage de Mgr Bonjean à Delft.* — Huit jours après cette cérémonie, Monseigneur s'embarquait avec le R. P. Boisseau pour l'île de Neduntivoe (Delft), si cruellement éprouvée dans le dernier choléra. Les RR. PP. Lytton et Sandrasagra y avaient précédé Sa Grandeur avec une trentaine de néophytes que la famine avait amenés à Jaffna, et que le malheur avait conduits à la lumière de la vraie foi. Cette île, située à une trentaine de milles sud-ouest de Jaffna, comptait, avant la famine, une population catholique d'environ 800 personnes. Bon nombre ont été emportées par le fléau ; mais les nombreux catéchumènes qui ont reçu le baptême à Jaffna et sont ensuite retournés dans leur pays, ont en partie contre balancé cette perte. Ces catéchumènes, appartenant presque tous à la caste des Vellalers (la première du pays), il fallait songer à leur bâtir une église, et à organiser pour eux les secours religieux qu'exigeait leur condition de néophytes. C'était là un des principaux buts du voyage de Sa Grandeur. Partis de Jaffna le 3 avril, les voyageurs abordèrent à Delft le lendemain matin. La réception fut des plus brillantes, non-seulement de la part des catholiques, mais aussi de la part des Hindous. Ces derniers présentèrent une adresse dans laquelle ils prièrent Monseigneur de leur accorder la faveur d'un Missionnaire résidant au milieu d'eux, et d'une école pour y élever leurs enfants. Ils priaient aussi Sa Grandeur de vouloir bien user de son influence auprès du gouvernement pour leur obtenir une diminution de taxes et différents autres avantages temporels. Monseigneur leur ré-

pondit que, pour ce qui dépendait du spirituel, il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour venir à leur secours, mais, quant au temporel, il ne pouvait leur promettre autre chose que de faire connaître leurs besoins au gouverneur aussitôt qu'une occasion favorable se présenterait.

Une chose si simple en soi ne pouvait manquer d'exciter la haine des protestants contre l'influence des Missionnaires catholiques. Un journal anabaptiste de Colombo n'y vit rien moins qu'une attaque déloyale contre le gouvernement, une menace pour l'Angleterre ; aussi le *queen's advocate* était-il mis en demeure de citer « l'évêque Bonjean » en cour, pour lui faire rendre compte de sa conduite. Le maladroit organe anabaptiste en fut pour ses frais ; il devint la risée des journaux protestants eux-mêmes, qui, en bon confrères, lui conseillèrent de tourner dorénavant son ardeur belliqueuse contre d'autres ennemis.

Le 6, Monseigneur donnait la confirmation à vingt-sept personnes, et, le lendemain 7, Sa Grandeur administrait le baptême à treize adultes, après avoir confirmé dix-neuf autres personnes. Le même jour on procéda à la bénédiction solennelle de la première pierre de l'église Saint-François-Xavier, élevée spécialement pour les nouveaux convertis, et, le 11, Monseigneur rentrait à Jaffna, ramenant avec lui les RR. PP. Lytton et Sandrasagra. Ce dernier, cependant, ne devait rester que quelques jours à Jaffna. Il repartit au commencement de la semaine sainte, emmenant avec lui deux maîtres d'école et les maçons nécessaires pour achever la construction de sa nouvelle église. Depuis, nous n'avons reçu que très-rarement de ses nouvelles, l'arrivée de la mousson du sud-ouest empêchant toute communication entre Jaffna et l'île de Delft.

3° *Maladie de Monseigneur.* — Ce fut peu de temps après son retour de Delft que nous nous aperçûmes chez notre Evêque des premiers symptômes d'une maladie dont il n'est pas encore entièrement rétabli. Les cérémonies de la semaine sainte, les baptêmes et les confirmations, que Sa Grandeur administrait régulièrement tous les dimanches, ne firent qu'accélérer les progrès du mal. Le médecin, jugeant qu'un changement d'air lui serait favorable, l'engagea à aller passer quelque temps à Colombogam. Monseigneur y consentit enfin, et, le 25 mai, il alla s'installer au milieu de ses chers orphelins. Le mieux que l'on espérait ne se déclara pas tout d'abord, et Monseigneur se vit obligé de prolonger son séjour à Colombogam plus qu'il ne se l'était proposé. Enfin, depuis quelques jours une amélioration notable s'est produite dans l'état de notre cher malade.

Puissent les prières de nos frères de France contribuer à rendre à notre bien-aimé vicaire apostolique une santé qui lui est nécessaire au milieu des travaux qu'il poursuit si ardemment pour la plus grande gloire de l'Église et de la Congrégation!

4° *Choléra et famine* — Enfin, depuis quelques mois nous commençons à respirer. La famine a disparu dans la rigueur du mot, mais nous continuons à en subir le contre-coup. Le riz est bien cher, et nos *chettys* ne paraissent guère disposés à en diminuer le prix. Pour le moment, nos pauvres trouvent dans le fruit du palmier une nourriture qui les empêche de mourir de faim ; mais nous ne sommes pas sans appréhensions pour l'hiver prochain, où ces ressources temporaires commenceront à faire défaut. La moisson aurait été bonne si les champs avaient pu être ensemencés. Faute de semence, presque la moitié des rizières sont restées malheureusement en friche.

Le choléra, lui aussi, a suivi une marche décroissante. Le 9 mars, il vint frapper à la porte du catéchuménat. Appelé aussitôt, j'eus juste le temps d'administrer le saint baptême au moribond ; quelques instants après il s'envolait au ciel. Le 15, nouvelle victime au catéchuménat. Le 12 avril, je me trouvais, avec le R. P. Mauroit, dans un village de la mission de Valigamam. Au milieu de la nuit, un individu de Jaffna, qui s'était rendu là en pèlerinage, vint nous réveiller, nous demandant la médecine pour le choléra. Nous ne crûmes pas tout d'abord à une attaque sérieuse, et d'ailleurs nous n'avions aucun remède avec nous. Le lendemain, à notre lever, nous trouvâmes le malade mourant, et le P. Mauroit eut à peine le temps de lui administrer les derniers sacrements. Depuis lors, nous n'entendîmes plus parler de nouveaux cas à Jaffna ; mais les îles avoisinantes continuaient à en être infestées. Le R. P. Gourdon se vit même obligé de partir pour Mandativoe, afin d'être plus à portée de secourir les malades. Après son retour je n'ai pas appris qu'il y ait eu d'autres cas. Depuis quelques jours, cependant, les journaux de Colombo nous disent que le choléra a reparu dans la capitale de l'île ; on allait même jusqu'à dire que Putlam en était infesté ; mais des lettres particulières, reçues du Missionnaire de ce district, n'en disent mot. Puisse la nouvelle être fausse ! sans quoi notre pèlerinage de Sainte-Anne serait bien compromis.

5° *Catéchuménat et crèche de Saint-Vincent de Paul.* — Ces deux œuvres, bien qu'établies les dernières, sont peut-être celles qui nous donnent le plus de consolation. Dans ma dernière lettre, je vous ai parlé longuement des fruits que déjà elles avaient produits. Il me reste à vous dire quelques mots de leur développement.

Le catéchuménat est en bonne voie de prospérité, et,

quoique nous ayions été obligés de réduire considérablement le nombre des admissions, il continue à nous fournir, par intervalles de quinze jours à trois semaines, son contingent de nouveaux baptisés. Depuis le commencement d'octobre 1877, nous y avons préparé au baptême quatre cent cinquante-cinq personnes adultes et trois cent soixante-cinq enfants de païens. Le nombre de ceux qui actuellement s'y préparent à la réception du baptême est de cinquante-trois, nos ressources ne nous permettant pas d'en recevoir un plus grand nombre à la fois.

Mais ce qui n'est pas moins consolant c'est de voir les sentiments qui animent tous ces chers néophytes. La plupart sont rentrés dans leurs villages après leur baptême, et, de tous les côtés, nous recevons des nouvelles de la ferveur qui continue à les animer, et de l'esprit de prosélytisme qui les pousse à travailler à la conversion de ceux des membres de leurs familles qui n'ont pas encore le bonheur de connaître la vérité. Quelques-uns rencontrent cependant, au foyer domestique, des traitements tels, qu'il faut une foi bien affermie pour y résister. On me cite, entre autres, une jeune fille de seize ans, qui, rentrée chez elle après son baptême, ne cessa d'être l'objet des mauvais traitements de la part de son propre père. Homme violent et cruel et, de plus, profondément attaché aux pratiques superstitieuses du paganisme, il songeait à donner sa fille en mariage à un de ses parents, païen comme lui ; mais il comptait sans l'opposition parfaitement justifiée de la nouvelle chrétienne. Le jour des noces approchait ; déjà les préparatifs étaient assez avancés, et cependant la jeune fille n'avait pas encore dit son dernier mot. Enfin, elle déclara nettement à son père que jamais on ne la contraindrait à épouser un païen. Promesses, menaces, mauvais traitements, tout fut inutile ; elle resta

inébranlable dans sa résolution. Poussé à bout, son père finit par lui déclarer qu'elle avait à choisir entre ce mariage et la mort, et, comme pour appuyer sa proposition, il s'arma d'un grand couteau, et s'apprêtait à mettre ses menaces à exécution, dans le cas d'un refus. Les choses en étaient arrivées à ce point, lorsqu'un soir nous vîmes arriver la néophyte au catéchuménat. Elle était presque morte de frayeur et tout exténuée de la course qu'elle venait de faire. Nous n'eûmes guère le temps de lui poser des questions, car, un instant après, le père arrivait, poursuivant sa fille et bien décidé, cette fois, à en finir avec cette obstinée, comme il le disait. Quatre vigoureux gaillards l'eurent bientôt désarmé, et, lui faisant sentir quelque peu le bout de leurs bâtons, lui ôtèrent pour toujours l'envie de revenir. Sa fille, mariée depuis à un bon catholique, n'a plus entendu parler de lui à partir de ce jour.

Du catéchuménat passons à la crèche de Saint-Vincent de Paul. Nous y trouverons une quarantaine de petits anges de un à cinq ans, recevant les soins empressés de la bonne sœur Assomption, dont le zèle et le dévouement sont à la hauteur de la charge que l'obéissance lui a imposée. Déjà cinq ou six de ces petits anges sont partis pour le Ciel, où, sans doute, ils prient pour leurs bienfaiteurs et bienfaitrices. Cette œuvre nouvelle, jointe à celle de nos orphelinats, fait ici l'admiration des protestants eux-mêmes. Notre vœu le plus ardent est que cette belle œuvre puisse continuer à prospérer. Ce ne sont pas les sujets qui lui manqueront, mais nous sommes obligés de ne pas tenter au-delà de nos ressources, qui sont bien restreintes, et, partant, de nous borner au nombre d'enfants que nous sommes à même d'entretenir.

6° *Orphelinat.* — Les deux orphelinats de garçons et celui des filles, dirigés par les sœurs de la Sainte-Famille,

sont au grand complet. Colombogam compte cent trente-deux enfants, Kornegalle cinquante-trois, et l'orphelinat des filles cent trois. Il est bien facile de comprendre de quelle importance sont ces différents établissements pour l'avenir de la mission. Arrivés à un âge où ils doivent se choisir une position, nos orphelins forment autant de familles chrétiennes qui, dispersées au milieu des païens, commencent souvent l'œuvre du Missionnaire, et jettent autour d'eux une semence de foi, qui tôt ou tard finit par se développer et produire d'heureux fruits.

7° *Mort de Pie IX et élection de Léon XIII.* — La triste nouvelle de la mort du Saint-Père arriva à Jaffna le 12 février, vers les cinq heures du soir. Elle fut comme un coup de foudre pour nos chers catholiques. Depuis plusieurs mois déjà on se berçait d'illusions, et on s'était habitué à regarder Pie IX comme à l'abri des atteintes de la mort. La réalité venait détruire toutes les espérances. Les protestants, au contraire, chantaient victoire. A les entendre, la cloche qui sonnait le glas funèbre pour la mort du Pape devait être le signal de l'enterrement du catholicisme. Mgr Bonjean fit paraître aussitôt sa pastorale sur la mort du Pape, prescrivant des prières pour le repos de son âme, et convoquant tous les catholiques à un *meeting* général, dans lequel on devait discuter les moyens à prendre pour rendre hommage à la mémoire du Pontife défunt. Un service solennel fut proposé pour le lundi 19, et on prit la résolution d'orner, à cette occasion, toute la cathédrale avec des tentures noires. Une souscription, ouverte à l'instant, réunit la somme de 105 roupies (262 fr. 50).

Je puis vous assurer que si nous n'avions pas ici les riches tentures de velours, parsemées de lames d'argent, dont on se servit à Paris, notre cathédrale n'en présentait

pas moins un spectacle que l'on n'avait jamais vu dans ce pays. Les murs, les colonnes, les portes et les fenêtres, tout était revêtu de la couleur du deuil. Au milieu de l'église s'élevait un immense catafalque, surmonté de la tiare pontificale, et portant sur ses côtés des inscriptions en latin, en anglais et en tamoul. Monseigneur officia solennellement, assisté de ses deux vicaires généraux, et, à la communion, il eut le bonheur de distribuer le pain de vie à plus de trois cents personnes, qui avaient tenu à honneur de témoigner par là de leur sincère attachement au vénéré Pontife que l'Église venait de perdre.

Les prières pour le repos de l'âme du Pape défunt devaient continuer pendant huit jours. Nous eûmes à peine le temps d'essuyer nos larmes que déjà nous parvenait l'heureuse nouvelle de l'élection du cardinal Pecci au trône pontifical. « L'encre avec laquelle je vous écrivais ma pastorale annonçant la mort de Pie IX, disait Mgr Bonjean, était à peine séchée, que j'ai à vous annoncer maintenant l'avénement au trône de saint Pierre du cardinal Gioacchino Pecci, qui a pris le nom de Léon XIII. » Aussitôt les cloches de la cathédrale annoncèrent à la ville entière l'heureux événement. En un instant celles des quatre autres églises de la ville se mirent en branle, et bientôt ce fut comme un véritable carillon, auquel se mêlaient les cris de joie des catholiques. Le peuple, en foule, accourait à la cathédrale ; chacun voulait voir le portrait du nouveau Pape, dont Monseigneur avait rapporté une copie, à son retour du Concile. Un *Te Deum* solennel d'action de grâces fut entonné, et, du haut de la chaire, Mgr Bonjean laissa déborder sur son peuple les flots de joie qui inondaient son cœur. L'enthousiasme était général ; la joie était au comble. Le peuple de Jaffna devait donner une nouvelle preuve de cette joie le diman-

che suivant, 24 février. C'était le jour choisi pour la messe solennelle d'action de grâces. Monseigneur officia pontificalement ; comme le mardi précédent, il y eut un grand concours de peuple et de nombreuses communions. La cathédrale, ce jour-là, avait revêtu ses habits de fête : l'intérieur et l'extérieur étaient tapissés de verdure et de fleurs. Le soir, à la sortie des vêpres, un magnifique feu d'artifice rassemblait les spectateurs autour de la cathédrale. Pendant tout ce temps, les canons du F. de Steffanis mêlaient leurs détonations au bruit des fusées et des chandelles romaines. Mais ce qui mérite une mention toute spéciale, c'est l'illumination spontanée qui, de tous les quartiers de la ville, témoigna de la sympathie des catholiques pour leur nouveau Pontife. Quand je dis des catholiques, ce n'est pas assez ; car protestants et païens rivalisaient de zèle avec les catholiques à qui mieux mieux. Aussi ne pus-je m'empêcher de sourire en voyant devant la porte de plusieurs païens des transparents portant des inscriptions dans le genre de celles-ci : « *Vivat, vivat Leo the thirteenth !* » — « *To Leo the thirteenth love, gratefulness, homage !* » Les maisons qui faisaient exception étaient désignées au doigt par les passants ; c'était généralement la demeure de quelque ministre ou de quelque protestant qui aurait craint de se compromettre en prenant part à la joie universelle. Nos pêcheurs de l'église Saint-Jacques, cependant, se distinguèrent entre tous, et, tout pauvres qu'ils sont, ils avaient illuminé leurs maisons ainsi que les cocotiers qui bordent la route.

A la première nouvelle de l'élection d'un nouveau Pape, Mgr Bonjean avait adressé au cardinal Franchi un télégramme le priant de déposer aux pieds de Sa Sainteté l'hommage de l'amour et de l'obéissance du Vicaire apostolique, des Missionnaires et des catholiques de Jaffna. Le 28 au matin, Sa Grandeur reçut la réponse

du Saint-Père : « Le Saint-Père, portait le télégramme, remercie et bénit de tout son cœur Évêque, prêtres et fidèles du Vicariat. » Vraiment le nouveau Pape nous traitait en enfants gâtés, et, pour le coup, je me sentis réconcilié avec ce télégraphe dont j'avais toujours considéré l'installation, dans ce pays encore plus qu'à moitié sauvage, comme un véritable hors d'œuvre.

MASSIET, O. M. I.

MAISONS DE FRANCE

MAISON D'AIX.

Aix, le 5 juillet 1878.

Mon révérendissime et bien-aimé Père,

Le dernier rapport, publié dans nos Annales sur la maison d'Aix, remonte au mois de mars 1876 ; et ce rapport, pour des motifs qui y sont parfaitement exposés, s'arrête à l'année 1872. C'est donc un espace de six ans que doit embrasser l'aperçu sommaire que je viens vous donner de nos œuvres de zèle et de nos travaux apostoliques. Vous ne regarderez certainement pas mon retard comme un signe d'indifférence. Je le sais, les souvenirs les plus chers du foyer s'effacent avec les ans, si la main pieuse d'un frère ou d'un fils ne les ravive. Et si, parfois, le labeur quotidien ne laisse pas le temps au Missionnaire de raconter ses combats, il n'en est pas moins dévoué à sa famille religieuse et à sa gloire. A quelque heure qu'arrive son récit, il est toujours reçu avec bonté.

Ma première parole sera pour rendre hommage au zèle de mon prédécesseur, le R. P. Augier, dont le passage, de trop courte durée, a laissé de si fortes traces dans les souvenirs de la Communauté et de la ville d'Aix. La presse locale se fit à cette occasion l'interprète des regrets unanimes. Le départ du Supérieur était une véritable épreuve pour la mission, dont il avait été pendant cinq ans l'honneur et la lumière.

A partir de ce moment, nous ne fûmes plus que huit : les PP. Telmon, Nicolas, Bonnard, Gallo, Du Clot, Bourg, Lamblin et Garnier.

C'est avec ce personnel réduit que nous avons, pendant ces six dernières années, accompli nos œuvres. Tous les Pères ont rivalisé de zèle. Leurs travaux, qu'aucune fatigue n'a pu interrompre, ont tous obtenu des résultats merveilleux. Je me contenterai de vous les rappeler dans une vue d'ensemble.

Les missions, qui ont été le grand but que se proposa notre vénéré fondateur, doivent être placées au premier rang. Elles ont alimenté chaque année notre zèle et ralumé, au sein des populations, le flambeau de la religion qui menaçait de s'éteindre. Un témoignage entre tous donnera la mesure du bien opéré : « Depuis la présence de vos saints et vaillants missionnaires dans ma paroisse, m'écrivait un excellent curé du diocèse d'Aix, chez qui nous avions prêché le Jubilé au commencement de 1876, le mouvement religieux s'affermit et se propage ; jamais, depuis 1825, notre église n'avait réuni tant d'hommes, jamais on n'avait vu un nombre si imposant de chrétiens affirmer leur foi sans crainte, et prêts à la défendre sans faiblesse. »

Les stations de l'Avent et du Carême, les retraites pascales exclusivement adressées aux hommes sont venues aussi régulièrement réclamer leur part de nos labeurs évangéliques. C'était le combat avec ses chances et ses émotions ; partout vos enfants, grâce à leurs vertus, à leur mérite modeste et à leur abnégation, ont produit des fruits de salut. « Quand donc, écrivait à un Père le curé d'une importante paroisse, me sera-t-il donné de contempler de nouveau, sous les voûtes de notre vieille basilique, ce grand et solennel spectacle? Nous avons vu des hommes de tous les âges et de toutes les conditions, les

habitants de la ville et de la campagne, les chefs d'usines et d'atelier subir la domination de votre parole populaire, et venir se réconcilier les uns après les autres avec notre sainte religion. »

Les retraites à des communautés religieuses d'ordres différents, mais dont l'égale ferveur donne au cœur de Jésus-Christ tant de consolation, et à la sainte Église tant d'édification et de gloire ; à des pensionnats de jeunes filles, où les délicatesses de la piété s'unissent à la culture sérieuse de l'esprit et de l'âme ; à des congrégations de paroisses, à l'aide desquelles le pasteur prépare des femmes qui seront la bénédiction de leurs foyers, n'ont pas cessé de s'accroître et de se multiplier.

Des premières communions, des triduum, à l'occasion de l'adoration perpétuelle du très-saint Sacrement, de fêtes patronales, ou d'érections de nouveaux sanctuaires au Sacré Cœur de Jésus ou à la très-sainte Vierge, ont été pour nos Pères, à toutes les époques de l'année, une occasion de se retrouver en face d'auditoires déjà connus, mais toujours heureux de les revoir et de les entourer de leurs bienveillantes et chrétiennes sympathies.

Il est encore une touchante dévotion à laquelle nous avons aimé à prêter le concours de notre humble apostolat, c'est la dévotion envers les âmes qui souffrent dans le purgatoire. Chaque année, à la fête de la commémoration de tous les morts, nous avons ouvert, dans une paroisse ou dans une autre, une série de pieuses instructions, destinées à intéresser la piété des fidèles en faveur des défunts.

Enfin, quand je vous aurai signalé plusieurs retraites de petits séminaires et de colléges, vous saurez assez exactement la nature des travaux que les Pères de la mission ont accomplis, durant ces six ans, en toute soumission d'esprit et en toute vaillance de cœur.

Leur nombre dépasse trois cents. Ce n'est là qu'un chiffre, mais il porte en lui-même son éloquence. Du reste, quels beaux commentaires pourraient s'y ajouter et le faire resplendir ! Mais ce serait m'engager dans une entreprise sans fin. Il me faudrait transcrire les témoignages de la reconnaissance et des joies inespérées des pasteurs qui ont eu recours à notre ministère, emprunter aux feuilles publiques des localités leurs récits enthousiastes ; enfin relever au moins quelques traits dans les notes de grande édification que nos Pères eux-mêmes m'ont communiquées, et que la mission conservera dans ses archives comme un précieux trésor.

Mais ces lettres, ces documents et ces notes sont en si grand nombre, qu'il m'est impossible non-seulement de les publier tous, mais même de les mentionner. Je me permettrai seulement cette consolante réflexion : ce qui éclate, en présence de ces vivants souvenirs, c'est l'étonnante vitalité de notre chère Congrégation, providentiellement bénie de Dieu, et qui garde, à travers les malheurs des temps, l'esprit qui consacra ses origines et qui lui assure une intarissable fécondité. Ici, en effet, comme sur les autres champs de bataille, où ses enfants donnent ce qui est le meilleur de la vie, leur dévouement et leur cœur, elle a bien réalisé sa devise : *Pauperes evangelizantur*. Les condescendances de son amour ont été pour les petits et les humbles, et ses plus récents comme ses premiers labeurs apostoliques se peignent dans ce seul mot du Maître : « *Les pauvres sont évangélisés.* »

En commençant, je vous ai nommé les Pères qui, en 1872, composaient la maison d'Aix. L'année suivante, le P. Bourg était appelé à Notre-Dame de l'Osier ; mais les événements qui se rattachent à son trop court passage à la mission y perpétueront longtemps encore son souvenir. Quelque temps après, le P. Mauran venait le rem-

placer. Sa santé, ébranlée, lui fit d'abord accepter de Mgr Forcade le titre d'aumônier du couvent de la Visitation. Les fonctions qu'il remplit dans cette maison, pendant près de dix-huit mois, y laissèrent des traces profondes. Il y avait gagné à Jésus-Christ les enfants qu'il y catéchisait. Aussi, à son départ, ce fut une douleur universelle.

En 1877, la communauté compta successivement parmi ses membres les PP. Billaut et Augier (Cassien). Six mois suffirent au premier pour donner le gage de ce qu'il était et de ce qu'il promettait. Le P. Augier lui succéda dans la voie, et ses débuts faisaient présager un rapide épanouissement. Hélas ! nous n'avons eu que le temps de les saluer l'un et l'autre de nos sympathies et de nos vœux fraternels.

Une douleur autrement profonde nous était réservée cette année même : après de longues et bien vives souffrances, le P. Telmon nous quittait pour toujours. Sa mort n'a pas été seulement celle d'un homme de travail et d'étude, ou même d'un chrétien, d'un catholique en pleine communion avec l'Eglise, mais bien la mort d'un prêtre, d'un religieux, d'un Oblat *sacrifiant sa vie comme une profession de sa foi et un chant d'amour pour Jésus-Christ*. Muni du pain des forts, après avoir reçu pieusement les derniers sacrements, il s'est vu, avec calme et confiance, entrer dans l'éternité. Une main mieux exercée que la mienne saura faire valoir et apprécier son mérite.

Après les Pères, il convient de vous nommer le personnel des Frères convers de la mission ; ce sont les FF. Philippe, Lestreit, Nigros, Cohard et Ravier. Tous remplissent leurs emplois avec esprit de foi et de dévouement. Dans une famille religieuse le travail et les prières de ceux qui servent sont les lumières de ceux qui ensei-

gnent. Le plus humble, le plus obscur de ses membres lui apporte une puissante coopération dans le service de la vérité. Nos Frères convers de la mission le comprennent, et ils redoublent de ferveur dans leurs supplications et leurs communions.

Il me reste, mon révérendissime et bien-aimé Père, à vous parler de notre chapelle. Consacrée par le temps et des grâces particulières, elle a une place importante dans l'histoire religieuse de la ville et du diocèse d'Aix. Le Sacré-Cœur et l'Immaculée-Conception sont ses deux grandes fêtes. De longs jours de prières et de pieux exercices les accompagnent et les suivent. Mais c'est surtout pendant les mois de mai et de juin qu'elle devient le foyer de la dévotion à Marie immaculée et au Cœur sacré de son divin fils. Elle jouit alors d'une renommée populaire. Les fidèles accourent de tous les points de la cité, et recueillent avec fruit les enseignements que leur dispense une parole toujours instructive et pleine d'onction. Tous aiment à le reconnaître et à le redire. Il y a alors dans l'église de la mission, avec son autel richement paré, son sanctuaire changé en parterre de fleurs, son ornementation splendide, la mâle beauté de ses chants et la foule immense, une toute-puissante attraction qui prépare, chaque année, l'union parfaite des pensées et des cœurs. C'est un centre où les âmes viennent se ranimer, chercher tour à tour la piété douce et gracieuse sous la protection de l'auguste Vierge Marie, forte et virile sous les bénédictions du Sacré Cœur de Jésus.

Notre mois de Marie est couronné par un pèlerinage à Notre-Dame de la Seds. Sur un simple avis des Missionnaires, la population aixoise, dévouée à la Mère du Sauveur, court à son antique et vénéré sanctuaire.

Le saint sacrifice de la messe, célébré par le R. P. Supérieur de la mission, les chants sacrés, la parole évan-

gélique, les consécrations solennelles donnent à ce rendez-vous de la piété l'éclat, la beauté et les harmonies d'une sublime et ravissante manifestation religieuse.

Mais sa plus grande joie, son plus beau triomphe, la mission les doit à sa procession générale, le vendredi du Sacré-Cœur. Comment vous dépeindre les magnificences de cette solennité, vous rappeler ce qu'elle a de pieux, de brillant, je puis dire d'enthousiaste ? Le majestueux défilé sous les allées verdoyantes du Cours, les oriflammes symboliques, le délicieux groupe de bannières dorées ou fleuries, portées par des jeunes filles de famille, les pavois, les chœurs, les flambeaux, les riches ornements; le cortége recueilli des hommes, représentant toutes les œuvres de foi et de charité ; les symphonies entraînantes de la musique du régiment; le chant, près de la croix, du *Tantum ergo*, accompagné de l'orchestre militaire, donnent à cette manifestation chrétienne un caractère émouvant et grandiose. Le saint Sacrement est aux mains de Mgr l'archevêque, entouré du clergé. Les cordons du dais sont tenus tantôt par les premières autorités, judiciaire, militaire, administrative et civile, tantôt par les membres survivants de la Congrégation établie, il y a environ soixante ans, dans notre église, par Mgr de Mazenod. Laissez-moi vous les nommer, ils ont toujours si bien mérité de notre chère mission : ce sont, avec M. de Boisgelin, neveu de notre vénéré fondateur, MM. Fabry, doyen d'honneur des conseillers, Tavernier père et le marquis de Garidel.

A la rotonde, la procession évolue sur le rond-point, en faisant plusieurs fois le tour de la grande fontaine. Un beau reposoir, resplendissant de lumières, s'élève au pied de la croix de la mission, plantée là en 1820, par nos premiers Pères, et la foule, agenouillée ou inclinée, reçoit une première bénédiction.

La nuit est venue ; la procession rencontre un nouveau reposoir : de tradition c'est une charmante illumination au gaz. A l'heure surtout de la bénédiction, on remarque les beaux effets que produisent les feux de magnésium et les feux de Bengale se projetant sur l'ostensoir, dont la vue ouvre les cœurs aux éternelles tendresses du Fils de Dieu.

Mais le moment le plus solennel de la fête est la bénédiction de clôture, sur la place des Carmélites, devant le reposoir élevé sur les gradins extérieurs de notre chapelle, resplendissante d'illuminations. Les maisons voisines sont également illuminées. Le reposoir flamboie ; tous les cierges de la procession sont allumés ; on ne voit partout que des lumières. Une foule immense couvre la place, ses abords et l'extrémité supérieure du Cours. Les chants graves, le tranquille et majestueux spectacle d'une assemblée que le respect rend silencieuse et presque immobile, le Pontife qui bénit ; tout cela, comme il arrive toujours quand la beauté de la vérité se révèle, produit une scène émouvante, rappelle à l'âme les pensées de l'ordre divin et laisse des empreintes profondes et durables dans les cœurs les plus éloignés de Dieu. C'est au lendemain de cette fête, un instant menacée d'interdiction, que le journal *la Provence* s'écriait : « Respect à la vieille gloire ! Depuis 1820, la dévotion du Sacré Cœur a son berceau, ses neuvaines, ses jours solennels dans la mission. Les fils de M^gr^ de Mazenod, d'ardente et apostolique mémoire, ont le droit d'être fiers d'un si grand souvenir et d'un pareil honneur ; disons qu'ils se montrent de plus en plus dignes de la pieuse institution dont ils sont les gardiens vigilants. »

Deux œuvres nous sont encore confiées : l'aumônerie de l'Ecole normale des jeunes filles et celle des prisons. Depuis douze ans, le R. P. Bonnard s'occupe de la

première avec un zèle infatigable et un sens pratique qui lui ont mérité, à plusieurs reprises, de hautes félicitations.

Après avoir appris sous sa direction à connaître les délicatesses de la conscience et la discipline de l'âme, ces élèves deviennent de pieuses institutrices, des femmes croyantes, et c'est en vain que la conjuration anticatholique voudrait les dépouiller de cet ornement de la foi qui fait leur dignité et leur grandeur et qui, par elles, préserve la société moderne de la corruption et des derniers abaissements de la libre pensée.

Le R. P. du Clot avait succédé à notre bon et si regretté P. de Saboulin dans le service des prisons. Comprenant la responsabilité dont il était chargé, il n'a cessé d'accomplir avec charité cette œuvre de miséricorde, à la fois spirituelle et corporelle, tant recommandée par la doctrine évangélique et par l'exemple des saints. Combien de fois, en face de ces malheureux, de ces meurtriers, de ces condamnés à mort, il a su ouvrir le cœur de Dieu, en faire jaillir la miséricorde pour la répandre dans ces cœurs avilis ! Combien de fois, au jour du dernier supplice, lorsque les condamnés étaient sur le point de subir la peine que la justice humaine avait dû leur imposer, il s'est tenu à leurs côtés, face à face avec le bourreau ! Pendant que celui-ci leur apportait les angoisses de la mort, il leur donnait, lui, prêtre de Jésus-Christ, la certitude de la vie. Quelle immense consolation pour notre cher Père de pouvoir se rendre le témoignage qu'à cette heure terrible et suprême ses appels touchants et pleins d'amour ont toujours été entendus ! Aussi est-ce avec un profond regret que nous l'avons vu abandonner cette œuvre des prisons ; mais sa santé trop délicate, en lui imposant un repos complet, lui imposait en même temps ce sacrifice.

Je vous disais tout à l'heure que la mission avait eu sa place dans l'histoire de la ville et du diocèse d'Aix. Pour mieux justifier cette parole, il suffit de se rappeler qu'aucun événement religieux considérable ne s'y est accompli sans qu'elle y ait été mêlée.

Le 29 septembre 1872, l'Archevêché faisait annoncer par la voie des journaux la nouvelle suivante :

« Les principaux sanctuaires de France, Notre-Dame des Victoires, Notre-Dame de Fourvières, Notre-Dame de la Garde, etc., seront représentés aux fêtes de Notre-Dame de Lourdes et à la procession des bannières. Tous apprendront avec bonheur que le R. P. Garnier, des Oblats de l'Immaculée Conception, est délégué en bonne et due forme par Mgr l'Archevêque pour assister à ces fêtes et offrir une bannière au nom de Notre-Dame de la Seds. Notre antique sanctuaire pouvait-il être oublié et ne devait-il pas reporter ses gloires de dix-huit siècles à ses origines, à celle qui a dit : *Je suis l'Immaculée Conception?*

« C'est, en effet, un des lieux les plus vénérables de la Provence ; saint Maximin, disciple de Notre-Seigneur et premier évêque de notre ville, y bâtit une église en l'honneur de Marie et y établit *son siége* épiscopal, d'où le nom de *notre-Dame de la Seds*. Là se montrèrent, prièrent, adorèrent sainte Madeleine, sainte Marthe, saint Lazare, saint Sidoine, l'aveugle-né de l'Evangile. Là s'arrêtèrent les reliques de sainte Anne portées à Apt par saint Auspice, comme il conste par nos vieilles chroniques. Là saint Mitre, patron de la ville, vint offrir à Marie sa tête tranchée par le glaive, consacrant ainsi nos glorieuses traditions.

« Tous s'uniront d'esprit et de cœur, avec le Supérieur des Oblats, aux hommages rendus à Marie et aux prières qui lui seront adressées au lieu de la miraculeuse apparition.

« La belle bannière confiée aux soins d'un artiste de notre ville représentera, d'un côté, Notre-Dame de la Seds assise sur son trône, à ses pieds saint Maximin, fondateur du sanctuaire, patron du diocèse, et saint Mitre, patron de la ville ; de l'autre, les armes du pape, de l'archevêque et de la ville d'Aix. »

Quinze jours après, les mêmes journaux rendaient compte de ma mission en des termes que je ne citerai pas, et je revins, de ce pèlerinage de Lourdes où j'étais allé représenter les fidèles d'Aix, le cœur tout embaumé des souvenirs de la piété de ces fêtes, et aussi des bontés dont je fus l'objet de la part de Mgr de Langalerie, archevêque d'Auch, qui présidait ces solennités.

Mgr Chalandon, admirateur de notre vénéré fondateur, avait hérité pour nous des tendresses de son cœur.

Mgr Forcade, qui lui succéda, quittait l'évêché de Nevers ; la fondation de Saint-Andelain dans ce diocèse nous promettait dans le pontife un nouveau père. Notre espérance n'a pas été trompée.

A peine avait-il pris possession de son siége archiépiscopal, que son cœur eut l'occasion de se révéler. Un écrivain (1), que l'université catholique de Paris est fière de compter aujourd'hui parmi ses membres, raconta ainsi le fait aux lecteurs du journal *la Provence*. Cette citation sera comme un épi d'or qui donnera un peu de valeur à une modeste gerbe glanée çà et là :

« Dimanche 28 décembre 1873, Mgr l'Archevêque, par une pensée toute spontanée, a voulu venir chanter un *Te Deum* solennel dans la chapelle des RR. PP. Oblats pour remercier Dieu de l'élévation au cardinalat de Mgr Guibert. Jamais assemblée plus vaste et allégresse plus complète ne se sont rencontrées dans l'église

(1) M. Claudio Jannet.

de la mission pour entendre la parole de notre nouvel Archevêque et témoigner aux excellents PP. Oblats la part prise par la cité à un événement si honorable pour leur congrégation.

« Monseigneur, prenant texte de la fête de saint Jean et de l'inauguration de sa statue dans la chapelle, a dit comment le nouveau cardinal, « le plus illustre des enfants de cette cité », rappelait, toutes proportions gardées, les vertus de l'apôtre bien-aimé, et exerçait comme lui, par l'ascendant de sa sagesse, une influence bénie dans l'Église entière.

« *Aperuit os suum in medio Ecclesiæ,* dit l'office de la fête de saint Jean. Monseigneur nous a montré M. Guibert prêchant dès sa jeunesse l'Evangile comme Missionnaire de la pieuse congrégation des Oblats ; plus tard, élevé sur les siéges épiscopaux de Viviers et de Tours, il nous a dit comment sa parole écrite et parlée avait retenti dans l'Eglise pour le salut des âmes et la défense de la foi. Une renommée singulière de vertu et de sagesse l'entourait déjà quand, au milieu des malheurs inouïs de la France, les hommes insensés qui s'étaient emparés du pouvoir vinrent se réfugier à Tours sous le toit même de Mgr Guibert.

« L'histoire dira un jour le respect que sut inspirer à ces hommes le pieux et sage prélat, et les entraînements dont il les préserva eux-mêmes, et avec eux le pays qui leur était livré. Appelé au siége de Paris dans des circonstances particulièrement difficiles, Mgr Guibert a encore vu grandir son rôle providentiel et a accompli heureusement tout ce que le Saint-Père et l'Eglise attendaient de lui.

« Mgr l'Archevêque a rappelé dans une parole pleine, elle aussi, de force et d'autorité, ce magnifique mandement par lequel Mgr Guibert a récemment stigmatisé les spo-

liations de la révolution italienne, et qui a eu dans le monde entier un retentissement immense, raffermissant la conscience des gens de bien et troublant les révolutionnaires dans leur œuvre d'iniquité.

« Tel était saint Jean dans l'Eglise primitive, seul survivant du collége apostolique ; à la vue des longs jours que le ciel lui donnait malgré la faiblesse de sa santé, les fidèles croyaient que le disciple bien-aimé ne mourrait pas.

« Puisse, a dit Monseigneur, le nouveau cardinal, faible de santé, lui aussi, avoir des jours qui égalent ceux de saint Jean et ceux de Pie IX !

« Déjà la pourpre cardinalice le revêt dès cette vie d'une robe de gloire ; mais cette robe est aussi celle du martyre. Les nouveaux cardinaux jurent de défendre les droits de l'Eglise jusqu'à l'effusion de leur sang, et quand on est dans notre temps archevêque de Paris, les présages du martyre ne se présentent que trop à la pensée.

« Saint Jean, a dit Monseigneur en terminant, avait puisé cette sagesse d'en haut, cette vertu merveilleuse sur la poitrine du Seigneur dans la cène suprême. Comme lui, Mgr Guibert a placé son épiscopat à Paris sous la protection du Sacré Cœur, et il lui élève cette église de Montmartre qui consacrera pour la France entière cette dévotion si nécessaire dans le temps présent, la seule qui puisse nous faire espérer le salut de notre pays et la cessation des maux de l'Eglise. »

Il me souvient encore, mon révérendissime et bien-aimé Père, de l'impression profonde que laissa dans nos âmes cette parole précise et accentuée, pleine de force et d'autorité épiscopale.

Dans la suite, lorsque Sa Grandeur conduira son diocèse en pèlerinage à la grotte de Notre-Dame de Lourdes, à l'autel du Sacré-Cœur à Paray-le-Monial, ou au sanc-

tuaire de Notre-Dame des Lumières, toujours Elle en demandera l'apôtre à la mission.

Enfin, au mois de juin 1877, lorsque l'univers entier tressaillait à l'occasion des noces d'or épiscopales de Pie IX, Monseigneur était à Rome, près du doux et saint vieillard du Vatican ; mais il était ordonné en son nom qu'un triduum solennel fût célébré à Aix, dans l'église de la mission, pour permettre à tous les cœurs catholiques de s'unir aux pèlerins qui les représentaient à Rome aux pieds du pape.

M. l'abbé Marbot, vicaire général, tint la chaire, pendant les trois jours, à la satisfaction et au profit de tous. Il parla tour à tour de Pie IX *pontife*, *roi*, *père*. Jamais orateur plus attrayant ; jamais auditoire plus compacte, plus électrisé. Dans ces discours pleins de doctrine et d'à-propos, il fit connaître la vie de Pie IX ; il toucha à tous les problèmes du moment, et fournit des solutions claires, solides, évidentes pour tous, souvent en quelques mots. Que M. le vicaire général reçoive ici encore nos remercîments et nos félicitations.

Cependant, au mois de février de l'année présente, notre chapelle présentait un spectacle autrement émouvant. S. Ém. le cardinal archevêque de Paris, assisté de M. Reulet, son secrétaire particulier, et de M. Marbot, y célébrait le saint sacrifice de la messe, au milieu d'une population compacte, où toutes les conditions étaient mêlées. Devant cet auditoire groupé sous sa main et sous son cœur, il rappela, avec une simplicité charmante, les vieux souvenirs de son enfance, les premières années de son apostolat, les émotions qu'il avait autrefois ressenties dans cette chapelle, berceau de sa vie religieuse, enfin la nature des vérités évangéliques qu'il prêchait du haut de cette chaire, qu'il était un peu étonné, ajoutait-il en souriant, de ne plus

retrouver à la même place. Que disait-il alors ? Ce qu'il disait est encore vrai aujourd'hui : *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il a le malheur de perdre son âme?* et encore : *Vous mourrez, et après votre mort vous serez jugés.* Où sont-ils, ceux qui entendaient tomber ces paroles de ses lèvres ? Hélas ! ils ont vieilli comme lui ; la plupart sont morts ; ils ont fait l'expérience de ces vérités sévères ; nous la ferons de même, et peut-être bientôt ; préparons-nous. Puis, le pontife eut des enseignements en rapport avec toutes les situations et tous les devoirs.

C'était bien toujours le Missionnaire d'autrefois, avec sa courageuse franchise, mais avec une nouvelle éloquence, attachée à sa haute dignité et aux inspirations de son amour pour ses chers compatriotes. Tous se retirèrent émus et pleins d'admiration pour ce vénérable cardinal, de qui une des voix les plus illustres de l'épiscopat a pu dire : « qu'il appartient à cette grande lignée de pontifes dont l'Église s'honore et qui honorent l'Église (1). »

Il est une autre visite après laquelle nous avons soupiré ardemment: c'est la vôtre, mon révérendissime et bien-aimé Père ; mais si l'honneur et l'encouragement de votre présence nous ont fait défaut, plus d'une fois, du moins, vos lettres sont venues nous apporter, avec les lumières et les tendresses d'un père de famille, l'intelligence et l'amour de la Congrégation.

Daignez agréer, mon révérendissime et bien-aimé Père, l'hommage de ma profonde vénération et de ma filiale soumission.

J. Garnier, o. m. i.

(1) Allocution de Mgr Mermillod, à Tours.

REVUE DES SANCTUAIRES ET PÈLERINAGES

MONTMARTRE

L'œuvre du Vœu national pour la construction d'une église dédiée au Sacré Cœur de Jésus progresse merveilleusement. Au milieu de difficultés inouïes et d'énormes sacrifices, les offrandes arrivent et les âmes aussi. Constatons avec bonheur que le zèle n'est pas refroidi parmi les catholiques de France ; leur concours sera nécessaire longtemps encore pour l'heureuse conclusion d'une entreprise toute à la gloire de Dieu et de la patrie.

On ne nous demandera pas de faire l'historique du pèlerinage ; une publication mensuelle, appelée *Bulletin de l'œuvre du Vœu national*, recueille précieusement tous les souvenirs. Nous nous contenterons d'insérer, comme un bien de famille, dans nos archives les récits qui intéressent directement la Congrégation. Nous citons, à cet effet, divers alinéas pris çà et là dans la succession des derniers numéros du *Bulletin* :

Le jeudi 21 mars, premier jour du printemps, pèlerinage des fidèles qui fréquentent la chapelle des Oblats de Marie Immaculée, rue de Saint-Pétersbourg. Ils étaient près de trois cents, et il y eut plus de cent vingt-cinq communions. Le R. P. de L'Hermite, assistant général et supérieur de la maison, célébra la messe et fit l'allocution avec le charme littéraire et la distinction d'élocution qui caractérisent ses productions oratoires : *Qui natus es de Maria Virgine, miserere nobis*, Vous qui êtes né de la Vierge Marie, ayez pitié de

nous. Cette invocation renferme deux parties qui nous révèlent les qualités du Cœur de Jésus : c'est le cœur d'une mère, c'est le cœur d'un Dieu. Le cœur d'une mère ! il est né de la Vierge Marie et, selon les lois de la nature, l'enfant ressemble à sa mère, il reproduit sa vie au physique et au moral. Tel est Jésus : il a le cœur de sa mère, et comme une mère il aime les enfants dociles, mais il souffre de l'ingratitude des fils dénaturés, et ne peut s'empêcher de les aimer et de leur offrir le pardon... Cœur d'un Dieu ! c'est pour cela que nous invoquons sa pitié, *miserere nobis :* lui seul peut nous pardonner et subvenir à tous nos besoins... Prions-le donc avec une confiance sans bornes !

Le 15 avril, lundi saint, la chapelle se remplissait à une heure bien matinale, à cinq heures et demie, de domestiques et d'ouvrières, qui avaient suivi les exercices d'une retraite prêchée dans la chapelle des Pères Oblats de Marie, rue de Saint-Pétersbourg, et qui venaient mettre sous la protection du Sacré Cœur les résolutions qu'elle leur avait inspirées. Elles dépassaient le chiffre de cent cinquante. La messe fut célébrée par le R. P. de L'Hermite, assistant général et supérieur de la maison, et l'allocution fut faite par le R. P. Berthelon, O. M. I., qui avait prêché la retraite. *Jesus abscondit se*, Jésus se cacha, tel fut le texte de ce gracieux discours. Le Sacré Cœur s'est voilé. La sainte liturgie veut que toutes les statues, sans exception aucune, soient voilées en signe de deuil pendant le temps de la Passion. Ce voile qui dérobe à nos regards l'image du Sacré Cœur, est symbolique. Notre-Seigneur pendant sa vie s'est voilé de trois manières. Le premier voile derrière lequel Jésus se cacha pour échapper à la fureur de ses ennemis qui voulaient le faire mourir avant le temps, c'est la maison de l'amitié, c'est le toit de Lazare, de Marthe et de Marie. Aujourd'hui le Sacré Cœur, persécuté, outragé par la malice des hérétiques et des impies, demande une retraite d'amour dans les cœurs de vous, domestiques, qui devez, à l'exemple de Marthe, dans vos maîtres servir Jésus-Christ... de vous, âmes religieuses, autres Maries appelées à répandre sur les pieds et à la tête

du Sauveur le parfum de votre amour... de nous, prêtres, autres Lazares appelés chaque jour à être les commensaux du Sacré Cœur. Le deuxième voile placé sur le visage de Notre-Seigneur, c'est le voile des valets qui se moquèrent si outrageusement de Jésus-Christ pendant la nuit de la Passion. Ces valets représentent les esclaves de leurs passions, qui ne veulent pas voir le Sacré Cœur : veillez donc sur vos passions, afin qu'elles ne vous aveuglent jamais. Enfin le dernier voile placé sur le visage de Jésus-Christ, c'est le voile de Véronique ; vous en savez l'histoire. Soyez d'autres Véroniques : avec le voile de l'amour de votre cœur essuyez les outrages du Cœur adorable de Jésus, et vous mériterez par là de recevoir dans vos cœurs l'empreinte de ses vertus. Le salut mit fin à la pieuse réunion, et avant sept heures les ouvrières et les domestiques avaient pu rentrer sous le toit de leurs maîtres et de leurs patrons. N'étaient-elles pas plus aptes au travail, à la soumission et à la fidélité, que si elles avaient passé ailleurs l'heure matinale de leur journée?

Le mercredi 5 juin deux pèlerinages se succédèrent dans la chapelle provisoire: A sept heures, celui des Sœurs de l'Espérance, qui ont pour mission la garde des malades à domicile. Elles étaient au nombre de plus de soixante. Le R. P. Soullier, assistant général des Oblats de Marie Immaculée, célébra la sainte messe et adressa une allocution qui fit une profonde impression sur l'auditoire. Il raconta les témoignages de prédilection que le Sacré Cœur a donnés à l'association de la Sainte-Famille dès son origine par la célèbre apparition de 1822, dont le récit retentit dans la France entière, à la suite de l'examen canonique qu'en fit faire Mgr d'Aviau, archevêque de Bordeaux, par les conversions inespérées obtenues soit à Bordeaux, soit à Paris, par les premières sœurs consacrées aux soins des malades, et la conclusion de ces faveurs signalées doit se traduire par un redoublement de piété et de ferveur. Les Sœurs de l'Espérance sauront se montrer de dignes filles du Sacré Cœur.

A huit heures et demie, pèlerinage des Sœurs du Sacré-Cœur de Coutances et des écoles qu'elles dirigent. La supé-

rieure générale est à leur tête. Elle est heureuse de prendre part à cet acte religieux et de renouveler l'acte solennel de consécration dont le diocèse de Coutances a été l'objet le 3 février 1878. La pensée et le souvenir de l'éloquent évêque de Coutances remplissent tous les cœurs. On sent que le pèlerinage de ce jour se rattache aux premiers actes, aux premiers témoignages de la dévotion au Sacré Cœur, que la Normandie revendique comme un de ses plus beaux titres de gloire et de confiance. Le R. P. Larose, Oblat de Marie, célèbre la sainte messe et dans une pieuse et solide instruction prouve que le Sacré Cœur, par son amour infini, *attire* les cœurs, *élève* les cœurs, *sanctifie* les cœurs et se les *attache* par des liens indissolubles. Les chants admirablement préparés se trouvaient en harmonie avec les sentiments d'une assistance profondément pieuse et dévouée au Sacré Cœur.

Le *Bulletin* rend compte de la fête du Sacré Cœur en ces termes :

Nous arrivons à la grande fête du Sacré Cœur, 23 juin. Que pourrons-nous en dire? Elle a surpassé notre attente : affluence des fidèles, communions nombreuses dépassant le chiffre de vingt mille ; plus de quarante messes. Le saint Sacrement, exposé à cinq heures du matin, est toujours entouré d'une garde respectueuse et dévouée ; prières ferventes... Quel beau jour !

A sept heures et demie, pèlerinage des élèves de l'école de Saint-Ignace ; les quatre cent cinquante élèves communient ; le R. P. de Gabriac, recteur, célèbre la sainte messe. Le R. P. Nègre fait une courte et chaleureuse allocution, dans laquelle il rappelle l'amour de Jésus-Christ pour tous les hommes et spécialement pour la France, toujours prospère lorsqu'elle s'est montrée fidèle au Sacré Cœur. Ce gracieux et intéressant pèlerinage s'est accompli dans une heure. A huit heures et demie, Mgr l'Evêque de Vannes montait à l'autel. Remercions de tout cœur l'école de Saint-Ignace, qui se prépare à donner pour la chapelle de Saint-Ignace un pilier de 10 000 francs.

A neuf heures, Mgr le coadjuteur faisait son entrée dans la chapelle provisoire entièrement remplie. Après la messe célébrée au milieu de beaux chants et dont la communion a duré plus d'une demi-heure, Monseigneur a adressé une douce et pieuse allocution à la nombreuse assistance. Il aurait préféré se taire, disait-il, afin de mieux écouter les leçons que le Sacré Cœur tire aujourd'hui de son propre fonds pour le besoin de chacun d'entre nous. La grande, la sublime leçon qu'il donne à tous, c'est d'apprendre de lui la douceur et l'humilité. Cette leçon jetait saint Augustin dans l'admiration : qu'un Dieu fût venu sur la terre pour nous apprendre à pratiquer l'humilité et la douceur ! ce Dieu qui aurait pu nous apprendre à créer les mondes, à opérer des prodiges. Il cherche ainsi à guérir les deux plus grands vices de l'humanité.

Monseigneur voulut bien donner le salut du très-saint Sacrement et Sa Grandeur fut reconduite processionnellement à la résidence des chapelains au milieu des témoignages les plus touchants de respect et de vénération.

Dans l'après-midi, pèlerinage d'une association de piété que dirige Mgr de Sussex. Le prélat présida l'exercice et fit un discours très-substantiel et très-théologique sur le but de cette association, qui tend à unir les cœurs au Cœur de Jésus dans la sainte Eucharistie, où il réside pour établir une parfaite conformité entre nos cœurs et le sien. Une procession nombreuse se mit en marche, après l'exercice, et fit retentir au loin le cantique du Vœu national. La fête du Sacré Cœur avait son radieux couronnement.

NOTRE-DAME DE LUMIÈRES.

Nous trouvons dans *la Provence*, journal qui s'imprime à Aix, le récit suivant d'un beau pèlerinage à un des sanctuaires les plus chers à la Congrégation des Oblats de

Marie Immaculée. Le numéro que nous citons est celui du dimanche 7 juillet :

PÈLERINAGE A NOTRE-DAME DES LUMIÈRES.

Je ne connais pas de pèlerinage sympathique et populaire comme l'est celui de Notre-Dame des Lumières. Je ne connais rien de saisissant, d'électrisant, de majestueux comme ces voyages de toute une paroisse, de toute une ville groupée autour de son clergé et venant, bannière en tête, chercher des clartés surnaturelles dans ces nuits de *concours* où l'on prie, où l'on chante, où l'on se confesse, où l'on communie, où l'on dort au pied des autels et puis où l'on chemine par milliers, le flambeau à la main, sur les flancs de la colline ou dans les méandres du parterre en fleur.

Ce spectacle a été donné plus grandiose que jamais, le 2 de ce mois de juillet. On avait répondu de toutes parts à l'appel de Mgr l'Archevêque d'Aix. Le vénérable pontife menait à sa suite les chapitres de Saint-Sauveur et de Saint-Trophime et la maîtrise de la métropole dont la renommée est si grande et si méritée, plus de quatre-vingts prêtres, et l'élite de la population d'Aix, d'Arles, de Tarascon, de Salon, de Saint-Remy, d'Orgon, etc. Non, jamais les fêtes de Lumières n'avaient eu cet éclat, jamais la procession n'avait été aussi splendide.

Tout avait été prévu, préparé d'avance, grâce à M. Marbot, vicaire général ; tout s'est fait avec un ordre admirable et un ensemble parfait.

Les populations voisines accourues en foule ont été ravies de la piété des pèlerins, des chants, des cérémonies, de l'ensemble et des détails de la fête. Que Marie soit bénie ! Elle éclaire les intelligences, Elle enrichit les âmes. Que Mgr l'Archevêque d'Aix soit félicité avec tout son peuple et son clergé si instruit, si zélé, si pieux, pour l'édification qu'ils ont donnée au diocèse d'Avignon. Voilà ce qu'a entendu celui qui écrit ces lignes.

C'était beau, en effet, c'était édifiant, ces vêpres solen-

nelles le soir, cette messe pontificale au milieu de la nuit, sous les tilleuls, célébrée avec toutes les pompes des métropoles devant ces foules silencieuses, attentives, recueillies. La maîtrise de Saint-Sauveur a chanté une belle messe en plain-chant harmonisé... Elle a commencé par nous faire entendre les vieilles stances : *Salve, Domina Luminum,* composées il y a deux cents ans. Tout le monde en a été ravi. Pendant toute cette belle nuit la sainte messe a été célébrée à dix autels en même temps, sans interruption. On a donné la communion à plus de deux mille personnes. Voilà un pèlerinage vraiment religieux, vraiment chrétien, vraiment pieux.

Il est une circonstance que je ne veux pas omettre. Après les vêpres, M. Marbot a annoncé la suite et l'heure des exercices de la nuit, puis il a invité les fidèles à prier pour l'Eglise, pour la France, pour le diocèse, pour les âmes égarées... Après quelques mots admirables sur la France et sur ses besoins, il a dit : *Je vous salue, Marie...* avec un ton si pénétré et si pénétrant, avec un tel accent de confiance et presque de commandement, que l'assemblée tout entière en a été saisie et subjuguée ; en répondant : *Sainte Marie...* tous avaient les larmes aux yeux.

Il est impossible de se faire une idée de la procession, si on ne l'a pas vue. Ce peuple armé de lumières, ces lignes de feu, ces mille et mille voix faisant résonner la vallée et les collines : on aurait dit des phalanges angéliques descendues du ciel pour donner à la terre un avant-goût des délices de la patrie. Arrivées là-haut sur la colline de Saint-Michel, ces foules se pressaient et se rangeaient dans le plus bel ordre. Tout le monde chantait à la fois, c'était un admirable mélange et une sublime confusion; mais, sur un signe de M. le chanoine directeur de la maîtrise, le silence s'est fait, puis trois mille voix ont chanté à l'unisson avec un ensemble parfait et un indicible enthousiasme : *Entends, Vierge de Lumières...* et *Prouvençaù et Catouli.* Jamais on n'a entendu cantiques chantés par de plus belles et de plus nombreuses voix.

Alors un Père Oblat a pris la parole. Comment l'orateur eût-il échappé aux émotions que faisait naître un pareil spectacle, alors surtout que c'était le P. Nicolas, à l'âme d'apôtre si noblement vibrante, au cœur provençal si aisément accessible aux pénétrantes effluves de l'enthousiasme des foules ? En quelques mots rapides, il a complimenté le noble pontife et le peuple de Provence si digne de lui, ce peuple aimant, ardent, voyant, chantant. Il a poussé le cri de saint Michel : *Quis ut Deus ?* et tous se sont unis à lui quand il a montré que saint Michel était l'Ange de Notre-Dames de Lumières, quand il a fait voir comment ce cri répondait au commandement fait par Dieu aux anges d'adorer le fils de Dieu et d'honorer la mère de Dieu... Cri d'adhésion à la foi qui rend l'archange *fils de Lumière*, — comment il répond à l'objection satanique : *Quid est homo ?* Qu'est-ce que l'homme ? en expliquant le mystère de l'union hypostatique : cri de la science qui le rend *docteur de Lumière*, — comment enfin il répond aux prétentions orgueilleuses de Satan : *Je monterai...* en devenant la foudre du Vatican céleste qui dissipe et précipite les rebelles : cri de la puissance qui le rend *pontife de Lumière*.

Il a fini en recommandant d'invoquer saint Michel, et d'opposer son cri de victoire aux séductions du démon, du monde et de la chair...

Au retour de la procession, Monseigneur d'Aix a adressé à son peuple quelques paroles courtes, mais lumineuses et pratiques... « On vous a tout dit là-haut, et cependant je ne puis me taire.— Je ne puis pas ne pas vous féliciter et me féliciter. Mon cœur, comme le vôtre, surabonde de joie ; j'admire votre piété, votre foi, votre religion. — Vous êtes dignes de vos origines chrétiennes ; soyez-le de plus en plus. Vous portez un flambeau à la main, c'est votre symbole ! Cette lumière qui éclaire, cette flamme qui monte, ce feu qui brûle, c'est l'emblème de votre foi, de votre espérance, de votre charité de chrétien. — Oh ! que vous donnez un beau spectacle ! oh ! comme vous provoquez l'imitation ! Rien comme cela ne rassure la civilisation et n'assure l'avenir. Soyez

toujours pleins de foi, d'espérance et d'amour, et vous arriverez à l'éternelle vision, à l'immense possession, à l'ineffable union. »

La nuit s'est achevée dans la prière et les saints cantiques. — Le lendemain, avant la messe de dix heures, on demandait une instruction, et le P. Franson, le Bridaine de la Provence, qui avait eu la bonne pensée de chercher dans les archives du couvent ce qui concerne le diocèse d'Aix, a lu, à la grande satisfaction des pèlerins, l'énumération des pèlerinages qui ont eu lieu depuis deux cents ans, et celle des guérisons qui y ont été obtenues...

Le pèlerinage a été clôturé par la bénédiction du très-saint Sacrement, qui a été donnée avant le départ du dernier train... Cette manifestation portera des fruits.

Un pèlerin du diocèse d'Avignon.

VARIÉTÉS.

DISSERTATIONS SUR LE SACRÉ CŒUR.

Depuis que la Congrégation a reçu la mission de propager la dévotion au Sacré Cœur sur la montagne de Montmartre, tout ce qui regarde le culte de ce Cœur doux et humble doit nous être plus cher à tous. Du reste, parmi nous, la dévotion au Sacré Cœur peut être considérée comme une dévotion de famille, et nous ne saurions trop nous rappeler que notre vénéré fondateur, l'abbé de Mazenod, en fut l'ardent propagateur à Aix ; notre église de la Mission devint le centre des pieux exercices en l'honneur du Cœur de Jésus, et depuis, la Providence a manifesté par les événements son intention de voir les anciens missionnaires de Provence, devenus les Oblats de Marie, associer la dévotion au Cœur de Jésus à celle au Cœur immaculé de sa mère. Entre le Cœur de Jésus et nous, les liens les plus étroits sont établis. C'est cette pensée qui nous amène à publier ici deux dissertations, l'une théologique, l'autre historique, sur la dévotion au Sacré Cœur.

Les articles que nous citons aujourd'hui sont extraits du journal *l'Ami de la Religion*, à une époque où il était, en France, l'organe religieux le plus important ; le premier article est du 16 octobre 1819 ; le second, du 26 janvier 1820.

Instructions, exercices de piété, règlement pour la confrérie du Sacré Cœur, érigée à Saint-Nizier de Lyon.

La dévotion au Sacré Cœur est maintenant répandue dans presque toutes les églises du monde catholique, et cependant beaucoup de fidèles n'ont pas encore des notions assez exactes sur son objet. Les livres mêmes qui en traitent n'en parlent pas toujours d'une manière assez précise, et nous aurions à nous reprocher de nous être exprimés à cet égard peu correctement dans nos *Mémoires*, t. II, p. 462. C'est une raison de plus pour nous de profiter de l'occasion qui nous est offerte pour entrer dans quelques développements sur ce sujet.

Des écrivains pieux et des prédicateurs semblent dire que l'amour immense de Jésus-Christ pour les hommes est le véritable et seul objet de la dévotion au Sacré Cœur. M. Languet lui-même l'insinue dans la *Vie de la sœur Marguerite-Marie*, et Feller a récemment autorisé cette interprétation dans des notes explicatives qu'il joignit à une édition de la bulle *Auctorem fidei*, faite à Dusseldorf; notes qui furent réfutées par le savant cardinal Gerdil. Feller et les autres se sont trompés. Le véritable et premier objet de la dévotion au Sacré Cœur est le cœur matériel de Jésus-Christ, uni hypostatiquement au Verbe ; nous disons *uni hypostatiquement au Verbe ;* car si par impossible le cœur de Jésus cessait d'être uni personnellement au Verbe, il ne serait plus adorable du culte de *latrie;* on pourrait lui rendre un culte, mais inférieur à celui que nous rendons à Dieu, et supérieur à celui que nous rendons aux saints, et que saint Thomas appelle *hyperdulie.*

Nous n'avons point sous les yeux les différents décrets rendus par le Saint-Siége sur la dévotion au Sacré Cœur; mais la bulle *Auctorem fidei* suffira pour prouver ce que nous disons de l'objet de cette dévotion. Le synode de Pistoie avait supposé que les dévots au Sacré Cœur l'adoraient séparé réellement, ou du moins par abstraction, de la divinité.

Le souverain pontife repousse en ces termes cette imputation :

Prop. 65ª. Item in eo quod cultores cordis Jesu hoc etiam nomine arguit, quod non advertant sanctissimam carnem Christi, aut ejus partem aliquam, aut etiam humanitatem totam, cum separatione aut præcisione a divinitate, adorari non posse cultu latriæ ; quasi fideles cor Jesu adorarent cum separatione vel præcisione a divinitate, dum illud adorant ut est cor Jesu, cor nempe personæ Verbi cui inseparabiliter unitum est, ad eum modum quo exsangue corpus Christi, in triduo mortis, sine separatione aut præcisione a divinitate, adorabile fuit in sepulchro ; captiosa, in fideles cordis Christi cultores injuriosa.

Or, l'on voit qu'ici Pie VI déclare trois choses: 1° que les fidèles n'adorent point le cœur de Jésus séparé réellement, ou même par abstraction, du Verbe; 2° qu'ils adorent le cœur de Jésus comme le cœur de la personne d'un Dieu à laquelle il est inséparablement uni; 3° que ce même cœur matériel est aussi adorable que le corps entier du Sauveur, lorsqu'il était dans le tombeau. Et non-seulement en adorant le cœur de Jésus-Christ on adore le Verbe, auquel il est inséparablement uni; on adore même l'humanité tout entière, quoique dans cette adoration notre attention se dirige plus particulièrement sur une de ses parties. Car, en adorant le cœur de Jésus-Christ, on adore la personne du Fils de Dieu, laquelle renferme et sa divinité et son humanité tout entière; c'est ce qu'enseigne Benoît XIV, dans son grand ouvrage de la *Canonisation des Saints*, liv. IV, chap. XXXI : *Cultus sacri cordis non consistit in corde ipso nudè et solitariè sumpto, sed in corde Jesu humanitati sacrosanctæ sive divino corpori unito et consequenter rem unam cum animâ et divinâ personâ constituente.*

Cependant, quoique le cœur matériel de Jésus, uni hypostatiquement au Verbe, soit le véritable objet de la dévotion dont il s'agit, les fidèles ne doivent point se borner à ces hommages; ils doivent aussi s'occuper de l'amour immense dont le cœur de Jésus-Christ a été embrasé pour nous, et s'exciter par là à lui rendre amour pour amour. C'est ce qu'il faut maintenant expliquer avec précision. Ce serait sans

doute une erreur grossière, et même une espèce de matérialisme, de considérer le cœur matériel de Jésus-Christ comme éprouvant réellement et physiquement le sentiment de l'amour. La fonction de ce noble organe, dans Notre-Seigneur, comme dans tous les hommes, était d'entretenir, par ses mouvements périodiques, la vie dans son corps sacré. Mais, n'étant après tout qu'une portion de matière organisée, il était aussi incapable de produire et d'éprouver des affections que de produire la pensée. Mais si le cœur de Jésus-Christ n'éprouvait ni ne pouvait éprouver réellement et physiquement le sentiment de l'amour, et si l'âme de Jésus-Christ l'éprouvait seule, on ne peut nier que le cœur n'en soit le symbole naturel. Car, selon les observations des physiologistes, notre cœur éprouve des mouvements physiques correspondant aux sentiments de notre âme; il se dilate dans la joie, il se resserre dans la crainte. Aussi, de tout temps, on a attribué figurément au cœur le sentiment de l'amour; tel est le langage de tous les peuples, et même des saintes Ecritures. Combien de fois n'y trouvons-nous pas ces expressions : *Vous aimerez Dieu de tout votre cœur*, et autres pareilles! Cette façon de parler se retrouve dans toutes nos conversations, et la liaison intime et naturelle qui existe entre notre âme et notre cœur fait qu'on s'est accordé à attribuer figurément l'amour au cœur, comme s'il en était la source. L'Eglise ne parle donc que le langage usité parmi toutes les nations, lorsque, dans l'office du Sacré Cœur, elle nous le représente comme embrasé d'amour pour nous, et qu'elle lui attribue les sentiments de son âme. Il n'y a point là de matérialisme, et c'est par une injustice manifeste que les ennemis de la dévotion au Sacré Cœur donnent à ceux qui la pratiquent les noms de *cordicoles* et de *cordilâtres*. *Sancta Sedes*, écrivait Pie VI à l'Evêque de Pistoie, *modum jam turbis et quæstionibus imposuit, satisque declaravit quò substantia illius devotionis, ab omni certè superstitiosâ materialitate immunis, reverà spectet ut in symbolicâ cordis imagine, immensam caritatem effusumque amorem divini Redemptoris nostri meditemur atque veneremur.*

Et ici qu'on nous permette deux remarques : la première, c'est que lorsque l'on dit que le cœur de Jésus-Christ est rempli de peine et d'amertume à la vue de nos péchés, ces expressions doivent être prises dans le même sens que celles de l'Ecriture, que Dieu se met en colère, qu'il se repent, etc.; la deuxième remarque, c'est que le cœur de Jésus-Christ, qui fait l'objet de la dévotion dont nous traitons, n'est point un cœur mort et sans vie, tel que les cœurs des saints dont on conserve les reliques; le cœur de Jésus-Christ est vivant, puisque son corps adorable, depuis sa sortie du tombeau, est plein de vie et de gloire dans le ciel.

Quant à la fin de la dévotion au Sacré Cœur, il ne peut y avoir de difficultés; tous conviennent qu'elle consiste à exciter notre amour pour Jésus-Christ, et à nous porter à le dédommager, autant qu'il est en nous, des outrages qu'il reçoit de la part des hommes, et surtout des irrévérences et des sacriléges qui se commettent envers le sacrement de nos autels.

Cette dévotion est-elle légitime et sainte? Il y a eu un temps où l'on pouvait disputer sur sa légitimité; mais actuellement cette légitimité est incontestable. L'autorité de l'Eglise est intervenue. Clément XIII permit, par un décret spécial, que cette fête fût célébrée; beaucoup d'évêques, en divers pays, l'ont autorisée ou ordonnée. Aussi Pie VI a-t-il condamné le synode de Pistoie, qui s'était permis de rejeter cette dévotion, et la bulle *Auctorem fidei* porte :

Prop. 62ª. Doctrina quæ devotionem erga sacratissimum cor Jesu rejicit inter devotiones, quas notat velut novas, erroneas aut saltem periculosas; intellecta de hac devotione, qualis est ab Apostolica Sede probata; falsa, temeraria, perniciosa, piarum aurium offensiva, in Apostolicam Sedem injuriosa.

Nos adversaires ne nient point, et ne peuvent nier, en effet, que la dévotion aux plaies sacrées du Sauveur ne soit louable et sainte; elle a été approuvée par le Saint-Siége, et pratiquée dans toute l'Eglise sans contestation. Or, les deux dévotions ont pour objet des parties du corps de Jésus-Christ,

unies hypostatiquement au Verbe; elles ont le même motif, savoir : la personne adorable de Jésus-Christ; elles ont une fin également spirituelle. Il n'y a donc pas de raison pour admettre l'une et rejeter l'autre. De plus, la dévotion au Sacré Cœur est légitime, puiqu'elle est sainte dans son objet, dans son motif et dans sa fin : dans son objet, qui est le cœur matériel de Jésus-Christ uni hypostatiquement au Verbe ; dans son motif, qui est le Verbe divin uni à ce Cœur sacré ; dans sa fin, qui est d'enflammer nos cœurs de l'amour de Jésus-Christ.

On sera peut-être étonné que nous n'ayons point produit, à l'appui de notre thèse, des passages des saints Pères et des brefs des souverains Pontifes, qui se trouvent rapportés par plusieurs défenseurs de la dévotion au Sacré Cœur; mais il nous semble que, pour que les textes des Pères s'appliquassent à notre sujet, il faudrait montrer qu'en parlant du Cœur de Jésus, ils avaient en vue le culte spécial dont il s'agit ici ; ce qu'il serait très-difficile d'établir. Quant aux brefs des souverains Pontifes, il suffit de les lire pour voir que, pendant longtemps, tout en accordant les indulgences aux confréries du Sacré Cœur, ils se sont abstenus de parler de cette dévotion même, et n'ont fait mention que d'œuvres de piété et de charité.

Mais on oppose contre la dévotion plusieurs difficultés qu'il importe d'examiner.

La *première*, c'est que cette dévotion tend à en introduire de nouvelles ; qu'on pourra proposer aussi bien d'adorer la tête de Notre-Seigneur, ses yeux, etc., et qu'on aurait ainsi des cultes sans fin, ridicules même, et opposés à la simplicité primitive du christianisme. — Mais cette crainte de nos adversaires est vaine, puisque ces fêtes ne peuvent s'établir que par la permission de l'Eglise, à qui il appartient de juger si elles sont convenables. Elle est assistée de l'Esprit-Saint, et l'on peut s'en remettre à elle pour prévenir les abus que l'on affecte d'entrevoir.

Deuxième difficulté. — Cette fête du Sacré Cœur est inutile, puisque nous possédons Jésus-Christ tout entier dans l'Eu-

charistie, que nous célébrons une fête particulière du saint Sacrement, et qu'il y a des prières, des saluts et des processions établis pour honorer Jésus-Christ présent sur nos autels. — A cela nous répondrons que si l'Eglise a pu établir la fête du saint Sacrement, elle a le même droit d'établir celle du sacré Cœur ; que ces deux fêtes ne seraient point trop pour reconnaître l'amour immense de Jésus-Christ pour nous, et pour nous exciter à l'aimer ; que d'ailleurs chacune de ces fêtes a son objet ; que celui de l'une est Jésus-Christ présent sur nos autels, et celui de l'autre le cœur matériel de Jésus-Christ uni hypostatiquement au Verbe ; que cette différence d'objets suffit pour que l'Eglise ait pu, même après l'établissement de la Fête-Dieu, approuver une fête du Sacré Cœur. Que sont au fond toutes les fêtes que nous célébrons, la Nativité, la Circoncision, la Présentation au Temple, etc. ? N'ont-elles pas toutes pour objet l'humanité sainte de Jésus-Christ considérée dans les différentes circonstances de sa vie mortelle ? On ne peut donc condamner la fête du Sacré Cœur sans condamner aussi toutes les autres solennités, et telles seraient les conséquences outrées de déclamations de nos adversaires.

Troisième difficulté. — La dévotion au Sacré Cœur nuira à celle que nous devons avoir pour la sainte Eucharistie. — Comment lui peut-elle nuire, puisque sa fin est l'amour de Jésus-Christ ? Ne sait-on pas que les plus grandes indulgences accordées par les souverains Pontifes aux confréries du Sacré Cœur ne peuvent se gagner qu'en approchant de la sainte table ? Qui sont ceux qui communient le plus souvent, des adversaires de la dévotion au Sacré Cœur, ou de ceux qui sont attachés à cette dévotion ?

Quatrième difficulté. — Pour rejeter cette dévotion, il suffit de lire la *Vie de la sœur Marguerite-Marie*, où se trouvent beaucoup de révélations fort suspectes. — D'abord, nous ne nous sommes point appuyés sur ces révélations pour prouver la légitimité de la dévotion ; les Papes n'en ont jamais parlé, le nom de cette fille ne se trouve même dans aucun de leurs décrets ; les théologiens ont pareillement examiné la question

au fond, sans discuter des faits accessoires et des révélations non autorisées. Il a pu y avoir des écrivains qui ont insisté sur les révélations de la sœur Marguerite-Marie ; mais s'ils ont excédé en cela, l'Eglise n'en est pas responsable. La dévotion au Sacré Cœur n'en est pas moins respectable ; les plaisanteries mêmes de nos adversaires sur les révélations de la sœur n'en sont pas moins déplacées. Qu'on examine ces révélations, à la bonne heure ; mais laissons aux ennemis de la religion le soin de jeter du ridicule sur les âmes pieuses.

Dernière difficulté. — Ce sont les Jésuites qui ont répandu la dévotion au Sacré Cœur dans leurs congrégations, dans leurs missions, dans leurs colléges ; ils l'inculquaient à leurs pénitentes ; on sait que M. de Belzunce leur était dévoué, et ce sont eux qui lui ont inspiré ce qu'il fit à Marseille lors de la peste. — Fénelon avait répondu avant nous que c'est l'usage des ennemis de la société de Jésus de lui imputer tout ce qui leur déplaît. Et quand les Jésuites auraient le plus contribué à répandre la dévotion au Sacré Cœur, est-ce une raison pour la rejeter? Cela empêche-t-il que l'Eglise n'ait examiné la chose ? N'avons-nous pas vu que les évêques ne s'étaient point hâtés d'autoriser cette dévotion, et que le Saint-Siége surtout n'avait prononcé qu'avec maturité? Quant à M. de Belzunce, s'il a été, comme on le dit, l'aveugle instrument des Jésuites, il faut convenir que son dévouement et ses vertus font quelque honneur à ses guides.

Sur l'établissement de la fête du Sacré Cœur de Jésus-Christ, et sur les discussions auxquelles elle a donné lieu.

Nous avons cherché, dans notre numéro 541, à donner une idée nette de la dévotion au Sacré Cœur, et à dissiper les difficultés qu'on y oppose ; mais nous nous sommes plus occupés de la doctrine que des faits. Aujourd'hui il nous reste à tracer, en quelque sorte, l'histoire de cette dévotion, et

nous compléterons par là ce qu'il peut y avoir à dire sur cette matière.

Avant que la sœur Marguerite-Marie et le père la Colombière songeassent à exciter parmi les fidèles la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, la dévotion au Cœur de Marie était déjà répandue. Celle-ci avait eu pour principaux propagateurs Marie des Vallées et le père Eudes, fondateur des Eudistes. Marie des Vallées était la fille d'un paysan de Coutances, dont la vie est remplie de choses extraordinaires; elle mourut à Coutances, le 26 février 1655, et sa vie a été écrite par le père Eudes. Ce pieux prêtre mit beaucoup de zèle à établir la fête du Cœur de Marie, et plusieurs évêques y donnèrent les mains. Le premier exemple que l'on en cite est celui de M. de Ragny, évêque d'Autun, qui, le 20 janvier 1648, approuva un office pour la fête du Cœur de Marie, le 8 février, et pour celle de son saint nom, le 12 septembre. Le 26 juillet suivant, l'évêque de Soissons approuva un livre intitulé : *la Dévotion au Cœur et au Nom de Marie*, qui était du père Eudes. Nous trouvons des Mandements ou approbations à peu près semblables donnés depuis cette époque par l'archevêque de Bourges, par celui de Rouen, et par les évêques de Coutances, de Lisieux, de Bayeux (Servien et de Nesmond), d'Héliopolis, de Métellopolis, du Puy, de Toul, de Pétrée. Sept docteurs de Paris approuvèrent le livre du père Eudes, le 31 janvier 1661. Le 2 juin 1668, le cardinal de Vendôme, légat du pape, loua, approuva et confirma la dévotion au Cœur et au Nom de Marie et Clément X autorisa, en 1674, le père Eudes à établir, dans les chapelles de sa congrégation, des confréries en l'honneur des cœurs de Jésus et de Marie.

C'est depuis ce temps que la dévotion au Sacré Cœur de Jésus-Christ fut connue et pratiquée. Une religieuse de la Visitation et un Jésuite travaillaient à cette époque à l'établir en Bourgogne. Marguerite-Marie, née, en 1645, à Lenthécourt, en Bourgogne, d'un habitant du lieu; nommé Alacoque, entra, en 1671, au couvent de la Visitation de Paray-le-Monial. Elle fit de grands progrès dans la perfection, et l'auteur de sa vie raconte d'elle des choses extraordinaires.

Elle crut avoir vu Jésus-Christ lui montrant son cœur et l'exhortant à l'honorer d'un culte particulier. De ce moment elle eut une dévotion spéciale pour le Cœur de Jésus, et s'efforça de l'inspirer à ses compagnes. Elle éprouva beaucoup de contradictions, auxquelles elle n'opposa que la patience et l'humilité. En 1675, le père la Colombière, Jésuite, devint son confesseur, et, après un examen attentif, crut que ses révélations venaient de Dieu ; il adopta la dévotion au Sacré Cœur, et en devint l'apologiste et l'apôtre. Il mourut à Paray, en 1682, et Marguerite-Marie, le 17 octobre 1690. M. Languet, archevêque de Sens, a écrit la vie de cette vertueuse fille, dont il ne faut pas juger par les plaisanteries qu'en ont faites les jansénistes et les ennemis de la piété.

Les religieuses de la Visitation de Paray ne furent pas les premières à embrasser la dévotion au Sacré Cœur de Jésus-Christ. Elle fut établie, dans le couvent du même ordre, à Moulins, en 1678, par une sœur qui avait vécu avec Marguerite ; en 1681 le couvent de Dijon suivit cet exemple, et celui de Paray en 1686. Les ordinaires accordèrent les permissions nécessaires. Après la mort du père la Colombière, les Jésuites ses confrères publièrent ses ouvrages, et surtout sa *Retraite*, où il préconise la dévotion au Sacré Cœur. La réputation de piété dont il avait joui donna du succès à cet ouvrage. Peu de temps après, le père Croiset, alors régent dans le collége de Lyon, y prêcha sur les avantages de la même dévotion, et en 1691 il fit imprimer *la Dévotion au Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec un Abrégé de la Vie de la sœur Marguerite-Marie*, Lyon, in-12, ouvrage qui eut plusieurs éditions. Il se forma des confréries en l'honneur du Sacré Cœur. M. de Brienne, évêque de Coutances, permit, le 25 janvier 1688, dans tout son diocèse, la célébration des fêtes des Cœurs de Jésus et de Marie. M. de Grammont, archevêque de Besançon, ordonna, en 1694, que la messe propre du Sacré Cœur de Jésus fût insérée dans le Missel du diocèse. Le 3 décembre 1718, M. de Villeroy, archevêque de Lyon, prescrivit pareillement, dans tout son diocèse, la célébration de la fête du Sacré Cœur; il

avait autorisé, le 6 juillet 1716, la fête du Cœur de Marie. Le 20 octobre 1720, M. de Belzunce, évêque de Marseille, établit la fête du Sacré Cœur de Jésus; le 1er novembre suivant, il consacra la ville et le diocèse au Sacré Cœur, et fit une procession solennelle. Marseille était alors, comme on sait, désolée par une peste terrible. L'évêque déclare dans son mandement que de ce moment le fléau diminua sensiblement, et il institua en conséquence une fête d'action de grâces; les consuls de Marseille s'engagèrent, par un vœu perpétuel, à assister à la procession le jour de la fête du Sacré Cœur, et à y offrir un cierge de quatre livres, et cette cérémonie s'est toujours observée depuis. Les évêques des pays voisins, atteints ou menacés de la contagion, ordonnèrent aussi la célébration de la même fête; tels furent les archevêques d'Aix, d'Arles et d'Avignon, et les évêques de Toulon et de Carpentras; leurs mandements sont datés de 1721 et de 1722. C'est depuis ce temps que le nombre des confréries du Sacré Cœur se multiplia. Le père de Gallifet, dans son livre *l'Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ*, avec un Mémoire de la vie de Marguerite-Marie, et un office du Sacré Cœur (Avignon, 1734; in-4°, en deux parties, formant en tout 574 pages), a donné la liste de ces confréries, établies en France et ailleurs, jusqu'en 1734; il y en a en tout quatre cent vingt-sept, toutes d'après des brefs particuliers.

Cependant il faut remarquer que ces brefs n'autorisaient pas précisément la dévotion au Sacré Cœur, mais seulement des confréries sous le titre du Sacré-Cœur, pour pratiquer des œuvres de piété et de charité. C'est le style de tous ces brefs, et les papes y évitaient de parler de la dévotion au Sacré Cœur en elle-même. On reconnaîtra ici la réserve et la maturité du Saint-Siége, qui voulait examiner la chose à fond, et qui craignait d'autoriser des nouveautés. On dit que, des sollicitations ayant été portées à Rome à cet égard, la congrégation des Rites établit, le 30 mars 1697, la fête des Cinq Plaies de Notre-Seigneur, mais n'accorda point celle du Sacré Cœur. Le 11 mars 1704, il y eut un décret de

l'Index contre le livre cité ci-dessus de *la Dévotion au Sacré Cœur de Jésus, par un Père de la compagnie de Jésus* (Croiset); on croit que c'est à cause d'un office non autorisé qui se trouve à la fin dans quelques éditions, ou peut-être à cause de quelques expressions peu exactes. Au bout de quelque temps on fit de nouvelles démarches pour obtenir de Rome l'autorisation de la fête; la congrégation des Rites la refusa, le 30 juillet 1729. Un écrivain contraire à la dévotion au Sacré Cœur prétend tirer avantage de ce que Benoît XIV était alors promoteur de la foi; c'est une erreur : ce savant pape avait été fait évêque d'Ancône en 1727, et déclaré cardinal en 1728. Le 22 mai 1745, un décret de l'Index nota un autre livre, intitulé : *la Dévotion à l'aimable et divin Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, extraite des ouvrages de Jean Lansperg, Chartreux.* La première confrérie du Sacré Cœur, établie à Rome, ne le fut qu'en 1732, dans l'église de Saint-Théodore, et en vertu d'un bref du 28 février. On sollicitait toujours auprès du Saint-Siége l'approbation de la fête. Le 6 mai 1726, Constantin Szaniawski, évêque de Cracovie, écrivit à cet effet à Benoît XIII. Le 15 du même mois, Auguste, roi de Pologne, faisait la même demande à ce pontife. Le 10 mars 1727, Philippe V, roi d'Espagne, priait le pape d'établir la fête du Sacré Cœur dans ses Etats. Des évêques et des congrégations adressaient de pareilles requêtes. Les Jésuites montraient beaucoup de zèle pour cette dévotion. Ces demandes se renouvelèrent sous Clément XIII, qui fut élu pape en 1758. Ce pieux pontife était favorable à cette dévotion, et, n'étant encore que prélat, il s'était fait recevoir membre de la congrégation établie à Saint-Théodore. On examina de nouveau la question, et la congrégation des Rites donna, le 26 janvier 1765, un décret qui est le premier de ce genre, et que nous citons ici pour cette raison :

« La congrégation des Rites, assemblée le 26 janvier de la présente année..., considérant qu'elle ne fait que donner un nouveau lustre à un culte déjà établi, et favorisé par les évêques dans presque toutes les parties de l'univers catho-

lique, et appuyé de beaucoup de brefs d'indulgences que le siége apostolique a accordés aux confréries presque sans nombre canoniquement érigées sous le titre du Cœur de Jésus ; considérant de plus que par cette dévotion on renouvelle symboliquement la mémoire de ce divin amour par lequel le Fils unique de Dieu s'est revêtu d'une nature humaine, et s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort, a dit qu'il donnait l'exemple d'être doux et humble de cœur ; à ces causes, sur le rapport de l'éminent et révérend cardinal-évêque de Sabine, ouï le R. P. D. Cajetan Forti, promoteur de la foi, et après s'être désistée de la décision par elle rendue, le 30 juillet 1729, la congrégation a cru devoir acquiescer aux prières de la plupart des évêques de Pologne et de l'archi-confrérie romaine, se réservant à délibérer sur l'office et la messe, avant de les approuver, comme ils doivent l'être. Et ce vœu de la congrégation ayant été mis sous les yeux de N. T. S. P. le pape Clément XIII, par moi secrétaire, Sa Sainteté, après avoir lu le présent décret, l'a approuvé dans tout son contenu, le 6 février 1765. »

En France, la dévotion au Sacré Cœur de Jésus-Christ se répandait de plus en plus. Le 1^er^ septembre 1748, on célébra avec magnificence, dans l'église de Saint-Sulpice de Paris, la consécration d'un autel aux Cœurs de Jésus et de Marie. Ce fut M. Durini, nonce du Pape et archevêque de Rhodes, qui fit la consécration. Plusieurs paroisses adoptèrent la même fête, et des évêques l'autorisèrent. En 1765, la Reine, femme de Louis XV, témoigna, à des évêques de l'assemblée du clergé qui se tenait alors, le désir que cette fête fût établie dans les diocèses où elle ne l'était pas encore. Les prélats prirent en effet une détermination commune sur ce point, le 17 juillet, et ils en écrivirent à leurs collègues. Le pieux Dauphin, mort la même année, demanda qu'un autel au Sacré Cœur fût érigé dans la chapelle de Versailles ; ce qui fut exécuté quelques années après (en 1773). Le roi de Pologne et duc de Lorraine, Stanislas, félicita M. de Drouas, évêque de Toul, d'avoir établi cette fête dans son diocèse par son mandement du 25 décembre 1763. De ce moment la

fête du Sacré-Cœur fut généralement célébrée en France. M. de Beaumont, archevêque de Paris, en fit publier l'office, et la messe fut depuis ajoutée dans une nouvelle édition du Missel. Plusieurs évêques donnèrent des mandements pour faire connaître l'esprit et l'objet de cette fête. Il était d'autant plus nécessaire qu'ils instruisissent les peuples sur ce point, que la dévotion au Sacré Cœur était attaquée dans plusieurs écrits, et mal présentée dans d'autres. Les livres destinés à la défendre n'étaient pas toujours assez précis. Cependant, dès 1718, M. de Villeroy, archevêque de Lyon, avait cherché à prévenir des interprétations fausses ; il disait, dans son mandement du 5 décembre 1718, que *l'objet de cette dévotion était le cœur de Jésus uni à la divinité, comme la plus noble partie du corps de cet Homme-Dieu. C'est ce même cœur uni par les liens indissolubles à l'âme et à la personne de Jésus-Christ,* disait M. de Fleury, archevêque de Tours, dans son mandement du 1er mai 1767. M. de Pressy, évêque de Boulogne et habile théologien, indiquait pour *l'objet corporel et sensible de cette dévotion,* dans son Mandement du 22 mars 1766, *le cœur de chair du Fils de Dieu fait homme*, et pour *objet spirituel l'amour infini que Jésus-Christ a eu pour tous les hommes. Il s'agit*, disait M. de Termont, évêque de Blois, *de rendre hommage au cœur adorable qui fait partie de l'humanité sainte de notre Sauveur.* Plusieurs livres de piété parurent pour exciter les fidèles à embrasser cette dévotion ; mais en même temps elle rencontra d'ardents adversaires.

Un de ceux qui lui firent une guerre plus opiniâtre, fut le rédacteur des *Nouvelles ecclésiastiques.* Il suffisait que les Jésuites se fussent déclarés en faveur de la dévotion au Sacré Cœur, pour qu'il embrassât le parti contraire. Il est peu de ses feuilles où il ne la combatte, tantôt par des arguments, tantôt par des plaisanteries. Il critique amèrement tous les ouvrages où cette dévotion était recommandée ; il loua sans mesure ceux où elle était attaquée. Il se moque, et des évêques qui l'adoptaient, et des fêtes, des discours, des tableaux dont elle était l'objet. C'est le sujet de ses déclama-

tions les plus ordinaires. Nous n'avons garde de vouloir relever ses fades railleries, ses invectives, ses imputations et ses calomnies; mais nous devons faire connaître les principaux écrits que l'on vit éclore contre la même dévotion.

Le premier, ou du moins le plus important, est une *Dissertation* de Camille Blasi, avocat à Rome. Elle est intitulée: *Camilli Blasii, Auximatis, de festo cordis Jesu Dissertatio commonitoria, cum notis et monumentis selectis;* Rome, 1771, in-4° de 358 pages. L'auteur prétend que le décret de 1765 n'autorise que la célébration de la fête du cœur symbolique, et que celle du cœur proprement dit a été refusée. Il allègue pour le prouver les témoignages de cardinaux et consulteurs de la congrégation des Rites. Son ouvrage est approuvé des pères Giorgi, Casali et Alpruni, et de Beltoni. L'auteur suppose perpétuellement que, dans la dévotion au Sacré Cœur, on fait abstraction de la personne et de la divinité de Jésus-Christ; allégation que Pie VI, dans la bulle *Auctorem fidei*, a déclarée *fausse et injurieuse aux adorateurs du cœur de Jésus.* En raisonnant toujours sur cette supposition, Blasi conclut que le culte rendu au cœur matériel de Jésus-Christ est contraire à l'analogie de la foi. Or, son principe étant faux, sa conséquence doit crouler. C'est cependant cette *Dissertation* qui a servi de modèle aux autres écrits publiés par les adversaires de la dévotion dont il s'agit. Un écrivain florentin, dont nous ne savons pas le nom, s'étant élevé dans deux lettres contre la *Dissertation,* le père Giorgi, Augustin, qui l'avait approuvé, en prit la défense. Ce savant antiquaire, Augustinien zélé, n'était pas très-favorable aux Jésuites, et à tout ce qu'on croyait venir d'eux. Il publia donc un livre dont le titre un peu singulier était ainsi conçu : *Christotimi Ameristæ, adversùs epistolas duas ab anonymo censore in Dissertationem commonitoriam Camilli Blasii de festo cordis Jesu vulgatas, Antirrheticus* (apologie ou réplique); *accessit mantissa* (supplément ou post-scriptum) *contrà epistolium tertium nuperrimè cognitum;* Rome, 1772; in-4° de 380 pages. On attribue

encore à Giorgi des lettres en italien, sous le nom d'*Antropisco Teriomaco*, pour servir de suite à l'*Antirrheticus ;* in-4° de 596 pages.

LES PAPES RELIGIEUX (1).

L'histoire de la papauté est l'histoire de l'Église. On ne peut parler du corps mystique de Jésus-Christ, sans réserver la première place à celui qui en est le chef visible. Séparer les membres de la tête ce serait renouveler le jugement de Salomon par un acte sacrilége, et il n'est permis à personne de diviser ce que Dieu a intimement uni. Ce fut le tort de Fleury. Il écrivit son *Histoire ecclésiastique* en laissant dans l'ombre la grande figure du Père de famille. Aujourd'hui les procédés historiques sont tout autres, et jamais, sous le burin de l'histoire, la papauté n'apparut plus brillante. Les souverains pontifes sont les docteurs nés des âmes, les arbitres du monde, les vengeurs du droit méconnu, les pères des pauvres, les consolateurs de toutes les infortunes et les bienfaiteurs de l'humanité. Parmi eux on compte des martyrs en grand nombre, des apôtres, des législateurs, des savants et même des amis des arts, et surtout des saints et des modèles. Ils sont la clef de voûte où viennent se résumer les forces de l'édifice social, et il nous faut trouver en eux tous les caractères et tous les éléments de la sainteté dont ils enseignent aux autres les inaltérables principes. C'est pour cela que, dans la liste de ces pères des âmes, nous rencontrons des disciples de l'obéissance religieuse.

(1) Dans cette étude, nous ne suivrons pas l'ordre chronologique dans la succession des souverains pontifes, mais un ordre de convention qui n'offensera en rien la vérité de l'histoire, et qui nous permettra de mieux faire ressortir la physionomie des grands hommes que la Religion a donnés à la Papauté.

Le Saint-Esprit désigna mainte fois aux électeurs des moines agenouillés dans la solitude en face d'un crucifix ou d'une Bible, comme Samuel choisissait David parmi ses aînés pour la royauté d'Israël. Quand l'Église, au sein des tempêtes soulevées par l'ambition des princes ou la folie des peuples, cherchait un homme pour faire face au danger, bien souvent elle alla frapper à la porte des monastères, ces fortes écoles d'héroïsme et de sainteté : « Sauvez-nous, » disait-elle tout éplorée : *Salva nos, perimus.* Une cellule s'ouvrait aussitôt, et un grand homme en sortait pour sauver le monde et protéger les âmes.

Ce n'est pas un lustre insignifiant pour les ordres religieux que la succession de ces pontifes, dont les monastères virent s'épanouir le printemps et les premières vertus. L'histoire en compte plusieurs, et même le nombre serait des plus considérables, si l'on voulait y comprendre ceux dont l'éducation cléricale fut faite sous les yeux des papes leurs protecteurs, à leur école et dans leur palais du Latran. Cette habitation des papes était, en effet, un vrai noviciat religieux.

Mais tenons-nous-en aux données certaines, et, pour l'honneur d'une vocation qui est la nôtre, faisons une petite excursion dans les archives des sociétés religieuses ; ce ne sera pas une étude sans lacune, mais une sorte de panégyrique où pourra s'exprimer notre admiration.

L'ordre de Saint-Benoît brille au premier rang. Il y avait là une séve vigoureuse qui, pendant des siècles, vivifia tous les rameaux de l'arbre monastique. Le mont Cassin, Cluny, Cîteaux étaient d'incomparables écoles. Une quinzaine de papes y furent providentiellement préparés pour l'Eglise. De 1074 à 1118, cinq papes moines, enfants de cette race virile, se succédèrent sur la chaire de saint Pierre ; ce sont : saint Grégoire VII, Victor III, Urbain II, Pascal II, Gélase II. Quels hommes ! Ne les sé-

parons pas, puisque leur gloire s'enchaîne dans la suite des événements.

Saint Grégoire VII (Hildebrand), fils du charpentier de Toscane, était un moine de Cluny. Sa main vaillante sut arrêter les envahisseurs du domaine temporel de Pierre et tenir à distance les profanateurs de l'arche sainte. Il ne craignit pas de se servir des foudres de l'Eglise pour contenir l'ambition des empereurs, et Henri IV d'Allemagne trouva en lui un autre Ambroise pour humilier son orgueil. La vengeance impériale lui suscita un antipape, Rome fut assiégée, mais l'injustice ne le découragea pas; une femme forte, Mathilde, la grande comtesse, mit ses biens au service du pontife dépouillé, dont rien ne put faire faiblir le courage ni intimider le zèle pour la liberté ecclésiastique. Il mourut à Salerne, en disant : *J'ai haï l'iniquité et je l'ai eue en horreur; c'est pour cela que je meurs en exil.* C'est ce grand pape contre lequel les jansénistes organisèrent une persécution posthume, et qu'ils prétendirent rayer de la liste des saints, à cause sans doute de sa vigueur à défendre les droits temporels de l'Eglise et à comprimer les ambitions royales. Les parlements se joignirent à eux dans cette guerre déloyale ; mais Grégoire VII, canonisé par Benoît XIII, ne sera pas effacé par des mécontents et des hérétiques de la liste des saints. Le protestant Voigt, son historien, termine ainsi son apologie, qui est une réponse aux colères de ses ennemis : « Il est difficile de donner à Grégoire VII des éloges exagérés, car il a jeté partout les fondements d'une gloire solide. »

Après lui, Victor III (Didier), de la maison des comtes de Capoue et abbé du mont Cassin, continua son œuvre. Il fallut lutter pendant un an contre l'humilité de ce moine, qui s'obstinait à refuser une dignité offerte par l'Eglise ; même après son élection régulière, il revint au mont Cas-

sin abriter sa terreur. Seule, la considération d'un danger immense, celui du schisme que pouvait faire naître la présence d'un antipape, put vaincre sa résistance. Il maintint les excommunications portées par son prédécesseur, et défendit la liberté de l'Église dans la question des investitures. D'une main il relevait la discipline ecclésiastique, de l'autre il repoussait les Sarrasins qui menaçaient l'Italie. Une armée de Génois et de Pisans recrutée par lui taillait en pièces les barbares sur les côtes de Tunisie, et les dépouilles de l'ennemi furent employées à orner la belle cathédrale et le *Campo Santo* de Pise. Sans les papes l'Italie n'eût été qu'une vassale enchaînée aux pieds des plus hardis conquérants.

Après ce triomphe Victor III, comme un humble religieux, vint mourir dans sa cellule du mont Cassin ; son pontificat n'avait duré guère plus d'un an.

Urbain II, successeur de Victor III, était Français d'origine ; avant d'être évêque d'Ostie, il avait été moine de Cluny. On sait tout ce qui se fit de merveilleux sous ce pontificat de onze ans. Chantrel, dans son *Histoire des papes*, en résume ainsi les grandeurs : « Quatre faits principaux occupèrent le pontificat d'Urbain II : la lutte contre Henri IV et contre l'antipape ; l'excommunication du roi de France Philippe Ier, coupable d'adultère ; la lutte de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, contre les prétentions de Guillaume le Roux, roi d'Angleterre, et la première croisade. »

C'est surtout ce dernier point du programme d'Urbain II dont l'histoire a redit la hardiesse et la grandeur. Ce fut une œuvre de géant : « Allez, disait-il, à la noblesse, au concile de Clermont, allez mourir pour votre Dieu, là même où le Christ a donné sa vie pour vous. » Et sur un signe de ce grand homme l'Occident s'élançait à la défense des saints lieux et des chrétiens opprimés.

C'était une ère nouvelle qui s'ouvrait et allait changer la face du monde.

Pour assurer le succès de l'entreprise et régulariser l'élan général, Urbain II traversa la France, prêchant partout et faisant refleurir la discipline dans les diocèses. Ce qu'il fit tient du prodige, et il est inouï qu'en quelques mois, à une époque de communications lentes et difficiles, il ait pu porter si loin ses pas et sa parole. On le vit en Auvergne, en Limousin, dans la Touraine, dans le Poitou et l'Anjou, dans la Guyenne et le Languedoc, dans le Dauphiné, le Comtat et la Provence. Montalembert, dans son *Histoire des moines d'Occident*, a relevé toutes les étapes de cet itinéraire ; nous signalerons les plus importantes. A Valence, Urbain II consacra la cathédrale; au Puy, il célébra la fête de l'Assomption; à la Chaise-Dieu, il dédia l'église abbatiale ; on le voit passer à Mâcon ; il consacre un autel à Cluny ; il prêche et organise la croisade à Clermont ; à Saint-Flour, il dédie l'église priorale ; à Limoges, il fait la dédicace de la cathédrale et celle de l'église abbatiale de Saint-Martial ; à Poitiers, il célèbre la fête de Saint-Hilaire (13 janvier 1096) ; à Angers, il fait la dédicace de l'église abbatiale de Saint-Nicolas ; il passe à Sablé, à Solesmes, au Mans, à Vendôme, à Tours, il s'arrête chez ses frères les moines de Marmoutier, fait la dédicace de l'église abbatiale et prêche sur les bords de la Loire ; puis revenant sur ses pas, il passe à Saint-Jean d'Angély, à Saintes, à Bordeaux, où il dédie une église en l'honneur du diacre saint Etienne ; on le voit à Nérac, à Toulouse, où il dédie la basilique de Saint-Sernin ; à Montpellier, à Nîmes, à Avignon, à Apt. Et partout, la croisade, la réforme de la discipline, la visite des monastères, l'arbitrage dans les querelles entre les évêques et les abbayes ou entre les princes divisés occupent ce grand esprit. Quelle activité ! quels

saints et incessants labeurs pour le bien de l'Eglise!

Pascal II (cardinal Rainier), successeur d'Urbain II, était comme lui un solitaire de Cluny et un disciple de Grégoire VII. Il est connu par les luttes qu'il soutint, comme ses deux illustres prédécesseurs, pour l'indépendance de l'Eglise. Sous lui la persécution devint même violente, entretenue qu'elle était par ce même Henri IV d'Allemagne et cette éternelle question des investitures, dont on faisait une machine de guerre contre la papauté. Pascal II resta deux mois prisonnier de Henri V, héritier de la haine de son père. La basilique de Saint-Pierre fut profanée, son trésor fut pillé, et le pape, privé de tout secours, séparé de ses conseillers, épuisé par la souffrance et les privations, signa, sous le coup de la force, une cession, faite à l'empereur, du droit de donner aux évêques l'investiture par la crosse et par l'anneau. C'était peut-être un acte de faiblesse, mais ce n'était pas un acte dogmatique et la doctrine restait intacte aux mains de son dépositaire. Et cependant c'est cet acte sans valeur, dont certains antiopportunistes de l'infaillibilité ont pris occasion, à une date encore récente, pour conclure à l'impossibilité d'une définition. Pourtant Bossuet avait dit avant eux en parlant de cet acte : *Tout acte extorqué par la violence est nul de plein droit,* et la théologie enseigne que là où il n'y a pas la liberté physique ou morale, il n'y a pas de jugement doctrinal, et que par conséquent il n'y a pas hérésie. Ce fut ce pape, grand par ses malheurs, qui approuva l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. L'Eglise créait ainsi une milice destinée à protéger le territoire béni enlevé par les croisés aux profanateurs et aux infidèles.

Gélase II, de la noble famille des Crescens, succéda à Pascal II. C'était un enfant du berceau monastique du mont Cassin. Son pontificat ne dura qu'un an, et dans sa

courte durée il eut tous les traits des pontificats antérieurs : persécution des Allemands et d'un antipape, prise de Rome ; obligation pour le pontife de fuir à Pise ; la Corse, Gênes et la France virent ce noble exilé ; le grand Suger l'accueillit à Saint-Denis et il mourut à Cluny.

Parmi les plus illustres enfants de saint Benoît, un grand pape bénédictin, au onzième siècle, fut Sylvestre II (Gerbert). C'était un pauvre enfant de l'Auvergne que les moines de Saint-Géraud d'Aurillac, disciples d'Odon de Cluny, recueillirent et gardèrent comme une pierre précieuse destinée à briller un jour d'un incomparable éclat. L'écolier fit de rapides progrès, il devint bientôt lui-même un maître du premier ordre et un promoteur des études et des découvertes scientifiques dans un siècle qu'on a appelé *le siècle de fer*. Elevé au siége de Reims, puis à celui de Ravenne, et enfin au trône pontifical, il donna une impulsion irrésistible au mouvement général des esprits. Sylvestre II n'eut pas la gloire d'organiser les croisades, mais il les prépara, et il indiqua la nécessité de ces expéditions militaires, à la suite d'un pèlerinage à Jérusalem, où il constata de ses yeux la profanation des plus vénérables sanctuaires. Il préluda à l'institution du grand jubilé en appelant les fidèles du monde entier en pèlerinage au tombeau des saints apôtres. On lui doit aussi l'institution de la Commémoration des morts, dont il étendit la solennité de Cluny, où saint Odilon l'avait établie le premier, à l'Eglise universelle.

Sylvestre II fut le premier pape français. Il vit la fin d'un siècle appelé injustement *le siècle de fer*, et qui compte de grands événements dans son cycle : « Inauguré par la conversion des Normands, dit Chantrel, glorifié dans son cours par celle de plusieurs peuples slaves et des peuples scandinaves, il fut clos par la conversion des Hongrois,

dont le chef, devenu saint Etienne Ier, reçut, en l'an 1000, le titre de roi du pape Sylvestre II ; enfin il eut la gloire de ne voir naître aucune hérésie pendant son cours. »

Signalons encore parmi les gloires bénédictines du souverain pontificat, Jean IX, qui vengea la mémoire de son prédécesseur, le pape Formose, injustement attaquée ; saint Grégoire IV, Léon IV, le Lorrain Frédéric de Lorraine, Etienne IX, qui fit saint Pierre Damien évêque d'Ostie et cardinal, et qui laissa après lui la réputation d'un saint, et d'autres que nous savons par leurs écrits avoir été incorporés à cet ordre célèbre. Une des gloires les plus pures fut saint Léon IX (Brunon), Alsacien d'origine et évêque de Toul au onzième siècle. Ce qu'il y eut de remarquable dans l'élection de ce saint évêque, c'est qu'il refusa le souverain pontificat, malgré la désignation de sa personne par l'empereur d'Allemagne, son parent. Son acceptation ne fut que conditionnelle. Ne voulant pas tenir d'un prince séculier l'autorité pontificale, il se rendit à Rome pour faire valider son élection. En route il s'arrêta à Cluny, où les conseils d'Hildebrand, le futur pape Grégoire VII, confirmèrent sa résolution. Arrivé à Rome en simple pèlerin, il fut acclamé par le clergé et le peuple, et ce ne fut qu'après le vote unanime et régulier que sa résistance cessa. Par là il fut établi que l'empereur n'avait pas un droit absolu sur l'élection des Papes.

Nous ne pouvons passer sous silence le Limousin Clément VI (Pierre de Roger), qui restreignit le cycle Jubilaire en établissant de cent ans à cinquante la périodicité de l'année sainte ; le grand pape Eugène III (Bernard de Pise), élève de Saint-Bernard, qui composa pour lui son livre admirable de *la Considération*. Ce pontife fut le consécrateur de l'église de Saint-Pierre de Montmartre à Paris, et ce souvenir nous devient particulièrement cher. Enfin nous citerons Benoit XII, abbé de Fontfroide et

évêque de Pamiers, constructeur du palais de papes à Avignon.

Le dernier pontife bénédictin fut l'immortel Pie VII (Chiaramonti) dont le long et mémorable pontificat remplit les ving-trois premières années de ce siècle, et se déroula comme un long martyre à travers le feu des batailles et l'écroulement des trônes. L'histoire de l'élu du conclave de Venise, du prisonnier de Savone et de Fontainebleau est sue de tous, et il est inutile de la redire :

Quis talia fando
Temperet a lacrymis?

L'admiration et la douleur veillent aux portes de son glorieux tombeau.

Enfin, à deux points extrêmes de l'histoire au sixième et au dix-neuvième siècle, deux grands papes touchant de près aux lois bénédictines, arrêtent le regard et étonnent par leurs vertus. Le premier, c'est saint Grégoire le Grand, le plus savant des papes, a-t-on dit, qui, dans son monastère de Saint-André sur le mont Cœlius, vit sous le joug religieux avec ses prêtres, et introduit dans sa maison les traditions de sainteté et d'hospitalité du mont Cassin. C'est ce grand théologien et ce grand apôtre qui envoya des missionnaires à l'Angleterre, soutint le choc des Barbares, écrivit des commentaires admirables sur la sainte Ecriture, et donna au monde le spectacle d'un grand caractère et d'une science égale à ses vertus. Le second, tout près de nous, c'est le prédécesseur de Pie IX (Maur Capellari), devenu Grégoire XVI. Sous la tiare pontificale, il reste moine austère et fidèle à sa règle camaldule. Il prend la défense des opprimés, s'interpose entre les conquérants impitoyables et les nations foulées aux pieds, et jette au czar de Russie, oppresseur de la Pologne, la me-

nace de Dieu et celle de l'Eglise. Les erreurs contemporaines sont frappées par lui ; le prêtre La Mennais est condamné dans ses nouveautés hardies, et l'encyclique *Mirari vos* du 15 août 1832 dénonce au monde toutes les erreurs qu'un siècle gonflé d'orgueil oppose à l'enseignement de la vérité.

Tels sont les bienfaits des papes bénédictins ou apparentés à cette grande famille monastique ; nous ne les avons pas tous nommés et nous en omettons certainement, mais ces grands noms suffisent à l'immortalité de l'ordre qui fut leur berceau.

Après les enfants de Saint-Benoît, ce sont ceux de Saint-François et ceux de Saint-Dominique qui sont parvenus en plus grand nombre au rang suprême, par la route de l'humilité et de l'oubli de soi. Cinq pour les premiers, quatre pour les seconds ; et assurément le chiffre réel serait bien plus élevé si l'on voulait inscrire dans ces dynasties pontificales les papes qui, sous l'or et la soie de leurs vêtements, portaient le cordon séraphique ou les livrées dominicaines des tertiaires. Chez les frères mineurs les souverains pontifes s'appellent Nicolas IV, Alexandre V, Sixte IV, Sixte-Quint, Clément XIV.

Nicolas IV (Jérôme d'Ascoli) avait été supérieur général de son ordre. Devenu pape il s'occupa activement de l'évangélisation de l'Orient. On peut le ranger parmi les papes missionnaires ; il fit partir pour les pays infidèles des légions de ses frères en religion et ouvrit ainsi au zèle les routes de l'Asie. La France lui doit la création de l'université de Montpellier.

Alexandre V n'eut qu'un pontificat d'un an. Il fut nommé au concile de Pise pour l'extinction du grand schisme, et fut reconnu par la plus grande partie de la chrétienté. M. Chantrel parle ainsi de lui : « L'élu de Pise méritait son élévation. Sa fortune est l'une des plus

extraordinaires qu'on ait vues. Trouvé dans l'île de Candie (Crète), et né de parents qu'il ne connut jamais, et qui probablement l'avaient abandonné, il fut obligé de mendier pour vivre. Il fut recueilli par un Franciscain italien qui lui apprit le latin. Son bienfaiteur ayant remarqué ses heureuses dispositions, le conduisit en Italie où il apprit les arts libéraux, et d'où il se rendit plus tard à Oxford. Pierre Philargi (c'était son nom) étudia dans les universités d'Oxford et de Paris, il devint professeur de philosophie et de théologie dans cette dernière Université ; il acquit en même temps une grande réputation comme prédicateur, et embrassa la règle des Franciscains... Il fut successivement évêque de Vicence, de Navarre et de Milan... Souverain Pontife, il poussa la libéralité jusqu'à l'excès, comme Clément VI, il épuisa le Trésor pontifical. Dans ses embarras financiers, il aimait à répéter avec une spirituelle bonté : Je fus jadis un évêque riche, j'ai été depuis un cardinal pauvre, et maintenant je suis un pape mendiant.

« Alexandre V se préoccupa constamment du danger du schisme ; il indiqua dans ce dessein un concile général, mais la mort le prévint. »

L'histoire dit que ce pape fut un grand théologien et qu'on lui doit un travail remarquable sur l'Immaculée Conception.

Sixte IV (la Rovère) appartenait aussi à l'ordre des frères mineurs, et fut également très-dévot à l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge. « En 1476, dit M. Chantrel, les inondations du Tibre et la peste ayant fait de grands ravages, Sixte IV, pour attirer la miséricorde divine, établit par une bulle, en date du 30 mars, la fête de la Conception de la Sainte Vierge. Il donna en cette occasion le titre d'Immaculée à la mère de Dieu. » Ce fut lui qui approuva l'ordre des Minimes créé par saint

François de Paule ; il érigea l'évêché d'Avignon en archevêché.

Sixte V (Félix Peretti, cardinal de Montalte) avait été théologien au concile de Trente. Ce grand homme est connu par les romans plus que par l'histoire. On a bâti mille contes sur son élection ; mais la critique contemporaine en a fait justice. C'était un beau caractère, un souverain énergique et plein de munificence ; Rome lui doit une grande partie de ses embellissements ; il restaura la bibliothèque Vaticane. Au dehors il sut gouverner, et il réprima le brigandage.

Clément XIV (Ganganelli) fut la victime des philosophes et des ennemis des Jésuites. Ce fut lui qui supprima cet ordre célèbre au prix des plus cruels déchirements de son âme. Nous n'avons pas à le juger ; il subit une situation amenée à l'extrême et où sa volonté ne pouvait plus conjurer le danger. Les Jésuites, du reste, l'ont défendu mieux que personne et le P. de Ravignan a écrit en sa faveur une belle apologie pour le justifier. Dieu, pour consoler son agonie, lui envoya saint Liguori qu'un miracle de bilocation rendit présent à la fois dans sa cellule et à Rome auprès du pontife mourant.

Dans les rangs des enfants de Saint-Dominique la sainteté et la distinction des pontifes ne furent pas moindres que chez les fils de Saint-François.

Innocent V, successeur de Boniface VIII (Pierre de Tarentaise), ne fit que passer sur la chaire de Saint-Pierre. Saint Benoît XI (Nicolas Boccasini) garda sous la splendeur de la tiare toute la ferveur de la règle religieuse ; il avait été général de son ordre. Citons de lui un trait charmant emprunté à Chantrel : «Aussitôt après son élection, sa mère, qui vivait encore, vint à Rome pour le visiter. Mais, craignant de faire rougir son fils en venant à lui sous les vêtements grossiers de sa condition, ou bien

poussée par quelque secret sentiment d'orgueil maternel, elle emprunta des habits de soie et se présenta à la Cour pontificale. Le pape, indigné de ce travestissement, refusa tout d'abord de la reconnaître, disant que sa mère n'était pas vêtue de la sorte. Le lendemain elle revint avec le simple costume qu'elle était accoutumée de porter. Alors, l'embrassant avec tendresse devant tout le monde : «Voici ma mère, s'écria-t-il, et non point cette dame qui se présenta hier. » Ce saint pontife usa de clémence envers les ennemis de l'Eglise, mais il flétrit et condamna sans les nommer ceux qui s'étaient faits les instruments de la colère de Philippe le Bel contre Boniface VIII, et par la bulle *flagitiosus scelus,* il flétrit, sans nommer les coupables, la conduite sacrilége de Nogaret et de Sciarra Colonna, qui avaient frappé à Agnani et fait prisonnier son prédécesseur.

Benoît XIII, de la famille des Ursins ou Orsini, fut célèbre par sa dévotion envers saint Philippe de Néri, dont l'intervention miraculeuse lui sauva la vie dans un tremblement de terre. Il lutta énergiquement contre le jansénisme et confirma la bulle *Unigenitus* de Clément XI. Il eut la joie de recevoir la rétractation du cardinal de Noailles, archevêque de Paris et protecteur de la secte. Ce fut lui qui publia l'office de saint Grégoire VII et le rendit obligatoire pour toute l'Eglise.

La lumière la plus éclatante de l'ordre de Saint-Dominique sur la chaire de Saint-Pierre, fut saint Pie V (Ghislieri). Il fut un des plus illustres réformateurs de l'Eglise; il poursuivit son œuvre à travers tous les obstacles et jusqu'au péril de sa vie. En même temps qu'il excommuniait Elisabeth d'Angleterre, persécutrice des catholiques, il envoyait à Marie-Stuart, victime de la jalousie et de la politique, des consolations qui adoucissaient les derniers jours de sa prison. Saint Pie V fit observer les décrets

du concile de Trente; il prépara une croisade, et, de la fenêtre de son palais, il assista dans une extase à la victoire de la flotte chrétienne dans le golfe de Lépante.

A ces enfants des ordres religieux il faudrait joindre ceux qui, dans des monastères indépendants, ou se ramifiant par leurs constitutions à l'ordre modèle de Saint-Benoît, menèrent une véritable vie religieuse avant leur élection au souverain pontificat. Tel est, au quatorzième siècle, le français Guillaume Grimoard, natif du Gévaudan et qui prit le nom d'Urbain V. Il avait été abbé de Saint-Victor, à Marseille, cette illustre abbaye fondée par Cassien avant que saint Benoît eût résumé en un corps de discipline les traditions et les premiers essais monastiques. Urbain V fut le correspondant littéraire de Pétrarque, qui l'engagea à reporter le siége pontifical d'Avignon à Rome ; il reçut la confidence des révélations de sainte Brigitte, dont il vit l'accomplissement dans sa personne. Son retour à Rome provoqua chez le peuple romain une explosion de joie, mais les agitations révolutionnaires ne lui permirent pas d'y séjourner en paix; il en sortit de nouveau, et rentra à Avignon, où il mourut en odeur de sainteté.

Un autre abbé, celui du Ruf, près d'Avignon, devint pape sous le nom d'Adrien IV ; il était Anglais d'origine et le seul représentant de cette nation élevé à ce rang suprême. Il eut à lutter contre Arnaud de Brescia, contre Guillaume le Mauvais, roi de Sicile, et contre les tentatives d'asservissement de l'Eglise de Frédéric 1^er^, d'Allemagne.

Enfin, une gloire militaire, transformée en gloire du sanctuaire, brilla sous la tiare. Ce fut Innocent XII (Pignatelli); il avait appartenu à l'ordre de Malte avant d'appartenir à l'Église. Ce fut lui qui condamna les *Maximes des saints* de Fénelon, dans lesquelles étaient

émises des doctrines quiétistes ; il eut la consolation de recevoir l'admirable rétractation du cygne de Cambrai, et aussi la rétractation plus difficile de plusieurs évêques français, et celle de Louis XIV, désavouant les quatre articles de la déclaration de 1682.

L'ordre des Théatins, fondé par saint Gaétan de Sienne, a donné un pape, Pie IV (Caraffa).

Les chanoines réguliers, cette institution du onzième et du douzième siècle, laquelle se ramifia en plusieurs congrégations faisant profession de la règle de saint Augustin, a été aussi féconde en souverains pontifes. Sans vouloir en donner la liste complète, nous citerons quelques noms : Innocent II, qui présida le second concile de Latran et dont le pontificat fut troublé par des tentatives d'antipapes ; Lucien II ; Anastase III, chanoine régulier de saint Ruf, près Avignon ; Lucien III ; Clément III ; le grand Jules II (la Rovère), chanoine régulier de saint Ruf, évêque de Carpentras, et devenu plus tard le grand pontife que l'on sait, l'inspirateur du génie de Michel-Ange ; Eugène IV, sous lequel se fit la réunion des Grecs aux Latins, sont les plus célèbres pontifes issus de ces nombreuses congrégations canoniales.

Enfin, nommons au dernier rang celui qui, par un grand exemple d'humilité, abdiqua le souverain pontificat et redevint, de Célestin V qu'il était, le cénobite caché et incomparable d'abnégation, nommé Pierre de Mouron, et nous aurons à peu près la liste des papes que la Religion donna à l'Église. En tout plus de soixante, dans les rangs desquels nous trouvons des saints, des docteurs, des martyrs de la foi, de la charité et de la politique ; des hommes de fer et de douces victimes. Les ordres religieux, le palais apostolique du Latran, les chapitres réguliers, les abbayes et les collégiales gardaient en réserve ces lumières, et le monde leur dut de ne pas s'abîmer dans

la barbarie du sang ou dans celle de l'ignorance. C'est un beau spectacle que celui de ces grands hommes chez qui l'humilité et la retraite ne furent pas des remparts suffisants contre la gloire, et qui échangèrent la coule monastique ou la simple hermine contre la robe blanche des pontifes. Ils sont l'honneur des ordres qui les ont produits et le parfum de leurs vertus embaume encore leur berceau ; ils sont une parure de plus au front de la reine des âmes, l'Église, et ils ont rendu à leurs deux familles, celle de la Religion et celle du monde catholique, autant de gloire qu'ils en ont reçu.

C'est par eux que la vie religieuse est glorifiée, et l'on peut dire de cette reine entourée de si illustres enfants ce que l'Écriture dit de la mère des Machabées, qu'elle est une mère admirable, et digne de la mémoire des bons : *Suprà modum autem mater mirabilis, et bonorum memoria digna...* (2 des Mach., VII, 20.)

NOUVELLES DIVERSES

Le T. R. P. Supérieur général est parti de Paris, le 19 août, pour Autun, où il est allé s'occuper de l'organisation des études du scolasticat, et installer un supérieur à la place du R. P. Berne, à qui l'état de sa santé n'a malheureusement pas permis de continuer sa charge. C'est le R. P. Tatin, depuis de longues années professeur au scolasticat, qui a été désigné pour la supériorité de cette importante maison.

Le 27 juillet, les RR. PP. Hert, du diocèse de Strasbourg, et Mérer, du diocèse de Quimper, prêtres de la dernière ordination, se sont embarqués au Havre, à bord du paquebot *la France*, pour New-York, où ils sont arrivés le 7 août. Ces Pères sont destinés au vicariat de Saint-Albert.

Une omission a été faite dans le dernier numéro des Annales, au sujet du départ des RR. PP. Fayolle et Biard, et des Sœurs de la Sainte-Famille. On n'a pas indiqué la mission vers laquelle était dirigée cette colonie apostolique. Tout le monde aura compris qu'il s'agissait du vicariat de Natal, où les voyageurs sont arrivés à bon port.

Le *Bulletin de la Société géographique*, numéro d'avril 1878, renferme un extrait d'une lettre adressée par le R. P. Petitot à M. de Semallé, membre de cette société. L'intrépide missionnaire donne des détails sur son

retour à Good-Hope. Ces fragments épistolaires sont aussi la propriété de la Congrégation, et nous les consignons avec bonheur dans ses Annales.

. . . . . .

Je ne veux pas tarder davantage de vous mettre au courant de la suite de mon voyage. Quelque long qu'il ait été, je ne saurais entrer ici dans de fastidieux détails et me borne à vous en faire le sommaire. Parti à cheval de Saint-Boniface le 25 mai 1876, accompagné d'une caravane de quinze charrettes toutes frétées pour nos missions, je n'ai pas mis moins de soixante-cinq jours pour atteindre, par la voie des grands déserts de la Saskatchewan, la mission catholique de Notre-Dame des Victoires, située sur les bords du lac la Biche, tributaire de la rivière Athabaskaw.

Quelque belle que soit la solitude, on n'y demeure pas un aussi long temps, couchant à la belle étoile et mangeant sous une charrette, à la recherche de l'ombre, sans en être quelque peu lassé. Aussi, dès le fort Carlton, ne pouvant plus endurer la marche lente de la caravane, je piquai des deux et, traversant seul ce qui restait de prairies et de bois, je franchis en onze jours l'espace de 400 milles qui sépare Carlton du lac la Biche. J'eus la bonne chance de ne rencontrer que des loups sur mon passage. La caravane, qui mit vingt-cinq jours à faire le même chemin, fut détroussée par une troupe d'Indiens pilleurs, qui fit main basse sur plusieurs objets.

Au lac la Biche, je trouvai notre vicaire apostolique, Mgr Faraud. Après avoir passé une douzaine de jours en sa compagnie, je m'embarquai sur une pirogue d'écorce de bouleau dans le dessein de me rendre au lac Athabaskaw, un trajet de douze jours. Notre pirogue, conduite par deux métis cris français et un frère novice, portait 1600 livres anglaises pesant. C'est vous dire que nous ne risquions pas peu nos vies dans les rapides bouillonnants et les cataractes de la rivière la Biche, de la rivière Athabaskaw. Nous faillîmes nous noyer tout de bon quatre fois, soit en crevant

notre chétive embarcation contre les rochers, soit en embarquant de l'eau dans les rapides. Une autre fois nous fûmes emportés dans une cascade sans pouvoir l'éviter. Enfin, une sixième fois, il nous fallut traverser la rivière entre deux chutes, et peu s'en fallut que nous ne pussions atteindre le rivage opposé. Mais ce sont là des détails insignifiants.

D'Athabaskaw à Good-Hope, où je n'arrivai que le 20 septembre dernier, c'est-à-dire juste six mois après mon départ de Paris, je voyageai dans les barques de la compagnie de la baie d'Hudson.

Rien de particulier dans ce voyage ; il me suffira de dire que la joie de nos pauvres sauvages en me revoyant égalait la mienne. Je vous assure qu'il y avait réciprocité de sentiments et d'affection. Maintenant tout est dit, c'est à la vie, à la mort. Il ne me reste de la patrie que l'excellent souvenir d'amis qui se sont révélés à moi, de personnes aimables, savantes et bienveillantes qui ont daigné m'accueillir avec cette courtoisie et cette indulgence auxquelles un pauvre et ignorant missionnaire était loin de s'attendre. Ce souvenir, qui embaumera ma vie dans ces tristes et mélancoliques contrées, s'effacera difficilement de ma mémoire.

Depuis mon retour à Good-Hope, je viens de faire une longue tournée d'un mois et demi. Je me suis dirigé d'abord jusqu'à sept jours de marche, ou plutôt de course, vers le nord, visitant tous les camps d'Indiens situés sur mon passage ; puis, parvenu à deux journées de marche au nord du grand lac de l'Ours, je suis redescendu vers ce lac, j'ai traversé toute la baie de Smith, la grande presqu'île qui la sépare de la baie Keith, cette dernière également, ainsi que les steppes immenses qui s'étendent entre les bords méridionaux du lac et les montagnes du Mackenzie ; en onze autres journées de marche j'ai atteint le fleuve lui-même, après avoir visité toutes les peuplades du grand lac de l'Ours. Je suis alors retourné à Good-Hope en redescendant le fleuve à pied depuis le fort Norman. Tout ce voyage, effectué en janvier et février courant, a été fait naturellement à la raquette. Je

suis arrivé depuis deux jours seulement, tout juste à temps pour faire une lettre avant le départ du packet.

Cette année-ci, la neige excède en épaisseur tout ce que j'ai vu jusqu'ici dans le Mackenzie. J'ai eu jusqu'à cinq et six pieds à creuser chaque soir au bivouac, et cependant le froid est assez intense, quoique non soutenu. A ce propos, je dois dire que les thermomètres parisiens sont plus frileux que le vieil instrument que nous possédions à Good-Hope. Il me faut donc réformer les tables atmosphériques que j'avais soumises à la Société de géographie. Lorsque notre vieux thermomètre marque — 41 degrés centigrades, les thermomètres que j'ai apportés de Paris s'accordent tous à marquer — 43 degrés centigrades; mais quand le vieux marque — 48 degrés centigrades ils accusent alors — 52°,5. Tel est donc le maximun de la vraie température de Good-Hope : — 52 degrés au lieu de — 48 degrés et demi, car quatre thermomètres, tous parfaitement d'accord, sont plus certains de donner la vraie température qu'un seul.

Le renne et l'élan abondent cet hiver autour de nos cabanes. Depuis le commencement de novembre dernier, les chasseurs partaient le matin du fort Good-Hope et revenaient le soir même avec un copieux butin. Présentement, le renne ne se trouve qu'à une journée ou deux de marche, ce qui est encore très-proche; mais l'élan foisonne tout autour du fort. Nous vivons donc, grâce à Dieu, dans l'abondance.

Je compte descendre chez les Esquimaux, soit avec le retour du packet, en avril prochain, soit en canot d'écorce, en juin, et alors je passerai probablement tout l'été chez eux. J'espère donc que ma prochaine lettre vous portera quelque chose de plus intéressant et de plus digne d'être présenté à la Société de géographie que cette petite missive, bien insignifiante, écrite *currente calamo*, et sans aucune autre prétention que celle de vous être agréable.

On lit dans une lettre du R. P. Lejacq, de la Colombie britannique, datée de Notre-Dame de Bonne-Espérance, lac Stuart, du 10 avril dernier :

« Nous avons eu un hiver exceptionnel; de mémoire d'homme on n'avait vu un hiver si doux. Aussi le vieux Watchman, de Pinchy, me disait encore hier : « Je suis vieux, et je n'ai jamais vu pareille chose; le climat a complétement changé. D'où cela vient-il? ne serait-ce pas le passage de Monseigneur qui aurait amené ce changement? » — Depuis longtemps la neige a disparu; il y a plus de trois semaines que les sauvages de Pinchy travaillent la terre. Tout le monde veut avoir un beau jardin. On me prie de remercier le gouverneur pour les pioches neuves qu'il a envoyées.... J'ai fait mon voyage au lac Babine à l'époque accoutumée : je suis parti d'ici le lundi de la Sexagésime, et je suis arrivé à Hottat le jour fixé pour le rendez-vous, malgré les prédictions; on disait que, les chemins étant affreux, je n'arriverais jamais. Tout le temps nous eûmes une bonne température et un bon chemin; nous voyagions en taboyan. Quand nous arrivâmes au fort, presque tout le monde était déjà parti pour le rendez-vous. A Hottat, l'église était pleine comme un œuf, et tous les babines, à part quelques malades qui étaient restés au fort, et une ou deux familles qui n'étaient pas encore revenues de la chasse, étaient présents. Un nombre assez considérable de Hotseten étaient aussi venus pour les exercices de la mission. Le tout marcha bien. Depuis le passage de M^gr^ Durieu les babines vont beaucoup mieux. Ils ont renoncé aux festins; c'est-à-dire qu'ils observent, dans leurs repas de réunion, les règles prescrites par Monseigneur; ils s'appliquent aussi ardemment à apprendre le catéchisme. »

Le comte Lafond. — Sous ce titre, Mgr Pie, évêque de Poitiers, a publié un touchant éloge funèbre du grand catholique auquel nous devons la fondation de notre maison de Saint-Andelain. Nous disons publié, et non pas prononcé ; on sait, en effet, que la maladie empêcha Mgr de Poitiers de venir assister à la cérémonie qui eut lieu, au mois de juillet 1877, à l'occasion de l'inauguration d'une chapelle funéraire, dans la belle église de Saint-Andelain, construite par les soins de Mme la comtesse Lafond. Nous extrayons de l'œuvre oratoire de Mgr de Poitiers la page suivante :

« Toujours prêt à répondre aux appels de la charité, il conçut, avec sa digne compagne, un grand et très-noble dessein, celui de fonder un monastère sur la propriété patrimoniale, et d'assurer ainsi, pour lui et les siens, de génération en génération, le bénéfice permanent de la prière, tout en procurant aux populations environnantes un centre de secours religieux et un foyer d'apostolat. Ainsi faisaient les anciennes races chrétiennes, convaincues que la famille n'avait jamais plus chance de durer et de prospérer que quand le château avait une abbaye pour contrefort et pour rempart. Sa pensée se porta d'abord et tout naturellement vers l'ordre de Saint-Benoît : liturgie, belles-lettres, arts, histoire ; il apercevait là tout ce qui avait occupé sa vie ; et, dans la personne de Dom Guéranger, il aimait à saluer l'un des puissants restaurateurs de l'esprit catholique en France, celui à l'école duquel il avait appris à connaître cette Rome, le premier et le plus vif de ses amours en ce monde. Des difficultés pratiques arrêtèrent l'exécution de l'entreprise ; mais, au moins, y avons-nous gagné de belles pages, écrites à Solesmes. Et la Providence, qui dirige toutes choses, a conduit ici cette fervente pléiade de religieux et d'apôtres, placée sous le vocable de Marie-Immaculée.

« Votre présence dans ce sanctuaire, mes révérends Pères, est appréciée comme un bien de premier ordre, non-seulement par les pieux fidèles confiés à votre sollicitude pastorale, mais par le clergé de ce grand diocèse, qui trouve en vous des auxiliaires, des confidents, des guides et des modèles. Elle sera, à tout jamais, entourée de vos respects, arrosée de vos bénédictions et de vos prières, la tombe du généreux donateur confiée aujourd'hui à votre garde. Ces ossements pieux ont tressailli en se rapprochant de ceux des êtres les plus aimés et les plus dignes de l'être. Cette crypte sépulcrale, n'est-ce point la vie de famille continuée jusqu'après la mort, et, pour les vivants, le modèle et le gage de cette union des esprits et des cœurs, qui fait la joie, l'honneur et la force durable des maisons ? »

DEUX LETTRES DU FONDATEUR A PIE IX.

Le souvenir du grand Pie IX est encore vivant dans tous les cœurs. La Congrégation ne pourra oublier les faveurs dont elle a été honorée de la part de ce saint Pontife ; il eut pour notre vénéré fondateur une estime particulière, aussi ceux des nôtres qui n'ont pas connu Mgr de Mazenod liront avec intérêt les deux lettres suivantes, écrites à l'époque où la Révolution avait chassé Pie IX de Rome. Elles se trouvent dans un recueil de documents où furent réunies les lettres épiscopales et les adresses des fidèles.

« Très-Saint Père,

« En apprenant les attentats commis contre Votre Personne Auguste et Votre Autorité Souveraine, l'Evêque, le Clergé et les fidèles de Marseille ont été saisis d'une inexprimable douleur. Ils auraient voulu aussitôt pouvoir aller

mer autour de Votre trône sacré comme un rempart vivant de dévouement et d'amour. Ils n'ont qu'une voix pour flétrir l'ingratitude et glorifier Vos vertus que la persécution rend à leurs yeux plus belles et plus touchantes encore.

« Déjà le Clergé et les fidèles de ce diocèse, entendant la voix de leur Pasteur, se sont pressés à sa suite et continuent de se presser aux pieds des autels pour obtenir par de solennelles supplications que Dieu daigne bientôt consoler son Eglise en rendant des jours plus prospères au Règne du Vicaire de Jésus-Christ; mais, s'ils s'associent à Vos souffrances, ils ont été aussi émus de bonheur par la pensée que ce serait peut-être au milieu d'eux que Votre Sainteté viendrait reposer Sa tête.

« Je ne saurais assez Vous témoigner, Très-Saint Père, combien ici toutes les âmes se sont senties Catholiques dans cette grande épreuve. Ce sentiment filial qui les anime a éclaté d'une manière admirable. Aucune expression ne pourrait dire de quels pieux hommages, de quelles manifestations de profonde vénération et d'indéfectible amour Votre Sainteté serait environnée en venant parmi nous. La terre de France tressaillerait saintement et ses habitants la croiraient bénie de Dieu, dès que vous toucheriez notre rivage. Ils croiraient eux-mêmes voir se lever sur eux un Ciel plus propice.

« Voilà pourquoi, Très-Saint Père, j'ose rappeler ici, ce que j'ai eu dernièrement l'honneur de Vous exprimer, que ce serait une grande grâce pour moi, s'il m'était donné de Vous recevoir dans ma demeure. Elle est spacieuse et la plus convenable de notre Ville; d'ailleurs, la piété filiale suppléerait à ce qui n'y serait pas assez digne du Grand Pontife qui l'illustrerait par sa présence.

« Nous nous flattons tous encore à Marseille que cette insigne faveur du Ciel peut nous être accordée.

« Veuillez agréer l'hommage de la profonde vénération et du religieux dévouement avec lesquels, prosterné à Vos pieds, je demande humblement Votre Bénédiction Apostolique et suis, Très-Saint Père,

« De Votre Sainteté, à Marseille, le 5 décembre 1848,

« Le très-humble et très-dévoué Fils,

« C.-J. Eugène, Evêque de Marseille. »

Très-saint Père,

« L'accueil bienveillant que Votre Sainteté daigne accorder à ce que j'ose lui écrire, est mon excuse pour la liberté que je prends de déposer de nouveau à Ses pieds l'hommage de mes sentiments de dévouement inaltérable et de respect profond.

« Je ne saurais laisser partir pour Gaëte le Cardinal Archevêque de Cambrai, sans au moins témoigner au Saint Père ma reconnaissance pour la haute faveur que j'en ai reçue quand, le mois dernier, il m'a honoré avec tant de bonté d'une réponse d'un si haut prix pour moi.

« Mon cœur devance ce prélat dans son heureux pèlerinage ; je lui envie le bonheur de se trouver dans peu de jours auprès de Pie IX, et je regrette d'être, malgré moi, retenu encore sur notre rivage. Mais si le Souverain Pontife n'y aborde pas, lorsque notre situation politique sera mieux dessinée, j'aurai à mon tour la consolation d'aller lui parler des vœux ardents de la Nation Française, et de lui porter, en particulier, ceux de mes ouailles, ainsi que les témoignages de la tendre piété, avec laquelle, prosterné à Vos pieds, j'implore pour elle et pour moi Votre Bénédiction Apostolique, et suis,

« De Votre Sainteté, à Marseille, le 13 janvier 1849,

« Le très-humble et très-dévoué fils.

« C.-J. Eugène, Évêque de Marseille. »

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 64. — Décembre 1878.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

SAINT-ALBERT.

LETTRE DU R. P. LEDUC.

Saint-Albert, le 28 juin 1878.

Mon révérendissime et bien-aimé Père,

Je vous envoie ci-joint, à l'adresse du R. P. Aubert, un long rapport sur nos missions de la haute et de la basse Saskatchewan. Votre cœur de père sera grandement réjoui en voyant les bénédictions abondantes que le bon Dieu a daigné répandre sur les travaux de vos enfants dans ces territoires du Nord-Ouest. Je me suis appliqué, dans ce travail, à montrer tous mes Frères à l'œuvre, les laissant raconter eux-mêmes leurs efforts, leurs combats et aussi leurs consolations, leurs succès obtenus avec et par le secours de la grâce divine. Vous verrez avec bonheur, bien-aimé Père, que le catholicisme s'affermit de plus en plus

dans cette jeune Eglise de Saint-Albert, confiée à la sollicitude pastorale de Mgr Grandin, notre bien-aimé et digne Evêque, modèle pour nous tous du véritable Oblat de Marie immaculée, du religieux et du missionnaire. L'influence protestante est, avec le secours de Dieu, efficacement combattue. Dix mille Sioux, émigrés des Etats-Unis, sont venus se réfugier sur le territoire canadien, diocèse de Saint-Albert. Neuf établissements nouveaux ont été commencés depuis deux ans, et déjà ils ont porté leurs fruits : conversions plus nombreuses d'infidèles ; nombre bien consolant d'abjurations ; gouvernement définitivement établi parmi nous ; communications plus faciles ; beaucoup de métis abandonnant la vie nomade et se fixant sur des terres ; un nombre déjà considérable d'Indiens établis sur des réserves à eux cédées par le gouvernement, et demandant le prêtre catholique. Cinq de vos enfants parcourant tout l'été les immenses déserts de l'Ouest, pour porter la bonne nouvelle de l'Evangile aux sauvages disséminés dans ces immenses prairies ; Cris, Pieds-Noirs, Gens du sang, Piégans, Sarcis, Assiniboines, Sauteux, tous vont être visités, tous vont entendre la parole de Dieu, que leur portent vos enfants. Dans ce vaste district du Cumberland, jusqu'àce jour forcément si abandonné, les PP. Bonnald et Paquette voient leurs efforts couronnés de succès. Tel est le résumé succinct du rapport que je me fais un devoir de vous envoyer. Je vous avoue, révérendissime et bien-aimé Père, que cette vue d'ensemble me fait du bien à moi-même. Si ces lignes tombent sous les yeux de nos Frères, j'espère que quelques-uns en seront consolés et encouragés. Comment en effet ne pas aimer tous les jours davantage un ministère, bien pénible il est vrai, souvent bien crucifiant pour la pauvre nature, mais pourtant si visiblement béni du bon Dieu et de notre Immaculée Mère ? Comment se laisser aller à l'abattement, à des pensées, à

des idées de tristesse, et de désolation sous prétexte qu'on ne voit point de conversions *en masse*, de tribus entières demander à la fois la grâce du baptême, comme si le monde s'était converti d'un seul coup et dans un seul jour au catholicisme?

Ce matin, fête du Sacré-Cœur de Jésus, de ce cœur divin qui a tant aimé les âmes, nous avions une cérémonie bien touchante à la cathédrale. C'était la première communion des enfants. Une trentaine de ces jeunes âmes, bien préparées par une retraite de trois jours, bien purifiées par le sacrement de pénitence, venaient s'asseoir à la table sainte, et j'avais le bonheur de leur distribuer le pain eucharistique ; le cœur de Jésus allait battre contre ces jeunes cœurs préparés avec soin par le R. P. Brunet, et les enflammer de son amour, les purifier de plus en plus, les fortifier en un mot dans le combat qu'ils auront nécessairement à livrer contre l'ennemi de tout bien, à mesure qu'ils avanceront dans la vie. Après la communion, il y a eu rénovation des vœux du baptême, consécration à Marie et procession de la cathédrale au collége. Quatre orphelines en blanc portaient sur un brancard la statue de Notre-Dame de Lourdes ; la bannière de Marie, la statue de saint Albert étaient portées par les petits garçons. Puissent ces chers enfants conserver toujours vivace dans leurs cœurs le souvenir de ce beau jour, si fécond pour eux en grâces et en bénédictions divines!

Maintenant, révérendissime et bien-aimé Père, je me recommande à vos bonnes prières et saints sacrifices, et je suis votre tout dévoué, obéissant et très-respectueusement affectionné fils en J. M. I.

H. Leduc, o. m. i.

Saint-Albert, le 24 juin 1878.

AU RÉVÉREND PÈRE AUBERT, ASS. GÉN.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Depuis longtemps je remets de courrier en courrier ma réponse à votre bonne lettre de novembre dernier. Des occupations, des voyages, des dérangements imprévus, m'ont toujours fait différer de jour en jour. Quoi qu'il en soit, je me mets résolûment à l'œuvre, afin de vous envoyer un long rapport sur nos chères missions de la Saskatchewan. Comme toujours, je compte sur votre indulgence pour excuser le décousu de mon travail ; j'écris *currente calamo*, vous parlant sans ordre de tout ce qui peut intéresser un des premiers missionnaires de la rivière Rouge.

L'Eglise de Saint-Albert n'est-elle pas la fille aînée de l'Eglise de Saint-Boniface? En travaillant pour la mère, dont le souvenir est toujours resté si vivant dans votre cœur, n'avez-vous pas contribué aussi, par votre zèle et vos travaux apostoliques, à l'érection future du diocèse de Saint-Albert? N'avez-vous pas ainsi apporté votre pierre à la fondation de ces missions de la Saskatchewan, dont je viens vous parler aujourd'hui?

Il y a un an à peu près, à pareille époque, j'étais chargé de la mission de Notre-Dame des Victoires, au lac Labiche. Depuis plusieurs semaines déjà, Mgr FARAUD affrontant lui-même les fatigues d'un pénible voyage pour assurer à ses missionnaires de l'extrême Nord la réception des articles indispensables à leur entretien et à l'entretien de leurs missions, était parti par les berges de Notre-Dame des Victoires, assumant sur lui les soucis, les inquiétudes et la responsabilité du guide. Le bon P. DUPYRE, après avoir fait son noviciat à Notre-Dame des

Victoires, y avoir reçu l'onction sacerdotale et fait son oblation, accompagnait Sa Grandeur, en route pour la mission du Mackenzie. Deux filles dévouées, venues l'année précédente du Canada, allaient s'offrir aux excellentes sœurs de la Providence, pour les seconder dans leurs œuvres de zèle et de charité. L'époque où Monseigneur devait être de retour au lac Labiche commençait à passer, et pas de nouvelles de Sa Grandeur. Sans être encore sérieusement inquiets, nous n'étions cependant pas rassurés. Pour plus de sûreté, craignant que nos voyageurs ne manquassent de vivres, il fut décidé que le R. P. Grouard partirait avec un guide, en canot d'écorce, pour aller au-devant de Monseigneur et de ses seize hommes engagés. Le Père était parti depuis deux heures à peine, que je reçus une lettre de Sa Grandeur. Monseigneur est arrêté au pied du grand Rapide. L'eau a tellement monté dans la rivière, qu'il est impossible aux hommes de traîner plus longtemps leurs berges à la ligne. Monseigneur renvoie sept de ses rameurs, qui reviennent à pied au travers de la forêt. La septième journée, ils arrivent à la mission, et m'annoncent que Monseigneur, avec les hommes qui lui restent, va certainement manquer de vivres. Vous dire l'inquiétude que j'éprouve en ce moment est impossible : il me semble voir notre bon F. Alexis, arrêté lui aussi, deux ans auparavant, à la même place, par la crue subite des eaux, puis voyageant péniblement le long du rivage, et, dans la forêt, mourant de faim et tombant définitivement victime de la cruauté de son guide. Sans doute Monseigneur a sept ou huit hommes avec lui, et le P. Grouard vient de partir avec un demi-sac de pémikan et quelques livres de thé. Mais qui sait si, lorsqu'il arrivera au pied du grand Rapide, ces sept ou huit hommes n'auront pas laissé Monseigneur, pour revenir eux-mêmes, à travers les bois, à Notre-Dame des Victoires? Je cherche

à engager quelqu'un qui parte au plus vite, afin de porter des vivres à Sa Grandeur et à sa caravane. Croiriez-vous, révérend et bien cher Père, qu'on profite de la circonstance pour me demander des prix déraisonnables? Bien que je sois fait à de telles indélicatesses, la patience m'échappe, et je renvoie mon individu avec quelques vérités qu'il n'ira pas divulguer trop vite, quoique je lui recommande bien de ne cacher à personne ce que je lui dis à huis clos. Je cours alors chez un bon Canadien, bien dévoué à la mission. Je sais qu'il est très-occupé en ce moment, n'importe! « Va, lui dis-je; avec toi, je ne fais aucun prix, tu verras le temps que tu prendras pour le voyage, et, pendant ton absence, je surveillerai ton champ et ton jardin ; j'y ferai travailler les Frères, si c'est nécessaire. » De suite il se procure un compagnon de voyage avec un bon canot; il prend à la mission les vivres indispensables, et se met en route aussi vite que possible. Le dimanche suivant, je ne pus m'empêcher, à la fin de mon instruction, de dire combien la conduite égoïste et sans cœur de plusieurs était pénible à constater. Je leur rappelai ce qu'ils doivent aux missions ; je tâchai de leur faire comprendre combien était honteuse la conduite de ceux qui profitaient du moment où leurs prêtres, et leur évêque même, se trouvaient dans les positions les plus difficiles, pour extorquer des gages exorbitants, ou mieux encore pour demander augmentation du salaire convenu. Plusieurs firent les mauvaises têtes et les mécontents ; mais la réconciliation fut bien vite faite, grâce à mon changement, qui m'arriva ce jour-là même, comme je vous le dirai tout à l'heure. A midi et demi, je reçus l'heureuse nouvelle de l'arrivée de Mgr Faraud dans le cours de la soirée. Sa Grandeur avait abandonné une berge en chemin, les vivres expédiés quelques jours auparavant étaient arrivés à propos et à temps. Ces nou-

velles à peine reçues, arrive un autre courrier. Ce dernier vient de Saint-Albert, me remet un paquet de lettres, et m'annonce l'arrivée de Mgr Grandin pour le lendemain ; je reçois en même temps mon obédience pour Saint-Albert. Sur ce je revois mes mécontents du matin, auxquels j'annonce mon prochain départ, ajoutant en riant : « Êtes-vous heureux de l'ignorance où j'étais ce matin de mon changement, car je vous en aurais dit cent fois davantage. » Sur ce, on se donne la main, la réconciliation est faite, et les vérités passablement crues de la matinée sont facilement digérées. Le lendemain, grande fête à la mission, solennité de saint Henri, patron de Mgr Faraud, heureusement de retour de son pénible voyage ; arrivée de Mgr Grandin, nomination du bon P. Grouard à la charge de supérieur de Notre-Dame des Victoires. Ce cher Père, pendant les deux mois qu'il vient de passer à la mission, a su se faire connaître, apprécier et aimer de la population. Il a et mérite l'estime et l'affection de ses frères en religion, il fera un grand bien au lac Labiche. Pourtant la nouvelle de sa nomination fut un sacrifice pour lui ; car, pour un temps indéterminé, il ne devait plus revoir ses chers sauvages du Mackenzie. Le 21 juillet, Monseigneur de Saint-Albert, les RR. PP. Grandin et Leserrec, le F. Gerente et moi, nous nous mettions en route pour Saint-Albert, où nous arrivions heureusement le vendredi 27. Depuis le départ du bon P. Lacombe, en 1872, les missions sauvages de cette partie du diocèse avaient nécessairement souffert. Les Cris se plaignaient d'être plus ou moins abandonnés. Malheureusement, après le départ de leur missionnaire, nous nous étions trouvés, faute de sujets, dans l'impossibilité d'aller à leur secours autant que nous l'aurions désiré. Depuis longtemps, Monseigneur soupirait donc après le moment où il pourrait établir de nouvelles missions sauvages ; me trouvant dé-

chargé du lac Labiche, je pensais tout naturellement à cette mission des Cris. Déjà j'avais fait mes plans, je partais avec un Père, nous allions bâtir une maison d'hivernement au milieu des sauvages, etc., etc. Mais j'avais compté sans le zèle et l'éloquence du R. P. Lestanc. Ce cher Père fit si bien valoir ses raisons, qu'il obtint cette mission d'abnégation et de dévouement, mission bien pénible à la nature sans doute, mais digne à tous égards de l'ambition d'une âme apostolique. Pour moi, je dus reprendre la charge de la mission de Saint-Albert, tandis que le R. P. Lestanc partait pour la mission des Cris, sans savoir encore où il irait fixer sa tente et passer l'hiver. Je vous dirai plus loin, révérend et bien cher Père, le bien qu'il a fait avec le R. P. Fafard pendant les dix mois qui viennent de s'écouler. Hélas! il nous avait à peine quittés, que notre bon et saint Évêque, Mgr Grandin, était repris de son terrible mal d'oreilles. Ce furent, pendant plusieurs semaines, des alternatives de mieux et de souffrances aiguës, supportées avec une admirable patience. Nous voyions Monseigneur condamné, selon toute probabilité, à garder tout l'hiver encore le lit ou la chambre, comme il avait été contraint de le faire les deux années précédentes. Cette maladie ne pouvait que nous donner de graves inquiétudes ; comme Monseigneur lui-même, nous redoutions de voir à la longue cette maladie se terminer par une surdité complète ou à peu près. Le 15 août, fête de l'Assomption, nous apprenons que l'unique steamboat de la Saskatchewan doit arriver à Edmonton et redescendre à Winipeg. Depuis un an, nous priions Monseigneur de partir pour l'Europe, afin de recevoir les soins d'un spécialiste. Ce jour-là, les Pères se rendent ensemble auprès de Sa Grandeur, et la prient de nouveau de profiter de cette dernière occasion pour se rendre à Saint Boniface, et de là au Canada et même en France, où il pourra

plus facilement utiliser son temps, en se procurant quelques ressources nouvelles, en recrutant quelques bons sujets. Quinze jours plus tard, Mgr Grandin nous donnait ses derniers conseils, nous faisait ses dernières recommandations, avant de partir pour l'Europe. Comme notre vénéré fondateur, il nous recommandait surtout la charité, à l'intérieur la charité, la charité fraternelle, et à l'extérieur le zèle pour le salut des âmes. De plus, il me confia l'administration de son diocèse pendant sa longue absence. Je ne pouvais promettre qu'une chose à Sa Grandeur, mais je la lui promis de tout cœur; c'était d'apporter la plus grande dose de bonne volonté possible à l'accomplissement de la lourde charge que l'obéissance m'imposait. Le bon P. Lestanc, autant du moins que les circonstances pourraient le permettre, devait partager avec moi le fardeau, m'aider de ses conseils, de son expérience. Malheureusement il nous était impossible de nous voir ou même de correspondre ensemble autant que nous l'aurions désiré.

Depuis l'automne dernier, nous nous sommes occupés d'une manière spéciale des missions sauvages. Le R. P. Lestanc, ayant pour compagnon l'excellent P. Fafard, arrivait au fort Pitt. Après y avoir bien réfléchi devant le bon Dieu, il résolut de commencer de suite à jeter les fondements d'une mission qui serait comme le centre des missions crises. Le fort Pitt est le poste de la Compagnie de la baie d'Hudson, où des milliers de Cris se rendent chaque année pour venir y traiter leurs fourrures et recevoir aussi, chaque automne, la paye annuelle à laquelle ils ont droit d'après le traité conclu entre eux et le gouvernement canadien. Il fut donc résolu que le bon P. Fafard, aidé du cher F. Boon et de quelques engagés, bâtirait de suite une maison où ils pourraient, tant bien que mal, passer l'hiver. Le R. P. Lestanc partit alors

avec un camp de sauvages pour la prairie, où il se proposait de voir les Cris le plus possible et de passer l'hiver avec eux. Le P. Fafard aurait ardemment désiré d'aller de suite partager les travaux et les privations de son supérieur. Il pleura même de ne pouvoir l'accompagner; d'autres privations, d'autres travaux, d'autres œuvres de zèle lui étaient réservés au fort Pitt même, que nous appellerons désormais Saint-François-Régis. A cette époque, je reçus du R. P. Lestanc la première lettre qu'il m'adressait de son camp, à la montagne du Nez. Il me mandait :

« Aujourd'hui vous savez, sans doute, que je n'ai pas bâti au lac d'Orignal, comme nous nous l'étions proposé d'abord. Au lac d'Orignal, il y a très-peu de monde pour le moment, et nous avons jugé qu'il était mieux d'attendre nos sauvages chrétiens pour ne pas nous exposer à bâtir en vain. Au printemps, l'un de nous accompagnera le chef Kiyerwin au lac d'Orignal ; un autre accompagnera un autre chef aussi quelque part, à l'embouchure de la rivière du même nom : pour bien faire, nous aurions besoin d'un troisième Père qui pût garder la mission du fort Pitt, s'occuper des chrétiens de cette place et voir les sauvages qui fréquentent continuellement ce poste. L'agent du gouvernement pour les Indiens du Nord-Ouest, agent que nous avons rencontré au lac des Œufs, nous a dit avoir payé plus de mille sauvages, au fort Pitt. Ces sauvages y ont résidé plus ou moins longtemps. Cela seul suffirait pour l'établissement d'une mission. Mais ce n'est pas tout. Il y a dans le fort un certain nombre de catholiques et de sauvages infidèles ; tous les sauvages du bois et de la prairie s'y rendent plusieurs fois dans le cours de l'année, et voilà qu'une mission protestante s'y bâtit. Telles sont, bien cher Père, les raisons de ma conduite. Tous les sauvages chrétiens sont contents de cette

nouvelle fondation, d'autant plus qu'ils auront aussi un prêtre sur leur réserve. En arrivant au fort Pitt, j'ai cru devoir accepter l'offre d'un chef sauvage, Pionutteyasiw, qui me promettait d'avoir soin de moi si je l'accompagnais à la prairie. C'est un infidèle; mais trois de ses enfants et plusieurs personnes de son camp sont baptisés. Depuis plus d'un mois, je vis avec ces sauvages. Le sac de pémikan et la poche de farine que j'avais pris en partant au fort Pitt, ne m'ont pas embarrassé longtemps. Avant huit jours, je n'avais plus rien. Je vis aujourd'hui aux dépens de mes sauvages, qui promettent tous de prier. J'ai déjà fait plus de cinquante baptêmes, tant d'enfants que d'adultes. Je me propose de passer l'hiver avec ces pauvres gens. C'est en restant avec eux un temps considérable qu'on peut espérer de réaliser un bien solide. Ma présence à la prairie opère un bon effet parmi les Cris, et déjà j'ai visité le camp de Kiyerwin et de Paskiakewiyim, qui semblent revivre après un long sommeil. Je n'ai rien, et, grâce au bon Dieu, je ne manque de rien. Mes pauvres gens, il est vrai, n'ont pas été heureux dans leur chasse jusqu'à ce jour. Ils vivent de la charité, et, depuis dimanche, un autre camp nous donne à manger. »

A la fin de novembre, le R. P. Lestanc recevait ordre de Mgr Grandin de visiter, autant que faire se pourrait, Battleford, nouvelle capitale du gouvernement dans les territoires du Nord-Ouest. Il s'agissait de voir la place, d'entrer en relations avec le gouvernement et de s'assurer un terrain convenable pour l'établissement d'une mission. A la date du 7 décembre, je recevais les détails suivants : «J'ai mis huit jours pour me rendre de la montagne de l'Œil à Battleford. Ici j'ai trouvé le R. P. André à l'œuvre ; il était arrivé trois jours avant moi. Nous nous sommes donné une chaude accolade! Et le gouverneur?

Le gouverneur est charmant ; il m'a fait la plus gracieuse réception, ainsi qu'au P. André. J'ai déjà eu l'occasion de le voir plusieurs fois, et, plus je le connais, plus je l'aime et l'estime. Hier soir, Son Honneur a donné un grand dîner à notre occasion ; il n'y avait que des catholiques d'invités. Et devinez qui a eu l'honneur de donner le bras à Mme la gouvernante pour la conduire à table ? Que n'étiez-vous là pour admirer mes airs de courtois chevalier. Le gouverneur est aimé de tous, même des sauvages, pour lesquels il est très-patient et charitable. Il y a ici un gros camp de Cris et quatre ministres protestants. Quoique dans la capitale, je vais pouvoir continuer mon œuvre de Missionnaire cri. J'ai trouvé ici quatre fois plus de sauvages que je n'en ai laissé, et je vous assure que je m'occupe de ces pauvres âmes abandonnées, exposées aux séductions de l'erreur. Le ministre, M. Kay, est vraiment zélé ; j'essaye de l'imiter et de le surpasser. Ne pouvant réussir à réunir les sauvages dans un même local, je vais tous les jours de maisons en maisons, de loges en loges, faire le catéchisme et enseigner les prières ; faire l'école en cri et en anglais. J'ai fait aujourd'hui quinze de ces visites, jugez si j'ai le temps de m'ennuyer ! »

Pendant que le R. P. Lestanc s'occupe ainsi sans relâche de ses Cris à la prairie ou à Battleford, son excellent compagnon, le R. P. Fafard, ne reste pas les bras croisés. D'abord, il doit songer à se procurer un abri pour l'hiver qui approche. Secondé par l'excellent F. Boon, il met la main à l'œuvre, s'arme d'une hache et tous les deux coupent le bois nécessaire pour bâtir une maison de 16 pieds sur 20. La maison terminée, pendant que le Frère s'occupe de faire le foin nécessaire pour hiverner les quelques animaux de la mission, et de charroyer le bois de chauffage requis pour les six mois à venir, le P. Fafard se met à l'œuvre et s'efforce de commencer une école, où

il enseignera lui-même les premiers éléments des sciences humaines, tout en instruisant, avant tout, ses élèves des vérités bien autrement importantes de notre sainte religion.

A la date du 11 janvier, ce cher Père m'écrivait : « Je suis arrivé hier du lac Tortue, bien fatigué, ayant été obligé de marcher tout le temps et presque à jeun. Mais ce n'est rien; j'ai bien dormi cette nuit, et me voilà rétabli. Les pauvres sauvages du lac Tortue, formant vingt-cinq loges, ne sont pas disposés à entendre parler de religion. La plupart appartiennent à la nation des Sauteux. Je suis allé les visiter tous, m'efforçant de leur inspirer des dispositions meilleures. Maintenant, le plus vite possible, j'irai visiter les sauvages du lac la Grenouille, du lac d'Orignal et peut-être du lac Froid. Depuis notre arrivée, nous avons déjà fait soixante-deux baptêmes, béni huit mariages et reçu deux abjurations. »

Il y a un mois à peu près, le R. P. Fafard, ayant pour compagnon le R. P. Bourgine, qu'il laissait au fort Pitt, pour soigner de son mieux cette mission de Saint-François-Régis, partait pour la prairie, afin de passer tout l'été au milieu des sauvages, les suivant dans toutes leurs pérégrinations, partageant de bon cœur leurs souffrances, leurs privations et leur vermine, se faisant tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Je ne doute pas que son zèle ne soit couronné de succès et que ce cher Père ne fasse ample moisson d'âmes dans le cours de l'été.

Après vous avoir parlé de la mission des Cris, je veux vous entretenir un peu de la mission des Pieds-Noirs, nation nombreuse et encore presque entièrement infidèle. Cette mission est depuis quatre ans confiée au R. P. Scollen, aidé du bon P. Doucet. Cet automne, le R. P. Rémas, malgré son âge et ses infirmités, partait de bon cœur pour aller passer l'hiver à Notre-Dame de la

Paix, à Bow-River. Il devait rester là, à poste fixe, pendant que les PP. Scollen et Doucet, plus jeunes et plus alertes, iraient visiter les Pieds-Noirs dans leurs camps pendant l'hiver. Ce printemps, au lendemain même de la fête de Pâques, je quittai moi-même Saint-Albert, pour aller faire visite à ces chers Pères de Notre-Dame de la Paix. Je passai quelques jours avec eux à Bow-River même, et je me rendis, accompagné du P. Scollen, jusqu'au fort Mac-Cleod, nouvelle et dernière colonie du diocèse, avant de traverser les frontières américaines au sud-ouest de Saint-Albert. Le bon et zélé P. Doucet me manifesta, à plusieurs reprises, le désir de rester le plus de temps possible au milieu des sauvages et dans leurs propres camps. Avant de quitter la mission, je laissai donc pour obédience au cher P. Scollen et à son excellent compagnon, de partir au commencement de juin, afin de consacrer tout l'été, dans la prairie, à l'évangélisation des Pieds-Noirs. Le bon P. Rémas sacrifiait ses goûts et ses inclinations à l'obéissance, et restait chargé des métis établis autour de la résidence, pendant l'absence des PP. Scollen et Doucet. Tous les trois doivent, autant que faire se pourra, se rendre cet automne à Saint-Albert, pour y prendre part aux exercices de la Retraite annuelle. Le R. P. Scollen me remit alors un rapport sur la mission dont il était chargé. Je veux vous en communiquer ici au moins les principaux passages. Je traduis de l'anglais. Le R. P. Scollen date ce rapport du camp des Piégans, le 10 mars 1878.

« Mon révérend et bien cher Père, écrit-il, je vous envoie un compte rendu aussi exact et succinct que possible, sur nos missions Pieds-Noirs. L'événement important qui a préoccupé les esprits dans les premiers mois de 1877, a été le traité que la tribu des Pieds-Noirs devait faire avec le gouvernement canadien. Comme ce traité pouvait

avoir des conséquences graves relativement à l'évangélisation de ces pauvres Indiens, je n'étais pas moi-même sans soucis et sans inquiétudes. Les commissaires du gouvernement et les sauvages déterminèrent enfin le jour et la place de la grande assemblée. Conformément aux intentions de mes Supérieurs, je résolus de suite de me rendre au lieu du traité. Laissant le R. P. Doucet en charge de Notre-Dame de la Paix, je partis à la fin d'août, pour le fort Mac-Cleod. Au commencement de septembre, Son Honneur, le lieutenant gouverneur Laird, arrivait à cette place. La police à cheval et les civils de la localité se portèrent au-devant de Son Excellence. Une foule considérable de sauvages regardaient avec étonnement. Pendant les quelques jours qu'il passa à Mac-Cleod, j'eus plusieurs fois l'occasion de voir le gouverneur. A différentes reprises, il me fit l'honneur de m'inviter à sa table. Je trouvais en lui un homme aux sentiments religieux, capable d'apprécier le bien fait par les Missionnaires aux pauvres sauvages. Il n'hésita même pas à attribuer aux Missionnaires catholiques la plus grande part du bien opéré, bien dont il avait été témoin depuis son arrivée dans le pays. Le 10 septembre, avec toute la pompe possible, la milice, forte de deux cents hommes, avec un train considérable d'artillerie et deux pièces de campagne, partait du fort Mac-Cleod pour se rendre au lieu désigné, sur la rivière des Arcs. Là, nous rencontrâmes une multitude de sauvages, au nombre d'environ six mille âmes; Pieds-Noirs, Hommes-du-Sang, Piégans, Sarcis, Assiniboines et quelques Cris, tous attendaient impatiemment l'arrivée du gouverneur. Je plantai ma tente au milieu de cette foule hétérogène et commençai de suite l'instruction religieuse, catéchisant, baptisant, confessant bon nombre de ces pauvres Indiens. Dans le même temps, je me fis un devoir de ne

pas manquer une seule des réunions relatives au traité à conclure. Les mêmes arrangements proposés l'année précédente aux Cris furent proposés aux Pieds-Noirs, qui les acceptèrent sans grande opposition. Il fut convenu, néanmoins qu'ils ne recevraient pas d'instruments aratoires, mais qu'en retour on leur donnerait un fort troupeau d'animaux domestiques. Une réserve de terre, d'environ 5 milles de large sur 150 de long, leur fut accordée sur la rivière des Arcs. Le gouvernement doit bâtir une école sauvage sur cette réserve et installer un instituteur. Les Pieds-Noirs ont fait eux-mêmes cette demande au gouvernement, à l'instigation de notre fameux Jean l'Heureux, qui sera probablement l'instituteur désigné. (Ce l'Heureux est l'homme le plus incompréhensible que j'aie jamais vu. C'est une espèce de Gil Blas, qui a joué toutes sortes de tours, s'est fait quelquefois passer pour prêtre, et s'intitule, depuis une dizaine d'années, *catéchiste des Pieds-Noirs*. Il baptise, marie, prêche, on dit même qu'il confesse au besoin.) Avant la conclusion du traité, continue le P. Scollen, j'eus une tâche assez désagréable à remplir. Deux Indiens étaient accusés de trahison. Ils vinrent à moi, me priant de prendre leur défense. Ayant recueilli toutes les informations possibles, je vis que la prétendue trahison était entièrement de la fabrique de l'Heureux. Dans quel but ? Je ne saurais le dire; sinon qu'il voulait peut-être faire montre de patriotisme et prouver ainsi sa fidélité au gouverneur. En fin de compte, mes deux pauvres Pieds-Noirs furent renvoyés absous; mais, dans la défense, j'avais un peu froissé le colonel, prévenu déjà en faveur de Jean l'Heureux, et déjà plus ou moins indisposé contre moi, à raison d'un fait dont il convient de vous dire un mot. Lorsque les métis commencèrent à bâtir autour des forts de la Police montée, craignant pour leur foi, je fis tous mes efforts pour les éloigner. Ce ne fut

qu'après avoir fait une bien triste expérience du danger, que quelques-uns se rendirent enfin à mes conseils ; mais les autres s'obstinèrent à rester, et plusieurs d'entre eux semblent maintenant morts à tout sentiment de moralité. Mécontents de mes reproches, ils s'en sont vengés par la calomnie. Je dus, à la même époque, et pour les mêmes raisons, me plaindre au colonel de l'immoralité de ses hommes. C'était indirectement critiquer sa surveillance, et je vis qu'il en était offensé. Néanmoins, mes remarques eurent un bon effet, et je ne m'en repens pas. Revenons maintenant à ma mission, où j'étais de retour en octobre. Peu après, le R. P. Remas arriva de Saint-Albert, pour passer l'hiver avec nous. Au mois de janvier suivant, le R. P. Doucet et moi, nous nous rendîmes au camp des Piégans, sur la rivière du Ventre. Pendant plusieurs semaines nous fûmes occupés à instruire et baptiser les enfants de cette tribu, travaillant en même temps à nous perfectionner dans la connaissance de la langue. Si l'on pouvait parvenir à détruire la polygamie en vigueur parmi ces sauvages, rien, je crois, ne devrait les empêcher d'embrasser *en masse* notre sainte Religion ; mais c'est là un désordre, humainement parlant, impossible à détruire chez la génération présente. Le R. P. Imoda, de la Société de Jésus, après vingt ans de missions chez ces sauvages, m'a dit, lui aussi, n'avoir pas rencontré d'obstacle plus grand à la conversion de ce peuple. Le seul moyen de réussir est de gagner les jeunes gens et de les décider à ne prendre qu'une femme. Du camp des Piégans, nous nous rendîmes au fort Mac-Cleod. J'eus la douleur d'apprendre qu'une école protestante venait d'y être établie.

« L'automne dernier les habitants de cette place m'avaient offert de me bâtir une église et une maison d'école, si je voulais rester avec eux ; je dus leur répondre que la chose

était impossible, l'intention de Monseigneur étant que je m'occupasse des sauvages. Ce printemps, ils sont revenus à la charge, et je leur ai fait la même réponse. »

Tels sont, révérend et bien cher Père les principaux faits relatés dans le rapport du P. Scollen. Je reviens maintenant à Saint-Albert et aux missions environnantes qui en dépendent plus spécialement, c'est-à-dire le lac Sainte-Anne, le lac Lanone et Notre-Dame de Lourdes.

A Saint-Albert, aussitôt les travaux des champs terminés, ayant achevé la provision de bois et de foin nécessaire pour notre long hiver, j'écrivis aux Pères des environs de venir à l'évêché pour les exercices de la retraite annuelle. Pour ma part je sentais grandement le besoin de me recueillir avec eux, et d'aviser ensemble à ce que l'œuvre des missions ne dépérisse point entre nos mains pendant la longue absence de notre Évêque bien-aimé. Les RR. PP. Végreville, Blanchet, Grandin, Brunet, Touze et Bourgine vinrent prendre part à cette retraite avec nos deux bons Frères scolastiques Dauphin et Vantighem et nos chers Frères convers Pereard, Alex. Lambert, Leriche et Letourneur. Les bons Frères Lalicant et Boon devaient arriver quelques jours plus tard. Chacun, j'en suis convaincu, s'efforça de faire profiter en soi la grâce divine, chacun sortit de retraite avec un nouveau courage, un renouvellement de bonne volonté. Le bon F. Leriche fit son oblation perpétuelle le jour de la clôture de la retraite. Peu après nous nous séparâmes pour aller là où l'obéissance nous appelait. Le bon P. Blanchet restait à Saint-Albert, chargé de l'économat, et de la desserte de Saint-Joachim au fort Edmonton. Le R. P. Grandin reprenait avec un nouveau courage l'instruction de ses jeunes latinistes ; le P. Brunet retournait au lac Sainte-Anne, le P. Touze recevait en partage la mission nouvelle des Assiniboines au lac Lanone et le R. P. Végre-

ville allait travailler au développement de la jolie petite mission canadienne de Notre-Dame de Lourdes.

Dans le cours de l'automne j'ai eu la consolation de baptiser à la cathédrale cinq ou six adultes assiniboines, prémices de la mission confiée au R. P. Touze. Cette mission du lac Lanone est la première qui ait été spécialement établie pour ces sauvages, sur une réserve de terre à eux cédée par le gouvernement et sur les bords d'un lac poissonneux. Une quarantaine de familles sont en voie de se construire des maisons et de faire défricher quelques arpents de terre pour y semer des pommes de terre, un peu d'orge, etc. Ces pauvres Indiens sont tout fiers d'avoir un prêtre à eux, ils aiment leur petit P. Touze, qui fera, j'en suis sûr, un grand bien au milieu de ces sauvages, pour la plupart infidèles encore. Le chef, bigame depuis de longues années, promit de se faire instruire et baptiser, et de fait, le saint jour de Pâques, il recevait solennellement le sacrement de la régénération à la cathédrale et se mariait ensuite à l'église avec une de ses femmes autrefois baptisée. Le jour précédent, à la cathédrale aussi, un autre Assiniboine recevait le baptême avec sa femme, qui abjurait en même temps le protestantisme. Comme vous le voyez, mon révérend Père, le saint ministère n'a pas été sans consolation pour nous cette année. Ici encore j'ai eu la consolation d'avoir communion générale de nos chrétiens à la Toussaint, le jour des Morts, à Noël aux Quarante Heures et à Pâques. Trois ou quatre seulement ont négligé leur communion pascale. Encore l'un de ces retardataires se propose-t-il de communier dimanche, solennité de la Fête-Dieu, jour aussi de communion générale pour notre population. Depuis huit jours le R. P. Blanchet et le F. Dauphin préparent les reposoirs pour la procession du très-saint Sacrement.

Cet automne, un pauvre Assiniboine qui dans un mo-

ment de furie, pour assouvir sa vengeance, avait tué, massacré sept ou huit sauvages, se mourait à la prison. Le bon P. Végreville l'avait visité souvent, réconcilié avec Dieu, administré et préparé à la mort. « Mon pauvre prisonnier se meurt, m'écrivait-il. Monseigneur, en partant pour l'Europe, vous a communiqué les pouvoirs reçus de Rome, et vous a délégué pour administrer le sacrement de confirmation *in articulo mortis*. Je souhaite que cette grâce soit accordée au pauvre sauvage repentant. » Le lendemain j'étais à Notre-Dame de Lourdes, je voyais ce pauvre mourant, je recevais sa dernière confession, et il mourait réconcilié avec le bon Dieu, l'âme toute fraîchement enrichie du signe indélébile qui marque les parfaits chrétiens. Le bon colonel Jarvis, ami dévoué de nos missions, me disait ni plus ni moins que si l'enfer existe, mon sauvage était sûr d'y aller. « Vous êtes bien sévère, colonel, à côté de Notre-Seigneur sur la croix.— Oui, oui, répondit-il, il y avait là un voleur, un brigand ; à cette conversion j'y crois ; mais, à part celle-là, je ne crois pas à ces conversions à la mort ; à moins, ajouta-t-il, et c'est du reste ce que vous enseignez, vous, catholiques, qu'il n'y ait dans l'autre vie un lieu quelconque d'expiation. » Voici donc le dogme du purgatoire admis par la force de la raison, par un protestant qui doit se mettre en contradiction avec les lumières mêmes de sa raison pour rester fidèle aux enseignements de sa religion. C'est un fait, il me semble, bon à enregistrer.

Un mot maintenant des sœurs et de leurs œuvres. Notre orphelinat est toujours nombreux, notre école française et anglaise de Saint-Albert assez bien fréquentée. Deux sœurs se dévouent à l'instruction des enfants, une autre est plus spécialement chargée de l'orphelinat. J'ai fait passer chaque mois un petit examen aux enfants, et en somme je trouve que les progrès ont été satisfaisants.

Plusieurs commencent à écrire passablement, l'orthographe est convenable, les grammaires française et anglaise sont apprises et comprises ; quelques notions de géographie, d'histoire sainte et de mathématiques : telles sont les principales branches de l'enseignement de notre jeune école de Saint-Albert, à laquelle le gouvernement a accordé cette année une allocation de 300 piastres environ (1 600 fr.). Bon nombre de malades ont été soignés à domicile par notre bonne sœur supérieure et infirmière tout à la fois. Elle a même eu la consolation de baptiser *in extremis* et d'envoyer au ciel quelques enfants que les parents n'auraient pas voulu présenter au baptême : quantité de remèdes ont été distribués gratis aux indigents, bon nombre d'affamés ont reçu chez les sœurs l'aumône corporelle et spirituelle tout à la fois. Deux ou trois adultes ont été instruits et préparés au baptême par une des sacristines, qui, comme de raison, a tenu sur les fonts baptismaux les sauvages qu'elle avait instruits. Les sœurs sont aidées dans leurs œuvres de charité et de dévouement par cinq filles bien pieuses et bien dévouées qui, elles aussi, ont quitté parents et patrie pour se consacrer plus spécialement au service du bon Dieu. Toutes les cinq appartiennent au tiers ordre de Saint-François. Sept ou huit de nos meilleures chrétiennes ont été reçues de ce tiers ordre, et chaque mois toutes ensemble ont une réunion et une instruction spéciale.

Maintenant, avant de quitter nos missions de la haute Saskatchewan pour vous entretenir un peu, révérend et bien cher Père, des missions de Carlton, de l'île à la Crosse, du Cumberland et du lac Caribou, je ne veux pas passer sous silence l'immigration d'une nouvelle et nombreuse tribu sauvage sur les territoires du Nord-Ouest. Les Sioux, mécontents du gouvernement américain, qui les a trompés mainte et mainte fois, sont venus

se mettre sous la protection du gouvernement canadien. Environ deux mille loges, ce qui doit faire une population d'au moins dix mille âmes, errent de côté et d'autre dans le diocèse de Saint-Albert. Le gouvernement semble vouloir les prendre sous sa protection, et comme on me le disait récemment au fort Saskatchewan, il est probable que ces sauvages vont recevoir une réserve de terre, comme les autres tribus de cette partie du territoire. Il est donc également probable qu'un nouveau champ de bataille va aussi s'ouvrir au zèle et au dévouement des Oblats. Un certain nombre de ces Sioux ont été baptisés par le prêtre, et il est certain que la grande majorité de la nation est naturellement portée vers le catholicisme.

Parlons maintenant des missions de la basse Saskatchewan proprement dite. A Grandin, mission Saint-Laurent, proche le fort Carlton, les RR. PP. Fourmond et André ne sont pas restés oisifs. Vous pourrez en juger par les extraits de lettres que je veux vous communiquer. Cette mission, à laquelle le gouvernement a donné pour nom civil le nom même de notre Évêque bien-aimé, forme une population catholique d'environ douze cents âmes. La plupart sont des métis d'origine française, bons chrétiens, fidèles à leurs devoirs religieux, mais comme la grande généralité de leurs compatriotes, peu disposés à s'imposer des sacrifices matériels pour aider leurs Missionnaires ; quelquefois même contrecarrant, plutôt par ignorance que par mauvaise volonté, le bien que nous voudrions faire. Le R. P. Fourmond m'écrivait dans le cours de l'hiver : *Vita hominis militia super terram.* Oui la vie de l'homme, et surtout la vie du prêtre, la vie de l'apôtre est un combat continuel ici-bas. Le R. P. André a commencé la lutte cet automne avec un ministre protestant : il s'agissait de faire opter les sauvages du lac Canard entre le prêtre ou le ministre. Le chef, encore infidèle,

aurait bien voulu avoir l'un et l'autre sur sa réserve, dans l'espoir sans doute de recevoir d'eux le plus possible, non pas précisément l'instruction, mais du thé, du tabac, des vivres, etc., etc. La question devenait de plus en plus brûlante quand le R. P. André, s'adressant au chef, lui parla, dit-on, à peu près en ces termes: « Si tu demandes le prêtre et le ministre, sais-tu ce qu'on dira de toi partout ? Eh bien ! l'on publiera que tu étais le plus bête ou le plus mauvais des sauvages ; un prêtre ne suffirait pas pour t'instruire ou te convertir, il te fallait encore un ministre.» Cet argument d'un nouveau genre eut un succès complet. « Tu as raison, répondit le sauvage, je ne veux pas qu'on dise que je suis si bête ou si méchant, je ne veux que toi pour m'instruire moi et les miens. » Quelques mois plus tard le R. P. André sommait ses Indiens de tenir leur parole et de présenter au moins leurs enfants au baptême. Une réponse évasive, c'est tout ce que le Père put en tirer pour le moment. Néanmoins, ils demandent instamment qu'un prêtre réside continuellement avec eux et qu'on leur procure une école ; alors, disent-ils, ils embrasseront tous le catholicisme. Sur ces entrefaites le P. André va porter la guerre sainte au lac de Sable, à une journée de là. Il est enchanté des dispositions des sauvages : magnifique réserve, lac poissonneux, terre fertile, population d'environ deux cents loges ou huit à neuf cents âmes au moins. Un moment l'opposition menace de lever la tête, mais le chef se déclare hautement pour le Père ; la concorde se rétablit, les mariages sont bénis, plusieurs enfants reçoivent le baptême.

D'un autre côté le R. P. Fourmond combat de toutes ses forces. D'abord il s'agit d'une école qu'un métis plus entreprenant veut ériger et surveiller comme il l'entend. Ce sera une école anglaise d'où l'instruction religieuse devra être bannie, sous prétexte de perte de temps. Enfin

cette école tombe pour ne plus se relever. Pendant ce ce temps, conformément à l'approbation donnée par Mgr Grandin, les Pères de Saint-Laurent se mettent en frais pour construire une maison convenable pour trois sœurs de charité qui doivent nous venir du Canada. Il s'agit d'avoir là un pensionnat de demoiselles dirigé par des sœurs. Là l'instruction religieuse ne sera point oubliée et la nouvelle mission qui se fonde au lac Canard à sept milles de Saint-Laurent, sous le vocable de Notre-Dame du Sacré-Cœur, est appelée à faire un grand bien dans le diocèse de Saint-Albert, mais, pour cela, il nous faut nécessairement des ressources et des sujets. Plusieurs protestants ont bien voulu souscrire pour une centaine de francs. L'ouvrier charpentier qui, le premier, a travaillé à cette mission a tout récemment abjuré le protestantisme. Il a travaillé pour le Sacré-Cœur, il en a reçu aussitôt sa récompense. Les Pères de Carlton ont été aidés à diverses reprises dans leurs travaux apostoliques par le R. P. Moulin, qui, chaque printemps, quitte pour quelques mois sa solitude du lac Vert et vient se mettre à la disposition du P. Fourmond. Il reçoit généralement la mission d'accompagner les chasseurs à la prairie et de passer l'été avec eux. Pendant deux ou trois mois il accompagne ainsi les métis dans les pérégrinations à la recherche du buffle; hommes, femmes et enfants reçoivent de lui l'instruction religieuse et sont préservés de la plupart des dangers auxquelscette vie de camp les expose nécessairement. Ce printemps le R. P. Moulin doit attendre à Carlton le R. P. Lestanc, et tous les deux partiront de là pour aller rejoindre quelques camps sauvages qu'ils évangéliseront tout l'été.

Bien des fois, depuis que cette jeune église de Saint-Albert lui a été confiée, la sollicitude pastorale de Mgr Grandin s'est portée sur le pauvre district de Cum-

berland. Cette partie du diocèse, nécessairement négligée faute d'ouvriers apostoliques, est restée ensevelie dans les ténèbres de l'infidélité ou est tombée au pouvoir de l'hérésie. Là, le protestantisme avait eu carte blanche; pas de prêtres, pas d'établissements, pas de missions catholiques; aussi avait-il su profiter de ces circonstances, bien douloureuses pour nous, pour s'implanter aussi solidement que possible dans ce district abandonné. L'excellent P. Gasté, seul au lac Caribou, à des centaines et des centaines de milles, sans autre moyen de transport que les berges de la compagnie, une fois par année, et ses chiens et ses raquettes pendant l'hiver, a toujours fait tout en son pouvoir pour visiter les trop rares catholiques dispersés dans le district, tout en s'occupant nécessairement d'une manière spéciale de ses Montagnais et de ses Esquimaux du lac Caribou. Enfin, à deux reprises différentes, des compagnons lui furent donnés; des Pères lui furent envoyés à quelques années d'intervalle pour partager ses travaux apostoliques, et essayer, autant que faire se pourrait, la fondation de quelque mission dans le Cumberland. Le démon alors redoubla visiblement d'efforts et de ruses de tout genre pour empêcher semblable fondation. Il entassa obstacles sur obstacles, mensonges sur mensonges, piéges sur piéges; les obstacles, les mensonges et les piéges eurent malheureusement plein succès et le Cumberland resta tout entier infidèle ou hérétique. Enfin, réjouissons-nous : depuis un an, des jours meilleurs se sont levés pour ces pauvres âmes; la grâce, là aussi, opère visiblement et produit des fruits abondants. Il y a deux ans, l'excellent P. Bonnald partait joyeux pour ces missions abandonnées. Il allait se mettre en toute confiance sous la conduite du R. P. Gasté, bien résolu à se sacrifier sans réserve à ces missions qui devaient lui être confiées. Il visitait bientôt

le district tout entier, se conciliait les esprits, les gagnait peu à peu à des dispositions meilleures ou à des sentiments moins hostiles à notre sainte Religion ; puis, voyant la possibilité de réussir avec la grâce du bon Dieu, il demandait à grands cris un aide, un auxiliaire, un compagnon dévoué. Pendant ce temps, il préparait activement une fondation au fort Cumberland même et une autre au lac Pélican. L'année suivante, le jeune et excellent P. Paquette, immédiatement après son ordination, partait de Saint-Albert pour aller rejoindre les PP. Gasté et Bonnald. Je laisse à présent parler ces Pères eux-mêmes. Le R. P. Bonnald écrivait à la date du 10 mai 1877 : « Que le bon Dieu soit béni ! On va donc désormais s'occuper sérieusement des âmes si abandonnées du Cumberland. On nous envoie le bon P. Paquette. C'est bien l'homme qu'il nous faut. Dès son noviciat, il paraissait avoir un grand zèle, et maintenant qu'il est prêtre, il sera tout cœur pour le salut de ces pauvres sauvages. Dieu merci, nous serons encore à temps pour un grand nombre. Quelques-uns de nos anciens catholiques, baptisés autrefois par Mgr Taché et par le R. P. Végreville, sont passés à la religion protestante. A l'heure qu'il est, les ministres redoublent d'ardeur pour nous arrêter. Celui du fort Cumberland travaille pour sa secte comme les commerçants pour les fourrures. Il a couru tout l'hiver avec son interprète dans les camps sauvages. Un autre a envoyé deux de ses sauvages les plus instruits au milieu de nos Cris de la rivière Caribou et du lac Pélican pour les indisposer co tre nous. La femme d'un de nos meilleurs chrétiens, enragée protestante, a travailló de toutes ses forces pour éloigner de moi les sauvages. Cette femme a été furieuse de ce que j'aie renouvelé le baptême à deux petites filles baptisées par son ministre. Fanatique au premier degré, elle m'en veut grandement, parce que j'ai reçu l'abjura-

tion d'une de ses parentes. Une autre de ses amies a aussi manifesté le désir de devenir catholique. Mariée à un infidèle, elle presse son mari de venir se faire instruire. Je vais souvent voir ces deux braves gens; mais les ministres de l'hérésie passent après moi et s'efforcent de paralyser le bien que je voudrais faire. J'ai vu ici trente catholiques, entendu vingt-deux confessions et administré quatre baptêmes, dont deux de protestants. Plus tard, le R. P. Bonnald se rencontrait avec le P. Paquette, et tous deux travaillaient énergiquement au salut des âmes. «J'ai vu le bon P. Paquette à l'œuvre, dit le P. Bonnald. N'osant pas encore se lancer dans la langue crise en présence d'un confrère, il allait trouver les sauvages à l'écart, caressait les enfants, adressait à tous de pieuses exhortations. Il est aimé des siens et s'est fait dans tout le district une réputation de médecin habile et charitable. Nous sommes bien vus au lac Pélican, et je suis convaincu que bien des égarés reviendront au bon Dieu. »

De son côté, le R. P. Paquette lui-même me mandait tout récemment : «Vous ne sauriez croire tout le bien qu'il y a à faire au Cumberland et comme ces chers chrétiens sont bien disposés. Depuis que je suis ici, j'ai visité plus de cent cinquante catholiques et reçu quatorze abjurations. Dans quelques semaines, j'en recevrai deux autres et conférerai le baptême à deux vieux infidèles. J'ai de l'ouvrage par-dessus la tête. L'automne dernier, je suis allé planter ma tente à la porte même du ministre. Bientôt j'ai eu jusqu'à quarante personnes au catéchisme. Quelques fanatiques furieux ont été jusqu'à jeter des pierres dans ma tente pendant la nuit; mais tout cela m'est fort indifférent, pourvu que je gagne des âmes au bon Dieu en les retirant des ténèbres de l'infidélité ou des erreurs de l'hérésie. Ici, je fais chaque jour deux

longues heures de catéchisme, et j'ai le bonheur de vous annoncer que, dans quelques jours, je vais baptiser le cuisinier du fort. Mais, le croiriez-vous? C'est un Prussien, un vrai Prussien. Qui aurait pensé que je trouverais jusque dans le fond du Nord un Prussien égaré, auquel je conférerais le saint baptême après avoir reçu son abjuration? »

A la date du 13 juillet 1877 et du 14 janvier 1878, le bon P. Gasté écrivait du lac Caribou : « Le R. P. Bonnald, après être allé passer près de deux mois chez les sauvages, nous revenait la veille du dimanche des Rameaux. Pendant sa pénible mission, il a fait beaucoup de progrès dans la langue montagnaise, dont il a saisi la clef et la prononciation. Nos fêtes de Pâques ont été splendides et nous avons été réjouis par l'affluence de nos sauvages. J'ai baptisé l'ancien interprète du maître d'école protestant du lac la Hache ; le voilà donc, ainsi que son beau-fils, gagné à notre sainte religion. Sa fille a également abjuré ; il lui reste un fils, qui fera bientôt aussi son abjuration. Depuis Pâques, j'ai vu beaucoup d'Indiens que j'attendais pour la fête et qui n'avaient pu venir. Tous, ou à peu près, se sont approchés du sacrement de pénitence. Un bon métis, du nom d'Antoine Morin, nous a puissamment aidés auprès des sauvages. Il n'a cessé de les exhorter avec l'ardeur d'un véritable apôtre. Il parlait avec tant d'onction que les larmes coulaient continuellement de ses yeux. C'est à cette occasion que notre chef nous disait : « Ah ! si cet Antoine eût toujours été « ici, il y a longtemps que tous mes parents prieraient. » A la première procession de la Fête-Dieu, nous n'avions guère qu'une centaine de personnes; nous retardâmes la seconde pour donner à tous le temps d'arriver, et nos chers chrétiens y assistèrent en grand nombre. J'ai conféré le baptême à deux infidèles et baptisé sous condi-

tion cinq adultes protestants qui rentraient dans le sein de l'Eglise catholique. Parmi nos chrétiens, tant métis que sauvages, les communions deviennent, Dieu merci, plus fréquentes que par le passé. Ainsi, j'ai plusieurs Indiens qui s'approchent régulièrement chaque semaine de la table sainte. Un jeune homme du fort est aussi admis à la communion hebdomadaire. Au Cumberland, le bon P. Paquette est bien l'homme qu'il nous fallait. Oh! si nous pouvions avoir encore un Père et deux Frères! Combien aussi il serait urgent que les deux postes du grand Rapide et du lac Pélican fussent munis au plus tôt d'un bon Missionnaire! Le mouvement de retour que nous avons remarqué s'accentue de plus en plus, et les pauvres sauvages du lac Fendu, qui fréquentent maintenant le lac Pélican, méritent assurément toute notre sollicitude par les excellentes dispositions qu'ils manifestent. En voici un exemple: l'été dernier, le R. P. Bonnald leur avait promis de se trouver au lac Pélican à l'automne. Malheureusement, il lui fut absolument impossible de tenir sa promesse. Néanmoins, les sauvages furent exacts au rendez-vous, les uns pour recevoir le baptême, les autres pour faire baptiser leurs enfants. Grand fut alors leur désappointement de ne pas trouver le Père; ils en éprouvèrent une peine bien vive, mais n'en furent nullement ébranlés. Dans le même temps, en effet, ils furent visités par un ministre qui séjourna plusieurs jours au milieu d'eux. En vain essaya-t-il d'attirer à ses prêches nos bons catéchistes et de baptiser leurs enfants, aucun ne voulut l'entendre, aucun ne consentit à recevoir de lui le baptême. Et voilà déjà trois ans qu'on leur a promis de bâtir chez eux, qu'on a commencé à préparer les bois nécessaires, et rien ne se fait, faute d'ouvriers. Le bon F. Nemoz a bâti cette année au fort Cumberland. Puisque la chose est entre vos mains, pendant la longue absence

de Monseigneur, je vous supplie bien, cher Père, de nous laisser le F. Nemoz pour bâtir ce printemps au lac Pélican. C'est là une construction urgente et importante. Je compte si bien sur l'autorisation que je vous demande, qu'à raison de la difficulté des communications, dans l'impossibilité de faire autrement, je garde le bon F. Nemoz jusqu'à ordre contraire. »

Comme de raison, révérend et bien cher Père, à la réception de cette lettre du bon P. Gasté, j'ai de suite écrit à l'excellent F. Nemoz, pour lui dire de rester un temps indéterminé dans ce district de Cumberland, qui semble enfin vouloir se convertir de l'infidélité et de l'hérésie à la religion toute sainte et toute divine de notre bon Sauveur.

Il me resterait maintenant à vous entretenir des missions de l'île à la Crosse, confiées à l'excellent P. Legeard et à ses deux intrépides compagnons, les RR. PP. Legoff et Chapellière. Je préfère laisser au R. P. Legeard le soin de le faire lui-même. Il le fera beaucoup mieux et avec connaissance de cause plus parfaite. Je n'ai, du reste, aucun document suffisant sous la main pour un rapport exact de cette importante mission, que le bon P. Legeard dirige avec tant de zèle et de sollicitude, malgré son état de souffrances presque continuel. Par cette longue lettre que je m'empresse de terminer, vous pouvez voir, mon révérend et bien cher Père, une chose bien consolante, bien encourageante pour nous, c'est que le bon Dieu et Marie Immaculée bénissent notre ministère : *Soli Deo honor et gloria et nobis absit gloriari nisi in cruce Domini et in infirmitatibus nostris.* Demandez pour nous tous au bon Dieu, et pour moi en particulier, que nous soyons bien humbles, bien zélés, bien fidèles à nos saintes Règles, afin que nous attirions sur nous et sur nos œuvres les bénédictions du Ciel ; demandez pour

nous, à notre Mère Immaculée, qu'elle nous obtienne de son divin Fils la grâce de marcher sur les traces de l'Evêque bien-aimé qui nous a été donné pour nous guider et nous conduire. Puisse ce Père vénéré nous revenir bientôt, parfaitement rétabli et accompagné d'une nombreuse caravane d'apôtres !

Agréez, très-révérend et bien cher Père, l'expression de l'affection bien sincère avec laquelle je suis votre tout dévoué et humble Frère en J. M. I.,

H. Leduc, o. m. i.

LETTRE DU R. P. BONNALD.

Mission du Sacré-Cœur de Jésus, 6 juillet 1878.

Mon très-révérend et bien-aimé Père ,

Comme l'année dernière, à la même époque, c'est en attendant le passage des barques du lac Caribou que je vous écris ma lettre annuelle. J'aurais pu m'acquitter plus tôt de ce devoir, mais j'ai cru qu'il était mieux d'attendre jusqu'à mon retour d'un voyage chez les Cris infidèles de la rivière Nelson, voyage très-intéressant à plus d'un point de vue. Il manquait cependant à mon bonheur d'avoir un compagnon pour être témoin des admirables dispositions de ces bons sauvages, et pour attester que ce qui fera l'objet de ce récit n'est pas l'effet de l'illusion ou de l'enthousiasme.

Vous savez, mon très-révérend Père, que le R.P. Gasté a eu le premier l'idée d'établir une mission au lac Pélican. Dans l'été de 1874, au moment où nous traversions les prairies avec Mgr Grandin et sa caravane, le R. P. Gasté, passant ici à son retour du lac Cumberland, choi-

sit à cet effet une pointe de terre. Au printemps suivant, le R. P. Blanchet, en quittant le lac Caribou, vint passer trois mois à ce nouveau poste. Son séjour fut marqué par quelques baptêmes d'adultes et plusieurs abjurations. Il planta aussi une croix que Mgr Grandin bénit dans le courant de l'été, à son retour du lac.

A cette même époque, j'étais au fort Cumberland, où j'entrevis le R. P. Blanchet en route pour Saint-Albert et où je reçus aussi Monseigneur qui était en tournée pastorale.

Dans le courant de l'automne, en me rendant au lac Caribou, je ne m'arrêtai que deux heures au lac Pélican, où je fis deux baptêmes. Mais en mars 1876, j'y arrivai dans une traîne à chiens, conduite par le F. Labelle.

Un métis français, le cher et excellent Antoine Morin, me reçut comme l'envoyé de Dieu. A peine étais-je arrivé, deux jeunes infidèles arrivaient aussi en toute hâte, en apparence pour affaire temporelle, mais en réalité pour un motif tout religieux. Je les instruisis de mon mieux, et je les chargeai de dire à leurs compatriotes que je venais ici de la part de Dieu, pour leur plus grand bonheur à tous. Ces bons sauvages furent fidèles à la grâce de leur vocation. Aussitôt après les glaces, ils arrivèrent en canot, et je crois vous avoir écrit à cette époque, pour vous dire avec quelle ardeur et quelle foi vive ils embrassèrent notre sainte religion.

L'hiver suivant, ils furent fidèles à leurs prières et aux exercices de la religion et, bien que simples catéchumènes, ils se firent les apôtres de leurs frères. Quand je les revis, l'an passé, ils étaient plus nombreux et disposés pour le baptême. J'en baptisai onze.

Malheureusement, je ne les attendis pas pour l'automne. Je fus désolé en apprenant plus tard qu'ils étaient accourus en grand nombre, amenant femmes et enfants

pour me voir, et qu'au lieu de me trouver au rendez-vous ils avaient rencontré le ministre protestant. Cependant pas un de ces pauvres sauvages ne voulut aller au prêche de l'anglican ou y envoyer ses enfants. Cette fidélité était admirable ; j'organisai donc toutes choses pour leur faire oublier l'ennui de ce contre-temps.

J'arrivai ici en février avec le R. P. Gasté, qui poussa jusqu'au fort Cumberland. Antoine Morin n'était plus à la mission. En arrivant, je me retirai dans mon cabanon, froid comme la glace. Mes voisins étaient plus qu'indifférents. La colère de leur fanatisme éclata surtout quand le chef de la famille se rendit à Dieu et au cri de sa conscience, après trente ans d'indifférence.

A son retour du fort Cumberland, le R. P. Gasté me laissa Mathias, jeune Cris élevé à Saint-Albert. Ce jeune homme m'aida à faire la pêche sous la glace ; après mon départ, il continua tout seul en canot. Avec le poisson et les quelques vivres que j'avais apportés du lac Caribou, nous eûmes de quoi vivre et de quoi nourrir deux sauvages que j'avais loués pour équarrir du bois. J'eus bien des ennuis pour tout ce qui regarde le petit train domestique. Il faut en effet faire tous les métiers et acquérir de l'expérience à ses dépens.

Au mois de mars, j'allai à trois jours d'ici, en plein pays protestant, voir un pauvre malade qui m'avait envoyé chercher par son fils avec une traîne. Arrivé en face du temple, mon conducteur arrête ses chiens et tous les sauvages assemblés sur la côte viennent me serrer la main ; ils n'étaient pas retenus par la crainte du ministre, qui était reparti la veille. Le maître d'école de la mission me fit suivre par son plus ardent zélateur. Cet individu s'attacha à mes pas à la façon des traiteurs de fourrures ; cela n'empêcha pas les deux familles catholiques du pays de se réunir chez le malade. Tous se con-

fessèrent, le malade communia et je repartis après deux jours d'arrêt, laissant ces bonnes gens contents. Moi, j'étais bien heureux. C'est au fort que j'appris la mort de notre vénéré Pie IX.

En revenant, le mauvais temps nous surprit : nous jeûnâmes un peu et de plus j'échappai à une mort certaine. C'était à notre dernier campement du soir. J'étais debout, distrait par je ne sais quelle pensée, lorsque tout à coup, levant instinctivement la tête, j'aperçus un arbre énorme qui, ébranlé par la tempête, allait m'écraser dans sa chute. Je n'eus que le temps de me détourner, et une seconde après, le géant tombait à la place que j'occupais. Toute la soirée je fus impressionné par le souvenir du péril que j'avais couru, et je remerciai Dieu, qui m'avait préservé.

Pendant tout le carême et aux fêtes de Pâques, nous ne fûmes que trois catholiques au lac Pélican : le *post master* de l'endroit, mon jeune homme et moi. Le premier eut le bonheur de faire sa première communion à l'âge de cinquante ans.

Vers la fin de mai, tous les sauvages arrivèrent en canot. Je reconnus avec bonheur parmi eux mes chers néophytes du lac Fendu ou de Nelson River : en tout ils n'étaient que dix. A notre réunion du soir ils montrèrent qu'ils n'avaient oublié ni prières ni cantiques. Dès cette entrevue, le plus âgé d'entre eux, digne assurément d'être comparé aux premiers chrétiens, me dit : « Oh ! mon père, cette année ce n'est pas comme l'an passé, on a grand besoin de se confesser, moi surtout. »

Ces bons néophytes avaient eu à supporter beaucoup de tracasseries de la part de vieux sorciers. Deux jeunes gens me demandèrent le baptême et je jugeai par les réponses qu'ils firent à mes questions qu'ils étaient bien disposés : ils avaient bien appris leur catéchisme, quoique

tout seuls et sans le secours d'autres chrétiens, pendant tout l'hiver. Je les admis au baptême et j'ai admiré dernièrement leur zèle pour la conversion de leurs compatriotes. A leur départ, je leur promis de visiter leur pays et leurs parents dans le cours de l'été. Ce fut pour eux une grande joie et l'un d'eux resta pour m'attendre et pour me servir de guide.

Les FF. Némoz et Labelle arrivèrent enfin le 5 juin et se mirent aussitôt à l'ouvrage pour élever la maison projetée depuis quatre ans. Je dus les laisser quelques jours seuls, pour faire la visite de la tribu infidèle qui habite les terres et les rivières entre Churchill et Nelson. C'était une mission magnifique à remplir et dont je n'étais pas digne. Elle me souriait cependant beaucoup et je tâchai de m'y préparer le mieux que je pus.

Le grand jour de la Pentecôte était la veille de mon départ. Nous priâmes pour la conversion des Cris que j'allais visiter et nous chantâmes à cette intention le *Veni Creator*. Depuis mon ordination, je n'avais jamais senti autant de dévotion à chanter cette hymne sublime : chaque parole touchait mon cœur. Je pensais à mon indignité et je pensais aussi a ces bons infidèles. *Qui diceris donum Dei... sermone ditans guttura... hostem repellas longius...* Jusqu'ici ces pauvres sauvages avaient été les esclaves du démon qui les trompait dans leurs rêves, se montrait à eux sous toutes sortes d'aspects et les tyrannisait de toute manière... *Per te sciamus da Patrem, noscamus atque Filium...*

Ce peuple docile ne demandait pas mieux que de connaître le véritable Dieu et Jésus-Christ, notre sauveur et rédempteur. Il n'attendait que l'occasion de voir un prêtre qui vînt lui annoncer des vérités qu'il ignorait.

Le lundi de la Pentecôte en ouvrant mon livre de méditation, je mis la main sur une feuille imprimée que le

R. P. Lestanc venait de m'envoyer. Je fus frappé de l'à-propos. Après ces mots : *Spiritus Domini replevit orbem terrarum*, j'y lus ces paroles de Notre-Seigneur : « Mon Père, l'heure est venue ; glorifiez votre Fils afin que votre Fils vous glorifie ; comme vous lui avez donné puissance sur les hommes afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donnés. Or, la vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ, que vous avez envoyé. » On avait ajouté la prière suivante : « Divin Cœur de Jésus, donnez-moi des âmes (trois fois) avec l'oraison : O Dieu, qui voulez que tous les hommes soient sauvés et arrivent à la connaissance de la vérité, daignez envoyer des ouvriers dans votre moisson et leur accorder la grâce d'annoncer votre parole avec une inébranlable confiance afin que vos enseignements se répandent et soient obéis et que toutes les nations apprennent à vous connaître, vous, vrai Dieu, ainsi que votre fils Jésus-Christ. »

Dans cet admirable à-propos, je vis plus que du hasard ; cela me donna confiance et me fit bien augurer de ma visite. Le démon cependant essaya de nous arrêter, car les jongleurs des environs effrayaient un de mes hommes en lui exagérant les dangers de la route dans le grand fleuve Missinipig. Moi, qui crains naturellement l'eau, je redoutais aussi ce voyage. Mais, n'importe, j'étais décidé à l'entreprendre. Je savais qu'il y avait là-bas un camp nombreux d'infidèles qui ne sont jamais dans les forts, qui ne sortent pas de leurs terres et qui n'ont encore vu ni prêtre, ni Européen. J'avais manqué à leur attente l'automne passé ; ma conscience me commandait d'aller, coûte que coûte, les trouver dans leur pays.

Antoine Morin me céda son fils aîné, digne en tout de son père par ses sentiments religieux. Il me prêta aussi son meilleur canot. On le charge avec nos couvertures,

nos vivres, ma tente et ma chapelle, et nous voilà embarqués. « Si je ne reviens pas, criai-je à nos Frères, vous écrirez au T. R. P. Général de faire dire beaucoup de messes pour moi. »

Comme mes deux hommes, j'avais un aviron, et je pagayais de temps en temps tout seul pendant que mes rameurs fumaient leur pipe, ou bien je ramais avec eux pour avancer plus vite. Nous traversons une suite de lacs à l'est du lac Pélican, nous remontons des petites rivières innommées et nous allons bien loin ce jour-là coucher dans une île.

Nous repartons le lendemain matin de bonne heure, et, avant le lever du soleil, nous arrivons à la source d'une rivière qui tombe d'un lac par une cascade de 30 mètres de hauteur. Après ce portage, nous traversons une baie du lac pour faire encore un long portage qui aboutit à un autre lac, et ainsi de suite tout ce jour-là, allant d'un lac à un lac ou d'un lac à une rivière à travers les terres.

Arrivés à la hauteur des terres vers midi, nous commençâmes à descendre de petites rivières qui traversent des marais, au milieu d'une forêt de joncs où nous avons de la peine à faire passer notre canot. Avant le coucher du soleil nous arrivons à la grande Rivière, la grande Eau, comme l'appellent les Cris Missinipis. C'est la rivière aux Anglais, qui, après avoir pris la rivière Caribou, se divise en deux branches, la rivière Churchill et une autre plus dans l'est, laquelle n'est pas marquée sur les cartes, et va se joindre à la rivière Nelson.

En arrivant à ce grand cours d'eau, sur les bords duquel le démon règne en maître, je pris possession au nom de Jésus-Christ : *Adveniat regnum Dei... recedant tartareæ protestates... Laudetur Jesus Christus et Maria Immaculata...* « Chantons », dis-je à mes rameurs, et le nom de Jésus-

Christ retentit, peut-être pour la première fois, sur ce fleuve; les échos le redisent au loin.

Nous sommes tout à coup distraits par la vue d'un ours qui se promène sur la grève. Vite on descend à terre derrière une pointe, mais l'ours gagne le bois, où il court encore.

Le lendemain nous descendons le fleuve sans presque ramer, emportés par le courant. Nous rencontrons plusieurs grands rapides, des cascades effrayantes. De ces eaux écumantes s'élèvent des nuages de vapeur qui enveloppent toute la vallée. Au bas d'un de ces rapides, dans un remous, notre sauvage tue deux esturgeons magnifiques. Le soir, en doublant une pointe, on trouve une écorce de bouleau attachée au bout d'un morceau de bois penché sur le fleuve. C'est une lettre à mon adresse, en caractères cris. Il est dit : « Prêtre, notre père, nous allons t'attendre ensemble à Pakitawagan (la pêcherie). Nous avons tué ici seize esturgeons. Salut. » Signé : Pierre, Joseph, Martial, etc.

Nous passions par des endroits où notre sauvage disait avoir vu le *Witiku*, *le mangeur de monde*, et aussi le diable. Le bon vent nous favorisa ce jour-là, et j'eus, pour la première fois de ma vie, l'agrément ou plutôt le souci d'aller à la voile en canot d'écorce. Notre frêle embarcation filait vite sur les flots agités et menaçait chaque fois d'enfoncer. Mes gens chantaient ; moi je n'étais pas trop rassuré, mais je dus chanter aussi ; car on ne comprend pas ici comment un prêtre, serviteur et ami de Dieu, puisse avoir peur. A la fin je m'habituai au danger. Grâce à notre bonne voile, nous parcourûmes en peu de temps une longue distance.

Le lendemain, un peu après midi, nous n'étions pas loin du camp ; nous allons à terre une dernière fois, pour faire toilette. Je mets dans le sac ma vieille soutane de

voyage, pour en revêtir une autre plus convenable ; sur ma poitrine brille la croix d'Oblat. Après une petite collation, on pousse encore au large. J'étais très-ému, et je disais plus fort : « *Cor Jesu sacratissimum, da mihi animas !* »

Bientôt on distingue les loges et les canots sur la grève. Mon sauvage tire deux coups de fusil : aussitôt c'est un va-et-vient général dans le camp, et les sauvages accourent en me saluant par des fusillades. En débarquant, les hommes viennent me toucher la main, ainsi que les deux femmes chrétiennes. Tous les autres se tiennent à l'écart, les enfants tenant les robes de leurs mères. Je vais à eux et leur donne la main.

Les sauvages d'alentour, avertis par les coups de feu, arrivent à la hâte, à force d'avirons, sautent à terre et viennent, eux aussi, me serrer la main. Je reconnais mes néophytes. L'un d'eux, Etienne, que je n'avais pas vu depuis son baptême, ne se rassasie pas de me regarder, et sa physionomie est toute souriante de bonheur.

Quand ma tente fut plantée, je réunis tout le monde ; ils s'approchèrent tous, moins un bigame et ses femmes. Je comptai plus de cent personnes. Je commençai par entonner le cantique du salut, qui fut continué et repris avec un entrain admirable, non-seulement par les quelques néophytes, mais par tous les infidèles. Ensuite, je leur dis combien je les aimais, et combien plus encore le bon Dieu les aimait. Je leur parlai de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, du ciel et de l'enfer. Ces pauvres sauvages, assis à mes pieds autour de ma tente, m'écoutaient très-attentivement. L'émotion et les larmes me gagnèrent en entendant ce peuple, infidèle encore, réciter nos prières comme l'eussent fait de vieux chrétiens, dans l'attitude la plus recueillie, et sans se lasser un instant. Au dernier cantique, si connu de tous nos

chrétiens, on entendait les voix des enfants se mêler à celles des grand'mères ; j'étais dans l'admiration. Dès ce premier soir, ils ne me quittèrent plus. Pendant les quatre jours que je passai avec eux, à peine si je pus reposer trois heures. Chacun voulait me montrer ce qu'il savait de prières et en apprendre davantage. La prière, le catéchisme, les cantiques ; on n'entendait pas autre chose dans le camp. Mes néophytes enseignaient leurs parents, leurs frères et leurs sœurs dans leurs loges, tandis que ma tente ne désemplissait pas de gens venant, à tour de rôle, faire montre de leur science religieuse.

La conversion de ces infidèles est véritablement extraordinaire.

Ce n'est pas le Missionnaire qui est allé les instruire et les engager à croire les vérités chrétiennes ; Dieu a tout fait. Il faut dire aussi que ces Cris forment un peuple à part, et, comme le dit Antoine Morin, il n'y a pas dans tout le pays de sauvages aussi francs, aussi simples et aussi dociles. Les Cris sont voleurs de leur naturel, mais ceux-là font exception ; leur âme, si droite, a accepté la vérité dès qu'elle leur est apparue.

Le lendemain de mon arrivée au camp sauvage, un vieux qui aime la religion, mais qui est encore arrêté par ses rêves superstitieux, on peut même dire diaboliques, vint me dire : « Je vais chercher un caribou. » Le caribou courait encore, et bien des chasseurs n'avaient pas eu la chance d'en tuer un seul. Le vieux se disait assuré de réussir ; l'Esprit le lui avait dit la nuit précédente. En effet, après midi, il arrive triomphant, avec de la viande fraîche, et fait préparer un grand festin. Or, c'était un vendredi. J'observai tout en silence. Je le vis inviter ses compagnons ; tout le monde refusa. Il comprit, mais il parut vivement contrarié, et se mit à crier : « Que tous ceux qui ne prient pas viennent manger ! » Un sauvage

protestant du fort Nelson et un infidèle se rendirent seuls à cette invitation.

L'hiver dernier, le même vieux sauvage, se trouvant dans les bois avec sa famille, souffrait de la faim depuis quelque temps, et les Esprits ne lui venaient point en aide dans sa chasse. Il dit alors à son fils Etienne : « Mon fils, toi tu pries ; le prêtre t'a enseigné ; prie pour nous ; fais ta prière devant nous; on va te suivre et dire comme toi. Peut-être le bon esprit que tu adores aura pitié de nous. » Etienne ne se le fit pas dire deux fois et, tous l'imitant, jusqu'au signe de croix, récitèrent le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* dans leur langue ; après quoi, le père et le fils partirent pour la chasse. Le soir, ils revinrent, ayant tué quatre caribous. Cependant, après avoir permis à sa femme et à trois autres de ses enfants de devenir chrétiens, le vieux n'a pas voulu laisser baptiser encore ses deux petits enfants, parce que, dit-il, ses rêves ne seraient pas heureux.

Le dimanche de la Trinité, après la grand'messe, j'expliquai l'évangile du jour, admirablement adapté à la circonstance : *Ite, prædicate Evangelium*..... Je leur montrai une dernière fois la nécessité du baptême, ses effets et le sens des promesses solennelles que l'on y fait. Je commençai ensuite l'administration de ce sacrement. Je fis trente-quatre baptêmes, et la cérémonie dura jusqu'au soir. Ces hommes et ces femmes disaient avec foi et de grand cœur : « Je renonce à Satan ; je crois à Jésus-Christ, à la religion catholique, » etc.

Il y a à peine un an, plusieurs d'entre eux passaient jusqu'à trois jours sans boire ni manger, et allaient dormir à l'écart dans les bois ou sur les branches des arbres, pour recevoir les révélations des Esprits. Au commencement, ils ne voulaient pas même entendre parler de la religion. Quel changement en peu de temps ! Ces braves

gens venaient à moi comme à leur meilleur ami. Les enfants surtout ne me quittaient pas. J'ai remarqué que, contrairement à tous les autres sauvages, il n'y avait pas une seule cérémonie de nos rites qui les portât à sourire. En ce grand jour de leur baptême, je bénis leurs chapelets et leurs médailles, puis je leur donnai à tous une image du Sacré Cœur, qu'ils attachèrent immédiatement sur leur poitrine. Leur ardeur à chanter me rappelait un peu les pèlerinages des Provençaux à Notre-Dame de Lumières ; on sentait que le feu sacré s'était emparé de leurs âmes. Je fis encore, ce jour-là, cinq mariages, et j'entendis les confessions des néophytes.

Sur le soir, je fus dans de terribles angoisses : une femme, que j'avais baptisée, vint m'apporter son pauvre enfant, baptisé aussi : « Tiens, me dit-elle, voilà mon fils bien mal ! » Pris d'une forte fièvre, il soupirait et ne demandait plus la mamelle. S'il venait à mourir, la foi de mes néophytes ne serait-elle pas ébranlée ? Il est vrai que, l'année dernière, un enfant, dans le même danger que celui-ci, étant mort entre mes bras, son père, quoique protestant, était venu m'apporter son second enfant à baptiser ; cependant j'étais perplexe. Que faire ? je n'avais pas de médecines à donner, et d'ailleurs l'enfant était trop petit. Ma prière n'était pas digne d'obtenir cette guérison. Je pris mon rituel et je récitai l'oraison *Pro puero infirmo*. Le lendemain, je n'osais pas entrer dans la loge des parents ; mais je m'informai, et j'appris que le petit malade était bien portant. Dieu m'avait protégé.

Nous voulions repartir de bonne heure, ce jour-là, mais nous fûmes arrêtés par le vent contraire. Quelques infidèles vinrent me demander de revenir encore l'été prochain, afin qu'eux aussi pussent recevoir le baptême. La doctrine chrétienne a pour eux un grand prestige. Ceux que le ministre méthodiste de Nortward-House a baptisés

ne savent absolument rien de la religion, pas même un cantique; tandis que nos chrétiens savent les vérités nécessaires au salut et plus encore, ainsi que les prières et de nombreux cantiques. Plusieurs même lisent aussi bien que moi dans les livres cris. J'ai reçu là-bas deux abjurations, et je regrette beaucoup de n'avoir pu aller jusqu'à la rivière du Rat, où il y a, m'a-t-on dit, plus de trois cents sauvages qui n'ont jamais vu le prêtre. J'irai les voir le plus tôt possible, ou plutôt je les attendrai, l'été prochain, au camp où je suis allé et où ils viennent tous les étés.

Mon très-révérend et bien-aimé Père, je l'ai dit à Monseigneur, il y a dans ces quartiers un bon peuple et un peuple nombreux à évangéliser ; mais il est à proximité des missions méthodistes. Si nous ne nous hâtons d'aller chercher ces âmes, elles tomberont dans l'hérésie. On a bâti, au fort Cumberland, une mission qui a son importance et qui sera toujours un pied-à-terre pour nous dans le chef-lieu du district, mais dont on me semble trop se préoccuper. Il n'y a pas un seul sauvage infidèle à convertir dans cet endroit, où ne se trouvent que quelques métis et une famille sauvage partie d'ici. Les protestants seront toujours plus difficiles à convertir que les infidèles ; ceux-ci seront peut-être perdus à jamais, si nous n'allons à leur secours. Je crois sincèrement qu'il serait très-avantageux de bien établir la mission du Sacré-Cœur de Jésus. C'est d'ici qu'on irait voir les Cris de Nelson-River, qui, une fois convertis, viendraient tous les ans à cette mission, comme d'autres vont à l'île à la Crosse.

Recevez, mon très-révérend et bien-aimé Père, la nouvelle assurance de mon respect filial et obéissant en N. S. et M. I.

Bonnald, o. m. i.

CEYLAN.

Discours adressé par Mgr Bonjean *au nouveau gouverneur de Ceylan, à son arrivée*
(traduit de l'anglais).

A Son Excellence sir James Longden K. C. M. G.
Gouverneur de l'île de Ceylan et de ses dépendances.

Comme chef spirituel de soixante-dix mille catholiques romains, sujets de Sa Majesté dans la partie septentrionale de Ceylan — population loyale, dont la fidélité à la Couronne britannique et, en général, l'irréprochable conduite ont plus d'une fois mérité l'éloge de vos prédécesseurs — et aussi pour obéir à mes propres sentiments de gratitude, j'estime qu'il est juste et je demande qu'il me soit permis de venir saluer, en la personne de Votre Excellence, le représentant de Sa Très-Gracieuse Majesté la Reine, et de vous souhaiter de grand cœur la bienvenue.

Je parle de la loyauté de mon peuple et de notre commune gratitude. D'une part, en effet, très-honorable Monsieur, la loyauté n'est pas, pour les catholiques, une vertu facultative, de convenance ou d'intérêt; elle est pour eux un devoir de conscience; les saints enseignements de la foi leur apprennent à vénérer dans leurs chefs temporels les ministres de Dieu pour le bien. D'autre part, ni le pasteur ni le troupeau ne peuvent oublier que si le joug des lois persécutrices ne pèse plus sur leurs têtes et que si la plus parfaite égalité religieuse et la plus sage liberté sont devenues l'apanage de tout le monde, nous le devons à la politique éclairée et largement bienveillante du Pouvoir que Votre Excellence représente.

Daigne Votre Excellence me permettre d'ajouter un

mot en faveur de la population de cette province ... Nord, dont les récentes infortunes vous ont attiré parmi nous, à cette première période de votre séjour à Ceylan.

J'ai vécu au milieu d'elle pendant vingt-deux ans, et, sans me dissimuler les imperfections qu'une société doit nécessairement présenter, alors que la foi chrétienne n'est pas, chez elle, universellement reçue, qu'elle en est encore à ses premiers pas dans la voie de la civilisation et que sa position géographique, loin de la métropole, lui crée des désavantages d'une nature sérieuse, je puis affirmer qu'il serait difficile de trouver ailleurs une population plus tranquille, plus industrieuse, plus soumise aux lois, plus honnête et plus gouvernable. Ce peuple aime la loi anglaise, sous laquelle il jouit d'une si grande sécurité; instinctivement il s'appuie avec confiance sur les magistrats préposés à sa conduite, ainsi que les annales de la province en font foi pour les trois quarts de ce siècle. Les sessions qui viennent de se clore montrent combien peu considérable est l'accroissement de la criminalité dans ce pays : chose d'autant plus remarquable que nous passons actuellement par la plus rude épreuve que l'histoire ait jamais enregistrée, et l'on sait si la peste, la disette et la famine sont de bonnes conseillères. En fait, ce peuple n'a jamais besoin d'être ramené à la soumission par la force, mais on est sûr de le gagner par la douceur et la bienveillance.

Votre arrivée en ce pays, très-honorable Monsieur, est comme le premier rayon du jour après les ténèbres et les terreurs d'une nuit d'orage ; elle réjouit tous les cœurs; nos populations comprennent, en vous voyant, que si elles sont éloignées de la capitale, elles occupent cependant une place dans la pensée et dans le cœur compatissant de leur gouverneur.

Votre Excellence sera heureuse de remarquer l'aspect

verdoyant de nos campagnes et elle en augurera le prochain retour de la prospérité. Cependant Votre Excellence ne peut ignorer qu'une extrême misère a pesé sur la contrée pendant les huit derniers mois et plus, qu'elle pèse et pèsera encore probablement sur elle, dans une large mesure, même quelque temps après la récolte. La maladie a privé plusieurs familles de leur chef et par là même de leur pourvoyeur : le nombre des orphelins et des veuves sans secours est devenu légion ; pendant deux mois, des pluies diluviennes ont rendu tout travail extérieur impossible, et plusieurs, après avoir hypothéqué leur dernier lopin de terre et avoir engagé leurs derniers joyaux, s'enveloppent maintenant du dernier lambeau de toile qui leur servira de linceul. La population des îles, spécialement, est réduite à une détresse dont Votre Excellence ne pourrait pas être témoin sans se sentir émue. A Delft, les habitants ressemblaient à des squelettes ambulants bien plus qu'à des êtres humains lorsque j'y envoyai, il y a quelques semaines, deux prêtres avec des secours malheureusement insuffisants. J'en suis convaincu, Votre Excellence trouvera le moyen de leur procurer, à eux et à tous ceux qui souffrent, un secours plus abondant et plus substantiel. Aussi, bien assuré d'être l'interprète de leurs sentiments à votre égard, en leur nom et au nom de mes collaborateurs je salue en vous le Père du peuple.

Salut à Votre Excellence ! Longue et heureuse vie à sir James et à lady Longden !

EXTRAIT DES LETTRES DU R. P. CHOUNAVEL.

Talampitia, 16 juillet 1878.

Vous apprendrez avec plaisir que je suis lancé de nouveau dans l'évangélisation des bouddhistes. Voici comment : A 3 lieues de Kurunégala il y a une population dispersée au milieu des champs de riz, dont une partie des habitants s'était convertie au protestantisme il y a seize à dix-huit ans. Mais cette religion nouvelle ne les satisfait pas tous et plusieurs sont venus me prier de les visiter ; je ne pouvais dire non. Je suis parti bien vite et me voilà établi depuis hier. C'est une grosse affaire, car les difficultés surgissent déjà, mais j'espère que, Dieu aidant, nous en triompherons. Tous les employés du gouvernement sont protestants et très-irrités de voir les démarches que l'on a faites de notre côté ; ils ont légèrement intimidé nos Indiens par leurs menaces, en sorte qu'au lieu de me loger chez des protestants on m'a préparé un abri dans une maison bouddhiste. Ce matin, j'ai célébré la sainte Messe dans ma petite cellule ; il y avait de douze à quinze hommes, dont quatre protestants et quelques femmes. Ils me paraissent bien disposés et intelligents ; ils ont écouté attentivement ce que je leur ai dit et m'ont fait peu d'objections. Comme je ne suis arrivé que d'hier, je ne puis encore dire d'une manière certaine ce que nous ferons, néanmoins les indices de conversions sont bons et j'ai la confiance que Marie, refuge des pécheurs, nous aidera à convertir ce peuple.

C'est déjà un grand point de gagné de pouvoir se fixer au milieu d'eux et leur parler de religion. L'habitation où je suis étant insuffisante, on m'en prépare une autre plus commode qui sera finie dans quelques jours ; je suis étonné de l'empressement qu'on y met, ce qui me fait espérer

que cette grande entreprise réussira : car pour ces commencements je n'ai voulu rien dépenser moi-même, afin de pouvoir mieux juger de la bonne volonté et de la sincérité de ces gens, qui sont généralement plus prodigues de promesses que d'actions généreuses. Le ministre n'est qu'à un mille d'ici, les protestants disent qu'ils veulent le faire venir pour parler de religion en cinghalais devant eux, afin qu'ils puissent connaître quelle est la véritable Eglise. Je l'attends de pied ferme, mais je doute fort qu'il consente à venir. En attendant, mon arrivée dans le pays a produit l'effet d'une pierre jetée dans une fourmilière. Je viens de recevoir la visite d'un prêtre bouddhiste qui voulait discuter, mais qui était peu désireux de connaître la vérité. Je l'ai tenu sur le point fondamental de la nécessité d'un Dieu créateur ; il a fini par l'admettre, mais en concluant misérablement que la religion de Bouddha est la meilleure ; une dizaine de ses coreligionnaires suivaient la discussion ; j'espère qu'elle leur profitera. A part une vingtaine de protestants, tout le pays est bouddhiste.

Le 28 juillet, fête de sainte Anne, j'eus le bonheur de baptiser huit adultes, dont six protestants et deux bouddhistes, ainsi que huit de leurs enfants ; une dizaine d'autres se préparent à recevoir la même grâce. La colère des autres protestants est si grande, qu'ils ont rebaptisé un enfant bouddhiste que j'avais baptisé moi-même à l'article de la mort. Celui qui a fait cet exploit dit qu'il se débarrassera bien de nous d'une manière ou d'une autre, mais ce n'est qu'une bravade ; il fera plus de bruit que de mal.

Ces protestants m'ont invité, ainsi que mes néophytes, à une conférence publique, mais comme je sais qu'ils n'ont d'autre intention que de provoquer des querelles, j'ai dissuadé mes gens de s'y rendre, en faisant dire aux pro-

vocateurs que, s'ils voulaient discuter, ils pouvaient venir me trouver ici et que je serais toujours prêt à les entendre. Mais ils refusent et se contentent de se servir des menaces et de la calomnie pour mettre des entraves à notre œuvre. J'espère qu'avec la grâce de Dieu nous triompherons de toutes ces difficultés.

Les bouddhistes n'éprouvent aucune répugnance à se faire catholiques, tandis qu'ils méprisent les protestants à cause du mariage de leurs ministres et de la nudité de leurs temples, qui n'ont que les quatre murs et quelques bancs en mauvais état.

Nous sommes heureux de pouvoir compléter ces détails par les citations suivantes :

Le R. P. Chounavel, l'apôtre des Bouddhistes, a commencé, il y a six mois à peine, son œuvre d'évangélisation au milieu des païens. Son zèle a été couronné déjà par un certain nombre de conversions. Il y a quelques jours encore, il a eu le bonheur de régénérer par le saint baptême onze personnes, toutes de la caste des Kandiens, réputée la première de l'île. Déjà auparavant il avait baptisé vingt personnes, enfants et adultes. C'est le récit de ces nouvelles conversions que je me permets de vous envoyer, l'extrayant du *Ceylon Messenger*, journal catholique de Colombo.

Conversions à Talampia. — Un correspondant nous écrit : « C'est avec la plus grande joie qu'une fois de plus j'ai à vous parler de conversions. Le bon et zélé missionnaire qui est de résidence à Kornegalle a eu le bonheur de voir son troupeau s'accroître de onze nouveaux convertis Kandiens dont cinq hommes, cinq femmes et un enfant de huit ans, tous du village de Talampitia. Cet heureux résultat est dû au travail et au zèle infatigable du R. P. Chounavel, dont le nom est devenu populaire dans presque tous les villages de cet important, mais trop abandonné district. Ce bon Père, après le baptême des nouveaux convertis, s'est rendu dans un village nommé Dol-

lue, avec l'intention d'y établir un campement pour poursuivre ses bienveillants projets.

« De là il compte visiter les mines de plombagine de Maduregodde et de Mipitia, dans le dessein d'y ouvrir un lieu de prière, afin de pouvoir secourir dans leurs besoins spirituels les pauvres catholiques employés dans ces mines. Pour jouir de ces bienfaits ces pauvres gens ont à venir à la ville, distante de seize milles, et à retourner dans leur village, situé dans la plaine.

« Puisse le ciel nous conserver longtemps ce zélé missionnaire pour mener à bonne fin le grand travail qu'il a entrepris, travail d'ailleurs qui est l'objet premier de tous nos missionnaires, lorsque abandonnant leur patrie, ils ont tout laissé pour venir se dévouer dans ces contrées lointaines, enveloppées encore des ténèbres du paganisme. »

Ceylon Catholic Messenger, le 13 septembre 1878.

Lettre de Sa Sainteté Léon XIII a Mgr Bonjean.

Mgr Bonjean a reçu du Souverain Pontife la lettre suivante, en réponse à une lettre de félicitations et de respect envoyée en son nom et au nom de son clergé et de ses fidèles.

Nous recueillons avec bonheur ce document parmi ceux qui honorent la congrégation.

Venerabili Fratri Christophoro, Episcopo Medensi, in partibus, Vicario Apostolico Jaffnensi.

LEO P. P. XIII

Venerabilis Frater, Salutem et Apostolicam benedictionem.

Sensus gratulationis et obsequii quos nomine tuo ac tuorum cooperatorum et fidelium istius vicariatûs obtulisti, ob commissum Nobis licet immerentibus universæ Ecclesiæ regimen, benevolo prorsus animo excepimus. Quemadmodum enim ob longinquitatem regionum non languet observantia

in vobis Christi in terris Vicario debita, ita nec in Nobis minus flagrans est ergo vos ea caritas quam paterni animi sanctitas imponit. Vestræ enim dilectionis et fidei testimonia gratissima habuimus, ac persuasum esse vobis volumus paratos semper Nos esse, ea ergà vos officia in Domino implere, quæ a Parente amantissimo par est expectari. Quo autem magis elucet in tuis litteris, venerabilis Frater, sincera illa pietas qua vos Nobis et huic apostolicæ cathedræ adhæretis, eo magis confidimus vobis semper curæ futurum, ut Nos vestris apud Deum fervidis precibus adjuvetis. Interea penitus commotiob eas graves calamitates, quæ istam regionem miserè afflixerunt, humiliter a Domino ardentibus votis exposcimus ut vos protegat, et miserationes suas super vos omnes cunctosque ipsius vicariatûs fideles ostendat ; ac messem suam quam ipso favente congregastis tueri et multiplicare dignetur. Divinæ autem benignitatis auspicem et pignus sincera dilectionis Nostræ esse cupimus apostolicam benedictionem quam tibi, venerabilis Frater, et Dilectis Filiis missionariis qui tecum pro salute animarum adlaborant, ac cæteris omnibus pro quibus postulasti, peramanter impertimus.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, 10 julii 1878, Pontificatus Nostri anno primo.

Leo Papa XIII.

D'autres documents de la mission de Ceylan, reçus trop tard pour être insérés dans ce numéro, seront publiés dans le numéro suivant de nos Annales.

CAFRERIE.

Journal de voyage du R. P. Fayolle.

9 *mai.* — Il est cinq heures du matin ; les côtes d'Angleterre sont en vue, et dans une heure nous débarquerons à Southampton. Le vapeur s'arrête, et nous voyons venir à nous le R. P. Dawson, qui surveillait notre arri-

vée. Le bien cher Père a droit à notre reconnaissance, et je suis bien aise de trouver ici une occasion pour la lui exprimer. Pendant de longues heures, il veilla à ce que nos bagages échappassent à l'examen désagréable de la douane. Il les fit aussi transporter à bord de l'*American*.

Vers les trois heures de l'après-midi, on leva l'ancre, et le vaisseau s'ébranla. Ce fut un moment solennel que celui où notre beau steamer commença à se mouvoir dans le port. Je ne veux pas décrire la scène émouvante du départ : les embrassements, les larmes, etc. ; puis, sur le rivage, les signes d'adieux, qui finissent par ne plus être aperçus à mesure que la terre fuit.

10 *mai*. — Nous arrivons à Plymouth, où l'on s'arrête pour prendre de nouveaux passagers. Là, nous profitons de quelques moments qui nous sont donnés pour envoyer encore un petit mot d'adieu à notre bien-aimé Père général. Puis, à deux heures après midi, on part, et cette fois nous voyons disparaître le dernier point de terre européenne. Alors cessent les distractions extérieures, et commence la vie du bateau.

Le mal de mer, auquel nous croyions avoir échappé, parce que la Manche s'était montrée très-clémente, commença à faire sentir ses ennuis ; il fallut s'y résigner.

11 *mai*. — Etant moins malade que mes compagnons de voyage, je puis faire connaissance avec l'équipage et les passagers. Nous avons à bord un évêque protestant de la haute Église d'Angleterre ; un autre ministre, docteur en je ne sais quoi, sorti de l'université d'Oxford ; une *religieuse protestante*, avec un costume tel qu'en portent beaucoup de religieuses catholiques, c'est à s'y méprendre. Cette bonne personne est accompagnée de deux postulantes ou aspirantes à la vie religieuse, telle que l'entendent les protestants. Elles vont, dit-on, renforcer le personnel de l'école protestante pour les jeunes filles de Bloëmfontein.

Vous voudrez bien me dispenser, mon révérend Père, de vous énumérer la multitude de dames, filles, valets et chiens, qui composent la suite de l'évêque et du ministre.

12 *mai*, *dimanche*. — Nous avons eu aujourd'hui l'honneur de faire la connaissance du capitaine de l'*American*, M. Guilbert. Il est catholique et connaît très-bien Mgr Jolivet. Lors du voyage de notre Vicaire apostolique, e capitaine Guilbert allait à Port-Natal prendre le commandement d'un bateau de la compagnie commerciale *Union Steam ship Company*. « Vous avez du bonheur, me dit-il, d'avoir affaire à un capitaine catholique, car ces protestants de la haute Eglise auraient peut-être eu l'idée de vous tracasser. »

Oui, sans doute, nous avions du bonheur; mais, d'un autre côté, nous avions à souffrir de ne pouvoir pas faire nos exercices de religion avec la solennité qui distingue les offices catholiques en France. Pour moi, je pensais à nos belles cérémonies du scolasticat, et je me sentais attristé à la pensée que je ne reverrais pas cette chère maison, où je reçus tant de grâces, et ces Frères bien-aimés qui s'y dévouent pour former à la Congrégation des enfants dignes d'elle, des Prêtres au cœur apostolique, qui plus tard porteront au loin le nom de notre Dieu.

13 *mai*. — Je n'ai pas encore énuméré tous les passagers. Il y a ici sept chirurgiens qui vont soigner les blessés de l'armée anglaise tombés sous les balles des Cafres. La mer est agitée, et l'on peut de temps en temps apercevoir au loin de petits vaisseaux qui semblent sur le point d'être submergés, mais il paraît que le danger n'est pas grand, car matelots et officiers continuent leur travail habituel, sans se préoccuper de cette petite bourrasque. Tout l'effet produit consiste à ralentir notre marche et à rendre les passagers beaucoup plus malades. La table est presque déserte.

14 *mai*. — Le mal de mer nous a tous visités. Etant l'un

des moins éprouvés, je puis à loisir monter sur le pont et assister à toutes les manœuvres des matelots.

15 *mai.* — Tous les passagers tâchent de tuer le temps comme ils peuvent. On en voit se promener sur le pont, puis tomber au premier mouvement du navire et, après s'être relevés, se promener de nouveau, dans le but d'acquérir ce que les Anglais appellent les *jambes de mer*, c'est-à-dire la facilité de marcher solidement sur le pont malgré le roulis, comme le font les matelots. D'autres commencent à chanter, à jouer, à danser même, etc.

Pour nous, après avoir visité le vaisseau et pris connaisance de tout ce qui pouvait nous intéresser, nous songeons sérieusement à apprendre l'anglais. J'ai, pour ma part, fait une convention avec un des chirurgiens : il me donnera une leçon d'anglais, et je lui donnerai une leçon de français.

16 *mai.* — « Demain nous serons à Madère, » avait-on dit hier soir. Aujourd'hui, de grand matin, on apercevait les rivages de cette charmante *perle de l'Océan*. Après avoir longé la côte pendant plusieurs heures, nous entrons enfin dans la magnifique baie que bordent les maisons de la ville basse de Funchal, tandis que les autres habitations s'élèvent en amphithéâtre sur le fertile coteau qui donne le vin célèbre de Madère.

Mais ce qu'un catholique, ce qu'un Oblat de Marie aime le plus à contempler, c'est la chapelle de Notre-Dame du Mont, qui domine la ville et semble inviter les navigateurs à venir prendre aux pieds de l'Étoile des mers quelques instants de repos.

Le vaisseau devant s'arrêter pour quelques heures, nous louons à la hâte, pour toute la caravane, une petite barque, et en quelques minutes nous sommes à terre. On nous conduit aussitôt, sur notre demande, à l'Hôpital, tenu par des sœurs de la Charité.

Ici on peut parler français et avec des Français. Quel bonheur! On dirait, à voir tous les visages rayonnants de joie, que nous sommes au terme de notre voyage. Comment n'être pas joyeux en voyant l'accueil si cordial de ces bonnes filles de Saint-Vincent de Paul? Elles nous firent visiter l'Hôpital, et nous pûmes répéter la parole que l'on entend souvent de la bouche des visiteurs : « Franchement, on voudrait être malade pour avoir le bonheur d'être si bien soigné. »

Je ne dois pas oublier de mentionner aussi la charité de M. Smith, religieux lazariste et aumônier de l'Hôpital, qui nous reçut chez lui, tandis que nos sœurs étaient si bien soignées à la communauté.

Il faisait bon à Madère, mais il fallait partir sous peine de voir notre vaisseau continuer sans nous sa course rapide vers le Cap. Nous revînmes donc, après avoir fait provision de quelques fruits pour nous rafraîchir sous les tropiques.

A peine avions-nous repris place sur le vaisseau, que M. le capitaine Guilbert vint nous offrir une corbeille de fraises nouvelles, fraîchement cueillies dans les jardins de Madère. « Voilà, me dit-il, quelque chose pour vous et pour les sœurs. Je vous offre ces fruits comme un faible témoignage de ma bienveillance pour vous. » Nous acceptâmes avec reconnaissance, et, quelques instants après, nous reprenions la mer.

17 *mai*. — En quittant Madère, nous avions pensé ne plus revoir la terre avant Capetown : c'était une erreur. Nous voici entre deux îles du groupe des Canaries. A droite, c'est Palma; à gauche, c'est la plus grande île du groupe, surmontée du fameux pic de Ténériffe, qui s'élève à une hauteur de 3 500 mètres. On dit et j'ai lu que les Canaries ne le cèdent en rien à Madère pour la fertilité du sol et la variété étonnante des produits, mais

je dois avouer que ce que nous en avons aperçu est loin d'offrir un aspect aussi riant et aussi fertile.

Ce soir, j'ai eu occasion de causer avec un chirurgien. Il est, dit-il, fils de matelot, connaissant les habitudes, les préjugés et les superstitions des matelots. Tout le monde est persuadé que nous allons faire naufrage, parce qu'il y a à bord des *hommes du clergé*. Un évêque, un ministre, des prêtres et des religieuses catholiques! Donc le vaisseau est perdu! Si, par malheur, nous venons à manquer de vivres, gare à nous! Le capitaine nous a fait en riant la même observation.

18 *mai*. — Aujourd'hui, après midi, au moment où les passagers s'y attendaient le moins, on entend la cloche sonner à coups redoublés. C'est l'alarme. Le navire est en feu, dit-on; et les matelots d'accourir avec les instruments de sauvetage : les uns se tiennent auprès des chaloupes, prêts à les jeter à la mer, d'autres courent aux pompes pour arrêter l'incendie. Qu'y a-t-il donc ? rien du tout. C'est un exercice qu'on fait faire aux matelots afin que chacun connaisse son poste, si l'accident du feu arrivait réellement.

Un des premiers officiers du bord, M. Alston, fils d'un ministre protestant, se montre envers nous d'une bienveillance remarquable. Il a autrefois été soigné pendant le cours d'une longue maladie par les sœurs de l'hôpital à Saïgon et un prêtre catholique l'a relevé d'un affreux désespoir où l'avait jeté la perte d'un bâtiment qu'il commandait. Il a depuis conservé pour les catholiques une affection particulière. « Je me ferais catholique, dit-il, si je voulais me mettre à pratiquer une religion. » Considérant un de nos livres, il a aperçu une image du Sacré Cœur qu'il a voulu garder en souvenir des Oblats de Marie.

19 *mai*, *dimanche*. — Dimanche dernier, les pro-

testants, tous pris et retenus dans leurs cabines par le mal de mer, n'ont fait aucun exercice religieux. Aujourd'hui c'est bien différent : on apporte sur le pont un piano; on joue, on chante des hymnes, il y a un prêche; après midi, second service présidé par l'évêque protestant de Grahamstown.

Le capitaine, qui est bon catholique, voudrait aussi nous voir célébrer le saint sacrifice. Il nous offre à cet effet la moitié du pont, qu'on séparerait de l'autre par un rideau tendu en travers du navire. Hélas ! n'ayant ni ornements, ni vases sacrés, j'ai eu le regret de ne pouvoir profiter de la facilité qui m'était offerte. Dans la journée, j'ai cherché le moyen de faire honneur autant que possible à notre sainte religion dans les circonstances où nous nous trouvions. Voici mon plan :

Les protestants ont un service tous les dimanches, mais rarement pendant la semaine ; nous en aurons un tous les jours. D'autre part, je ne voudrais faire sur le pont aucun exercice public, parce que tous les soirs on y chante, on y joue, on y danse... Et puis nous ne sommes pas très-nombreux : huit sur cent soixante-cinq passagers. Que faire ? Je demande au capitaine une de ses deux cabines : il me les offre toutes les deux et j'accepte la plus spacieuse, placée sur le pont au pied du grand mât. Dorénavant nous irons tous les soirs y faire notre petit exercice du mois de Marie. Un cantique à la sainte vierge, le chapelet, une petite lecture et un autre chant pour terminer, tel sera l'ordre à suivre dans ces petites réunions.

20 *mai.* — Ouverture de notre mois de Marie. — Nos chants sont magnifiques, dit-on. Le fait est que, sans en avoir l'air, les passagers s'attroupent autour de la cabine pendant que nous sommes *chez nous* occupés à prier notre Mère du ciel.

On est venu nous prier de prendre part à une loterie :

il s'agit d'une grande lunette d'approche dont le propriétaire veut tirer le plus d'argent qu'il pourra. Pour faire comme tout le monde et nous débarrasser de solliciteurs un peu importuns, nous prenons trois billets. Sur le soir, on m'appelle pour tirer au sort à mon tour et la lunette devient notre propriété. Avouez que nous eûmes ce qu'on appelle de la chance.

On voit des multitudes de poissons volants : un des passagers s'amuse à tirer des coups de fusil sur un requin qui, dit-on, suit le vaisseau depuis longtemps.

Nous ne sommes pas très-loin de la côte occidentale de l'Afrique : avec des lunettes d'approche on distingue au loin la pointe du cap Vert.

21 *mai*. — Il y a des passagers et des officiers qui trouvent les ministres protestants très-impolis, parce qu'ils semblent parfois affecter à notre égard un air de supériorité. Je dois pourtant dire que nous n'avons pas eu trop à souffrir de leur attitude, bien qu'on eût pu désirer de la part de leurs femmes un peu plus de tenue. Ce matin, j'ai causé avec l'évêque de Grahamstown. Il m'a parlé beaucoup de Mosesh, de nos missions en Basutoland : « Un jour, disait-il, que je conversais avec Mosesh, chef de la tribu des Basutos, il me dit grossièrement : « Les religions catholique et protestante sont deux vaches qui mugissent différemment, mais elles donnent du lait l'une et l'autre. » C'était toute son appréciation.

M. Merriman (c'est le nom de l'évêque) est, s'il faut l'en croire, bien peiné de voir nos missionnaires travailler avec tant de zèle et si peu de succès. S'il ne me l'avait pas dit en termes d'une exquise politesse, j'aurais pu lui répondre avec le roseau de La Fontaine :

> Votre compassion part d'un bon naturel,
> Mais quittez ce souci.

Je me suis contenté de le penser et de lui faire remar-

quer que nos succès étaient à l'heure présente très-consolants et incontestables.

22 *mai*. — 10 degrés de latitude nord et 17 de longitude occidentale (méridien de Greenwich). La chaleur est étouffante. Beaucoup de passagers et même quelques-uns des nôtres sont indisposés.

La mer est calme et l'on aperçoit de longues lignes de marsouins luttant de vitesse avec le vaisseau. Quelques-uns viennent tout près pour se faire admirer.

23 *mai*. — Vers dix heures du matin, le steamer s'arrête ; l'hélice est brisée. Cette fois les chaloupes vont à l'eau. Le capitaine descend pour inspecter son navire ; il n'est pas sans inquiétude et se demande sérieusement s'il ira relâcher à l'île de l'Ascension ou si, après quelques réparations, il pourra continuer jusqu'à Capetown. Notre marche est ralentie sensiblement.

Un gentilhomme protestant de Bloëmfontein, qui paraît s'intéresser aux catholiques de cette ville et dont la fille est une élève du couvent catholique, nous a prêté des fauteuils en osier achetés à Madère. Avec la chaleur il est impossible de rester sur le point du navire où sont les bancs publics, il faut se retirer sous les tentes dressées sur le pont ; et si l'on n'a pas de siége, on est condamné à rester debout ou à aller pendant de longues heures s'emprisonner dans sa cabine, où la chaleur est insupportable.

Depuis qu'on nous a vus aller chez le capitaine pour nos exercices religieux, on nous respecte beaucoup plus, ce que les protestants ne voient pas, dit-on, sans en éprouver un brin de jalousie.

24 *mai*. — Bientôt nous passerons la ligne, mais personne ne parle de nous baptiser de nouveau. Il paraît que cette cérémonie n'est plus permise et que le passage de l'équateur s'effectue aujourd'hui sans aucun incident.

A sept heures du soir, heure convenue pour notre

exercice du mois de Marie, la cabine n'étant pas illuminée, nous attendions un peu plus tard que d'habitude pour commencer. «Eh bien, dit M. Guilbert, vous n'allez pas à la *chapelle*, ce soir ? Vous allez tromper l'attente des passagers, on veut vous entendre chanter.» Je lui fis observer que la *chapelle* n'était point éclairée et aussitôt des ordres sévères rappelèrent à l'ordre le mousse retardataire chargé de ce soin.

Ici se place un petit incident : l'officier qui avait reçu de nous une image du Sacré-Cœur trouve que mes supérieurs n'auraient pas dû m'envoyer dans un pays inconnu, parce qu'avec les moyens de plaire : *powers of pleasing*, que le bon Dieu m'a départis, j'aurais fait plus de bien dans un centre plus *spirituel* et plus instruit que celui où je suis appelé à vivre. Merci, lieutenant ! Vous trouverez sans doute qu'il n'est pas exigeant.

Le capitaine s'est déterminé à aller droit au Cap sans relâcher à l'Ascension. En somme le trajet de Southampton se fera en vingt-huit jours, comme on s'y attendait.

25 *mai*. — Rien de nouveau. Nous apprenons l'anglais de notre mieux, mais une chose nous empêche de faire de rapides progrès dans cette langue. Un grand nombre de passagers et d'officiers possédant tant bien que mal quelques bribes de français viennent à tour de rôle me montrer leur savoir et me rendre juge de leur science. Cela me prend tout mon temps.

26 *mai*. — Il me semble que la ferveur des protestants a diminué un peu. Leur prêche n'a pas été aussi suivi que de coutume : on trouve que c'est trop long. L'assistance, assez nombreuse au commencement, a baissé sensiblement vers la fin ; les chants ont été exécutés seulement par les deux ou trois filles de l'évêque groupées autour de leur père.

Nous sommes à 4° 59′ de latitude sud, mais le courant

qui tend à nous éloigner de la terre a fait dévier le vaisseau de quelques milles. L'hélice vient de subir une nouvelle avarie. Dieu fasse que nous arrivions à bon port!

27 *mai*. — Hier nous avons abrégé notre exercice du mois de Marie, afin de pouvoir chanter les vêpres. Oh! qu'il fait bon chanter en pleine mer les louanges de Marie! Un des fervents du protestantisme disait que c'est bien assez de prier Dieu, et qu'il est superflu et fatigant de prier la sainte Vierge. Il ne savait pas combien cette prière fait de bien, et quel secours pour le salut on rencontre dans le culte de Marie.

A mesure que nous nous éloignons de l'équateur, la chaleur diminue d'intensité, et les jours vont en décroissant. Chacun sait qu'à l'époque où nous sommes, on est en plein hiver dans le sud de l'Afrique. Je m'abstiens de toute description, et ma narration ne renferme aucun des récits merveilleux qu'on lit parfois dans la relation des longs voyages. Nous ne voyons, depuis bien longtemps, que deux choses : la mer toujours calme et le ciel bleu, à peine tacheté par de rares nuages. Il n'y a pas là matière à description.

29 *mai*. — Rien ne s'est passé hier qui mérite d'être mentionné. Nous sommes en face de Sainte-Hélène, à peu près à égale distance de l'île et de la côte d'Afrique. — Marche très-lente. — Mer houleuse.

L'un des chirurgiens et le ministre protestant ont eu une discussion sur la religion. Ils ont fini par se brouiller, et le révérend a dû, avec sa femme, changer de place à table, pour fuir le voisinage de son interlocuteur. Ces messieurs de la haute Église d'Angleterre se disent catholiques, et nous désignent sous le nom de romains.

30 *mai*. — 16 degrés de latitude sud et 2 degrés de longitude orientale. — Tout le monde est malade. Les médecins et chirurgiens sont eux-mêmes éprouvés ; ils ont,

disent-ils, la tête lourde, et ne veulent pas avouer que le mal de mer les a secoués comme le vulgaire.

31 *mai*. — Clôture du beau mois de Marie. Tout s'est bien passé comme aux jours précédents.

1er *juin*. — Ouverture du mois du Sacré-Cœur, après quoi nous prenons, comme de coutume, notre récréation sur le pont. Elle a été aujourd'hui interrompue par des chants et des danses tapageuses, ce qui nous a obligés à nous retirer dans nos cabines plus tôt que d'habitude.

2 *juin*, Dimanche. — Nous avons eu cette nuit une petite tempête, qui s'est apaisée un peu avant le lever du soleil. Ce soir nous chanterons les vêpres, comme d'habitude, en attendant que nous puissions les chanter dans nos chères églises d'Afrique. A propos de vêpres, il y a un protestant qui vient toujours se placer à la porte de la cabine quand nous chantons. Il chante avec nous, mais, dès qu'on entonne l'*Ave Maris stella*, il s'en va au plus vite, sans doute pour ne pas participer à un acte d'idolâtrie.

3 *juin*. — Il y a dans l'équipage un mouvement de va-et-vient qui annonce l'approche de Cape-Town. Dès lors, nous commençons à écrire nos lettres, pour les envoyer en France dès notre arrivée en ville.

On voit, autour du navire, des milliers d'oiseaux aquatiques qu'on cherche à prendre à la ligne. On jette à l'eau l'hameçon ; l'oiseau se précipite sur la petite proie, et le voilà pris.

Hélas ! nous avions cru être près du Cap, parce que nous étions plus près de la côte, mais nous apprenons que, dans trois jours seulement, nous pourrons mettre pied à terre.

6 *juin*. — Enfin, après trois jours d'anxieuse attente, nous arrivons au Cap. A peine le vaisseau est-il arrêté que nous voyons monter sur le pont M. le baron de Sé-

lis-Françon, représentant du gouvernement belge et autrefois consul dans le Transvaal. Il vient nous souhaiter la bienvenue et nous donner, sur la ville et ses environs, mille renseignements très-utiles à notre inexpérience.

Nous nous rendons ensuite au palais de Sa Grandeur Mgr Léonard, évêque catholique de Cape-Town. Ce bon prélat nous attendait depuis longtemps, et nous aurait envoyé prendre à bord, mais ne sachant pas l'époque précise de notre arrivée, il a dû se contenter de nous attendre chez lui. Sa Grandeur nous a accueillis comme un père. Elle a bien voulu témoigner, pour nos bien-aimés supérieurs et notre chère Congrégation, beaucoup d'estime et d'affection.

Après avoir vu la ville et rendu visite à M. le baron de Sélis-Françon, nous sommes revenus prendre sur le steamer quelque peu de repos, tandis que les Sœurs étaient reçues au couvent des dominicaines.

7 *juin*. — Quel bonheur pour nous de pouvoir, après une si longue privation, offrir le saint sacrifice de la messe ! Après avoir goûté longtemps la consolation d'adorer le Saint-Sacrement de nos autels, nous avons visité les écoles catholiques de la ville, lesquelles sont les meilleures et les plus fréquentées, malgré l'opposition acharnée des sectes protestantes. Le soir, vers six heures, nous avons eu le bonheur d'assister au salut du saint Sacrement, dans l'église cathédrale. Ce qui nous a le plus frappés, c'est la gravité, la précision et la piété avec lesquelles les ministres sacrés faisaient toutes leurs fonctions liturgiques.

8 *juin*. — Nous avons aperçu aujourd'hui dans la ville un grand nombre de femmes cafres, faites prisonnières dans la guerre entre les Anglais et les tribus de l'intérieur. Quel abaissement ! Comme il y a bien là de quoi exciter le zèle d'un Missionnaire, et aussi de quoi remplir

notre cœur de reconnaissance envers Dieu, qui nous a fait naître dans un pays catholique !

Les journaux ayant annoncé que, dimanche matin, l'*American* lèvera l'ancre, nous sommes obligés de prendre congé de Mgr Léonard et de revenir ce soir à bord. M. le baron de Sélis a bien voulu nous accompagner en voiture depuis le palais épiscopal jusqu'au port, et nous avons dit adieu à cette première ville africaine, qui nous a donné, pendant deux jours, une si généreuse hospitalité.

9 *juin*, dimanche. — Dès cinq heures du matin commencent les manœuvres pour sortir du port, et, après quelques minutes, l'*American* reprend majestueusement sa course le long des côtes magnifiques, qui offrent à nos yeux les paysages les plus variés et les plus pittoresques.

C'est ce soir, avons-nous calculé, que commence à Autun la retraite préparatoire à l'ordination. Comme nous prions le saint Esprit de descendre pleinement dans ces cœurs apostoliques ! Quelques-uns de ces chers frères seront un jour des nôtres, nous l'espérons, et tous seront de dignes enfants de notre chère Congrégation.

10 *juin*. — Nous arrivons devant la baie de Mossel, où l'on s'arrête pendant deux heures. Ce n'est pas sans quelque peine que notre steamer parvient à se remettre en mouvement, car on s'était avancé un peu trop près du rivage, et le vaisseau, traînant sur un fond de sable, ne pouvait se mouvoir aisément.

11 *juin*. — Voici Port-Elisabeth, jolie petite ville, bâtie sur une baie charmante. Ici, il nous faut descendre de l'*American*, qui retourne en Angleterre, et nous embarquer sur le *Teuton*, désigné pour remonter la côte jusqu'à Zanzibar.

Le nouveau navire ne devant partir que dans deux jours, nous avons assez de temps pour aller à terre et vi-

siter Notre-Seigneur au saint Sacrement. Puis nous sommes invités, par M. O'Brien, prêtre catholique irlandais, à passer chez lui la journée de demain, tandis que les sœurs seront, comme à Cape-Town, reçues au couvent des religieuses bénédictines. On veut fêter solennellement notre arrivée : demain sera jour de congé pour les élèves, qui donneront un concert en notre honneur.

12 *juin*. — Dès le matin, après la sainte Messe, le concert a commencé. C'était magnifique et j'étais loin de supposer que j'entendrais de si beaux chants dans le sud de l'Afrique. Ici, rien qui ressemble à l'idéal sauvage qu'on se fait parfois des missions étrangères : chants en parties, musique instrumentale où les pianos, les harpes, la guitare figurent avec honneur tantôt ensemble, tantôt séparément. Je n'oublierai jamais Port-Elisabeth.

Mais les fêtes d'ici-bas ne durent qu'un instant et il fallut bientôt revenir sur le *Teuton*. Au moment où nous quittions le rivage dans la petite barque qui nous avait déposés à terre, toutes les élèves de l'école des sœurs parurent tout à coup et nous firent des signes d'adieu en nous souhaitant un heureux voyage. M. le capitaine de l'*American* qui se trouvait avec nous était ému de ce spectacle jusqu'aux larmes.

Arrivés sur notre nouveau vapeur, nous recevons la visite d'adieu de plusieurs officiers venus de l'*American* pour le règlement de leurs comptes et enfin nous allons prendre quelques moments de repos dans nos nouvelles cabines.

13 *juin*. — Au lieu de partir à dix heures du matin, on ne lève l'ancre qu'à trois heures de l'après-midi. Le capitaine du *Teuton*, quoique protestant, se montre très-bienveillant à notre égard. Il veut bien nous prêter ses cartes et sa lunette pour que nous puissions observer la côte plus en détail. Il vient lui-même de temps en temps pour

indiquer les points remarquables de la côte, l'embouchure des principales rivières, etc.

Quelques-uns des passagers qui étaient avec nous sur l'*American* ayant dit à cet excellent homme que nous avions journellement sur l'autre steamer nos exercices religieux, il nous a fait offrir pour nous seuls le grand salon du navire avec deux pianos et un harmonium. Dans cette nouvelle *chapelle* nous avons fait encore une fois notre exercice du mois du Sacré Cœur.

14 *juin*. — Encore un arrêt. Nous sommes en face du petit port de East-London, et après avoir laissé quelques passagers, nous reprenons notre course pour, cette fois, ne plus nous arrêter.

15 *juin*. — Enfin nous voici en face d'Urban. Le navire s'arrête et nous voyons s'avancer beaucoup trop lentement au gré de nos désirs le petit vapeur sur lequel nous devons franchir la barre dangereuse qui nous sépare du rivage. En quelques instants nous sommes installés dans le petit navire et lentement, mais sûrement, nous approchâmes du terme de notre grand voyage.

Là des pères et des frères nous attendent et sont venus au port nous souhaiter la bienvenue. Déjà on distingue de loin le R. P. Sabon, puis le R. P. Baudry. Ils nous reçoivent avec toutes les démonstrations d'une affection toute fraternelle.

C'est, si je calcule bien, au moment où nos frères d'Autun reviennent de l'ordination, que nous arrivions à bon port après une heureuse traversée. Nous nous sommes joints de tout cœur au *Te deum* d'action de grâces chanté par nos chers scolastiques.

Nous avons fait aux intéressants élèves de l'école de d'Urban, dirigée par le R. P. Baudry, une visite qu'on pourrait appeler officielle. Après un bon nombre de morceaux de chants fort bien exécutés et appris exprès pour

fêter notre arrivée, un des élèves nous a lu, au nom de tous ses condisciples, une charmante petite adresse dans laquelle étaient exprimés pour nous et pour les sœurs les sentiments les plus délicats de reconnaissance et d'affection.

Il nous reste à remplir un devoir de reconnaissance envers tous ceux de nos frères qui ont bien voulu prier pour l'heureux succès de notre voyage. Notre bien-aimé Père, tout en priant beaucoup lui-même, nous a recommandé aux prières d'un grand nombre d'âmes ferventes. Qu'il reçoive ici l'expression de notre filiale reconnaissance.

Mais nous nous permettons de demander encore de nouvelles prières pour notre second voyage plus difficile que le premier, dans l'intérieur des terres.

Je crois que nous partirons de Pietermaritzburg, les sœurs et nous, dans deux mois, en wagon, pour nous rendre en Basutoland et de là, soit à Bloëmfontein, soit à Kimberley, dans le pays des diamants.

Rapport de Mgr Jolivet (1).

Prétoria (Transvaal), le 2 octobre 1877.

Trois ans ne sont pas encore écoulés depuis que le Souverain Pontife m'a chargé du Vicariat de Natal, et dans ce court espace de temps nous avons pu créer bien des œuvres. Nos chrétiens ne sont pas encore nombreux, mais un jour viendra où la moisson qui se prépare lèvera. Ces vastes régions vont s'ouvrir à l'agriculture et à l'industrie, des voies de communication facile seront ouvertes

(1) Ce rapport, destiné aux *Annales de la Propagation de la Foi*, nous a été adressé en double, et il trouve ici naturellement sa place.

d'un océan à l'autre, des villes et des villages vont surgir de toutes parts.

Je vous invite à faire avec moi une tournée d'inspection dans mon immense vicariat.

Nous avons doublé le cap de Bonne-Espérance et nous longeons pendant quelques jours des côtes magnifiques, qui offrent à nos regards l'aspect d'un parc anglais, avec ses vertes pelouses entrecoupées de bosquets et de massifs d'arbres, et nous venons débarquer à Port-Natal, à trois kilomètres de la ville de d'Urban, à laquelle il est relié par un chemin de fer. D'Urban est la ville de commerce de la colonie de Port-Natal; elle compte environ 10 000 habitants, de toutes les races et de toutes les couleurs. Ici comme partout, l'éducation chrétienne de la jeunesse est notre premier souci; l'église, à la rigueur, peut attendre, la jeunesse n'attend pas, elle grandit; encore quelques années et elle formera une nouvelle société, impie ou indifférente selon le milieu dans lequel elle se sera développée. Nous avons donc commencé par bâtir à d'Urban de belles écoles, confiées aux soins des sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux. Salle d'asile, école primaire, école supérieure pour les jeunes filles; rien n'y manque pour en faire un établissement assez complet en ce genre. Il nous fallait aussi une école de garçons. Trop pauvres pour en bâtir une, nous nous sommes permis de convertir notre pauvre petite église en école pendant la semaine. C'est un de nos Pères, aidé d'un Frère convers, qui en est chargé. Que n'avons-nous les moyens de bâtir en cette ville une église convenable! Peut-être saint Joseph, patron de la paroisse, va-t-il inspirer à quelque âme chrétienne la pensée de nous aider à réaliser ce désir.

Maintenant, laissant d'Urban et son port, et sa belle falaise, et sa végétation semi-tropicale, dirigeons-nous vers Pietermaritzburg, la capitale de la colonie. Je ne

vous invite pas à prendre le chemin de fer; on y travaille, mais il faudra encore deux ans pour compléter ces travaux. Prenons donc la diligence, nous avons vingt lieues à parcourir; nous partons à huit heures du matin, et à cinq heures du soir nous serons dans la cité. Pietermaritzburg n'a pas le commerce et le mouvement que donne à d'Urban son port de mer; mais, en revanche, il a l'avantage d'être le siége du gouvernement. Le gouverneur et sa suite, les différents fonctionnaires de l'État, un régiment de soldats anglais, une belle musique militaire ; tout cela contribue à donner de l'importance et de l'éclat à la petite cité aristocratique, comme l'appellent les citoyens de D'Urban, un peu jaloux de ces priviléges. Une altitude d'environ 2,000 pieds lui vaut aussi une température modérée. Les nuits d'hiver y sont froides ; mais ici, comme dans tout le pays, le soleil d'Afrique fait sentir ses feux pendant le jour, même en hiver où jamais nuage ne vient lui disputer l'empire. En été au contraire, des pluies fréquentes viennent mitiger les ardeurs de ses rayons.

Mais venons à nos œuvres. Nous avons établi à Pietermaritzburg un couvent avec pensionnat, externat, école primaire, salle d'asile ; et nous venons d'y ajouter un orphelinat où déjà 14 charmantes petites filles ont trouvé un asile et les soins plus que maternels des sœurs de la Sainte-Famille. Nous y avons bâti une résidence pour l'évêque et son clergé. Appelez-la, si vous voulez, le palais épiscopal ; pour nous c'est un collége, car nous avons consacré l'aile principale du bâtiment à l'éducation des jeunes gens de la cité. Outre l'anglais, on y enseigne le latin et le français, sans parler des arts d'agrément. Le collége des Pères Oblats existe à peine depuis quelques mois, et déjà c'est l'école la plus florissante de la ville, ayant plus d'élèves que les deux autres colléges réunis. Aussi, dernièrement le révérend M. Newnham, membre

du conseil législatif, dans son discours à la chambre, a-t-il dit avec autant de vérité que de bonne grâce, que les catholiques avaient surpassé, en fait d'éducation, tout ce qu'avaient pu faire le gouvernement et les sectes protestantes. Les deux tiers au moins des enfants qui fréquentent nos écoles ne sont pas catholiques, et nous évitons par prudence de les troubler dans leurs idées religieuses ; mais, élevés comme ils sont dans une saine atmosphère, ils échappent également et aux miasmes délétères de l'indifférence et au poison violent du fanatisme anticatholique. L'effet, à la longue, ne peut être que salutaire ; mais, dès à présent, cet état de choses assure à nos écoles des moyens d'existence et à notre sainte religion un prestige et une influence qu'elle ne pourrait avoir autrement, au milieu de populations non catholiques. Comme complément des écoles, les sœurs ont établi au couvent une congrégation de jeunes filles, et les Pères ont fondé une association de jeunes gens, pour qui nous venons de bâtir une grande salle de réunion avec bibliothèque, salon de lecture,... etc.

Maintenant disons adieu à la civilisation et transportons-nous dans nos missions cafres du Basutoland.

Pour y arriver il nous faut traverser la formidable chaîne du Drakensberg (montagne du Dragon) dont la crête sinueuse forme un rempart entre Natal et les régions circonvoisines. On pourrait faire ce voyage à cheval et passer la nuit à la belle étoile, mais prenons de préférence les chariots à bœufs (wagons) qui nous permettront de porter des effets de la mission et nous fourniront un abri pour la nuit. Dix-huit bœufs sont attelés à chaque wagon, car il nous faut passer des rivières, gravir des montagnes, traverser une multitude de *sluits* (ravins), et, si les pluies ont grossi la rivière, attendre que l'eau s'écoule. Ne nous contentons pas d'un seul wagon, il en faut

au moins deux voyageant ensemble, afin qu'on puisse se porter secours en cas de besoin.

Depuis quatre semaines nous voyageons à pas lents, encore plus de nuit que de jour, et nous voici arrivés au Calédon. La rivière est guéable et nos bœufs y descendent sans trop de difficultés. Mais, le wagon est lourd et nos dix-huit bœufs sont impuissants à le faire remonter sur la rive opposée. Dans quelques minutes les dix-huit bœufs de l'autre wagon viennent s'ajouter aux nôtres; nos Cafres fouettent, crient et se démènent, les trente-six bœufs tirent de toutes leurs forces, la chaîne de fer ne se rompt pas, et nous remontons sans accident la rive escarpée.

Nous voici dans le Basutoland (1), belle contrée de montagnes et de plateaux verdoyants, naguère le royaume de Moshesh. Mais, ce vieux roi cafre, traqué par les Boers hollandais, s'était vu obligé de mettre son pays sous la protection de l'Angleterre, et aujourd'hui ses fils ne sont plus que des petits chefs, soumis à l'autorité du magistrat anglais.

Avant de venir s'y établir, nos missionnaires avaient essayé, mais sans succès, de travailler à la conversion des Zoulous, tribu cafre guerrière et puissante, mais d'un esprit léger, frondeur, peu apte à recevoir les enseignements de l'évangile. Nos Pères vinrent donc se fixer chez les Basoutous à l'invitation du roi Moshesh, qui leur octroya la vallée où se trouve aujourd'hui notre principale mission cafre et donna lui-même au nouvel établissement le nom de Motsi-wa-Ma-Jésu (village de la mère de Jésus). Mon vénérable prédécesseur, Mgr Allard, vint lui-même se fixer dans la mission; et, sous sa direction, nos Pères et

(1) En cafre : Lisoutou; Basoutou est le pluriel de Mosoutou; le sisoutou est la langue des Basoutous. Les Anglais appellent le pays Basutoland ou terre des Basoutous.

les Sœurs de la Sainte-Famille y ont travaillé avec succès à la conversion des indigènes,

Nous sommes à six kilomètres de la mission. L'arrivée de l'évêque n'est pas imprévue, car voilà les Pères et les Frères avec une nombreuse escorte de Basoutous, tous montés sur leurs meilleurs coursiers, qui viennent au-devant de nous. Après quelques moments consacrés à la plus douce émotion, je monte à cheval. Une décharge de mousquetons annonce le départ de la cavalcade ; quelques chevaux épouvantés s'échappent par la tangente et désarçonnent leur cavalier, incident qui ne fait qu'ajouter à l'hilarité générale, et nous galopons joyeusement jusqu'au petit arc de triomphe rustique, où nous attendent les sœurs et les enfants des écoles. Après un petit compliment en anglais, en français et en sisoutou, nous avançons à pas lents vers l'église, pendant que les enfants chantent de toutes leurs forces un cantique sisoutou sur l'air : *Je vais revoir ma Normandie.*

Reposons-nous un peu des fatigues du voyage et profitons de nos loisirs pour jeter un coup d'œil autour de nous. Voici, au centre du village, l'église couverte de chaume, mais dont l'humble enceinte contient le saint tabernacle, foyer sacré où le missionnaire puise sa force et sa consolation. A quelque distance se trouvent le couvent avec son beau jardin et l'école des filles, ayant pour dortoir un étage supérieur. Cet étage est une merveille pour le pays. Les Cafres, qui n'ont jamais rien vu de semblable, n'y montent d'abord qu'avec hésitation; ils semblent craindre que l'édifice ne s'écroule sous leurs pas et n'avancent qu'en tâtonnant du pied, comme un éléphant qui passe une rivière sur un pont de bois. Descendons à la classe, où nous attendent les élèves. Elles sont toutes proprement habillées, les pieds nus, et le front noir ceint d'un léger bandeau rose. Elles vont nous chanter en sisoutou

le chant de la bienvenue : *Louméla-Moréna* (Salut, Monseigneur). Elles ont l'oreille juste et aiment à chanter. Leur répertoire contient presque tous les airs populaires de la France. Elles savent pour la plupart lire et écrire leur propre langue, et même un peu l'anglais, sans parler du français qui est principalement le fait des sœurs indigènes ; car déjà nous avons six sœurs converses, bien formées et bien instruites, qui rendent de grands services soit dans les classes, soit dans les travaux du ménage. Examinons un peu leurs travaux à l'aiguille ; on en a fait une petite exposition qui ne manque pas d'intérêt et qui prouve que les enfants n'ont pas perdu leur temps à l'école des sœurs. Passons à la salle voisine. Ici l'on a monté un métier pour la fabrication de cette étoffe laine et lin dont nos petites cafres sont revêtues. C'est probablement le seul métier à tisser qui existe dans toute l'Afrique du sud. Il a rendu de grands services et excité l'étonnement, non-seulement des chefs cafres qui l'ont vu fonctionner, mais aussi du magistrat anglais, qui voudrait voir l'industrie prendre racine parmi les cafres. Ce n'est cependant qu'une vieille machine bien imparfaite et qu'il faudrait au plus tôt remplacer par quelque chose de mieux, si nous en avions les moyens.

Nous avons fait notre première visite aux Sœurs et à leurs élèves, par courtoisie et aussi parce qu'elles sont plus nombreuses : le nombre de leurs élèves dépasse quarante. Les garçons sont un peu moins nombreux. Voilà leur école, aux murs blancs comme neige, bâtie sur une petite éminence, au-delà de l'église. Voyez-vous nos jeunes moricauds endimanchés et fiers, qui nous attendent sous la véranda ? Leur tenue est irréprochable ; ils sont vraiment propres ; mais à quel prix ? demandez-le à la pauvre sœur qui a le soin de leur vestiaire. Ces enfants sont presque tous baptisés ou, du

moins, se préparent à la grâce du baptême. Ils lisent et écrivent fort bien leur langue. Plusieurs gazouillent joliment l'anglais, avec un léger accent sisoutou. Ils sont déjà forts en arithmétique, eux dont les parents ne savent pas compter jusqu'à cent. On les exerce un peu à la culture des champs. Il serait bien nécessaire de leur apprendre quelques métiers utiles ; jusqu'ici cette partie de leur éducation a été forcément négligée. Pour compléter notre personnel, il faudrait y ajouter un tailleur, un cordonnier, un charpentier, un charron et un forgeron. Les Pères et les Frères se multiplient pour faire face à tout ; mais la tâche est au-dessus de leurs forces.

Nous avons ici une petite presse, qui ne sert qu'à imprimer quelques feuilles volantes, et nous sommes obligés de faire imprimer à grands frais, à Natal, les livres sisoutous nécessaires à la mission.

Là bas, sur la rivière qui forme la limite des terres de la mission, nous avons un moulin qui fournit de la farine à toute cette nombreuse famille. C'est l'œuvre de l'excellent F. Bernard, qui a vieilli dans les travaux de la mission, dont il est le principal instituteur, ingénieur et factotum.

Dimanche sera pour Motsi-wa-Ma-Jésu un grand jour de fête. Les Pères ont voulu me ménager la plus douce joie que puisse goûter le cœur du Missionnaire. Depuis longtemps, en prévision de ma visite, ils instruisent et préparent au baptême un bon nombre d'adultes. La préparation intérieure a été longue et pleine d'une sainte sollicitude. Aujourd'hui on en est à la préparation extérieure. Le temple rustique est orné de fleurs, de guirlandes et de légères étoffes aux couleurs variées. De tous côtés l'on confectionne des habits pour nos catéchumènes : ce n'est pas toujours le vêtement blanc du baptême, mais ce n'est pas moins un vêtement symbolique, qui rappelle

à nos néophytes les saintes règles de la modestie chrétienne. La petite presse de la mission a déjà imprimé des invitations aux chefs et notabilités des environs de venir prendre part à la fête ; car je dois vous dire que tel est le progrès de la civilisation dans notre vallée, que ces sortes d'invitations doivent se faire par écrit, quand même elles seraient envoyées dans un village écarté, où pas une âme ne sait lire.

Parmi les catéchumènes se trouve la femme d'un chef, homme de bon sens et bienveillant pour nous, mais retenu dans le paganisme par la force des mauvaises habitudes. Cette femme fait écrire à son mari pour lui notifier qu'elle va se faire chrétienne, et qu'il ait à se conduire désormais d'une manière digne d'un chef qui a une épouse chrétienne.

Nous sommes au samedi. Ces deux coups de fusil que vous venez d'entendre ont abattu deux bœufs gras, sans parler des moutons et des chèvres, pour la fête de demain, à laquelle sont conviés tous les Cafres, chrétiens ou païens, à plusieurs lieues à la ronde. Enfin, le grand jour est arrivé. Dès le matin, le village de la mission est envahi par la multitude, que l'on range, pour faire la haie, de droite et de gauche, depuis le couvent jusqu'à l'église, et livrer passage à la procession, formée des principaux chrétiens, des écoles et du clergé, au milieu duquel marche l'évêque mitre en tête, la crosse à la main, au grand ébahissement des païens, qui n'avaient jamais rien vu de si beau. La messe pontificale se célèbre avec toute la solennité possible; mais le baptême des soixante-douze adultes forme l'attraction spéciale de la fête du jour. Les voici, rangés sur deux lignes, accompagnés de leurs parrains et marraines. Les belles et longues prières et cérémonies du rituel romain, pour le baptême des adultes, s'observent à la lettre, et les points les

plus saillants en sont traduits en sisoutou et répétés à haute voix, pour l'édification des nombreux assistants, témoins émus de cette importante cérémonie religieuse.

Après quelques moments donnés à l'action de grâces, puis aux félicitations des parents et amis des néophytes, chacun se dispose à faire honneur au banquet champêtre. La verte pelouse sert en même temps de siége et de table, et tous se groupent avec ordre, sous la présidence de leurs chefs respectifs. On apporte les viandes fumantes et les pots de litine (1), et chacun se livre à la joie du festin. Les Cafres n'ont besoin, pour bien dîner, ni de pain ni de légumes ; mais, aujourd'hui, ils auront au moins un dessert. Il y a là, dans le verger voisin, des centaines de pêchers, couverts de fruits mûrs au mois de janvier. Secouer l'arbre, remplir paniers et corbeilles et entasser des pêches succulentes au milieu de chaque groupe de convives, ce fut l'affaire d'un moment. Vers le soir, toute cette foule s'écoula paisiblement : les chrétiens, heureux du double bonheur qu'éprouve l'âme encore imparfaite, quand elle trouve réunies, sous une forme attrayante, les dons surnaturels et les innocentes jouissances de la vie ; les païens, plus grossiers et plus sensuels, attirés vers une religion qui, tout en élevant le cœur vers des régions si pures, laisse cependant à la faiblessse humaine des joies terrestres, mais innocentes.

Nous avons deux missions succursales attachées à la mission principale de Motsi-wa-Ma-Jesu : celle de Saint-Joseph de Korokoro, située à quatre lieues de distance, où nous avons église et école ; et la mission de Saint-Michel, à une lieue et demie seulement de la mission-mère. Ici les conversions ont été assez nombreuses pour nous mettre

(1) Les Basoutous appellent *litine* une espèce de bière aigrelette et nourrissante, faite avec le *mabélé*, grain du pays.

dans l'heureuse nécessité de bâtir une église plus grande et plus convenable, qui est maintenant en voie de construction. Les chrétiens se réunissent chaque soir pour faire la prière en commun, dans la petite chapelle actuelle. En m'approchant de l'édifice sacré, j'entends leurs douces voix qui s'élèvent vers le ciel en purs et pieux accents. Hommes, femmes et enfants, tous prient ensemble en harmonie parfaite ; pas une voie discordante ! on dirait une psalmodie lente et harmonisée. L'école est dirigée par une Sœur française, aidée par une Sœur indigène. Ici, nous avons vu se renouveler la belle cérémonie du baptême de nombreux adultes, comme celle de Motsi-wa-Ma-Jesu. Les chrétiens y sont fervents ; mais le voisinage des Batobi (1) exige de la part du Missionnaire une vigilance continuelle.

Maintenant, pour achever notre visite aux missions de Basutoland, transportons-nous à 20 lieues plus loin, dans le pays où règne le chef Molapo, sous la tutelle, bien entendu, du magistrat anglais. C'est une mission qui commence. Nous venons d'y bâtir, sous le vocable de Sainte-Monique, une église, belle pour le pays, dont j'ai eu le bonheur de faire moi-même la dédicace au commencement de cette année. Cette nouvelle mission est littéralement *in partibus infidelium*, puisqu'elle ne compte pas encore un seul chrétien baptisé ; mais les infidèles viennent assez volontiers, le dimanche, entendre la parole de Dieu, et commencent à chanter des cantiques en sisoutou. Ici, on ne voit pas trace de la civilisation relative, introduite par les missionnaires dans l'ancienne mission. Les Cafres s'enduisent le corps d'une graisse rougeâtre, qui leur donne un aspect hideux. Espérons qu'avec le temps et la patience, la grâce de Dieu aidant, on en

(1) Batobi, littéralement transfuges, est le nom que nos Cafres donnent aux protestants.

pourra faire des chrétiens. Notre premier soin sera d'établir, là aussi, un couvent de la Sainte-Famille, pour l'éducation des enfants. Voilà ce que nous avons fait et ce que nous faisons journellement pour la conversion des Cafres. Je ne dis rien de ce que l'on pourrait faire, si on en avait les moyens ; ce chapitre serait infini.

Nous allons maintenant faire une courte visite à Bloemfontein, capitale du *Free State* (Etat libre d'Orange). Les Boers hollandais du Cap et de Natal, fuyant la domination anglaise, ont fondé cet Etat, dont l'Angleterre a reconnu l'indépendance. Presque toutes les terres, divisées en immenses fermes, sont entre les mains des Boers, qui ne les cultivent pas et se contentent d'élever du bétail. Mais, à Bloemfontein et dans presque toutes les petites villes, c'est l'élément anglais qui domine, et, quoique le hollandais ou patois des Boers soit la langue officielle du pays, en ville tout le monde parle anglais.

Bloemfontein est une jolie petite ville ; le climat en est réputé le plus sain du monde. Les anglicans, par leur nombre et leur position sociale, y exercent une très-grande influence ; leur clergé est tout ce qu'il y a de plus *high*, c'est-à-dire qu'ils affectent de s'approcher, autant que possible, des pratiques et des doctrines catholiques ; on les voit se promener en soutane dans les rues de la ville, et ils déploient, dans l'exercice de leur ministère, un zèle digne d'une meilleure cause. Ils répudient le nom de protestants ; ils ont fondé un couvent de religieuses anglicanes, qui dirigent un pensionnat, et font tout au monde pour y attirer les jeunes filles des meilleures familles du pays. On ne peut voir sans serrement de cœur tant d'efforts mis au service d'une si mauvaise cause, et on a de la peine à comprendre que des hommes instruits puissent de bonne foi rester dans une Eglise schismatique et cent fois hérétique, sans juridiction et sans ordination

valide, répudiée également par l'Orient et l'Occident, et dont les prétentions sacerdotales sont conspuées par l'immense majorité de ses propres sectateurs.

A mon arrivée à Bloemfontein, il y a deux ans, j'ai trouvé un petit noyau de fidèles, qui se réunissaient, pour entendre la messe, dans une petite chapelle, à moins que le prêtre ne fût en tournée à cent lieues de là, ce qui arrivait bien souvent. Nous n'avions pas d'école ; mais nous avions obtenu du gouvernement un terrain assez vaste, alors sans valeur, mais aujourd'hui admirablement situé pour l'établissement de nos œuvres. Voyez-vous cette verte colline qui domine la ville ? Là s'étale fièrement un vaste édifice, nouvellement construit, et qui ne le cède à aucun des bâtiments de la capitale. C'est le couvent de la Sainte-Famille, dont la chapelle sert provisoirement d'église paroissiale, et dont le pensionnat, qui ne date que de quelques mois, est déjà une institution florissante. Puissions-nous doter bientôt la gracieuse capitale du *Free State* d'une église et d'un collége pour nos jeunes gens catholiques.

Vous avez entendu parler de la Terre des Diamants (*Diamond fields*). Ce pays faisait partie du *Free State* jusqu'au jour où l'on y découvrit la pierre précieuse. Alors, les Anglais ont aussi découvert que ce pays devait leur appartenir. Quoi qu'il en soit des droits plus que douteux de l'Angleterre, l'affaire a été depuis réglée à l'amiable entre cette puissance et le *Free State*, moyennant une compensation pécuniaire.

C'est vers ce pays merveilleux que nous allons diriger nos pas. Nous mettrons deux jours à faire le voyage de Bloemfontein à Kimberley, capitale des Diamants. Nous nous bornerons à remarquer, en passant, une particularité remarquable, c'est le mirage, dont les effets féeriques nous amusent et nous enchantent tout le long

du voyage. Les collines, détachées de l'horizon, semblent partout entourées de lacs, calmes et limpides, dont les eaux reflètent l'image renversée des rochers et des arbrisseaux avec une perfection à tromper l'œil le plus attentif. Quelquefois, c'est devant vous à peu de distance sur la route, que vous apercevez une pièce d'eau ; vous approchez, et l'illusion disparaît comme par enchantement.

Nous voici à deux lieues de Kimberley : cent cinquante hommes à cheval sont venus au-devant de leur évêque, et sont prêts à l'escorter jusqu'à la ville. Nous partons et, bientôt, nous faisons notre entrée triomphale dans la cité des tentes et des maisons de tôle galvanisée. A la porte de l'église, nous attend une foule nombreuse, composée de femmes et d'enfants et de ceux qui n'ont pas pu se procurer un cheval pour faire partie de la cavalcade. Après les compliments et félicitations d'usage, nous entrons dans l'église, et nous remercions le Seigneur, au pied de ses autels, de nous avoir accordé un heureux voyage. A mon arrivée, le Missionnaire demeurait encore dans son chariot de voyage ; il venait de faire bâtir son église de tôle, et n'avait pour école qu'une méchante baraque. Depuis, on a bâti deux belles écoles et une maison passable pour le Père. Les habitants de Kimberley sont fiers de leurs mines de diamants, qui est une des merveilles du monde. A peine êtes-vous arrivé que déjà l'on vous demande : « Que pensez-vous des *Diamond fields*? Avez-vous jamais vu rien de semblable à notre mine de diamants? » Eh bien ! je l'avouerai, je n'ai jamais rien vu de semblable. J'ai vu bien des mines, en Europe, en Amérique, en Afrique ; mais je n'ai jamais vu rien de semblable à la mine de Kimberley. La ville est bâtie sur une colline qui recèle dans ses flancs la pierre précieuse. Cette colline est partagée en un grand nombre de lots, appelés *claims*, que les propriétaires exploitent en les

fouillant perpendiculairement. Malheur à celui qui dévierait d'un centimètre de la perpendiculaire ; ce serait un procès avec le propriétaire du *claim* voisin sur lequel il aurait empiété. La terre extraite du *claim* est mise dans un baquet qui, tiré par un va-et-vient, vole rapidement sur une corde métallique jusqu'à l'orifice de l'immense bassin, d'où le tombereau l'emporte en ville, dans l'enclos du propriétaire, pour y être exposée au soleil et à l'air, puis lavéepar un courant d'eau qui entraîne les matières légères, ne laissant que le gravier, dans lequel la pierre précieuse se distingue facilement. On a ainsi creusé et creusé dans les entrailles de cette colline, qui présente aujourd'hui l'aspect d'arènes immenses, à côté desquelles le Colisée ne serait qu'un cirque vulgaire. Tenez-vous ici à l'orifice de ce vaste cratère, et jetez les yeux sur ces milliers de Cafres, qui grouillent comme de noirs insectes dans cette fourmilière humaine. Voyez ces baquets qni vont et viennent en tous sens, suspendus dans les airs comme sur une toile d'araignée, et cette puissante machine qui épuise les eaux envahissantes. Ecoutez ces voix nombreuses qui crient, dans toutes les langues, et dont les cris stridents dominent le bruit sourd de la pioche et de la pelle. Quel spectacle, à la fois grand et mesquin ! Oui, mesquin ; car l'homme est là, tourné vers la terre, à laquelle il demande le bonheur. Oh ! s'il en faisait autant pour se procurer la perle précieuse de l'Evangile ! Les mines de diamants ont eu leurs jours de prospérité ; ces jours ne reviendront pas : l'exploitation devient de jour en jour plus coûteuse, tandis que les diamants perdent chaque jour de leur valeur.

Il me reste à vous dire un mot du Transvaal où je me trouve en ce moment. Ce pays, situé au nord de la colonie de Natal, est presque aussi grand que la France. Le cli-

mat en est excellent et le sol fertile ; les richesses minérales incalculables. Les Boers, qui s'étaient emparés de ce pays, s'y étaient constitués en république indépendante. Aussi ignorants que fanatiques, ils n'avaient jamais voulu admettre les catholiques à participer aux prérogatives dont jouissaient leurs concitoyens protestants. Ils ont voulu faire la guerre aux Cafres ; mais ils ne voulaient ni payer les impôts ni faire le coup de feu. Enfin ce gouvernement inepte vient de succomber, et les Anglais ont annexé ce magnifique territoire à leurs possessions africaines. Nous sommes donc libres dans ce beau pays, mais nous n'y avons rien, ni église, ni école, ni même un pied-à-terre pour le missionnaire. Les catholiques, peu nombreux, sont disséminés un peu partout. Quelques-uns ont perdu la foi. La plupart voient grandir leurs enfants sans pouvoir leur procurer une éducation chrétienne. Enfin, nous sommes libres et, Dieu aidant, nous entendons profiter de notre liberté pour mettre un terme, dans la mesure de nos forces, à un état de choses si déplorable. Déjà j'ai pu obtenir un excellent emplacement pour nos établissements catholiques ; le reste viendra peu à peu si la Propagation de la foi continue à nous aider libéralement. J'ai dit que nous n'avions rien dans le Transvaal. Je me trompe ; nous possédons à *Pilgrim's-Rest* une chaumière où le prêtre dans sa tournée peut s'arrêter et célébrer les saints mystères. Je viens de faire un voyage dans ce pays pour y visiter les catholiques qui s'obstinent encore à y chercher de l'or et ne rencontrent le plus souvent que la misère. Il est certain que dans presque tout le Transvaal il y a de l'or ; mais où le trouver en quantité suffisante pour rémunérer le travailleur ? Personne ne le sait encore. On commence à explorer le pays. Le fer, le plomb, le cuivre, la houille, le cobalt, l'amiante s'y trouvent en abondance ; mais les capitaux manquent pour

exploiter ces richesses, et aussi les moyens de transport pour les utiliser.

En revenant de Pilgrim's-Rest, mon cheval se trouva malade et, comme j'étais seul, je dus le vendre et prendre la poste qui passait par là. La première nuit, notre méchante carriole fit la culbute, et mes effets furent traînés dans l'eau et dans la fange du ravin. Grâce à mon bon ange, j'échappai sans une écratignure. Quelle nuit affreuse je passai sur cette montagne froide, humide et désolée! Mais, le lendemain, quelle belle journée! Devant nous se déroulait une plaine immense, couverte de milliers de gracieuses antilopes qui nous regardaient et fuyaient à notre approche. Mais nous avions perdu nos petites provisions dans l'accident de la nuit et nous avions faim. Nous nous arrêtons chez un Boer et le prions de nous donner à dîner. A mon grand étonnement, je vois mon brave homme prendre un rabot et raboter ce que je croyais être un morceau de bois dur. « Que faites-vous là, lui dis-je? — Mais, dit-il, je vous prépare à dîner. » Il me rabotait un morceau de *beltong* ou viande desséchée, qu'il me mit sur un morceau de pain, et ce fut pour moi un dîner délicieux.

En ce lieu nous prîmes pour cocher un *bushman*. Les Bushmen n'appartiennent pas à la race cafre, mais semblent être une tribu de la race hottentote et viennent de l'ouest. Les Cafres sont une belle race d'hommes, bien supérieure aux nègres. Les Bushmen, au contraire, sont la race la plus avilie que je connaisse. Ils sont, du reste, peu nombreux dans ce vicariat, où ils sont étrangers. Le Bushman est très-petit de taille, sa figure de parchemin est d'une laideur affreuse, ses doigts écourtés ressemblent tout à fait à des orteils; il est ivrogne, voleur, menteur et a tous les défauts imaginables; il a cependant une qualité : personne ne sait conduire une voiture ou dresser les

chevaux comme un Bushman. Le nôtre avait six mules à gouverner et son fouet ne pouvait atteindre les premières. Notre Bushman descend de voiture et fait une provision de cailloux, et au moyen de ces projectiles il fait marcher à volonté ces bêtes opiniâtres.

Enfin me voici de retour, sain et sauf, à Pretoria, capitale du Transvaal. Tout annonce que nous aurons ici, dans peu, une mission florissante. Les catholiques commencent à y affluer de toutes parts, des conversions s'annoncent déjà, une ère nouvelle s'ouvre pour nous dans ce pays jusqu'ici fermé à toute influence catholique. Priez pour que le Seigneur bénisse les travaux de ses humbles ouvriers.

J'ai l'honneur... etc.

Charles Jolivet, o. m. i. v. a. de Natal,
Evêque de Belline.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE SAINT-ANDELAIN.

Saint-Andelain, le 1er octobre 1878.

Mon très-révérend Père,

Les Annales ont publié l'année dernière un article du R. P. de L'Hermite dans lequel il rendait compte *de visu* d'une double cérémonie : le transfert de la dépouille mortelle de M. le comte Edmond Lafond dans le caveau de la chapelle funéraire annexé à notre église paroissiale, et l'inauguration de cette belle et grande église. Ce fut là le grand événement de l'année, et je jugeai par conséquent inutile d'envoyer un récit d'événements de moindre importance.

Aujourd'hui, je puis vous dire, mon très-révérend Père, que notre fondation est sortie des langes du berceau, et qu'elle est arrivée à un point où le travail et les œuvres suivent leur cours normal, comme dans les communautés plus avancées. Voici quel a été le mouvement des travaux de nos Pères et des œuvres locales, depuis le mois d'août 1877 jusqu'à ce jour, 1er octobre 1878 :

Les missionnaires de Saint-Andelain, pendant cette période, sont les Révérends Pères Chaine, Bermès, Gérard, Faugle et Schwartz.

Le R. P. Chaine a débuté dans la Nièvre par notre chef-lieu de canton : Pouilly-sur-Loire, où il s'est rendu pour la fête de Noël, afin de prêter son concours à M. le doyen, privé momentanément de vicaire.

La station du Carême à Oloron, sous-préfecture des Basses-Pyrénées.

Le mois de Marie à l'église Saint-Martin-du-Marais, à Paris.

Au mois de juin, l'adoration à Thauvenay, dans le Berry.

Les retraites des Sœurs de la Sainte-Famille, à Nancy et à Metz.

Le R. P. Bermès, malgré la fatigue habituelle de son larynx et la sollicitude de l'économat dont il s'occupe avec le zèle et la science pratique les plus louables, a donné en septembre 1877 les retraites des communautés de la Sainte-Famille, à Niort et à Cognac. Une retraite paroissiale, au temps de Noël, à Couloutre, paroisse de 778 âmes, dans le diocèse de Nevers.

Une mission de trois semaines au commencement du Carême, à Oulay, diocèse de Nevers (770 âmes). Malgré les difficultés du temps et de la saison, cette œuvre réussit à la grande satisfaction du curé.

Le même Père donna des retraites pascales dans les deux importantes paroisses de Jars et du Noyer, dans le diocèse de Bourges. Le succès est assuré dans ces bonnes paroisses ; mais le missionnaire y est accablé par le nombre des confessions.

Enfin le P. Bermès prêcha les retraites de première communion à Clamecy, paroisse de Bethléem, et à Saint-Andelain.

En ce moment, il est encore absent pour les retraites de la Sainte-Famille à Laval et à Château-Gontier.

Le R. P. Gérard, en sa qualité de doyen des Missionnaires de Saint-Andelain, a été souvent en route pour des travaux importants, que la grâce de Dieu a bénis.

Au mois d'août 1877, il prêchait la fête patronale à Verdigny, diocèse de Bourges. Ces fêtes, dans cette bonne

paroisse, sont toujours sanctifiées par un grand nombre de communions.

Au mois de septembre, le P. Gérard prêcha la retraite des anciennes élèves des Ursulines de Nevers, puis celle de la Communauté.

Le même Père prêcha l'Avent dans l'importante paroisse de Saint-Bouisse, diocèse de Bourges. La difficulté de temps fit changer la mission demandée en une simple station, qui n'eut pas évidemment le succès d'une mission.

Au mois de février 1878, le même Père donna une retraite paroissiale suivie de l'adoration perpétuelle à Tintury, diocèse de Nevers.

Pendant le Carême, il fut toujours en campagne ; il prêcha une mission importante avec un succès très-consolant à Tamnay ; de là à Menetou-Ratel, dans le Berry.

Pâques ne mit point fin à ses travaux, il eut encore une mission bien consolante à Rouy, dans la Nièvre.

Enfin, des retraites de première communion à Tintury et à Jars.

Le R. P. Faugle, avec sa santé un peu éprouvée, ne pouvait pas prendre part à nos travaux où, d'ordinaire, on n'emploie qu'un missionnaire. Nous l'avons donc mis à la disposition du R. P. Marchal, supérieur de Saint-Jean d'Autun. Là, il a pu concourir au labeur de deux missions, pendant le Carême.

Le séjour de Saint-Andelain a contribué à rendre à ce bon Père des forces qu'il va utiliser à Talence, en qualité de vicaire.

Le R. P. Schwartz a laissé ses junioristes aux soins du P. Borries et aux miens pour reprendre momentanément les missions. Il a donné avec succès la mission de Pouques ; puis une retraite pascale à la Chapelotte, diocèse de Bourges ; une retraite de première communion à Gar-

chy. Dans cette même paroisse il avait prêché à la Toussaint et à Noël.

Pour moi, mon révérend Père, j'ai gardé la maison, la paroisse et le juniorat. Je n'ai fait d'absence que pour les retraites de la Sainte-Famille à Reims et à Mezières en 1877; la retraite de l'association de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, au Calvaire, à Marseille et les trois jours d'adoration à Notre-Dame de la Garde dans la même ville, l'adoration à la Charité-sur-Loire et à Pouilly.

Je sens que cette nomenclature est bien sèche, mais dans nos missions ou retraites les résultats sont toujours les mêmes ou à peu près. Nous luttons contre les obstacles ordinaires du temps et des localités; je ne pourrais entrer dans les détails sans m'exposer à des redites fastidieuses. Ici, comme dans nos autres communautés de France, le Bon Dieu bénit visiblement nos travaux, la Vierge Immaculée accompagne ses missionnaires.

Je ne doute pas que les prescriptions du dernier synode tenu au commencement de septembre par Mgr Lelong, notre zélé évêque, ne donnent un élan nouveau à notre œuvre. De plus en plus nous sommes connus et appréciés du clergé. Il a accepté à l'unanimité toutes les propositions que j'avais préparées et soumises à ses délibérations, soit pour l'époque des missions, soit pour le nombre des missionnaires, soit aussi pour les conditions matérielles. Si tous ces règlements sont exécutés, comme nous avons lieu de le croire, le travail ne manquera pas au zèle de nos pères.

Les œuvres locales ont pris quelque développement.

Le nombre toujours croissant des junioristes a fait concevoir le projet de créer un second juniorat pour les commençants. Saint-Andelain pouvait offrir à cette petite œuvre le presbytère et ses dépendances. Elle fut commencée au mois d'octobre 1877. Le nombre des enfants a

été limité à six, pour ne pas trop grever la caisse provinciale, déjà si chargée. Cet essai a réussi ; quatre de nos élèves de Saint-Andelain viennent de partir pour Sion. Nous avons la confiance que ces chers enfants feront honneur à l'éducation religieuse qu'ils ont reçue ici. Nous pouvons leur rendre le témoignage qu'ils ont su par leur conduite non-seulement faire accepter l'œuvre, mais la faire aimer et estimer au dedans et au dehors. Leurs successeurs arrivent et vont continuer cette bonne tradition.

Cette petite œuvre, mon révérend Père, charme notre solitude, donne la vie et le mouvement à notre maison, édifie la paroisse, contribue à relever les cérémonies et le chant. Les PP. Borries et Schwartz se partagent le travail et la surveillance ; grâce à leur dévouement, l'œuvre est en bonne voie.

Le pèlerinage de Notre-Dame de la Salette avec la confrérie, sous le même titre, continuent à attirer bon nombre de personnes de la Nièvre et du Cher.

L'anniversaire de l'apparition, le dimanche qui suit le 19 septembre, attire chaque année les pèlerins en grand nombre. Ce qui frappe surtout, c'est la piété, l'ordre parfait ; spectacle toujours nouveau, toujours attrayant.

Nous possédons aussi dans notre belle église un autel et une admirable grotte de Notre-Dame de Lourdes. Nous avons érigé et affilié à Lourdes une Confrérie en l'honneur de l'Immaculée Conception. Les jeunes filles de la paroisse sont désormais enrôlées dans cette Confrérie, du jour de leur première communion. Il y en a déjà une trentaine qui suivent régulièrement les exercices et font la sainte communion chaque mois. Nous nous promettons de cette institution les fruits les plus consolants.

Que vous dirai-je de ma paroisse ? On peut en dire beaucoup de mal et beaucoup de bien. Voici bientôt dix ans que je suis en contact journalier avec ce peuple ; je

puis dire qu'il n'est pas mauvais dans son ensemble ; les pratiques chrétiennes dans les familles sont généralement respectées ; l'assistance aux offices a pris de l'accroissement, depuis surtout que nous avons notre belle église ; les malades sont visités et jamais ne refusent les secours de la religion. Le nombre des pâques a augmenté lentement, mais sûrement. Notre bon Évêque m'a encouragé, en me disant que j'étais comme le pêcheur à la ligne qui ne prend qu'un poisson à la fois.

Il est sûr que la Très-Sainte Vierge a pris possession de notre colline, qu'elle fera ici des miracles en faveur des pauvres âmes rachetées au prix du sang de son Fils. Notre confiance ne sera pas trompée, attendons !

Vous savez déjà, mon révérend Père, qu'au point de vue matériel, notre maison est fondée sur des bases solides. Vous avez pu constater le progrès de toutes nos plantations qui seraient en plein rapport si les calamités qui frappent les biens de la terre ne nous atteignaient pas chaque année. Mais Dieu ne frappe ainsi la terre que pour gagner les âmes, ne nous plaignons pas et adorons ses desseins toujours miséricordieux.

Veuillez bien agréer, mon très-révérend Père, l'expression de mon respect filial et bien dévoué en N. S. et M. I.

A. Mouchette, o. m. i.

Ajoutons à ce rapport du supérieur de Saint-Andelain les lignes suivantes extraites d'une circulaire de Mgr Lelong, évêque de Nevers, à son clergé, à la suite du synode de l'année 1876. Sa Grandeur recommande les missions en termes chaleureux qui ne peuvent qu'encourager le zèle des missionnaires :

« Une autre œuvre d'intérêt diocésain, et que nous regardons comme très-importante, est celle des missions.

« Au milieu de cette indifférence, déjà trop générale, et qui gagne chaque jour sous l'action dissolvante d'une presse impie et éhontée, le ministère ordinaire ne suffit pas. Il faut, pour attirer à l'église autour de la chaire de vérité, pour réveiller la foi endormie ou à demi étouffée sous la cendre des passions, une voix, un mouvement inaccoutumés. Le missionnaire n'obtiendra pas toujours à la première fois le résultat qu'ambitionne son zèle et qui vous rendrait si heureux, vous qui l'avez appelé à partager vos travaux; il ne pourra peut-être parvenir à grouper qu'un nombre très-restreint d'auditeurs. Il ne faut pas que ce résultat, en apparence insignifiant, vous décourage et vous conduise à dire : « A quoi bon une mission ? « Elle ne peut rien produire.»

« Non, Messieurs et chers coopérateurs, il ne faut pas raisonner ainsi.

« Quand même une mission n'aboutirait pas à un ébranlement général et à des conclusions immédiatement pratiques, elle produira toujours du bien, elle jettera dans un certain nombre d'intelligences quelques vérités, semences précieuses dont la présence se révélera tôt ou tard, ne fût-ce qu'au moment de la mort ; elle empêchera la mèche qui fume encore de s'éteindre, le roseau à demi rompu de se briser entièrement (S. Matth., XII, 20).

« Il est très-important que vous soyez bien convaincus de cette vérité ; car c'est trop souvent l'absence de cette conviction qui est le grand obstacle aux missions. On ne les considère que comme une préparation aux pâques et on estime le résultat qu'elles produisent exclusivement par le nombre de paroissiens qui ont satisfait à ce devoir; d'où il suit que l'on ne veut avoir de mission que dans la période très-restreinte du temps pascal; dès lors les ouvriers évangéliques ne peuvent suffire aux demandes qu'on leur adresse à cette époque, et demeurent le reste de

l'année à peu près inoccupés, ou sont obligés de porter à d'autres diocèses ou à d'autres travaux le bienfait de leur concours.

« Nous ne saurions trop nous élever contre ce préjugé malheureux ; notre désir, notre intention formelle, c'est que les missions se donnent, dans ce diocèse, sans interruption, de la Toussaint à Pâques, et nous demandons à MM. les doyens de vouloir bien, aussitôt la réception de cette lettre, nous envoyer l'indication exacte du temps où une mission proprement dite a été donnée pour la dernière fois, dans chacune des paroisses de votre doyenné; ils nous feront connaître en même temps les paroisses qui doivent participer à ce grand bienfait à partir du mois de novembre 1878 jusqu'à la fin de l'année 1879. Nous les prions de vouloir bien désormais, chaque année, s'entendre avec MM. les curés pour dresser à l'avance la liste des missions dans leur doyenné. Cette lettre nous sera envoyée au mois de septembre au plus tard. Il est nécessaire que tout soit combiné assez longtemps à l'avance, afin que les missionnaires puissent être prévenus et tirer, eux aussi, leur plan en conséquence.

Nous vous rappelons, Messieurs et chers coopérateurs, qu'en outre des missionnaires étrangers au diocèse, vous pouvez vous adresser aux RR. PP. Maristes, résidant à Nevers, et aux Oblats de Marie Immaculée, établis à Saint-Andelain. Ces deux maisons sont à même de fournir un certain nombre de missionnaires et, par conséquent, de donner un assez grand nombre de missions, pourvu qu'elles aient lieu dans l'intervalle que nous vous avons indiqué.

Le manque de ressources est aussi un obstacle à la multiplication de ces saints exercices. Nous comprenons que quelques-uns d'entre vous soient parfois arrêtés par cette difficulté. Nous ne trouvons malheureusement dans le

diocèse qu'un bien petit nombre de missions fondées; nous le regrettons. C'est une œuvre excellente et nous vous recommandons de la conseiller aux âmes chrétiennes et charitables qui désireraient faire quelque pieuse et utile fondation. C'est assurément une des meilleures œuvres de charité que d'assurer à une paroisse le bienfait d'une prédication extraordinaire tous les sept ou huit ans, et il suffit pour cela d'un capital de 1 200 fr. En attendant, nous serons heureux de venir en aide, dans la mesure de nos ressources, aux paroisses pauvres et privées depuis longtemps de cette grâce.

REVUE DES SANCTUAIRES ET PÈLERINAGES

PONTMAIN.

(Extrait de la *Semaine religieuse* de Laval, du 7 septembre 1878.

LES PRÉPARATIFS.

Voulant célébrer la Pâque, Notre-Seigneur chargea deux de ses disciples de faire les préparatifs nécessaires. Après avoir convié les fidèles à la fête solennelle de dimanche, Monseigneur envoya à Pontmain deux de ses prêtres, que, comme autrefois Beseleel et Ooliab, Dieu a remplis de son esprit de sagesse, d'intelligence et de science en toutes sortes d'œuvres : *Implevi eos spiritu Dei, sapientia et intelligentia et scientia in omni opere* (Exod., XXXI, 3); avec la mission de tout disposer pour assurer la décence et rehausser l'éclat des fonctions liturgiques qui devaient s'accomplir le premier jour de septembre. Grâce à leur zèle et à leur activité, grâce aussi au concours dévoué et éclairé des Pères Oblats de Pontmain, tout a été parfaitement ordonné, avec une prévoyance et une dextérité justement louées par Sa Grandeur. Arcs de triomphe, banderoles aux couleurs de Marie, oriflammes ornées d'inscriptions pieuses, écussons aux armes de Son Eminence, de Sa Grandeur et des évêques qui ont visité Pontmain, maisons artistement pavoisées, tout annonce la grande fête annoncée si magnifiquement dans la Lettre pastorale et le Mandement de Monseigneur et accueillie avec tant d'enthousiasme par les âmes dévouées aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

Dès la veille, beaucoup de pèlerins arrivent de tous côtés et peuvent à peine trouver place dans les hôtelleries. Ils sont venus, pleins de joie, aux pieds de Marie, et ils se sont préparés moralement à sanctifier, par la réception de l'Eucharistie

et par la prière, le beau jour qui va se lever sur Pontmain. S. Em. le Cardinal de Falloux, accompagnée de M. le comte de Falloux, son frère; de Mgr Romagnoli, un des maîtres de cérémonies de Saint-Pierre de Rome, et attaché comme théologien et canoniste à la personne de Son Eminence; le Commandeur Rossi, gentilhomme distingué de sa famille cardinalice et S. Gr. Mgr l'Evêque de Laval, suivie de ses vicaires généraux, font leur entrée à Pontmain dès le samedi soir. Les habitants du bourg et les pèlerins présents reçoivent avec enthousiasme et avec des flambeaux à la main, conduisent le Cardinal à la demeure qui lui a été préparée chez M. Babin, heureux de donner l'hospitalité à un prince de l'Eglise.

LA CONSÉCRATION DE L'AUTEL DU SACRÉ-CŒUR ET LA MESSE SOLENNELLE.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer à nos lecteurs la convenance de l'érection d'un autel dédié au Sacré Cœur de Jésus dans le sanctuaire de Celle qui a donné une parcelle de son cœur pour constituer l'humanité du Verbe incarné : *Cor ex quo particula corporis Christi sumpta est* (Albert. Magn.). Monseigneur l'a fait, en termes magnifiques, dans sa belle Lettre pastorale. Contentons-nous d'admirer la Providence qui a inspiré à une âme généreuse la pensée de faire don à Pontmain de cet autel, dessiné par M. Hawke et habilement sculpté par le ciseau de M. Valentin, de Rennes. Placé à droite du transept, dans une chapelle ornée de vitraux dont les sujets rappellent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament se rapportant au culte du Sacré Cœur, surmonté d'une belle statue du Sacré Cœur, cet autel est ici à sa place. Déjà bien souvent, nous avons célébré les harmonies de l'apparition de Pontmain avec celles de la Salette et de Lourdes. Voici un monument qui rattache le culte de Notre-Dame d'Espérance avec la grande dévotion des temps modernes. Le voilà ce Cœur qui *se laisse toucher :* il nous apparaît comme un arc-en-ciel de paix et de miséricorde. C'est à huit heures que Monseigneur, assisté de ses grands vicaires

et entouré de plusieurs membres de son Chapitre parmi lesquels on remarquait MM. Vincent, Husson et Plot, a commencé la consécration de l'autel. L'explication des cérémonies de cette auguste fonction nous entraînerait trop loin et dépasserait les limites que nous nous sommes imposées dans ce rapide compte rendu. Monseigneur a offert le premier le saint Sacrifice sur l'autel nouvellement consacré et a accordé des indulgences aux personnes qui, pendant la journée, viendraient prier devant cette pierre toute ruisselante des onctions sacrées.

En même temps, Son Eminence disait la sainte Messe au maître-autel.

A dix heures, la messe solennelle fut célébrée par M. Dulong de Rosnay, vicaire général.

Le Cardinal était assis sur un trône placé du côté de l'évangile, vis-à-vis de celui de Monseigneur, posé au coin de l'épître. La maîtrise de Louvigné-du-Désert, sous la direction de M. Le Gentilhomme, a exécuté les chants ordinaires de la messe, et a interprété plus ieursmotets, avec cette rare habileté que nous avons déjà plus d'une fois admirée. L'antienne *Tu es Petrus*, en présence du représentant de Léon XIII, a charmé tous les amis de la Papauté : c'est dire qu'elle a charmé le clergé et la foule compacte des fidèles qui l'ont entendue.

A la fin du dîner qui a suivi la grand'messe, Monseigneur s'est levé et a exprimé à Son Eminence, en termes gracieux, le bonheur qu'il éprouvait de voir un prince de l'Eglise, notre compatriote, présider cette fête et l'a priée de dire au Saint-Père dont Elle entoure le trône, combien le Diocèse de Laval est attaché au Siége de Pierre et à la foi catholique. Son Eminence a répondu avec une émotion visible. Elle est heureuse de se trouver au milieu de nous, dans ce diocèse si remarquable par sa foi et sa piété. Elle demande nos prières pour Léon XIII et pour le Sacré Collége en butte aux coups d'une persécution aussi implacable qu'hypocrite et raffinée.

LES VÊPRES, LE DISCOURS ET LES PROCESSIONS DU SOIR.

Le mauvais temps avait un peu contrarié les cérémonies du matin. Mais dès midi, le ciel se rassérène et fait présager une belle soirée pour les processions du soir.

A deux heures, les vêpres solennelles sont célébrées à l'estrade par Son Eminence.

Après le *Magnificat,* Mgr Germain, évêque de Coutances, monte en chaire et prononce un discours dont nous ne pouvons donner qu'une froide analyse.

Quoi qu'on en dise, l'heure présente est une heure de tempête et de trouble dans l'ordre religieux, dans l'ordre moral et dans l'ordre social. Ils ont beau crier : Confiance! paix! il n'y a ni paix, ni confiance : *pax, pax et non est pax!* Où trouver un remède à ce malaise profond qui règne partout? Il y a dix-huit cents ans, à une époque sous plusieurs rapports semblable à la nôtre, l'amour descendit du ciel et sauva le monde. L'amour ne s'est pas éteint, et, malgré les jours mauvais que traverse notre France, il faut avoir confiance dans un meilleur avenir pour notre chère patrie. Cette confiance, l'orateur la puise dans trois grandes preuves de l'amour de Jésus pour la France : le dotation magnifique qu'il lui a faite; le protectorat sublime qu'il lui a accordé; les interventions miraculeuses par lesquelles il l'a sauvée plusieurs fois dans le cours de son histoire.

Jésus a fait à la France une dotation magnifique dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel. Sa position géographique, ses ressources matérielles immenses qui rendent les autres nations ses tributaires font de notre patrie *le plus beau royaume après celui du ciel.* Ses qualités intellectuelles et morales lui donnent l'empire du monde : son esprit est lucide et clair, son imagination vive, sa langue incomparable; son exquise bienveillance attire et charme; sa générosité chevaleresque prend en main la défense du faible opprimé par le fort et arrache à la Pologne foulée aux pieds ce cri désespéré : Le Ciel est trop haut et la France est trop loin! Ah! sans doute;

parfois la France abuse des dons éminents que Dieu lui a départis, et quand elle s'égare elle va plus loin que les autres nations dans la voie du mal, en vertu de cette maxime : *Corruptio optimi pessima.* Mais ce sont des ombres qui passent, elle ne tarde pas à rentrer dans sa voie normale. Dans l'ordre surnaturel, la France est la Fille aînée de l'Eglise et le royaume très-chrétien. Son titre de Fille aînée de l'Eglise est né d'un acte de foi sur un champ de bataille. Ce beau nom, elle l'a reçu parce qu'elle a été la première nation catholique. Tant qu'elle s'est montrée fidèle à sa mission, elle a mis son épée au service de Dieu et de l'Eglise : *gesta Dei per Francos.* Les Charles Martel, les Pépin, les Charlemagne, les saint Louis ont vraiment été les instruments dont Dieu s'est servi contre les ennemis du Saint-Siége et pour l'avantage de son Eglise.

Malheureusement la France est devenue à certaines heures, aux heures de la puissance des ténèbres, la fille aînée de Satan : elle a employé et emploie encore son esprit de prosélytisme pour propager le mal dans le monde entier. Ne concluons pas de ces infidélités passagères qu'elle est rejetée par Dieu : la vérité a besoin de la France, et nul autre peuple ne s'est levé pour ravir l'épée du lion de Juda, aujourd'hui, hélas ! entre les mains des ennemis de Dieu, et la mettre à la disposition de l'Eglise. Les destinées de Rome et celles de la France, de la Mère et de la Fille semblent indissolublement unies ; elles sont abaissées en même temps, elles se relèveront ensemble. La France est aussi le royaume très-chrétien, ce qui veut dire que la vie du Christ doit resplendir dans sa vie publique : *Vivat Christus, amat Francos !* Vive le Christ, il aime les Francs ! Autrefois, du sommet à la base de la hiérarchie sociale en France, le Christ vivait dans les lois, les institutions, les mœurs, les esprits et les cœurs. Aujourd'hui les ombres sont venues. L'apostolat de la France est passé aux mains de l'erreur. Mais l'âme de la vraie France, de la France très-chrétienne résiste toujours : un duel effroyable est engagé entre la vie et la mort, entre la Révolution et l'Eglise : *Mors et vita duello conflixere mirando.* La

France catholique combat avec ses œuvres, avec l'or de la charité, avec le dévouement; elle combat jusqu'à l'effusion du sang, jusqu'au martyre. Et notre foi remportera la victoire : *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.*

Une seconde preuve de l'amour de Jésus pour la France, c'est le protectorat sublime qu'il lui a accordé en lui donnant pour patrons spéciaux le prince de la milice angélique, saint Michel, et la Reine du Ciel, Marie. Saint Michel était préposé, dans l'Ancien Testament, à la garde du peuple choisi : dans le Nouveau, il est devenu le protecteur de l'Eglise et de la France, qui a remplacé Juda dans sa mission religieuse et sociale. Saint-Michel est l'âme du peuple français; comme lui, il porte l'épée; comme lui, il combat les rebelles. Charlemagne, Jeanne d'Arc ont éprouvé la protection efficace de l'archange et ils ont pu dire avec l'Eglise : *Ecce Michael venit in adjutorium populo Dei.* Jésus pouvait-il nous donner une meilleure protectrice que sa Mère? Au sein du paganisme, nos pères élevaient déjà un autel à la Vierge-Mère : *Virgini pariturœ.* Aussi avec quel enthousiasme le culte de Marie a-t-il été accueilli dans notre patrie dès que la lumière de l'Evangile a brillé à nos regards. Le royaume de France est devenu le royaume de Marie : *regnum Galliæ regnum Mariæ.* Le pieux roi Louis XIII lui a consacré la France, par un acte authentique. Nous aimons à l'appeler Notre-Dame, c'est-à-dire notre Souveraine. Les jours lugubres de la Révolution n'ont pas interrompu ce protectorat magnifique. Plus nous nous obstinons à notre perte, plus aussi la Vierge s'obstine à nous sauver. Notre-Dame des Victoires prend possession de la Capitale; Notre-Dame de France domine notre patrie; la Salette où Marie a pleuré; Lourdes où elle nous a donné de si graves enseignements; Pontmain où elle a fait briller aux regards des enfants le sourire de l'espérance : voilà autant de preuves de la sollicitude de notre avocate céleste qui ne cesse de tourner vers nous ses miséricordieux regards. Marie continue à être notre lumière, notre consolation, notre vie et notre espérance. La France la reconnaît toujours pour sa souveraine et sa patronne; la France n'est donc point des-

tinée à périr sous le poids de l'anathème : *Gens quæ non serviet ei peribit.*

Les interventions miraculeuses par lesquelles Dieu a sauvé et veut encore sauver la France doivent confirmer notre confiance. Sur les cimes de notre histoire nous voyons deux vierges, deux bergères envoyées par Dieu à notre secours, je veux dire sainte Geneviève et Jeanne d'Arc. Aujourd'hui Jésus veut encore sauver la France, et nous en avons la preuve dans la révélation du Sacré Cœur. Le Sauveur a promis un déluge de grâces pour notre patrie, le jour où se fera la Consécration nationale à son Cœur divin. C'est une vierge française, c'est un monastère français que le divin Maître a choisi pour manifester ses desseins. Déjà presque tous les diocèses de France sont consacrés au Sacré Cœur; l'église du Vœu national va bientôt couronner les buttes Montmartre; il ne reste plus qu'un acte authentique à faire de notre part pour que la promesse si consolante de Jésus se réalise. Nous n'entrevoyons pas encore ce temps fortuné. Mais en attendant cette heure si désirée, la dévotion au Sacré Cœur relèvera la France de sa profonde décadence. Aux trois maux qui affligent notre malheureux pays, la dévotion au Sacré Cœur de Jésus opposera trois remèdes efficaces. Aux ténèbres de l'incrédulité succéderont les radieuses clartés de la foi : on nie la divinité de Jésus-Christ, on en fait un être fabuleux et légendaire; la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus est un acte de foi, c'est l'affirmation de la divinité et de l'humanité du Sauveur; ce culte nous fait croire à l'amour de Dieu pour les hommes et nous disons : Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique. L'égoïsme resserre tous les cœurs, il se traduit par l'amour insatiable de l'or : *Auri sacra fames;* autrefois on allait aux Croisades, aujourd'hui on part pour la Californie. Il se manifeste par l'amour effréné des jouissances sensuelles; notre jeunesse française est le scandale de l'Europe. Le Sacré Cœur apprend à ses adorateurs l'esprit de détachement et de pauvreté, le mystère de la souffrance et l'amour du sacrifice. Enfin, nous ne saurions le nier, les caractères se sont affaiblis en France. Le moyen de faire de gran-

des choses avec de petites idées et des sentiments égoïstes! Il était si beau autrefois notre caractère français, si grand, si généreux! Fais ce que dois, advienne que pourra : telle était notre maxime. Aujourd'hui les étrangers disent de nous : La France est une nation finie : sa décadence est irrémédiable. Nous sommes tombés si bas, que l'injustice ne nous révolte plus, que les crimes les plus abominables nous laissent indifférents. Nous souffrons tout, et nous n'osons pas même nous plaindre. Allons au Cœur de Jésus : il relèvera notre caractère en nous donnant un cœur semblable au sien, grand, généreux, et inébranlable dans la vertu, capable des plus grands héroïsmes. Déjà la France se ressent de l'influence du Sacré Cœur. Au milieu de cette génération incrédule, égoïste, lâche et corrompue, il y a des cœurs d'élite qui ont abordé l'étendard du Sacré Cœur. Sous cette égide, nos zouaves à Patay ont fait des prodiges de valeur; il y a des chrétiens qui foulent aux pieds le respect humain, qui ne rougissent plus du Christ et portent haut le drapeau catholique. N'en doutons point le Cœur de Jésus sera le salut de notre patrie : la France deviendra la Fille aînée de l'Eglise, la nation très-chrétienne : elle combattra avec saint Michel les émissaires de Satan ; elle appellera à son secours la Vierge Marie et elle reprendra le premier rang parmi les nations catholiques.

Telles sont, dépouillées de leur forme littéraire et du souffle de vie que leur communiquait l'éloquent orateur, les principales idées exposées par Mgr Germain. Sa voix vibrante allait atteindre et remuer les cœurs jusqu'aux derniers rangs de la foule nombreuse qui l'entendait avec recueillement et sympathie.

La procession suivit le discours de l'évêque de Coutances. Nous ne dirons que deux choses relativement à cette cérémonie que nous avons tant de fois décrite dans d'autres circonstances analogues. Le parcours de la procession est heureusement modifié. Les Pères Oblats ont tracé des routes sinueuses dans la délicieuse vallée de la Colmont : ce qui permet au cortége de se déployer tout entier et lui donne un aspect gracieux et pittoresque. On passe près d'une petite chapelle du

Sacré Cœur et au pied du Calvaire érigé l'année dernière. Le murmure de l'eau se mêle au chant des pèlerins et les yeux se reposent avec délices sur le verdoyant tapis de la rive gauche de la petite rivière. Cette végétation opulente nous rappelle celle que saint Pierre Damien nomme « la verdure virginale qui a donné naissance à l'arbre verdoyant, le Fils de Dieu». (Pet. Dam.) Ce courant qui serpente au pied de la colline est l'image de ce ruisseau d'où est sortie la source d'eau vive qui jaillit à la vie éternelle Pendant tout le parcours de la procession, les prélats avaient la main étendue pour bénir. La foule portait ses regards avec une curiosité mêlée de respect, surtout sur la personne du Cardinal. La pourpre romaine était venue rendre hommage à Marie, cette pourpre royale qui a revêtu le roi du Ciel et de la Terre. (S. Epiphane.) La procession, partie de l'estrade, rentra dans la Basilique du champ de l'apparition. Monseigneur récita pendant le salut l'acte de consécration, publié dans notre dernier numéro, et Son Eminence donna la bénédiction du Très-Saint Sacrement.

Le soir, vers huit heures, la procession traditionnelle aux flambeaux fut splendide. Presque tous les pèlerins portaient à la main une branche d'arbre aux rameaux de laquelle étaient attachées des lanternes vénitiennes : cette forêt lumineuse et ambulante, les feux de Bengale, les fusées, les pièces d'artifice donnaient à la procession un aspect féerique d'une beauté incomparable. Au retour, M. le vicaire général Bouvier dit quelques bonnes paroles qui furent comme le bouquet spirituel de la fête. Après la bénédiction, M. Léonce Turpin chanta avec entrain le beau cantique d'Aloys Kunc à Notre-Dame d'Espérance. Enfin les heureux témoins de la fête se retirèrent pleins de joie, embaumés des bonnes paroles qu'ils avaient recueillies, ravis des belles choses qu'ils avaient vues et enrichis des dons spirituels dont le Cœur de Jésus les avait comblés par les mains de Marie.

NOTRE-DAME DE SION.

Courte visite au sanctuaire de Notre-Dame de Sion,

récit par M. Paul Féval.

(Extrait de *la Semaine religieuse* de Nancy, du 22 septembre 1878).

Nos lecteurs seront ravis sans doute, comme nous l'avons été nous-même, du récit que M. Paul Féval nous fait l'honneur de nous envoyer sur le pèlerinage du mardi 10 septembre. Est-ce bien un récit, ou un chant, ou une prière, ou tout cela du même coup? Assurément, celui qui a laissé déborder de sa plume de si limpides et si fraîches choses, porte au cœur une source où Dieu amène ses eaux vives et jaillissantes. Quelle belle âme de converti, de chrétien, de père! quel Français! Tel ou tel mot appellera des larmes. Ah! combien la religion est une douce puissance, de renouveler ainsi la jeunesse de l'aigle et de faire fleurir pour emprunter une autre image de l'Ecriture, même sous les cheveux blancs du juste, les lis et la grâce d'un éternel printemps! Oserons-nous remercier ici même l'aimable écrivain, qui, sur la route où nous avons eu le bonheur de le rencontrer, nous a, en passant, gratifié d'une si riche aumône, et que lui dirons-nous alors, sinon le proverbe sacré : Qui donne au pauvre prête à Dieu? La bonne Vierge de Sion se souviendra, à l'heure qu'il faudra, de ces pages écrites à sa louange.

Je revenais du mont Saint-Michel, et tirant le verrou de mon atelier, j'avais remis ma tête dans mes mains, entre les feuillets de mon livre commencé et ces terribles copeaux de descriptions, de récits, de dialogues que mon rabot entasse en montagnes autour de mes œuvres expurgées, quand on vint me dire que Monseigneur de Nancy avait chargé ce cher exilé du pays messin, réfugié dans l'amour de Marie, le R. P. Michaux, de m'inviter aux fêtes de Notre-Dame de Sion. Je n'avais pas le temps, hélas ! c'est bien vrai, mais je

partis tout de même, heureux comme un prisonnier à qui la bonté de Dieu donnerait un jour de vacances inespérées. Je ne connaissais pas la Lorraine, moi qui avais donné tant de larmes à sa noble infortune. Je voulais voir cet humble et ce fervent dont tout le monde me parlait, le P. Michaux, à qui la Vierge a confié la mission de restaurer son culte sur la colline des chevaliers ; je voulais obtenir pour les miens et pour moi la bénédiction du prélat, dont le souvenir, toujours aimé et toujours admiré, vit dans nos écoles religieuses de Paris, et qui nous envoya, voici quelques années, l'écho vaillant de sa voix, vraie parole d'évêque français, repoussant de si haut et si loin l'injure de la persécution étrangère.

Enfin, car il faut bien tout dire, je voulais embrasser mes deux enfants chéris, missionnaires en herbe, ayant même taille et même cœur, couple de petits soldats bretons, nés dans une maison parisienne et qui étudient ensemble, là-bas, au pays lorrain, la grande science de vivre et de mourir pour Dieu.

J'ai fait tout cela, et me voici revenu déjà, le cœur plein, résigné à reprendre ma chaîne. J'ai une heure et une page pour dire ce que j'ai vu sur ce faîte des antiques piétés de la patrie, ce que j'ai ressenti dans cette atmosphère où vibre la plainte étouffée de l'exil, ce que j'ai caressé d'espoirs et pleuré de douleurs en voyant (car il me semblait voir cette chose lamentable et si belle ; ce n'est pas une figure), en voyant dans le lointain, là-bas, vers l'est, à l'horizon, un cordon d'âmes en deuil, penchées au balcon de la frontière pour regarder, sous le baiser du soleil, Notre-Dame de Sion, la bonne vierge de Lorraine, miraculeux témoin du passé, patronne miraculeuse de l'avenir, épandre à flots les rayons de sa gloire au sommet de ce mont qui est l'Eglise et qui est la France.

Hâtons-nous et disons tout de suite la richesse principale de la fête. A qui apprendrai-je ce qu'il y a de puissance apparente et cachée dans une réunion d'évêques? Les évêques étaient venus. Ils étaient six qui cotisaient ainsi leurs grandeurs pour donner toute la majesté qu'il fallait à l'hommage

que la terre élevait vers le ciel : Mgr l'archevêque de Besançon, le vénérable évêque de Verdun, l'évêque de Saint-Dié et un autre dont le diocèse n'est pas en nos contrées, l'évêque Oblat de Saint-Albert, Mgr Grandin, qui a vieilli tout jeune, à force de livrer dans la misère inouie, mais superbe des grand'gardes de l'apostolat, cette bataille des fous de la croix, sans cesse perdue et toujours victorieuse, qu'il raconte à nos épouvantes émerveillées avec la candeur des enfants et des saints.

Mgr Foulon, évêque de Nancy et de Toul, dans la maison du juniorat de Notre-Dame de Sion, donnait l'hospitalité à ce congrès de prélats auxquels s'adjoignait Mgr Cartuywels, l'éloquent docteur de l'Université catholique de Louvain.

Oh! je vois bien que je n'aurai ni l'espace ni le temps. Voici ma page achevée, et je n'ai rien dit encore. C'étaient des centaines et des centaines de prêtres qui, dès la veille, arrivaient; des milliers de pèlerins, qui se pressaient autour du sanctuaire. La maison de la solitude n'était pas prise au dépourvu, on l'avait approvisionnée de pain et de sel, comme une forteresse menacée d'un siége. Les révérends Pères Oblats servaient de toutes mains, sans relâche ni trêve. Où dormait-on? Je ne sais. Une armée de vigilants qui débordait hors de l'église trop pleine, pria tant que dura la nuit, à genoux sur l'herbe de l'immense plate-forme que la couronne d'étoiles de Marie semblait illuminer de mystérieuses clartés. Marie! ô Mère! vos regards s'abaissaient sur cette foule, et dans vos mains pleines de grâces, vous rassembliez ces prières, gerbes précieuses, pour amonceler aux pieds de votre adoré fils, Notre-Seigneur Jésus, la moisson de cette nuit si belle, précédant un si radieux jour!

Au premier rayon du matin, les cloches parlèrent. Je me souviens que j'étais à lire l'histoire miraculeuse de la statue, intimement liée à l'histoire même de la Lorraine et toute remplie d'épisodes chevaleresques. Vous ne la saurez pas par moi, car je n'ai pu résoudre cet insoluble problème de mettre

tout dans ma fameuse page qui est déjà remplie, et mon heure a débordé. Donnez-moi le quart d'heure de grâce.

Quand le soleil, essayant de percer la brume, sourit sur le tertre, éclairant au loin le château en ruine des cadets de Lorraine par-dessus les vallées, il y avait cinq ou six mille pèlerins sous les arbres. Le grand frêne au centre de la plate-forme abritait une « fanfare » qui se reposait de l'assaut livré aux pentes de la montagne. Mgr Grandin dit la première messe, et une série de messes épiscopales se succéda de six à huit heures du matin, appelant à la sainte table tout un peuple de communiants.

Cependant la foule des arrivants montait de minute en minute. Nancy tout seul envoyait douze cents pèlerins en un seul train du chemin de fer. Et les piétons pullulaient : à tous les airs de vent, on voyait les campagnes environnantes verser leurs populations au long des sentiers. De loin et de haut, cela ressemblait à un réseau de rigoles humaines coulant incessamment à travers champs et convergeant vers la statue, le centre, l'âme de ce mouvement si vraiment populaire. Les bannières se déployaient dans le brouillard qui couvrait encore les terres basses, et quand parfois une risée de vent balayait la brume, c'était comme un voile relevé montrant la vie mystérieuse qui animait, à plusieurs lieues à la ronde, tout ce cher pays chrétien, tout ce brave pays français, tout ce beau pays que Dieu aime.

Et malgré moi j'ouvris ma poitrine pour respirer les souvenirs ardemment chéris de ma pieuse, de ma pauvre noble Bretagne où les pèlerins vont pieds nus. Vierge ! Vierge Marie ! ô Immaculée, ayez pitié de la Lorraine ! Et n'oubliez pas la Bretagne ! Et sauvez, Sainte Vierge, vous dont le cœur est plus grand que le monde, sauvez, sauvez toute la France à l'heure du péril !

A dix heures sonnantes, la grand'messe célébrée par Mgr l'archevêque a commencé dans la chapelle supérieure de la tour. Quinze mille fidèles, et peut-être davantage, l'entendaient du dehors sur la plate-forme. Il m'a été rarement donné d'être ému par un spectacle à la fois plus attendrissant

et plus solonnel. Faibles et forts étaient ici confondus dans le même amour.

Vous étiez là, agenouillées sur la terre humide, pauvres familles d'exilés, je vous ai vues : les hommes silencieux, les femmes cachant des pleurs sous ces chapeaux de paille dont la forme si étrange faisait rire autrefois et mouille les yeux aujourd'hui ; je me suis approché de vous à votre insu, j'ai prié avec vous, pour vous, cœurs de Lorrains, cœurs de Français, séparés, déchirés, broyés !

Et tu étais là aussi, je t'ai vue, Alsace pâle au corsage d'or, aux larges coques de rubans qui portent le deuil inconsolable. Nos sœurs ! filles absentes de notre mère blessée ! chair de notre chair ! vous gémissez tout bas ; le doigt de Marie vous désignait à celui qui tient l'avenir des peuples dans sa main, à Jésus martyr qui a pleuré du sang pour ceux qui pleurent, à Jésus triomphant qui pour toutes les agonies a sué des larmes !

C'était beau ! Le soleil, découvrant sa face, était à l'autel. Le Saint Sacrifice s'offrait, célébré dans une gloire, et quand l'élévation de l'hostie a courbé tous ces fronts sous un vent de contagieuse ferveur, Marie, ô ma mère ! vous avez reconnu votre France !

Alors une voix est tombée de la chapelle supérieure, inondée de clartés, une voix pleine de douceur et qui pénétrait partout comme un charme. *Credo ! spero ! amo !* « Je crois, j'espère, j'aime. » C'était le texte du discours dont Mgr Cartuywels entamait l'exorde, conquérant dès sa première parole l'auditoire séduit et enchanté. L'illustre orateur de Louvain est de ceux qui savent contenter les lettrés et encore mieux entraîner les multitudes. On entendait ces quinze mille cœurs l'écouter. A mesure qu'il développait l'admirable sérénité de sa thèse : les actes de foi, d'espérance et d'amour, on sentait le souffle catholique rafraîchir tous les fronts, pénétrer toutes les poitrines.

Il n'est ni bon, ni décent de mesurer les minutes à une éloquence comme celle-là, mais les minutes qui me restent sont comptées, et d'ailleurs je me suis permis de dire le jour

même, à l'oreille de Mgr Cartuywels, sans rien perdre, je le crois, du respect dû à la parole sacrée, toute la sincérité de mon admiration.

Il est deux heures, et je n'évalue pas à moins de dix-huit à vingt mille âmes le nombre des chrétiens massés sur la plate-forme de Notre-Dame de Sion. Le ciel est pur, le vent retient son haleine. Les cloches sonnent à toute volée, mais ce n'est plus pour appeler ceux du dehors; car aucun retardataire ne s'aperçoit à la ronde dans les sentiers de la vallée. La foule est tout entière dans l'enceinte dévolue d'ordinaire à la solitude.

En ce moment, la procession descend du chœur et sort de l'église, suivant la statue miraculeuse qui marche accompagnée par le chant des hymnes. Ma jeunesse est bien loin. Bonté de Dieu! par quel miracle de votre miséricorde avez-vous ressuscité chez moi la fleur même, la suave et délicate fleur des impressions du premier âge? Il m'est arrivé d'entendre une fois, sans la comprendre, une sainte âme qui disait : « Celui-là est toujours jeune dont le cœur bat encore au passage de la procession. » Il n'y a point au monde de vérité plus vraie. Louée soit Marie! je suis redevenu enfant au déclin de ma vie. Mon cœur bat, mes yeux se baignent, Marie, merci! moi aussi, je crois, j'espère, j'aime, — et c'est là l'éternelle jeunesse!

Les mitres d'or, la crosse d'or des pasteurs, la maison d'or des reliques vénérées, les bannières des confréries et des paroisses, les robes blanches et les voiles blancs qui flottent sur des fronts où brille l'auréole de pureté... Est-ce un parfum? Est-ce un souvenir? de quel prix pourrais-je payer ces larmes? La procession se déroule avec lenteur. Elle a une voix qui est la jeunesse même, et l'amour. Je ne sais plus le détail de ce qui va, de ce qui passe en chantant la poétique et pieuse litanie, je vais, je chante, je pleure, et quelque part, dans le chœur de ces voix, j'entends la voix de ma pauvre vieille mère chevroter doucement son cantique d'autrefois, comme elle faisait en suivant ma première communion... Tu t'en souviens, ô mère! dans le ciel.

Elle est longue, longue, et large, et belle à voir, la proces-

sion de Notre-Dame de Lorraine, tandis que son envahissement paisible inonde la campagne. Elle fait tout le tour de l'enclos; j'entends dire avec triomphe qu'elle a plus d'un quart de lieue d'étendue sur dix à douze rangs d'épaisseur, et il reste assez de pèlerins fatigués et curieux dans le bosquet pour que cette foule énorme qui marche ait une foule pareille de spectateurs immobiles : ceux qui parlent de vingt mille âmes, rassemblées et peuplant tout à coup cette solitude, ne sont plus au niveau de l'évaluation populaire. J'entends des chiffres que je n'ose répéter.

Mais voici les saintes reliques revenues à la porte de l'église, quoique les bannières flottent encore à perte de vue... Les cantiques éclatent dans la nef; sur le parvis de verdure un grand mouvement se fait : tous les regards se relèvent vers la tour.

La mitre en tête, la crosse en main, haut portée comme une lance, un évêque apparaît au-dessus de nous, dominant nos rangs qui s'agitent. Du seuil de la chapelle supérieure, pieux et magnifique théâtre, ouvert à douze mètres du sol, Monseigneur de Besançon vient répandre sur nous son adieu pastoral. Grand comme un maître et tendre comme un père, il prononce quelques graves et fortifiantes paroles. Un silencieux respect l'écoute ; on le sent père de la famille chrétienne jusques en ses sévérités. Qu'a-t-il dit? Il a flétri de honteuses erreurs, donné de mâles conseils et rappelé les promesses que Dieu n'oublie jamais. Il a montré l'avenir plein de grands jours pour la patrie pénitente. Il a dit avec force, avec noblesse, surtout avec autorité, ces choses qui déplaisent aux consciences méchantes, mais qui relèvent les bons esprits et élargissent les honnêtes cœurs.

Quand le prélat s'est tu, une très-vieille femme de haute taille, à grande figure triste, que j'avais remarquée près de moi, a fait le signe de croix en disant avec un énergique accent alsacien : « Ainsi soit-il! » Elle ne pleurait pas, mais tout en elle parlait de fatigue extrême et de souffrance. Quand on s'est mis à genoux, elle m'a touché le bras et m'a dit : « Aidez-moi. »

La bénédiction a passé sur nos têtes. L'Alsacienne m'a dit pour la seconde fois de l'aider, et comme je l'avais agenouillée, je l'ai relevée sur ses jambes tremblantes. Elle m'a remercié, nous étions des amis désormais et je lui ai prêté mon bras pour gagner le banc de bois qui est sous le cloître. En chemin, elle m'a dit : « Je viens ici tous les ans, de mon pied, voir la Vierge depuis que nous sommes Prussiens, chez nous. J'ai perdu beaucoup de monde, et Dieu me laisse vivre après les jeunes. L'année dernière j'avais encore une petite-fille ; cette année je suis venue toute seule pour mes morts : de vivant, je n'ai plus que la France. L'évêque a bien parlé de la France. »

Quelques minutes après, je descendais la montagne entre mes chers petits qui me faisaient la conduite et nous avions le cœur gros tous les trois, parce qu'ils restaient et que je m'en allais. Par tous les sentiers la foule des partants s'éparpillait, chantant des cantiques de Marie. Nous trois, nous sommes restés embrassés longtemps. J'ai dit adieu au saint religieux qui a dressé la statue tout en haut de la tour. Que Dieu l'en récompense ! « Au revoir, mon petit Jean, au revoir, mon petit Pierre ! — Papa, au revoir, au revoir !.....— Soyez bons pour que votre mère soit contente. »

On n'a pas pleuré beaucoup en chemin. La fanfare jouait derrière nous. Mais par exemple, quand la voiture s'est montrée, « Embrasse maman, embrasse maman... ! » Et des larmes !

En passant à Nancy, je n'ai pas assez regardé les magnificences de la ville des ducs et des rois que j'avais fait dessein de visiter en si grand détail. Il y avait Jean et il y avait Pierre qui n'étaient plus là, mais qui m'empêchaient de voir.

Et me voici de nouveau à mon poste de travail. Jamais je n'aurai de repos, je n'en veux pas. Sainte Vierge, ce sont de bons petits enfants, les grands aussi et les moyens ; nous vous aimons tous bien, protégez-nous !

Paul Féval.

VARIÉTÉS

TOTA PULCHRA ES.

Décembre ramène les frimas et étend des bandes sombres sur l'horizon ; mais dans les profondeurs déchirées des nuages, l'espérance aperçoit un coin lumineux où le ciel se découvre. Le trône de la Vierge Immaculée et le berceau de Bethléem reposent le regard et dans le deuil de la nature, la foi pressent une résurrection.

Tota pulchra es. C'est le règne de la mort et des ombres, et cependant les dernières étreintes de la nuit n'ont pas éteint tous les astres ; au ciel de la grâce une incomparable lumière se déploie ; le monde en larmes la reconnaît et salue son aurore : *Tota pulchra es.*

Elle est toute belle dans les desseins de Dieu et dans les décrets de sa prédestination. Toute belle avant l'ouverture des temps qui l'appellent et la succession des âges qui roulent vers son berceau. Dieu l'a vue et désignée, et sa colère tombe devant la colombe. Toute belle dans les conseils divins où se prépare la parure de sa grâce ; le Père qui l'a choisie ; le Fils qui, par avance, confie à cette mère, la garde de sa tremblante humanité et lui applique par anticipation les fruits de la Rédemption ; le Saint-Esprit qui assemble ses dons pour en former un diadème. Elle entre dans la pensée de Dieu avant toute autre merveille de ses mains, et l'interprétation mystique met sur les lèvres de cette créature sans égale les paroles d'admiration de la Sagesse : *Ab initio et ante sæcula creata sum.*

Tota pulchra es. Vous êtes toute belle dans les écritures qui vous annoncent et ont tissé votre vêtement prophétique. Dès l'heure de la malédiction, vous êtes l'espérance du monde, et le serpent se replie sous votre pied virginal: *ipsa conteret caput tuum.* Vous êtes la tige délicate de Jessé sur laquelle s'épanouira une fleur dont le parfum attirera de partout les âmes. Comme Ruth la Moabite, vous renouez entre Dieu et son peuple les liens rompus d'une illustre alliance. Vous avez le courage de Judith et la grâce d'Esther; comme la première, vous réduisez à l'impuissance la haine, jusque-là victorieuse, de l'ennemi: *Per te ad nihilum redegit inimicos nostros*; comme la seconde, vous n'êtes pas astreinte aux lois odieuses, et le privilége divin vous fait souveraine et immaculée: *Non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est.* Les femmes célèbres et les héroïnes de l'antiquité biblique ne sont que votre ébauche, et le doigt de Dieu s'essaye à vous créer dans l'imperfection des figures. Tous les siècles s'occupent de vous, et chacun d'eux voudrait vous voir apparaître dans son cours rapide: *Negotium omnium sæculorum.*

Tota pulchra es. Vous êtes toute belle dans la grâce des figures antiques; arche préservée s'élevant au-dessus des abîmes où toute vie disparaît, et portant dans ses flancs le Noé qui sera le père d'une race meilleure; lis éblouissant se dégageant sans violence du cercle d'épines qui l'enserre, comme votre âme immaculée échappe aux atteintes du péché originel; jardin de délices fermé aux empiétements de l'ennemi de Dieu et des âmes: source scellée dont les nappes transparentes réflètent les traits divins.

Tota pulchra es. Vous êtes toute belle dans les louanges que vous donnent les docteurs et les saints, et jamais, plus qu'à vous dépeindre, la langue n'employa de poésie

et de couleurs ravissantes. Saint Jean Damascène vous appelle le sanctuaire des dons et le domicile de toutes les vertus : *Virtutum omnium domicilium ;* saint Bernard vous compare au jour : *Tu non etiam Virgo dies? Et præclara rutilans planè dies quæ procedit sicut aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol.* Ailleurs il vous compare à un vase d'or qui renferme la manne nourricière : *Ave urna ex auro conflatum vas, quo mundus universus impensum sibi manna accipit.* Saint Pierre Damien, qui vous fut si dévot, fait ressortir l'à-propos providentiel qui vous fait naître au temps des vendanges, vous qui avez exprimé le suc précieux de la grâce dans nos âmes, et nous avez donné à l'automne des siècles le fruit béni de la Rédemption : *Merito ergo beata Virgo Maria sub ipso vindemiarum tempore nascitur, ut jàm novæ gratiæ mustum sic ex variis sacræ Scripturæ sententiis, velut ex diversis uvarum folliculis exprimatur ; merito autumnali tempore nascitur, ut jàm velut in autumno totius sæculi fructu spiritualium arborum comedatur...* Saint Cyrille d'Alexandrie, qui présida le concile d'Éphèse, plaidant en faveur de vos priviléges, s'écrie: Qui jamais entendit dire qu'un architecte, après s'être bâti une maison, en a cédé la première possession à son ennemi : *quis unquàm audivit architectum, qui domum sibi ædificavit, ejus occupationem et possessionem primùm suo inimico cessisse?*

Vous êtes toute belle, depuis les solennelles affirmations de saint Augustin rejetant avec horreur l'idée que la malédiction première ait pu vous atteindre un seul instant : *de quâ propter honorem Dei, nullam prorsus cum de peccatis agitur, haberi volo quæstionem,* jusqu'aux suaves prières de saint François de Sales à votre immaculée Conception, jusqu'aux oraisons jaculatoires de saint Alphonse de Liguori.

Tota pulchra es. Vous êtes toute belle dans les défini-

tions de l'Eglise et dans les pratiques de sa piété ; belle dans l'office que vous consacra le franciscain Sixte IV ; belle à Trente, où les décrets d'un concile à jamais célèbre, en établissant la déchéance universelle, vous mettent à part dans une région de pureté et de lumière ; belle à Rome, le 8 décembre 1854, quand, aux applaudissements du monde, le dogme de votre immaculée Conception s'épanouit sur les lèvres vénérées de Pie IX ; belle dans les discours des orateurs sacrés dont l'éloquence sème une jonchée de fleurs sous vos pas. Bossuet, d'un accent plus puissant, a célébré toutes ces grandeurs, et nous entendons encore l'écho de sa voix : « ... Si, dit-il, nous voyons dans sa vie un enfantement sans douleur, une chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache, une mort sans peine, si son époux n'est que son gardien ; son mariage, le voile sacré qui couvre et protége sa virginité ; son fils bien-aimé, une fleur que son intégrité a poussée ; si, lorsqu'elle le conçut, la nature étonnée et confuse crut que toutes ses lois allaient être à jamais abolies ; si le Saint-Esprit tint sa place et les délices de la virginité celle qui est ordinairement occupée par la convoitise, qui pourra croire qu'il n'y ait eu rien de surnaturel dans la conception de cette princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit point marqué de quelque insigne miracle ? »

Tota pulchra es. Vous êtes toute belle dans les archiconfréries et associations pieuses écloses sous votre regard ; toute belle dans ce long défilé de bannières qui se balancent à la douceur des vents, portées par les mains de la jeunesse, admiratrice de vos vertus ; belle dans les cantiques qui redisent vos gloires d'un pôle à l'autre ; belle dans ces congrégations religieuses dont vous êtes la défense ; belle dans cette famille d'Oblats dont vous êtes la mère et à qui le Pape Léon XII, de

vénérée mémoire, donna votre nom et votre patronage ; belle dans ces sanctuaires qui, sur le sol de la France, portent si haut le cri de la prière et les chants de l'espérance; belle à Lourdes, à la Salette, à Pontmain ; belle sur ces rochers qui supportent vos statues et les montrent de loin aux foules ; belle dans les cathédrales de la vallée et dans les oratoires de la montagne ; belle dans ces sanctuaires où vos Oblats ont couronné votre front au nom de Pie IX : à Cléry, à Lumières, à l'Osier, à Sion, à Arcachon, dans les plaines et sur les coteaux, au sommet des monts et sur les grèves des Océans ; belle dans les chants de David et sous le pinceau de Murillo, dans la poésie et dans les arts.

Tota pulchra es. Vous êtes belle dans notre vieille Europe où vous combattez les erreurs, où vous protégez l'Église dans ses formidables luttes; dans notre France en proie aux révolutions et ne voulant pourtant pas mourir, ni dans sa foi ni dans son honneur, tant qu'elle presse sur son cœur la médaille miraculeuse de sa mère ; belle dans les mondes transatlantiques où le culte de l'Immaculée Conception, comme à Lowel, fait surgir des églises grandioses et sauve des milliers d'âmes ; dans les prairies et les steppes glacées de l'Amérique du Nord ; sur les plages africaines, chez le Cafre où vos fils et vos filles forment des chrétientés nouvelles ; belle dans l'oasis de Ceylan où les parfums de vos vertus se marient à ceux de ce paradis terrestre ; belle dans les archipels océaniens où des îles entières sortent des ténèbres et des horreurs de la barbarie pour s'éclairer à votre lumière, et où vos statues reposent sur des trônes de corail et sous des dômes de verdure ; belle dans cet éternel printemps de la nature et de la grâce.

O Vierge immaculée, soyez à jamais bénie; que, du berceau à la tombe, votre nom appelle une prière sur les

lèvres chrétiennes ; qu'il réveille aux portes de l'éternité une espérance endormie, et qu'il soit avec le nom de Jésus le dernier soupir de l'âme et le premier chant du ciel ! C'est le vœu que nous formons avec saint Bernard, votre fidèle apologiste : *Gratiosus vultus tuus, beata Virgo, mihi appareat in extremis, formositas faciei tuæ lætificet spiritum meum !*

Transeamus usquè Bethleem.

Ainsi chantaient les bergers ravis, en se hâtant sur la route du pèlerinage. Ainsi parle l'Eglise du pied de la crèche confiée à sa garde; ainsi les chrétiens s'encouragent à venir adorer l'Enfant Dieu dans sa naissance. Des hauteurs de l'orgueil et du fond de l'exil les foules accourent à la bourgade, hier inconnue, aujourd'hui la gloire de Juda et le centre des espérances du monde.

Bethléem ! C'est la ville de la prophétie, *la maison du pain*, le grenier d'abondance des âmes après la stérilité de quatre millénaires. Tout ce qui tient à la personne du Sauveur, depuis sa mère jusqu'à ses premiers adorateurs, depuis la promesse de sa venue jusqu'aux détails gracieux de sa nativité, tout a été prévu et annoncé, tout se retrouve dans le sillon que la Bible a tracé à travers les annales humaines, et l'Evangile est construit d'avance dans les dessins vigoureux du passé prophétique.

Bethléem ! Ce nom béni se lit pour la première fois dans l'Ecriture à l'occasion de Rachel (1) ; c'est là que fut ensevelie l'épouse aimée de Jacob, et la solitude réveillée par des gémissements fit écho en ce lieu à la douleur des

(1) *Gen.*, xxx, 19.

patriarches. Mais ce nom, ajouté au récit mosaïque par les savants de la Synagogue, doit son origine à Bethléem, fils de Salma, et petit-fils de Caleb et d'Ephrata : *Salma pater Bethleem* (1). La petite cité garda le nom de son fondateur, dans lequel vint se perdre celui d'Ephrata par lequel on la désigna aussi, pour la distinguer d'une autre Bethléem, faisant partie de la tribu de Zabulon.

Bethléem vit les ascendants du Messie se grouper à l'ombre de ses murailles ; la bonté de Dieu, poursuivant son dessein de miséricorde, les amena successivement dans ce coin du monde, encore obscur, et ils s'y établirent avec les siècles, comme des arbres à la taille élevée, pour ombrager un berceau. Bethléem vit passer la gracieuse Noémi, soutenue dans son deuil par Ruth la Moabite, l'étrangère appelée à compter parmi les ancêtres du Messie, en devenant la mère d'Obed et la bisaïeule de David. Ce grand homme passa son enfance dans le *vicus* bâti en terre fertile, selon la signification du mot *Ephrata*, et c'est là que Samuel, sur l'ordre de Dieu, vint le choisir et le sacrer pour la première royauté du monde.

Le prophète Michée a vu la gloire de Bethléem et il la contemple avec enthousiasme : *Et tu Bethleem Ephrata parvulus es in millibus Juda ; ex te mihi egredietur qui sit dominator in Israel, et egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis* (2). Non, dorénavant Bethléem ne sera plus une petite cité, sa grandeur ne sera pas mesurée par le périmètre de son enceinte ; elle apparaîtra glorieuse et agrandie dans les stades de Juda; c'est là que Joseph et Marie, descendants de David, arrêteront leurs pas fatigués ; c'est là que, dans l'abri du rocher, la Vierge enfantera le Sauveur à qui l'hôtellerie a fermé ses portes ; c'est là que l'étoile de Jacob éclipsée rallumera ses feux et que les rois

(1) Paralip., I, ii, 51.
(2) Michée, v, 2.

de l'Orient viendront à sa lumière adorer le libérateur des nations. A Bethléem les ténèbres viendront mourir, le soleil évangélique commencera son cours en montant à l'horizon du monde, plein de grâce et de vérité, jusqu'à ce que tous les peuples le puissent contempler. Ici, les anges, dans la nuit de Noël, chanteront un cantique plus ravissant encore que les harmonies de David, et les bergers, premiers adorateurs du judaïsme, offriront au roi nouveau les fruits de leurs campagnes et formeront sa cour en attendant l'encens des mages et la pompe de leur cortége.

A Bethléem on entendra bientôt des cris déchirants ; Rachel troublée dans sa tombe joindra ses sanglots à ceux des enfants égorgés et des mères éperdues : *Rachel plorans filios suos.* Cette femme illustre fera sienne la douleur des femmes de Juda, et jusqu'à la fin des temps, consolatrice des mères en deuil, elle pleurera avec elles près des berceaux vides. Mais la tourmente passera emportant les fleurs : *seu turbo nascentes rosas*, et les petits innocents, victimes d'un roi jaloux, apparaîtront dans l'azur du ciel comme des anges autour de la crèche, adorateurs et vassaux éternellement jeunes de sa gloire.

Bethléem deviendra un des attraits du monde religieux, et les deux lieues qui le séparent de Jérusalem seront franchies avec rapidité par les pèlerins. Ici saint Jérôme viendra se réfugier loin de Rome et de ses clameurs dont il est assourdi. C'est ici que sa plume, revisant dans la solitude les versions de la sainte Écriture, préparera pour l'Église le monument des livres sacrés. Les plus grands noms de l'histoire voudront être représentés dans cette veille de la prière inaugurée aux grottes de Bethléem et la nuit de Noël et poursuivie fidèlement d'âge en âge : *custodientes vigilias noctis* (1); des patriciennes viendront ici

(1) Luc, II, 8.

ensevelir leur gloire ; sainte Paule, descendante des Scipions et des Gracques, y vivra vingt ans, et son monument funéraire, illustré d'une épitaphe de saint Jérôme, représentera le néant des choses humaines et l'attente de la résurrection au pied de celui qui, dès sa naissance, fut le Roi du siècle futur. Le paganisme, il est vrai, tentera de ressaisir les Lieux Saints et les profanera pour un moment, mais ils reviendront avec dlus de gloire à leurs premiers possesseurs. Sous l'empereur Adrien, Bethléem fut dédié à Adonis, et un bois sacré y fut planté. « Mais, dit M. de Champagny, Adrien, par ces transformations impies, ne faisait qu'attester la certitude et l'antiquité de la tradition chrétienne. Il se rendait malgré lui le garant des souvenirs qu'il voulait effacer (1) ! » Sainte Hélène viendra, qui restituera toutes choses en l'état primitif, et pour abriter la crèche, la grande impératrice élèvera une basilique. Les couvents bâtis par sainte Paule et sainte Eustochie, sa fille, l'église de sainte Hélène attesteront, aussi bien que les écrits de Justin et ceux d'Origène contre Celse, que jamais les chrétiens n'ignorèrent la place où naquit leur Maître ; les persécutions judaïques et les profanations romaines ne réussiront pas à créer l'incertitude sur ce point. La foule des pèlerins se succédera sans interruption, et un jour les croisés viendront prier et mourir à Jérusalem et dans les champs de Bethléem, en ces lieux vénérés d'où partit la Rédemption.

Bethléem, immortel par les grands mystères dont il fut témoin, devait recevoir de l'Église et des hommes la perpétuité qui s'attache à la durée des édifices et aux œuvres qui bravent le temps. Plusieurs églises furent construites sous le vocable de Bethléem, et nous pouvons, entre autres, en nommer deux au cœur de la France : Bethléem de Ferrières en Gâtinais, au diocèse d'Orléans,

(1) *Les Antonins.*

et Bethléem de Clamecy, au diocèse de Nevers. Un des vicaires généraux de ce dernier diocèse porte encore le titre d'archidiacre de Bethléem.

Transeamus usque Bethleem. Et nous aussi, à l'instar des bergers et des mages, allons jusqu'à Bethléem. Joignons-nous aux pèlerins qui, de tous les points du monde et à toutes les heures de l'histoire, sont accourus à ce petit coin de terre, pour y retremper leur foi : saintes âmes ou héros des guerres saintes, solitaires et religieux, hommes d'Eglise, princes et peuple dévot ; le courant qui entraîne la piété à cette ville natale du Sauveur n'est pas encore ralenti, et le flot des pèlerins monte tous les jours. Et si nos pas sont enchaînés, au moins nos âmes ne le sont pas ; allons, par la prière, à Bethléem adorer ce gracieux enfant dont la main toujours ouverte ne sait que donner et bénir. Aux côtés de Marie et de Joseph, respectueusement agenouillés, nous contemplerons Celui qui s'est fait voir à nous dans les grâces de l'enfance, et près de cet enfant Jésus, caressant et au doux sourire, nos âmes seront bercées dans la paix et comme dans l'azur du ciel. Le cœur libre, échappant à l'infection de la fièvre d'orgueil et de volupté qui dévore le monde, restons pendant quarante jours au pied de la crèche, adorateurs de Jésus doux et humble de cœur, tributaires de sa royauté sans faste, et comme les familiers d'une cour où la majesté se cache et où l'amour se montre.

NOUVELLES DIVERSES

La retraite annuelle de la maison de Paris, rue Saint-Pétersbourg, a eu lieu du dimanche 20 au dimanche 27 octobre. Les exercices ont été donnés par le R. P. Corne, maître des novices du noviciat de Nancy. Sa parole instructive et pieuse, nourrie de théologie et d'Ecriture sainte, a été écoutée avec un grand intérêt, et a admirablement prédisposé les âmes à la rénovation des vœux religieux. Le T.-R. P. Supérieur Général présidait à tous les exercices de cette retraite. Avec lui et sous ses yeux, tous les Pères de l'administration générale, ceux de la maison, le R. P. Baret, de la résidence de Royaumont, les RR. PP. Roux (Victor) et Keul, de la maison de Montmartre, les Frères de la rue Saint-Pétersbourg et un frère d'une autre maison suivaient ces pieux exercices. Tout était édifiant dans ces pieuses réunions. Du reste, eût-il été possible de ne pas se sentir porté au recueillement, en voyant, à côté du chef de notre famille religieuse, Nos Seigneurs et vénérés Pères Grandin, évêque de Saint-Albert, et Clut, évêque d'Arindel, s'associer, comme de simples religieux, au mouvement régulier de la communauté, et se faire humbles et obéissants avec leurs frères en religion ? La cérémonie de rénovation des vœux a été surtout touchante, et on ne pouvait se défendre d'une émotion profonde en voyant deux évêques, apôtres des pauvres sauvages de l'Amérique du Nord, renouveler leurs vœux aux pieds du Supérieur Général et aux pieds de Notre-Seigneur, dans la forme consacrée par la Règle.

Mgr Clut, arrivé depuis peu de jours, a passé la journée de la clôture de la retraite à Notre-Dame des Victoires, où Sa Grandeur a célébré l'office pontifical, présidé à tous les exercices, et prêché en faveur de la propagation de la foi. Mgr Grandin est parti quelques jours après, pour faire une tournée apostolique en Belgique.

Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa, se rendant à Rome, accompagné d'un secrétaire et du R. P. Antoine, Provincial du Canada, a bien voulu accepter l'hospitalité à notre maison de la rue Saint-Pétersbourg. Sa Grandeur est arrivée dans notre communauté le jour de la Toussaint, et nous a fait l'honneur de passer avec nous quelques jours.

Mgr Balain, évêque de Nice, venu à Paris pour affaires de son diocèse, est aussi descendu à notre maison, vers le milieu de novembre, et c'est avec une joie toute fraternelle que nous avons revu cet illustre Frère, toujours dévoué à la Congrégation sa mère.

Les RR. PP. Belner (Louis), du diocèse de Metz, et Albert (François), du diocèse de Nancy, se sont embarqués au Havre, le 28 septembre, sur *le Labrador*, pour New-York ; de là ils se sont rendus au Canada, où ils ont été mis à la disposition du Provincial.

On lit, dans une lettre du R. P. Hert, parti cet été avec le P. Mérer pour le vicariat de Saint-Albert, les lignes suivantes, datées de Saint-Boniface, le 23 août :

« Dimanche, vers sept heures, je dis la messe à la cathédrale, au maître-autel. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque, à la communion, des personnes de tout âge, hommes et femmes, s'approchèrent en nombre de la sainte Table ! Je distribuai la sainte Communion pendant vingt minutes. Mes larmes coulèrent, tant j'étais ému. Ce pieux spectacle était un grand encouragement pour un jeune missionnaire comme moi. Vers dix heures eut lieu

la messe pontificale; car la fête de l'Assomption est ici renvoyée au dimanche. Les cérémonies furent exécutées avec beaucoup d'ordre et de grâce, et nos chers Frères scolastiques d'Autun, si bien exercés, n'auraient pas mieux fait que les enfants de chœur de Saint-Boniface. »

Le 7 novembre, se sont embarquées, à Southampton, sur *le German*, pour la mission de Natal, les sœurs Léonide, Saint-Bernard et Berkmans, de la Sainte-Famille.

Le R. P. Soullier, premier assistant du T.-R. P. Supérieur Général, s'est embarqué, le 3 novembre, à Marseille, sur *le Djemnah*, à destination de Ceylan. Il se rend à Jaffna, en qualité de visiteur du Vicariat apostolique.

Avec lui s'est embarqué le R. P. Blachot, du diocèse de Grenoble, prêtre de la dernière ordination. Deux religieuses de la Sainte-Famille, sœur Marie-Théodosie Caussin, du diocèse d'Amiens, et sœur Sainte-Suzanne Dannequin, du diocèse de Châlons, destinées à la même mission, se sont embarquées sur le même navire. Un accident, qui pouvait avoir les suites les plus graves, est arrivé à la sortie du port de Marseille; voici ce que nous écrivait le R. P. Soullier à la date du 4 novembre :

« Nous nous sommes embarqués hier à neuf heures. Le départ était indiqué pour dix heures; mais le mistral soufflait avec fureur, et le capitaine nous dit qu'on attendrait, pour sortir, que le calme fût revenu. A cinq heures, le vent étant à moitié tombé, on disposa tout pour prendre la mer. Nous étions à table lorsque *le Djemnah* sortit du port. Cette énorme masse, qui mesure au-delà de 130 mètres, fut prise en flanc par le mistral, et, au lieu de prendre la haute mer, s'engagea dans les basses eaux qui séparent la Joliette du vieux port. Tout à coup nous sentîmes une forte secousse; le navire touchait. Les secousses se succédèrent pendant deux heures, faisant craindre de graves avaries, et produisant, parmi les

passagers et même dans l'équipage, de vives émotions. Le sifflet d'alarme retentit longtemps d'une manière sinistre ; on tira le canon. Il fallut longtemps pour que des remorqueurs vinssent à notre secours. Nous ne pouvions ni avancer ni reculer, et nous pouvions craindre que la force du vent ne nous jetât sur le fort Saint-Jean, qui était là tout près. La foule était accourue sur le quai ; le P. Augier s'y trouvait, ainsi que sœur Saint-Philippe. Plusieurs passagers, Anglais pour la plupart, quittèrent le bord pour retourner à terre. Quant à nous, voyant bien que, s'il y avait du péril pour le paquebot, il n'y en avait pas pour notre vie, nous nous gardâmes de tout effroi exagéré. Et même, pour échapper au froid, qui nous gagnait sur le pont, j'allai me coucher et ne tardai pas à m'endormir. Le P. Blachot fit bientôt de même. Nous avons passé une bonne nuit. Nous avons pour compagnons de cabine deux Jésuites scolastiques, l'un Hollandais, l'autre Espagnol, tous les deux parlant français, et fort aimables. J'ai dit la messe ce matin dans notre cabine. »

Remercions Dieu qui a préservé nos voyageurs. Des nouvelles postérieures à cette lettre nous ont appris qu'après être descendus à terre et avoir séjourné de nouveau à Marseille quelques jours, ils se sont embarqués, et cette fois pour tout de bon, le jeudi 7 novembre, à bord du *Sindh*, par un temps magnifique. On a eu de bonnes nouvelles de nos Missionnaires, datées de Naples.

Le T.-R. P. Supérieur Général a reçu de Mgr de Ségur la lettre suivante, recommandant au zèle de nos Pères l'Association catholique de Saint-François de Sales. L'intention du très-révérend Père étant qu'il soit fait mention du désir du prélat dans nos annales, nous pensons que la publication de la lettre est le meilleur moyen d'atteindre le but indiqué.

« Paris, le 30 octobre 1878.

« Mon révérend Père,

« Il y a quelques mois, M. l'abbé d'Hulst, vicaire général, vous recommandait, au nom de Son Eminence le Cardinal Archevêque de Paris, l'Association catholique de Saint-François de Sales, dont j'ai l'honneur et le bonheur de présider les travaux. Permettez-moi d'appeler de nouveau votre religieuse attention sur cette grande œuvre et sur ses résultats, exposés dans les deux comptes rendus que j'ai l'honneur de vous adresser, l'un spécial au diocèse de Paris et l'autre général.

« En combattant l'impiété sous toutes ses formes au moyen des écoles, des bons livres, des missions, des œuvres de jeunesse, l'Association de Saint-François de-Sales est devenue une œuvre de « salut public », dont l'importance ne saurait vous échapper, et qu'il est de toute nécessité, à l'heure présente, de développer sur un grand pied. Plusieurs de nos Évêques, parmi lesquels notre saint et éminent Cardinal, sont convaincus qu'elle sera peut-être, à un moment donné, *l'unique* ressource du clergé et des écoles catholiques.

« Je n'insisterai pas davantage auprès de vous, mon révérend Père, et j'ose espérer que votre communauté tout entière voudra concourir à une œuvre dont le vénéré Pape Pie IX a été le vrai fondateur, et que le Saint-Siége a enrichie de nombreuses et très-précieuses faveurs spirituelles.

« Je prie le glorieux Docteur de la piété, saint François de Sales, de vous bénir, ainsi que toutes les âmes généreuses qui se rangeront autour de vous sous ses étendards, et j'ai l'honneur d'être, mon révérend Père, votre ser-

viteur tout dévoué en l'amour de Notre-Seigneur et de son Eglise.

« L.-G. de Ségur,
« Chan. Ev. du Chapitre de Saint-Denis,
Président général de l'œuvre. »

Le 15 octobre dernier, fête de sainte Thérèse, la rue du Faubourg-Saint-Honoré, à l'entrée de la nouvelle église des RR. PP. Dominicains, présentait une animation inaccoutumée. De divers côtés affluaient sur ce point de nombreuses voitures, parmi lesquelles se faisaient remarquer quelques somptueux équipages.

C'était la colonie espagnole qui, de tous les quartiers de la ville où elle est répandue, accourait pour fêter sa sainte patronne et donner un témoignage de sympathie à une association récemment fondée à Paris en faveur des Espagnols nécessiteux, sujets de la mère patrie ou de l'un de ces États d'Amérique auxquels l'Espagne a légué son sang, sa langue et sa foi.

La cérémonie était présidée par Mgr l'Évêque de Rio-Bamba; les PP. Dominicains s'étaient empressés de prêter leur spacieuse et belle église; l'organisateur de la fête était un P. Jésuite, et le prédicateur, un Oblat de Marie. Ces préliminaires étaient une belle invitation à la concorde, et de fait l'assistance se composait, sans distinction de partis ou de nationalités, des familles les plus chrétiennes et des notabilités les plus honorables de la société espagnole à Paris. On aurait pu voir Mme de Molins, femme de l'ambassadeur, prier à côté de Mme la duchesse de Madrid, et les champions des causes les plus opposées oublier un instant leurs divisions pour se réclamer uniquement du titre d'enfants soumis de l'Eglise catholique.

Quel était donc le mobile supérieur qui faisait de cette fête une fête de famille et de cette réunion une réunion de frères ? — Le P. Amorès fut bien inspiré lorsqu'il prit pour texte de son discours une parole qui donnait la raison de ce fait consolant et qui, par là même, était de nature à en multiplier les heureux résultats : « *Charitas Dei urget nos*, dit-il en paraissant en chaire : c'est la charité de Dieu qui nous pousse .»

Il fit avec à-propos l'application de cette parole au spectacle placé sous ses yeux, et ce fut son exorde.

Qu'est-ce qui vous a réunis ici? — C'est l'amour de Dieu : l'amour de Dieu, bien supérieur aux intérêts de ce monde et toujours cher au cœur des Espagnols, sous quelque latitude que la Providence les ait jetés. C'est l'amour de l'Espagne catholique, cette patrie des grands serviteurs de Dieu, de saint Dominique, qui revit ici dans ses enfants et qui nous a ouvert ce temple magnifique ; de Loyola, qui nous a donné un de ses fils pour être l'âme de la réunion ; de sainte Thérèse, notre patronne et notre modèle, dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Enfin ce qui vous a conduits ici, c'est l'amour des pauvres, autre forme de l'amour de Dieu, l'amour de nos frères sur la terre d'exil. En un mot, l'amour de Dieu sous toutes ses formes, voilà la force irrésistible qui a composé cette assemblée, sans distinction d'opinions politiques ou de conditions sociales.

C'est la charité aussi qui a donné naissance à l'Association dont l'orateur vient entretenir l'auditoire. L'*origine*, les *fins*, les *moyens*, l'*esprit* de cette œuvre, tout procède de la charité et rien que de la charité : de la charité vraie, authentique, de celle dont les sources n'ont été confiées qu'à l'Eglise catholique, apostolique et romaine, de la charité de Dieu : *Charitas Dei urget nos.*

Nous ne suivrons pas le P. Amorès dans le dévelop-

pement de ces pensées et nous ne lui infligerons point le supplice de nos éloges. Tout ce que nous voulons dire, c'est que sa parole a fait du bien; qu'elle s'harmonisait avec les circonstances; qu'elle répondait visiblement à l'attente de l'assemblée ; qu'elle a dû l'édifier et la confirmer dans ses dispositions charitables, car on la voyait, religieusement recueillie et par moments émue jusqu'aux larmes, savourer avec délices la parole de Dieu.

Selon l'usage espagnol, la prédication s'est terminée par des supplications à genoux : supplications pour notre saint-père le pape; pour Mgr le vicaire apostolique, qui avait bien voulu honorer l'assemblée de sa présence; pour l'Association, son président, son conseil et tous ses membres; enfin pour l'indigne prédicateur, qui ne s'est proposé d'autre but que la gloire de Dieu et l'édification de ses frères.

Les dames quêteuses étaient Mme de Molins, ambassadrice d'Epsagne, et Mme de San-Fernando, d'une des plus nobles familles de la société espagnole de Paris. Le président de l'Association est M. de Montalvo, homme de grand cœur et de grande distinction.

Le salut du saint Sacrement, donné par Mgr l'Évêque, assisté d'un nombreux clergé, couronna la cérémonie. Les chants religieux qui montaient vers le ciel et les grâces de Dieu qui en descendaient, l'impression de ce qu'on venait de voir et d'entendre, les sourires du pauvre entrevus dans l'avenir, tout remplissait l'âme des harmonies de la charité, et l'on se retirait, la satisfaction dans le cœur, en disant : Le sentiment religieux, voilà ce qui nous divise le moins ! La charité de Dieu, voilà ce qui nous rapproche le plus : *Charitas Dei urget nos.*

Une lettre, datée de Naples, nous donne des nouvelles des Pères et des Sœurs partis pour la mission de Ceylan. La voici :

Naples, 9 novembre 1878, dix heures du matin.

« Mon très-révérend et bien-aimé Père,

« Excellente traversée pour tous, excepté pour la pauvre sœur Sainte-Suzanne, qui n'a pas cessé d'être malade malgré le beau temps et une mer superbe.

« Nous avons pu dire la messe à bord hier et aujourd'hui, et nous espérons continuer.

« Nous sommes arrivés à la Communauté vers neuf heures. Vous devinez la joie des Sœurs ! mais cette joie va être courte ; il faudra repartir dans une heure, car le paquebot doit reprendre la mer à onze heures.

« Sœur Théodosie s'est montrée fort courageuse et est demeurée constamment debout ; elle a été l'infirmière de sa compagne.

« Adieu, mon bien-aimé Père, croyez-moi toujours votre respectueux et dévoué fils en M. I.

« L. Soullier. »

Une nouvelle lettre, datée de Port-Saïd le 12 novembre, nous apprend que nos voyageurs sont arrivés en bonne santé, après une traversée heureuse.

OBLATIONS

ET NUMÉROS D'ORDRE DEPUIS LA LISTE PUBLIÉE AU MOIS DE DÉCEMBRE 1877.

Nos 961. Aloysius, Jean, 21 septembre 1877, Jaffna.

962. Van-Laar, Egidius-Joseph, 4 octobre 1877, Notre-Dame des Anges (Canada).

963. Marcoux, Joseph-Stanislas, 4 octobre 1877, Notre-Dame des Anges (Canada).

964. Keppler, Robert-Emile, 7 octobre 1877, Nancy (F. C.).

965. Suc, Jean, 7 octobre 1877, Nancy (Fr C.).

966. Moffat, Joseph, 28 octobre 1877, Témiskaming (F. C.).

967. Souhait, Jean-Marie, 8 décembre 1877, Autun.

968. Guillon, Joseph-Marie-Gérasime, 8 décembre 1877, Autun.

969. Ravel, François-Ange, 8 décembre 1877, Notre-Dame de l'Osier (F. C.).

970. Villemure, Olivier, 8 décembre 1877, Notre-Dame des Anges (Canada) (F. C.).

971. Leriche, François, 1er novembre 1877, Saint-Albert (F. C.). Notification reçue le 5 février 1887.

972. Piquet, Jean-Pierre, 31 mai 1877, île à la Crosse (F. C.). Notification reçue le 21 février 1878.

973. Le Doussal, Louis-Marie, 8 octobre 1877, Providence. Notification reçue le 15 mars 1878.

974. Charles, Eugène-Louis, 17 février 1878, Autun.

975. Crétinon, Jean-Louis-Antoine, 17 février 1878, Autun.
976. Mac-Iver, Arthur, 19 mars 1878, Belmont (F.C..)
977. Guillet, Célestin, 1er novembre 1877, Saint-Pierre, lac Caribou (F. C.). Notification reçue le 21 juin 1878.
978. Labelle, Fabien, 3 mars 1878, Saint-Joseph Cumberland (F. C.). Notification reçue le 21 juin 1878.
979. Bruissan, César-Henri-Auguste, 16 juillet 1878, Notre-Dame de l'Osier.
980. Leray, François, 15 août 1878, Notre-Dame de l'Osier (F. C.).
981. Kelly, Edouard-Jacques, 15 août 1878, Belmont.
982. Deevy, Jacques, 15 août 1878, Inchicore (F. C.).
983. Kievan, Térence-Joseph, 15 août 1878, Notre-Dame des Anges (Canada).
984. Jodoin, Joseph-Marie, 15 août 1878, Notre-Dame des Anges (Canada).
985. Bigonesse, André-Henri, 15 août 1878, Notre-Dame des Anges (Canada).
986. Choquet, Louis-Moïse, 15 août 1878, Notre-Dame des Anges (Canada).
987. Brault, Stanislas-Marie-Joseph, 15 août 1878, Notre-Dame des Anges (Canada).
988. Dozois, Servule-Nazaire-Marie, 15 août 1878, Notre-Dame des Anges (Canada).
989. Laporte, Alphonse-Marie-Joseph, 15 août 1878, Notre-Dame des Anges (Canada (F. C.).
990. Duhaut, Emmanuel-Marie, 15 août 1878, Autun.
991. Albertini, Barthélemy-Joseph, 15 août 1878, Autun.
992. Repiso, Evariste, 15 août 1878. Autun.

993. Trabaud, Pierre-Louis-Léopold, 15 août 1878, Autun.
994. Morard, Félix-Blaise, 15 août 1878, Autun.
995. Beaume, Jean-Iréné, 15 août 1878, Autun.
996. Baugé, Paul-Augustin, 8 septembre 1878, Nancy.
997. Petit, Louis-Victor, 8 septembre 1878, Notre-Dame des Anges (Canada).
998. Marion, Charles-Joseph-Eugène, 8 septembre 1878, Notre-Dame des Anges (Canada).
999. Lévesque, Louis-Marie Joseph, 8 septembre 1878. Notre-Dame des Anges (Canada).
1000. Brulé, Charles-Ephraïm, 4 octobre 1878, Nancy.
1001. Adam, Marie-Edouard, 6 octobre 1878, Notre-Dame de Sion.
1002. Racette, Cléophas, 17 février 1878. Notre-Dame des Victoires, lac la Biche (F. C.). Notification reçue le 10 octobre 1878.
1003. Rousseau, François, 20 octobre, Nancy.
1004. Dru, François-Adolphe, 20 octobre, Nancy.
1005. Jungbluth, Marie-Alphonse, 10 novembre, Nancy.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1878.

Le R. P. Castel, Joseph, mort à Bordeaux le 1er février. Il était né le 14 janvier 1846, et avait fait son oblation le 28 septembre 1869.

Le F. Metifiot, Jean-Pierre, mort à Vico le 12 février. Il était né le 4 avril 1814, et avait fait ses vœux perpétuels le 1er novembre 1845.

Le R. P. Dufour, Pierre-Augustin, mort à Angers le 1er mars. Il était né le 13 mars 1813, et avait fait son oblation le 13 novembre 1858.

Le R. P. Telmon, Pierre-Antoine-Adrien, mort à Aix le 7 avril. Il était né le 8 septembre 1807, et avait fait son oblation le 8 septembre 1826.

Le F. convers O'Brien, Jean-Joseph, mort à Glencree le 28 juillet. Il était né en 1808, et avait fait ses vœux perpétuels le 1er novembre 1865.

Le R. P. Lemoine, Joseph-Marie-Thérèse, mort à Notre-Dame des Anges (Canada), le 28 juillet. Il était né le 1er novembre 1833, et avait fait son oblation le 15 octobre 1856.

R. I. P.

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1878.

Pages.

Missions étrangères. Mackensie. — Lettre de Mgr Clut au T.-R. P. Supérieur général 5
Seconde lettre de Mgr Clut au T.-R. P. Supérieur général 32
Manitoda. — Lettre du R. P. Tissot 44
Canada. — Lettre du R. P. Charpeney au T.-R. P. Supérieur général 52
Colombie Britannique. — Lettre du R. P. Chirouze au T.-R. P. Supérieur général 59
Ceylan. — Le choléra et la famine. Lettre de Mgr Bonjean 79
Lettre du R. P. Massiet au R. P. de L'Hermite 77
Maisons de France. — Maison de Paris 84
Maison du Calvaire 89
Maison de l'Osier 115
Maison de Limoges 126
Maison d'Angers 129
Revue des sanctuaires et pèlerinages. — Montmartre 139
Saint-Martin de Tours 145
Variétés. — Mgr Balain, évêque de Nice 150
Nécrologie. — Pie IX 155
Nouvelles diverses 162

JUIN 1878.

Missions étrangères. Manitoda. — Lettre du R. P. Lacombe au T.-R. P. Supérieur général 165
Canada. Missions des Iroquois au Sault Saint-Louis 177
Colombie britannique. — Extraits de lettres du F. Guertin au au R. P. Rainville 184
Ceylan. — Lettre du R. P. Massiet au R. P. de L'Hermite .. 197
Lettre du F. Ch. Collin au R. P. Soullier 226
Province britannique. — Lettre du R. P. Shinnors au R. P. Martinet 238
Maisons de france. — Maison de Sion 248
Maison de Pontmain 274
Maison de Tours 277
Variétés. — La montagne de Montmartre 287
Sacre de Mgr Balain à Fréjus et son entrée solennelle à Nice ... 293
Nouvelles diverses 317

SEPTEMBRE 1878.

Missions étrangères. Canada. — Pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré..... 321
Extrait d'une lettre du R. P. Arnaud au T.-R. P. Supérieur général..... 324
Manitoba. — Extrait d'une lettre du R. P. Marcou au R. P. Boisramé..... 331
Extrait d'une lettre du R. P. Hugonnard..... 335
Saint-Albert. — Lettres du R. P. Bonnald..... 338
Extrait d'une lettre du R. P. Moulin..... 351
Extrait des lettres du R. P. Douget..... 355
Mackenzie. — Journal du R. P. Lecorre..... 357
Ceylan. — Lettre du R. P. Boisseau au R. P. Soullier..... 375
Extrait d'une lettre du R. P. Massiet..... 382
Maisons de france. — Maison d'Aix..... 393
Revue des sanctuaires et pèlerinagés. — Montmartre. Notre-Dame de Lumières..... 412
Variétés. — Dissertations sur le Sacré-Cœur..... 417
Les papes religieux..... 432
Nouvelles diverses..... 448
Deux lettres du fondateur à Pie IX..... 454

DÉCEMBRE 1878.

Missions étrangères. Saint-Albert. — Lettre du R. P. Leduc..... 457
Lettre du R. P. Bonnald..... 487
Ceylan. — Discours adressé par Mgr Bonjean au nouveau gouverneur de Ceylan, à son arrivée..... 500
Extrait des lettres du R. P. Chounavel..... 508
Lettre de Sa Sainteté Léon xiii à Mgr Bonjean..... 506
Rapport de Mgr Jolivet..... 523
Maisons de france. — Maison de Saint-Andelain..... 541
Revue des sanctuaires et des pèlerinages. — Pontmain..... 550
Variétés. — *Totæ pulchra es*..... 567
Transeamus usquè Bethleem..... 572
Nouvelles diverses..... 577

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue d'Arcet, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

Supplément du N° 64. — Décembre 1878.

DE L'ORIGINE ASIATIQUE DES INNOÏT OU ESQUIMAUX

PAR

LE R. P. EMILE PETITOT, O. M. I.

MISSIONNAIRE DES ESQUIMAUX TCHIGLIT.

Dans la présente Etude, la neuvième que je publie sur les peuples de l'Amérique hyperboréenne (1), je me propose d'établir aussi solidement que possible l'origine asiatique de la grande famille esquimaudo-caraïbe, par l'examen et la discussion des trois chefs qui suivent :

(1) Les six études qui ont précédé celle-ci sont : 1° Etude sur la nation montagnaise. Publiée dans les « Missions catholiques » du 16 octobre 1868 au 26 février 1869. — 2° Monographie des Dènè-Dindjié, avec un essai sur leur origine, 1876. Paris, Ernest Leroux. — 3° Monographie des Esquimaux Tchiglit, *idem*. — 4° Une légende des Dindjié ou Loucheux, publiée par la *Revue de philologie*, 1876, E. Leroux. — 5° Six légendes américaines identifiées à l'histoire de Moïse, 1876. — 6° Essai sur Ta-han et le pays des Femmes publié par les *Matériaux* de M. E. Cartailhac, 1876. — 7° Légende populaire des Hommes-Chiens, 1877. — 8° Quelques preuves de l'origine asiatique de plusieurs peuples américains, 1877, publiées par la *Revue d'anthropologie*.

1° Une tradition populaire des *Tchiglit* et des *Tuski* (tribus esquimaudes) touchant leur origine occidentale;

2° La possession d'un mythe et d'un culte asiatiques par la famille esquimaudo-caraïbe;

3° La division en deux classes des Indiens de cette même famille, division que nous retrouverons en Asie.

Afin de donner à ce travail toute l'étendue qu'il requiert, j'ai dû revenir sur plusieurs points auxquels j'avais déjà touché dans mes précédentes Etudes. Je prie mon bienveillant lecteur de me pardonner ces redites, que la nature des sujets que je traite nécessite quelquefois. Il ne faut pas oublier qu'en matière d'origines américaines, nous travaillons sur le probable ; et que la marche la plus naturelle à suivre, dans les études de ce genre, est celle que dictent le bon sens et la logique, c'est-à-dire procéder du plus connu au moins connu. Il est donc urgent que j'établisse mes Etudes subséquentes sur les conclusions des précédentes ; et que je revienne sur celles-ci lorsque des preuves nouvelles et plus convaincantes surgissent à la lumière, par le fait de mes investigations.

Ceci posé, j'entre aussitôt en matière.

CHAPITRE PREMIER.

Examen d'une tradition des Esquimaux relative a leur provenance occidentale (par rapport a l'Amérique).

Dans ma monographie des Esquimaux-Tchiglit qui habitent les bords de la mer glaciale et les bouches du fleuve Mackenzie, j'ai cité une tradition nationale de ce peuple, dont je recueillis moi-même les termes, en 1870. Il y est dit, relativement à l'origine des *Innoït-Tchiglit*,

ou Esquimaux américains, que deux frères furent procréés par un *Castor* géant, dans une île de l'océan Occidental ; et qu'ils quittèrent ensuite ce séjour pour venir aborder à la côte occidentale de l'Amérique. Mais ils s'y prirent bientôt de querelle, en vinrent aux mains, et furent obligés de se séparer. L'un des deux frères devint le père des Esquimaux à labrets, ou *Tchiglit*. L'autre fut l'ancêtre des Esquimaux-Souffleurs, ou *Tchubluït*, *Tchubluraotit*.

Les *Tchiglit* pensent que ces Esquimaux-Souffleurs sont de même descendance que les Blancs, ou plutôt les Russes ; soit parce que les *Tchubluït* ont le teint plus blanc que les autres Esquimaux ; soit parce que les Russes arrivèrent en Amérique par le continent asiatique, qu'habitent les *Tchubluït*.

Ces deux raisons peuvent d'ailleurs être également cause de cette opinion, parce qu'il existe effectivement deux types distincts parmi les Innoït : l'un aux yeux droits et au teint blanc rosé ; l'autre aux yeux petits et très-obliques, dont le teint est d'un brun sale.

Un voyageur moderne (1) cite à son tour une courte tradition des *Tuski-Cachalots* des environs du détroit de Behring, sur la rive asiatique, qui cadre en tous points avec celle de mes Esquimaux du Mackenzie, et en démontre l'exactitude, en même temps qu'elle me fournit l'occasion de revenir sur la question de l'origine des Innoït et de l'éclaircir davantage.

Cette tradition rapporte que les *Tuski-Cachalots* (2) vivaient jadis *dans les îles* en compagnie des Esquimaux à labrets. Ils s'y prirent de querelle, et ces derniers ayant été

(1) M. William H. Dall, directeur du corps scientifique d'exploration de l'Alaska.

(2) Ce peuple se nomme lui-même *Ta-gut*, d'après von Baër cité par sir John Richardson.

les plus forts, ils contraignirent les Cachalots à traverser le détroit de Behring, pour aller chercher un refuge sur la côte asiatique, chez les *Tchuktchis* à rennes. Ceux-ci reçurent les *Tuski* fugitifs avec hospitalité et leur permirent de s'établir sur leur territoire, dont les Tuski-Cachalots n'occupèrent d'ailleurs que le littoral, y vivant de la chasse et de la pêche des animaux marins (1). Ils y élevèrent des chiens, à l'instar de leurs frères d'Amérique ; tandis que les Tchuktchis ont domestiqué le renno, comme les Samoïèdes et les Lapons.

La tradition des Tuski-Cachalots ne dit pas de quelles îles ce peuple vint aborder en Asie, après avoir touché au sol américain et en avoir été repoussé par leurs frères les Esquimaux à labrets. Le voyageur qui rapporte ce récit a bien ajouté, entre parenthèses, que ce fut des îles Diomèdes, deux îlots qui occupent le milieu du détroit de Behring ; mais la chose est d'autant plus impossible qu'il est parfaitement ridicule de faire sortir les deux branches d'un aussi grand peuple de deux petits rochers arides, situés seulement à quelques milles de l'un et l'autre continent. Autant vaudrait-il dire qu'elles y ont poussé comme des champignons.

D'ailleurs la tradition de mes *Tchiglit* dit positivement que les deux frères, souches des rameaux américain et asiatique de la nation *innok*, prirent naissance dans l'île du *Castor*, qui, selon les Tuski, sont en nombre multiple (*les îles*). Or, il n'y a et ne saurait y avoir de castors sur les rochers dénudés des Diomèdes.

Ce qui paraît avoir porté M. W. H. Dall à avancer que la nation des Tchiglit est issue des Diomèdes est la lecture de plusieurs écrits dont les auteurs russes, navigateurs ou commerçants, trouvèrent des Tuski et des Innoït à la-

(1) *Alaska and its Ressources*, London, 1870. Sampson Low, Son and Marston, p. 375.

brets en guerre, dans les deux îles Diomèdes, il y a deux siècles (1). Mais ces faits, loin de prouver que les *Tuski* tirent leur origine *des îles* Diomèdes, confirment au contraire la véracité du récit de mes Tchiglit. Car il est naturel d'admettre que, dans la séparation qui s'opéra en Amérique entre les deux peuples rivaux, le parti tchiglerk, en expulsant son frère, le Tuski, à travers le détroit de Behring, dut le poursuivre au moins jusqu'à ces rochers Diomèdes qui en occupent le milieu, afin de se rendre aussitôt maître de cette position stratégique qui commande le détroit, et d'empêcher à tout jamais les Cachalots de revenir en Amérique. Actuellement en effet, ces deux îlots ne sont habités que par cent cinquante âmes appartenant à la tribu des Esquimaux à labrets. Ce nombre si minime démontre jusqu'à l'évidence que les Diomèdes ne sauraient avoir été le berceau de la nation *Innok*.

Avant de prouver que ce berceau est situé à des latitudes plus méridionales, je veux constater que mes Esquimaux-Souffleurs ou *Tchubluït*, *Tchubluraotil*, et les Tuski-Cachalots de M. Dall, sont bien un seul et même peuple.

Ceci est d'autant plus facile que personne n'ignore que le Cachalot est un cétacé souffleur et que dans le langage vulgaire on ne lui donne pas d'autre nom. Mais M. Dall me fournit lui-même la matière de cette identification, en disant que les Tuski-Cachalots de Hooper furent primitivement désignés, par les officiers de l'ancienne compagnie russe, sous le nom de *Tchukluk-méut*. Ce nom est, en effet, identique à celui de *Tchubluït*, qui au singulier fait *Tchubluk*, comme *Innoït* fait *Innok*, *Tchiglit* fait *Tchiglerk*, etc. De plus, en langue esquimaude les consonnes

(1) Ces voyageurs russes étaient Siméon Deshneff, en 1648, Lhertakoff en 1730 et Pierre Popoff en 1711. Voir *Alaska*, etc., p. 575.

composées *kl*, *bl*, *il* sont affixes et convertibles entre elles, comme dans la langue dènè-dindjié, et peuvent même se transmuter en un *l* simple. Quant à la terminaison *méut* (au singulier *méork*), c'est un suffixe qui, joint à une désignation locale, à une épithète adjective, revêt la signification de *gens*, *peuple*, *habitants*, que cependant il ne possède pas isolément ; n'ayant par lui-même aucune autonomie propre. Ce suffixe est verbal et indentique au *gwan* ou *kwan* des Kollouches, au *kuttchin* des Dindjié, et aux *kottané*, *eyttané*, *gottiné*, *pottinè*, *ottin* des Dèné. Chez tous ces peuples il a la même signification et s'emploie de la même manière.

Tchukluk et *Tchubluk* signifiant également Souffleur, Cachalot (1), le mot composé *Tchukluk-méut* signifie littéralement et absolument le Peuple-Souffleur, le Peuple-Cachalot. Par une fort légère variante de dialecte, les Esquimaux du bas Mackenzie diraient *Tchublur-méut*, le *k*, le *g*, l'*r* guttural et le *ch* étant également convertibles et transmutables d'un dialecte dans un autre.

Mon indulgent lecteur peut donc se convaincre de l'identité incontestable des *Tuski-Cachalots*, de MM. Hooper et Dall, avec mes Esquimaux-Souffleurs.

J'ai également constaté ailleurs (2) que la terre lointaine et occidentale d'*Akilinerk* ou *Akillinerk*, dont les Innoït du Groënland ont conservé un souvenir si vivace et si profond, n'est autre que le pays habité par la tribu esquimaude des *Akilinerk-méut*, que mes Innoït du Mackenzie placent sur la côte occidentale du territoire d'Alaska. *Akilinerk* signifiant lieu de l'abord, du commencement, son nom concorde parfaitement avec les traditions des Innoït touchant la portion du continent américain à laquelle

(1) Du verbe esquimau *tchubluara*, je souffle.

(2) *Monographie des Esquimaux-Tchiglit*, 1876. Paris, E. Leroux, page 22.

abordèrent autrefois les deux frères, symboles de leur double nationalité.

Mais les souvenirs de mes Tchiglit se reportent plus loin encore dans le Sud-Ouest, ainsi que je l'ai dit; et la tribu qu'ils prisent le plus, celle dont ils imitent plus particulièrement les usages, les coutumes, les modes, est celle des *Opkwam-méut* (gens ou peuple de l'entrée) (1). Cette tribu, dans laquelle je reconnais les *Kuskutchewaks* ou Tchukatchis de M. von Baër, est une des plus méridionales de la nation esquimaude, sur le continent américain, puisqu'elle avoisine immédiatement les Aléoutes. Elle habite sur le continent entre les fleuves Kuskoquin et Youkon, et se nomme elle-même *Akul-méut*; mot qui a la même signification que *Akilinerk-méut* (2).

Il me reste à trouver l'île ou plutôt les îles sur lesquelles le *Castor* géant donna naissance aux deux frères, souches de la nation esquimaude sur l'un et l'autre continent.

Le petit groupe des îles Pribyloff, qui est situé dans la mer de Behring par 57 degrés de latitude nord et 169° 30′ de longitude ouest de Greenwich, et avoisine immédiatement l'archipel aléoutien, nous la manifeste aussitôt. L'*île du Castor*, connue des Russes sous le nom de Bolrôwi, qui a la même signification, fait effectivement partie de ce groupe.

Mais bien que cette île ait pu servir de point de ralliement et ensuite de départ vers le nord, aux peuplades Innoït, leurs traditions ne sauraient leur allouer un berceau aussi étroit. Aussi le peuple tuski ou *tchublurk* dit-il être sorti *des îles* et non d'une seule île.

(1) De *cpkwark*, porte; *opkwertoark*, ouvrir.

(2) L'un et l'autre sont formés de l'adverbe *ako, aku*, d'abord, au commencement; auquel se joint l'affixe *li* ou *ri* qui, intercalé dans un mot, en fait un verbe substantif; et du suffixe causatif *nerk*, qui est également suffixe locatif.

Effectivement, l'archipel des îles *Aléut*, à en juger par son nom dont le singulier est *Aléuk*, ne porte pas d'autre désignation, en esquimau, qu'îles Castor; car dans le dialecte de ces mêmes *Akulméut* ou Kustkutchéwaks, dont il a été question plus haut, le nom du castor n'est autre que *Aléuk-itark* (l'habitant des Aléut), *itark*, *itoark*, étant le verbe locatif *y être* à la troisième personne du singulier.

Ceci est d'autant plus remarquable que ce dialecte fait seul exception touchant le nom de cet amphibie. Partout ailleurs, dans les autres tribus innoït, le castor a un nom propre et se nomme *Paluktork* ou *Kigeark*.

D'après les Innoït eux-mêmes, l'archipel aléoutien est donc désigné comme la patrie par excellence du castor, soit que ces îles innombrables recèlent effectivement une large quantité de ces rongeurs (1), soit, ce qui est encore plus probable, que la manière dont leur nation a traversé le Pacifique d'Asie en Amérique, en naviguant d'île en île, à la manière du castor, tout en y séjournant et en y laissant des colonies, les ait portés à appliquer ce nom emblématique de leur nationalité à l'archipel qui la reçut tout d'abord.

C'est de là, sans aucun doute, qu'a pris naissance la fable du *Castor*, père des deux branches de la race esquimaude et qui est évidemment la figure symbolique d'un peuple navigateur et constructeur. Personne n'ignore que les Aléoutiens sont de race esquimaude et parlent un dialecte innok, ainsi que les Tuski.

Maintenant, que le lecteur veuille bien se rappeler la tradition des Dènè Peaux-de-lièvre, qui, comparant elle aussi à un *castor* (tsa) l'entière nation des Dènè, lui fait traverser la mer occidentale en fuyant une nation ennemie, et aborder à la rive américaine ; tandis que sa sœur

(1) Dans l'île Unalaska, une des Aléoutiennes, se trouve aussi la baie du *Castor*. C'est un des meilleurs mouillages.

Porc-épic (tsi) demeure à se lamenter sur les rivages asiatiques (1).

Il existe dans cette communauté d'idées et de figures symboliques entre des nations de langue, d'origine et de mœurs si différentes entre elles que le sont Déné et Innoït, une preuve bien puissante de ce fait : qu'elles n'ont comparé leur nationalité respective au *castor* que parce qu'elles atteignirent le continent américain par une route de forme analogue aux chaussées que cet amphibie construit au travers des cours d'eau et au débouché des lacs.

Eh bien, je le demande au lecteur impartial, quoi de plus semblable à une gigantesque *chaussée de castor* que cette longue chaîne non interrompue d'îles et de langues de terre, qui, après avoir en quelque sorte jeté un barrage et un brise-lames entre la mer Glaciale et l'océan Pacifique, de la presqu'île Unalaska à celle du Kamtchatka, se continue, dans l'Ouest, par le long archipel des Kouriles, des îles Yesso et Tarrakaï jusqu'à l'embouchure du Saghalien-Oula, pour nous placer en pleine Tartarie ; tandis que dans le Sud-Ouest elle nous transporte dans le cœur de l'empire chinois par ces mêmes Kouriles, l'archipel japonais et la presqu'île coréenne.

De ce dernier point, il est également facile d'atteindre l'Hindoustan, en suivant les îles Lieou-Kieou, Formose, les Philippines et l'archipel malais.

Toutes ces pointes de terre, tous ces longs chapelets d'îles sans nombre ne sont séparés entre eux que par des détroits ou d'insignifiants bras de mer, que des navigateurs de science fort médiocre, tels que le sont les Japonais, les Chinois et les Malais, ont parcourus et explorés en tous sens. Aussi le voyageur Kracheninikow remar-

(1) *Monographie des Dènè-Dindjié*, p. 55.

que-t-il que la population des îles Kouriles se compose de deux types, où l'élément japonais, au teint blanc sale, s'allie étroitement au brun jaunâtre de l'élément tartare qui peuple le Kamtchatka.

D'après ce voyageur et selon le témoignage de Steller, les Kouriliens tiennent à la fois et des Japonais et des Esquimaux, tant pour les coutumes que pour le genre de vie. Ainsi ils vont nus et se peignent le corps comme les Esquimaux. Ils se nourrissent de la chair des animaux marins, se servent de barques de peau et de raquettes, habitent dans des yourtes et dans des balaganes. Entre les Kirouliens et les Kamtchadales, et entre ces derniers et les Aléoutes, qui sont de race esquimaude, les mêmes rapports ont été remarqués. Leurs haches, leurs canots, leurs vêtements, leurs pipes, leur chaussure, etc., sont les mêmes. Les traits du visage eux-mêmes sont identiques. Enfin tout porte à croire, dit Steller, que l'origine de ces peuples est la même. Leurs langues seules diffèrent entre elles, mais cette divergence ne prouve rien, car plus la science ethnologique se perfectionne, plus il devient évident que le langage tout seul ne saurait constituer un criterium de certitude touchant l'origine d'une nation. Qu'on jette les yeux sur l'Amérique du Nord, par exemple, et qu'on essaye de compter le nombre de langues barbares qui y ont cours. Pourrait-on nier toutefois qu'il n'existe une étroite parenté entre un grand nombre de peuplades peaux-rouges ?

Ce qui précède suffit pour démontrer que, si les traditions nationales de nos Innoït du Mackenzie et de Behring ne désignent que les *îles du Castor*, c'est-à-dire les Aléoutes, comme ayant été le berceau de leur nation, en réalité les faits prouvent que leur souche ne s'arrête pas là, mais provient du continent asiatique, par les Kouriles et le Kamtchatka. Ce sont les souvenirs des *Akul-*

méut et des *Aléutes* qu'il faut interroger maintenant. Je ne doute nullement que leur témoignage ne confirme la théorie que je n'ai aucune crainte d'affirmer.

Les caractères physionomiques des *Innoït* prouveraient seuls, aux yeux des observateurs les plus prévenus, que cette nation se compose, comme les Aléoutiens, les Kouriliens, les Kollouches, les Caraïbes, d'au moins deux éléments : l'un grand, blanc, au teint coloré d'incarnat, aux lèvres rubicondes, au nez aquilin ou du moins arrondi et non épaté, et aux yeux droits; peuple velu et barbu comme les Aïnos, les Tuski et que je crois appartenir à la race scythe ou altaïque; comme les Lapons, les Samoïèdes, les Finnois, les Irlandais, etc. Cette race domine surtout dans le Nord-Ouest. L'autre race est petite, au teint jaune foncé tirant sur le bistre, à la face plate et ronde, aux yeux petits, bridés et très-obliques, à la mine cauteleuse du Chinois. Je la crois de race mongole. Elle domine dans l'est du continent, au Labrador, dans le Groënland, ainsi que dans les terres boréales. Néanmoins, elle se trouve mêlée à la première race dans tout le Nord-Ouest.

Ici je dois réfuter d'avance une erreur qui pourrait surgir d'un passage mal interprété d'Alexandre de Humboldt. L'éminent Prussien dit que le peuple aléoute se nomme lui-même *Kagataya-Koungns;* ce qu'il traduit par *Peuple de l'Est,* sur quoi l'auteur déjà cité plus haut, et qui cite ce passage, en tire pour conclusion que les Aléoutes sont aborigènes de l'Amérique (1). Il pourrait ajouter, dans ce cas, que l'entière nation esquimaude, dont ils font partie, en est également issue, et partant qu'elle en est autochthone.

Mais cette conclusion est erronée, et ce voyageur s'est

(1) *Alaska and its Ressources,* p. 385.

chargé lui-même, quoique sans s'en douter, de détruire l'objection qu'il voudrait en tirer en faveur du peuplement des îles Aléoutiennes par des migrations sorties d'Amérique.

En effet, à la page suivante, M. Dall, observant que les Aléoutes se composent de deux éléments distincts : les *Atkans* et les *Unalaskans*, dit que les premiers habitent la partie occidentale de l'archipel, tandis que les seconds en occupent la portion orientale. Division toute locale, comme on le voit, et qui n'a nullement trait à la provenance originelle de ces deux tribus. Comme c'est dans le dialecte des Aléoutes orientaux eux-mêmes, que le nom des Aléuts se traduit par Peuple de l'Est, on ne saurait y trouver aucun indice qui pût dénoter une origine orientale, c'est-à-dire purement américaine. Ce nom constate seulement que les *Unalaskans* occupent l'est de l'archipel ; de même que le nom des *Atkans* doit fournir le même témoignage par rapport à leur situation à l'ouest de ces mêmes îles.

Mais quand bien même chacun de ces deux peuples appliquerait à toute la nationalité aléoute un nom qui ne convient qu'à l'une des deux tribus qui la composent, il n'y aurait en cela rien qui pût étonner ni dérouter quiconque est assez au fait du caractère et du génie des Indiens, pour savoir que leur vanité nationale les porte tous et de partout à s'arroger exclusivement une supériorité et une priorité qu'ils dénient obstinément à tous leurs voisins et même à leurs frères.

Mais ici tel n'est pas le cas. Rien de plus naturel qu'un peuple qui habite à l'est d'un pays quelconque se nomme le peuple de l'Est. Tel est, entre autres, le nom sous lequel les Algonquins sont connus de leurs voisins les Iroquois. Mais que des peuples qui habitent à l'est et au nord d'un continent, tels que le sont les Dènè, les Dindjié et les

Innoït, désignent le Sud-Ouest comme le point de l'espace qu'occupe leur patrie première, ou, en d'autres termes, s'intitulent *peuples de l'Ouest*, voilà qui nous convainc et qui nous force à conclure à l'origine occidentale et asiatique de ces peuples.

L'objection suscitée par le passage de Humboldt n'est donc pas réelle. Mais voilà qui est convaincant et qui milite bien en faveur de ma thèse.

C'est un fait singulier, mais bien établi, fort caractéristique et qui jusqu'ici n'a point été remarqué, que le nom propre du peuple siamois, *Taï*, est identiquement le même nom, ou à peu de chose près le même, que portent une foule de nations qui peuplent la Polynésie ou la côte occidentale de l'Amérique, particulièrement de la grande famille esquimaude (1).

Ces peuples ajoutent seulement à ce monosyllabe un suffixe qui varie avec leur langue et qui est analogue au *méork, méut* des Innoït ; c'est-à-dire qu'il signifie *gens, peuple, nation.*

Je note tout d'abord que la grande presqu'île que découvrirent les Samanéens de Samarcande en allant au Fou-Sang, ou l'Amérique, est nommée par eux Ta-han.

Donc, les Siamois se nomment eux-mêmes (mot qui signifie les *libres*).	Taï
Les insulaires des îles des Amis nomment leur île.	Taïti.
Les Caraï, les Xicagues d'Opotoro, dans le Honduras, se nomment	Ta-ho.
Les Aléoutiens Atkans s'appellent eux-mêmes	Taï-och.
Les Aléoutiens Unalaskans	Ta-giach.
Les Nabajoes de l'Arizona	Tana.
Les Kamtchadales Tchuktchis	Ta-tchut.
Les Piros, peuple des Pueblos	Ta-han-ena.
Les Tuski-Cachalots ou Tchubluït	Ta-gut.
Les Kollouches Ugalentsi	Ta-gwan.

(1) On trouvera dans le troisième chapitre la justification complète de ce rapprochement qui, ici et de prime abord, pourra paraître paradoxal.

Les Kollouches vrais	Ton-gwan.
Les Tangiens appellent leur île	Ton-ga.
Un peuple sauvage de Luçon se nomme lui-même	Tin-guian.
Les Tagals ou habitants non malais des Philippines s'appellent	Ta-no.
Les Esquimaux de l'île Kadiak	Taï-yuk.
Les Aztèques de Nahuatls de San Salvador	Ta-kat.

Il est à remarquer que chez un grand nombre de ces mêmes peuples, ou chez leurs voisins, cette même racine sert également à exprimer les mots *chef*, *maître*, *grand homme*, ce qui est d'autant plus un signe évident d'une communauté d'origine de ces mêmes peuples avec les Siamois, que le nom de ces derniers, *Taï*, signifie *hommes libres*, *hommes francs*, d'après Laloubère (1), parce que ces derniers, en effet, naissent tous libres et maîtres d'eux-mêmes. Ainsi, roi, chef, maître, se disent :

En japonais	Taï-coun.
En yakoute	Taï-yon.
En chinouk	Taï-hè.
En aléute unalaskan	Taï-aku.
En aléute atkan	Toï-gon.
En dindjié occidental	Toï-yon.
En kollouche	Taï-yon.
En esquimau de Kadiak	Tuï-yuk.
En tongien	Tuï.

Le même phénomène philologique s'observe pour un autre monosyllabe qui signifie *Hommes* et qui est le nom collectif de tous les peuples de race esquimaudo-caraïbe. Ce monosyllabe est *Kha* au singulier. Au pluriel on y joint un suffixe qui varie avec les dialectes. Ainsi :

Le peuple kollouche, pris collectivement, se nomme	Kha-gut.
Les Kollouches Kaïgané se nomment	Khaï-gwan.
Les Groënlandais	Kha-ralit.
Les Caraïbes se donnent eux-mêmes le nom de	Kha-linago.
Certaines tribus himalayennes	Kha-sia.

(1) *Dictionnaire d'ethnographie*, rubrique Siamois.

Les Samoïédes	Kha-sova.
Les Kamtchadales vrais	Us-kham.
Les Yakutes	Khis.

Or cette même racine sert également à désigner un *chef*, un *homme libre*, un *maître*. Ainsi ces mots se disent :

En esquimau	Kha-tétsé.
En dindjié oriental	Kha-kwadhœt.
En dindjié occidental	Kha-krè.
En dènè septentrional	Kha-ower.
En dènè méridional	Kha-oldhœt.
En dnaïné ou atman	Khas-kayn.
En menaïtz	Khis-kha.
En kollouche Ton-gwan	An-khaw.
En kollouche stikine	An-khova.
En tezendale	Kha-nek.
En maya	Kha-lel.
En kachiquel	Kha-lel.

Il est fort probable que le suffixe tartare *Khan* ou *chan* n'eut pas d'autre signification que celle du mot *Kha* (*vir*); parce que telle est celle du titre chinois *Jén*, du suffixe nominal dindjié *Ju*, du suffixe dènè *Yu*, etc., etc. Ce dernier est employé seul chez certaines tribus esquimaudes pour désigner un homme (*homo*). Il fait *Yuk*, au singulier, et *Yut*, au pluriel. Ne dit-on pas chaque jour en français emphatiquement en parlant d'un héros, d'un brave, d'une forte tête : Celui-là, c'est un *homme*, voilà un *homme* ?

Voici encore quelques conformités de noms propres entre des peuples américains et des peuples asiatiques :

Les Esquimaux du fleuve Kuskoquim sont connus sous le nom de	Tchoukatchis.
Les Koriaks à rennes, sous celui de	Tchouktchis.
Les Ostiaks, peuple altaïque, sous celui de	Tchoutitchis.
Les Tuski-Cachalots portent aussi le nom de	Tchoubluït.
— — et de	Tchoukluït.
Les Esquimaux à labrets se donnent celui de	Tchiglit.

Tout donc, jusqu'aux analogies présentées par les noms

eux-mêmes, concourt à faire de la nation esquimaude un peuple d'origine asiatique.

Il se peut d'ailleurs que la nation de navigateurs, quelle qu'elle ait été originellement et de laquelle sont sortis les deux peuples d'abord frères, puis ennemis, qui paraissent avoir peuplé en cheminant les Kouriles, Yesso, la grande île Saghalien, le Kamtchatka et l'archipel aléoutien, après avoir suivi dans sa marche vers l'extrême orient cette longue file d'archipels semblable à la *chaussée d'un castor* gigantesque ; il se peut, dis-je, qu'elle ait pénétré tout d'abord dans l'intérieur de l'Amérique, ou tout au moins le long de la lisière des terres occidentales que bornent les montagnes Rocheuses ; puis qu'ayant été repoussée du continent par les peuples qui s'y étaient établis avant elle, elle se soit vue forcée de rebrousser chemin, et de reprendre en sens inverse la même route jusqu'au milieu de l'archipel aléoutien. Là, prise entre le flot des nouveaux arrivants et celui de ses ennemis qui la poursuivaient, elle aura été obligée de s'avancer vers le nord, en quête d'un territoire, et sera allée demander un refuge aux plages solitaires de l'Alaska. Après y avoir abordé, l'absence du danger aura permis aux querelles intestines de se renouer et une scission se sera opérée dans la nation esquimaude, scission nécessitée par des ressources alimentaires qu'ils durent lui présenter de prime abord. Le résultat final de cette division aura été le peuplement de l'extrême nord de l'Asie par la branche des *Innoït-Tchubluït* ou Cachalots ; tandis que les *Innoït-Tchiglit* ou à labrets se répandaient le long des rivages de l'Amérique arctique, et dans les grandes îles de la mer de Glace.

Mais d'autres tribus esquimaudes auront sans doute pu échapper à leurs ennemis en traversant le continent de l'ouest à l'est. Pourchassées à outrance par les peuples

des races dènè-dindjié et algique, ces Innoït auront gagné le littoral de la vaste baie d'Hudson et de là seront allés peupler le Labrador et les îles de la mer de Baffin.

En effet, les Esquimaux de la baie d'Hudson se nomment *Agut,* nom qui s'éloigne de celui des *Innoït* du Nord et du Nord-Est, pour se rapprocher du nom porté par les tribus de l'Ouest : *Agiut*, *Yagut*, *Khagut*, *Tagut*, etc., peuplades qui, comme les *Agut*, habitent à des latitudes plus méridionales que la généralité de la nation esquimaude et servent de transition entre les Innoït et les Peaux-Rouges.

Cette marche de la nation esquimaude que je suis le premier à suggérer, est d'autant plus probable que la forme de l'archipel aléoutien, c'est-à-dire des îles du Castor, dut conduire nécessairement les Innoït en Amérique ; et qu'il eût été insensé de leur part de préférer, à des terres luxuriantes, couvertes de forêts giboyeuses, de riantes prairies, de cours d'eau et de lacs poissonneux, une étroite lisière de rochers arides et de grèves sablonneuses, emprisonnée, les trois quarts de l'année, par les étreintes des glaces polaires.

Qui sait même si la grande nation esquimaude ne compte pas des parents dans l'intérieur du continent américain ? Je le soupçonne d'autant plus que les anthropologistes américains, le docteur Otis, du Medical Museum de Washington, entre autres, trouvent aux crânes des *Alléquèni,* ces anciens constructeurs des *Mounds* mississipiens, les mêmes caractères de dolichocéphalie qui se remarquent en général chez les Innoït. Il est fort probable que ces *Alléquèni* étaient le même peuple que les Caraïbes nomment *Alluaks* ou *Alluaques,* et qu'ils détruisirent entièrement, bien qu'il appartînt à leur nationalité.

Il est de fait que plusieurs nations américaines appar-

tenant aux races algique, maya et qquiché, présentent dans leur nom, lequel est invariablement celui d'*Hommes*, de très-grandes analogies avec le nom des Esquimaux, au singulier : *Innok*.

Ainsi, *homme* se dit en qquiché		Winak.
—	en maya.	Uïnik.
—	en huastèque	Inni.
—	en esquimau d'Alaska. . . .	Enok et Enuk.
—	en cris	Inniniw.
—	en savanais ou maskègon . .	Iyiniw.

Certains dialectes algiques changent le premier N en L ou LL, ce qui donne en Illinois, pour *homme* : *Illini*, et en Delaware, *Léni* et *Illéni*.

Ces variantes servent de transition pour arriver au nom primitif des Cris, d'après Duponceau, *Kiristino* ou *Killistino* (1), ainsi qu'à celui des Ghiliaks (2) ou Tartares du Saghalien : *Killèni*, *Killien*.

On est libre de rejeter tout rapprochement fondé uniquement sur des étymologies, bien que dans les nomenclatures qui précèdent la fortuité serait plus extraordinaire à admettre qu'une ressemblance reposant sur la parenté de ces peuples ; mais il n'en reste pas moins prouvé, par ce qui a été dit auparavant : 1° que les *Tchubluit* ou Esquimaux-Souffleurs sont le même peuple que les Tuski-Cachalots de MM. Hooper et Dall et que les Tchukluk-méut des navigateurs russes ; 2° que ces *Tchubluit*, ou Esquimaux à cachalots, formèrent primitivement un seul et même peuple avec les *Tchiglit*, ou Esquimaux à labrets; 3° que les uns et les autres partirent des îles Aléoutes pour venir aborder à la côte occidentale d'Amérique,

(1) *Alaska and its Ressources*, p. 522.

(2) Les noms propres qui précèdent offrent une certaine ressemblance avec celui d'*Enac* ou *Enak*, nom de la race maudite qui fut ou détruite ou expulsée de la Palestine par les Hébreux. *Killistino* se rapproche de *Philistin*.

où la guerre civile les divisa ; 4° enfin, que le résultat de cette scission fut le peuplement de l'extrême nord de l'Asie par les Esquimaux à cachalots, et de l'extrême nord de l'Amérique par les Esquimaux-Tchiglit.

Voyons maintenant si nous ne pourrions pas pénétrer plus avant dans les origines de ce peuple, par une autre voie : celle de ses coutumes et de ses croyances ; et retrouver jusqu'à son berceau continental. C'est ce que j'espère faire dans mon second chef de preuves.

CHAPITRE II.

Parallèle des coutumes et des croyances de la famille caraïbe-esquimaude avec les coutumes et les croyances asiatiques.

I

Dans mes diverses Etudes sur la grande famille américaine des *Dènè-Dindjié*, je crois avoir démontré suffisamment que la nation occidentale que ce peuple désigne comme étant le reste de ses anciens ennemis ; la nation qui retint les *Dènè* captifs dans une terre lointaine qu'ils désignent sous le nom d'*Eyunnè-Nènè* (la terre des Esprits) (1) ; la nation qu'ils durent traverser en fuyant vers le continent américain, et qui, après s'être opposée à leur passage, les poursuivit ensuite jusque dans la terre de l'exil ; la nation de *femmes*, parce que leurs jeunes gens s'y prostituent comme les efféminés de l'antiquité ; la nation de *chiens*, parce qu'ils affectent un cynisme effronté et

(1) D'après MM. Hue et Gabet (*Voyage dans la Tartarie et le Thibet*), les lamas appellent également l'Occident *Terre des Esprits*.

ne pratiquent pas la circoncision ; la nation de la nuit et des ténèbres, de courtisanes et de fous, d'ennemis et de démons ; que cette nation, dis-je, n'est autre que les peuples kollouche et esquimau, que les montagnes Rocheuses séparent actuellement des Dènè-Dindjié.

Le peuple kollouche, dont le nom vrai est *Kha* au singulier et *Kha-gut* au pluriel, c'est-à-dire *Hommes*, est connu de ses voisins Dènè-Dindjié sous l'épithète peu flatteuse de *Tlin-Ket* (Pieds-de-chiens). Le nom de Kollouche, ou plutôt de Kalliuck, lui vient d'un disque que les femmes portent dans la lèvre inférieure, fendue et distendue pour ce propos, et que les Aléoutes nomment *Kalluichka*. Ce peuple se perfore également le septum du nez.

Cinq peuples américains portent dans la lèvre inférieure le kalliuchka ou un ornement analogue : les *Aléut*, les *Khagus* ou Kollouches, les *Khallinago* ou Caraïbes, les *Botocudos*, peuple brésilien de la famille guaranienne, et les *Babines*, tribu dènè qui, avoisinant les Kollouches a suivi leur exemple.

Les Innoït *Tchiglit* remplacent le disque solitaire du Kalliuschka par deux disques jumeaux plus petits (*tutaït*) qu'ils insèrent de chaque côté des lèvres ; ce qui les a fait nommer *labrets* par les premiers explorateurs arctiques.

A l'exception des Babines, les peuples précités ont, à peu de chose près, les mêmes mœurs cyniques, les mêmes coutumes, la même physionomie. Aussi je n'hésite pas à faire de la famille innok ou esquimaude et de la famille kollouche deux divisions de la grande famille caraïbe. Chez les Kollouches, toutefois, la race n'est pas pure, mais il s'y trouve un mélange de sang dènè-dindjié ; de même que chez ces derniers se rencontre un élément kollouche.

Les caractères de la race esquimaudo-caraïbe sont : un teint blanc-jaunâtre, coloré d'incarnat sur les joues et les lèvres, surtout dans la jeunesse; des formes massives, de l'embonpoint, une taille bien prise, moyenne et souvent grande ; la tête grosse, presque carrée, le front large et non fuyant, les yeux quelquefois droits, quelquefois très-obliques, petits et relevés à l'angle externe ; le nez court sans être épaté, souvent retroussé, surtout chez les femmes; quelquefois aquilin ; la face large, très-arrondie et dont le diamètre le plus grand est aux pommettes, sans que pourtant ces os soient saillants comme chez les Peaux-Rouges. Une figure douce, souriante, enjouée et des traits efféminés dans la jeunesse cachent chez eux des passions vives, un caractère irascible et vindicatif, une nature soupçonneuse.

Le portrait des Caraïbes au physique et au moral, le détail de leurs mœurs et de leurs coutumes, tels que nous les ont légués leurs premiers apôtres : les PP. Labat et du Terte, conviennent, presque sur tous les points, aux Innoït, aux Aléuts et aux Kollouches ; partiellement même aux Dènè-Dindjié, parce que ceux-ci se sont laissé pénétrer du même sang et des mêmes usages, dans leurs rapports avec les peuples précédents. Ce que je dis ici s'applique surtout aux Dènè et aux Dindjié les plus occidentaux. L'élément araméen et hébraïque qui domine dans cette dernière famille n'a dû qu'au voisinage fâcheux des Innoït et des Kollouches et aux longues années de servitude qu'elle dit avoir passées sous la domination de ces peuples, le levain assez léger qu'elle possède de coutumes et de croyances païennes.

Aussi la famille dènè dindjié, dont les mœurs sont relativement pures, simples et naturelles, vole-t-elle de partout au-devant de l'Evangile et donne-t-elle d'excellents chrétiens ; tandis que la grande famille esquimaudo-

caraïbe, dont les pratiques sont souvent exécrables, a jusqu'ici refusé, presque généralement, d'ouvrir les yeux à la lumière de la vérité.

Je vais maintenant passer successivement en revue les coutumes et les croyances les plus marquantes de la famille esquimaudo-caraïbe. Nous y verrons une foule de traits propres à plusieurs nations asiatiques et même européennes des rameaux scythe ou altaïque, et tartare ou mongol, qui trahiront la double origine encore inconnue de cette famille, aussi bien, peut-être, que de certains peuples des âges préhistoriques :

1° Toutes les nations de la famille caraïbe, depuis les Florides jusqu'au Rio de la Plata, sans en excepter les Antilles, où ce peuple avait aussi pénétré, avaient la coutume de se déformer artificiellement le crâne. Les tribus wakish doivent leur nom de Têtes-Plates à la même coutume, qui est partagée par les Indiens de la Californie et de l'Arizona, par les Kollouches, les Aléutes, les Tuski-Cachalots et les Groënlandais. Les anciens Toltèques l'avaient également en honneur. Cette pratique est inconnue dans l'est du continent.

D'après Sidoine Apollinaire, les Huns pratiquaient cette coutume barbare, dont Hippocrate lui-même fait mention et qui est essentiellement propre aux peuples altaïques (1).

Or, les travaux les plus récents des philologues finnois et hongrois prouvent que les Huns ou *Ogor*, *Ougour*, ont eu la même origine altaïque que les Hongrois, les Permiens, les Vogoules, les Ostiaks, les Samoïèdes, les Lapons, les Tchérémisses, les Finnois, les Bulgares, les Bourguignons. Les anciens peuples connus sous le nom de *Dhazars*, *Avars*, *Vandales*, *Burgondes*, *Bulgars*, appar-

(1) *Revue de philologie et d'ethnographie*, Paris, 1875, p. 99.

tenaient à la même famille altaïque, ainsi que les Turcs eux-mêmes, qui n'en sont qu'une branche (1).

2° L'alitement des maris pendant les quarante jours qui suivent les couches de leurs femmes est une des plus bizarres coutumes de la grande famille innok-caraïbe. On l'a trouvée chez les Galibis de la Guyane française, comme chez les Caraïbes de l'Orénoque et des Antilles; du Groënland comme en Californie ; au Kamtchatka comme à Bornéo ; chez les Tartares du Zardan comme chez les Turcomans (2).

En Europe elle existe chez les Ibères, que l'on a tant soupçonnés d'appartenir à la race finnoise ; chez les Basques et les habitants primitifs de la Corse.

3° Dans la famille esquimaudo-caraïbe on est dans l'habitude de se livrer en plein air au plus grand vacarme à l'occasion des éclipses de lune, afin d'empêcher le grand chien sublunaire de dévorer cet astre en souffrance. Cette coutume, qui s'allie au culte d'une divinité mâle lunaire, sur laquelle je m'étendrai assez longuement bientôt, est répandue chez tous les peuples de race esquimaude, tels que les Groënlandais, les Tchiglit, les Koriaks, les Kamtchadales. On la trouve aussi chez les Ostiaks et les Lapons.

En Asie, elle est répandue chez tous les peuples bouddhistes : les Coréens, les Japonais, les Chinois et les Indo-Chinois, les Malabars, les Tartares et les Turkomans. Les Ougro-Finnois, qui ont le même usage, s'imaginent que le démon convoite l'astre des nuits (3). Les peuples sinéens remplacent le démon finnois et le chien caraïbo-esquimau par un dragon.

(1) Voir *Dictionnaire d'ethnographie* de M. l'abbé Migne et *Revue de philologie* de M. de Ujfalvy, année 1875.

(2) *Dictionaire d'ethnographie*, articles Guyane, Caraibes, Groenlandais, Kamtchatka.

(3) *Revue de philologie*, 1876. Paris, p. 114.

Quelque civilisés et voisins des foyers de lumières que soient les Turcs et les Egyptiens modernes, nul n'ignore que, de nos jours même, ces peuples se livrent encore aux mêmes transports burlesques.

4° Le nom des Caraïbes, *Khallinago,* est, à la voyelle finale près, le même nom que celui du serpent-démon *Kallinaga* ou *Kallia,* que vainquit Vichnou incarné dans Krichna.

Peut-être cette analogie servira-t-elle à mettre les savants sur la voie qui conduit à l'origine des Caraïbes. Ce mythe n'est peut-être que l'emblème d'une grande nation qui aurait revendiqué une origine ophidienne. Tant de peuples, en Amérique, ont prétendu à cet honneur, les Toltèques entre autres. On sait que ce peuple est venu dans l'Amérique centrale par la voie des Antilles et de la Floride, après avoir traversé le continent en diagonale de l'ouest à l'est. N'est-ce pas justement là la route qu'ont suivie les Caraïbes? Et les Toltèques n'étaient-ils pas des Têtes-Plates comme eux? Très-probablement ces Américains ne s'aplatissaient la tête que pour se donner une certaine ressemblance avec le serpent qu'ils reconnaissaient pour leur ancêtre.

Quoi qu'il en soit, il est des tribus hindoues qui disent tirer leur origine du serpent. Les Kamtchadales se disent descendre des démons et c'est ce que signifie leur nom, en langue tchouktchis : *Krèkamtchakan* (1). L'antiquité reconnut aux terribles Huns une origine semblable. On les disait descendre de l'union des démons avec des sorcières nommées *Aliorumnœ* (2).

5° D'après les Missionnaires des Caraïbes déjà cités, ces sauvages, aussi bien que les Alluaks, portaient au cou, au nez, aux oreilles et à la lèvre inférieure des *crois-*

(1) *Alaska*, etc., p. 517.
(2) Chateaubriand, *Etudes historiques.* Paris, 1848, p. 482.

sants d'or ou d'un alliage nommé *caracoli*, qui paraissent avoir eu un certain rapport avec le culte lunaire que pratiquait ce peuple.

Ces mêmes croissants, non plus en or, mais en mica, ont été trouvés dans les *Mounds* de la Louisiane par MM. Squiers et Davis (1). On en a découvert en terre cuite dans les palafittes ou habitations lacustres sur pilotis de la Suisse préhistorique. Les Syriens et les Mésopotamiens faisaient usage de croissants comme d'un embème lunaire, et les Israélites avaient imité cette pratique ; ainsi qu'il paraît par ce passage d'Isaïe, dans lequel le prophète annonce aux Israélites rebelles et idolâtres les calamités qui vont fondre sur eux : « Le Seigneur leur ôtera, dit-il,... leurs réseaux, leurs *bijoux d'or en forme de croissant* (2). » *Lunulas seu monilia corniculata instar lunæ*, ajoute Menochius.

Le croissant lunaire est aussi un symbole très-ancien chez les peuples touraniens : les Turkomans et les Osmanlis modernes. L'islam le leur a emprunté comme un signe de domination et de puissance (3).

Les mêmes peuples joignent à l'usage du croissant le port de *queues*, à titre d'emblèmes d'autorité. Les Tartares et les Turcs font porter devant leurs chefs des queues de cheval. Tous les peuples de race esquimaude se parent les reins de queues de loup ou de glouton ; les Algonquins, les Sioux, les Iroquois, les Caraïbes traînent à leurs talons des queues de renard et de loup.

(1) Rapport du docteur Joly (de Toul). Congrès de Nancy. Tome Ier.

(2) Isaïe, ch. III, v. 17-21. *Bible de Carrière.*

(3) Peut-être la fausse interprétation d'un texte par lequel le Prophète-Roi parle de la stabilité de la royauté du Christ a-t-elle servi de prétexte au mahométisme pour adopter ce symbole : « *Tronus ejus... sicut luna perfecta in æternum, et testis in cœlo fidelis.* » Peut-être aussi ce même texte causa-t-il l'idolâtrie des Israélites (Ps. 88) à l'égard de la lune, ainsi que je le dirai plus loin.

6° La famille innok-caraïbe possède un cycle de treize mois lunaires, dont les lunaisons portent le nom de divers animaux.

En Amérique on trouve le même cycle chez les Mexicains, les Algonquins, les Dènè-Dindjié.

En Océanie, chez les Taïtiens et les Tongiens.

En Asie, parmi les Coréens, les Japonais, les Chinois, les Tartares, les Kalmouks et les Mongols.

Enfin en Europe, chez les Finnois et les Turcs.

Ce cycle est donc encore un des indices caractéristiques de l'union des deux races altaïque et tartare.

7° La perforation de la cloison nasale, pratiquée par toute la famille esquimaudo-caraïbe, est commune aussi aux Kollouches et aux Dindjié.

Les sauvages de la Nouvelle-Galles du Sud mettent en pratique aussi cet usage, qui se retrouve chez les Hindous, les Egyptiens et les anciens Chananéens, auxquels les Israélites l'avaient sans doute emprunté; témoin le même texte d'Isaïe : « Le Seigneur leur ôtera leurs bijoux d'or en forme de croissants... et leurs *pendants de nez* (1). »

8° Dans la même famille de peuples, l'étalon du calcul et de la mesure est le *doigt* et la *main*. Innoït, Dindjié, Dènè, Caraïbes, Aléoutiens, Mosquitos et Sambos, Maya-Qquiché et Péruviens suivent tous sur ce point la vieille méthode égyptienne. Ainsi en dènè la main, le bout, l'extrémité du corps s'appelle *la* et le nombre cinq, terme le plus haut du calcul simple, se dit *lakkè*, c'est-à-dire *une main*, *sur une main*. En maya-qquiché, au rapport de l'abbé Brasseur, de Bourbourg, ces mots ont identiquement la même signification, *lakkè* y signifie une main, et *la-hun*, le chiffre dix. En mexicain, la main, étalon

(1) Isaïe, ch. III, v. 17-21. D'après l'hébreu.

du calcul, s'appelle *maïtl*, *ma;* et en sanscrit *mâ* signifie mesurer, compter, d'après Max Müller.

Je pourrais citer un plus grand nombre de rapports frappants existant entre la famille esquimaudo-caraïbe et les Asiatiques des familles ou races altaïque ou scythe et tartare ou touranienne; mais je dois les omettre ici, afin de consacrer un plus grand développement à l'exposition du mythe qui fait le titre de ce chapitre, et le second chef principal de preuves que je tiens à présenter dans ce travail en faveur de l'origine asiatique incontestable des Esquimaux. Ce mythe, que je trouve répandu en Amérique, en Asie et même partiellement en Afrique et en Europe, où il fut apporté de l'Asie, est celui de la divinité mâle lunaire. Il fera l'objet de la division suivante.

II

Dans toute la grande famille *innok* ou esquimaude, du Groënland au Kamtchatka et du Kamtchatka en Laponie, le soleil et la lune sont considérés comme deux divinités, le soleil du genre féminin et la lune du genre masculin.

Le culte de ces deux astres se rattache à la fable suivante, citée par Crantz, dans son *Histoire du Groënland :*

Le jeune *Anninga* et la belle *Malina* étaient frère et sœur. Le premier, oubliant à l'égard de sa sœur la loi du devoir et n'écoutant qu'une folle passion, la poursuivit à outrance, durant la nuit, sans qu'elle sût qui l'obsédait ainsi. Afin de reconnaître plus tard son persécuteur, Malina noircit ses mains de suie et lui en barbouilla le visage. Le jour arrivé, elle reconnut avec douleur que le malheureux n'était autre que son frère. Aussitôt elle s'échappa vers les cieux, métamorphosée en brillant soleil; tandis que l'incestueux, changé en lune, à la face

maculée de suie, l'y poursuivit sans pouvoir l'atteindre. Depuis lors la course folle et désespérée des deux astres n'a jamais cessé (1).

M. l'abbé Morillot, qui relate la même fable, d'après M. H. Rink, ajoute qu'au Groënland le dieu-lune occupe une très-large place dans les croyances populaires. Il habite les régions du froid, envoie la neige sur la terre et préside à la chasse, comme la Diane des anciens. Ce dieu sélénique est l'ennemi des femmes, auxquelles il fait perdre la chasteté ; aussi leur recommande-t-on de ne point s'aventurer dehors quand il fait clair de lune (2).

Il n'est pas singulier de retrouver les mêmes croyances et les mêmes superstitions chez mes Tchiglit des bouches du Mackenzie, puisqu'ils appartiennent à la famille innok ou esquimaude ; mais il l'est de les voir partagées, jusqu'à un certain point, par les Dènè-Dindjié. Disons avant tout que M. Alph.-L. Pinart assure avoir trouvé la même légende parmi les Aléoutiens. M. le comte de Maïnoff la dit connue au nord de la Russie (3); et M. H. Dall affirme que les Aléoutes païens rendaient un culte à la lune, dont les fêtes ressemblaient aux Eleusinies des Grecs (4).

Le dieu lunaire des Dènè-Dindjié est connu sous les différents noms de *Klag-da-tha* (souris jaune), *Eda-tsolé* (taupe), *Klô-da-tsolé* (musaraigne), *Etsieg* (bouse), *Ni-ottsintané* (l'enfant mousse), *Siè-zjit-dhidiè*, *Sa-kkè-dènè* et *Sawétay* (l'habitant de la lune), *Ebœ-ékon*.

Cette divinité masculine revêt, dans les croyance dènè-

(1) *Dictionnaire d'ethnographie*, p. 784. — *Mythologie universelle*, par le docteur J. Odolant-Desnos, p. 478.

(2) *Mythologie et Légendes des Esquimaux du Groënland*. Paris, Maisonneuve et Cᵉ, 1874, p. 250.

(3) *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme*. Toulouse, 1875, p. 467.

(4) *Alaska and its Ressources*, p. 389.

dindjié, le triple caractère de dieu de la chasse et de l'abondance, dieu de la guerre, et génie ou ange de la mort. Quand ils l'invoquent, dans sa fête du printemps, ils s'écrient: « O *montagne*, arrive ! attire-nous et arrache-nous loin d'ici ! » Ils attendent de ce dieu débonnaire, protecteur et défenseur, les rennes, le gibier ailé et la neige. Ils lui demandent le trépas de leurs ennemis et une longue vie pour eux-mêmes. Pour l'honorer et en obtenir quelque faveur, ils dirigent vers la lune, en guise de *flambeau* ou de torche, un tison enflammé (1).

Les Algonquins vénèrent le même dieu lunaire sous le nom de l'Enfant-Bison (*mustatè-awasis*). Les Mexicains adoraient la même divinité masculine, qu'ils nommaient *Jéal-teuctli*. On lui sacrifiait des victimes humaines dont on lui offrait le cœur.

Les Caraïbes professaient aussi un culte lunaire, ainsi que l'attestent les croissants dont ils se décoraient, les clameurs qu'ils poussaient à l'époque des éclipses de lune, et les danses nocturnes et sacrées qu'ils exécutaient, comme les Aléoutes, au clair de la lune.

Voilà pour l'Amérique.

Mais le mythe sélénique n'en est pas originaire, car nous allons le retrouver en Asie, en Afrique et en Europe; le même quant au rite et quant à la fable traditionnelle d'où il dérive.

Ainsi au Japon, *Denichi*, divinité masculine et suprême des Chingovins, est le Kami ou dieu de la Lune ; et il est en même temps dieu de la guerre sous le nom de *Maristin*. Sa fête a lieu au mois d'avril.

Au Thibet on adore également un dieu lunaire, connu sous le nom de *Giam-Yang*. Ce fut lui qui apprit aux autres

(1) Pour de plus amples détails sur cette croyance et ses rites, voir *Monographie des Dènè-Dindjié*, p. 95 et suiv. ; six légendes américaines identifiées à l'histoire de Moïse et du peuple hébreu.

dieux que la création de l'homme exigeait l'incarnation de l'un d'entre eux (1).

Dans l'Hindoustan, le dieu lunaire est *Tchandra*, fils de Brahma par Anoucoueï. Mais dans la secte des Brâhmanistes le dieu-lune n'est autre que Brâhma lui-même. Voici comment la cosmogonie de Menou raconte son histoire. Mon lecteur verra qu'elle est indentique à la fable esquimaude et, par conséquent, que celle-ci doit en dériver.

Au commencement existait *Adé-Bouddha* (2) ou Brahm, appelé aussi Par-Abrahma, essence incréée et divinité suprême, dont la première émanation fut *Brâhma*, le père des Brachmanes par son fils Brachman. *Brâhma* opéra treize créations, puis il s'enorgueillit, se crut l'égal de Brahm ou Adi-Bouddha, s'éprit d'un coupable amour pour sa propre sœur et fille *Sara-Victi* ou *Soura-Shouacti* et tomba dans le crime. *Sara* ou *Soura*, ayant échappé aux poursuites de son frère *Brâhma*, fut changée en soleil et s'élança dans l'éther azuré ; mais *Brâhma* prit la forme de la lune et l'y poursuivit, lorsque tout à coup le terrible *Shiva*, le démon des Hindous, le saisit et le précipita dans les enfers, d'où Brâhma n'obtint de sortir qu'à condition qu'il subirait quatre incarnations successives. La quatrième de ces métamorphoses fut encore une divinité lunaire : c'est *Muni*, lequel fut aussi écrivain et poëte. Mais ce dieu est androgyne et se nomme également *Bhavani* ou la Lune infernale. Son emblème est une *montagne* (3).

Par ce simple exposé il devient hors de doute que le

(1) *Mythologie universelle*, p. 458 et 450.

(2) Il ne faut pas confondre ce Dieu suprême avec *Bouddha*, autre dieu brahmanite, ni avec *Bouddha*, neuvième incarnation de Vichnou et auteur du Bouddhisme proprement dit. Il existe plusieurs divinités de ce nom dans la théogonie hindoue.

(3) *Mythologie universelle*, p. 412.

mythe du dieu lunaire époux de sa sœur, divinité solaire, est le même en Amérique que dans l'Inde, et que celui-ci engendra celui-là. Mais ce mythe et le culte qui en résulte ont-ils pris naissance dans l'Inde même? C'est ce qu'il n'est pas possible de croire, si nous les retrouvons les mêmes, ou bien plus vivants et moins diffus, dans les contrées que l'histoire désigne comme le berceau du genre humain.

Nous allons donc continuer notre marche inquisitive vers la région arrosée par le Tigre et l'Euphrate ; c'est-à-dire vers la Mésopotamie, patrie des Chaldéens, de laquelle ont émané jadis toute science et toute erreur.

Tout d'abord voici sur notre route les Sanscrits, peuple aryen et primitif de l'Inde. Ils adorent un dieu mâle lunaire sous le nom de *mâs*, divinité zoroastrienne, évidemment la même que le *Muni* hindou et le *Men* des Hébreux idolâtres, dont le nom grec n'est autre que celui de la lune elle-même.

Plus loin, en Perse, nous retrouvons le même dieu. Il se nomme *Mah*, et ne peut être différent du dieu de la guerre chez les Cappadociens, *Mâh* (1). Nous retrouvons en effet la racine de ces différents noms dans le sanscrit. *Mâ* y signifie mesurer et convient ainsi parfaitement à l'astre mesureur par excellence, la lune; et *mar* y veut dire mourir et a inspiré les mots *marta*, homme, d'où dérive le latin *mortalis*, mortel (2) et *Mars*, nom du dieu de la guerre, dont le génitif est *Martis*. Chez tous les peuples qui ont possédé le mythe sélénique on a immolé au dieu-lune des victimes humaines, ainsi que les Cappadociens en agissaient à l'égard de leur dieu *Mâh*. Tous confèrent à cette divinité trois attributions : mesurer le temps et les

(1) *Matériaux*, 1876, p. 45.
(2) *Science du langage*, p. 485.

saisons, procurer l'abondance, détruire et vaincre les ennemis de ses adorateurs.

Cette concentration d'idées si diverses sur un seul et même sujet a dû avoir pour cause première la pauvreté initiale du langage, alors que les types phonétiques créés par Dieu et qui comptaient quantité d'homonymes, pouvaient prêter naturellement à l'équivoque et produire de la confusion dans les idées des hommes les plus grossiers.

Les anciens Scandinaves étant, d'après Hérodote, issus d'une colonie de Mèdes (1), on ne sera pas étonné de voir en honneur chez eux la divinité masculine des Persans. Le dieu lunaire zoroastrien *Mah* est devenu chez les Danes ou Danois *Môna* et pour les Goths ou Germains *Mèna*. C'est de ces noms que dérive le nom de la lune en anglo-saxon : *moon*. Tous ces noms sont masculins, d'après Max Müller, et caractérisent la race des Aryas. Mais dans les pages précédentes nous avons vu et prouvé que des peuples touraniens possèdent le même mythe.

De la Perse nous arrivons dans la Chaldée, berceau du genre humain tout entier, conformément à la plus antique et à la plus véridique des Histoires : la Bible. Nous y trouvons, dans la Mésopotamie, pour *dieu lunaire, dieu de la terre*, c'est-à-dire du pays lui-même, *Lunus*, divinité masculine androgyne, que l'on représente sous les traits d'un jeune homme coiffé du *croissant lunaire*, et ayant pour symboles mystiques une *montagne* et un *flambeau* (2). Ces emblèmes rappellent aussitôt ceux de la Bavani des Hindous et de l'Ebée-ékon des Dènè.

C'est au commerce des Israélites avec les Chaldéens qu'il faut attribuer l'invasion dans leur théogonie des idées zoroastriennes, et leur adoration idolâtrique du dieu lunaire

(1) Gibert, *Mémoire pour servir à l'histoire des Gaules*, p. 241.
(2) *Mythologie universelle*, p. 404.

Men. Mais la fausse et mensongère interprétation de certains textes de leurs prophètes pouvait aussi les induire en erreur, quoique cette erreur ne pût être invincible. Ainsi, dans le texte suivant d'Isaïe on remarque à chaque ligne le triple alliage du dieu des armées, c'est-à-dire de la guerre, du dieu-sauveur qui détruira la mort sur la montagne, et du dieu qui préparera sur cette même montagne une nourriture à toutes les nations. Voilà bien les trois attributions du dieu lunaire des païens. Or, la lune est elle-même nommée dans cette prophétie, dont voici d'ailleurs les paroles :

« Et la lune rougira... quand le Seigneur aura établi son règne sur la montagne de Sion... Le dieu des armées préparera sur cette montagne un festin pour toutes les nations. Il détruira sur cette montagne les filets tendus sur les peuples... il y engloutira à jamais la mort. La puissance du Seigneur reposera sur cette montagne (1).»

En voilà, il me semble, plus qu'il n'en faut pour justifier les invocations mystérieuses des Dènè-Dindjié vers cette montagne du salut qui doit les arracher aux affreuses contrées qu'ils habitent; en même temps que pour expliquer l'union emblématique de la *lune* et de la *montagne*, l'alliage mythologique du dieu-lune vengeur et pourvoyeur. Les idées chaldéennes et talmudiques (2) ont évidemment présidé à ces erreurs quasi universelles dans l'antiquité.

Quand les Chaldéens sacrifiaient à *Lunus*, hommes et femmes intervertissaient et échangeaient leurs vêtements, comme s'ils eussent voulu opérer la même confusion entre leurs sexes. Ceci est un indice que la fable esquimaude et brahmanique n'était pas étrangère aux Chaldéens.

(1) Isaïe, ch. xxiv, v. 16-23, et ch. xxv, v. 6-11.
(2) Je parle ici du Talmud de Babylone.

Le mythe lunaire dut passer bien vite de la Mésopotamie en Egypte, dont elle n'est séparée que par le golfe Persique, et qui d'ailleurs se faisait le réceptacle de toutes les fables et de toutes les idolâtries. On sait de plus que l'Egypte tenait de la Chaldée la connaissance de ses dieux sidéraux et planétaires, qu'elle communiqua ensuite à l'Inde et à la Chine.

La Mésopotamie se taisant sur la fable qui donna naissance au culte de son dieu Lunus, c'est donc à l'Égypte que nous devons la demander.

La vieille Égypte possédait, par le fait, la même divinité lunaire et androgyne des Chaldéens. C'était *Pouh* ou *Ioh*, fils de la déesse Isis, laquelle porte, en grec, le même nom *Ioh*. On le représentait avec une barbe vénérable, la tête surmontée du *croissant lunaire*, dont les pointes étaient dirigées vers le ciel. Ses autres emblèmes étaient le sceptre à crochet, le vase sacré et l'épervier. Pouh avait sous sa domination cinq divinités inférieures, qui sont : Bouto II ou l'atmosphère, Athor II ou l'eau, Neith ou l'éther, Anouk ou le feu, et Nephté ou la terre. Le lecteur pourra bien remarquer l'union intime qui existe entre le dieu lunaire *Pouh* et *Bouto*, dieu atmosphérique. J'invoquerai plus loin cette particularité.

Tour à tour fécondeur et fécondé, ce dieu androgyne devenait aussi *Poubasti*, divinité lunaire féminine, fille d'Isis, durant sa première vie, et qu'on identifiait souvent avec sa propre mère.

L'erreur ne saurait être compatible avec l'unité et la logique d'une raison conséquente avec elle-même ; puisque l'erreur c'est le mal de l'intelligence, c'est-à-dire le désordre des idées et l'aberration de l'esprit. Aussi existait-il, en Égypte, un autre type lunaire, qui avait pour héros *Osar*, dieu-lune. Il n'était autre qu'Osiris lui-même, mais Osiris-lune, c'est-à-dire Osiris ressuscité et entrant

dans la lune, lors du renouvellement de cet astre, au mois de mars-avril. On l'appelait aussi *Osar-siph*, c'est-à-dire Osar la taupe (1), *Khons* et *Au Khons*, c'est-à-dire Khons-lune. C'était le GRAND DIEU POPULAIRE de la Thébaïde. Sa coiffure était le disque armé de cornes ou *croissant lunaire*. En tant que soleil nocturne, il était divinité infernale, sauveur de son peuple et dieu des malades (2).

Ici, comme on le voit, nous sommes à la source même du mythe et de la croyance des Dènè-Dindjié (3). Toutefois, nous ne nous éloignons nullement du mythe et de la légende esquimaudo-hindoue. Je l'établirai bientôt.

Les Égyptiens faisaient des libations de lait au dieu-lune. Les Samothraces, qui avaient également hérité de ce culte, les imitaient et lui sacrifiaient, en outre, des étrangers, des esclaves et des chiens. C'est, sans doute, au dieu lunaire Men que les Israélites idolâtres offraient aussi ces vils animaux, ainsi que le leur reproche encore le fils d'Amos (4).

Les Hottentots modernes, qui adorent également la lune, lui font aussi des libations de lait. Les prêtres de cette divinité se nomment chez eux *souris*, c'est-à-dire maîtres.

Je le répète, les mythes de l'Égypte n'étant que la reproduction de ceux de la Chaldée, qu'elle avait adoptés, nous nous trouvons ici à la *source* même de la fable et du rite lunaires. Aussi, voyons-nous que, dans la Thébaïde, comme dans la Mésopotamie, le dieu-lune était le grand dieu, le dieu populaire, le dieu national, le dieu de la

(1) Le nom de ce fouisseur, en égyptien, étant *siphaeus*, d'après Guérin du Rocher.

(2) *Religion des anciens Egyptiens*, par M. le comte de Rougé.

(3) Voir *Monographie des Dènè-Dindjié*, p. 95 et suiv.

(4) « Ils font couler le sang des agneaux, et ils *offrent des chiens en sacrifice*. » Isaïe, ch. LXXI, v. 3.

terre ; caractères que cette divinité ne comporte pas dans l'Hindoustan, mais que nous retrouvons dans toute leur force dans la grande famille esquimaude, ainsi que chez les Dènè-Dindjié.

Quand on se rappelle que, d'après une opinion très-fondée en histoire, les brahmes, descendants du dieu lunaire incestueux Brahma, sont issus de l'Égypte, et qu'ils sont venus se fixer dans l'Inde, à la suite des conquêtes de Cambyse (1), il devient évident que c'est de la vieille Égypte que le mythe et le culte du dieu lunaire sont parvenus sur les bords du Gange, en compagnie de la croyance à la métempsycose et d'une théogonie analogue à celle des anciens Égyptiens.

L'identité du mythe lunaire, dans ces deux pays, est parfaite, et concorde de plus avec le rite esquimau. Les noms propres seuls sont changés, parce que les brahmanes, sans doute, n'étaient point de race égyptienne, mais plutôt syrienne ou hébraïque.

On sait, en effet, qu'Osiris ou le soleil était frère et époux d'Isis ou de la terre, et qu'après son enlèvement et son ensevelissement vivant dans les eaux du Nil, par Typhon (qui, en Égypte, tient la place du démon Shiva), il devint même le fils d'Isis, en s'incarnant dans son sein, pour reparaître en *Orus*, le soleil renaissant, après avoir été soleil nocturne, c'est-à-dire *lune*, sous les noms déjà cités d'*Osar*, *Khons*, *Aa-Khons* et *Pouh*.

Pouh ou Osar, Brahma et Anninya sont donc la même divinité.

Nous avons vu que chez les Dènè-Dindjié le dieu sélénique n'est point le dieu incestueux des Esquimaux, leurs voisins. C'est une divinité protectrice et législatrice, que les Dènès identifient avec leur grand héros *Bouse* ou

(1) J. Odolant-Desnos.

Mousse, dans lequel nous avons reconnu le Moïse des Hébreux (1).

Toutefois les Dènè-Dindjié eux-mêmes possèdent une autre légende, relative au dieu lunaire, qui le représente également comme le frère d'une déesse solaire ; mais ma persuasion est qu'ils tiennent cette fable de leurs voisins du Pacifique. Il y est encore fait mention de ces sempiternels deux frères, symboles évidents de deux peuples issus d'une commune souche, de leur perdition, de leur passage dans une terre nouvelle, qui n'est autre que l'Amérique, par un détroit qu'ils traversèrent ; enfin, de la protection insigne que leur accorda le dieu lunaire, leur libérateur et leur sauveur.

A cause de ces divers épisodes, qui font allusion à l'origine des Indiens autant qu'ils ont trait au sujet qui nous occupe, je vais citer cette fable en entier, d'après la rédaction originelle de mon narrateur peau-de-lièvre. Elle est intitulée : *Kotchilé sa ron nikéni a* (les Deux Frères qui sont allés vers la lune) :

« Deux frères, qui étaient partis en pirogue pour aller recueillir du duvet de canard (2), s'égarèrent sur mer. Ayant été emportés bien loin de leur pays, ils aperçurent tout à coup une grande terre vers laquelle ils voguèrent. Ils trouvèrent là beaucoup de monde rassemblé.

« Après cela le frère cadet disparut tout à coup, et son aîné se mit à sa recherche. Il avait déjà cherché longtemps en vain, lorsqu'il aperçut l'extrémité d'une pirogue, qui surgissait hors de terre.

« Il comprit alors que son frère cadet avait été en-

(1) *Monographie des Dènè-Dindjié*, p. 95. — *Six légendes américaines identifiées à l'histoire de Moïse.*

(2) Les Dènè-Dindjié, ainsi que les Aléoutiens Kollouches, les Innoït, les Iroquois, les Caraïbes, parsemaient de ce duvet leur chevelure enduite d'une composition d'ocre rouge et de graisse.

glouti. Il saisit une racine qui sortait du sol, tira à lui, et le cadet, l'ayant saisie par l'autre extrémité, fut ainsi arraché à cette terre, qui dévorait ses habitants.

« A partir de ce moment, dit le frère aîné à son cadet, « obéis donc à mes paroles. » Il dit, et ils repartirent ensemble pour voir les habitants de ce monde nouveau, auquel ils venaient d'aborder.

« C'étaient des Hommes-loutres [*Ettsun*] (1). Mais à peine les frères furent-ils arrivés parmi eux, que le cadet disparut pour la seconde fois.

« L'aîné, plein d'anxiété, repartit en canot, et se dirigea vers un détroit, à la recherche de son frère. Un de ces hommes-loutres l'y suivit, et plongea dans la mer, afin de voir s'il n'y découvrirait pas le pauvre égaré.

« Le frère aîné et l'homme-loutre cheminèrent longtemps sur mer, et finirent par retrouver le cadet enchevêtré dans des filets. Une seconde fois son aîné le ramena à la vie, en lui recommandant d'écouter sa parole.

« Alors le cadet abandonna sa pirogue devenue inutile, car ils voyageaient alors sur terre. Son aîné lui dit : « Mon frère, ce pays n'est point le nôtre, pourquoi rejeter « ton canot ? » Néanmoins il imita aussi son frère. Ils rejetèrent l'un et l'autre leur pirogue et s'en allèrent par terre.

« Ils aperçurent alors un grand chemin le long duquel se trouvaient des poteaux placés de distance en distance(2), et, tout au fond, s'élevait une grande tente.

(1) Chez les Dènè la loutre est le symbole du malin Esprit, à cause sans doute de la conformité des deux noms, celui-ci se nommant *Ettsonné* et *Ettsen*. Les Esclaves, tribu dènè, reconnaissent la loutre pour leur todem ou génie protecteur. Cet amphibie est aussi un grand génie chez les Kollouches et les Aléoutes, peuples navigateurs, que cet animal symbolise peut-être ici.

(2) Cette particularité est la même dans une légende de l'Amérique centrale.

« Une femme superbe était assise dans la tente. Elle leur dit avec bonté : « Mes gendres, quelles gens êtes-« vous, je suppose ? » — Alors eux : « Nous étions de « jeunes garçons lorsque nous nous égarâmes sur la mer, « en allant rejoindre notre père. Depuis, nous avons « vieilli, et nous ignorons maintenant où est notre « patrie. »

« La belle femme ajouta : « Mes gendres, vous ignorez « peut-être que je suis *le soleil*, et que mon mari, votre « grand-père, est la lune (1). Si vous lui obéissez, il vous « protégera. » Ainsi dit la vieille.

« Sur le soir son mari retourna, car durant le jour il était absent et invisible; tandis que la nuit il prenait la place de son épouse. Il était fort beau ce vieillard. Les deux frères lui répétèrent leur triste histoire : « Voilà « comment nous avons agi, ô notre grand-père, nous « nous sommes perdus, et voilà que nous ignorons notre « patrie. »

« Alors par en bas, sur le revers de la terre (2) on entendit des gens qui criaient et appelaient les deux frères par leur nom : « Ceux-là nous cherchent évidemment », dirent les deux égarés.

« Le vieillard-lune eut pitié de leur malheur : « S'il en « est ainsi, leur dit-il, placez-vous sous mes ailes, et re-« posez-vous en moi. » Ils se couchèrent avec lui chacun sous une de ses ailes. Alors, se relevant aussitôt, il se prit à courir à la manière de la lune. Eux, cependant,

(1) En Dènè peau-de-lièvre *T'èwè di sa* (soleil de nuit). Le même mot, *sa*, signifie soleil et lune, en Dènè-dindjié. On ne distingue ces deux astres que par l'addition des mots jour (*dzin*) et nuit (*t'èwè*). — Dans la fable présente, ces deux astres sont placés en Amérique comme dans leur pays propre, parce que, pour des hommes venus de l'Asie, le continent américain était l'extrême Orient, le lieu d'où le soleil se lève, son gîte ou, comme s'expriment les Dènè, sa maison, sa loge (*sa-yissi*).

(2) Pays primitif des Dènè.

avaient saisi ses ailes et furent emportés dans sa course.

« Tout à coup il se reposa un moment pour souffler et leur dit : « Prenez ces plumes de mes ailes et vivez par « là-bas comme il faut, ces plumes y deviendront des « oiseaux aquatiques. »

« Les deux frères retournèrent donc sur la terre à l'aide des plumes du dieu-lune, et de là aussi les petits canards sont tombés. C'est pourquoi dans notre nouveau pays il y a tant de gibier emplumé. »

Nous connaissons maintenant la fable ou mythe du dieu-lunaire dans toute son universalité. Nous l'avons suivie de l'Amérique en Asie, et de l'Asie orientale dans la Chaldée, d'où elle passa d'un côté en Egypte et en Afrique, et de l'autre en Perse et dans la Bactriane, où les hordes germaniques et scandinaves la rencontrèrent et la transportèrent dans le nord de l'Europe.

Mais quelle fut l'origine de ce mythe ?

Faut-il ne voir en lui qu'un résultat de l'imagination des Chaldéens sabéistes qui auraient voulu expliquer de la sorte au vulgaire ignorant et grossier l'apparente poursuite du soleil par la lune et les conjonctions des deux astres ; supposant que le premier mourait chaque soir et était entraîné dans les enfers pour renaître le lendemain ?

Il peut se faire que cette raison soit acceptable; mais je me refuse à croire qu'elle fût la seule cause de ces fables. Il doit en exister une plus intime, plus réelle, fondée sur la *vérité* elle-même, dont la fable ne fut jamais que la corruption et le travestissement mensonger, comme la légende en est le récit parabolique ou énigmatique. « La vérité est avant le mensonge, a dit un philo- « sophe chrétien, parce que *le mensonge n'est que la vé-* « *rité altérée* (1). »

(1) Auguste Nicolas, *Etudes philosophiques*, t. II, p. 59.

C'est donc dans l'histoire la plus véridique, celle qui se donne comme possédant seule la vérité et toute la vérité, et qui porte avec elle les preuves de sa véracité, que nous devons chercher le point de départ de ce mythe, dont l'universalité et l'uniformité ne sauraient être de simples effets du hasard, parce que, dit le même penseur, « tout usage universel est originel (1). »

Trois histoires, ou plutôt trois livres très-anciens, sont en présence et nous offrent leurs pages à consulter : les *Edda* des Scandinaves, les *Vedda* des Hindous, la *Bible* des Hébreux.

Le premier ne fait aucune mention de la fable ou mythe du dieu lunaire incestueux qui nous occupe.

C'est dans les Vedda que nous en trouvons l'exposition immorale et puérile. Mais pourrait-il venir à l'esprit de l'homme le moins instruit et le plus défavorable aux idées bibliques, d'accepter comme l'expression de la vérité ce récit ridicule et grossier, bon tout au plus pour satisfaire la curiosité enfantine du sauvage ?

C'est donc dans la Bible, livre dont aucun homme sérieux ne contesta jamais la gravité, la sainteté et la véracité, que nous devons chercher à découvrir l'origine première du mythe lunaire. Et j'espère y parvenir à l'aide des lumières que fournissent les analogies qui se remarquent entre les traditions fabuleuses des peuples adorateurs du dieu lune, et la vérité mosaïque.

Cette comparaison et cette recherche font le sujet de la division suivante.

III,

Ainsi que nous l'avons déjà vu, le mythe du dieu lunaire se présente sous deux aspects principaux. Chez les

(1) *Études philosophiques*,

Dènè-Dindjié, les Thibétains, les Chaldéens, c'est une divinité bienfaisante, un législateur, un protecteur, un pourvoyeur. Mes précédentes études sur les Dènè-Dindjié nous ont révélé en lui le grand législateur Moïse. Nous ne nous occuperons point ici de cette phase du mythe sélénique. Elle a été traitée ailleurs. Le but du présent travail étant de constater l'origine asiatique de la nation esquimaude, nous allons étudier le mythe lunaire tel qu'il se présente dans les traditions esquimaudo-hindoues-égyptiennes ; car il y revêt un tout autre aspect. Le dieu-lune n'y est plus qu'une divinité déchue, coupable, criminelle, infernale. C'est une sorte de Lucifer adoré comme tel.

Si je ne me fais illusion, ce mythe n'est autre que l'histoire du patriarche Abraham, défigurée et contrefaite, sans doute, en haine de la nation dont il fut le père et du Messie-Dieu, dont il fut l'ancêtre.

Afin d'échapper au reproche de paradoxe que mon lecteur est sans doute tenté de me faire, qu'il me soit permis de déclarer aussitôt que la même remarque a déjà été faite par un savant antiquaire de Lyon, qui, dit-on, a rapproché dans des pages pleines d'érudition la grande figure d'*Abraham* et de son épouse *Sara*, du dieu-lunaire *Brâhma* et de son épouse *Sara-Vacti* (1). Je regrette infiniment de n'en savoir pas plus long sur ce rapprochement ; sans doute l'ouvrage de M. Emile Guinet m'eût été d'un grand secours dans mes investigations présentes. Néanmoins, je suis heureux de me trouver si spontanément d'accord sur ce point avec un si savant appréciateur.

Dans la plupart des langues orientales, ainsi que dans la majorité des idiomes américains, un même nom convient au soleil et à la lune. On ne distingue ces deux as-

(1) *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme*. 1876, p. 31.

tres que par les périphrases : soleil de jour, soleil de nuit. *Séra* ou *sara* en chaldéen (1), comme *samech* en hébreu, *sin* en assyrien, *su* en malais, *sô* et *sié* en dindjié, *sa* en dènè, etc., signifient donc, à proprement parler, astre, luminaire, et conviennent aussi bien à la lune qu'au soleil.

Nous avons dans cette particularité une raison bien plausible, ce semble, de la nature androgyne ou hermaphrodite que plusieurs nations païennes ont prêtée au dieu lunaire égyptien *Osar*. En même temps, il est facile de concevoir comment *Sara*, l'épouse stérile d'Abraham, dont la beauté sans rivale avait survécu à une vieillesse glorieuse et sans caducité, a pu être, par suite de l'homophonie qui s'est rencontrée entre son nom et celui du soleil, en chaldéen, transformée en divinité solaire par des peuples aussi enclins à l'idolâtrie que l'étaient les Chananéens et les Araméens, parmi lesquels vécurent Abraham et Sara. Les Chaldéens n'avaient-ils pas toute espèce de raisons pour déifier ainsi ces saints patriarches, leurs nationaux, qui communiquaient avec le vrai Dieu, étaient l'objet de son amour et en recevaient pour l'avenir les plus belles promesses ?

Sara était d'ailleurs la sœur de père de son époux *Abraham*, de même que *Sara* ou *Soura* (2) était sœur de *Brâhma*. L'une et l'autre étaient stériles. Stériles également étaient les épouses des dieux infernaux Typhon, Shiva et Pluton. Le nom primitif d'Abraham, *Abram*, paraît avoir inspiré aux Hindous la fable de *Brahm*, père de Brâhma, appelé aussi *Par-Abrahma*, dans lequel il est difficile de ne point voir *Pater Abraham*.

(1) *Histoire véritable des temps fabuleux*, t. II, p. 431.

(2) Il est assez curieux de trouver que dans la langue dènè, *ma sœur* se dit *Saré*, *Souré* ; de même que le mot *frère aîné* se traduit par *Anayoa*, mot qui se rapproche d'autant du dieu lunaire *Aninya*.

Je vois donc la fuite de la déesse solaire Sara-Vacti ou Malina dans l'enlèvement deux fois répété de Sara, épouse du saint patriarche ; et les poursuites incestueuses du dieu lunaire Brâhma ou Aninya dans les diverses pérégrinations que le père des croyants exécuta à la recherche de sa sœur-épouse, après qu'elle lui eut été ravie par le Pharaon et par le roi de Gérare. Cette explication devra paraître toute naturelle au lecteur de bonne foi.

Nous nous faisons difficilement, de nos jours, une idée de la gloire et de la renommée colossale que s'acquit le grand patriarche Abraham, dont l'Ecclésiastique dit « qu'il fut le père de la multitude des nations et que nul ne l'a égalé en gloire (1) ». Il n'est donc nullement étonnant qu'un si grand nombre de peuples connaissent le mythe abrahamique lunaire, de même qu'il en est un très-grand nombre qui pratiquent la circoncision, indépendamment des Israélites et des Arabes, fondateurs et propagateurs de l'islamisme. Aussi un des apologistes de la vérité biblique assure-t-il que l'histoire d'Abraham et de son épouse Sara se retrouve plus ou moins bien conservée dans toutes les mythologies antiques (2).

Le mythe lunaire étant complexe, le personnage de Pouh ou Osar-Siph se rapporte davantage à Moïse, dont le nom égyptien fut en effet Osar-Siph (3), c'est-à-dire le soleil taupe ou le soleil de ténèbres.

Chez les Hindous et les Innoit, au contraire, le mythe lunaire n'a évidemment trait qu'à Abraham.

Les astres ayant été considérés de bonne heure comme des divinités par les peuples gentils, il n'est pas étonnant

(1) Ecclésiastique, ch. XLIV, v. 20.

(2) *Histoire véritable des temps fabuleux.* — Cet auteur dit que le fait que l'on trouve le plus fréquemment dans l'histoire des Égyptiens est l'enlèvement de Sara et sa poursuite par Abraham.

(3) *Histoire véritable des temps fabuleux*, t. II, p. 479.

qu'étant imbus de cette vérité primordiale et naturelle que tout homme vertueux va se réunir, après son trépas, à la divinité qui l'a créé, ils aient placé dans les astres leurs grands hommes, leurs sages et leurs rois. C'est justement en cela que consistait l'apothéose que l'antiquité décernait comme prix de la vertu, du mérite ou de la gloire. Et le vers du Cygne de Mantoue si connu des écoliers :

Macte novâ virtute, puer, sic itur ad astra,

n'est qu'une nouvelle preuve de cette vérité, et la confirmation de ce que j'ai dit plus haut, que les divinités sidérales des païens ne furent point simplement, dans le principe, des dieux astronomiques.

Avoir place un jour dans les astres était l'espérance et le mobile des païens vertueux ; tout comme les chrétiens aspirent au bonheur d'entrer dans le séjour de la Divinité (1), et les Juifs, de se réunir dans le sein d'Abraham (2); ce sein d'Abraham qui pourrait bien avoir été la source originelle de la théorie des émanations parabrahmiques ou adi-boudhiques. De tout temps les peuples tombés dans l'idolâtrie se laissèrent décevoir par l'éclat et la splendeur dont le divin Créateur s'est plu à embellir, en particulier, le soleil et la lune ; leurs yeux éblouis et trompés induisirent en erreur leur intelligence. Ils durent tout d'abord ne voir dans ces astres brillants

(1) L'Église elle-même, dans ses offices, n'a pu s'empêcher, pour se mettre à la portée des intelligences, d'user de la phrase suivante qui trahit une expression alors consacrée :

Anni reverso tempore,
Dies refulsit lumine,
Quo sanctus hic de corpore
Migravit inter Sidera.

(*Brev. rom.* Office d'un confesseur N. P.)

(2) Josèphe, *Contre Appion.*

que le siége et la résidence de la divinité ; mais bientôt ils en firent des dieux eux-mêmes.

Le soleil, par sa chaleur bienfaisante, amie des fleurs et productrice des fruits de la terre, par sa beauté rutilante et journellement renouvelée ; le soleil, par son influence salutaire sur les éléments privés de vie, comme sur les créatures animées, revêtit à leur esprit charnel les attributions de la fécondité et de la beauté féminines. Les païens virent dans ce grand moteur de la nature l'âme universelle, le cœur de la terre, et donnèrent au soleil, *élios*, *hèlios*, le nom incommunicable de Dieu même, *el*, *hèli*. Cette assimilation de la divinité solaire à une créature féminine est sans doute la raison pour laquelle les Dènè-Dindjié dépeignent si souvent leur dieu sous la figure d'une femme belle et invisible.

La lune, au contraire, qui préside à l'obscurité et aux ténèbres de la nuit ; la lune, à la clarté de laquelle les bêtes féroces sortent des profondeurs des bois et l'ennemi rôde silencieux et perfide autour de la ville ou du camp ; la lune, si souvent le témoin impassible du crime, du mal et de la mort, dont il semblerait qu'elle active les forces ; la lune, dont l'influence indomptable et inconnue se fait sentir si douloureusement à la femme, et qui cause à la raison humaine ces défaillances mystérieuses si insolubles à la science médicale ; la lune devait naturellement être considérée comme une divinité guerrière, maléfactive et masculine, le génie de la mort et des combats ; mais aussi comme la divinité de l'abondance et de la chasse, par toutes les peuplades primitives qui en faisaient leur essentielle occupation.

Telles furent les principales divinités de la Chaldée et de l'Égypte, de la Perse et de la Palestine.

Rappelons-nous maintenant que ce fut dans ces contrées que le patriarche ou roi Abraham acquit le plus de

gloire et de réputation. En Égypte, il dut être considéré comme une divinité bienfaisante, parce qu'il fût l'ami des Pharaons et le sauveur du peuple égyptien, par son arrière-petit-fils Joseph. En Chaldée, il dut en être de même, parce qu'Abraham était issu de cette contrée. Mais n'est-il pas naturel de croire que les descendants de Loth et d'Ismaël, c'est-à-dire les Syriens et les Arabes idolâtres, le considérassent comme un mauvais génie, à cause de sa séparation d'avec son neveu, du renvoi impitoyable d'Agar, du sacrifice d'Isaac? Les Mèdes et les Perses pouvaient-ils regarder comme un dieu bénigne ce héros qui avait défait leur roi Chodorlahomor et ses trois alliés?

Ces événements, la préservation d'Abraham du feu des Chaldéens, l'embrasement de la Pentapole, qui arriva durant ses jours et auquel son neveu seul échappa, et la valeur guerrière que le grand patriarche manifesta en plus d'une rencontre, ses sacrifices embrasés et dévorés par le feu céleste qui le respecta lui-même, alors qu'il reposait au milieu des victimes, etc., portèrent ces peuples à lui appliquer le titre de *dieu infernal* de la mort et de la guerre. Ils en firent une sorte de Pluton, sous les noms de *Mâ*, *Mah*, *Mars*, *Mâs*, *Men*, *Mèna*, *Môna*, *Muni*, *Main*, *Yima*, *Yama*. Sans doute la même divinité que le *Yma* des Yucatèques (1) et le *Yamon* des Dènè.

Mais ces attributions terribles ou funèbres, Abraham paraît les avoir partagées avec Moïse, dans les théogonies païennes, ainsi que je l'ai développé dans une précédente Étude (2). Ainsi on peut rapporter à l'un comme à l'autre les considérations suivantes :

Yima, dieu de la guerre en Perse, et *Yama*, même divinité dans l'Inde, revêtent souvent, dit la Mythologie,

(1) H. de Charencey, *Mythe de Votan*.
(2) *Six légendes américaines*.

la forme de taupes, de rats, de souris, de musaraignes et autres rongeurs (1) propres à symboliser, par leurs aptitudes ténébreuses et les réduits souterrains dans lesquels ils séjournent, l'astre des nuits, le passage sous terre que l'Égypte, l'Inde et l'Amérique prêtent aux astres sur leur déclin, le génie des tombeaux et l'ange de la mort et des enfers ; caractères que revêt universellement le dieu lunaire androgyne. En même temps, par leur pullulement, ces petits animaux, amis de l'obscurité et de la nuit, symbolisent très-bien la fécondité terrestre et utérine et l'abondance, auxquelles préside également la même divinité, en tant que dieu de la chasse.

Aussi voyons-nous les Égyptiens à Héraclès rendre leurs adorations au rat et à la souris, et vénérer la musaraigne à Bouto et à Alhoïbis. Ces symboles du dieu lunaire paraissent avoir été adoptés aussi à cause de la conformité de leur nom avec celui de la lune. Ainsi, par un très-léger changement de dialecte, le mot grec μήν (*men*), qui est à la fois le nom de la lune et celui du dieu lunaire hébreu et germain, devenant μῦν (*mun*), signifiait *musaraigne*, *taupe*. Mais ce même mot, prononcé *muni* dans l'Inde et *môna* dans la Scandinavie, était aussi le nom du héros lunaire ; tandis que prononcé *moon* (moun) dans le saxon, dialecte âryen, il devenait synonyme de lune. Nous trouvons encore dans Isaïe que les Israélites de son temps adoraient aussi ces rongeurs emblématiques de la Lune. « En ce jour-là, dit le prophète, l'homme vertueux renversera ces statues d'or et d'argent, ces *taupes* et ces *chauves-souris* qu'il s'était faites pour les adorer (2), » à l'exemple des Égyptiens.

Par la généralité de cette union emblématique reconnue et adoptée par la gentilité entre les rongeurs et

(1) *Mythologie universelle.* — *Mythe de Votan.*
(2) Isaïe, ch. II, v. 20.

le dieu sélénique, s'expliquent les invocations que Dindjiés et Dènès adressent à leur héros et sauveur résidant dans l'astre des nuits : « *O souris jaune! rat rouge! ô musaraigne, taupe au museau pointu!* » Ce n'est là qu'une des vieilles et superstitieuses croyances de l'antiquité araméenne.

Si donc le dieu-lune a pour emblèmes chez les Dènè et les Dindjié, comme chez les Hindous, les Thibétains et les Chaldéens, une montagne et un flambeau allumé, c'est en souvenir du mont Moriah, sur lequel Adonaï mit à une si rude épreuve la foi robuste d'Abraham, en lui ordonnant d'y immoler le fils de la promesse, Isaac (1), montagne qu'il gravit portant entre ses mains le flambeau qui devait allumer le bûcher du sacrifice. D'ailleurs, l'écho de ces paroles prophétiques : « Le salut viendra de la montagne sainte » (Isaïe, ch. XXXVII, v. 32), a pu suffire à tous les peuples araméens pour adopter l'image d'une montagne comme l'emblème de leur Dieu sauveur.

Si en Egypte un des emblèmes de la même divinité est la croix ansée, symbole de vie, c'est-à-dire le phalle, ce fut sans contredit à cause de la circoncision, qu'Abraham reçut le premier, en signe de l'alliance que lui et sa race contractaient avec Adonaï, et que le sacerdoce adopta à l'imitation des Hébreux ou même d'Abraham lui-même lors de son voyage en Egypte; ainsi que le dit l'historien Josèphe, en combattant le sentiment erroné d'Hérodote (2).

(1) Le nom d'Isaac signifie *rire, sourire,* parce qu'Abraham et Sara se prirent à rire en entendant la promesse du Seigneur. En dènè, *rire* se dit *klô*, et en dindjié, *k'ág* ; et l'un et l'autre de ces mots signifient aussi *souris, rat,* le premier dans le dialecte peau-de-lièvre et le second dans le dialecte loucheux. Ex. : *Klô-da-tsolé* (*souris* au museau pointu), *Klag-datha* (souris jaune) nom du dieu lunaire.

(2) Josèphe, *Antiquités*, liv. VIII, ch. x, § 3.

Enfin, si on départit au dieu-lune le croissant et l'empire sur les éléments, c'est à cause de la possession de la terre promise par Dieu à Abraham, dont la puissance devait s'accroître sans cesse comme la lune ; et de la bénédiction qu'il départit au saint patriarche, et dont les effets devaient s'étendre au ciel comme à la terre, dans la personne du Messie, son descendant : « *De rore cœli et de pinguedine terræ.* »

De ce qui précède il reste donc bien prouvé que le mythe lunaire des peuples américains n'est autre que le mythe lunaire brahmanique, dérivé de la Mésopotamie par le canal de l'Egypte ; et dont le fondement et la source se trouvent contenus dans l'histoire du patriarche hébreu Abraham, unie et fondue à celle de Moïse.

Le brahmanisme a laissé en Amérique d'autres traces que la fable et le rite lunaires, les invocations à la montagne du salut, l'usage du croissant, etc. Chez les Matelpas, tribu kollouche de la Colombie britannique évangélisée par les PP. Oblats de Marie Immaculée, le culte du soleil est pratiqué à l'instar des dévots banians de Bénarès. Dans la grande fête solaire du solstice d'été, ces sauvages se font des incisions dans le dos et s'y suspendent par des crocs qui pénètrent dans les chairs et les élèvent au-dessus de terre ; affreuses pénitences qui portaient un vieil Indien à dire à un de nos missionnaires que la pratique de la religion de Jésus-Christ est bien plus douce et plus facile que le culte du démon adoré dans les astres. Un culte et des usages absolument semblables se retrouvent chez les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Sioux, les Mandanes, tous peuples de la grande famille siouse-iroquoise.

C'est à la même race brahmanique qu'il faut aussi attribuer l'introduction, dans le nouveau monde, du cuivre, de la crémation et de l'incinération des morts, ainsi que

je l'ai prouvé dans un autre travail sur les peuplades américaines (1).

On peut, enfin, en voir un autre indice dans le nom des prêtres caraïbes *Budios* ou *Boutios* (2), qui rappelle le *Bouto* égyptien et le *Boudha* hindou.

D'après les analogies que je viens de présenter entre les mythes lunaires des continents américain, africain et asiatique, on peut tenir pour certain que les croissants et les objets de bronze, trouvés en Suisse et dans le nord de l'Europe, avec des vestiges indubitables d'incinération des cadavres, etc., sont des indices que la même divinité et le même culte lunaires brahmiques, ou plutôt abrahamiques, des Chaldéens, des Égyptiens et des Hindous, fussent également connus et pratiqués en Europe. Nous en avons d'ailleurs une preuve évidente dans la fable esquimaude que M. de Maïnoff dit être répandue dans le nord de la Russie.

Mais à quelle époque le culte du dieu lunaire s'introduisit-il en Amérique, ainsi que dans le nord et l'ouest de l'Europe ? C'est ce que je vais essayer d'examiner.

IV

Il n'est point aisé de préciser d'une manière indubitable l'époque de l'introduction en Amérique de la croyance au dieu lunaire et de son culte ; mais on peut en déterminer approximativement la période, en se servant de quelques dates certaines comme base de déduction. Ainsi, nous savons déjà, d'après une opinion très-

(1) Quelques preuves directes de l'origine asiatique de plusieurs peuples américains, fournies par la comparaison des données archéologiques et ethnographiques. 1877.

(2) *Dictionnaire ethnographique*, Caraïbes et Congrès de Nancy, t. I, p. 384.

soutenable en histoire et que les faits confirment pleinement, que le brahmanisme ne pénétra dans l'Inde qu'après l'expulsion des Brachmanes de l'Égypte par Cambyse. Or, le fils de Cyrus régna en Perse de l'an 530 à 522 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire 70 ans après la dernière captivité, celle de Juda, sous Nabuch-Odon-Aser (1).

Il n'est donc pas probable que la fable et le rite lunaires, un des mythes du brahmanisme, aient pu parvenir jusqu'au fond des deux Amériques avant que deux ou trois siècles se fussent écoulés. Ce qui nous conduit au second ou au troisième siècle avant l'ère chrétienne.

Ce même mythe passa de l'Égypte en Chine cent ans avant l'expulsion des Brachmanes et, par conséquent, à une date très-voisine de la dernière captivité. Ce fut, en effet, au sixième siècle avant notre ère que le philosophe chinois Lao-tsé rapporta de l'Égypte dans le Céleste Empire la doctrine de la métempsycose, et très-certainement le grand dogme mosaïque de *Bouto* ou *Boudo*, qui, en Chine, devint celui de *Pouça* ou *Poutha*, divinité la plus ancienne de ce royaume, comme il fut connu dans l'Inde sous le nom d'*Adi-Boudha*. En effet, ce dogme, passé à l'état de mythe, revêt, en Chine, un caractère de

(1) Elle eut lieu l'an du monde 3405 et cinq cent quatre-vingt-dix-neuf ans avant Jésus-Christ. La première captivité générale, celle d'Israël, sous Salmen-Aser, avait eu lieu cent vingt-quatre ans auparavant, c'est-à-dire sept cent vingt-trois ans avant Jésus-Christ et trente-cinq ans avant la captivité partielle de Theglat-Phul-Aser. Je ne serais nullement étonné que le personnage mythique que les Scandinaves nommèrent *Odin*, *Wodan*, et qui est connu en Amérique sous les noms de *Votan*, *Odon*, *Othon*, ne fût Nabuch-Oden-Aser lui-même, l'instrument providentiel de la diffusion des vérités judaïques dans toute l'Asie et la cause efficiente du peuplement d'une infinité de contrées jusqu'alors désertes, par le système de transfert que les Chaldéens employaient à l'égard des peuples conquis. Les Danois prétendaient en effet que leur *Odin* avait été dans le principe un grand monarque de l'Asie. Nabuch-Oden-Aser s'étant fait déifier de son vivant, rien d'étonnant que les païens aient uni son nom à celui de la divinité.

réalisme qui ne se rencontre pas dans le mythe hindou, lequel a été en grande partie idéalisé. Toutefois, comme rien jusqu'ici ne prouve que le culte de *Poutha* ait pénétré en Amérique avant celui d'Adi-Boudha, autrement dit le brahmanisme, je m'arrête à la date que j'ai assignée plus haut, jusqu'à plus amples lumières.

Pour ce qui est de l'Europe, il semblerait que le culte lunaire abrahamique ait dû y être connu aussitôt qu'en Chine et dans l'Inde ; car Davies dit que, dans les légendes welches, le héros sauveur des Kimris ou Cimbres, peuple celtique du pays cumbrien, est appelé *Boudwas* (1). Hérodote, qui vivait de l'an 484 à l'an 406 avant Jésus-Christ, fait déjà mention des peuples septentrionaux, constructeurs des palafittes, et c'est dans ces mêmes habitations lacustres que l'on a trouvé ces croissants emblématiques du culte lunaire ; enfin, dès la fondation de Marseille, six siècles avant Jésus-Christ, la lune était déjà la grande divinité populaire des Phocéens et de leurs alliés gaulois les Sygobriges.

On sait quelle corrélation ou affinité littérale existe entre les consonnes *B*, *P*, *N*, *V*, *W* et *F*, de sorte qu'elles sont susceptibles de transmutation et de substitution. Ce phénomène phonétique existe dans le monde entier et est indiscutable. De plus, le *dh*, employé dans l'orthographe du tamoul et que l'on essaye quelquefois de rendre par *ç*, n'est autre que le *th* doux des Anglais ; lettre qui est également propre à l'hébreu, au syriaque, et se trouve dans le nom de Moïse, en cette dernière langue, *Nouça* ou *Noutha*.

Je n'ai donc pas hésité et je n'hésite pas à faire un seul et même mythe des personnages mythologiques *Bouto* des

(1) *British Druids*, p. 118, cité par M. J. Campbell. — Le nom même des *Kimris* indique une source égyptienne, puisque le nom de cette contrée est *Kem* ou *Kam* (Terre noire).

Égyptiens, *Boudéa* des Grecs (1), *Boudwas* des Cimbres (2), *Boudha* des Hindous, *Poutha* ou *Pouça* des Chinois, et du *Bouse* ou *Mousse* des Dènè-Dindjié. J'y vois l'histoire de Moïse, le grand législateur, l'ami de la Divinité, le prophète et la figure du Christ, fils de Dieu et rédempteur, auquel la fable les lie si étroitement, que l'on peut croire que les gentils, qui partageaient cette croyance presque universelle et dont la révélation était la source même, étaient dans la voie du salut, pourvu qu'ils conformassent leur vie au dictamen de leur conscience et de la loi de nature.

Dans le nom de la divinité primordiale de l'Inde *Adi-Boudha*, le nom du vrai Dieu, *Adonaï*, se trouve lui-même accolé à celui du grand prophète, son premier Christ, comme si l'on disait le Dieu de Moïse.

Un autre dieu supérieur des Égyptiens, *Thoth*, *Thaut*, *Toth*, *Theuth*, ne diffère de *Bouto* qu'en ce qu'il est du genre masculin. Comme *Bouto, thoth*, qui probablement est la même divinité ou son fils, est l'âme intellectuelle du monde matériel et l'organisateur du monde spirituel. C'est lui qui envoya Osiris et Isis aux hommes, et qui s'incarna dans un autre *Thoth*, deuxième du nom, qui fut l'inventeur des arts et des sciences, le fondateur de la hiérarchie sacerdotale en Égypte, le dieu du discours et du commerce, le dieu cornu, le dieu sauveur, à tête d'ibis, portant dans ses mains, comme Pouh, la croix symbole de vie ; véritable Moïse, en un mot.

Le nom de *Bouto* paraît être formé de l'union de ces deux *Toth* ou *Thoth* avec le nom de *Pouh* ou *Poubasti*, divinité androgyne lunaire, qui s'identifie souvent avec sa mère Isis. En effet, la mythologie égyptienne dit de *Bouto* qu'elle existait avant les dieux. C'était l'intelligence

(1) H. de Charencey, *Mythe de Votan*.
(2) Davies, *British Druids*.

incréée qui préside à tout, et qui produit la trinité égyptienne Knef, Phta et Phré, ainsi que les autres décans. Quand les Égyptiens se furent de plus en plus enfoncés dans l'idolâtrie, *Bouto*, cette divinité primordiale, perdit de son prestige, et ne fut plus que la nourrice du jeune dieu incarné Horus ou Osar, le sauveur de son peuple et fils d'Isis ou Poubasti, dont le symbole est le *lotus* ou lis d'étang, emblème de la pureté de cette déesse, dont il était dit « que nul mortel ne souleva jamais le vêtement ».

De même que le nom de *Bouto* ou *Pouh-Toth* est devenu *Boudivas*, *Boudea*, *Boudha* et *Poutha*, on le retrouve encore dans les noms des dieux de plusieurs peuples tant européens qu'américains : le *Théos* des Grecs et le *Theolt* des Mexicains ; le *Téoti* des Toltèques et le *Thara* des Tzendales (1), grands dieux spirituels, qui donnent la vie et qui président à tout ; le *Taautus* des Assyriens (2) et le *Teut*, *teutat* ou *teutatès* des Germains et des Francs, principe actif du monde, dieu des armées et de la victoire, sous la forme d'un javelot fiché en terre, dieu de la sagesse, du commerce et de la parole, sous la figure du chêne ; enfin dieu de la nuit, dieu de la mort et de l'enfer, sous le nom de *Dis* (3). On lui rendait alors des adorations au sein des forêts, au clair de la lune ou des flambeaux, et on lui immolait, comme à tous les autres dieux lunaires, des prisonniers de guerre et des chiens.

Enfin la même divinité se retrouve encore, avec les mêmes attributions de vengeur, protecteur et sauveur, dans le *Thor* des Scandinaves, le *Torn-ârsuk* des Groënlandais et le *Torn-rark* des Esquimaux du Mackenzie.

L'identité des mythes dérivés de l'histoire d'Abraham et de Moïse, unie à la promesse de l'incarnation du Dieu

(1) Baron de Bretonne.
(2) Layard, *Monuments of Nineveh*.
(3) Châteaubriand, *Études historiques*, Mœurs des barbares.

rédempteur, est facile à constater. Voyons, d'abord, celui que nous offre le brahmanisme :

D'après la « Mimansa », *Adibouda* ou Brahm, dieu suprême de l'Inde, intelligence incréée et spirituelle, voulant enfin se reproduire, se transforma en eaux primordiales et donna naissance aux cinq Boudhas inférieurs, et, par eux, aux cinq *boudhiçatoas* : en tout dix grands dieux ou devas, dont l'un, Padma-pani, par l'opération mystérieuse du *Lotus* ou *Padma*, engendra la trinité hindoue ou Trimourti, composée de Brâhma, Vichnou et Shiva.

Ce lotus ou Padma n'est autre que la déesse *Sara* ou Sri, appelée aussi *Maïa*, laquelle est prise tantôt pour l'épouse de Brâhma, et tantôt pour celle de Vichnou et même de Shiva. Elle est comparable à la Junon des Grecs et à l'Isis des Égyptiens. Une statue de *Maïa*, découverte dans le vallon qui en porte le nom, près de Montouroux (département du Var) (1), atteste que le grand mythe abrahamique et mosaïque se répandit aussi bien dans l'Occident que dans l'extrême Orient.

Le vichnouïsme, religion rivale du brahmanisme, nous offre le même mythe ; car *Padma* (le *lotus*) ou *Maïa* fut aussi femme de Vichnou, d'après les partisans de ce culte ; et dans sa neuvième métamorphose ce dieu s'incarna dans le sein de la vierge *Maha-maïa*, qui conçut par l'influence divine, bien qu'elle fût l'épouse sans tache de *Souta-danni*, chef de la maison de *chakia*. L'enfant fut nommé *Boudha* ou *Poutan*, baptisé dans une eau divine, et considéré comme un être merveilleux et salué du titre de Dieu (déva) et de Dieu des dieux. Devenu grand il prit le nom de *Muni* (le pénitent), se conféra le sacerdoce, avec le titre de *Boudo Gaou-Thama* (dieu pas-

(1) *Matériaux*, 1875.

teur des vaches), prêcha sa doctrine aux hommes pour les rendre meilleurs, fut reconnu pour dieu dans Bénarès, la ville sacrée ; et enfin mourut pour se réabsorber dans l'essence divine. C'est là l'auteur du boudhisme proprement dit.

En Chine j'ai dit que ce mythe revêt une forme plus matérielle et primitive, parce qu'il y est plus antique. *Pouça* ou *Poutha*, la plus ancienne des divinités chinoises, étant allée un jour se baigner dans un fleuve avec ses compagnes, un *padma* ou *lotus* aux fruits rouges s'épanouit tout à coup sur sa blanche tunique. Poutha en cueillit et en mangea un grain et aussitôt elle conçut sans aucune opération humaine et mit au monde un fils, qu'elle ne quitta que pour remonter dans les cieux.

Enfin chez les Tchiglit, ou Esquimaux des bouches du Mackenzie, *Padmuna*, bienfaiteur de son peuple, après être issu de *Torn-rark* et s'être incarné sur terre, où il apprit aux Innoït les arts et le culte des esprits, remonta en corps et en âme dans le ciel et alla se fixer dans le soleil comme le Ménu indien. On doit donc identifier *Padmuna* au *Padmapani* des Hindous et au *Padma* des Chinois.

Par ce qui précède il devient évident que la phrase laudative ou optative consacrée par les rites lamaniques, au Thibet : « *O Mani Padmè oum !* » phrase que M. Huc traduit par : « Que le joyau soit dans le lotus. *Amen !* » n'exprime, en effet, rien autre chose que le dogme primordial de l'incarnation du Rédempteur, promis à Abraham et figuré par Moïse ; dogme mystérieux qui fut le fondement de l'osirisme, du brahmanisme et du boudhisme, et qui en dernière analyse n'est autre que le dogme judaïco-chrétien d'un fils d'Abraham (Brâhma, fils de Brahm) selon la chair, s'incarnant dans le sein de la très-pure vierge Marie (*maïa*) représentée par la fleur immaculée du lis d'étang

ou *padma* (1) et par la lune (pulchra ut luna) et prenant naissance en ce monde pour y expier nos crimes par sa pénitence. D'où le nom de Pénitent (*Muni*, *Mani*) donné dans l'Inde et le Thibet au dieu-sauveur incarné.

C'est ainsi que nous voyons la vérité se faire jour à travers les ténèbres dont l'esprit de mensonge l'avait enveloppée. C'est ainsi que le grand et consolant dogme de l'incarnation du Fils de Dieu pour la rédemption du genre humain, dogme décrété de toute éternité, promis à l'homme déchu dès les premiers âge du monde, renouvelé solennellement à Abraham, le père de tous les croyants, et proclamé par Moïse, le sauveur de son peuple et la plus grande figure du Christ sauveur de l'humanité, fut connu et adopté par toute l'antiquité gentile, devint le dogme fondamental de toutes les théogonies, et devait nécessairement conduire les peuples au salut, si l'ennemi de tout bien, aidé des propres passions de l'homme, n'avait pris à tâche de l'enfouir sous un déluge d'erreurs, et de fausser la notion de la Divinité en lui substituant les personnages mêmes qui n'avaient été que les instruments de ses opérations (2).

Jusqu'ici le lecteur n'a vu en Amérique dans le mythe lunaire esquimaudo-caraïbe qu'une forme assez vivace du brahmanisme hindou, que je devrais appeler plutôt Abrahamisme. J'aurai à justifier en outre la théorie que j'ai développée en 1876, touchant l'existence du mythe lunaire mosaïco-boudhique parmi les Dènè-Dindjié et les

(1) Le *lotus*, ou fleur de nénuphar blanc, est un symbole de virginité, d'après Layard, et se retrouve aussi bien en Assyrie qu'en Égypte et dans l'Inde (*Monuments of Nineveh*).

(2) Quant aux analogies présentées par les noms de *Krichna, Maïa, Chakia, Souda* avec ceux de *Christ, Marie, Jacob, Juda*, elle n'étonnent plus si l'on admet avec le savant orientaliste Abel Rémusat que les religions de l'Inde ont été refondues et remaniées depuis l'apparition du christianisme.

anciens Mexicains ; théorie qui n'est nullement contradictoire avec celle que je viens de soutenir dans ces pages, puisque le boudhisme, issu du vichnouisme, n'est qu'une modification du boudhisme brahmanique ou *Adi-boudhisme* (1). C'est ce que je ferai dans une note qui suivra mon travail.

Je passe maintenant au troisième chef de preuves qui milite en faveur de la provenance asiatique de la famille esquimaude.

CHAPITRE III.

SINGULIÈRE DIVISION DE QUELQUES PEUPLES AMÉRICAINS DE RACE ALTAICO-TOURANIENNE.

La tradition esquimaude expliquée dans le chapitre Ier nous a révélé la double descendance de la famille Innok ou esquimaude. Le parallèle présenté dans le chapitre II entre les croyances et les coutumes de cette famille et celles des peuples asiatiques ou issus de l'Asie, nous a confirmé dans cette persuasion qu'il existe dans la famille esquimaudo-caraïbe un alliage des deux races altaïque et tartare, mêlées peut-être à un peu de sang araméen.

Une dernière et bien forte preuve de ce dualisme d'origine asiatique nous est fournie par la singulière division des peuples américains qui professent le mythe du dieu lunaire et croient à la métempsycose. Cette division, que je n'ai fait qu'énoncer il y a près de douze ans (2), est tout à fait indépendante de toute idée hiérarchique, féodale ou

(1) D'après Rilter.

(2) *Etude de la nation Montagnaise.* Missions catholiques, n° du 29 janvier 1869, p. 40. Cette étude fut composée en 1865.

todémique ; elle est étrangère à tout préjugé de caste, puisqu'elle a justement un but contradictoire à celui qui est le mobile des castes hindoues. La division des castes brahmaniques sépare profondément les diverses classes de la société et établit entre elles des obstacles infranchissables. La division des castes dont je vais parler a, au contraire, pour but de prévenir la guerre civile et les unions incestueuses en obligeant chaque membre d'une caste de choisir sa compagne dans le camp opposé. Les enfants appartenant toujours à la caste maternelle, on conçoit qu'il est difficile que la guerre se déclare jamais entre ces castes amies, parce qu'elle y armerait les pères contre leurs propres enfants et les enfants contre leurs pères ; ce à quoi la nature s'opposera toujours.

Aussi, je crois que cette division est une création bienfaisante du boudhisme, par opposition à la division des castes brahmaniques, dont il fut toujours l'ennemi et le destructeur.

Nous avons vu que les Innoït reconnaissent pour ancêtres *deux* frères issus d'un même père, sans doute d'un navigateur ; car ils le symbolisent sous la figure du castor. De ces deux frères descendirent les *Tchiglit* ou Innoït jaunâtres, qui habitent à l'est de la mer de Behring, et les *Tchubluraotis* ou Innoït blancs, qui occupent l'ouest de cette mer, c'est-à-dire l'Asie.

Les Aléutes nous ont présenté la même scission en hommes de l'est ou Unalaskans, et hommes de l'ouest ou Atkans.

Le peuple caraïbe était également divisé en deux corps de nation : les Kallinago et les Allouaks.

Les *Dènè* de l'est ne participent point à une division bien tranchée, probablement parce que, étant isolés et séparés du flot de l'immigration par la barrière naturelle des montagnes rocheuses, ils ne purent fusionner autant

que leurs tribus occidentales avec les nouveaux colons qui arrivaient de l'Asie. Néanmoins, ils reconnaissent dans leurs rangs des *dènè-wa*, *dènè-sowéliné* ou hommes francs, hommes proprement dits, et des *eyuwi-dènè*, *éduni* ou hommes étrangers, hommes différents. La première catégorie seule pratique la circoncision, que les autres négligent. De plus, certaines tribus entières sont traitées de flancs-de-chien, fils de chien, à cause de leur origine mixte. Ce qui établirait ainsi chez les *Dènè* orientaux deux divisions originelles maintenant plus effacées.

C'est parmi les *Dènè* occidentaux et les *Dindjié* que la division est bien tranchée et fait partie inhérente des mœurs de ces Indiens ; si inhérente que l'infraction à la loi nationale du mariage d'une caste à l'autre est considérée comme un crime. Les Atnans, les Kenaïtz, les Ugalentsi, qui tous se nomment *Dnaï* ou *Dnaïnè* (hommes), possèdent la division en deux camps, intitulés *gens de la droite* et *gens de la gauche*.

Chez les Dindjié de toutes les tribus, depuis le fleuve Anderson jusqu'aux bouches du fleuve Youkon, dans la mer de Behring, aux deux classes précitées de gens de la droite ou *Ettchian-Kré* et de gens de la gauche ou *Nattsin-Kré*, s'en joint une troisième nommée *gens du milieu* ou *T'endjidhœttsia-Krè*. Ces trois classes ou camps sont parfaitement indépendantes de la noblesse ou *Tchil''è*, laquelle compte des membres dans ces trois camps.

Les explications que nos Dindjiés donnent de cette singulière division ne sont nullement scientifiques, ainsi qu'on le pense bien. Ils en ont oublié la raison ou plutôt ils ne l'ont jamais connue, à cause de son ancienneté : « Cela a été ainsi de tout temps ; cela date du commencement du monde. Nos ancêtres nous ont dit que cela est bon. » Voilà bien souvent les réponses qui nous sont faites.

Quelques-uns prétendent que, primitivement, les hommes étant tous des animaux, les poissons, comme plus *blancs*, formaient la classe des gens de la droite ; les quadrupèdes étaient les *noirs*, et formaient le camp des gens de la gauche. Quant aux oiseaux, ils n'étaient ni blancs ni noirs, et constituaient ainsi les gens du milieu. Ce partage, disent-ils, eut lieu après le déluge (1).

D'autres prétendent que les *Ettchian* sont plus *blancs* parce qu'ils font leur principal aliment du poisson. On trouve, en effet les Loucheux beaucoup plus blancs à mesure que l'on s'avance vers l'orient. Les femmes surtout y ont le teint blanc, farineux et incolore des dames chinoises. Les *Nattsin* de l'Est, se nourrissant de la chair de l'élan ou original, sont *noirs;* tandis que les Dindjié, qui vivent de chair de renne, participent aux deux couleurs, et forment le camp des *Tt'endjishœttsia*. Mais cette explication est aussi erronée que la précédente, parce que, dans chaque classe, il se trouve, tout naturellement, des individus appartenant aux trois camps et, partant, des blancs et des bruns.

Néanmoins, cette tendance involontaire et cette persistance à attribuer au *teint ou à la couleur* des hommes qui composent ces trois classes, l'origine de la division de leur nation bien que rien, dans les mots *ettchian*, *nattsin*, *tt'endjishœttsia*, n'ait trait à une couleur quelconque,

(1) Nous avons dans cette explication fabuleuse la répétition de la fable kollouche, citée par le baron Wranggell et traduite du russe par MM. Dall et Pinart, du *Yehl*, ou le corbeau créateur, sorte de Noë comme le *Yao* des Chinois et le *Kun-Yan* des Dènè. De même que Noé eut trois fils dont on fait, à tort ou à raison, la souche des trois types blanc, noir et brun (jaune et rouge) du genre humain; ainsi ces Indiens font remonter à la triple division des hommes blancs, noirs et médians, c'est-à-dire qui ne sont ni blancs ni noirs. Les *Dnainé* prétendent aussi descendre, dit von Baër, du corbeau (Kenaïtz) par deux femmes. D'après les *Dènè*, les hommes descendent de *Kun-Yan* ou Noë, et les femmes, du corbeau-démon. Le corbeau joue un grand rôle dans toutes les fables brahmaniques.

mais n'exprime que les simples substantifs *droite*, *gauche* et *milieu ;* cette tendance, dis-je est bien faite pour stimuler davantage la curiosité de l'ethnologue, au lieu de la satisfaire, et pour provoquer de nouvelles recherches.

Elle prouve, du moins, que la division avouée et reconnue de nos jours, parmi les Dènè-Dindjié occidentaux, en présuppose une autre en *hommes blancs*, *hommes noirs* et *hommes bistrés*, d'un teint jaunâtre ou rougeâtre, ni blancs ni noirs. Et que les deux divisions sont analogues et fondées l'une sur l'autre. Les blancs sont les gens de la droite, le peuple préféré, choisi ; les noirs sont les gens de la gauche, les fils de la femme des ténèbres, les maudits. Quant aux jaunes ou bistrés, ils ne sont ni élus ni maudits ; ils tiennent le juste milieu. Je vois donc avec plaisir que quelques Dindjiés, plus sensés, avouent que cette division remonte à l'origine du monde.

Elle a donc évidemment trait aux trois races qui issurent de Sem, de Cham et de Japhet. Mais, quant à la loi matrimoniale dont il a été parlé plus haut, je persiste à la croire d'origine bouddhique. J'ignore si cette division si remarquable se trouve chez les Porteurs, les Babines, les Nahannès et autres tribus occidentales qui habitent au sud des Dindjiés, des Atnans et des Kenaïtzes, mais qui n'en communiquent pas moins fréquemment avec les Kollouches Naaska et Stikines.

Je passe maintenant au peuple kollouche lui-même. Cette nation, que nous avons vue se lier si intimement par ses coutumes, ses mœurs et ses croyances aux Caraïbes et aux Innoït, est encore plus occidentale que les Dènè-Dindjié, avec lesquels elle a aussi quelque parenté. D'après le pope Jean Veniaminoff, un des premiers missionnaires orthodoxes de l'Amérique russe, les Kollouches se divisent aussi en deux classes, et le mariage est subordonné, chez ces Indiens, à la même loi qui régit les

Dindjiés ; c'est-à-dire que chaque Kollouche doit choisir son conjoint dans la classe différente de la sienne. Chez ces sauvages, cette classification s'unit à la superstition todémique. La première de ces castes reconnaît pour génie tutélaire le loup, et la seconde, le corbeau.

Cette division n'est point exclusivement propre à l'Amérique. Bien plus, pour en trouver l'origine, sinon primitive, du moins secondaire, il nous faut traverser la mer de Behring et le Pacifique, et passer sur le continent asiatique. En effet, d'après Castrén, le célèbre philologue finnois, « un article du Code matrimonial des Tartares et des Samoyèdes et des anciens Finnois proscrit toute union entre individus de même tribu ; en sorte que, pour contracter un mariage valide, il faut nécessairement que les deux contractants appartiennent à des tribus différentes ».

Les Finnois, peuple scythe ou altaïque, et les Tartares, peuple touranien, possédant cette loi, il coule de source que tous les peuples appartenant à ces deux races, et dont nous avons examiné la conformité des coutumes dans le chapitre II : tels que les Ostiaks, les Vogoules, les Permiens, les Turcomans, etc., etc., doivent la partager aussi. Toutefois, je ne tiendrai compte ici que de celles des nations qui accusent formellement cet usage.

Mais voici qui est plus positif et caractéristique. D'après Laloubère, ambassadeur de France dans le royaume de Siam, et le P. Tachard, attaché à sa légation, les Siamois, dont le nom véritable est *Taï*, c'est-à-dire les Libres, sont tous divisés en deux classes, nommées *gens de la main droite* et *gens de la main gauche*. « Division singulière, ajoute l'écrivain, et dont aucune autre nation n'a encore fourni d'exemple. Les enfants appartiennent à la bande de leurs parents, et, si les parents sont de diffé-

férentes bandes, les enfants impairs sont de la bande de la mère et les pairs de la bande du père. Cependant il faut que le Naï ou chef de bande soit averti d'un mariage et qu'il y ait donné son consentement; sans quoi tous les enfants seraient de la bande maternelle. »

Les femmes sont d'autant plus soumises à cette loi, qu'elles servent à régler de quel côté seront leurs enfants (1).

Je rappellerai naturellement ici ce que j'ai dit, pages 605 et suivantes, de la remarquable analogie que je trouve entre le nom du peuple siamois *Taï* et celui de tous les peuples américains qui occupent la côte occidentale et de certaines tribus océaniennes. Les peuples kollouche, aléoute et caraïbe, en particulier, unissant la curieuse division dont je viens de parler avec cette analogie nominale (2), il devient évident aux yeux les plus prévenus que l'origine de ces peuples américains doit se chercher sur le continent asiatique.

Laloubère ne donne pas plus que nos Indiens *Dindjiés* la raison fondamentale de cette singulière division. Nous voyons seulement qu'elle est propre à la race scythe ou altaïque, à laquelle appartiennent les Finnois, les Ostiaks, les Samoïèdes; aussi bien qu'à la race tartarienne, à laquelle appartiennent les Siamois et les Tartares. C'est-à-dire que cette division se retrouve chez des peuples de race blanche ou caucasique aussi bien que parmi des nations appartenant à la race jaune ou mongolique, ce qui nous ramène encore à la division des *teints ou couleurs*, ac-

(1) La Harpe, *Collection des voyages*, t. VII. D'après le *Dictionnaire d'ethnographie.*

(2) Je rappelle ici quelques-uns de ces noms : les Aléoutiens se nomment *Taï-och, Ta-giach ;* les Kollouches, *Ta-gwan ;* les Tuski *Ta gut ;* les Caraïbes-Lencas, *Ta-ho ;* les Aztèques-Nahuath, *Ta-kat ;* les Nabojoes, *Ta-na ;* les Pueblos, *Ta-han-éna ;* les Esquimaux de Kadiak, *Taï-yuk.*

cusée par les Dindjiés. Il ne reste donc plus matière au doute : quelle que soit l'origine primitive de cette division, propre à l'Amérique et à l'Europe comme à l'Asie, mais qui a sa centralisation dans l'Asie méridionale, elle est un indice non équivoque du mélange de deux rangs et parfois des trois races qui se partagent le genre humain, dans toutes les nations dont cette division régit les lois matrimoniales. Ceci servira à expliquer pourquoi les savants ont tant hésité, pour la classification des Finnois, des Turcs, des Ibères, etc., entre la race caucasique et la race mongolique. On voit que tous ces peuples et beaucoup d'autres encore, tant américains qu'asiatiques, sont composés du mélange de deux races, et que d'autres comptent même trois éléments : le blanc, le noir et le jaune ou bistre.

Je m'arrête, car je n'ai pas la prétention d'avoir tout dit et de pouvoir tout dire sur cette matière intéressante. Ma tâche est remplie, parce que j'estime avoir prouvé, dans la mesure du possible (vu surtout la contrée où j'écris et l'immense éloignement où je me trouve de toutes les sources que je pourrais consulter), que le peuple esquimaudo-caraïbe, composé de deux éléments, l'un scythe ou altaïque, l'autre tartare ou touranien, est réellement d'origine asiatique; ainsi que l'attestent la tradition de sa provenance occidentale, l'identité de ses coutumes avec celles des Asiatiques, la connaissance qu'il possède du grand mythe lunaire brahmanique, et enfin sa division en deux classes, identique à celle des Siamois, des Tartares et des Finnois.

J'ose espérer que des éléments divers réunis dans cette étude surgira quelque clarté nouvelle, qui illuminera l'origine encore douteuse de plusieurs autres peuples américains. Il semble que c'est tout exprès, pour encourager nos perquisitions et nos enquêtes ethnologiques,

qu'ont été écrites ces paroles des livres sacrés : « Dans l'étendue de sa sagesse Dieu a établi des différences entre les hommes... Il en a élevé et *béni* quelques-uns... il en a *maudit* et humilié quelques autres (1)... ; mais il ne faut pas dire : Pourquoi ceci ? et pourquoi cela ? car *tout se découvrira en son temps* (2). »

Sans doute, le dépérissement rapide et en quelque sorte inévitable des peuplades américaines, l'extinction presque complète des anciens habitants de l'Europe préhistorique, sont bien de nature à nous frapper de stupeur ; mais pour tout homme qui croit en Dieu et en sa providence, point n'est besoin, pour expliquer ces phénomènes sociaux, de recourir au mélange de races (j'allais dire de natures) contradictoires dans leur organisation et s'excluant, se détruisant l'une l'autre. Il suffit de consulter le livre de la Sagesse pour apprendre les véritables causes de la mort sociale de ces peuples, par l'analogie des causes qui attirèrent contre les *sept nations* de la Syro-Phénicie ou pays de Chanaan, du temps des Hébreux, le verdict de mort et de destruction que Jéhovah fulmina contre elles :

« Vous avez eu en horreur, dit le Sage, ces anciens habitants de votre Terre Sainte, parce qu'ils faisaient des œuvres détestables par des *enchantements* et des *sacrifices impies ;* parce qu'ils *tuaient* sans pitié *leurs propres enfants*, qu'ils dévoraient les *chairs* et les *entrailles* des *hommes* et *buvaient leur sang*, contre notre loi sacrée... vous avez voulu les détruire par les mains de vos ancêtres (3). »

La pratique de la magie ou chamanisme (religion de Cham), les sacrifices humains, l'infanticide systématique et l'anthropophagie, voilà les quatre crimes dont la pra-

(1) *Ecclésiastique*, ch. XXXIII, v. 11-12.
(2) *Ecclésiastique*, ch. XXXIX, v. 26.
(3) *Sagesse*, ch. XII, v. 3 à 6.

tique invétérée attira sur les Palestins ou Chananéens la vengeance divine. Il ne faut pas attribuer à d'autres causes l'extinction si prompte des peuplades américaines, ainsi que des hordes préhistoriques, scythes, tartares et autres, à l'exclusion des peuples de race germaine peut-être. Les unes et les autres offraient à leurs divinités, surtout au dieu lunaire, des victimes humaines; et c'est à cette occasion surtout que l'infanticide était mis en pratique. La Palestine ne fut pas la seule à brûler les petits enfants et d'autres victimes humaines entre les bras de la statue d'airain de Moloch : l'Égypte, l'Inde, la Gaule celtique, la Scandinavie virent tour à tour ces affreux sacrifices se continuer en l'honneur de divinités aussi infâmes.

En Amérique, personne n'ignore qu'à l'exception des familles dènè-dindjié et toltèque, presque tous les aborigènes, civilisés ou sauvages, offrirent à leurs faux dieux en holocauste des prisonniers de guerre, des vieillards et des étrangers. Le cannibalisme était une partie inhérente de ces sacrifices humains.

Les anciens Scythes d'Europe, au rapport de Pomponius Mela, les Sarrasins, les Alains, les Gélons et certaines hordes bretonnes étaient encore anthropophages au cinquième siècle de notre ère (1).

Les sacrifices de vieillards sont encore en honneur chez les Esquimaux *Tchubluït* ou Tuski, peuple possesseur de monuments mégalithiques semblables à ceux des pays celtiques, comme ils l'étaient parmi les anciens Gaulois. Les Chippeways immolent aussi les vieillards, et ainsi faisaient les Caraïbes.

Chez les Kollouches, le chamanisme s'allie avec le cannibalisme le plus affreux, puisque les jongleurs ou chamans poussent le délire jusqu'à se repaître de la chair des

(1) *Etudes historiques*, p. 487.

morts, qu'ils vont déterrer à cette fin ! Les Wabanos, Cris et Chippeways ne leur cèdent presque en rien sur ce point.

Comme on le voit, le parallèle est frappant jusqu'au bout entre le nouveau et l'ancien continent.

Toutefois Dieu n'annula pas les Chananéens ; mais il réserva les moins coupables, « parce qu'il savait que leur race était inique, que la malice leur était naturelle, et que leurs pensées ne changeraient jamais ; que *leur race était maudite dès le commencement.* » Et, en conséquence, « Dieu pardonnait leurs péchés (1) ; » il permit que le cœur des Hébreux fût accessible à la pitié, et qu'ils laissassent vivre au milieu d'eux une partie des sept peuples voués à la destruction.

Ainsi en fut-il des habitants primitifs de l'Inde, de l'Europe et de l'Amérique, qui paraissent avoir appartenu aux familles chananéenne et sémitique.

Je n'ai jamais pu voir les misérables restes des nations peaux-rouges, rôdant d'un œil morne et mélancolique, revêtus de haillons en loques, aux abords des grandes cités de l'Union américaine et du domaine canadien qu'ils ont honte de traverser, mendiant tristement leur pain, en offrant aux blancs dédaigneux les chétifs et rares produits de leur industrie enfantine, sans penser aux restes des Chananéens laissés en Palestine par la pitié de leurs vainqueurs, à ces hordes hideuses et vagabondes que l'on aperçoit quelquefois encore dans les campagnes ou les faubourgs des villes d'Europe, amusant les curieux par des tours de prestidigitateur ou d'acrobate, tirant les cartes, disant la bonne aventure, rétamant la vieille vaisselle ou tressant des paniers : — peuple étrange, inconnu, mystérieux ; anomalie vivante au milieu de notre civilisation avancée,

(1) *Sagesse*, ch. xii, v. 6 et suiv.

qui, en plein dix-neuvième siècle, voit sa vie nomade s'écouler dans un chariot qui le transporte deci delà, comme le Tartare des tundri de l'Asie et le Sioux des prairies américaines; peuple qui nulle part ne porte de nom propre et uniforme, nulle part ne possède une nationalité reconnue et avouée, mais dont la provenance chananéenne semble être nettement accusée par les différentes épithètes qu'il reçoit de tous les autres peuples : « Égyptiens, Gypsies, Gitanos, Bohémiens, Zingari, Nahoaris, Poddas, Voddas, Négritos, etc. »; peuple vivant hors la loi commune, de la vie des parias, sans dieu, sans culte, sans gouvernement, sans chef, sans mariage ; se livrant à la rapine, au libertinage, au divorce et à la sorcellerie, comme le Hun du cinquième siècle et le Peau-Rouge du dix-neuvième ; vivant et mourant étranger à la société, qu'il dédaigne, et qui n'a pas pu se l'assimiler.

J'en suis persuadé, l'étude des mœurs, des coutumes, de la langue, des traditions et des notions religieuses des Bohémiens nomades, ces Peaux-Rouges de la vieille Europe, nous en apprendrait davantage, sur l'origine de ces derniers ainsi que sur celle des peuples préhistoriques, dont ils sont les derniers descendants, que l'étude des monuments primitifs ou des ruines froides et muettes que ces peuples nous ont légués dans les deux hémisphères.

E. Petitot, Prêtre, o. m. i.

NOTE

DU CHAPITRE SECOND DU BOUDHISME EN AMÉRIQUE

Si j'ajoute cette note au travail que je viens d'achever sur l'origine des Esquimaux, c'est moins à titre d'explication que pour justifier la théorie que j'ai développée en 1876, touchant l'existence, dans l'extrême nord de l'Amérique, du grand mythe lunaire mosaïco-boudhique ; théorie qui, de prime abord, semble contredire celle que je viens d'exposer dans la tâche présente, relativement au mythe lunaire brahmanique ou plutôt abrahamique.

I

On a nié que le boudhisme ait jamais pénétré en Amérique. Je parle du boudhisme vichnouïte ou boudhisme proprement dit. Je suis certain, au contraire, que cette forme de religion (qui, après tout, n'est qu'une modification du brahmanisme ou adi-boudhisme) a existé sur ce continent, de concert avec le brahmanisme lunaire, ainsi qu'on le constate de nos jours pour l'Europe septentrionale et occidentale. C'est ce que j'ai essayé de prouver dans mon Etude intitulée : *Six Légendes américaines identifiées à l'histoire de Moïse.* Ces deux religions, dont les formes, le rite, les pratiques sont différents, mais qui, au point de vue dogmatique, ne sont pas fort dissemblables, puisqu'elles reposent l'une et l'autre sur la théorie des incarnations successives d'une divinité trine et spirituelle, ont

existé simultanément en Amérique et en Europe, comme elles existent en Asie. Toutefois, le second de ces cultes, c'est-à-dire le boudhisme proprement dit, y fut d'une introduction postérieure au premier, et ne remonte pas avant l'ère chrétienne, selon toutes les probabilités.

A partir de cette époque, mais de cette époque seulement, la concomitance de ces deux religions sur le sol américain est parfaitement conciliable, dès que l'on admet l'identité des divinités *Bouto*, *Boudéa*, *Boudwas*, *Boudha*, *Poutha* ou *Pouça*, *Boutan*, *Votan*, avec le grand dieu protecteur de *Moutha* ou *Mouça*, c'est-à-dire Moïse; ce qu'il est difficile de révoquer en doute.

Dans ce cas, en effet, la religion primordiale de l'Inde n'aurait pas plus été le brâhmanisme que le vichnouïsme et le sivaïsme, sectes qui ne naquirent que postérieurement et se développèrent successivement aux dépens l'une de l'autre : c'est le boudhisme lui-même ; non, à la vérité, tel qu'il fut prêché par *Shakkia-Muni* dans l'Inde, par *Bouto-Gaou-thama* à Ceylan, et par *Tsong-Kaba* au Thibet, mais tel ou à peu près que les livres sacrés des Hébreux ont représenté la religion naturelle des premiers patriarches, Abraham, Isaac et Jacob entre autres. Aussi est-ce avec raison que Rilter affirmait, il y a cinquante ans, qu'il existe dans l'Inde *un culte primitif de Boudha*, distinct du boudhisme vichnouïte, antérieur à tous les réformateurs, et duquel surgit le Boudha brâhmaïte (1).

Voilà le fait qu'ont paru négliger les érudits qui ne veulent pas reconnaître la présence du boudhisme en Amérique, par la raison qu'ils ont remarqué sur le continent des traces non équivoques de brâhmanisme.

Rilter s'est trompé sur un point, toutefois. Il a supposé que le Boudha brâhmaïte s'incarna *plus tard* en Boudha

(1) *Mythologie universelle*, p. 448.

vichnouïte, auteur du boudhisme proprement dit. Il a voulu subordonner ces théogonies à une chronologie rationnelle, oubliant que l'idolâtrie a toujours et partout fort peu compté avec la logique, la raison et la vérité. Qu'est-ce que l'idolâtrie, sinon un monstrueux et puéril assemblage de contradictions, d'anachronismes, de folies et de turpitudes ! Je vois, au contraire, concomitance entre les deux cultes du Boudha brâhmaïte sidéral et du Boudha vichnouïte proprement dit.

De fait, si l'on compare entre eux les dogmes du brâhmanisme et du vichnouïsme, on y aperçoit aussitôt des analogies et des ressemblances frappantes, qui en démontrent la parfaite identité. Examinons :

Brâhma-lune, fils du Boudha primordial ou Adi-Boudha, époux incestueux de sa sœur et condamné aux enfers pour ce crime, en sort en *pénitent*, pour subir quatre incarnations, dont la quatrième est celle de *Viadha-Muni*, poëte et écrivain.

Or, la neuvième incarnation de Vichnou, qui fut le Boudha auteur du boudhisme proprement dit, porte également le nom de *Pénitent* (*Muni*) de la race de Shakkia, révélant ainsi son identité avec le *Muni brâhmanique*.

La première incarnation de Brâhma, comme la première de Vichnou, n'est autre que le personnage de Noë et du corbeau de l'arche. Les deuxième, troisième et quatrième incarnations de Vichnou ont également trait au déluge et au combat des Titans. La cinquième relate des faits semblables à la destruction de la Pentapole. La septième incarnation, celle de Rama, ressemble à l'histoire de David ; la huitième, celle de Krichna, tout autant que la troisième incarnation de Brâhma, n'est autre que l'histoire de Moïse. Enfin, dans la quatrième incarnation de Brâhma et la neuvième de Vichnou, qui l'une et l'autre portent le nom de *Muni* ou *Pénitent*, l'histoire de

Moïse s'unit d'une manière frappante à la vie de Jésus-Christ (1).

Puisque les archéologues modernes reconnaissent que le boudhisme et le brâhmanisme ont laissé des traces en Europe, où ils durent être apportés par les invasions des barbares, on ne saurait trouver étrange que je révèle l'existence de mythes semblables chez les peuplades du nouveau monde, qu'il est facile d'assimiler aux hordes des cinq premiers siècles de notre ère, comme d'autres les assimilent aux tribus et aux peuplades de l'Inde et de son archipel (2).

Le culte primitif d'Adi-Boudha ou Brâhm n'ayant été introduit dans l'Inde que cinq siècles avant Jésus-Christ, par les Brahmanes chassés de l'Égypte, peut-on concevoir comment on a cru pouvoir assigner tour à tour, comme date de la naissance de *Muni* ou *Mouni*, le Boudha fondateur du boudhisme proprement dit, les années 2099, 1369, 1027, puis enfin 887 avant Jésus-Christ ? Peut-on comprendre comment les Hindous ont osé donner à ce premier Boudha vivant trente-trois successeurs, tous pontifes du boudhisme, Boudhas vivants, dieux, élaborateurs et réformateurs successifs de cette même religion dans l'Inde, à aller jusqu'à *Boudo-Gaou-Thama*, le dernier des pontifes indiens, auquel on assigne l'an 628 avant Jésus-Christ pour l'époque de sa mort ?

Il y a dans cette chronologie des erreurs manifestes et indiscutables. Les orientalistes ont voulu faire des concessions, encore beaucoup trop larges, aux ridicules

(1) *Mythologie universelle*, p. 444.

(2) *I never visited a horde of Dyaks* (ou *Idaan*, aborigènes de Bornéo) dit le docteur Ernest Adam, *without involuntarily thinking of north American Indians ; probably, from some similarity of feeling that exist between them, as to the necessity of either scalping their ennemies or of chopping off their heads... In many points their religious belief is also the same.* (*Voyage of Samarang*, vol. II, p. 328.)

prétentions des brâhmanes et des bon-zés à une antiquité poudreuse. « Aussi, dit le savant Odolant-Desnos, il est clair que cette figure complexe de Boudha, sur laquelle on a réuni une foule d'évènements arrivés à divers individus de ce même nom, ou bien à d'autres personnages ayant des noms différents, que l'on a voulu faire passer comme autant de ses incarnations, *n'est qu'une seule et même incarnation de Brâhma ou de Vichnou*, d'après les partisans mêmes des deux sectes (1). »

Pour moi, donc, ce Boudha vichnouïte, dont les origines sont si incertaines, de l'aveu même de ses partisans et adorateurs banians, n'est autre, ainsi que le reconnaît l'auteur précité, que le grand législateur Moïse ou *Mouça*, à la vie duquel on a lié et soudé les actions les plus marquantes de la vie de Jésus-Christ, dont il fut, d'ailleurs, la figure mystique la plus accomplie et le premier des prophètes. Il suffit de consulter la vie et les actes de Boudha pour se convaincre de la vérité de cette assertion, vérité qui n'a pas échappé à plusieurs auteurs. Malheureusement, plusieurs autres écrivains, faute d'être éclairés par la foi chrétienne, se sont complètement égarés sur ce point. Éblouis par les siècles d'antiquité que les Hindous entassent autour de leurs fausses divinités, ils se sont laissé tromper par ces apparences mensongères ; le christianisme leur a paru bien jeune à côté des théogonies sanscrites, dont il leur a semblé n'être qu'un dérivatif décoloré. Et, par une aberration des plus étranges, ces érudits ont donné à la fable la préséance sur la vérité ; au fatras de turpitudes, d'incestes, de meurtres et d'enfantillages qui constitue le fond et la forme des religions de l'Inde, l'antériorité sur les dogmes si purs, si lumineux, si spirituels, si satisfaisants pou l'intelli-r

(1) Docteur Odolant-Desnos, *Mythologie universelle*, p. 444.

gence et pour le cœur que renferment les deux Testaments des Églises juive et chrétienne.

J'admets donc que *Muni*, quatrième incarnation de Brâhma et neuvième de Vichnou, est le personnage de Moïse (*Mouça* ou *Moutha* en syriaque, *Mosis* en égyptien, *Môsché* en hébreu), dont on assigne la naissance à l'an 1571 avant le Christ. C'est donc à cette date que l'on doit placer la naissance de *Muni*, et non aux années 2099 ou 887 ; parce que, chronologiquement parlant, la prétendue incarnation de *Muni* ne fut que la quatrième de Brâhmalune, époux de *Sara-Vacti*, dans lesquels nous avons reconnu, avec M. E. Quinet, Abraham et Sara. En remplaçant les incarnations hindoues par des générations naturelles, ce qui est très rationnel, nous avons, entre Brâhma et Muni, c'est-à-dire entre Abraham et Moïse, trois générations marquantes à placer, et l'Ancien Testament nous les fournit aussitôt dans les personnages célèbres Isaac, Jacob et Joseph, ou bien Lévy, si l'on tient à conserver la ligne généalogique, dont s'occupa d'ailleurs fort peu la mythologie païenne, chez quelque peuple qu'on l'étudie.

L'histoire de Viaça-Muni et de Çakkia-Muni s'accorde très bien, en effet, avec celle de Moïse. C'est un solitaire élevé tout d'abord à la cour des rois, puis poëte, écrivain, historien, pasteur de vaches, le meilleur et le plus doux des hommes, exempt des passions humaines, instituteur d'un décalogue, l'ami de Dieu, le bienfaiteur des hommes et le sauveur de son peuple. Tel est *Muni*, appelé *Samanna*, *Samen*, etc.

Ce sont bien là les caractères que nous ont présentés les mythes du *Pouça* chinois, de l'*Adi-Boudha* brâhmanite et du *Boudo* égyptien.

Mais voici, de plus, en quoi le *Boudha* vichnouïte est également considéré comme le personnage défiguré de

Jésus-Christ. Le Pénitent (*Muni*), qui fut aussi Boudha, dut le jour à la vierge *Maha-Maïa* (Maria), épouse sans tache de *Souta-danni* (Juda), roi et chef de la maison de *Çakkia* (Jacob). Maïa conçut par l'opération mystérieuse de la Divinité sans la participation d'aucun homme et sans cesser d'être vierge avant, pendant et après son enfantement. Muni ou Boudha fut baptisé dans une eau divine et considéré ensuite comme un être miraculeux. On le salua alors du titre de Dieu des dieux. Résolu de rendre les hommes meilleurs, en leur prêchant sa nouvelle doctrine, il commença son apostolat par la pénitence, les austérités et le jeûne le plus rigoureux. Puis il fit choix de disciples, se conféra à lui-même le sacerdoce avec le titre de Pasteur (*Go thama*), établit dix commandements, opéra des miracles, alla siéger dans l'enceinte du temple de Bénarès, la ville sainte, dans laquelle il fut reconnu et acclamé comme roi et Dieu, puis enfin mourut et fut réabsorbé en Dieu, après avoir promis qu'il se réincarnerait dans ses successeurs à jamais.

Cette singulière et remarquable conformité entre la vie de Çakkia-Muni (le pénitent de la maison de Çakkia) et Jésus-Christ, le pénitent de la maison de Jacob, me porte à ne voir, dans les trente-trois pontifes ou boudhas vivants qui élaborèrent la religion boudhique, que les trente-trois ans de la vie mortelle du Sauveur des hommes ; et dans le personnage de *Boudo-Giaou-Thama*, le dernier des réformateurs indiens, que l'apôtre saint Thomas lui-même. On sait que ce grand pionnier de l'Evangile porta la bonne nouvelle avec le plus grand succès dans la Médie, en Perse, dans la Bactriane, l'Hyrcanie, et enfin dans les Indes orientales, où la ville de Calamines vit son martyre (1).

(1) *Breviarium romanum*, officium XXI decembris.

D'après quelques lettres récentes de nos missionnaires français au Thibet (lettres dont il ne me reste présentement que le souvenir), le nom d'un certain *Thoma* ou *Thama* serait souvent invoqué dans la liturgie lamanesque.

Le grand apôtre de l'Asie centrale et méridionale ayant dû, nécessairement, en exposant à ses néophytes l'enchaînement sublime des vérités révélées, leur faire connaître *Moutha* ou Moïse et les autres patriarches, en même temps que *Aïça* ou Jésus-Christ, dont ils furent les figures et les précurseurs, la gentilité dut lui départir sans doute à lui-même le surnom de *Boudha*, qui, dans l'Inde, paraît avoir été décerné à plus d'un célèbre personnage de l'antiquité hébraïque, par suite de cette propension des gentils à diviniser tous les grands hommes (1).

Dans le cas présent, ce titre de canonisation, si je puis ainsi m'exprimer, accordé par la voix publique à l'apôtre *Thama*, substitue au nom hindou *Boudha* celui, tout égyptien, de l'antique divinité *Boudo*, comme pour nous fournir une nouvelle preuve de la parfaite identité du mythe boudhico-mosaïque chez les deux peuples.

Quant à l'addition du mot *Gaou*, qu'on écrit ailleurs *Go*, *Gu*, c'est un autre titre qui me paraît dériver de la racine sanscrite *gâ*, *gam* (*aller*, d'où est venu le *go* des Anglo-Saxons), laquelle convient très bien pour désigner le saint voyageur, le pionnier de la foi chrétienne dans l'Inde ; ce qui nous donnerait : le Pèlerin *Thama;* — ou bien, ce qui est peut-être plus probable, cet affixe n'est autre que la racine aryenne *gust*, *gud*, *god*, *geit*, *ghost*, qui, dans tous les dialectes de cette classe de langues, exprime,

(1) Les Peaux-Rouges d'Amérique n'ont pas d'autre épithète, d'autre titre à décerner aux hommes remarquables que celui de *Manito*, *Yédariyé*, *Wakan*, etc., selon les idiomes. Et ces mots sont le nom même de la Divinité parmi eux.

dit Max Müller (1), la spiritualité, la divinité, la sainteté. Nous aurions donc, dans ce cas : le divin, le spirituel, le saint *Thama*.

D'après M. l'abbé Huc (2), les lamas, qui représentent leur dieu Boudha avec une figure blanche et douce, un nez long, de grands yeux et le type caucasique, appellent l'Occident *Terre des esprits, Sanctuaire de l'Eternité*, parce que, disent-ils, c'est le point de l'espace d'où a émané le culte de Boudha. Il ne leur vient jamais à la pensée de designer Ceylan ou l'Indoustan comme les berceaux de son origine.

Quand on sait que l'apôtre Philippe alla prêcher dans la haute Asie, André chez les Scythes, Simon en Perse et Barthélemy dans les Indes conjointement avec saint Thomas (3), qui fut également l'apôtre des Parthes et des Tartares, on aurait lieu de s'étonner qu'il ne restât dans l'Asie et surtout dans les Indes aucun vestige d'une religion qui, dans toute l'Europe et dans une partie de l'Afrique, renouvela la face de la terre. C'est au contraire au même courant des idées chrétiennes qui parcourut simultanément l'Asie et l'Europe et que les apôtres inoculèrent dans l'esprit des Hindous ou plutôt des Sanscrits, comme ils l'inculquèrent dans celui de nos ancêtres latins, slaves, francs, germains, bretons, etc., que j'attribue cette similitude de types, de formes, de détails même, que la peinture, la sculpture et la céramique offrent entre les statuettes du Boudha vichnouïte et celles de Notre-Seigneur ou de ses successeurs les apôtres et les évêques, ces pasteurs des brebis du Christ. En effet, les Hindous représentèrent leur Boudha en bronze sous forme de petites idoles revêtues d'habits

(1) *Science du langage.*
(2) *Tartarie et Thibet*, 1856. Edition anglaise.
(3) Chateaubriand, *Etudes historiques*, p. 131.

longs et amples, ne ressemblant en rien au vêtement des prêtres ou des nobles banians, la tête nue et entourée d'un nimbe, tenant de la main gauche le globe terrestre et de la droite la crosse pastorale, semblable à celle de nos évêques, crosse que les Hindous ornent d'anneaux de bronze formant crécelle, peut-être à l'imitation des sonnettes d'or qui bordaient par en bas la robe du grand prêtre chez les Hébreux. Ces statuettes portent en outre sur leur socle la *svatisca* ou croix grecque aux branches coudées.

Des statuettes et des crosses de bronze en tout semblables à celles que je décris ici ont été découvertes dans les pays scandinaves, dans les palafittes de la Suisse (1). On les a aussitôt attribuées au culte boudhique. Cela peut être ; mais il y a autant de probabilité à admettre que la présence de ces objets, chez les peuples préhistoriques d'origine scythe, accuse, chez ceux qui les possédaient ou qui les introduisirent dans l'Europe occidentale, des idées et des croyances tout à fait chrétiennes et les mêmes que celles qui prévalaient à la même époque dans les Indes (2).

Ces objets ne sauraient même être antérieurs au troisième ou au quatrième siècle ; parce que, de même qu'il est reconnu par les savants que le boudhisme proprement dit ne fut introduit en Chine, et de là dans tout l'extrême Orient, qu'à partir du *second siècle de l'ère chrétienne*, de même il n'a pu franchir plus tôt la distance qui sépare

(1) Voir les *Matérianx pour servir à l'histoire de l'homme*, année 1875. Toulouse.

(2) Sous Septime Sévère, au troisième siècle, « Pantenus, chef de l'école chrétienne d'Alexandrie, prêcha la foi aux nations orientales : il *pénétra dans les Indes ; il y trouva des chrétiens* en possession de l'Evangile de saint Mathieu, écrit en langue hébraïque, et que cette Eglise tenait de l'apôtre Barthélemy. » (*Etudes historiques*, p. 158. D'après l'historien Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. V, p. 95.)

l'Inde de la Scandinavie, qui en est infiniment plus éloignée.

On me dira que les développements qui précèdent rajeunissent considérablement le boudhisme vichnouïte ou boudhisme proprement dit. Il ne me paraît pas qu'il puisse en être autrement, car serait-il possible d'admettre qu'après avoir pris naissance plus de deux mille ans ou, si l'on veut, huit cents ans seulement avant le Christ, cette religion ait mis un si long espace de temps pour franchir l'étroite distance qui sépare l'Inde de la Chine? Et comment concilier l'étroite ressemblance que la vie de Boudha offre avec celle du Rédempteur, si le personnage hindou a vécu deux mille ans ou même huit cents ans avant Jésus-Christ?

On le voit, voilà autant de contradictions inconciliables et qui dérouteront toujours la science sophistique et incrédule.

Mais, admettez l'identité entre le divin pénitent Muni de la race de Cakkia et du sang de Souda, le fils de Maïa, et le divin pénitent Jésus, le fils de la vierge Maria, de la race de Jacob et du sang des rois de Juda; reconnaissez l'étroite ressemblance qui existe entre le dernier des Boudhas vivants hindous, successeurs de Muni, *Boudo Gaou-Thama*, et l'apôtre saint Thomas, ainsi que les analogies les plus frappantes vous y autorisent et vous y invitent, et aussitôt toute contradiction disparaît; vous concevez comment deux siècles auront été nécessaires, mais auront suffi pour que le christianisme, si défiguré qu'il ait éte ensuite par les imaginations orientales et le nestorianisme naissant, ait pu franchir la distance qui sépare l'Hindoustan de l'empire chinois.

Sans aucun doute, c'est ce même christianisme, défiguré sous le nom et les formes du boudhisme, qui, primitivement, pénétra dans la Scandinavie par l'intermé-

diaire des Samanéens de la haute Asie ; ces Tartares et ces Scythes évangélisés tout d'abord par les apôtres André et Philippe, et dont le boudhisme fut essentiellement le culte dominant et particulier (1).

Mais le boudhisme a passé par trois phases ou périodes qu'il est bon que le lecteur de ces études se remette sous les yeux. Quoique son histoire soit bien connue, je vais l'ébaucher en quelques coups de crayon. Si elle n'offre rien de neuf au lecteur, elle me servira du moins à établir mes distinctions relativement à l'espèce de boudhisme connu et pratiqué par les aborigènes de l'Amérique.

II

1° La première phase ou période du boudhisme est celle de l'*Adi-boudhisme* ou boudhisme brâhmaïte. Ce boudhisme primitif ne fut que la loi naturelle transmise oralement par les patriarches depuis Noë jusqu'à Moïse. Abraham y joue le plus grand rôle, ainsi que nous l'avons vu. Mais cette loi véritable, obscurcie par la fable, n'est parvenue dans l'Inde que par le canal corrompu et corrupteur de la Chaldée et de l'Egypte.

Le mythe principal de cette période est le *mythe lunaire abrahamique*, que nous avons vu répandu dans l'Hindoustan, parmi les sectateurs de Brâhma, qui l'apportèrent de l'Égypte cinq siècles avant Jésus-Christ. Son culte, qui

(1) Ce fut en effet au troisième siècle, sous Gallien, que la Scythie vomit ses peuples sur l'Asie Mineure et sur la Grèce, et que l'on vit paraître ces Scythes *Borans* ou *Borhans* (nom de Boudha chez les Tartares), qui probablement « n'étaient autres qu'une colonie de Goths ». (*Etudes historiques*, p. 88, d'après l'historien Zozime, liv. I, et Grég. le Thaumaturge. Epist. ap. Masc.)

domina en Perse, au Thibet, dans la Scandinavie, la Thrace, etc., est caractérisé par le croissant lunaire, et il donne au dieu boudhique les noms égyptiens de *Pouh* et de *Bouto* ou *Boudo*.

En Amérique, cette forme primitive du boudhisme se retrouve très clairement empreinte dans la tradition et le rite lunaires de la grande famille esquimaudo-caraïbe. Les Esquimaux et les Groënlandais ont aussi des lampes en forme de croissant lunaire ; les Caraïbes portaient des croissants et avaient des prêtres nommés *Boudo* ou *Boutio*.

Pendant cette première période du boudhisme, la religion boudhico-brâhmaïte a pu se répandre, en Europe et en Amérique, deux ou trois siècles avant Jésus-Christ, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre second de cette étude (1). Il est fort admissible que les migrations des races âryennne, araméenne et samanéenne se soient succédé à l'ouest comme à l'est de l'Asie centrale, emportant avec elles le culte et la tradition abrahamique-lunaire jusqu'à l'époque où les apôtres du christianisme ont rencontré les hordes scythes et altaïques, qui devinrent plus tard les Scandinaves, les Finnois, les Celtes, les Slaves et les Germains, et leur ont communiqué les notions mosaïco-chrétiennes que l'on remarque dans la seconde période du boudhisme.

La seconde phase du boudhisme est celle qui com-

(1) Dès le troisième siècle de notre ère nous voyons le mythe abrahamique connu et vénéré dans Rome païenne. Voici ce qu'on lit dans les *Études historiques*, p. 167, l'an 275 de J.-C. : « Il adorait dans une chapelle domestique l'image de Jésus-Christ entre celles d'Apollonius de Thyane, d'*Abraham* et d'*Orphée*. » (Lamprid., in *vit. Alex. Sev.*, p. 528.

Au quatrième siècle, sous Constantin, « Eutropia, mère de l'impératrice Fausta, remplaça par un oratoire chrétien, *au chêne de Mambre*, un autel profané » élevé en l'honneur d'Abraham. (*Études historiques*, p. 227, d'après les historiens Socrate, Sozomène et Eusèbe.)

Comme on le voit, le polythéisme s'était depuis longtemps emparé des héros du judaïsme pour en faire des dieux.

mence avec *Muni* et finit avec *Boudo Gaou-Thama*. C'est le boudhisme vichnouïte ou le boudhisme proprement dit. Il n'est autre que l'union du mosaïsme et du christianisme à un grand nombre d'erreurs brâhmaniques et de coutumes païennes; Moïse y joue le plus grand rôle, tout en s'y identifiant, en quelque sorte, avec la personne de Jésus-Christ.

Le mythe principal de cette forme du boudhisme hindou est le *mythe lunaire mosaïque*, dont les emblèmes sont la *svastica* ou croix coudée, les crosses armées de crécelles et les statuettes de Boudha, semblables aux images du Sauveur du monde. C'est cette forme, mais encore dépourvue du mélange des idées chrétiennes, qui constituait le culte national de la Mésopotamie et de la Thébaïde. Nous le trouvons également au Mexique, au Yucatan et au Pérou. On doit lui attribuer les croix de cuivre et de bois trouvées à Cusco, au Yucatan et sur les bords du fleuve Saint-Laurent; les ordres religieux et les colléges de prêtres mexicains; les statues d'Uxmal, de Palenqué, etc., si semblables à celles de Boudha, etc. Enfin, nous avons vu, dans ma cinquième étude : *Six Légendes américaines*, etc., que le mythe lunaire mosaïco-boudhique constitue le fond des croyances de la grande famille septentrionale des Dènè-Dindjié.

Dans le territoire du Nord-Ouest, ce peuple est entièrement dénué de monuments. On ne trouve chez lui ni croix ni statues; mais il connaît, par la tradition, la croix et l'encensoir; il conjure le dieu lunaire de passer par-dessus la terre en forme de croix, et, dans ses fêtes lunaires, il croisait des flèches et agitait des crécelles ayant la forme de crosses (*pelpèli*).

Voyons maintenant comment le boudhisme proprement dit se répandit de l'Hindoustan dans l'extrême Orient et jusqu'en Amérique :

Nous avons vu que la connaissance de Boudha fut introduite en Chine, au second siècle de l'ère chrétienne, sous le nom de *Kiutan* ou de *Fo*. Il n'y fut point tout aussitôt corrompu comme on l'y voit de nos jours ; puisque, au neuvième siècle, on trouvait encore, dans le Céleste Empire, des vestiges évidents d'un christianisme pur.

D'après le savant sinologue de Guignes, qui a traduit l'historien chinois Li-You-Tchéou, ce fut l'an 458 de notre ère que des Samanéens de Samarcande introduisirent au Fou-Sang, c'est-à-dire en Amérique, le grand mythe mosaïco-boudhique. Boudha y prit les noms tout scandinaves *Tan*, *Ton*, *Dan*, *Wéta*, *Odon*, *Othon*, *Votan*, *Wotan*, qui sont en même temps parfaitement compréhensibles dans l'idiome dènè-dindjié ; ce qui prouve que déjà, à cette époque, la jonction des Samanéens ou Tartares boudhiques de la haute Asie avec les hordes scythes et altaïques, introductrices du culte des Ases scandinaves, avait déjà eu lieu. Des Scandinaves ont donc pu arriver par l'extrême Orient, comme ils se transportèrent aux confins de l'Europe par l'Occident. Aussi M. le baron de Brotonne voit-il des Ases dans les Astèques, le peuple conquérant des Toltèques du Mexique.

Au Japon, le boudhisme ne pénétra que postérieurement à l'Amérique. Ce ne fut qu'en l'an 552 de notre ère, et il ne s'y établit que très difficilement, parce qu'il y rencontra déjà établie une religion mystique, celle de Sinto ou des Esprits. Boudha y prit les noms de *Bot* et de *Pout*, qui rappellent encore le *Pouh* lunaire des anciens Égyptiens, lié si intimement à *Toth*, le Verbe ou la Parole, et à la grande divinité primordiale *Bouto*.

Chassé du cœur de l'Inde, vers le septième ou le huitième siècle de notre ère, par le triomphe du culte démoniaque de l'horrible Siva, qui reçut alors sa dernière forme, Boudha pénétra et se réfugia à Ceylan sous le

nom de *Poudan*. Il passa aussi dans l'Inde transgangétique, à Siam, en Cochinchine, dans la presqu'île de Malacca, dans les royaumes de Birmanie, d'Ava et de Pégu, à Java, à Bornéo, etc., où il fut connu sous des noms différents; ses principaux sont : *Buda*, *Budda*, *Budha*, *Çakkia*, *Çaaka*, *Samen*, *Samana*, *Samono-Khodom*, etc.

Dans une autre direction, le boudhisme pénétrait vers le nord, et s'introduisait à Cachemire sous le nom de *Bod;* au Thibet, sous ceux de *Pouta* ou *Boutan;* et enfin, dans les vastes plaines de la Bactriane et de la Tartarie, sous le nom de *Bourhan*.

Là le boudhisme vichnouïte ou mosaïco-boudhisme rencontra, ainsi que je viens de le dire, le culte idolâtrique des Ases scandinaves, avec lequel il se fondit, et parvint aux confins de l'Europe occidentale et septentrionale, sous les noms de *Boudwas*, *Woden*, *Odin*, *Wodan* et *Odon* (1).

Telle fut la seconde période du boudhisme.

Il peut se faire que la race qui introduisit dans l'Europe occidentale les bâtons pastoraux en bronze ornés de crécelles, les images de bronze du prétendu Boudha, la croix coudée ou *svastica*, ne fût point sortie de l'Inde, mais seulement de la Palestine, où le vrai christianisme et même les premières sectes dissidentes prirent naissance; et que de ce point elle ait rayonné aussi bien dans l'Inde que dans la Scythie et la Scandinavie.

Il peut se faire même qu'au lieu d'une race introductrice de ces objets, nous n'aurions affaire qu'aux pionniers de l'Évangile ; et cette hypothèse est encore plus admissible que la christianisation des Scythes scandinaves par le canal des Samanéens.

L'une et l'autre de ces hypothèses n'empêchent nulle-

(1) Voir *Mythologie universelle*, article Boudhisme.

ment d'admettre que le boudhisme primordial ou boudho-abrahamique ait pénétré dans l'Inde comme dans l'Europe après la dernière dispersion des Brâhmanes de l'Égypte.

Enfin, et comme dernière alternative, il peut se faire encore que ces mêmes Brâhmanes, propagateurs du mythe lunaire abrahamique, aient possédé également les emblèmes de la croix et de la crosse pastorale ; parce que, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, le personnage de Boudha est essentiellement polymythique, grâce au système des incarnations hindoues, et se rapporte autant à Abraham, à Isaac, à Jacob et à Joseph, qu'à Moïse et à Jésus-Christ. Le boudhisme, sous ces deux premières phases, est comme un grand compendium de la cosmogonie mosaïque unie au récit évangélique ; et il cumule autant d'individualiés qu'il y a de grands personnages dans les deux Testaments.

Or, *Jacob* était *pasteur de troupeaux* comme *Chakka*, dont le nom semble n'être qu'une mauvaise prononciation du premier. Il portait donc la houlette, ainsi que Joseph, Juda et les autres patriarches. Moïse lui-même avait été *pasteur*. Enfin Jésus-Christ, qui s'intitule *le bon pasteur*, institua tous ses successeurs *pasteurs* de son troupeau, et arma leurs mains de la crosse ou houlette pastorale symbolique.

Moïse, il est vrai, fut le premier homme qui, dans le désert, érigea la croix comme un signe de salut ; et Jésus-Christ mourut en croix, comme aussi saint André, l'apôtre de la Scythie. Depuis, la croix fut léguée aux chrétiens, comme signe de bénédiction. Mais, avant Moïse et Jésus-Christ, le patriarche Jacob avait produit le signe auguste et emblématique de la rédemption du monde en bénissant, de ses bras croisés sur leurs têtes, les deux fils de Joseph. Et ce fut justement

une *croix coudée*, comme l'est la svastica boudhique.

Enfin, à Abraham et à Jacob, aussi bien qu'à Jésus-Christ, fut promis l'empire du monde, figuré par le *globe terrestre*, que l'on place allégoriquement entre les mains du Christ et des apôtres, comme on le voit aussi entre celles de Boudha.

La troisième et dernière phase ou période du boudhisme est historique et moderne. Elle ne date que du quatorzième siècle et s'appelle *Lamanienne* ou religion du Talè-lama.

A cette époque, les Tartares boudhistes, victorieux sous Djengis-Khan, Timour-Leng et Kublaï-Khan, demandèrent à Rome et en obtinrent des missionnaires catholiques. C'étaient des religieux dominicains, aux longs vêtements et à la tête rasée, qui leur furent envoyés. Parmi eux se trouvait un évêque. Ce fut quelque temps après cette époque que le lama *Tsong-Kaba* réforma une dernière fois le boudhisme thibétain, après que le Boudha vivant, chassé de l'Inde, s'y fut réfugié. Il lui donna sa forme actuelle, nommée *lamanisme*. Elle présente les conformités et les rapports les plus frappants avec le catholicisme, parce que le réformateur adopta et introduisit dans sa réforme un grand nombre de cérémonies et de coutumes catholiques. Tsong-Kaba dépeignait son maître comme ayant la peau blanche, le nez long et de grands yeux brillants. Ce devait être l'évêque-missionnaire envoyé à la Grande-Horde, par les soins du Saint-Siège et de saint Louis, roi de France (1).

Cette forme raffinée du boudhisme a-t-elle pu pénétrer en Amérique ? Cela se pourrait pour ce qui est de l'Amérique centrale ; car il est de fait que les invasions astè-

(1) Huc et Gabet, *Tartarie et Thibet*, p. 204. Edition anglaise, 1856. London, Longman, Brown, Green and Longmans.

ques, qui y détruisirent l'empire toltèque, ne commencèrent qu'au treizième siècle de notre ère, et que ces barbares, venus de l'Asie, se virent suivis par une foule d'autres hordes tartares ou autres. Mais il n'entre pas dans mon plan de raisonner sur des hypothèses.

J'ai prouvé, dans la mesure du possible, que le grand mythe lunaire boudhique, corruption et en même temps alliage du judaïsme et du christianisme avec le paganisme oriental, fut introduit en Amérique sous ses deux premières formes : boudhisme abrahamique et boudhisme mosaïco-chrétien. Par là s'expliquent maintenant avec facilité ces analogies d'usages et de coutumes, de légendes et de mythes ; ces ressemblances de détails même que j'ai si souvent constatées et consignées au papier, dans le cours de mes Études sur les Dènè, les Dindjié et les Innoït; entre ces peuples américains et les Hindous, les Chinois, les Chaldéens, les Chananéens, les Hébreux et les Égyptiens de l'antiquité. Nous y avons vu unis et mélangés, mais non indiscernables, les deux éléments *israélite* et *gentil.*

Le premier chez les *Dènè-Dindjié,* où il se trouve mêlé à un léger levain de paganisme.

Le second chez la grande famille *innoït-kallinago,* composé multiple de plusieurs souches gentiles, ainsi que le sont également un grand nombre d'Américains, uni à un faible mélange de mosaïsme.

E. Petitot, Prêtre, o. m. i.

FIN.

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue d'Arcet, 7.

294875 P
Author Missions de la Congrégation des Mission- Relig.
Title naires oblats de Marie Immaculée, 16,1878 M

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU